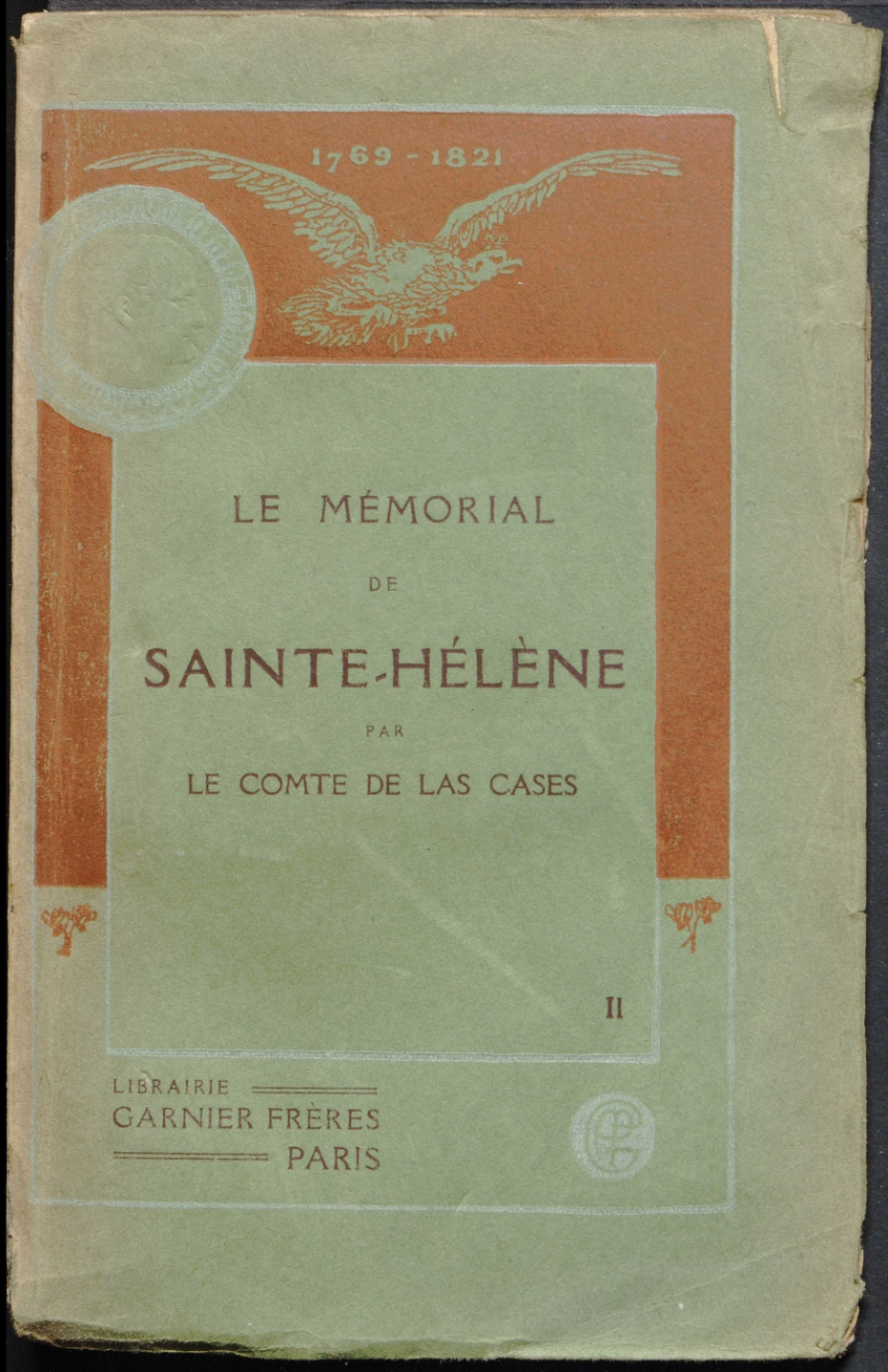


R G B WH GR BL Grey Scale #13 C M Y K
DANES-PICTA.COM
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
Colour Chart #13
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres

1769 - 1821

LE MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE

PAR

LE COMTE DE LAS CASES

II

LIBRAIRIE
GARNIER FRÈRES
PARIS

LE MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

TOME DEUXIÈME

LE MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

PAR

LE COMTE DE LAS CASES

SUIVI DE

NAPOLÉON DANS L'EXIL

PAR O'MÉARA

ET DU SÉJOUR DU Dr ANTOMMARCHI A SAINTE-HÉLÈNE

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Biblioteka Wojsk. Akad. Polit.
18384/1
im. F. Dzierżyńskiego

LE MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

CHAPITRE IV

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

(SUITE)

Flotte de la Chine.

Lundi 4.

Aujourd'hui l'Empereur a reçu quelques capitaines de la flotte de la Chine ; il a causé fort longtemps avec eux sur la nature de leur commerce, la facilité de leurs relations avec les Chinois, les mœurs de ceux-ci, etc., etc... Ces bâtiments de la Chine sont de quatorze ou quinze cents tonneaux, à peu près égaux aux vaisseaux de soixante-quatre ; ils tirent vingt-deux ou vingt-trois pieds ; ils sont chargés, presque en totalité, de thé ; l'un d'eux en avait près de quinze cents tonneaux à bord. Les six bâtiments qui sont entrés hier sont estimés environ soixante millions, et comme ils seront frappés en arrivant d'un droit de cent pour

cent, ils jetteront dans la circulation de l'Europe une valeur de cent vingt millions.

Les Européens ont très peu de liberté à Canton : ils ne peuvent guère circuler que dans les faubourgs ; ils sont traités avec le plus grand mépris par les Chinois, qui exercent sur eux une grande supériorité et beaucoup d'arbitraire. Ceux-ci sont très intelligents et fort perspicaces, industrieux, alertes, voleurs et de mauvaise foi. Toutes les affaires se traitent en langues européennes, qu'ils parlent avec facilité.

L'arrivée des flottes ici fait le bonheur de l'île et celui des passagers ; les habitants vendent leurs denrées et achètent leurs provisions ; les passagers respirent l'air de terre et se rafraîchissent. Ce mouvement dure ordinairement quinze jours ou trois semaines ; mais dans cette circonstance l'amiral, au grand chagrin de tous, a réduit la relâche à deux jours seulement pour les deux premiers bâtiments venus, obligeant le reste à demeurer sous voile au dehors, pour n'entrer successivement de la sorte que deux à deux. Il faut qu'il ait reçu des ordres bien sévères ou qu'il conçoive de vives inquiétudes, dont nous ne nous doutons pas.

L'Empereur s'est promené pendant quelque temps dans le jardin, avant de monter en calèche. Au travers des arbres, dans le voisinage, on voyait rôder plusieurs des officiers nouvellement venus, qui cherchaient à apercevoir l'Empereur ; ils y attachaient un prix infini.

Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la cour et de la ville.

Mardi 5.

Aujourd'hui la conversation de l'Empereur est tombée sur sa cour et sur son étiquette ; il s'y est arrêté fort longtemps. Voici ce que j'en ai recueilli :

Au moment de la révolution, disait-il, la cour d'Espagne, celle de Naples, reposaient encore sur l'importance et la grandeur de Louis XIV, mêlées à la boursouflure et à l'exagération des Castillans et des Maures. Elles étaient tristes et ridicules ; celle de Pétersbourg avait pris la couleur et les formes des salons ; à Vienne, elle était devenue bourgeoise ; et il ne restait pas de vestiges du bel esprit, des grâces et du bon goût de celle de Versailles.

Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *terre rase et maison nette,* et put composer une cour tout à fait à son gré. Il rechercha, dit-il, un milieu raisonnable, voulant accorder la dignité du trône avec nos mœurs nouvelles, et surtout faire servir cette création à l'amélioration des manières des grands, et à l'industrie du peuple. Certes, ce n'était pas une petite affaire que de relever un trône sur le terrain même où l'on avait juridiquement exécuté le monarque régnant, et où chaque année l'on avait juré constitutionnellement la haine des rois. Ce n'était pas une petite affaire que de rétablir les dignités, les titres, les décorations, au milieu d'un

peuple qui combattait et triomphait, depuis quinze ans, pour les proscrire. Toutefois Napoléon, qui semblait toujours faire ce qu'il voulait, disait-il, parce qu'il avait l'art de vouloir juste et à propos, enleva de haute lutte ces difficultés. On le fit Empereur, il créa des grands et se composa une cour. Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement ce nouvel ordre de choses. Toute l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les cours du continent étaient accourues à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue. Elle eut des cercles, des ballets, des spectacles; on y étala une magnificence et une grandeur extraordinaires. La seule personne du souverain conserva toujours une extrême simplicité, qui servait même à le faire reconnaître. C'est que ce luxe, ce faste, qu'il encourageait autour de lui, étaient dans ses combinaisons, disait-il, non dans ses goûts. Ce luxe, ce faste, étaient calculés pour exciter et payer nos manufactures et notre industrie nationale. Les cérémonies et les fêtes du mariage de l'Impératrice, et celles du baptême du roi de Rome, ont laissé bien loin derrière tout ce qui les a devancées, et ne se renouvelleront probablement jamais.

L'Empereur prit à tâche de rétablir au dehors tout ce qui pouvait le mettre en harmonie avec les autres cours de l'Europe; mais au dedans, il eut le soin constant d'ajuster les formes anciennes avec nos nouvelles mœurs.

Ainsi, il rétablit les levers et les couchers de nos rois; mais, au lieu qu'ils étaient réels alors, ils ne

furent plus que nominaux. Au lieu de présenter les plus petits détails d'une vraie toilette et les saletés qui pouvaient en être la suite, ces instants, sous l'Empereur, n'étaient réellement consacrés qu'à recevoir le matin, ou congédier le soir ceux de sa maison qui avaient des ordres directs à prendre de lui, et dont la prérogative était de pouvoir lui faire leur cour à ces heures privilégiées.

Ainsi l'Empereur rétablit des présentations spéciales auprès de sa personne, des admissions à sa cour; mais au lieu de ne se décider que sur la naissance, ce ne fut plus que sur la base combinée de la fortune, de l'influence et des services.

Ainsi l'Empereur créa des titres, dont la qualification donnait la main à l'ancienne féodalité; mais sans valeur réelle et d'un but purement national, sans prérogative, sans privilèges; ils allaient atteindre toutes les naissances, tous les services, toutes les professions. Il les disait un rapprochement utile avec les mœurs de la vieille Europe au dehors, et un hochet innocent pour bien des vanités du dedans. « Car, observait-il, combien d'hommes supérieurs sont enfants plus d'une fois dans la journée! »

Ainsi l'Empereur fit reparaître des décorations et distribua des croix et des cordons; mais, au lieu de ne les répandre que sur des classes spéciales et privilégiées, il les étendit à toute la société, à tous les genres de services, à tous les genres de talents; et, par un privilège exclusif peut-être en la personne de Napoléon, plus il en accorda, plus ils acquirent de prix. Il estime à vingt-cinq mille peut-être le nombre des décorations de la Légion d'honneur qu'il a distribuées; et le désir de les

obtenir, disait-il, allait toujours croissant : c'était devenu une espèce de fureur. Après la campagne de Wagram, il l'adressa à l'archiduc Charles ; et, par un raffinement de galanterie qui n'appartenait qu'à Napoléon, ce fut la croix d'argent, précisément celle du simple soldat, qu'il lui envoya.

C'était, disait l'Empereur, la pratique fidèle et volontaire des maximes qu'on vient de voir, qui faisait de lui le monarque vraiment national, et qui aurait rendu la quatrième dynastie la dynastie vraiment constitutionnelle. « Aussi, remarquait-il, le peuple du plus bas étage en avait-il l'instinct secret. » Et à ce sujet il racontait qu'en revenant de son couronnement d'Italie, et dans les environs de Lyon, la population accourant sur les routes, il lui prit fantaisie de monter seul et à pied la montagne de *Tarare*. Il avait défendu que personne ne le suivît ; se mêlant à la foule, il accosta une bonne vieille à qui il demanda ce que cela signifiait ; elle lui répondit que c'était l'Empereur qui allait passer. Sur quoi, après quelques paroles de politique, il lui dit : « Mais, la bonne, autrefois vous aviez *le tyran Capet*, à présent vous avez *le tyran Napoléon*, que diable avez-vous gagné à tout cela ? » La force de l'argument, disait Napoléon, déconcerta la vieille pour un moment. Mais cependant elle se remit et lui répondit : « Mais pardonnez-moi, monsieur, après tout, il y a une grande différence, nous avons choisi celui-ci, et nous avions l'autre par hasard ; l'un était le roi des nobles, l'autre est celui du peuple ; c'est le nôtre. Et la bonne vieille avait raison, ajoutait l'Empereur, et elle découvrait là plus d'instinct et de bon sens que bien des gens d'une grande instruction et de beaucoup d'esprit. »

L'Empereur s'entoura de grands officiers de la Couronne; il se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et autres; il les prit et parmi les personnes nouvelles que la révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se regardaient sur un terrain qu'il avaient acquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer. Pour l'Empereur, il ne cherchait dans ce mélange que l'extinction des haines et la fusion des partis. Toutefois il est aisé, dit-il, d'apercevoir des mœurs et des manières bien différentes : les anciens mettaient bien plus d'empressement et de grâce dans leur service; une M^me^ de Montmorency se serait précipitée pour renouer les souliers de l'Impératrice ; une dame nouvelle y eût répugné ; celle-ci eût craint d'être prise pour une femme de chambre; M^me^ de Montmorency n'avait nullement cette crainte. Ces emplois d'honneur étaient pour la plupart sans émolument, ils portaient même à de grandes dépenses; mais ils mettaient chaque jour sous les yeux du maître, d'un maître tout-puissant, source des honneurs et des grâces, et qui avait dit hautement qu'il ne voulait pas qu'un officier de sa maison ne s'adressât à d'autre qu'à lui.

Au moment du mariage de l'Impératrice, l'Empereur fit une recrue nombreuse de chambellans dans les premiers rangs de l'ancienne aristocratie ; tout à la fois pour montrer à l'Europe qu'il n'existait plus qu'un parti en France, et pour entourer l'Impératrice de noms qui eussent pu lui être familiers peut-être. L'Empereur balança même à prendre dans cette classe la dame d'honneur; la crainte que l'Impératrice, dont il ne connaissait pas

le caractère, n'arrivât avec des préjugés de naissance qui enfleraient trop l'ancien parti, lui fit faire un autre choix.

Depuis cet instant jusqu'au moment de nos revers, les plus anciennes, les plus illustres familles sollicitaient avec ardeur d'entrer dans la maison de l'Empereur : et comment ne l'eussent-elles pas fait ! l'Empereur gouvernait le monde, il avait élevé la France et les Français au-dessus des nations ; la puissance, la gloire, la force étaient son cortège ; on était heureux d'entrer dans l'atmosphère d'un tel lustre ; appartenir directement à sa personne était, au dedans et au dehors, un titre à la considération, aux hommages, aux respects.

Lors de la Restauration, un royaliste qui s'était conservé pur et devant lequel j'avais trouvé grâce, me disait le plus sérieusement du monde (car quelle différence d'idées n'amène point la différence des partis), qu'avec mon nom et la conduite franche que j'avais tenue, je ne devais pas désespérer de pouvoir me placer encore près du roi, ou dans la maison de quelque prince ou princesse. Quel fut le renversement de ses idées quand je lui répondis : « Mon cher, je me le suis rendu impossible : j'ai servi le maître le plus puissant de la terre, je ne saurais désormais prendre rien de pareil auprès de qui que ce soit ici-bas. Sachez que quand nous allions porter au loin les ordres de l'Empereur, dans les cours étrangères, en portant sa couleur, nous nous considérions et nous étions considérés partout à l'égal des princes. Il nous a fait voir jusqu'à sept rois attendant dans ses salons, au milieu de nous et avec nous. Lors de son ma-

riage, quatre reines portaient le manteau de l'Impératrice, dont un de nous pourtant était le chevalier d'honneur et un autre l'écuyer. Croyez donc, mon cher, qu'une ambition généreuse se trouve rassasiée après de telles grandeurs. »

Du reste, la magnificence et la splendeur qui composaient cette cour sans exemple, reposaient sur un ordre et une régularité d'administration qui ont fait l'étonnement et l'admiration de ceux qui sont venus en fouiller les débris. L'Empereur en inspectait plusieurs fois lui-même les comptes dans l'année. On a trouvé tous ses châteaux réparés et embellis; ils renfermaient près de quarante millions de mobilier et de quatre millions de vaisselle. S'il eût joui de quelques années de paix, l'imagination a de la peine à s'arrêter, dit-il, sur ce qu'il aurait pu faire.

L'Empereur disait avoir eu une idée heureuse qu'il était bien fâché de n'avoir pas exécutée; c'était d'avoir chargé quelques personnes de rechercher les pétitions les plus importantes : « Elles m'eussent indiqué chaque jour, disait-il, trois ou quatre particuliers des provinces, qui auraient été admis à mon lever, et m'auraient expliqué directement leur affaire; je l'eusse discutée immédiatement avec eux, et leur eusse rendu prompte justice. »

Je disais à l'Empereur que la commission qu'il avait créée fort anciennement sous le titre de Commission des pétitions, approchait infiniment de son idée actuelle et faisait, en effet, beaucoup de bien. J'en avais été président lors du retour de l'île d'Elbe; et dans le premier mois, j'avais déjà fait droit à plus de quatre mille pétitions.

« Il est vrai, lui disais-je, que les circonstances d'abord, et l'habitude ensuite, n'avaient jamais permis à cet établissement de jouir de la plus précieuse prérogative dont il avait doté sa création, celle qui aurait produit sans doute le plus d'effet sur l'opinion, savoir, de lui présenter officiellement, à sa grande audience du dimanche, le résultat du travail de toute la semaine. » Mais la nature des choses, les constantes expéditions de l'Empereur, et surtout la jalousie des ministres, tout avait concouru à dépouiller cette commission de ce beau privilège.

L'Empereur était fâché aussi, disait-il, de n'avoir point établi, par l'étiquette du palais, que toutes les personnes présentées, les femmes surtout qui pourraient prétendre à obtenir de lui une audience, arriveraient de plein droit au salon de service. L'Empereur, le traversant plusieurs fois dans la journée, eût pu satisfaire en passant à quelques-unes de leurs demandes, et se fût épargné de la sorte le refus de ces audiences ou la perte du temps qu'elles lui causaient.

L'Empereur avait balancé quelque temps, disait-il, à rétablir le grand couvert de nos rois, c'est-à-dire le dîner en public, chaque dimanche, de toute la famille impériale. Il nous a demandé notre avis; nous différions : les uns l'approuvaient, présentaient ce spectacle de famille comme fort moral pour le public, et propre à produire le meilleur effet sur son esprit; c'était d'ailleurs, disaient-ils, un moyen pour chaque individu de voir son souverain : d'autres le combattaient, objectant qu'il y avait dans cette cérémonie quelque chose d'idole et de féodal, de badauderie et de servilité,

qui n'était plus dans nos mœurs ni dans leur dignité moderne. On pouvait bien aller voir le souverain à l'église ou au spectacle; là, on concourait du moins à ses actes religieux ou l'on prenait part à ses plaisirs; mais, aller le voir manger, c'était se donner un ridicule mutuel : la souveraineté, devenue, ainsi que l'avait si bien dit l'Empereur, une magistrature, ne devait se montrer qu'en pleine activité : accordant des grâces, réparant des torts, expédiant des affaires, passant des revues, mais surtout dépouillée des infirmités ou des besoins de l'homme, etc.... Son utilité, ses bienfaits devaient être son nouveau prestige; l'apparition du souverain devait être de tous les instants et inattendue, comme la Providence : telle était l'école nouvelle, telle avait été la nôtre.

« Eh bien! disait l'Empereur, il est peut-être vrai que les circonstances du temps auraient dû borner cette cérémonie au prince impérial, et seulement au temps de sa jeunesse; car c'était l'enfant de toute la nation, il devait donc appartenir dès lors à tous les sentiments, à tous les yeux. »

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur disait avoir eu la pensée de dîner chaque dimanche dans la galerie de Diane, au milieu de quatre ou cinq cents convives; ce qui eût été sans doute, disait-il, d'un immense effet sur le public, surtout au moment du Champ de Mai, lors de la réunion des députés des départements à Paris; mais la rapidité et l'importance des affaires l'en empêchèrent : il craignit aussi peut-être qu'on ne vît dans cette mesure une trop grande affectation de popularité, et que les ennemis du dehors ne la transformassent en crainte de sa part.

On est dans l'habitude, disait l'Empereur, de citer l'influence du ton et des manières de la cour sur celles d'une nation : il était loin d'avoir obtenu, remarquait-il, aucun résultat à ce sujet; mais c'était le vice des circonstances et de plusieurs combinaisons inaperçues : il y avait beaucoup réfléchi, et il pensait qu'il l'eût obtenu avec le temps.

« La cour, continuait-il, prise collectivement, n'exerce point cette influence; ce n'est que parce que ses éléments, ceux qui la composent, vont propager, chacun dans sa sphère d'activité, ce qu'ils ont puisé à la source commune; le ton de la cour n'arrive donc à toute une nation qu'au travers des sociétés intermédiaires. Or, nous n'avions pas de sociétés, nous ne pouvions point encore en avoir. Les sociétés, ces réunions pleines de charmes, où l'on jouit si bien des avantages de la civilisation, disparaissent subitement devant les révolutions, et ne se rétablissent qu'avec lenteur après la tempête. Les bases indispensables de la société sont l'oisiveté et le luxe; or nous étions encore tous dans l'agitation, et les grandes fortunes n'étaient pas encore bien établies. Un grand nombre de spectacles, une foule d'établissements publics, présentaient d'ailleurs des plaisirs plus faciles, moins gênants, plus vifs. La génération des femmes du jour était jeune; elles aimaient mieux courir et se montrer en public que de demeurer chez elles et se composer un cercle rétréci. Mais elles auraient vieilli, disait-il, et avec un peu de temps et de repos, toutes les choses eussent repris leur allure naturelle. Et puis encore, faisait-il observer, ce serait peut-être une erreur que de juger d'une cour moderne par le souvenir des cours anciennes : les cours anciennes

étaient véritablement la puissance ; on disait la cour et la ville. Aujourd'hui, si l'on voulait parler juste, on était obligé de dire la ville et la cour. Les seigneurs féodaux, depuis qu'ils avaient perdu leur pouvoir, cherchaient en dédommagement leurs jouissances. Les souverains eux-mêmes semblaient désormais soumis à cette loi : le trône, avec nos idées libérales, cessait insensiblement d'être une seigneurie, et devenait purement une magistrature ; le prince, n'ayant plus qu'une représentation morale, toujours triste et ennuyeuse à la longue, devait chercher à s'y dérober, pour venir, en simple citoyen, prendre sa part des charmes de la société. »

Parmi une grande quantité de mesures nouvelles projetées par l'Empereur pour un avenir plus tranquille, son idée favorite avait été, la paix obtenue et le repos conquis, de ne plus vivre que pour les épurations administratives et les améliorations locales ; de se voir en tournées perpétuelles dans les départements : il eût visité et non parcouru, campé et non voyagé ; il eût fait usage de ses propres chevaux, se fût entouré de l'impératrice, du roi de Rome, de toute sa cour. Toutefois il eût voulu que ce grand attirail n'eût été onéreux à personne, mais plutôt un bienfait pour tous : une tenture des Gobelins et tous les accessoires, traînés à sa suite, eussent meublé, décoré ses stations. Les autres personnes de la cour, disait-il, eussent été logées à la craie chez les bourgeois, qui eussent regardé leurs hôtes comme un bienfait plutôt qu'un fardeau, parce qu'ils eussent toujours été pour eux la certitude de quelque avantage ou de quelques faveurs. « C'est là, continuait-il, que

j'eusse pu, dans chaque lieu, prévenir les fraudes, châtier les dilapidateurs; ordonner des édifices, des ponts, des chemins; dessécher des marais, fertiliser des terres, etc... Si le ciel alors, continuait-il, m'eût accordé quelques années, assurément j'aurais fait de Paris la capitale de l'univers, et de toute la France un véritable roman. » Il répétait souvent ces dernières paroles: que de gens déjà auront dit cela, ou le répéteront avec lui!

Jeu d'échecs venu de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine.

Mercredi 6

L'Empereur est monté à cheval à sept heures; il m'a dit d'appeler mon fils pour nous accompagner; c'était une grande faveur. Durant notre promenade, l'Empereur est descendu cinq ou six fois pour regarder, à l'aide d'une lunette, des vaisseaux qui étaient en vue; il en a reconnu un pour être hollandais : les trois couleurs sont toujours pour nous un objet de sentiment et de vive émotion. Dans une de ces stations, le cheval le plus fringant de la bande s'est échappé, il a fallu le poursuivre longtemps; mon fils a gagné ses éperons; il l'a ramené triomphant, et l'Empereur a remarqué que dans un tournoi ce serait une victoire.

Au retour, l'Empereur a déjeuné à l'ombre; il nous a retenus tous.

Avant et après le déjeuner, l'Empereur a causé avec moi seul, à l'écart, d'objets sérieux, et que je ne puis confier au papier...

La chaleur était devenue forte, il s'est retiré. Il était quatre heures et demie quand il m'a fait appe-

ler ; sa toilette se finissait. Le docteur lui a apporté un jeu d'échecs qu'il avait été acheter à bord des bâtiments chinois ; l'Empereur en avait désiré un. Celui-ci avait été payé trente napoléons ; il était l'objet de l'admiration du bon docteur, et rien ne paraissait plus ridicule à l'Empereur : toutes les pièces, au lieu de ressembler aux nôtres, étaient de grosses et lourdes images de leurs noms ; ainsi, un cavalier y était armé de toutes pièces, et la tour reposait sur un énorme éléphant, etc. L'Empereur n'a pu s'en servir, disant plaisamment qu'il lui faudrait une grue pour faire mouvoir chaque pièce.

Cependant, autour du jardin rôdaient encore beaucoup d'officiers ou des employés des bâtiments de la Chine. Leur curiosité, quelques heures auparavant, les avait portés à pénétrer chez nous ; nous avions été littéralement envahis dans nos chambres. L'un disait que l'orgueil de sa vie serait d'avoir vu Napoléon ; l'autre, qu'il n'oserait pas se présenter devant sa femme, en Angleterre, s'il ne pouvait lui dire qu'il avait été assez heureux pour apercevoir ses traits ; l'autre, qu'il abandonnerait tous les bénéfices de son voyage pour un seul coup d'œil, etc.

L'Empereur les a fait approcher ; il serait difficile de rendre leur satisfaction et leur joie : ils n'avaient pas osé autant prétendre ni espérer. L'Empereur leur a fait, suivant son usage, de nombreuses questions sur la Chine, son commerce, ses habitants ; leurs rapports, leurs mœurs, les missionnaires, etc. Il les a gardés plus d'une demi-heure avant de les congédier. A leur départ, nous lui peignions l'enthousiasme dont ces officiers nous avait rendus les témoins, nous lui racontions tout

ce qu'ils avaient laissé échapper à son sujet. « Je le crois bien, dit-il, vous ne vous apercevez pas qu'ils sont des nôtres. Tout ce que vous avez vu là est du tiers état d'Angleterre, les ennemis naturels, sans qu'ils s'en rendent peut-être compte à eux-mêmes, de leur vieille et insolente aristocratie. »

Au dîner, l'Empereur a peu mangé, il n'était pas bien : après le café il a essayé une partie d'échecs ; mais il était trop assoupi, et s'est retiré presque aussitôt.

Mystification.

Jeudi 7.

L'Empereur est monté de fort bonne heure à cheval ; il m'a dit de nouveau d'appeler mon fils pour l'accompagner. L'Empereur, la veille, en le voyant à cheval, m'avait demandé si je ne lui faisais pas apprendre à panser son cheval, que rien n'était plus utile dans la vie, qu'il l'avait particulièrement ordonné dans l'école militaire de Saint-Germain. J'étais fâché qu'une pareille idée m'eût échappé, je la saisis avec ardeur, et mon fils encore davantage. Il montait en ce moment un cheval auquel personne n'avait touché que lui. L'Empereur, à qui je l'ai dit, en a paru satisfait, et a daigné lui faire subir une espèce de petit examen. Notre course a duré près de deux heures et demie, errant constamment autour de Longwood.

Au retour, l'Empereur a déjeuné dans le jardin, et nous a tous retenus.

Un instant avant le dîner, je me suis rendu, comme de coutume, au salon ; l'Empereur y jouait une partie d'échecs avec le grand-maréchal. Le

valet de chambre de service à la porte du salon est venu me porter une lettre ; il y avait dessus : *très pressé*. Par respect pour l'Empereur, je me cachais pour essayer de la lire ; elle était en anglais ; on y disait que j'avais fait un très bel ouvrage ; qu'il n'était pourtant pas exempt de fautes ; que si je voulais les corriger dans une nouvelle édition, nul doute que l'ouvrage n'en valût beaucoup mieux ; et sur ce l'on priait Dieu qu'il m'eût en sa digne et sainte garde. Une pareille lettre excitait ma surprise, un peu ma colère ; le rouge m'en était monté au visage ; c'était au point que je ne m'étais pas donné le temps d'en considérer l'écriture. En la parcourant, j'ai reconnu la main, malgré la beauté inusitée de l'écriture, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire beaucoup à part. Mais l'Empereur, qui me voyait par côté, m'a demandé de qui était la lettre qu'on m'avait remise. J'ai répondu que c'était un écrit qui m'avait imprimé un premier sentiment bien différent de celui qu'il me laisserait. Je le disais si naturellement, la mystification avait été si complète, qu'il se mit à rire aux larmes. La lettre était de lui ; l'écolier avait voulu se moquer de son maître, et s'essayer à ses dépens. Je garde soigneusement cette lettre ; la gaieté, le style et la circonstance me la rendent plus précieuse qu'aucun diplôme qu'eût pu me donner l'Empereur au temps de sa puissance.

L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisart. — Définition. — Sur la peste.— Médecine de Babylone.

Vendredi 8.

L'Empereur n'avait pas dormi de la nuit : dans

son insomnie, il s'était amusé à m'écrire une nouvelle lettre en anglais ; il me l'a envoyée cachetée ; j'en ai corrigé les fautes, et lui ai répondu, en anglais aussi, par le retour du courrier ; il m'a fort bien compris ; ce qui l'a convaincu de ses progrès, et lui a prouvé qu'il pourrait désormais, à toute rigueur, correspondre dans sa nouvelle langue.

Depuis près de quinze jours, le général Gourgaud était malade ; son incommodité avait tourné en dysenterie très maligne qui donnait des inquiétudes. L'amiral venait de lui envoyer le médecin du *Northumberland* (le docteur Warden). L'Empereur le fit retenir à dîner. Durant tout le repas, et longtemps après, la conversation fut exclusive sur la médecine, tantôt gaie, tantôt sérieuse et profonde. L'Empereur était en bonne humeur, un mot n'attendait pas l'autre ; il accablait le docteur de questions, d'arguments spirituels et subtils qui l'embarrassaient fort ; celui-ci n'y voyait que du feu ; si bien qu'après le dîner, il me prit à part pour me demander comment il se faisait que l'Empereur fût si fort sur ces matières ; il ne doutait pas qu'elles ne fussent l'objet de ses conversations familières. « Pas plus que toute autre chose, lui disais-je avec vérité ; mais c'est qu'il est peu de sujets qui soient étrangers à l'Empereur, et qu'il les traite tous d'une manière neuve et piquante. »

L'Empereur ne croit point à la médecine, ni à ses remèdes, dont il ne fait aucun usage. « Docteur, disait-il, notre corps est une machine à vivre, il est organisé pour cela, c'est sa nature ; laissez-y la vie à son aise, qu'elle s'y défende elle-même, elle fera plus que si vous la paralysiez en l'encombrant de remèdes. Notre corps est comme une

montre parfaite qui doit aller un certain temps; l'horloger n'a pas la faculté de l'ouvrir, il ne peut la manier qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour un qui, à force de la tourmenter à l'aide d'instruments biscornus, vient à bout de lui faire du bien, combien d'ignorants la détruisent, etc... »

L'Empereur ne reconnaissait donc d'utilité à la médecine que dans certains cas assez rares, dans les maladies connues, consacrées par le temps et l'expérience; et il comparait alors l'art du médecin à celui de l'ingénieur dans les sièges réguliers, où les maximes de Vauban, les règles de l'expérience, ont soumis tous les hasards à des lois connues. Aussi, d'après ces principes, l'Empereur avait-il conçu l'idée d'une loi qui n'eût permis à la masse des médecins en France que l'usage des remèdes innocents, et qui leur eût interdit celui des remèdes *héroïques*, c'est-à-dire qui peuvent donner la mort, à moins qu'ils ne fissent trois ou quatre mille francs au moins de leur état; ce qui supposait déjà, disait-il, de l'éducation, des connaissances et un certain crédit public. « Cette mesure, disait-il, était certainement juste et bienfaisante; toutefois elle était encore, dans les circonstances où je me trouvais, hors de saison; les lumières n'étaient pas encore assez généralement répandues: nul doute que la masse du peuple n'eût vu qu'un acte de tyrannie dans la loi qui pourtant le dérobait à ses bourreaux. »

L'Empereur avait, disait-il, souvent entrepris sur la médecine, le célèbre Corvisart, son premier médecin. Celui-ci, à part l'honneur de son corps et de ses collègues, lui confessait avoir à peu près les mêmes opinions, et les mettait même en pratique.

Il était très ennemi des remèdes, les employait fort peu. L'impératrice Marie-Louise souffrant beaucoup dans sa grossesse, et le tourmentant pour être soulagée, il lui donnait malicieusement des pilules de mie de pain, qui ne laissaient pas que de lui faire beaucoup de bien, assurait-elle.

L'Empereur disait qu'il avait amené Corvisart à avouer que la médecine était une ressource privilégiée ; qu'elle pouvait faire du bien aux riches, mais qu'elle était le fléau des pauvres. « Mais ne croyez-vous pas, disait l'Empereur, que, vu l'incertitude de la médecine en elle-même et l'ignorance des mains qui l'emploient, ses résultats pris en masse, sont plus funestes aux peuples qu'utiles ? » Corvisart en convenait franchement. « Mais vous-même n'avez-vous jamais tué personne ? disait l'Empereur ; c'est-à-dire, n'est-il pas des malades qui sont morts évidemment de vos remèdes ? — Sans doute, répondait Corvisart ; mais je ne dois pas l'avoir plus sur la conscience que Votre Majesté, qui aurait fait périr des cavaliers, non parce qu'elle aurait ordonné une mauvaise manœuvre, mais parce qu'il s'est trouvé sur leur route un fossé, un précipice qu'elle n'avait pu voir, etc... »

De là l'Empereur est passé à des problèmes et des définitions qu'il proposait au docteur. « Qu'est-ce que la vie ? lui disait-il. Quand et comment la recevons-nous ? Tout cela est-il autre chose que mystère ? »

Puis il définissait la folie innocente, une lacune ou divagation de jugement entre des idées justes et leur application : un fou mange des raisins dans une vigne qui n'est pas la sienne, et répond aux

reproches du propriétaire : « Nous sommes deux ici, le soleil nous voit ; donc j'ai le droit de manger des raisins. » Le fou terrible était celui chez qui cette lacune ou divagation de jugement s'exerçait entre des idées et des actes : c'était celui qui coupait la tête d'un homme endormi et se cachait derrière une haie pour jouir de l'embarras du corps mort, lorsqu'il viendrait à se réveiller.

L'Empereur demandait encore au docteur quelle était la différence entre le sommeil et la mort, et il répondait lui-même en disant que le sommeil était la suspension momentanée des facultés sur lesquelles notre volonté exerce son pouvoir ; et la mort, la suspension durable, non seulement de ces mêmes facultés, mais encore de celles sur lesquelles notre volonté est sans pouvoir.

De là, la conversation est tombée sur la peste. L'Empereur soutenait qu'elle se prenait par l'aspiration aussi bien que par le contact ; il disait que son plus grand danger et sa plus grande propagation étaient dans la crainte ; son siège principal dans l'imagination : en Égypte, tous ceux dont l'imagination était frappée périssaient. La défense la plus sûre, le remède le plus efficace, étaient le courage moral. Lui, Napoléon, avait impunément touché, disait-il, des pestiférés à Jaffa, et sauvé beaucoup de monde, en trompant les soldats pendant plus de deux mois sur la nature du mal : ce n'était pas la peste, leur avait-on dit, mais une fièvre à bubons. De plus, il avait observé que le meilleur moyen d'en préserver l'armée avait été de la mettre en marche et de lui donner beaucoup de mouvement : la distraction et la fatigue

s'étaient trouvées les plus sûres garanties, etc[1].

L'Empereur disait encore au docteur : « Si Hippocrate entrait tout à coup dans votre hôpital, ne serait-il pas bien étonné ? adopterait-il vos maximes et vos mesures ? ne vous réprouverait-il pas ? Vous-même, entendriez-vous son langage ? vous comprendriez-vous l'un et l'autre ? » Et il terminait enfin par vanter gaiement la médecine de Babylone, où l'on exposait les malades à la porte, et où les parents, assis auprès d'eux, arrêtaient les passants pour leur demander s'ils avaient jamais eu pareille chose, et ce qui les avait guéris. On avait du moins la certitude, disait-il, d'éviter ceux que les remèdes avaient tués.

Samedi 9.

J'étais à déjeuner avec l'Empereur, après la leçon d'anglais, lorsqu'on m'a apporté une lettre de ma femme, qui m'a rempli de joie et de reconnaissance. Elle me mandait que la crainte ni la fatigue, ni la distance, ne sauraient l'empêcher de venir me rejoindre, qu'elle n'aurait de bonheur qu'auprès de moi, qu'elle n'attendait que la saison. Dévouement admirable ! bien supérieur à tout le nôtre ici, en ce qu'il s'exécute aujourd'hui de sa part, en toute con-

1. On trouve dans les Mémoires de M. Larrey, comme phénomène, ou du moins comme chose très remarquable, que la force des circonstances, dans la retraite de Saint-Jean-d'Acre, ayant fait réduire la nourriture des malades à quelques simples galettes de biscuit, et leur pansement à de l'eau saumâtre, ces malades ont traversé soixante lieues de désert, sans accidents, et avec de tels avantages que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu l'Égypte. Il attribue cette espèce de prodige à l'exercice direct ou indirect, aux chaleurs sèches du désert, et surtout à la joie de retrouver un pays qui était devenu pour les soldats une espèce de nouvelle patrie.

naissance de cause. Je ne pense pas qu'on puisse avoir la barbarie à Londres de le lui refuser : que sollicite-t-elle? des grâces, une faveur? non, elle demande de partager un exil, d'aller, sur un roc abandonné, remplir un devoir, et témoigner sa tendresse[1]. Cette lettre était venue par la frégate *l'Owen-Glendower*, qui arrivait du Cap, et qui nous a apporté en même temps les journaux d'Europe jusqu'au 4 décembre.

Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur.

Dimanche 10 au mardi 12.

Le temps était tourné à ces mauvaises pluies battantes qui nous permettaient à peine le jardin; heureusement nous avions des journaux pour nous occuper. Pour cette fois, j'eus la satisfaction de voir l'Empereur les parcourir sans le secours de personne.

Dans ces papiers se trouvaient beaucoup de détails sur le procès du maréchal Ney, qui se traitait en cet instant. A ce sujet, l'Empereur disait que l'horizon était bien sombre; que ce malheureux

1. Que j'étais loin de juger du cœur et de l'âme de ceux qui nous retenaient ! Mme de Las Cases s'est vue constamment repoussée, soit par divers prétextes, ou même par le silence. Enfin, et comme pour se débarrasser de son importunité, lord Bathurst lui a fait écrire au commencement de 1817, qu'on pourra lui permettre de se rendre au Cap de Bonne-Espérance (cinq cents lieues plus loin que Sainte-Hélène), d'où, « si le gouverneur de Saint-Hélène (sir Hudson Lowe) n'y trouve aucune objection, elle pourra se rendre auprès de son époux ». J'abandonne, sans commentaire, cette espèce de mauvaise plaisanterie à quiconque se sent un cœur d'homme.

maréchal était certainement en grand péril ; que néanmoins il ne fallait pas désespérer encore. « Le roi se croit sans doute bien sûr de ses pairs, disait-il ; ceux-ci sont sûrement bien montés, bien résolus, bien acharnés ; eh bien, le plus léger incident, un vent nouveau, que sais-je ; et alors, en dépit de tous les efforts du roi, et de ce qu'ils croient être l'intérêt de leur cause, il peut prendre tout à coup fantaisie à la Chambre des pairs de ne pas condamner, et Ney se trouver sauvé. »

Cela a conduit l'Empereur à s'étendre sur notre esprit léger, fugitif, changeant. « Tous les Français, a-t-il dit, sont frondeurs, turbulents ; mais non conspirateurs, encore moins conjurés. Leur légèreté est tellement de nature, leurs variations si subites, qu'on ne pourrait dire qu'elles les déshonorent : ce sont de vraies girouettes au gré des vents ; mais ce vice chez eux est sans calcul ; et voilà leur meilleure excuse. Du reste, il est bien entendu que nous ne parlons ici que de la masse ; de celle qui compose l'opinion ; car des exemples individuels, au contraire, ont fourmillé dans nos derniers temps, qui couvrent certaines classes d'une abjection dégoûtante. »

C'était cette connaissance du caractère national, continuait l'Empereur, qui l'avait toujours empêché d'avoir fait usage de la haute cour. Elle était dans notre Constitution, le Conseil d'Etat en avait même arrêté l'organisation ; mais l'Empereur avait senti tout le danger de l'éclat et de l'agitation que répandent toujours de pareils spectacles. « Une telle procédure, disait-il, était un véritable appel au public, et devenait toujours un grand échec à l'autorité, si l'accusé l'emportait. Un ministère, en An-

gleterre, pouvait bien supporter sans inconvénient les effets de cet appel perdu ; mais un souverain tel que je l'étais, et dans les circonstances où je me trouvais, ne l'aurait pas pu sans le plus grand danger pour la chose publique, aussi préférais-je m'en tenir constamment aux tribunaux ordinaires. La malveillance trouva souvent à y redire, et pourtant de tous ceux qu'il lui plut d'appeler alors des victimes, quel est celui, je vous prie, qui ait survécu populaire à nos dernières épreuves ? Elles ont pris soin de me justifier ; tous demeurent flétris dans l'opinion nationale. »

L'Empereur avait réservé, pour lire avec moi, un article du journal, relatif à la voiture qu'il a perdue à Waterloo ; la grande quantité d'expressions techniques le lui avait rendu trop difficile. Le journaliste donnait un détail très circonstancié de cette voiture, et faisait un inventaire très minutieux de tout ce qui s'y trouvait ; il y joignait parfois les réflexions les plus triviales : en mentionnant une petite boîte de liqueur, il observait que l'Empereur ne s'oubliait pas et ne se laissait manquer de rien ; en citant certains objets recherchés de son nécessaire, il ajoutait qu'on pouvait voir qu'il faisait sa toilette *comme il faut* (l'expression était en français). Ce dernier mot a produit dans l'Empereur une sensation que n'eût pas excitée sans doute un sujet plus important. « Mais, me dit-il avec une espèce de dégoût mêlé de douleur, ce peuple d'Angleterre me croit donc un animal sauvage ; l'a-t-on amené véritablement jusque-là ? ou son prince de Galles, espèce de bœuf Apis, m'assure-t-on, ne fait-il pas sa toilette comme chacun de ceux qui, parmi nous, ont quelque éducation ?... »

Il est certain que j'aurais été fort embarrassé de lui expliquer ce qu'avait voulu dire le journaliste. Au surplus, il est connu que l'Empereur est la personne du monde qui mettait le moins de prix à ses aises, et s'en occupait le moins; mais aussi, il se plaît à le confesser, il n'en fut jamais pour qui le dévouement et les soins des serviteurs en réunirent davantage. Comme il mangeait à des heures très irrégulières, on avait trouvé le secret, dans ses courses et ses voyages, d'avoir son dîner fort ressemblant à celui des Tuileries et toujours prêt. Il n'avait qu'à parler, et il se trouvait servi : c'était magique, disait-il lui-même. Durant quinze ans, il a bu constamment un même vin de Bourgogne (Chambertin), qu'il aimait et qu'on croyait lui être salutaire; ce vin se retrouvait pour lui dans toute l'Allemagne, au fond de l'Espagne, partout, jusqu'à Moscou, etc., et il est vrai de dire que les arts, le luxe, le raffinement de l'élégance et du bon goût semblaient se disputer, et comme à son insu, autour de lui, pour lui ménager quelques jouissances. Le journaliste anglais décrivait donc une infinité d'objets qui étaient dans la voiture, sans doute, mais dont l'Empereur n'avait pas la moindre connaissance, bien qu'il ne s'en étonnât nullement, disait-il.

Le mauvais temps, qui continuait de commander notre reclusion, n'a pas influé sur l'humeur de l'Empereur, qui précisément, ces jours-ci, a montré plus d'abandon, a été plus causeur que de coutume. Il a parlé longuement et dans les plus grands détails de la fameuse entrevue de Dresde. Voici ce que j'en extrais :

Cette entrevue a été l'époque de la plus haute

puissance de Napoléon ; il y a paru *le Roi des Rois ;* il en était à se voir obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'Empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de maison à leur suite, Alexandre n'en n'avait pas eu davantage à Tilsitt ou à Erfurt. Là, comme à Dresde, on mangeait chez Napoléon. Ces cours, disait l'Empereur, étaient mesquines et bourgeoises : c'était lui qui en fixait l'étiquette et y donnait le ton ; il faisait passer François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un roi d'Asie : là, comme à Tilsitt, il gorgea de diamants tous ceux qui l'approchèrent. Nous lui apprîmes qu'à Dresde, il n'avait pas eu un soldat français autour de lui, et que sa cour parfois n'avait pas été sans inquiétude sur sa personne. Il avait de la peine à nous croire, mais nous l'assurions que c'était un fait, qu'il n'avait eu d'autre garde que les gardes du corps saxons. « C'est égal, nous disait-il, alors j'étais là dans une si bonne famille, avec de si braves gens, que j'étais sans risque ; tous m'y aimaient ; et à l'heure qu'il est je suis sûr que le bon roi de Saxe dit chaque jour un *pater* et un *ave* pour moi. J'ai perdu, ajoutait-il, les destinées de cette pauvre bonne princesse Auguste, et j'ai eu bien tort. Revenant de Tilsitt, je reçus à Marienverder un chambellan du roi de Saxe, qui me remit une lettre de son maître ; il m'écrivait : Je viens de recevoir une lettre de l'empereur d'Autriche qui me demande ma fille en mariage ; je vous envoie cette lettre pour que vous me disiez la réponse que je dois faire. » Je serai sous peu de jours à Dresde, fut la

réponse de l'Empereur ; et à son arrivée il condamna ce mariage et l'empêcha. « J'ai eu grand tort, répétait-il, je craignais que l'empereur François ne m'enlevât le roi de Saxe ; mais au contraire, c'est la princesse Auguste qui m'eût amené l'empereur François, et je ne serais pas ici. »

Napoléon, à Dresde, travaillait beaucoup, et Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sortait à peine pour ne pas les perdre. L'empereur François qui ne faisait rien et s'ennuyait tout le jour à courir la ville, ne comprenait rien à cette reclusion du ménage ; il s'imaginait que c'était pour se donner de la tenue et de l'importance. L'impératrice d'Autriche cherchait beaucoup à faire courir Marie-Louise : elle lui peignait son assiduité comme ridicule. Elle eût volontiers pris des tons de belle-mère avec Marie-Louise, qui n'était pas disposée à le souffrir, leur âge étant à peu près le même. Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans son luxe et sa magnificence : elle n'en sortait jamais les mains vides. « Le règne de Marie-Louise a été fort court, disait l'Empereur ; mais elle a dû bien en jouir ; elle avait la terre à ses pieds. » L'un de nous s'est permis de demander si l'impératrice d'Autriche n'était pas l'ennemie jurée de Marie-Louise. « Pas autrement, disait l'Empereur, qu'une bonne petite haine de cour : de la détestation dans le cœur ; mais gazée sous des lettres journalières de quatre pages, pleines de tendresse et de cajoleries. »

L'impératrice d'Autriche soignait extrêmement Napoléon ; elle avait pour lui une coquetterie toute particulière tant qu'il était présent ; mais, sitôt qu'il avait le dos tourné, elle ne s'occupait plus qu'à en

détacher Marie-Louise, par les insinuations les plus méchantes et les plus malicieuses : elle était choquée de ne pas réussir à prendre quelque empire sur lui. « D'ailleurs elle a de l'adresse et de l'esprit, disait l'Empereur, et assez pour embarrasser son mari, qui avait acquis la certitude qu'elle en faisait peu de cas. Sa figure était agréable, piquante, avait quelque chose de tout particulier ; c'était une *jolie petite religieuse*.

« Quant à l'empereur François, on connaît sa débonnaireté, qui le rend toujours dupe des intrigants. Son fils lui ressemblera.

« Le roi de Prusse, comme caractère privé, est un loyal, bon et honnête homme; mais dans sa capacité politique, c'est un homme naturellement plié à la nécessité; avec lui on est le maître tant qu'on a la force et que la main est levée.

« Pour l'empereur de Russie, c'est un homme infiniment supérieur à tout cela : il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant; mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est un vrai *Grec du Bas-Empire*. Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée ; ce ne serait, du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais, disait l'Empereur, ce que j'ai eu à débattre avec lui : il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il ; car il est fin, faux, adroit ; il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter se présentant

avec son déluge de Tartares. La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople : il l'a fort désirée de moi ; j'ai été fort cajolé à ce sujet, mais j'ai constamment fait la sourde oreille. Cet empire, quelque délabré qu'il parût, devait demeurer notre point de séparation à tous deux : c'était le marais qui empêchait de tourner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre chose ! » et après s'être arrêté sur ce pays, il a repris : « La Grèce attend un libérateur !... Ce serait une belle couronne de gloire !... Il inscrira son nom à jamais avec ceux d'Homère, Platon et Epaminondas !... Je n'en ai peut-être pas été loin !... Quand, dans ma campagne d'Italie, j'arrivai sur les bords de l'Adriatique, j'écrivis au Directoire que j'avais sous mes yeux le royaume d'Alexandre !... Plus tard, je liai des relations avec Aly-Pacha ; et quand on nous a saisi Corfou, on aura dû y trouver des munitions et un équipement complet pour une armée de quarante à cinquante mille hommes. J'avais fait lever les cartes de la Macédoine, de la Servie, de l'Albanie.

« La Grèce, le Péloponèse du moins, doit être le lot de la puissance européenne qui possédera l'Égypte. Ce devait être le nôtre... Et puis, au nord, un royaume indépendant, Constantinople avec ses provinces, pour servir comme de barrage à la puissance russe, ainsi qu'on a prétendu le faire à l'égard de la France, en créant le royaume de la Belgique. »

Dans une autre de ces soirées, l'Empereur déclamait contre l'humeur des femmes ; car rien, disait-il, n'annonçait plus chez elles le rang, la bonne éducation, le bon ton, que l'égalité de leur carac-

tère et le constant désir de plaire. Il ajoutait qu'elles étaient tenues à se montrer toujours maîtresses d'elles-mêmes, à être toujours en scène. Ses deux femmes, observait-il, avaient toujours été ainsi ; elles étaient assurément bien différentes dans leurs qualités et leurs dispositions ; toutefois elles s'étaient ressemblé tout à fait sur ce point. Jamais il n'avait été témoin de la mauvaise humeur de l'une ou de l'autre ; toutes deux avaient été constamment occupées à lui plaire, etc...

Quelqu'un a osé observer pourtant que Marie-Louise s'était vantée que toutes les fois qu'elle voulait quelque chose, si difficile que cela fût, elle n'avait qu'à pleurer. L'Empereur en a ri ; c'était pour lui, disait-il, une découverte : il aurait pu le soupçonner de Joséphine ; mais il ne le savait pas de Marie-Louise. Et puis s'adressant à M^mes^ Bertrand et Montholon : « Vous voilà bien, Mesdames, leur dit-il ; sur certaines choses, vous êtes toutes les mêmes. »

Il a continué longtemps sur les deux impératrices, et a répété, suivant sa coutume, que l'une était l'innocence et l'autre les grâces. Il est passé de là à ses sœurs, et surtout s'est arrêté particulièrement et longtemps sur les attraits de la *princesse Pauline*. Il a été convenu que c'était, sans contredit, la plus jolie femme de Paris. L'Empereur disait que les artistes s'accordaient à en faire une véritable Vénus de Médicis ; et comme on achevait de détailler ses attraits avec beaucoup d'élégance et de grâces, il a demandé tout à coup si une princesse du jour. . . . . .

On s'est permis de plaisanter sur l'empire que la princesse Pauline avait pris à l'île d'Elbe sur le

général Drouot, dont elle accueillait la cour assidue, en dépit de la différence de quelques années et de la sévérité de son visage. La princesse, disait-on, lui avait arraché le secret du départ huit jours d'avance[1]. Il avait renouvelé la faute de Turenne, et à cela l'Empereur disait : « Voilà bien les femmes et leur pouvoir dangereux! » Sur quoi Mme Bertrand s'est récriée que le grand-maréchal n'en avait sûrement pas fait autant. « Madame, lui a répliqué vivement l'Empereur, avec un sourire, c'est qu'il était votre mari. » Quelqu'un ayant dit ensuite que la princesse Pauline, étant à Nice, avait organisé un fourgon en poste qui arrivait chaque jour de Paris, chargé de modes et d'ajustements, l'Empereur disait : « Si je l'avais su, cela n'eût pas continué longtemps, elle eût été grondée d'importance. Mais voilà ce qui arrive, quand on est empereur, on ne sait jamais ces choses-là. »

A la suite de ces conversations, l'Empereur demanda quelle était la date du mois; c'était le 11 mars. « Eh bien, dit-il, il y a un an aujourd'hui, c'était un beau jour; j'étais à Lyon, je passais des revues, j'avais le maire à dîner, qui, par parenthèse, s'est vanté depuis que c'était le plus mauvais dîner qu'il eût fait de sa vie. » L'Empereur s'est animé, il marchait à grands pas. « J'étais redevenu une grande puissance! » continua-t-il; et il a laissé échapper un soupir qu'il a relevé aussitôt par ces paroles, dont il serait difficile de tracer l'accent et

[1] Le général Drouot a réclamé, avec raison et en toute justice, contre ce faux bruit (voyez à ce sujet le redressement en note, tome IV, journée du samedi 14 septembre). Si la rectification n'a pas été faite ici, au texte même, c'est par l'extrême désir de s'éloigner le moins possible de la publication primitive.

la chaleur : « J'avais fondé le plus bel empire de la terre, et je lui étais si nécessaire, qu'en dépit de toutes les secousses dernières, ici, sur mon rocher, je semble demeurer encore comme le maître de la France. Voyez ce qui s'y passe, lisez les journaux, vous le trouverez à chaque ligne. Qu'on m'y laisse pénétrer, on verra ce qu'elle est et ce que je puis ! » Et alors que d'idées, que de projets il a développés pour la gloire et le bonheur de la patrie ! Il a parlé longtemps avec tant d'intérêt et un tel abandon, que nous pouvions oublier les heures, les lieux et les temps. En voici quelque chose :

« Quelle fatalité, disait-il, que l'on ne s'en soit pas tenu à mon retour de l'île d'Elbe ! que chacun n'ait pas vu que j'étais le plus propre et le plus nécessaire à l'équilibre et au repos européens ! Mais les rois et les peuples m'ont craint ; ils ont eu tort, et peuvent le payer chèrement. Je revenais un homme nouveau ; ils n'ont pu le croire ; ils n'ont pu imaginer qu'un homme eût l'âme assez forte pour changer son caractère, ou se plier à des circonstances obligées. J'avais pourtant fait mes preuves et donné quelques gages de ce genre. Qui ne sait que je ne suis pas un homme à demi-mesures ? J'aurais été franchement le monarque de la constitution et de la paix, comme j'avais été celui de la dictature et des grandes entreprises.

« Et raisonnons un peu sur ces craintes des rois et des peuples à mon égard. Quelles pouvaient être les craintes des rois ? Redoutaient-ils toujours mon ambition, mes conquêtes, ma monarchie universelle ? Mais ma puissance et mes forces n'étaient plus les mêmes, et puis je n'avais vaincu et conquis que dans ma propre défense ; c'est une vérité que

le temps développera chaque jour davantage. L'Europe ne cessa jamais de faire la guerre à la France, à ses principes, à moi; et il nous fallait abattre, sous peine d'être abattus. La coalition exista toujours, publique ou secrète, avouée ou démentie; elle fut toujours en permanence; c'était aux alliés seuls à nous donner la paix: pour nous, nous étions fatigués; les Français s'effrayaient de conquérir de nouveau. Moi-même, me croit-on insensible aux charmes du repos et de la sécurité, quand la gloire et l'honneur ne le veulent pas autrement! Avec nos deux Chambres, on m'eût refusé désormais de passer le Rhin; et pourquoi l'eussé-je voulu! Pour ma monarchie universelle? Mais je n'ai jamais fait preuve entière de démence; or, ce qui la caractérise surtout, c'est la disproportion entre les vues et les moyens. Si j'ai été sur le point d'accomplir cette monarchie universelle, c'est sans calcul, et parce qu'on m'y a amené pas à pas. Les derniers efforts pour y parvenir semblaient coûter à peine; était-il si déraisonnable de les tenter? Mais au retour de l'île d'Elbe, une pareille idée, une pensée aussi folle, un résultat aussi impossible, pouvaient-ils entrer dans la tête du moins sage des hommes? Les souverains n'avaient donc rien à craindre de mes armes.

« Redoutaient-ils que je les inondasse de principes anarchiques ? Mais ils connaissent par expérience mes doctrines sur ce point. Ils m'ont vu tous occuper leur territoire; combien n'ai-je pas été poussé à révolutionner leur pays, municipaliser leurs villes, soulever leurs sujets. Bien qu'on m'ait salué, en leur nom, de *moderne Attila, de Robespierre à cheval*, tous savent mieux dans le fond de

leur cœur ! ! ! qu'ils y descendent ! Si je l'avais été, je régnerais encore peut-être ; mais eux, bien sûrement, et depuis longtemps ils ne régneraient plus.

« Dans la grande cause dont je me voyais le chef et l'arbitre, deux systèmes se présentaient à suivre : de faire entendre raison aux rois par les peuples, ou de conduire à bon port les peuples par les rois ; mais on sait s'il est facile d'arrêter les peuples quand une fois ils sont lancés : il était plus naturel de compter un peu sur la sagesse et l'intelligence des rois ; j'ai dû leur supposer toujours assez d'esprit pour de si clairs intérêts ; je me suis trompé : ils n'ont tenu compte de rien ; et, dans leur aveugle passion, ils ont déchaîné contre moi ce que j'avais retenu contre eux. Ils verront ! ! !

« Enfin, les souverains se trouvaient-ils offusqués de voir un simple soldat parvenir à une couronne ? Redoutaient-ils l'exemple ? Mais les solennités, mais les circonstances qui ont accompagné mon élévation, mon empressement à m'associer à leurs mœurs, à m'identifier à leur existence, à m'allier à leur sang et à leur politique, fermaient assez la porte aux nouveaux concurrents. Bien plus, si l'on eût dû avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, je maintiens qu'il leur était bien plus avantageux que ce fût par moi, sorti des rangs, que par un prince membre de leur famille ; car des milliers de siècles s'écouleront, avant que les circonstances accumulées sur ma tête aillent en puiser un autre dans la foule, pour reproduire le même spectacle ; tandis qu'il n'est pas de souverain qui n'ait, à quelques pas de lui, dans son palais, des cousins, des neveux, des frères, quel-

ques parents propres à imiter facilement celui qui une fois les aurait remplacés.

« D'une autre part, de quoi pouvaient s'effrayer les peuples? Que je vinsse les ravager, leur imposer des chaînes? Mais je revenais le messie de la paix et de leurs droits; cette doctrine nouvelle faisait ma force; la violer c'était me perdre. Cependant les Français mêmes m'ont redouté; ils ont eu l'insanité de discuter quand il n'y avait qu'à combattre, de se diviser quand il fallait à tout prix se réunir. Et ne valait-il pas mieux encore courir les dangers de m'avoir pour maître, que de s'exposer à subir le joug de l'étranger? N'était-il pas plus aisé de se défaire d'un despote, d'un tyran, que de secouer les chaînes de toutes les nations réunies? Et puis d'où leur venait cette défiance sur ma personne? Parce qu'ils m'avaient déjà vu concentrer en moi tous les efforts et les diriger d'une main vigoureuse. Mais n'apprennent-ils pas aujourd'hui à leurs dépens combien c'était nécessaire? Eh bien! le péril fut toujours le même, la lutte terrible et la crise imminente. Dans cet état de choses, la dictature n'était-elle pas nécessaire, indispensable? Le salut de la patrie me commandait même de la déclarer ouvertement au retour de Leipsick. J'eusse dû le faire encore au retour de l'île d'Elbe. Je manquai de caractère, ou plutôt de confiance dans les Français, parce que plusieurs n'en avaient plus en moi, et c'était me faire grande injure. Si les esprits étroits et vulgaires ne voyaient dans tous mes efforts que le soin de ma puissance, les esprits larges n'auraient-ils pas dû démontrer que, dans les circonstances où nous nous trouvions, ma puissance et la patrie ne faisaient qu'un? Fallait-il donc

de si grands malheurs sans remèdes, pour pouvoir me faire comprendre? L'histoire me rendra plus de justice; elle me signalera, au contraire, comme l'homme des abnégations et du désintéressement. De quelles séductions ne fus-je pas l'objet à l'armée d'Italie? L'Angleterre m'offrit d'être roi de France lors du traité d'Amiens. Je repoussai la paix de Chatillon; je dédaignai toute stipulation personnelle à Waterloo; pourquoi? C'est que rien de tout cela n'était la patrie, et je n'avais d'autre ambition que la sienne, celle de sa gloire, de son ascendant, de sa majesté. Et aussi voilà pourquoi, en dépit de tant de malheurs, je demeure si populaire parmi les Français. C'est une espèce d'instinct, d'arrière-justice de leur part.

« Qui sur la terre eut plus de trésors à sa disposition? J'ai eu plusieurs centaines de millions dans mes caves; plusieurs autres centaines composaient mon domaine de l'extraordinaire: tout cela était mon bien. Que sont-ils devenus! Ils se sont fondus dans les besoins de la patrie. Qu'on me considère ici, je demeure nu sur mon roc! Ma fortune était toute dans celle de la France! Dans la situation extraordinaire où le sort m'avait élevé, mes trésors étaient les siens; je m'étais identifié sans réserve avec ses destinées. Quel autre calcul eût pu m'atteindre si haut? M'a-t-on jamais vu m'occuper de moi? Je ne me suis jamais connu d'autres jouissances, d'autres richesses que celles du public; c'est au point que quand Joséphine, qui avait le goût des arts, venait à bout, à la faveur de mon nom, de s'emparer de quelques chefs-d'œuvre, bien qu'ils fussent dans mon palais, sous mes yeux, dans mon ménage, je m'en trouvais comme blessé, je

me croyais volé : *ils n'étaient pas au Muséum.*

« Ah ! sans doute le peuple français a beaucoup fait pour moi ! plus qu'on ne fit jamais pour un homme ! mais aussi qui fit jamais autant pour lui ?... qui jamais s'identifia de la sorte avec lui ?...

« Mais revenons. Après tout encore, quelles pouvaient être ses craintes ? Les chambres et la constitution nouvelle n'étaient-elles pas désormais des garanties suffisantes ? Ces actes additionnels, contre lesquels on s'est tant élevé, ne portaient-ils pas en eux-mêmes tous les correctifs, les remèdes absolus ? Comment les eussé-je violés ? je n'avais pas à moi seul des millions de bras, je n'étais qu'un homme ; l'opinion m'élevait de nouveau, l'opinion pouvait m'abattre de même ; et, à côté de ce péril, qu'avais-je à gagner ?

« Mais autour de nous, je reviens à celle-là surtout, à l'Angleterre. Quels pouvaient être ses craintes, ses motifs, ses jalousies ? On se le demande en vain. Avec notre constitution nouvelle, nos deux chambres, n'avions-nous pas désormais embrassé sa religion ? N'était-ce donc pas là un moyen sûr de nous entendre, de faire désormais cause commune ? Les caprices, les passions des gouvernants une fois enchaînés, les intérêts des peuples marchent sans obstacles dans leur route naturelle. Qu'on regarde les négociants des nations opposées ; ils continuent de s'entendre et de faire leurs affaires, bien que leurs gouvernements guerroient : les deux peuples en étaient arrivés là. Grâce à leurs parlements respectifs, chacun fût devenu la garantie de l'autre ; et saura-t-on jamais jusqu'à quel point pouvait se porter l'union des deux peuples, et celle de leurs intérêts ; les combi-

naisons nouvelles qu'il était possible de mettre en œuvre ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec l'établissement de nos chambres et de notre constitution, les ministres d'Angleterre ont tenu dans leurs mains la gloire et la prospérité de leur patrie, les destinées et le bien-être du monde. Si j'eusse battu l'armée anglaise et gagné ma dernière bataille, j'eusse causé un grand et heureux étonnement ; le lendemain je proposais la paix, et pour le coup c'eût été moi qui aurais prodigué les avantages à pleines mains. Au lieu de cela, peut-être les Anglais seront-ils réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo !

« Je le répète, les peuples et les rois ont eu tort ; j'avais retrempé les trônes, j'avais retrempé la noblesse inoffensive, et les trônes et la noblesse peuvent se trouver de nouveau en péril. J'avais consacré, fixé les limites raisonnables des droits des peuples ; et les réclamations vagues, absolues, immodérées peuvent renaître.

« Mon retour et mon maintien sur le trône, mon adoption franche cette fois de la part des souverains, jugeaient définitivement la cause des rois et des peuples ; tous les deux l'avaient gagnée. Aujourd'hui on la remet en question : tous deux peuvent la perdre. On pouvait avoir tout fini, on peut avoir tout à reprendre ; on a pu se garantir un calme long et assuré, commencer à jouir ; et au lieu de cela, il peut suffire d'une étincelle pour ramener une conflagration universelle !... Pauvre et triste humanité !... »

Pénétré comme je le suis des paroles et des opinions que j'ai recueillies de Napoléon sur son roc, et bien que parfaitement persuadé et con-

vaincu de toute leur sincérité, je n'en éprouve pas moins une jouissance indicible, lorsqu'une contre-épreuve vient m'en démontrer l'exacte vérité; et je dois dire que je goûte ce bonheur toutes les fois que je rencontre l'occasion de ces contre-épreuves.

On vient de lire le morceau remarquable ci-dessus, dans lequel Napoléon exprime ses idées, ses intentions, ses sentiments. Quel prix ces paroles, recueillies à Sainte-Hélène, n'acquièrent-elles pas en les voyant reproduites en Europe, à deux mille lieues par un écrivain célèbre, qui lui-même, avec une nuance différente d'opinion, et dans un tout autre temps, les reçut de la même bouche! Quelle heureuse circonstance pour l'histoire! aussi je ne puis m'empêcher, du reste, de produire ici ce morceau de M. Benjamin Constant, soit à cause du mérite intrinsèque des paroles, soit à cause du poids qu'elles acquièrent du publiciste distingué qui nous les donne, enfin soit aussi par tout le plaisir que j'éprouve à les voir coïncider si bien avec ce que j'ai recueilli moi-même sur un autre hémisphère. Ce sont les mêmes intentions, le même fond de pensée, les mêmes sentiments.

« Je me rendis aux Tuileries peu de jours après le 20 mars, dit M. Benjamin Constant, je trouvai Bonaparte seul. Il commença le premier la conversation: elle fut longue, je n'en donnerai qu'une analyse; car je ne me propose pas de mettre en scène un homme malheureux. Je n'amuserai point nos lecteurs aux dépens de la puissance déchue; je ne livrerai point à la curiosité malveillante celui que j'ai servi par un motif quelconque, et je ne transcrirai de ses discours que ce qui sera indis-

pensable; mais, dans ce que j'en transcrirai, je rapporterai ses propres paroles.

« Il n'essaya de me tromper ni sur ses vues, ni sur l'état des choses. Il ne se présenta point comme corrigé par les leçons de l'adversité; il ne voulut point se donner le mérite de revenir à la liberté par inclination; il examina froidement dans son intérêt, avec une impartialité trop voisine de l'indifférence, ce qui était possible et ce qui était préférable.

« La nation, me dit-il, s'est reposée douze ans « de toute agitation politique; et depuis une année « elle se repose de la guerre: ce double repos lui « a rendu un besoin d'activité. Elle veut ou croit « vouloir une tribune et des assemblées : elle ne « les a pas toujours voulues. Elle s'est jetée à mes « pieds quand je suis arrivé au gouvernement ; « vous devez vous en souvenir, vous qui essayâtes « de l'opposition. Où était votre appui, votre « force? Nulle part. J'ai pris moins d'autorité que « l'on ne m'invitait à en prendre... Aujourd'hui « tout est changé. Un gouvernement faible, con- « traire aux intérêts nationaux, a donné à ces « intérêts l'habitude d'être en défense et de chi- « caner l'autorité. Le goût des constitutions, des « débats, des harangues, paraît revenir... Cepen- « dant ce n'est que la minorité qui le veut, ne vous « y trompez pas. Le peuple, où si vous l'aimez « mieux, la multitude ne veut que moi; ne l'avez- « vous pas vue cette multitude se pressant sur mes « pas, se précipitant du haut des montagnes, « m'appelant, me cherchant, me saluant[1] ? A ma

1. *Note de M. Benjamin Constant.* — Bonaparte mettait un grand prix à prouver que son retour n'avait pas été un mouve-

« rentrée de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai « administré... Je ne suis pas seulement, comme « on l'a dit, l'Empereur des soldats, je suis celui « des paysans, des plébéiens, de la France... Aussi, « malgré tout le passé, vous voyez le peuple « revenir à moi : il y a sympathie entre nous. Ce « n'est pas comme avec les privilégiés ; la noblesse « m'a servi, elle s'est lancée en foule dans mes « antichambres ; il n'y a pas de places qu'elle n'ait « acceptées, demandées, sollicitées. J'ai eu des « Montmorency, des Noailles, des Rohan, des « Beauveau, des Mortemart. Mais il n'y a jamais « eu analogie. Le cheval faisait des courbettes, il « était bien dressé ; mais je le sentais frémir. Avec « le peuple, c'est autre chose : la fibre populaire « répond à la mienne ; je suis sorti des rangs du « peuple, ma voix agit sur lui. Voyez ces conscrits, « ces fils de paysans ; je ne les flattais pas, je les « traitais durement : ils ne m'entouraient pas « moins, ils n'en criaient pas moins *vive l'Empe-* « *reur !* C'est qu'entre eux et moi il y a même « nature ; ils me regardent comme leur soutien, « leur sauveur contre les nobles... Je n'ai qu'à

ment militaire. Je suis fâché de n'avoir pas avec moi six pages qu'il avait écrites ou dictées à ce sujet, et qu'il avait soigneusement corrigées. Il me les remit lors de la communication que je rapporte ici. Il désirait que je répondisse à lord Castlereagh, qui avait, dans une harangue au parlement, attribué tout son succès à l'armée.

Ne voulant rien écrire avant que d'être sûr que ce n'était pas un despote que je rendais à la France, je me refusai à ce travail ; et, en 1815, je confiai l'esquisse que Napoléon m'avait remise à un de mes amis qui partit pour l'Angleterre, d'où j'ai négligé jusqu'à présent de la faire revenir. Il y avait beaucoup de chaleur, des expressions bizarres, mais fortes ; une grande rapidité de pensées, et quelques traits d'une véritable éloquence.

« faire un signe, ou plutôt détourner les yeux, les « nobles seront massacrés dans toutes les pro- « vinces. Ils ont si bien manœuvré depuis six « mois!... Mais je ne veux pas être le roi d'une « *jacquerie*. S'il y a des moyens de gouverner par « une constitution, à la bonne heure... J'ai voulu « l'empire du monde; et, pour me l'assurer, un « pouvoir sans bornes m'était nécessaire. Pour « gouverner la France seule, il se peut qu'une « constitution vaille mieux... J'ai voulu l'empire « du monde, et qui ne l'aurait pas voulu à ma « place? Le monde m'invitait à le régir; souve- « rains et sujets se précipitaient à l'envi sous mon « sceptre. J'ai rarement trouvé de la résistance en « France; mais j'en ai pourtant rencontré davan- « tage dans quelques Français obscurs et désar- « més, que dans tous ces rois si fiers aujourd'hui « de n'avoir plus un homme populaire pour égal... « Voyez donc ce qui vous semble possible. Appor- « tez-moi vos idées. Des élections libres? des « discussions publiques? des ministres respon- « sables? la liberté? Je veux tout cela... La liberté « de la presse surtout, l'étouffer est absurde; je « suis convaincu sur cet article... Je suis l'homme « du peuple; si le peuple veut réellement la « liberté, je la lui dois; j'ai reconnu sa souverai- « neté, il faut que je prête l'oreille à ses volontés « même à ses caprices. Je n'ai jamais voulu l'op- « primer pour mon plaisir; j'avais de grands des- « seins; le sort en a décidé, je ne suis plus un « conquérant; je ne puis plus l'être. Je sais ce qui « est possible et ce qui ne l'est pas; je n'ai plus « qu'une mission : relever la France et lui donner « un gouvernement qui lui convienne... Je ne hais

« point la liberté ; je l'ai écartée lorsqu'elle obs-
« truait ma route ; mais je la comprends, j'ai été
« nourri dans ses pensées... Aussi bien, l'ouvrage
« de quinze années est détruit ; il ne peut se
« recommencer. Il faudrait vingt ans et deux mil-
« lions d'hommes à sacrifier... D'ailleurs, je désire
« la paix, et je ne l'obtiendrai qu'à force de vic-
« toires. Je ne veux pas vous donner de fausses
« espérances ; je laisse dire qu'il y a des négocia-
« tions, il n'y en a point. Je prévois une lutte diffi-
« cile, une longue guerre. Pour la soutenir il faut
« que la nation m'appuie ; mais en récompense elle
« exigera de la liberté : elle en aura... La situation
« est neuve. Je ne demande pas mieux que d'être
« éclairé. Je vieillis ; l'on n'est plus à quarante-
« cinq ans ce qu'on était à trente. Le repos d'un
« roi constitutionnel peut me convenir. Il con-
« viendra plus sûrement encore à mon fils. »

(*Minerve française, 94e livr., tome VIII ; IIe lettre sur les Cent Jours, par* BENJAMIN CONSTANT.)

Mercredi 13.

L'Empereur a fait dire au grand-maréchal d'écrire à l'amiral pour savoir si une lettre que lui, Napoléon, écrirait au prince régent, lui serait envoyée.

Vers quatre heures, le sous-gouverneur Skelton et sa femme ont fait demander à présenter leurs hommages à l'Empereur. Il les a reçus, les a menés promener dans le jardin et les a fait ensuite monter en calèche avec lui. Le temps avait été fort brumeux toute la journée ; dans une éclaircie, nous

avons vu tout à coup une corvette ou frégate fort près entrant à pleines voiles.

Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Évasion de Lavalette.

Jeudi 14, vendredi 15.

Nous avons reçu la réponse de l'amiral; après avoir commencé, selon son protocole ordinaire, par dire qu'il ne connaissait personne du nom de l'Empereur à Sainte-Hélène, il marquait qu'il enverrait la lettre mentionnée au prince régent, sans doute, mais qu'il s'en tiendrait à la lettre de ses instructions, qui portaient de ne laisser partir aucun papier pour l'Angleterre, qu'il n'eût été ouvert et lu par lui.

Cette lettre, il faut l'avouer, nous jeta dans une grande surprise : la partie des instructions citées par l'amiral avait deux objets, tous deux étrangers à l'interprétation que lui donnait cet officier.

Le premier était, au cas que nous fissions des plaintes, pour que les autorités locales pussent y joindre leurs observations, et que le gouvernement, en Angleterre, pût nous rendre justice plus promptement, sans être obligé de renvoyer dans l'île pour demander des renseignements ultérieurs; cette précaution était donc tout à fait dans nos intérêts. Le second objet de cette mesure était pour que notre correspondance ne pût être nuisible aux intérêts du gouvernement ou de la politique d'Angleterre. Mais nous écrivions au souverain, au chef, à l'homme même de ces intérêts et de ce gouvernement; et si quelqu'un conspirait ici, ce n'était pas nous qui lui écrivions; mais bien celui qui

interceptait notre lettre, ou prétendait en violer le secret. Qu'on établît auprès de nous des geôliers avec tout leur attirail, sans le trouver juste, cela nous paraissait possible. Mais que ces geôliers fissent réagir leur fonction jusque sur leur souverain même, c'est ce qui nous semblait n'avoir pas de nom; c'était entacher celui-ci tout à fait de l'idée de roi fainéant, ou de sultan renfermé dans le fond du sérail; c'était une véritable monstruosité dans nos mœurs européennes!

Depuis longtemps, nous avions peu ou point de rapports avec l'amiral. Quelqu'un pensa que la mauvaise humeur peut-être avait dicté sa réponse; un autre voulut qu'il craignît que la lettre ne renfermât des plaintes contre lui. Mais l'amiral connaissait trop bien l'Empereur pour ne pas savoir qu'il ne s'adresserait jamais à d'autre tribunal qu'à celui des nations. Moi qui savais quel eût été le sujet de la lettre, j'en ressentais une plus vive indignation: l'unique intention de l'Empereur avait été d'employer cette voie, la seule qui semblait convenable à sa dignité, pour écrire à sa femme, et se procurer des nouvelles de son fils. Toutefois le grand-maréchal répondit à l'amiral qu'il outrepassait ou interprétait mal ses instructions; qu'on ne pouvait regarder sa détermination que comme une monstrueuse vexation de plus; que la condition imposée était trop au-dessous de la dignité de l'Empereur, aussi bien que de celle du prince de Galles, pour qu'il conservât la pensée d'écrire.

La frégate qui venait d'arriver était *la Spey,* portant les journaux de l'Europe jusqu'au 31 décembre: ils contenaient l'exécution de l'infortuné maréchal Ney et l'évasion de Lavalette.

« Ney, disait l'Empereur, aussi mal attaqué que mal défendu, avait été condamné par la Chambre des pairs, en dépit d'une capitulation sacrée. On l'avait laissé exécuter, c'était une faute de plus; on en avait fait dès cet instant un martyr. Qu'on n'eût point pardonné Labédoyère, parce qu'on n'eût vu dans la clémence qu'une prédilection en faveur de la vieille aristocratie, cela se concevait; mais le pardon de Ney n'eût été qu'une preuve de la force du gouvernement et de la modération du prince. On dirait peut-être qu'il fallait un exemple; mais le maréchal le devenait bien plus sûrement par un pardon; après avoir été avili par un jugement; c'était pour lui une véritable mort morale qui lui ôtait toute influence, et cependant le coup de l'autorité était porté, le souverain satisfait et l'exemple accompli.

« Le refus de clémence vis-à-vis Lavalette et son évasion étaient de nouveaux griefs tout aussi impopulaires, disait l'Empereur. Mais les salons de Paris, faisait-il observer, montraient les mêmes passions que les clubs, la noblesse recommençait les jacobins. L'Europe, du reste, demeurait dans une complète anarchie : on y suivait hautement le code de l'immoralité politique; tout ce qui tombait sous la main des souverains devenait bon pour chacun d'eux. Au moins, de mon temps, étais-je le point de mire de toutes les récriminations de ce genre. Les souverains alors ne parlaient que principes et vertus; mais aujourd'hui, continuait-il, qu'ils étaient victorieux et sans frein, ils pratiquaient sans pudeur tous les torts qu'ils reprochaient alors eux-mêmes. Quelles ressources et quel espoir laissaient-ils donc aux peuples et à la

morale? Nos Françaises du moins, faisait-il remarquer, illustraient leurs sentiments: Mme Labédoyère avait failli expirer de douleur; ces journaux nous apprennent que Mme Ney avait donné le spectacle du dévouement le plus courageux et le plus acharné. Mme Lavalette allait devenir l'héroïne de l'Europe. »

Commission pour le prince régent.

Samedi 16.

L'Empereur avait quitté l'*Encyclopédie britannique* pour prendre ses leçons d'anglais dans les *Annual Registers*. Il y a lu l'aventure d'un M. Spencer-Smith, arrêté à Venise, condamné à se rendre à Valenciennes, et qui s'échappa dans sa route. « Ce doit être une chose très simple, disait l'Empereur, dont le narrateur aura fait une grande histoire. Cette affaire m'est tout à fait inconnue, a-t-il ajouté, c'était un détail de police d'une importance trop inférieure pour qu'il eût pu remonter jusqu'à moi. »

Vers les quatre heures, on a présenté à l'Empereur le capitaine de la *Spey* qui arrivait d'Europe, et le capitaine du *Ceylan* qui partait pour l'Angleterre. L'Empereur était assez triste, il n'était pas bien; l'audience du premier a été fort courte; celle du second eût été de même, s'il n'eût réveillé l'Empereur en demandant si nous avions des lettres à envoyer en Europe. L'Empereur alors m'a dit de lui demander s'il verrait le prince régent; sur son affirmation, j'ai été chargé de lui traduire que l'Empereur avait voulu écrire au prince régent; mais que sur l'observation inouïe de l'amiral, qu'il

ouvrirait cette lettre, il s'en était abstenu comme d'une chose contraire à sa dignité et à celle du prince régent même. Qu'il avait bien entendu vanter les lois d'Angleterre, mais qu'il n'en apercevait le bénéfice nulle part; qu'il ne lui restait plus qu'à attendre, qu'à désirer un bourreau; que l'agonie qu'on lui faisait éprouver était inhumaine, barbare; qu'il eût été plus franc, plus énergique de lui donner la mort. L'Empereur m'a fait répéter au capitaine qu'il voulût bien se charger de ces mots, et l'a congédié; celui-ci était très rouge et fort embarrassé.

Esprit de l'Ile de France.

Dimanche 17.

Un colonel anglais arrivé du Cap et venant de l'Ile de France, s'est présenté dans la matinée chez moi pour tâcher de pouvoir faire sa cour à l'Empereur. L'amiral n'avait accordé à son vaisseau que deux ou trois heures de mouillage, et ayant obtenu que l'Empereur voulût bien le recevoir à quatre heures, il m'assura qu'il préférait manquer son vaisseau, plutôt que de perdre une telle occasion. L'Empereur n'était pas très bien, il avait passé plusieurs heures dans son bain; à quatre heures il reçut le colonel.

L'Empereur lui fit beaucoup de questions sur l'Ile de France, cédée depuis peu aux Anglais: il paraît que sa prospérité et son commerce souffrent du changement de domination.

Au départ du colonel, resté seul avec l'Empereur dans le jardin, je lui ai raconté que sa personne semblait être demeurée bien chère aux habitants de l'Ile de France; que le colonel m'avait dit que le

nom de Napoléon n'y était prononcé qu'avec attendrissement. Lorsqu'on y apprit sa sortie de France et sa venue à Plymouth, c'était précisément un grand jour de fête dans la colonie; le spectacle devait être tout à fait remarquable; la nouvelle étant parvenue dans le jour, le soir il ne parut pas un seul colon au théâtre, soit blanc ou de couleur: il n'y eut que des Anglais, qui en demeurèrent embarrassés et fort irrités. L'Empereur m'écoutait. « C'est tout simple, m'a-t-il dit, après quelques moments de silence : cela prouve que les habitants de l'Ile de France sont demeurés Français; je suis la patrie, ils l'aiment; on l'a blessée en moi, ils s'en affligent. » J'ajoutai que le changement de domination gênant leurs expressions, ils n'osaient pas porter publiquement sa santé; mais qu'on n'y manquait pourtant jamais, disait le colonel; on buvait à *lui;* ce mot lui était consacré. Ces détails le touchaient. « Pauvres Français! a-t-il dit avec expression. Pauvre peuple! Pauvre nation! Je méritais tout cela, je t'aimais! Mais toi, tu ne méritais pas, assurément, tous les maux qui pèsent sur toi! Ah! que tu méritais bien qu'on se dévouât pour toi! Mais, il faut en convenir, que d'infamie, de lâcheté et de dégradation j'ai eu autour de moi! » Et, me regardant, il ajouta : « Et je ne parle pas ici de vos amis du faubourg Saint-Germain; car pour eux, c'est encore une autre question. »

Il nous parvenait souvent des traits et des mots qui, pareils à ceux de l'Ile de France étaient propres à remuer la fibre du cœur : l'île de l'Ascension, dans notre voisinage, avait toujours été déserte et abandonnée; depuis que nous sommes ici, les Anglais ont cru devoir y faire un établisse-

ment. Le capitaine qui en a été prendre possession nous dit, à son retour, qu'il avait été fort étonné, en débarquant, de trouver, sur le rivage : *Vive à jamais le grand Napoléon !*

Dans les derniers journaux qui venaient de nous arriver, parmi plusieurs traits ou jeux de mots bienveillants, il se trouvait en plusieurs langues, que *Paris* ne serait heureux que quand on lui aurait rendu son *Hélène :* c'étaient quelques gouttes de miel dans notre coupe d'absinthe.

Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — Britannicus.

Lundi 18, mardi 19.

L'Empereur est monté à cheval sur les huit heures ; il y avait bien longtemps qu'il s'en était abstenu ; le défaut de l'espace à parcourir en est la cause. Sa santé en souffre visiblement, et l'on doit s'étonner que le manque d'exercice ne soit pas plus nuisible encore à celui qui en prenait journellement de si violents. Au retour, l'Empereur a déjeuné dehors ; il nous a retenus. Après le déjeuner, la conversation est tombée sur *Herculanum* et *Pompeïa*, le phénomène et l'époque de leur destruction, le temps et les hasards de leur découverte moderne, les monuments et les curiosités qu'ils nous ont fournis depuis. L'Empereur disait que si Rome fût restée sous sa domination, elle fût sortie de ses ruines ; il se proposait de la nettoyer de tous ses décombres, de restaurer tout ce qui eût été possible, etc. Il ne doutait pas que le même esprit s'étendant dans le voisinage, il eût pu en être en quelque sorte de même d'Herculanum et de Pompeïa.

Le déjeuner fini, l'Empereur a envoyé mon fils chercher le volume de Crevier qui renferme les catastrophes d'Herculanum et de Pompeïa, et nous les a lues, ainsi que la mort et le caractère de Pline. Il s'est retiré vers midi pour prendre du repos.

Sur les six heures, nous avons fait, en calèche, notre course d'habitude ; l'Empereur avait fait monter avec lui M. et Mme Skelton, qui étaient venus lui faire visite.

Au retour, l'Empereur, chassé du jardin par l'humidité, a été voir le général Gourgaud, qui se rétablit rapidement. Après le dîner, en quittant la table et rentrant dans le salon, nous n'avons pu nous empêcher de revenir sur le repas que nous venions de faire; rien à la lettre n'avait été mangeable: le pain mauvais, le vin impotable, la viande dégoûtante et malsaine; on est obligé d'en renvoyer souvent; on tient, malgré les représentations, à nous la fournir tuée, parce que c'est le moyen de nous faire passer les animaux morts. L'empereur, choqué de ce tableau, n'a pu s'empêcher de dire avec chaleur : « Sans doute il est bien des individus dans une condition physique pire encore ; mais cela ne nous ôte pas le droit de juger la nôtre, ni les traitements infâmes dont on nous entoure ! Les mauvais procédés du gouvernement anglais ne se sont point bornés à nous envoyer ici, ils se sont étendus jusqu'au choix des individus auxquels on a remis nos personnes et nos besoins ! Pour moi, je souffrirais moins si j'étais sûr qu'un jour quelqu'un le divulguât à l'univers, de manière à entacher d'infamie ceux qui en sont coupables ! Mais parlons d'autre chose, a-t-il dit; quel jour est aujourd'hui ? — Quelqu'un a dit le 19 mars.

— Quoi! s'est-il écrié, la veille du 20 mars! Et après quelques secondes : Mais parlons encore d'autre chose. » Il a envoyé chercher un volume de Racine; il a d'abord commencé la comédie des *Plaideurs ;* mais après une ou deux scènes il nous a lu *Britannicus*. La lecture finie, et le juste tribut d'admiration payé, il a dit qu'on reprochait ici à Racine un dénoûment trop prompt; qu'on ne pressentait pas d'assez loin l'empoisonnement de Britannicus. Il a fort loué la vérité du caractère de Narcisse, observant que c'était toujours en blessant l'amour-propre des princes qu'on influait le plus sur leurs déterminations.

20 mars. — Couches de l'Impératrice.

Mercredi 20.

Après le dîner, un de nous a fait observer qu'à pareil jour, à pareil moment, il y avait un an (20 mars), l'Empereur était moins isolé, moins tranquille. « Je me mettais à table aux Tuileries, a dit Napoléon. J'y étais parvenu avec difficulté, je venais de courir au moins les dangers d'une bataille. » En effet, il avait été saisi en arrivant par plusieurs milliers d'officiers et de citoyens; on se l'était arraché; il n'était pas monté au château, on l'y avait porté, et bien plus dans le tumulte de quelqu'un qu'on va déchirer, que dans l'ordre et le respect de celui qu'on veut honorer. Mais c'était le sentiment et l'intention qu'il fallait juger ici, c'était de l'enthousiasme et de l'amour jusqu'à la rage et au délire.

L'Empereur a ajouté qu'il était à croire que plus d'une personne en parlerait ce soir en Europe, et

qu'en dépit de toute surveillance, il se viderait bien des bouteilles en son intention.

La conversation est ensuite tombée sur le roi de Rome; ce jour était l'anniversaire de sa naissance; l'Empereur comptait qu'il avait cinq ans. Il est passé de là aux couches de l'impératrice, et semblait se complaire à se vanter d'avoir été, dans cette circonstance, disait-il, aussi bon mari que qui que ce fût au monde: il aida constamment toute la nuit l'impératrice à marcher; nous en savions quelque chose, nous qui étions de la maison; nous avions été convoqués tous au château dès dix heures du soir; nous y passâmes la nuit entière; les cris arrivaient parfois jusqu'à nous. Vers le matin, l'accoucheur ayant dit à l'Empereur que les douleurs avaient cessé, et que cela pourrait être long encore, l'Empereur alla se mettre au bain; et l'on nous congédia, en nous prévenant de ne pas nous écarter de chez nous. Il n'y avait pas longtemps que l'Empereur était dans le bain, que les douleurs reprirent, et que l'accoucheur vint, la tête perdue, lui dire qu'il était le plus malheureux des hommes, que sur mille couches qui arrivaient dans Paris, il ne s'en présentait pas une plus difficile. L'Empereur, se rhabillant à la hâte, le rassurait en lui disant qu'un homme qui savait son métier serait impardonnable de perdre la tête; qu'il n'y avait rien ici qui dût le troubler; qu'il n'avait qu'à se figurer qu'il accouchait une bourgeoise de la rue Saint-Denis; que la nature n'avait pas deux lois; qu'il était bien sûr qu'il ferait pour le mieux, et qu'il n'aurait à craindre surtout aucun reproche. On lui représenta qu'il y avait un grand danger pour la mère ou pour l'enfant. « Avec la

mère, répondit-il sans hésiter, j'aurai un autre enfant. Conduisez-vous ici comme si vous attendiez le fils d'un savetier. »

Arrivé auprès de l'impératrice, il put s'assurer qu'elle était réellement en danger; l'enfant se présentait mal, et tout portait à croire qu'il serait étouffé.

L'Empereur demanda à Dubois pourquoi il ne l'accouchait pas. Celui-ci s'en défendit, ne le voulant, disait-il, qu'en présence de Corvisart, qui n'était pas encore arrivé. « Mais que vous dira-t-il ? disait l'Empereur. Si c'est un témoin ou une justification que vous vous réservez, me voilà, moi. » Dubois alors, mettant bas son habit, se mit au travail. A l'aspect des fers, l'Impératrice poussa des cris douloureux, s'écriant qu'on voulait la tuer. Elle était fortement tenue par l'Empereur, M^me^ de Montesquiou, Corvisart, qui venait d'entrer, etc.[1]. M^me^ de Montesquiou saisit adroitement l'occasion de la rassurer, en lui disant qu'elle s'était trouvée elle-même plus d'une fois dans cette situation.

Cependant l'impératrice se persuadait toujours qu'on en usait différemment avec elle qu'avec toute autre, et répétait souvent : « Parce que je suis impératrice, me sacrifiera-t-on ! » Elle est convenue

1. Cette scène se passait en presence de vingt-deux personnes :

L'Empereur, Dubois, Corvisart, Bourdier et Ivan;
M^mes^ de Montebello, de Luçay et de Montesquiou;
Les six premières dames : Ballant, Deschamps, Durand, Hureau, Nabusson et Gérard;
Cinq femmes de chambre : M^elles^ Honoré, Édouard, Barbier, Aubert et Geoffroy;
La garde, M^me^ Blaise, et deux filles de garde-robe.

(*Souvenirs de M^me^ Durand, veuve du général, tome I, page* 98.)

depuis, avec l'Empereur, que cela avait été réellement sa crainte. Enfin, on la délivra. Le péril avait été si grand, que toute l'étiquette, dit l'Empereur, qui avait été recherchée et arrêtée à ce sujet, fut mise de côté, et l'enfant posé à l'écart sur le plancher, pendant qu'on ne s'occupait uniquement que de la mère; il y demeura plusieurs instants, et on le croyait mort; ce fut Corvisart qui le releva, le frotta et lui fit pousser un cri, etc.

On lit dans l'intéressant ouvrage de M. le baron Fleury de Chaboulon, sur le retour de l'île d'Elbe : « Lorsque le jeune Napoléon vint au monde, on le crut mort; il était sans chaleur, sans mouvement, sans respiration; on faisait des efforts multipliés pour le rappeler à la vie, lorsque partirent successivement les cent un coups de canon destinés à célébrer sa naissance; la commotion et l'ébranlement qu'ils occasionnèrent agirent si fortement sur les organes du royal enfant, qu'il reprit ses sens. »

Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille. — César; ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires.

Jeudi 21, vendredi 22.

L'Empereur est monté à cheval de fort bonne heure; nous avons fait le tour des limites dans plusieurs directions. C'est durant cette promenade que l'Empereur prend à présent sa leçon d'anglais : je marche à côté de lui : il fait des phrases anglaises que je traduis mot à mot, à mesure qu'il les prononce; ce qui lui fait voir qu'il est entendu ou le met à même de se corriger. Quand il a fini la phrase, je la lui répète en anglais, de manière qu'il

l'entende bien à son tour, ce qui sert à lui former l'oreille.

Aujourd'hui l'Empereur lisait, dans l'histoire romaine, la *Conjuration de Catilina;* il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée: « Quelque scélérat que fût Catilina, remarquait-il, il devait avoir un objet : ce ne pouvait être celui de gouverner dans Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. » L'Empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que c'est ce qui lui serait infailliblement arrivé à lui-même, s'il eût succombé en vendémiaire, en fructidor ou en brumaire, avant d'avoir éclairé d'un si grand lustre un horizon purgé de nuages.

Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes, bien d'autres soupçons, lesquels, disait-il, devenaient presque des certitudes quand on s'était trouvé dans les affaires de nos jours. « L'histoire, faisait-il observer, présente en résultat les Gracques comme des séditieux, des révolutionnaires, des scélérats; et dans les détails elle laisse échapper qu'ils avaient des vertus, qu'ils étaient doux, désintéressés, de bonnes mœurs; et puis ils étaient les fils de l'illustre Cornélie; ce qui pour les grands cœurs doit être tout d'abord une forte présomption en leur faveur. D'où pouvait donc venir un tel contraste? Le voici, disait l'Empereur : c'est que les Gracques s'étaient généreusement dévoués pour les droits du peuple opprimé, contre un sénat oppresseur, et que leur grand talent,

beau caractère, mirent en péril une aristocratie féroce qui triompha, les égorgea et les flétrit. Les historiens du parti les ont transmis avec cet esprit; sous les empereurs il a fallu continuer; le seul mot des droits du peuple, sous un maître despotique, était un blasphème, un vrai crime; plus tard il en a été de même sous la féodalité, fourmilière de petits despotes. Voilà la fatalité sans doute de la mémoire des Gracques : leurs vertus n'ont donc jamais cessé, dans la suite des siècles, d'être des crimes; mais aujourd'hui qu'avec nos lumières nous nous sommes avisés de raisonner, les Gracques peuvent et doivent trouver grâce à nos yeux.

« Dans cette lutte terrible de l'aristocratie et de la démocratie qui vient de se renouveler de nos jours; dans cette exaspération du vieux terrain contre l'industrie nouvelle qui fermente dans toute l'Europe, nul doute que si l'aristocratie triomphait par la force, elle ne montrât partout beaucoup de Gracques, et ne les traitât à l'avenant tout aussi bénignement que l'ont fait leurs devanciers. »

L'Empereur ajoutait qu'il était aisé de voir, du reste, qu'il y avait lacune chez les auteurs anciens dans cette époque de l'histoire; que tout ce que nous en présentaient les modernes n'était évidemment formé que de *grapillage*. Puis il revenait sur les reproches déjà faits au bon Rollin et à son élève Crevier : ils étaient tous deux sans talent, sans intention, sans couleur. Il fallait convenir que les anciens nous étaient bien supérieurs sur ce point; et cela parce que, chez eux, les hommes d'État étaient hommes de lettres, et les hommes de lettres hommes d'État, ils cumulaient les professions, tandis que nous les séparons d'une manière

absolue. Cette division fameuse du travail, qui chez nous amène la perfection des ouvrages mécaniques, lui est tout à fait funeste dans les productions mentales : tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur que celui qui le produit est plus universel. Nous devons à l'Empereur d'avoir cherché à établir ce principe, en employant souvent les mêmes hommes à plusieurs objets tout à fait étrangers entre eux; c'était son système. Un jour il nomma, de son propre mouvement, un de ses chambellans pour aller en Illyrie liquider la dette autrichienne : c'était un objet considérable et fort compliqué; le chambellan, jusque-là étranger à toute affaire, en frémit, et le ministre, privé de cette nomination, et conséquemment mécontent, se hasarda de représenter à l'Empereur que sa nomination étant tombée sur quelqu'un d'entièrement neuf, il était à craindre qu'il ne sût pas s'en tirer. « J'ai la main heureuse, monsieur, fut sa réponse; ceux sur qui je la pose sont propres à tout. »

L'Empereur, continuant sa critique, condamnait aussi beaucoup ce qu'il appelait des niaiseries historiques, ridiculement exaltées par les traducteurs et les commentateurs. Elles prouvaient dans l'origine, disait-il, des historiens qui jugeaient mal des hommes et de leur situation. « C'était à tort, par exemple, faisait-il observer, qu'ils vantaient si haut la *continence de Scipion*, et s'extasiaient sur le calme d'Alexandre, de César et d'autres, pour avoir dormi la veille d'une bataille. Il n'y a qu'un moine, disait-il, privé de femme, dont le visage s'enlumine à leur seul nom et qui hennit à leur approche derrière ses barreaux, qui puisse faire un grand mérite à Scipion de n'avoir pas violé celle que le hasard

mettait en son pouvoir, quand il en avait tant d'autres à sa libre disposition : autant valait qu'un affamé lui tînt aussi grand compte d'être passé tranquillement à côté d'une table bien servie sans s'être rué dessus. Quant à avoir dormi au moment d'une bataille, il n'est point, assurait-il, de nos soldats, de nos généraux, qui n'aient répété vingt fois cette merveille ; et tout leur héroïsme n'était guère que dans la fatigue de la veille. »

A cela le grand-maréchal a ajouté qu'il pouvait dire avoir vu, lui, Napoléon, dormir non seulement la veille de la bataille, mais durant la bataille même. « Il le fallait bien, disait l'Empereur : quand je donnais des batailles qui duraient trois jours, la nature devait aussi avoir ses droits ; je profitais du plus petit instant, je dormais où et quand je pouvais. » L'Empereur avait dormi sur le champ de bataille de Wagram et de Bautzen, durant le combat même, et fort en dedans de la portée des boulets. Il disait sur cela qu'indépendamment de l'obligation d'obéir à la nature, ces sommeils offraient au chef d'une très grande armée le précieux avantage d'attendre avec calme les rapports et la concordance de toutes ses divisions, au lieu de se laisser emporter peut-être par le seul objet dont il serait le témoin.

L'Empereur disait encore qu'il trouvait dans Rollin, dans César même, des circonstances de la guerre des Gaules qu'il ne pouvait entendre. Il ne comprenait rien à l'invasion des Helvétiens, au chemin qu'ils prenaient, au but qu'on leur donnait, au temps qu'ils étaient à passer la Saône, à la diligence de César, qui avait le temps d'aller en Italie chercher des légions aussi loin qu'Aquilée, et qui

retrouvait les envahisseurs encore à leur passage de la Saône, etc... Qu'il n'était pas plus facile de comprendre la manière d'établir des quartiers d'hiver qui s'étendaient de Trèves à Vannes. Et comme nous nous récriions aussi sur les travaux immenses que les généraux obtenaient de leurs soldats, les fossés, les murailles, les grosses tours, les galeries, etc., l'Empereur répondait qu'alors tous les efforts s'employaient en confection et sur les lieux mêmes ; au lieu que de nos jours ils consistaient dans le transport. Il croyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient, en effet, plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là-dessus.

« Au surplus, continuait-il, l'histoire ancienne est longue, et le système de guerre a changé souvent. De nos jours, il n'est déjà plus celui du temps de Turenne et de Vauban. Aujourd'hui, les travaux de campagne devenaient inutiles; le système même de nos places était désormais problématique ou sans effet; l'énorme quantité de bombes et d'obus changeait tout. Ce n'était plus contre l'horizontale qu'on avait à se défendre, mais contre la courbe et la développée. Aucune des places anciennes n'était désormais à l'abri : elles cessaient d'être tenables; aucun pays n'était assez riche pour les entretenir. Le revenu de la France ne pouvait suffire à ses lignes de la Flandre ; car les fortifications extérieures n'étaient guère aujourd'hui que le quart ou le cinquième de la dépense nécessaire ; les casemates, les magasins, les établissements à l'abri de la bombe, voilà désormais ce qui était indispensable, et ce à quoi on ne pourrait suffire. » L'Empereur se plaignait surtout de la faiblesse de la

maçonnerie actuelle; le génie avait un vice radical sur cet objet, il lui avait coûté des sommes immenses en pure perte.

L'Empereur, frappé de ces vérités nouvelles, avait imaginé un système tout à fait au rebours des axiomes établis jusqu'ici : c'était d'avoir un calibre de gros échantillon, poussé en dehors de la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir cette ligne magistrale elle-même, au contraire, défendue par une grande quantité de petite artillerie mobile; par là, l'ennemi était arrêté court dans son approche subite : il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes; il était dominé par ce gros échantillon, autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper, ou même se portaient au loin en tirailleurs, et pouvaient suivre tous les mouvements de l'ennemi par leur facile mobilité. Il fallait à l'ennemi dès lors de l'artillerie de siège; il devait ouvrir la tranchée; on gagnait du temps, et le véritable objet de la fortification était accompli. L'Empereur a employé ce moyen avec beaucoup de succès, et au grand étonnement des ingénieurs, à la défense de Vienne et à celle de Dresde : il voulait l'employer à celle de Paris, qu'il ne croyait défendable que de la sorte; mais du succès duquel il ne doutait nullement, etc.

Résumé des neuf mois écoulés.

Voilà déjà neuf mois que j'écris mon Journal, et je crains bien qu'au travers des parties hétérogènes qui s'y succèdent sans ordre, on n'ait que trop souvent perdu de vue mon principal, mon

unique objet, ce qui concerne Napoléon et peut servir à le caractériser. C'est pour y suppléer, en tant que besoin, que je vais essayer ici un résumé de quelques lignes; résumé, d'ailleurs, que je me propose, pour le même motif, de réitérer désormais tous les trois mois.

En quittant la France nous étions demeurés un mois à la disposition du brutal et féroce ministère anglais; puis notre traversée à Sainte-Hélène avait été de trois mois.

A notre débarquement, nous avons occupé Briars près de deux mois.

Enfin nous étions à Longwood depuis trois mois.

Or, ces neuf mois eussent composé quatre époques bien distinctes pour celui qui se serait occupé d'observer Napoléon.

Tout le temps de notre séjour à Plymouth, Napoléon demeura concentré et purement passif, n'opposant que la force d'inertie. Ses maux étaient tels et tellement sans remède, qu'il laissait stoïquement courir les événements.

Durant toute notre traversée, ce fut en lui constamment une parfaite égalité et surtout la plus complète indifférence; il ne témoignait aucun désir, n'exprimait aucun contretemps. On lui portait, il est vrai, les plus grands égards; il les recevait sans s'en apercevoir; il parlait peu, et toujours le sujet était étranger à sa personne. Quiconque, tombé subitement à bord, aurait été témoin de sa conversation, eût été bien loin sans doute de deviner à qui il avait affaire : ce n'était pas l'Empereur. Je ne saurais mieux le peindre dans cette circonstance, qu'en le comparant à ces passagers de haute dis-

tinction qu'on transporte avec grand respect au lieu de leur mission.

Notre séjour à Briars présenta une autre nuance. Napoléon, réduit presque à lui seul, ne recevant personne, tout à son travail, semblant oublier les événements et les hommes, jouissait en apparence du calme et de la paix d'une solitude profonde, dédaignant, par distraction ou par mépris, de s'apercevoir des inconvénients ou des privations dont on l'environnait; s'il en exprimait parfois quelque chose, ce n'était que réveillé par l'importunité de quelque Anglais, ou excité par le récit des outrages faits aux siens. Toute sa journée était remplie par ses dictées; le reste du temps donné au délassement d'une conversation toute privée. Il ne mentionnait point les affaires de l'Europe; parlait rarement de l'empire, fort peu du consulat; mais beaucoup de son généralat d'Italie, et bien plus encore, et presque constamment, des plus minutieux détails de son enfance et de sa première jeunesse. Ces derniers sujets surtout semblaient, en cet instant, d'un charme tout particulier pour lui. On eût dit qu'ils lui procuraient un oubli complet; ils le portaient même à la gaieté. C'était presque uniquement de ces objets qu'il remplissait les heures nombreuses de ses promenades nocturnes au clair de lune.

Enfin, notre établissement à Longwood fut une quatrième et dernière nuance. Toutes nos situations jusque-là n'avaient été qu'éphémères et transitoires. Cette dernière devenait fixe, et menaçait d'être durable. Là allaient commencer réellement notre exil et nos destinées nouvelles. L'histoire les prendrait là; les regards de l'univers allaient nous

y considérer. L'Empereur, semblant faire ce calcul, régularise tout ce qui l'entoure, et prend l'attitude de la dignité qu'opprime la force; il trace autour de lui une enceinte morale derrière laquelle il se défend à présent pouce à pouce contre les inconvenances et les outrages; il ne passe plus rien à ses persécuteurs, il se montre susceptible sur les formes, hostile contre toute entreprise. Les Anglais n'avaient pas douté que l'habitude ne produisît enfin la familiarité. L'Empereur les ramène au premier jour, et le respect le plus profond se manifeste.

Ce ne fut pas pour nous une petite surprise ni une légère satisfaction que d'avoir à nous dire que, sans savoir comment ni pourquoi, il devenait pourtant visible que, dans l'esprit et aux regards des Anglais, l'Empereur se trouvait à présent plus haut qu'il n'avait été jusque-là; nous pouvions même nous apercevoir que ce sentiment allait chaque jour croissant.

Avec nous, l'Empereur reprit tout à fait, dans ses conversations, l'examen des affaires de l'Europe. Il analysait les projets et la conduite des souverains; il leur opposait la sienne; jugeait, tranchait, parlait de son règne, de ses actes, en un mot nous retrouvions l'Empereur, et tout Napoléon. Ce n'est pas qu'il eût jamais cessé de l'être un instant pour notre dévouement et nos soins, ni que, de notre côté, nous eussions à en souffrir le moindrement, sous aucun rapport. Jamais il ne fut pour nous d'humeur plus égale, de bonté plus constante, d'affection plus habituelle. C'était précisément au milieu de nous, et tout à fait en famille, qu'il concertait ses sorties contre l'ennemi commun; et

celles qu'on trouvera les plus vigoureuses, qui paraîtront dictées par la colère, ne l'ont presque jamais été même sans quelque rire et sans quelque gaieté.

La santé de l'Empereur, durant les six mois qui précédèrent notre établissement à Longwood, ne sembla pas éprouver la moindre altération ; pourtant c'était un régime si contraire ! Les heures, la nourriture n'étaient plus les mêmes ; ses habitudes étaient toutes bouleversées. Lui, accoutumé à tant de mouvement, était demeuré renfermé tout ce temps dans une chambre. Les bains étaient devenus une partie de son existence, et il en avait été constamment privé, etc., etc. Ce ne fut qu'après être arrivé à Longwood, et lorsqu'il eut retrouvé une partie de ces objets, qu'il eut couru à cheval et repris des bains, qu'on commença à apercevoir une altération sensible.

Chose singulière ! tant qu'il avait été mal, il n'y eut point de traces de ses souffrances ; ce ne fut que dès qu'il fut mieux qu'on les vit apparaître. Ne serait-ce pas que, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, il se trouve souvent un long intervalle entre la cause et les effets ?

Journées de Longwood, etc. — Procès de Drouot. — Jugements militaires. — Soult. — Masséna. — Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. — L'Empereur croyant son nom inconnu, même dans Paris.

Samedi 23 au mardi 26.

Ces matinées furent en partie d'un très mauvais temps ; de ces pluies battantes qui nous permettaient à peine de mettre le nez dehors. L'Empereur

a parcouru l'ouvrage d'une *miss William* sur le retour de l'île d'Elbe; il venait de nous arriver d'Angleterre; il en a été bientôt dégoûté, et il devait l'être : cette production est tout à fait méchante et mensongère; c'est le recueil et l'écho des bruits qu'imaginèrent, dans les temps, les salons malveillants de Paris.

Quant à nos soirées, il nous importait peu le temps qu'il faisait, qu'il plût ou qu'il fît beau clair de lune; dès que la nuit approchait, nous nous constituions littéralement nous-mêmes de vrais prisonniers. Vers les neuf heures, on nous entourait de sentinelles; c'eût été une douleur que de les rencontrer. Ce n'est pas qu'accompagnés de l'officier anglais préposé à notre surveillance, l'Empereur et nous-mêmes n'eussions pu sortir plus tard; mais c'eût été pour nous un supplice plutôt qu'un plaisir, et c'est ce que cet officier ne pouvait concevoir. Il laissa deviner, dans le principe, qu'il imaginait que la mauvaise humeur seule dictait cette réclusion, et qu'elle aurait bientôt une fin; je ne sais ce qu'il aura pensé de notre constance.

L'Empereur, comme je crois l'avoir déjà dit, se mettait à table régulièrement à huit heures; il n'y demeurait jamais une demi-heure, parfois à peine un quart d'heure. De retour dans le salon, quand il était souffrant ou silencieux, nous avions toutes les peines du monde à atteindre neuf heures et demie ou dix heures; ce n'était même qu'à l'aide de quelques lectures. Mais quand il avait de la gaieté, on s'abandonnait à la conversation, nous arrivions en un instant jusqu'à onze heures et au delà : c'étaient nos bonnes soirées. Il se retirait alors avec une espèce de satisfaction d'avoir, di-

sait-il, conquis le temps. Et c'était justement ces jours-là, lorsque nous avions le moins de mérite, qu'il faisait observer qu'il fallait tout notre courage pour supporter une pareille vie.

Dans une de ces soirées, la conversation tomba sur les procès militaires qui s'instruisent aujourd'hui en France. L'Empereur ne pensait pas que le *général Drouot* pût être condamné pour être venu à la suite d'un souverain reconnu, faisant la guerre à un autre. A cela quelqu'un disait que ce que l'on trouvait ici sa justification, devait être son plus grand péril au jugement de la légitimité.

L'Empereur convenait en effet qu'il n'y avait rien à répondre à la doctrine mise en avant aujourd'hui. D'un autre côté, cependant, en condamnant le général Drouot, l'Empereur disait que l'on condamnait l'émigration, et légitimait les jugements contre les émigrés. Les doctrines républicaines punissaient de mort quiconque portait les armes contre la France ; il n'en était pas ainsi de la doctrine royale. Si l'on adoptait ici la loi républicaine, l'émigration et le parti royal se condamnaient eux-mêmes.

Du reste, en thèse générale, le cas de Drouot était même bien différent de celui de Ney ; et puis il y avait eu en Ney une vacillation malheureuse qu'on ne retrouvait pas dans Drouot. Aussi l'intérêt qu'on avait porté à Ney ne tenait-il qu'à l'opinion : celui que faisait naître Drouot tiendrait à la personne.

L'Empereur a continué sur les dangers et les embarras des tribunaux et de la justice, dans toute l'affaire du retour de l'île d'Elbe. Une circonstance particulière surtout le frappait à l'extrême, c'était la situation de *Soult,* qu'on nous disait en juge-

ment. Lui Napoléon savait, disait-il, jusqu'à quel point Soult était innocent; et pourtant, sans cette circonstance toute personnelle, lui Napoléon, s'il était juré, indubitablement le déclarerait coupable, tant les apparences se réunissaient contre lui. Ney, dans sa défense, par un sentiment dont il est difficile de se rendre compte, fait dire faussement à l'Empereur que Soult était d'accord avec lui. Or, toutes les circonstances de la conduite de Soult, pendant son ministère, la confiance de l'Empereur après son retour, etc..., s'accordent avec cette disposition : qui donc ne le condamnerait pas? « Pourtant Soult est innocent, disait l'Empereur : il m'a même confessé qu'il avait pris un penchant réel pour le roi. L'autorité dont il jouissait sous celui-ci, disait-il, si différente de celle de mes ministres, était quelque chose de fort doux, et l'avait tout à fait subjugué.

« *Masséna*, dont les papiers nous annonçaient aussi la proscription; Masséna, continuait l'Empereur, était une autre personne qu'ils jugeront peut-être comme coupable de trahison. Tout Marseille était contre lui, les apparences l'accablaient, et pourtant il avait rempli son devoir jusqu'au moment où il s'était déclaré ouvertement. » Il avait même été loin, revenu à Paris, de chercher à se faire aucune espèce de mérite auprès de l'Empereur, lorsque Napoléon lui demandait s'il eût dû compter sur lui. « Le vrai, continuait l'Empereur, est que tous les chefs avaient fait leur devoir; mais qu'ils n'avaient rien pu contre le torrent de l'opinion, et personne n'avait bien calculé les sentiments de la masse et l'élan de cette nation. Carnot, Fouché, Maret, Cambacérès. m'ont confessé à Paris

qu'ils s'étaient fort trompés à cet égard. Et personne, continuait l'Empereur, ne le juge bien encore, etc., etc.

« Si le roi, continuait-il, fût resté plus tard en France, il eût peut-être péri dans quelque soulèvement; mais s'il fût tombé dans mes mains, je me serais cru assez fort pour pouvoir l'entourer de bons traitements dans quelque demeure à son choix, comme Ferdinand l'avait été à Valencey, etc. »

Précisément avant cette conversation, l'Empereur jouant aux échecs, et son roi étant tombé, il s'était écrié : « Ah! mon pauvre roi, te voilà à bas! » Et comme après l'avoir ramassé on le lui rendait mutilé: « Ah! l'horreur, s'est-il écrié, bien certainement je n'accepte pas l'augure, et je suis loin de le souhaiter.. Je ne lui en veux pas à ce point. »

Je n'aurais eu garde d'omettre cette circonstance, quelque petite qu'elle soit, tant elle est caractéristique sous bien des rapports. Aussi, l'Empereur retiré dans son appartement, nous y revînmes entre nous. Quelle gaieté, quelle liberté d'esprit dans son horrible infortune, nous disions-nous! Quel calme de cœur! Quelle absence de fiel, d'irritation, de haine! Qui reconnaîtrait là celui que l'inimitié, le mensonge se sont plu à désigner si monstrueusement? Qui même des siens l'a bien connu ou a cherché à le faire bien connaître?

Dans une autre soirée, l'Empereur parlait de ses premières années dans l'artillerie et de ses camarades de table : c'est un temps sur lequel il revient souvent avec un grand plaisir. On lui cita un de ses commensaux qui, ayant été préfet du même dépar-

tement sous lui et sous le roi, n'avait pu obtenir de le demeurer encore de nouveau à son retour. L'Empereur, cherchant à se le rappeler, a dit ensuite que cette personne avait, à une certaine époque, manqué sa fortune auprès de lui. Que quand il devint commandant de l'armée de l'intérieur, il l'avait comblé, l'avait fait son aide de camp, et projetait d'en faire un homme de confiance; mais cet aide de camp tant favorisé avait été fort mal pour lui, au moment du départ pour l'armée d'Italie: il avait alors abandonné son général pour le Directoire. « Néanmoins, disait l'Empereur, une fois sur le trône, il eût encore pu beaucoup sur moi, s'il eût su s'y prendre. Il avait le droit des premières années, qui ne se perd jamais. Je n'eusse certainement pas résisté à une surprise dans un rendez-vous de chasse, par exemple, ou à toute autre demi-heure de conversation sur les temps passés; j'aurais oublié ce qu'il m'avait fait; il ne m'importait plus s'il avait été de mon parti ou non, je les avais désormais réunis tous. Ceux qui avaient la clef de mon caractère savaient bien cela; ils savaient qu'avec moi, dans quelque disposition que je fusse contre eux, c'était comme au jeu de barres, la partie était gagnée aussitôt qu'on avait pu toucher le but. Aussi n'avais-je d'autre moyen, si je voulais résister, que de refuser de les voir. »

Il nous disait d'un autre ancien camarade qu'avec de l'esprit et les qualités convenables il eût pu tout auprès de lui. Il ajoutait qu'avec moins de cupidité un troisième n'eût jamais été éloigné par lui.

Nous nous demandions s'ils avaient bien soupçonné ce secret et leurs chances, si d'ailleurs l'élé-

vation et le lustre de l'Empereur leur avaient bien laissé la facilité de les mettre à profit.

Au sujet du lustre de la puissance impériale, l grand-maréchal dit alors que, quelque grand, quelque resplendissant que l'Empereur lui eût paru sur le trône, jamais il ne lui avait laissé une impression supérieure, peut-être même égale, à celle que lui avait faite sa situation à la tête de l'armée d'Italie. Il développait et prouvait assez bien sa pensée, et l'Empereur ne l'écoutait pas sans une espèce de complaisance. Cependant, remarquions-nous, que de grands événements depuis! que d'élévation! que de grandeur! que de renommée par toute la terre! L'Empereur écoutait. « Eh bien, a-t-il dit, malgré tout cela, Paris est si grand, et renferme tant de gens de toute espèce, et quelques-uns tellement bizarres, que je suppose qu'il en est qui ne m'ont jamais vu, et qu'il peut en être d'autres à qui mon nom même n'est jamais parvenu. Ne le pensez-vous pas? nous disait-il. » Et il fallait voir avec quelle bizarrerie lui-même, avec quelles ressources d'esprit il développait alors cette assertion qu'il savait mauvaise. Nous nous sommes tous récriés fortement que quant à son nom, il n'était pas de ville et de village en Europe, peut-être même dans le monde, où il n'eût été prononcé. Quelqu'un a ajouté : « Sire, avant de revenir en France, à la paix d'Amiens, Votre Majesté n'étant encore que premier consul, je voulus parcourir le pays de Galles, comme une des portions les plus extraordinaires de l'Angleterre. Je gravis des sommités tout à fait sauvages et d'une hauteur prodigieuse ; j'atteignis des chaumières que je croyais appartenir à un autre univers. En entrant

dans une de ces solitudes éloignées, je disais à mon compagnon de voyage : C'est ici qu'on doit trouver le repos, et échapper au bruit des révolutions. Le maître, nous soupçonnant Français à notre accent, nous demanda aussitôt des nouvelles de France, et ce que faisait son premier consul *Bonaparte*. »

« Sire, dit un autre de nous, nous avons eu la curiosité de demander aux officiers de la Chine si nos affaires européennes étaient arrivées jusqu'à cet empire. Sans doute, nous ont-ils répondu, confusément à la vérité, parce que cela ne les intéresse nullement ; mais le nom de votre Empereur y est célèbre et associé aux grandes idées de conquête et de révolution ; précisément comme ont pénétré chez nous les noms de ceux qui ont changé la face de cette partie du monde : les Gengis-Kan, les Tamerlan, etc. »

La publication du *Mémorial* a porté beaucoup de personnes à me fournir des renseignements sur des faits dont ils avaient été acteurs ou témoins. Et au sujet de l'universelle célébrité de Napoléon, dont il est ici question, l'un a dit qu'après Waterloo et la dissolution de l'armée, ayant été chercher du service en Perse, et se trouvant admis à l'audience du souverain, le premier objet qui avait frappé ses regards avait été le portrait de Napoléon, sur le trône même, au-dessus de la tête du Sha.

Un autre, revenant des mêmes contrées, assurait que l'idée du pouvoir de Napoléon était tellement populaire dans toute l'Asie, et y exerçait une telle influence, qu'après sa chute, des agents chargés de remplacer les siens, s'étaient vus souvent réduits à emprunter l'autorité de son nom pour obtenir de

la bienveillance sur leur route, et se ménager les facilités de parvenir à leur destination.

Enfin, un troisième m'a écrit que le capitaine R., du navire *le Bordelais*, dans le cours de son voyage à la côte N.-O. d'Amérique, relâchant aux îles Sandwich, avait été présenté au roi, qui, durant l'audience, s'informa du roi Georges III et de l'empereur Alexandre. Au pied du trône se trouvait assise une femme, la favorite du prince, laquelle, à chacun des noms européens qu'avait prononcés le roi s'était retournée vers lui avec un sourire de dédain et une impatience marquée; mais n'y pouvant plus tenir, elle interrompit le roi en s'écriant: « *Et Napoléon, comment se porte-t-il?* »

Examen de conscience politique. — État fidèle de l'Empire, sa prospérité. — Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. — Marmont. — Murat. — Berthier.

Mercredi 27.

Aujourd'hui l'Empereur se promenait dans le jardin avec le grand-maréchal et moi. La conversation nous conduisit à faire notre examen de conscience politique.

L'Empereur avait été très chaud, disait-il, et de fort bonne foi au commencement de la Révolution; il s'était refroidi par degrés à mesure qu'il avait acquis des idées plus justes et plus solides; son patriotisme s'était affaissé, disait-il, sous les absurdités politiques et les monstrueux excès civils de nos législatures; enfin, sa foi républicaine avait disparu lors de la violation des choix du peuple par le Directoire, au temps de la bataille d'Aboukir.

Pour le grand-maréchal, il disait n'avoir jamais

été républicain, mais très chaud constitutionnel, jusqu'au 10 août, où les horreurs du jour l'avaient guéri de toute illusion : il avait failli être massacré en défendant le roi aux Tuileries.

Quant à moi, il était notoire que j'avais débuté par être royaliste pur et des plus ardents. « C'est donc à dire, Messieurs, a repris plaisamment l'Empereur, qu'ici je suis le seul qui ait été républicain? — Et encore, Sire..., avons-nous repris tous deux, Bertrand et moi. — Oui, républicain et patriote, a répété l'Empereur. — Pour patriote, Sire, lui a observé l'un de nous, moi aussi je l'ai été malgré mon royalisme; mais, pour comble de bizarrerie, je ne le suis devenu que sous l'Empire. — Comment, vilain! vous êtes donc obligé de convenir que vous n'avez pas toujours aimé votre pays? — Sire, ne faisons-nous pas ici notre examen de conscience? je me confesse. Revenu à Paris, en vertu de votre amnistie, pouvais-je m'y regarder d'abord comme Français, quand chaque loi, chaque décret, chaque ordonnance tapissant les rues n'accompagnait jamais ma malheureuse qualification d'émigré que des épithètes les plus outrageantes! Aussi en y rentrant, je ne pensais pas que j'y demeurasse; j'y avais été attiré par la curiosité, je n'avais fait que céder à l'attrait invincible du sol, au besoin de respirer encore l'atmosphère natale; je n'y possédais plus rien : pour seulement revoir la France, j'avais été obligé de jurer à la frontière l'abandon de mon patrimoine, la légalisation de sa perte; aussi je ne me regardais dans ce pays, jadis le mien, que comme un simple passager; j'étais un véritable étranger de mauvaise humeur et même malveillant. Arriva l'Empire, ce fut une grande

chose : c'étaient alors, me disais-je, mes mœurs, mes préjugés, mes principes, qui triomphaient; ce n'était plus qu'une différence dans la personne du souverain. Quand s'ouvrit la campagne d'Austerlitz, mon cœur s'étonna de se retrouver français : ma situation était pénible; je me disais tiré à quatre chevaux; je me sentais partagé entre la passion aveugle et le sentiment national; les triomphes de l'armée française et de leur général me répugnaient, leur défaite m'eût humilié. Enfin, les prodiges d'Ulm et l'éclat d'Austerlitz vinrent me tirer d'embarras; je fus vaincu par la gloire : j'admirai, je reconnus, j'aimai Napoléon, et dès ce moment je devins Français jusqu'au fanatisme. Depuis lors je n'ai pas eu d'autre pensée, d'autres paroles, d'autres sentiments, et me voici à vos côtés. »

L'Empereur est passé alors à une foule de questions sur l'émigration, notre nombre, notre esprit. Je lui disais des choses curieuses sur nos princes, le duc de Brunswick, le roi de Prusse; je le faisais rire sur la déraison de nos prétentions; le peu de doute de nos succès, le désordre de nos moyens, l'incapacité de nos chefs. « Les hommes, disais-je, n'étaient véritablement pas alors ce qu'ils ont été depuis. Heureusement ceux que nous avions à combattre n'étaient, au commencement, que de notre force, nous croyions surtout, répétions-nous sans cesse, et je croyais fermement que l'immense majorité de la nation française était pour nous; j'aurais dû pourtant me désabuer lorsque nos rassemblements furent parvenus jusqu'à Verdun et au delà; car pas un ne venait nous joindre, tous au contraire fuyaient à notre approche. Toutefois je l'ai cru longtemps encore, même après mon retour

d'Angleterre, tant nous nous abusions à la suite des absurdités dont nous nous nourrissions les uns les autres; nous nous disions que le gouvernement ne reposait que dans une poignée de gens, qu'il ne durait que par force, qu'il était en horreur à la nation; et il en est qui n'auront pas cessé de le croire. Je suis persuadé que parmi ceux qui le répètent aujourd'hui aux Chambres, il en est qui sont de bonne foi, tant je reconnais l'esprit, les idées et les expressions de Coblentz. — Mais quand vous êtes-vous donc désabusé? disait l'Empereur. — Sire, fort tard; même quand je me suis rallié, quand je suis venu à la cour de Votre Majesté, j'étais conduit par l'admiration et le sentiment bien plutôt que par la conviction de votre force et de votre durée. Cependant, quand je me trouvai dans votre Conseil d'Etat, voyant la franchise avec laquelle on votait les décrets les plus décisifs, que pas un doute n'existait sur la plus légère résistance, qu'il n'y avait autour de moi que conviction et persuasion parfaites, il me sembla alors que votre puissance et l'état des choses gagnaient avec une rapidité dont je ne me rendais pas compte. A force de chercher en moi-même à en deviner la cause, je fis un jour une grande et importante découverte : c'est que tout cela existait, en effet, depuis fort longtemps, mais que je ne l'avais pas su ni voulu l'apercevoir : je m'étais tenu caché sous le boisseau, de peur que la lumière ne me parvînt. En ce moment je me trouvais lancé au milieu de tout son éclat ; j'en étais ébloui. Dès cet instant tous mes préjugés tombèrent : ce fut la taie qu'on enleva de dessus mes yeux.

« Envoyé depuis en mission par Votre Majesté,

et ayant parcouru plus de soixante départements, je mis le soin le plus scrupuleux et la bonne foi la plus parfaite à vérifier tout ce dont j'avais douté si longtemps: j'interrogeai les préfets, les autorités inférieures, je me fis produire les documents et les registres ; j'interrogeai de simples particuliers, sans en être connu, j'employai toutes les contre-épreuves possibles, et je recueillis la conviction que le gouvernement était entièrement national et tout à fait du vœu des peuples; que jamais la France, à aucune époque de son histoire, n'avait été plus forte, plus florissante, mieux administrée, plus heureuse. Jamais les chemins n'avaient été mieux entretenus; l'agriculture avait gagné d'un dixième, d'un neuvième, d'un huitième en productions[1].

« Une inquiétude, une ardeur générale animaient tous les esprits au travail et les portaient à une amélioration personnelle et journalière. L'indigo était conquis, le sucre devait l'être infailliblement. Jamais, à aucune époque, le commerce intérieur et l'industrie en tout genre n'avaient été portés aussi loin : au lieu de quatre millions de livres de coton qui s'employaient au moment de la Révolution, il s'en travaillait à présent au delà de trente millions de livres, bien que nous ne pussions en recevoir par mer, et qu'il nous vînt d'aussi loin par terre que de Constantinople. Rouen était devenu un vrai prodige dans ses résultats, etc., etc.

« Les impositions se payaient partout, la conscription était nationalisée ; la France, au lieu d'être

[1] Circonstance assez singulière! c'est précisément de M. de Villèle, devenu depuis célèbre, que j'obtins en Languedoc cette assertion sur l'agriculture.

épuisée, comptait plus de population qu'auparavant, et elle croissait journellement.

« Quand, avec ces données, je reparus dans mes anciens cercles, ce fut une véritable insurrection : on jeta les hauts cris, on me rit au nez ; mais il y avait pourtant, dans le nombre, des gens sensés, et je revenais bien fort ; j'en ébranlai plusieurs, j'en convainquis quelques-uns ; j'eus aussi mes conquêtes. »

L'Empereur, résumant, disait qu'il fallait convenir que notre réunion politique à Sainte-Hélène était certainement des plus extraordinaires ; que nous étions arrivés à un centre commun par des routes bien divergentes. Cependant nous les avions parcourues tous de bonne foi. Rien ne prouvait donc mieux, disait-il, l'espèce de hasard, l'incertitude et la fatalité qui d'ordinaire, dans le dédale des révolutions, conduisent les cœurs droits et honnêtes. Rien ne prouve plus aussi, continuait-il, combien l'indulgence et les vues sages sont nécessaires pour recomposer la société, après de longs troubles. Ce sont ces dispositions et ces principes qui l'avaient fait, disait-il, l'homme le plus propre aux circonstances de brumaire, et ce sont eux qui le faisaient sans doute encore l'homme le plus propre aux circonstances actuelles de la France. Il n'avait sur ce point ni défiance, ni préjugés, ni passions ; il avait constamment employé des hommes de toutes les classes, de tous les partis, sans jamais regarder en arrière d'eux, sans leur demander ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient pensé, exigeant seulement, disait-il, qu'ils marchassent désormais et de bonne foi vers le but commun : le bien et la gloire de tous ;

qu'ils se montrassent vrais et bons Français. Jamais surtout il ne s'était adressé aux chefs pour se gagner les partis ; mais, au contraire, il avait attaqué la masse des partis afin de pouvoir dédaigner leurs chefs. Tel avait été, disait-il, le système constant de sa politique intérieure ; et, malgré les derniers événements, il était loin de s'en repentir : s'il avait à recommencer, il le ferait encore. « C'est sans raison surtout, disait-il, qu'on m'a reproché d'avoir employé et des nobles et des émigrés. Imputation banale et tout à fait vulgaire ! Le fait est que, sous moi, il n'y avait plus en France que des opinions, des sentiments individuels. Ce ne sont pas les nobles et les émigrés qui ont amené la Restauration, mais bien plutôt la Restauration qui a ressuscité les nobles et les émigrés. Ils n'ont pas plus particulièrement contribué à notre perte que d'autres : les vrais coupables sont les intrigants de toutes les couleurs et de toutes les doctrines. Fouché n'était point un noble, Talleyrand n'était pas un émigré ; Augereau et Marmont n'étaient ni l'un ni l'autre. Enfin, voulez-vous une preuve dernière du tort de s'en prendre à des classes entières, quand une révolution comme la nôtre a labouré au milieu d'elles ? Comptez-vous ici. Sur quatre, vous vous trouvez deux nobles dont l'un même est émigré. Le bon M. de Ségur, malgré son âge, à mon départ, m'a fait offrir de me suivre. Je pourrais multiplier mes citations à l'infini. C'est encore sans raison, continuait-il, qu'on m'a reproché d'avoir dédaigné certaines personnes influentes ; j'étais trop puissant pour ne pas mépriser impunément les intrigues et l'immoralité reconnue de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-ce rien de tout cela qui m'a ren-

versé ; mais seulement des catastrophes imprevues, inouïes ; des circonstances forcées : cinq cent mille hommes aux portes de la capitale ; une révolution encore toute fraîche, une crise trop forte pour les têtes françaises, et surtout une dynastie pas assez ancienne. Je me serais relevé du pied des Pyrénées même, si seulement j'eusse été mon petit-fils.

« Et ce que c'est pourtant que la magie du passé ! Bien certainement j'étais l'élu des Français, leur nouveau culte était leur ouvrage. Eh bien ! dès que les anciens ont reparu, voyez avec quelle facilité ils sont retournés aux idoles !...

« Et comment une autre politique, après tout, eût-elle pu empêcher ce qui m'a perdu ? J'ai été trahi par Marmont que je pouvais dire mon fils, mon enfant, mon ouvrage ; lui auquel je confiais mes destinées, en l'envoyant à Paris au moment même où il consommait sa trahison et ma perte. J'ai été trahi par Murat, que de soldat j'avais fait roi, qui était l'époux de ma sœur. J'ai été trahi par Berthier, véritable oison que j'avais fait une espèce d'aigle. J'ai été trahi dans le sénat, précisément par ceux du parti national qui me doivent tout. Tout cela n'a donc tenu nullement à mon système de politique intérieure. Sans doute on pourrait m'accuser avec avantage d'avoir employé trop facilement d'anciens ennemis ou des nobles et des émigrés, si un Macdonald, un Valence[1], un Montesquiou m'eussent

1. Parcourant un jour à Longwood le nom des sénateurs qui avaient signé la déchéance, l'un de nous fit observer celui de M. de Valence, signant comme secrétaire. Mais un autre expliqua que cette signature était fausse, que M. de Valence s'en était plaint, et avait réclamé. « C'est très vrai, dit l'Empereur, je le sais, il a été très bien ; Valence a été national. »

trahi; mais ils m'ont été fidèles; que si on m'objectait la bêtise de Murat et de Berthier, je répondrais par l'esprit de Marmont. Je n'ai donc pas à me repentir de mon système de politique intérieure, etc., etc. »

Chance de danger dans les batailles, etc. — Les bulletins très véridiques.

Jeudi 28.

L'Empereur, pendant le dîner, parlait sur les chances de danger des bâtiments de la Chine, dont un périssait sur trente, d'après les renseignements qu'il avait obtenus des capitaines; ce qui l'a conduit aux chances de péril dans les batailles, qu'il a dit être moindres que cela. *Wagram* lui a été citée comme une bataille sanglante; il n'évaluait pas les tués à plus de trois mille, ce qui n'était qu'un cinquantième; nous étions cent soixante mille. *Essling* avait été peut-être à quatre mille, nous étions quarante mille: c'était un dixième, il est vrai; mais aussi était-elle une des plus funestes. Toutes les autres demeuraient incomparablement au-dessous.

Cela a porté la conversation sur les bulletins. L'Empereur les a dits très véridiques, a assuré qu'à l'exception de ce que le voisinage de l'ennemi forçait de déguiser, pour qu'il n'en tirât pas des lumières nuisibles lorsqu'ils arrivaient dans ses mains, tout le reste était très exact. A Vienne et dans toute l'Allemagne, on leur rendait plus de justice que chez nous. Si on leur avait fait une mauvaise réputation dans nos armées, si on disait communément *menteur comme un bulletin*, c'étaient les rivalités personnelles, l'esprit de parti, qui l'avaient établi ainsi; c'était l'amour-propre blessé

de ceux qu'on avait oublié d'y nommer, et qui y avaient ou croyaient y avoir des droits; et par-dessus tout encore, notre ridicule défaut national de ne pas avoir de plus grands ennemis de nos succès et de notre gloire que nous-mêmes.

L'Empereur après dîner a fait quelques parties d'échecs. La journée avait été très pluvieuse; il n'était pas bien, il s'est retiré de bonne heure.

Insalubrité de l'île.

Vendredi 29.

Le temps était constamment mauvais; impossible de mettre le pied dehors; la pluie et l'humidité envahissaient nos appartements de carton; la santé de chacun en souffrait. La température est douce ici sans doute; mais le climat y est des plus insalubres. C'est une chose reconnue dans l'île, qu'on y atteint rarement cinquante ans, presque jamais soixante. Qu'on joigne à cela notre isolement du reste de l'univers, les privations physiques, les mauvais procédés moraux, il en résultera qu'assurément les prisons d'Europe sont beaucoup préférables à la liberté de Sainte-Hélène.

Sur les quatre heures, on m'a amené plusieurs capitaines de la Chine qui devaient être présentés à l'Empereur. Ils ont pu voir la petitesse, l'humidité, le mauvais état de mon réduit. Ils s'informaient comment l'Empereur se trouvait dans sa santé; elle s'altérait visiblement, leur disais-je. Jamais nous n'entendions de plainte de lui; sa grande âme résistait à tout et contribuait même à le tromper sur son corps; mais nous pouvions le voir dépérir à vue d'œil. Je les ai conduits quelques instants

après à l'Empereur, qui se promenait dans le jardin. Il m'a semblé précisément beaucoup plus altéré que de coutume ; il les a congédiés au bout d'une demi-heure. Il est rentré et a pris un bain.

Avant et après le dîner il avait l'air abattu et souffrant. Il a commencé à nous lire les *Femmes savantes ;* mais dès le deuxième acte, il a passé le livre au grand-maréchal, et a sommeillé sur le canapé durant tout le reste de la lecture.

Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient.

Samedi 30, dimanche 31.

Aujourd'hui le temps a continué à être très mauvais, nous en souffrions tous ; de plus nous sommes littéralement infestés de rats, de puces, de punaises. Notre sommeil en est troublé, de sorte que les peines de la nuit sont en parfaite harmonie avec celles du jour.

Le temps s'était remis tout à fait au beau le 31 ; nous sommes sortis en calèche. L'Empereur, dans le cours de la conversation, est arrivé à dire, parlant de l'Égypte et de la Syrie, que s'il eût enlevé Saint-Jean-d'Acre, ce qu'il eût dû faire il opérait une révolution dans l'Orient. « Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événements, disait-il. La faiblesse d'un capitaine de frégate qui prend chasse au large, au lieu de forcer son passage dans le port, quelques contrariétés de détails dans quelques chaloupes ou bâtiments légers, ont empêché que la face du monde ne fût changée. Saint-Jean-d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep, elle eût été en un clin d'œil sur l'Euphrate ; les chrétiens de la Syrie, les

Druses, les chrétiens de l'Arménie se fussent joints à elle; les populations allaient être ébranlées. » Un de nous ayant dit qu'on eût été bientôt renforcé de cent mille hommes: « Dites de six cent mille, a repris l'Empereur; qui peut calculer ce que c'eût été? j'aurais atteint Constantinople et les Indes; j'eusse changé la face du monde! »

Description de l'appartement de l'Empereur. — Horloge du grand Frédéric. — Montre de Rivoli. — Détails minutieux de sa toilette. — Son costume. — Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. — Complot de Georges. — De Cérachi. — Attentat du fanatique de Schœnbrunn.

Lundi 1er, mardi 2 avril.

Tout ce qui touche l'Empereur et le concerne semble devoir être précieux: des milliers de personnes le penseront ainsi: c'est dans ce sentiment, avec cette opinion, que je vais décrire minutieusement ici son appartement, l'ameublement qui s'y trouve, les détails de sa toilette, etc., etc. Et puis avec le temps, peut-être un jour son fils se plaira-t-il à reproduire les détails, la contexture de sa prison! Peut-être aimera-t-il à s'entourer d'objets éloignés, d'ombres fugitives, qui lui recomposeront une espèce de réalité!

L'appartement de l'Empereur est formé de deux pièces, ainsi qu'on peut le voir sur le plan de Longwood; chacune de quinze pieds de long sur douze de large, et d'environ sept de haut; un assez mauvais tapis en couvre le plancher; des pièces de nankin, tendues en guise de papier, les tapissent toutes deux.

Dans la chambre à coucher se voit le petit lit de campagne où couche l'Empereur; le canapé sur

lequel il repose la plus grande partie du jour; il est encombré de livres qui semblent lui en disputer l'usage; à côté est un petit guéridon, sur lequel il déjeune et dîne dans son intérieur, et qui, le soir, porte un chandelier à trois branches, recouvert d'un grand chapiteau.

Entre les deux fenêtres, à l'opposite de la porte, est une commode, contenant son linge, et sur laquelle est son grand nécessaire.

La cheminée, supportant une fort petite glace, présente plusieurs tableaux: à droite est celui du roi de Rome sur un mouton, par Aimée Thibault; à gauche, en pendant, est un autre portrait du roi de Rome, assis sur un carreau, essayant une pantoufle, par le même auteur; plus bas, sur la cheminée, est un petit buste, en marbre, du même enfant. Deux chandeliers, deux flacons, et deux tasses de vermeil, tirés du nécessaire de l'Empereur, achèvent l'ornement et la symétrie de la cheminée.

Enfin, au pied du canapé, et précisément en regard de l'Empereur quand il y repose étendu, ce qui a lieu la plus grande partie du jour, est le portrait de Marie-Louise, tenant son fils entre ses bras, par Isabey. Ce mauvais petit réduit est ainsi devenu un sanctuaire de famille.

Il ne faut pas oublier, sur la gauche de la cheminée et en dehors des portraits, la grosse montre d'argent du grand Frédéric, espèce de réveil-matin, prise à Postdam, et en pendant, à droite, la propre montre de l'Empereur; celle qu'il portait à l'armée d'Italie et d'Égypte[1], recouverte des deux côtés

1. J'ai appris depuis que cette montre, la compagne fidèle des

d'une boîte en or, portant son chiffre B. Voilà la première chambre.

La seconde pièce, servant de cabinet, présente le long des murs du côté des fenêtres des planches brutes posées sur de simples tréteaux, supportant un bon nombre de livres épars, et les divers chapitres écrits par chacun de nous sous la dictée de l'Empereur.

Entre les deux fenêtres est une armoire, en forme de bibliothèque; à l'opposite un second lit de campagne, semblable au premier, sur lequel l'Empereur repose parfois le jour et se couche même la nuit, après avoir quitté le premier dans ses fréquentes insomnies, et avoir travaillé ou marché dans sa chambre.

Enfin dans le milieu est la table de travail, avec l'indication des places qu'occupent ordinairement l'Empereur et chacun de nous lorsqu'il nous dicte.

L'Empereur fait sa toilette dans sa chambre à coucher. Quand il se déshabille, ce qu'il fait de ses propres mains, il jette tout ce dont il se dépouille par terre, s'il ne se trouve là un de ses valets de chambre pour s'en saisir. Combien de fois je me suis précipité pour ramasser son cordon de la Légion d'honneur, quand je le voyais arriver ainsi sur le plancher!

merveilleux travaux des campagnes d'Italie et d'Égypte, est passée dans les mains du grand-maréchal.

L'Empereur se plaignait que sa montre n'allait pas ou allait mal; on avait tenté vainement de la lui faire raccommoder; un jour, en en considérant une que le général Bertrand venait de recevoir du Cap, il lui dit: « Je la garde, et vous donne la mienne: elle ne va pas en ce moment; mais elle a sonné *deux heures* sur le plateau de Rivoli, quand j'ordonnai les opérations de la journée. »

La barbe est une des dernières parties de sa toilette, qui ne vient qu'après qu'on lui a mis ses bas, ses souliers, etc. Il se rase toujours lui-même, ôtant d'abord sa chemise, et demeurant en simple gilet de flanelle, qu'il avait quitté sous les chaleurs de la ligne, et qu'il a été obligé de reprendre à Longwood, à la suite des vives coliques dont il a été immédiatement soulagé par la reprise de la flanelle.

L'Empereur se rase dans l'embrasure de la fenêtre à côté de la cheminée ; son premier valet de chambre lui présente le savon et un rasoir ; un second tient devant lui la glace de son nécessaire, de manière à ce que l'Empereur présente au jour la joue qu'il rase. Ce second valet de chambre l'avertit si le rasoir a laissé quelque chose en arrière. Cette joue rasée, il se fait une évolution complète pour faire l'autre, chacun changeant de côté.

L'Empereur se lave ensuite la figure, et très souvent la tête, dans un grand *lavabo* d'argent, fixé dans l'encoignure de la chambre, et apporté de l'Elysée. Vient ensuite l'histoire des dents ; après quoi l'Empereur quitte son gilet de flanelle. Il est fort gras, peu velu, a la peau blanche et présente un certain embonpoint qui n'est pas de notre sexe, ce qu'il observe parfois gaiement. L'Empereur se frotte alors la poitrine et les bras avec une brosse assez rude, la donne ensuite à son valet de chambre pour qu'il lui frotte le dos et les épaules, qu'il arrondit à cet effet, lui répétant d'ordinaire quand il est de bonne humeur : « *Allons, fort, comme sur un âne* ». Il s'inondait ensuite d'eau de Cologne, tant qu'il en a eu à sa disposition ; mais il en a bientôt manqué, et, ne s'en trouvant point dans

l'île, il a dû se réduire à de l'eau de lavande, ce qui a été pour lui une privation réelle.

Quand il était en gaieté ou sans préoccupation, il lui arrivait d'ordinaire, à la fin du frottage de ses épaules, comme à chaque évolution pour les deux côtés de sa barbe, de considérer en face, quelques secondes, le valet de chambre en service, et de lui appliquer ensuite une tape sur les oreilles, en l'accompagnant de quelques mots de plaisanterie.

C'est là, sans doute, ce que les faiseurs de libelles et de pamphlets ont appelé battre cruellement tout ce qui était autour de lui ! Car, à nous aussi, il lui arrivait souvent de nous pincer l'oreille ou de nous la prendre à poignée : mais à l'expression qui accompagnait toujours ce geste, nous devions penser qu'on était bien heureux, au temps de sa puissance, d'une pareille faveur.

C'est ce qui me rappelle et m'explique tout à fait aujourd'hui certaines paroles d'un de ses anciens ministres. Ce ministre (le duc Decrès), au temps de sa plus grande faveur, désirait vivement une certaine grâce. Après avoir parcouru avec moi toutes les chances de succès, il lui échappa de dire dans l'épanchement : « Je l'aurai, après tout, la première fois que je serai *bourré*. » Et sur ce qu'il remarquait quelque chose sur ma figure, il ajouta avec un sourire significatif : « Mon cher, c'est qu'après tout, ce n'est pas aussi terrible que tu le penses ; ne l'est pas qui veut, je t'assure... »

L'Empereur ne sortait de sa chambre qu'habillé et toujours en souliers, ne portant des bottes que le matin, s'il allait à cheval. En arrivant à Longwood, il a quitté son petit uniforme vert de la garde ; il n'a plus alors porté qu'un habit de ses chasses,

dont on avait ôté le galon ; il lui allait assez mal et commençait à être fort usé : on s'inquiétait déjà comment on le remplacerait. Au demeurant, ce n'était pas le seul besoin de cette espèce dont il était entouré. Nous souffrions de le voir contraint, par exemple, à porter plusieurs jours les mêmes bas de soie, et nous nous récriions sur ce qu'on pouvait compter les jours par le nombre de marques que les souliers y traçaient ; il ne faisait qu'en rire. Dans toute autre chose, il a continué son costume habituel ; veste et culotte de casimir blanc et cravate noire. Enfin, quand il allait sortir, celui de nous qui se trouvait là lui donnait son petit chapeau ; chapeau remarquable, en quelque sorte devenu identique à sa personne, et dont on lui en a déjà volé plusieurs depuis que nous sommes dans l'île ; car, quiconque nous approche est avide d'en remporter quelque chose. Combien de fois chacun de nous a été persécuté par les personnes les plus distinguées pour en obtenir ne fût-ce qu'un bouton de son habit ou toute autre minutie de même nature.

J'assistais presque tous les jours à cette toilette, soit que je m'y trouvasse par la fin de mon travail, soit que j'y fusse appelé pour causer.

Un jour, considérant l'Empereur remettre son gilet de flanelle, mes traits exprimaient sans doute quelque chose de particulier. « De quoi sourit *Votre Excellence?* (expression de sa bonne humeur.) Qu'est-ce qui l'occupe en ce moment ? — Sire, c'est que je viens de trouver dans un pamphlet que Votre Majesté, pour plus de sûreté, était cuirassée nuit et jour. Certains salons de Paris disaient aussi quelque chose de semblable, et en donnaient pour

preuve l'embonpoint subit de Votre Majesté, qui, suivant eux, n'était pas naturel. Or, je pensais en cet instant que je pourrais témoigner, avec connaissance de cause, que cet embonpoint était très naturel ; et que je pourrais affirmer aussi qu'à Sainte-Hélène du moins, Votre Majesté avait laissé toutes précautions de côté. — C'est une des mille et une bêtises qu'ils ont écrites sur mon compte Celle-ci est d'autant plus gauche, que tous ceux qui me connaissent savent le peu de soin que je prenais de ma conservation. Accoutumé dès l'âge de dix-huit ans aux boulets des batailles, et sachant toute l'inutilité de vouloir s'en préserver, je m'abandonnais à ma destinée. Depuis, lorsque je suis arrivé à la tête des affaires, j'ai dû me croire encore au milieu des batailles, dont les conspirations étaient les boulets ; j'ai continué mon même calcul ; je me suis abandonné à mon étoile, laissant à la police tout le soin des précautions. J'ai été peut-être le seul souverain de l'Europe qui n'avait point de gardes du corps ; on m'abordait sans avoir à traverser une salle des gardes ; quand on avait franchi l'enceinte extérieure des sentinelles, on avait la circulation de tout mon palais. C'était un grand sujet d'étonnement pour Marie-Louise de me voir si peu de défense : elle me disait souvent que son père était bien mieux gardé ; qu'il avait des armes autour de lui, etc. Pour moi, j'étais aux Tuileries comme ici, je ne sais seulement pas où est mon épée, la voyez-vous ?

« Ce n'est pas, continuait-il, que je n'aie couru de grands dangers ; je compte trente et quelques conspirations à pièces authentiques, sans parler de celles qui sont demeurées inconnues : d'autres en

inventent, moi j'ai soigneusement caché toutes celles que j'ai pu. La crise a été bien forte pour mes jours, surtout depuis Marengo jusqu'à la tentative de Georges et l'affaire du duc d'Enghien. »

Napoléon disait que, huit jours avant l'arrestation de Georges, un des plus déterminés de sa bande lui avait remis en main propre une pétition à la parade ; d'autres s'introduisirent à Saint-Cloud ou à la Malmaison parmi les gens ; enfin Georges lui-même paraît avoir été fort près de sa personne et dans un même appartement.

L'Empereur, indépendamment de son étoile, attribue son salut à certaines circonstances qui lui étaient propres. Ce qui l'avait sauvé sans doute, disait-il, c'était d'avoir vécu de fantaisie ; de n'avoir jamais eu d'habitudes régulières ni de marche suivie. L'excès du travail le retenait dans son cabinet et chez lui, il ne dînait jamais chez personne, allait rarement au spectacle, et ne paraissait guère que quand et où il n'était pas attendu, etc.

Les deux attentats qui l'avaient mis le plus en péril, me disait-il, tout en gagnant le jardin, sa toilette finie, étaient ceux du sculpteur *Cérachi* et du *fanatique de Schœnbrunn*.

Cérachi, avec quelques forcenés, avait résolu la mort du premier consul : ils devaient l'immoler au sortir de sa loge au spectacle. Le consul, averti, s'y rendit néanmoins et passa hardiment au travers de ceux qui s'étaient montrés les plus empressés à venir occuper leurs postes : on ne les arrêta qu'au milieu ou vers la fin du spectacle.

Cérachi, disait l'Empereur, avait jadis adoré le consul ; mais il avait juré sa perte depuis qu'il ne voyait plus en lui, prétendait-il, qu'un tyran. Ce

sculpteur avait été comblé par le général Bonaparte, il en avait exécuté le buste et sollicitait en ce moment, par tous les moyens imaginables, d'obtenir seulement une séance pour une correction qu'il disait nécessaire. Conduit par son étoile, le consul ne put disposer d'un instant, et pensant que le besoin était la véritable cause des pressantes sollicitations de Cérachi, il lui fit donner six mille francs. Il se méprenait étrangement! Cérachi n'avait eu d'autre intention que de le poignarder quand il poserait!

La conspiration fut dévoilée par un capitaine de la ligne, complice lui-même. « Étrange modification de la cervelle humaine, ajoutait Napoléon, et jusqu'où ne vont pas les combinaisons de la folie et de la bêtise! Cet officier m'avait en horreur comme consul, mais il m'adorait comme général. Il voulait bien qu'on m'arrachât de mon poste, mais il eût été bien fâché qu'on m'eût ôté la vie. Il fallait, disait-il, se saisir de moi, ne me pas faire de mal et m'envoyer à l'armée pour y continuer de battre l'ennemi et de faire la gloire de la France. Le reste des conjurés lui rit au nez; mais quand il vit distribuer des poignards et qu'on dépassait ses intentions, il vint lui-même dénoncer le tout au consul. »

A ce sujet quelqu'un dit à Napoléon qu'il avait été témoin à Feydeau d'une circonstance qui mit la plus grande partie de la salle en émoi. L'Empereur arrivait dans la loge de l'impératrice Joséphine; à peine assis, un jeune homme grimpe vivement sur la banquette qui était au-dessous de la loge, et pose la main sur la poitrine de l'Empereur; tous les spectateurs du côté opposé frémirent: mais ce

n'était qu'une pétition que l'Empereur prit et lut froidement.

Le *fanatique de Schœnbrunn,* disait l'Empereur, était le fils d'un ministre protestant d'Erfurt, qui, vers le temps de la bataille de Wagram, résolut d'assassiner Napoléon en pleine parade. Déjà il était venu à bout de percer l'enceinte de soldats qui retenait la foule éloignée de la personne de l'Empereur; déjà il en avait été repoussé deux ou trois fois, quand le général Rapp, voulant de nouveau l'éloigner de la main, rencontra quelque chose sous son habit; c'était un couteau d'un pied et demi de long, pointu et tranchant des deux côtés. « J'en ai frémi en le considérant, disait l'Empereur, il n'était enveloppé que d'une simple gazette ! »

Napoléon se fit amener l'assassin dans son cabinet : il appela Corvisart, et lui ordonna de tâter le pouls au criminel, tandis qu'il lui adressait la parole. L'assassin demeura constamment sans émotion, avouant son acte d'un voix ferme et citant souvent la Bible.

« Que me vouliez-vous? lui dit l'Empereur. — Vous tuer. — Que vous ai-je fait? Qui vous a établi mon juge ici-bas? — Je voulais terminer la guerre. — Et que ne vous adressiez-vous à l'empereur François? — Lui! Et à quoi bon! Il est si nul, disait l'assassin! Et puis, lui mort, un autre lui succéderait, au lieu qu'après vous les Français disparaîtraient aussitôt de toute l'Allemagne. »

Vainement l'Empereur chercha à l'émouvoir. « Vous repentez-vous? lui dit-il. — Non. — Le feriez-vous encore? — Oui. — Mais si je vous faisais grâce? » Ici pourtant, disait Napoléon, la nature reprit un instant ses droits; la figure, la

voix de l'homme s'altérèrent momentanément. « Alors, dit-il, je croirais que Dieu ne le veut plus. » Mais bientôt il reprit toute sa férocité. On le garda à l'écart plus de vingt-quatre heures sans manger; le médecin l'examina encore; on le questionna de nouveau; tout fut inutile, il resta toujours le même homme, ou pour mieux dire une véritable bête féroce, et on l'abandonna à son sort.

Partis à prendre après Waterloo.

Mercredi 3.

L'Empereur, dans la matinée, a travaillé à l'ombre dans le jardin. Le temps était superbe, le jour des plus purs et des plus beaux. Il lisait l'expédition d'Alexandre dans Rollin, il avait plusieurs cartes étendues devant lui; il se plaignait d'un récit fait sans goût, sans intention, qui ne laissait, disait-il, aucune idée juste des grandes vues d'Alexandre; il lui prenait envie de refaire ce morceau, etc., etc.

Sur les cinq heures, j'ai été le joindre dans le jardin; il s'y promenait entouré de tous. D'aussi loin qu'il m'a aperçu, il m'a dit: « Arrivez, venez nous dire votre opinion sur un point que nous débattons depuis une heure.

« Au retour de Waterloo, croyez-vous que j'eusse pu renvoyer le Corps législatif et sauver la France sans lui? — Non, ai-je dit, le Corps législatif ne se serait pas dissous volontairement; il eût fallu employer la force: il eût protesté, et il y eût eu scandale. Le dissentiment qui eût éclaté dans son sein se fût répété dans la nation. Cependant l'ennemi serait arrivé. Votre Majesté eût succombé,

accusée par toute l'Europe; accusée par les étrangers, accusée par nous-mêmes, emportant peut-être la malédiction universelle, et semblant n'avoir été qu'un chef d'aventures et de violences. Au lieu de cela, Votre Majesté est sortie pure de la mêlée, et demeurera le héros d'une cause qui vivra éternellement dans le cœur de tous ceux qui croient à la cause des peuples; elle s'est assurée, par sa modération, le plus beau caractère de l'histoire, dont autrement elle eût pu courir le risque de devenir la réprobation: elle a perdu sa puissance, il est vrai, mais elle a comblé la mesure de sa gloire!...

« — Eh bien! c'est aussi en partie mon avis, a repris l'Empereur; mais est-il bien sûr que le peuple français sera juste envers moi; ne m'accusera-t-il pas de l'avoir abandonné? L'histoire décidera: je suis loin de la redouter, je l'invoque!

« Et moi-même, me suis-je demandé quelquefois, ai-je bien fait pour ce peuple malheureux tout ce qu'il avait droit d'attendre? Il a tant fait pour moi! Saura-t-il jamais, ce peuple, tout ce que m'a coûté la nuit qui précéda ma dernière décision; cette nuit des incertitudes et des angoisses!

« Deux grands partis m'étaient laissés: celui de tenter de sauver la patrie par la violence, ou celui de céder moi-même à l'impulsion générale. J'ai dû prendre celui que j'ai suivi; amis et ennemis, bien intentionnés et méchants, tous étaient contre moi. Je demeurais seul, j'ai dû céder; et, une fois fait, cela a été fait: je ne suis pas pour les demi-mesures; et puis la souveraineté ne se quitte pas, ne se reprend pas de la sorte, comme on le ferait d'un manteau.

« L'autre parti demandait une étrange vigueur.

Il se fût trouvé de grands criminels, il eût fallu de grands châtiments : le sang pouvait couler, et alors sait-on où nous étions conduits ? quelles scènes pouvaient se renouveler ! Moi n'allais-je pas par là me tremper, noyer ma mémoire de mes propres mains, dans ce cloaque de sang, de crimes, d'abominations de toute espèce, que la haine, les pamphlets, les libelles ont accumulés sur moi ? ce jour-là je semblais justifier tout ce qu'il leur a plu d'inventer. Je devenais pour la postérité et l'histoire le Néron, le Tibère de nos temps. Si encore, à ce prix, j'eusse sauvé la patrie !... Je m'en sentais l'énergie !... Mais était-il bien sûr que j'aurais réussi ? Tous nos dangers ne venaient pas du dehors, nos dissentiments au dedans ne leur étaient-ils pas supérieurs ? Ne voyait-on pas une foule d'insensés s'acharner à disputer sur les nuances avant d'avoir assuré le triomphe de la couleur ? A qui d'eux eût-on persuadé que je ne travaillais pas pour moi seul, pour mes avantages personnels ? Qui d'eux eût-on convaincu que j'étais désintéressé ? que je ne combattais que pour sauver la patrie ? A qui eût-on fait croire tous les dangers, tous les malheurs auxquels je cherchais à la soustraire ? Ils étaient visibles pour moi ; mais, quant au vulgaire, il les ignorera toujours, s'ils n'ont pesé sur lui.

« Qu'eût-on répondu à celui qui se fût écrié : Le voilà de nouveau le despote, le tyran ! Le lendemain même de ses serments, il les viole de nouveau ! Et qui sait si, dans tous ces mouvements, cette complication inextricable, je n'eusse point péri d'une main même française, dans le conflit des citoyens ? Et alors, que devenait la nation aux

yeux de tout l'univers et dans l'estime des générations les plus reculées ! Car sa gloire est à m'avouer ! Je ne saurais avoir fait tant de choses pour son honneur et son lustre, sans elle, en dépit d'elle : elle me rendrait trop grand !... Je le répète l'histoire décidera !... »

Après cette sortie, il est revenu sur les mesures et les détails de la campagne, et s'arrêtait avec complaisance sur son glorieux début, avec angoisse sur le terrible désastre qui l'avait terminée.

« Toutefois, concluait-il, rien ne me semblait encore désespéré, si j'eusse trouvé le concours que je devais attendre. Nos seules ressources étaient dans les Chambres : j'accourus à Paris pour les en convaincre ; mais elles s'insurgèrent aussitôt contre moi, sous je ne sais quel prétexte que je venais les dissoudre. Quelle absurdité ! Dès cet instant tout fut perdu[1].

1. Le temps, qui apprend tout, nous a fait connaître les petits ressorts qui ont amené un des plus grands dénouements.

Voici ce que je tiens de la propre bouche des acteurs :

En apprenant l'arrivée de Napoléon à l'Élysée, après Waterloo, Fouché court aux membres inquiets, défiants, ombrageux de la Chambre : « Aux armes ! leur crie-t-il. Il revient furieux et résolu de dissoudre les Chambres et de saisir la dictature ; nous ne devons pas souffrir ce retour de la tyrannie. » Et de là, il court aux meilleurs amis de Napoléon : « Savez-vous, leur dit-il, que la fermentation est extrême contre l'Empereur parmi certains députés, et que nous n'avons d'autre parti pour le sauver que de leur montrer les dents, de leur faire voir toute la force de l'Empereur, et combien il lui serait facile de les dissoudre. »

Les amis de Napoléon, aisément dupés, au fort de cette crise soudaine, ne manquent pas de suivre, ou peut-être même dépassent les suggestions de Fouché, qui recourt ensuite aux premiers, leur disant : « Vous voyez bien que ses meilleurs amis en conviennent, le danger est pressant ; dans peu d'heures, si on n'y pourvoit, il n'y aura plus de Chambres, et l'on serait bien

« Ce n'est pas, ajoutait l'Empereur, qu'il faille peut-être accuser la masse de ces Chambres; mais telle est la marche inévitable de ces corps nombreux, ils périssent par défaut d'unité; il leur faut des chefs aussi bien qu'aux armées: on nomme à celles-ci; mais les grands talents, les génies éminemment supérieurs se saisissent des assemblées et les gouvernent. Or nous manquions de tout cela; aussi, en dépit du bon esprit dont le grand nombre pouvait être animé, tout se trouva, dès l'instant, confusion, vertige, tumulte; la perfidie, la corruption vinrent s'établir aux portes du corps législatif; l'incapacité, le désordre, le travers d'esprit régnèrent dans son sein, et la France devint la proie de l'étranger.

« Un moment j'eus envie de résister, continuait-il, je fus sur le point de me déclarer en permanence aux Tuileries, au milieu des ministres et du conseil d'État; d'appeler autour de moi les six mille hommes de la garde que j'avais à Paris; de les grossir de la partie bien intentionnée de la garde nationale, qui était nombreuse, et de tous les fédérés des faubourgs; d'ajourner le corps législatif à Tours ou à Blois; de réorganiser sous Paris les débris de l'armée et de travailler seul ainsi, et par forme de dictature, au salut de la patrie. Mais le corps législatif aurait-il obéi? J'aurais bien pu l'y

coupable de laisser échapper le seul instant de s'y opposer. » Alors la permanence des Chambres, l'abdication forcée de Napoléon; et un grand empire succombe sous les plus petites, les plus subalternes intrigues, à la faveur de rapports, de vrais commérages d'antichambre. Ah! Fouché!.. Fouché!... Que l'Empereur le connaissait bien, quand il disait qu'on était toujours sûr de trouver son vilain pied sali dans les souliers de tout le monde!

contraindre par la force ; mais alors quel scandale et quelle nouvelle complication ! Le peuple ferait-il cause commune avec moi ? L'armée même m'obéirait-elle constamment ? Dans les crises toujours renaissantes, ne se séparerait-on pas de moi ? N'essaierait-on pas de s'arranger à mes dépens ? L'idée que tant d'efforts et de dangers n'avaient que moi pour objet ne sera-t-elle pas un prétexte plausible ? Les facilités que chacun avait trouvées l'année précédente auprès des Bourbons ne seraient-elles pas aujourd'hui, pour bien des gens, des inductions décisives ?

« Oui, j'ai balancé longtemps, disait l'Empereur, pesé le pour et le contre ; et, comme je vais vite et loin, que je pense fortement, j'ai conclu que je ne pouvais résister à la coalition du dehors, aux royalistes du dedans, à la foule de sectes que la violation du corps législatif aurait créées, à cette partie de la multitude qu'il faut faire marcher par la force ; enfin à cette condamnation morale qui vous impute, quand vous êtes malheureux, tous les maux qui se présentent. Il ne m'est donc resté absolument que le parti de l'abdication ; elle a tout perdu : je l'ai vu, je l'ai dit ; mais je n'ai pas eu d'autre choix.

« Les alliés avaient toujours suivi contre nous le même système ; ils l'avaient commencé à Prague, continué à Francfort, à Châtillon, à Paris et à Fontainebleau. Ils se sont conduits avec beaucoup d'esprit ! Les Français purent en être la dupe en 1814 ; mais la postérité concevra difficilement qu'ils le fussent en 1815 ; elle flétrira à jamais ceux qui s'y laissèrent prendre. Je leur avais dit leur histoire en partant pour l'armée : *Ne ressemblons pas aux Grecs*

du Bas-Empire, qui s'amusaient à discuter entre eux quand le bélier frappait les murailles de leur ville. Je la leur ai dite encore quand ils m'ont forcé d'abdiquer: *Les ennemis veulent me séparer de l'armée; quand ils auront réussi, ils sépareront l'armée de vous; vous ne serez plus alors qu'un vil troupeau, la proie des bêtes féroces.* »

Nous avons demandé à l'Empereur si, avec le concours du corps législatif, il eût cru pouvoir sauver la patrie. Il a répondu sans hésitation qu'il s'en serait chargé avec confiance, et eût cru pouvoir en répondre.

« En moins de quinze jours, disait-il, c'est-à-dire avant que les masses de l'ennemi eussent pu se présenter devant Paris, j'en eusse complété les fortifications; j'eusse réuni sous ses murailles, des débris de l'armée, plus de quatre-vingt mille hommes de bonnes troupes, et trois cents pièces attelées. Au bout de quelques jours de feu, la garde nationale, les fédérés, les habitants de Paris, eussent suffi à la défense des retranchements; il me serait donc demeuré quatre-vingt mille hommes disponibles, sous la main.

« Et l'on savait, continuait-il, tout le parti que j'étais capable d'en tirer. Les souvenirs de 1814 étaient encore tout frais: *Champeaubert, Montmirail, Craone, Montereau* vivaient encore dans l'imagination de ceux qui avaient à nous combattre. Les mêmes lieux leur eussent rendu présents les prodiges de l'année précédente; ils m'avaient alors surnommé, dit-on, le *cent mille hommes*. La rapidité, la force de nos coups, leur avaient arraché ce mot; le fait est que nous nous étions montrés admirables: jamais une poignée de braves n'ac-

complit plus de merveilles. Si ces hauts faits n'ont jamais bien été connus dans le public, par les circonstances de nos désastres, ils ont été dignement jugés de nos ennemis, qui les ont comptés par nos coups. Nous fûmes vraiment alors les Briarées de la fable!...

« Paris, continuait-il, serait devenu en peu de jours une place imprenable. L'appel à la nation, la magnitude du danger, l'inflammation des esprits, la grandeur du spectacle, eussent dirigé de toutes parts des multitudes sur la capitale. J'aurais agglomeré indubitablement plus de quatre cent mille hommes, et je n'estime pas que les alliés dépassassent cinq cent mille. L'affaire était alors ramenée à un combat singulier qui eût causé autant d'effroi à l'ennemi qu'à nous; il eût hésité, et la confiance du grand nombre me fût revenue.

« Cependant je me serais entouré d'une consulte ou junte nationale, tirée par moi des rangs du corps législatif, toute formée de noms nationaux, dignes de la confiance de tous; j'aurais ainsi fortifié ma dictature militaire de toute la force de l'opinion civile; j'aurais eu ma tribune; elle eût soufflé le talisman des principes sur toute l'Europe; les souverains eussent frémi de voir la contagion gagner les peuples; ils eussent tremblé, traité ou succombé!...

« Mais, Sire, nous sommes-nous écriés, pourquoi n'avoir pas entrepris ce qui eût infailliblement réussi, et pourquoi nous trouvons-nous ici?

« Eh bien! vous autres aussi, vous y voilà, reprenait-il; vous blâmez, vous condamnez! Mais si je vous faisais passer en revue les chances contraires, vous changeriez bientôt de langage. Et puis,

Vous oubliez que nous avons raisonné dans l'hypothèse que le corps législatif se fût réuni à moi, et vous savez ce qu'il en a été. J'eusse pu le dissoudre, il est vrai ; la France, l'Europe me blâment peut-être, et la postérité me blâmera sans doute d'avoir eu la faiblesse de ne pas m'en défaire après son insurrection ; je me devais, dira-t-on, aux destinées d'un peuple qui avait tout fait pour moi. Mais, en le dissolvant, je pouvais, tout au plus, obtenir de l'ennemi quelque capitulation, et encore, je le répète, m'aurait-il fallu du sang et me montrer tyran !... J'en avais néanmoins arrêté le plan dans la nuit du 20, et le 21 au matin allait voir des déterminations d'une étrange vigueur, quand, avant le jour, tout ce qu'il y avait de bon et de sage vint m'avertir qu'il n'y fallait pas songer ; que tout m'échappait, et qu'on ne cherchait aveuglément qu'à s'accommoder. Mais ne recommençons pas ; n'en voilà déjà que trop sur un sujet qui fait toujours du mal ! Je le répète de nouveau, l'histoire décidera !... » Et l'Empereur est rentré dans son intérieur en me disant de le suivre. . .

Jeudi 4.

J'ai été trouver l'Empereur, sur les cinq heures, dans le jardin ; il avait pris un bain trop chaud, et il en souffrait. Nous avons été en calèche ; le temps était magnifique : depuis plusieurs jours il est fort chaud et très sec. Napoléon a travaillé, avant le dîner, avec le grand-maréchal, dont la femme dînait chez l'amiral. L'Empereur est rentré de suite, après le dîner, dans sa chambre.

Traits caractéristiques.

Vendredi 5 au lundi 8.

Tous ces différents jours, l'Empereur est monté à cheval sur les six à sept heures du matin, n'emmenant que moi et mon fils.

Je puis affirmer que je n'ai jamais surpris dans Napoléon ni préjugés ni passions, c'est-à-dire jamais un jugement sur les personnes et sur les choses, que la raison ne l'eût dicté ; et je n'ai jamais vu dans ce qu'on aurait pu appeler passions que de pures sensations : aussi je dis avec vérité que, dans l'habitude de dix-huit mois, je ne l'ai jamais trouvé n'ayant pas raison.

Un autre point dont j'ai pu me convaincre, et que je consigne ici parce qu'il me revient en ce moment, c'est que, soit nature, soit calcul, soit habitude de la dignité, il renfermait, la plupart du temps, et gardait en lui-même les impressions de la peine vive qu'on lui causait, et encore peut-être davantage les émotions de bienveillance qu'il éprouvait. Je l'ai surpris souvent à réprimer des mouvements de sensibilité, comme s'il s'en fût trouvé compromis : tôt ou tard j'en fournirai quelques preuves. En attendant voici un trait caractéristique qui va trop au but que je me propose dans ce journal, celui de montrer l'homme à nu, de prendre la nature sur le fait, pour que j'aie dû me trouver arrêté par d'autres considérations.

Napoléon, depuis quelques jours, avait quelque chose sur le cœur ; il avait été extrêmement choqué d'une circonstance domestique ; il s'en trouvait vivement blessé. Durant ces trois jours, pendant lesquels nous nous sommes promenés chaque

matin à l'aventure dans le parc, il y est revenu presque chaque fois avec chaleur, me faisant tenir tout près à son côté et ayant ordonné à mon fils de pousser en avant. Dans un certain moment il lui arriva de dire : « Je sais bien que je suis déchu ; mais le ressentir de l'un des miens ! Ah !... »

Ces paroles, son geste, son accent, m'ont percé l'âme ; je me serais précipité à ses genoux, je les aurais embrassés si j'eusse pu.

« L'homme est exigeant, a-t-il continué, susceptible, il a souvent tort, je le sais ; aussi, quand je me défie de moi-même, je me demande : eût-on agi de la sorte aux Tuileries ? C'est toujours là ma grande épreuve. »

Il a ensuite beaucoup parlé de lui, de nous, de nos rapports réciproques, de notre situation dans l'île, de l'influence que notre attitude individuelle aurait pu exercer, etc., etc. Et ses réflexions étaient nombreuses, vives, fortes ; elles étaient justes. Dans l'émotion qu'elles me causaient je me suis écrié : « Sire, permettez-moi de m'emparer de cette affaire ; jamais elle n'a paru bien certainement sous de telles couleurs ; si elle était vue de la sorte, je suis sûr qu'elle navrerait de douleur, et vous verriez quels repentirs ! Je ne vous demande qu'à pouvoir dire un mot. » Sur quoi l'Empereur, revenant à lui, a dit avec dignité : « Non, monsieur, bien plus, je vous le défends. L'épanchement est fait, la nature a eu son cours, je ne m'en souviens plus, et vous, vous ne devez jamais l'avoir su. »

En effet, au retour nous avons tous déjeuné dans le jardin, et il s'y est montré plus gai que de coutume. Le soir il a dîné dans son intérieur.

Politique. — État de l'Europe. — Ascendant irrésistible des idées libérales.

Mardi 9, mercredi 10.

Il est arrivé, le 9, un bâtiment d'Angleterre portant les journaux jusqu'au 21 janvier. L'Empereur, dont les promenades à cheval ont continué tous les matins, a passé le reste du temps dans sa chambre à parcourir ces journaux.

Les derniers numéros que nous venions de recevoir étaient aussi chauds qu'aucun de ceux que nous eussions vus. L'agitation en France allait croissant; le roi de Prusse arrêtait chez lui les sociétés secrètes, il conservait la landwer; la Russie faisait de nouvelles recrues; l'Autriche se querellait avec la Bavière; en Angleterre la persécution des protestants de France et la violence du parti qui se rendait maître, remuaient l'esprit public et préparaient des armes à l'opposition : jamais l'Europe n'avait été plus en fermentation.

Au récit du déluge de maux et des événements sanglants qui affligeaient tous les départements, l'Empereur s'est élancé de son canapé, et frappant du pied avec chaleur, il s'est écrié : « Ah! quel malheur que je n'aie pu gagner l'Amérique! De l'autre hémisphère même j'eusse protégé la France contre les réacteurs! La crainte de mon apparition eût tenu en bride leur violence et leur déraison; il eût suffi de mon nom pour enchaîner les excès et frapper d'épouvante! »

Puis, continuant sur le même sujet, il a conclu avec une chaleur qui tenait de l'inspiration : « La contre-révolution, même en la laissant aller, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révo-

lution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes ; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre révolution ; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges ; nous en avons noyé les premières souillures dans des flots de gloire ; elles sont désormais immortelles ! Sorties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des rois, elles ne sauraient plus rétrograder ! ! !

« Elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Amérique, elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'où jaillira la lumière du monde.

« Elles le régiront ; elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples : et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne ; parce qu'après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant. Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile de leurs droits, mon nom sera le cri de guerre de leurs efforts, la devise de leurs espérances. »

Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. — Pozzo di Borgo. — Metternich. — Bassano. — Clarke. — Cambacérès. — Lebrun. — Fouché, etc.

Jeudi 11, vendredi 12.

L'Empereur a continué de profiter des matinées supportables pour monter à cheval ; il déjeunait dans le jardin ; la conversation se prolongeait ensuite avec un grand abandon et beaucoup d'intérêt sur sa vie privée, les événements publics, les personnes qui l'ont entouré, celles qui ont joué un grand rôle chez les autres puissances, etc.

Il n'était plus question de leçons d'anglais : elles ne se prenaient plus qu'à cheval ou dans le cours de la journée lors de sa promenade ; la régularité de la langue y perdait quelque chose, la facilité de s'exprimer gagnait infiniment.

Aujourd'hui sur les cinq heures, nous avons fait notre tour de calèche accoutumé ; le soir les conversations ont recommencé sur des anecdotes ministérielles et sur plusieurs personnages demeurés célèbres.

Napoléon nous a fait l'histoire de M. Pozzo di Borgo, son compatriote, qui avait été membre de la législative. C'est lui, à ce qu'on crut, qui a conseillé à l'Empereur Alexandre de marcher sur Paris, bien que Napoléon se fût jeté sur ses derrières. « Et en cela, disait l'Empereur, il a par ce seul fait décidé des destinées de la France, de celles de la civilisation européenne, de la face et du sort du monde ; il était devenu très influent sur le cabinet russe. Au 20 mars, disait l'Empereur, . .

. . . . . .

Il a fait aussi l'histoire de M. Capo d'Istrias.

Il est passé de là à M. de Metternich. C'est lui, nous a-t-il dit, qui. . . . . .

L'Empereur est venu ensuite à ses propres ministres : Bassano, qu'il croyait, disait-il, lui avoir été sincèrement attaché; Clarke, dont le temps devait, selon lui, faire pleine justice; ***, qu'il avait fait successivement ambassadeur à Vienne, ministre de l'intérieur, ministre des relations extérieures, etc., et que Talleyrand, observait l'Empereur, avait jugé d'un mot, en disant de lui, avec son esprit et sa malice ordinaires, que c'était un homme propre à toutes les places la veille du jour qu'on l'y nommait.

Vint ensuite Cambacérès, que Napoléon disait être l'homme des abus, avec un penchant décidé pour l'ancien régime; tandis que Lebrun, au contraire, avait, assurait-il, une forte pente en sens opposé : c'était, disait-il, l'homme des idéalités, et voilà les deux contrepoids, ajoutait-il, entre lesquels s'était placé le premier consul, qu'on appela si plaisamment dans le temps *le tiers consolidé*.

M. de *** et Fouché eurent leur tour; il s'y arrêta longtemps et partit de là pour faire une vigoureuse sortie sur l'immoralité des administrateurs en France, et généralement de tous les fonctionnaires ou hommes à place; sur leur manque de religion politique ou de sentiment national, qui les portait à administrer indifféremment, un jour pour l'un, un jour pour l'autre : « Cette légèreté, cette inconséquence, nous venaient de loin, disait-il, nous demeurions toujours Gaulois : aussi nous ne vaudrions tout notre prix que lorsque nous substituerions les principes à la turbulence, l'orgueil à la

vanité, et surtout l'amour des institutions à l'amour des places. »

De tout cela, l'Empereur concluait que les souverains, à la suite de nos derniers événements, devaient nécessairement avoir retenu une arrière-pensée de mépris et de dépit contre un grand peuple qui se jouait ainsi de la souveraineté. « Du reste, continuait-il, l'excuse est peut-être dans la nature des choses, dans la force des circonstances. La démocratie élève la souveraineté, l'aristocratie seule la conserve. La mienne n'avait point encore pris les racines ni l'esprit qui devaient lui être propres; au moment de la crise, elle s'était trouvée encore de la démocratie; elle avait été se confondre dans la foule et céder à l'impulsion du moment, au lieu de lui servir d'ancre de salut contre la tempête et de l'éclairer sur son aveuglement. »

Voici ce qui s'est dit de neuf sur M. de *** et M. Fouché qui reviennent si souvent : je cherche à me répéter le moins possible[1].

« M. de *** avait attendu, disait l'Empereur,

1. Je dois m'excuser ici de nouveau sur le peu d'ordre et le trop d'abandon que pourraient présenter mes récits. J'ai essayé d'abord de réunir en une seule masse plusieurs détails épars de la même nature et sur les mêmes objets : ils eussent présenté plus d'ensemble, de force et de couleur ; mais cette opération même, quelque facile, quelque simple qu'elle fût, s'est encore trouvée au-dessus de ma santé et de mes forces.

La même cause doit faire excuser aussi l'extrême négligence du style, ainsi que les incorrections de toutes espèces qu'on pourrait rencontrer. Ce dernier point, au demeurant, est celui qui m'a le moins inquiété, espérant que l'importance des choses ferait passer sur l'arrangement des mots.

Les seuls points sur lesquels j'ai pu me satisfaire à mon aise ont été les retranchements ; aussi sont-ils fort nombreux et de plus d'une espèce. C'est sur ce qui touche les personnes surtout que j'ai élagué avec profusion ; et je puis affirmer qu'il n'est

deux fois vingt-quatre heures à Vienne des pleins pouvoirs pour traiter de la paix en mon nom. Mais j'aurais eu honte de prostituer ainsi ma politique : et pourtant il m'en coûte peut-être l'exil de Sainte-Hélène ; car je ne disconviens pas qu'il ne soit d'un rare talent, et ne puisse en tout temps mettre un grand poids dans la balance.

« M. de ***, continuait-il, était toujours en état de trahison ; mais c'était de complicité avec la fortune. Sa circonspection était extrême ; se conduisant avec ses amis comme s'ils devaient être ses ennemis ; avec ses ennemis comme s'ils pouvaient devenir ses amis. M. de *** avait toujours été contraire, dans mon esprit, au faubourg Saint-Germain. Dans

aucun de ceux qui croiraient avoir à se plaindre, qui ne me doive au contraire quelque chose.

Une fois en train de retrancher et de supprimer, j'ai été sur le point de sabrer toute observation, toute réflexion, tous sentiments de ma part à l'égard de Napoléon, et de me réduire entièrement aux simples faits ; car, me disais-je, si l'on venait à m'accuser d'une exagération partiale, ne suffirait-il pas, aux yeux de bien des gens, d'une telle imputation, si facile à porter, pour frapper de nullité mon ouvrage, et faire manquer son but ? D'un autre côté, ma circonspection, ma réserve, me suis-je demandé, convaincront-elles bien davantage, ramèneront-elles beaucoup de monde à mon opinion ? Non. Et dès lors à quoi bon gêner en moi des sentiments de si bonne foi ? Pourquoi contraindre une expansion d'une si réelle, d'une si intime conviction ? Car tout ce que j'ai exprimé, je l'ai cru ; et si j'ai pu me tromper en le croyant, bien certainement je ne me trompe point en le disant. Enfin, et c'est ce qui m'a décidé, tant ont écrit avec passion dans un sens directement opposé, et se sont tellement évertués à faire ressortir le mal, que je puis bien à mon tour, si j'y trouve quelque satisfaction, m'évertuer aussi à faire ressortir le bien. Les gens froids, sages, raisonnables, de tous les temps et de tous les pays, me suis-je dit, s'ils aiment et recherchent la vérité, sauront bien dépouiller ces productions extrêmes de leurs excès adverses, et se mettre en présence des faits à nu, et j'ai conservé au manuscrit ce dont mes sentiments ont pu encombrer ces faits.

l'affaire du divorce, il avait été pour l'impératrice Joséphine; c'était lui qui avait poussé à la guerre d'Espagne, bien que, dans le public, il eût eu l'art de s'y montrer contraire. » Aussi était-ce par une espèce de malice que Napoléon avait choisi Valencey pour y placer Ferdinand. « C'était lui enfin, disait l'Empereur, qui avait été l'instrument principal et la cause active de la mort du duc d'Enghien. »

Une actrice célèbre (M^lle^ Raucourt) l'avait peint, assurait Napoléon, d'une manière fort vraie : « Si vous le questionnez, disait-elle, c'est une boîte de fer-blanc dont vous ne tirez pas un mot; si vous ne lui demandez rien, bientôt vous ne saurez comment l'arrêter, ce sera une véritable commère. »

C'est, en effet, une indiscrétion qui, dans le principe, heurta la confiance de l'Empereur en son ministre, et l'ébranla dans son esprit. « J'avais confié, disait Napoléon, une chose fort importante à M. de***; peu d'heures après, Joséphine me la rendit mot pour mot. J'envoyai chercher aussitôt ce ministre, pour lui dire que je venais d'apprendre de l'impératrice une chose que je n'avais confiée qu'à lui seul; or, le cercle du rapport se composait déjà de quatre ou cinq intermédiaires. »

« Le visage de M. de *** est tellement impassible, disait l'Empereur, qu'on ne saurait jamais y rien lire; aussi Lannes ou Murat disait-il plaisamment de lui, que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

M. de *** avait un intérieur fort doux et même attachant, ses familiers et ses agents l'aimaient et lui étaient fort dévoués.

Dans son intimité on l'a entendu parler volontiers et gaiement de sa profession ecclésiastique, qu'il n'avait d'ailleurs embrassée que par force, contraint par ses parents, bien que l'aîné de plusieurs frères. Il réprouvait un jour un air que l'on fredonnait autour de lui; il l'avait en horreur, disait-il; il lui rappelait le temps où il était obligé d'apprendre le plain-chant et de chanter au lutrin.

Une autre fois, un de ses habitués racontait pendant le souper; M. de ***, préoccupé, semblait étranger à la conversation. Durant le récit, il échappe au conteur, qui se trouvait en verve, de dire de quelqu'un : *Celui-là est un vilain drôle, c'est un prêtre marié.* M. de ***, réveillé par ces paroles, saisit une cuiller, la plonge précipitamment dans le plat vis-à-vis de lui, et d'un geste menaçant lui crie : « Un tel, voulez-vous des épinards? » Le narrateur de se confondre, et chacun de rire, M. de *** comme les autres.

L'Empereur, lors du Concordat, avait voulu faire M. de *** cardinal, et le mettre à la tête des affaires religieuses : c'était son lot, lui disait-il, il rentrait dans le giron, réhabilitait sa mémoire, fermait la bouche aux déclamateurs. M. de *** ne le voulut jamais : son aversion pour l'état ecclésiastique était invincible.

Napoléon avait été sur le point de lui donner l'ambassade de Varsovie, confiée depuis à l'abbé de Pradt; mais des affaires d'agiotage, des saletés, disait-il, sur lesquelles M. de *** était incorrigible, le forcèrent à y renoncer. C'était par le même motif, et sur la réclamation de plusieurs souverains d'Allemagne, qu'il s'était vu contraint de lui retirer le portefeuille des relations extérieures.

Fouché, disait l'Empereur, était le *** des clubs, et *** le Fouché des salons.

« L'intrigue, ajoutait-il, était aussi nécessaire à Fouché que la nourriture : il intriguait en tout temps, en tous lieux, de toutes manières et avec tous. On ne découvrait jamais rien qu'on ne fût sûr de l'y rencontrer pour quelque chose ; il n'était occupé que de courir après, sa manie était de vouloir être de tout!,.. Toujours dans les souliers de tout le monde. » C'était le mot souvent répété de l'Empereur.

Lors de la conspiration de Georges, quand on arrêta Moreau, Fouché n'était plus au ministère de la police, et cherchait fort à se faire regretter. « Quelle gaucherie! disait-il, ils ont arrêté Moreau quand il revenait de sa campagne à Paris, ce qui pouvait montrer en lui une innocente confiance: c'était quand il se rendait à Gros-Bois, au contraire, qu'il fallait le saisir; car il devenait évident alors qu'il fuyait. »

On connaît de lui le mot qu'il a dit, ou qu'on lui a prêté, sur l'affaire du duc d'Enghien : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » De pareils traits peignent plus le caractère d'un homme que des volumes entiers.

L'Empereur connaissait bien Fouché, et n'en a jamais été la dupe.

On l'a beaucoup blâmé de s'en être servi en 1815, où, en effet, Fouché l'a indignement trahi. Napoléon n'ignorait pas ses dispositions ; mais il savait aussi que le danger reposait plus sur les événements que sur la personne. « Si j'eusse été victorieux, disait-il, Fouché eût été fidèle : il est vrai qu'il se donnait de grands soins pour être prêt

selon toutes les chances. Il me fallait vaincre! »

L'Empereur, du reste, eut connaissance de ses menées, et l'on va voir qu'il le ménageait peu.

Après le retour de l'Empereur en 1815, un des premiers banquiers de Paris se présente à l'Élysée, pour le prévenir que peu de jours auparavant quelqu'un arrivant de Vienne, s'était présenté chez lui avec des lettres de crédit, et s'était informé des moyens d'arriver à Fouché. Soit réflexion, soit pressentiment, ce banquier conçut quelques doutes sur cet individu, et vint les communiquer personnellement à l'Empereur, qui fut frappé que Fouché lui en eût fait mystère.

En peu d'heures Réal eut trouvé l'homme en question; il le conduisit aussitôt à l'Élysée, où il fut enfermé dans un cabinet. L'Empereur se le fit amener au jardin. « Me connaissez-vous? » dit-il à cet homme. Ce début, les idées qu'inspirait la présence de l'Empereur, ébranlèrent fortement l'étranger. « Je sais toutes vos menées, continua Napoléon avec sévérité, si vous le confessez à l'instant, je puis vous faire grâce, sinon vous ne sortez de ce jardin que pour être fusillé. — Je vais tout dire : Je suis envoyé ici par M. de Metternich au duc d'Otrante, pour lui proposer de faire partir un émissaire pour Bâle : il y rencontrera celui que M. de Metternich y a envoyé de Vienne; ils doivent avoir des signes de reconnaissance, et les voici, dit-il, en délivrant quelques papiers. — Avez-vous rempli votre mission auprès de Fouché ? — Oui. — A-t-il envoyé son émissaire? — Je n'en sais rien. »

L'homme fut remis sous la clef, et une heure après quelqu'un de confiance était en route pour

Bâle; il s'aboucha avec l'émissaire autrichien, et eut même avec lui jusqu'à quatre conférences.

Cependant Fouché, inquiet de la disparition de son Viennois, se présente un soir chez l'Empereur, affectant une gaieté, une aisance, au travers de laquelle se réfugiait un extrême embarras. « Plusieurs glaces se trouvaient dans l'appartement où nous nous promenions, disait l'Empereur; je me plaisais à l'étudier à la dérobée; sa figure était hideuse; il ne savait guère comment entamer ce qui l'intéressait si fort. — Sire, dit-il enfin, il y a quatre ou cinq jours qu'il m'est arrivé une circonstance dont je crains de n'avoir pas fait part à Votre Majesté... Mais j'ai tant d'affaires... Je suis entouré de tant de rapports, de tant d'intrigues... Il m'est venu un homme de Vienne, avec des propositions si ridicules... Et cet homme je ne le trouve plus. »

« — Monsieur Fouché, lui dit alors l'Empereur, il pourrait être funeste pour vous que vous me prissiez pour un sot. Je tiens votre homme et toute son intrigue depuis plusieurs jours. Avez-vous envoyé à Bâle? — Non, Sire. — Ce sera heureux pour vous; s'il en était autrement, et j'en aurai la preuve, vous péririez. »

Les événements ont montré que ce n'eût été que justice. Toutefois ici il paraît que Fouché n'y avait pas envoyé; aussi l'affaire en demeura là.

Papiers d'Europe. — Politique.

Samedi **13.**

L'Empereur a déjeuné au jardin, et nous y a tous fait appeler. Il a résumé les papiers-nouvelles que nous avions parcourus le matin, et s'est étendu

sur la haute politique. Voici ce que j'en ai retenu de plus saillant.

« Paris au 13 vendémiaire était tout à fait dégoûté de son gouvernement, disait l'Empereur; mais la totalité des armées, la grande majorité des départements, la petite bourgeoisie, les paysans lui demeuraient attachés; aussi la Révolution triompha-t-elle de cette grande attaque de la contre-révolution, bien qu'il n'y eût encore que quatre ou cinq ans que les nouveaux principes eussent été proclamés; on sortait des scènes les plus effroyables et les plus calamiteuses; on cherchait un meilleur avenir.

« Quelle différence aujourd'hui ! L'immense majorité des Français doit avoir en horreur le gouvernement qui lui est imposé par la force; car il lui enlève sa gloire, sa fortune, ses habitudes; il blesse son orgueil, sa doctrine, ses maximes; il le place sous le joug de l'étranger, lui qui depuis vingt ans lui donnait des lois. Ce gouvernement, ennemi de toutes choses, n'a point d'armées, il n'est même pas lui-même, il n'agit que par le comité de l'étranger, ses décisions, sa volonté... Il agit sur un peuple dont presque toutes les générations sont nées dans la Révolution et se trouvent imprégnées des principes qu'on voudrait faire disparaître; aussi qui pourrait prévoir la fin de tout ceci ? qui oserait assigner la marche future des choses? en 1814, la nation entière a pu aller au roi; aujourd'hui ce ne peuvent être que ses partisans seuls et ses partisans intéressés. Alors c'était une succession paisible, aujourd'hui c'est une conquête terrible, outrageante, et il n'a d'autre force que celle des étrangers, aujourd'hui si odieuse aux

Français, et ces étrangers ne sont point à lui, mais bien lui plutôt qui est à eux. S'il cherche à former une armée nationale, il faudra tout aussitôt qu'il s'en défie.

« Un soldat, dans la longueur de la journée, dans l'ennui de ses casernes, a besoin de parler de guerre; il ne peut parler de Fontenoy ni de la retraite de Prague, qu'il ne connaît pas; il faudra qu'il parle des victoires de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de celui qui les a gagnées, de moi enfin, qui remplis toutes les bouches et suis dans toutes les imaginations...

« Une telle situation est sans exemple dans l'histoire ; de quelque côté qu'on la considère, on ne voit que les malheurs de la France. Que résultera-t-il de tout cela? Deux peuples sur un même sol, acharnés, irréconciliables, qui se chamailleront sans relâche et s'extermineront peut-être.

« Bientôt la même fureur gagnera toute l'Europe. L'Europe ne formera bientôt plus que deux partis ennemis: on ne s'y divisera plus par peuples et par territoires; mais par couleur et par opinion. Et qui peut dire les crises, la durée, les détails de tant d'orages! car l'issue n'en saurait être douteuse, les lumières et le siècle ne rétrograderont pas!... Quel malheur que ma chute!... J'avais renfermé l'outre des vents; les baïonnettes ennemies l'ont déchirée. Je pouvais marcher paisiblement à la régénération universelle: elle ne s'exécutera désormais qu'au travers des tempêtes ! J'amalgamais, peut-être extirpera-t-on ! »

Arrivée du gouverneur.

Dimanche 14.

Le temps était revenu à la pluie; depuis deux jours il était détestable. Des bâtiments étaient en vue; les signaux ont appris qu'ils portaient le nouveau gouverneur sir *Hudson Lowe*.

L'Empereur à dîner était silencieux et triste; il n'était pas bien; il s'est retiré de fort bonne heure.

Progrès de l'Empereur dans son anglais.

Lundi 15.

Vers midi, j'ai reçu quatre lettres d'Europe, qui m'ont donné tout le bonheur dont je pouvais jouir ici.

J'ai vu l'Empereur à cinq heures dans le jardin; il profitait d'un intervalle de beau temps; la pluie avait été battante toute la journée. Je lui ai fait part de mes lettres. Chacun de nous en avait reçu: elles nous arrivent ouvertes, partant point de nouvelles; mais elles nous montraient que nous avions des amis, et c'est sur un roc qu'il est doux d'en être assuré.

Pendant le dîner, l'Empereur nous a fait, en anglais, un récit des papiers français, contenant, disait-il, la destinée de M. La Pérouse; le lieu où il avait fait naufrage, ses divers événements, sa mort et son journal, etc., etc.; le tout composait des détails curieux, piquants, romanesques, qui nous attachaient extrêmement; l'Empereur en a joui, et s'est mis à rire; car son récit n'était qu'une fable improvisée pour nous montrer ses progrès en anglais, disait-il.

Première visite du gouverneur. — Déclaration exigée de nous.

Mardi 16.

Le nouveau gouverneur est arrivé sur les dix heures, malgré le mauvais temps et la pluie qui continuait encore; il était accompagné de l'amiral, chargé de le présenter, et qui lui avait dit, sans doute, que c'était l'heure la plus convenable.

L'Empereur ne l'a point reçu; il était malade, et, se fût-il bien porté, il ne l'eût pas reçu davantage. Le gouverneur, en arrivant de la sorte, manquait aux formes de la bienséance la plus commune; nous soupçonnâmes sans peine que c'était une espiéglerie de l'amiral. Le gouverneur, qui n'avait peut-être pas l'intention de se rendre aucunement désagréable, a paru fort déconcerté; nous en riions sous cape; pour l'amiral, il en était triomphant.

Le gouverneur, après avoir hésité longtemps, et donné des marques évidentes de mauvaise humeur, nous a quittés assez brusquement.

Nous n'avons pu douter que toute l'ordonnance de cette première entrevue n'eût été conduite dans l'intention secrète de nous indisposer, dès les premiers moments, les uns contre les autres. Le gouverneur s'y sera-t-il prêté? n'en aura-t-il eu aucun soupçon? C'est ce que le temps nous apprendra.

Sur les cinq heures et demie, l'Empereur m'a fait appeler dans le jardin; il était seul; il m'a dit qu'il se présentait une nouvelle circonstance personnelle à chacun de nous : on allait exiger notre déclaration individuelle d'unir notre destinée à la sienne, ou, si nous le préférions, on devait nous sortir de Sainte-Hélène, et nous rendre à la liberté.

Nous ne devinions pas le motif de cette mesure: était-ce, de la part du ministère anglais, pour se ménager des pièces régulières! mais nous n'étions partis de Plymouth pour Sainte-Hélène qu'avec cette condition préalable; était-ce pour isoler l'Empereur? mais devait-on croire que nous l'abandonnerions?

Il me demanda quelle serait ma détermination à cet égard; je répondis qu'elle ne pouvait être douteuse; que si j'avais pu éprouver quelques déchirements, c'eût été au moment de ma première détermination; qu'à compter de cet instant, mon sort s'était trouvé irrévocablement fixé : qu'alors j'avais suivi la gloire et mon honneur; que depuis, chaque jour davantage, je suivais mes affections et mes sentiments. La voix de l'Empereur devint plus douce; ce furent là ses remercîments: je le connaissais désormais, ils étaient grands!

J'ajoutai que d'ailleurs ma détermination aurait peu de mérite; elle ne changerait rien, disais-je, à notre situation; nous demeurions le lendemain de cette signature ce que nous étions la veille. Notre destinée ne dépendait point du calcul des hommes, mais de la force des choses. Il serait peu sage à nous de compliquer nos peines par des prévoyances ou des combinaisons hors des facultés humaines; nous devions nous abandonner avec tranquillité au cours mystérieux des événements; trouver quelques jouissances dans l'excès de nos maux, en nous nourrissant de cette satisfaction intérieure, récompense précieuse qu'il était hors du pouvoir des hommes de balancer et de détruire

Conversation caractéristique. — Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. — Introduction du gouverneur. — Mortification de l'amiral. — Nos griefs contre lui. — Signalement de sir Hudson Lowe.

Mercredi 17.

L'Empereur m'a fait venir à neuf heures chez lui ; il a lu avec moi un article du *Courrier de Portsmouth,* où l'on peignait fort au long son séjour à Briars. La peinture était fidèle.

Il m'a fait rappeler dans le milieu du jour pour causer. Une partie de la conversation fournit des développements trop précieux du caractère de l'interlocuteur, pour que je n'en transcrive pas ici quelques traits.

Il se trouvait parfois entre nous des contrariétés, des piquasseries, des bouderies, qui gênaient l'Empereur et le rendaient malheureux : il est tombé sur ce sujet ; il analysait notre situation avec sa logique ordinaire, appréciait les peines et les ennuis de notre exil, en indiquait les meilleurs soulagements. Nous devions faire, disait-il, des sacrifices mutuels, nous passer bien des choses : l'homme ne marquait dans la vie qu'en dominant le caractère que lui avait donné la nature, ou en s'en créant un par l'éducation et sachant le modifier suivant les obstacles qu'il rencontrait.

« Vous devez tâcher de ne faire ici qu'une famille, disait-il ; vous m'avez suivi pour adoucir mes peines ; comment ce sentiment ne suffirait-il pas pour tout maîtriser ? Si la sympathie ne peut faire ici tous les frais, il faut être conduit du moins par le raisonnement et le calcul ; il faut savoir compter ses peines, ses sacrifices, ses jouissances, pour arriver à un résultat, de même qu'on addi-

donne ou qu'on soustrait tout ce qui se calcule. Tous les détails de la vie ne doivent-ils pas être soumis à cette règle ? Il faut savoir vaincre sa mauvaise humeur. Il est assez simple que vous ayez ici des différends, des querelles ; mais il faut une explication et non pas une bouderie : l'une amène des résultats, l'autre ne fait que compliquer les choses : la raison, la logique, un résultat surtout, doivent être le guide et le but constant de tout ici-bas. » Et alors il se citait lui-même, ou pour avoir suivi ces principes, ou pour s'en être éloigné. Il ajoutait qu'il fallait savoir pardonner, et ne pas demeurer dans une hostile et acariâtre attitude, qui blesse le voisin et empêche de jouir soi-même ; qu'il fallait reconnaître les faiblesses humaines et se plier à elles plutôt que de les combattre.

« Que serais-je devenu, disait-il, si je n'eusse suivi ces maximes ! On m'a dit souvent que j'étais trop bon, pas assez défiant. C'eût été bien pis si j'eusse été le contraire ! J'ai été trahi deux fois, eh bien ! je le serais peut-être encore une troisième ; et c'est par cette grande connaissance du caractère des hommes, cette indulgence raisonnée que je m'étais créée, que j'ai pu gouverner la France, et que je suis le plus propre peut-être, dans l'état où elle se trouve, à la gouverner encore. En quittant Fontainebleau, n'avais-je pas dit à tous ceux qui me demandaient leur ligne de conduite : Allez au roi, servez-le... J'avais voulu leur rendre légitime ce que beaucoup n'eussent pas manqué de faire d'eux-mêmes ; je n'avais pas voulu laisser écraser ceux qui eussent été obstinément fidèles ; enfin je n'avais pas voulu surtout avoir à blâmer personne au retour. »

Ici, contre ma constante coutume, il m'est échappé d'oser questionner, en quelque sorte, l'Empereur : « Comment, Sire, me suis-je écrié, dès Fontainebleau, Votre Majesté a songé au retour ? — Oui, sans doute, et par le raisonnement le plus simple. Si les Bourbons, me suis-je dit, veulent commencer une cinquième dynastie, je n'ai plus rien à faire ici, mon rôle est fini ; mais s'ils s'obstinaient, par hasard, à vouloir recontinuer la troisième, je ne tarderai pas à reparaître. On pourrait dire que les Bourbons eurent alors ma mémoire et ma conduite à leur disposition, s'ils se fussent contentés d'être les magistrats d'une grande nation, s'ils l'eussent voulu, je demeurais, pour le vulgaire, un ambitieux, un tyran, un brouillon, un fléau. Que de sagacité, de sang-froid il eût fallu pour m'apprécier et me rendre justice ! Mais ils ont tenu à se retrouver les seigneurs féodaux, ils ont préféré n'être que les chefs odieux d'un parti odieux à toute la nation. Mais leur entourage, une fausse marche m'ont rendu désirable, et ce sont eux qui ont réhabilité ma popularité et prononcé mon retour ; autrement ma mission politique était dès lors consommée ; je demeurais pour toujours à l'île d'Elbe ; et nul doute qu'eux et moi nous y eussions tous gagné : car je ne suis pas revenu pour recueillir un trône, mais bien pour acquitter une grande dette. Peu le comprendront, n'importe, j'entrepris une étrange charge ; mais je la devais au peuple français ; ses cris arrivaient jusqu'à moi, pouvais-je y demeurer insensible ?

« Mon existence, du reste, à l'île d'Elbe, était encore assez enviable, assez douce ; j'allais m'y créer en peu de temps une souveraineté d'un genre

nouveau : ce qu'il y avait de plus distingué en Europe commençait à venir passer en revue devant moi. J'aurais offert un spectacle inconnu à l'histoire ; celui d'un monarque descendu du trône, qui voyait défiler avec empressement devant lui le monde civilisé.

« On m'objectera, il est vrai, que les alliés m'auraient enlevé de mon île, et je conviens que cette circonstance a même hâté mon retour. Mais si on eût bien gouverné en France, si les Français eussent été contents, mon influence avait fini, je n'appartenais plus qu'à l'histoire, et l'on n'eût point songé, à Vienne, à me déplacer. C'est l'agitation créée, entretenue en France, qui a forcé de songer à mon éloignement. »

Ici le grand-maréchal est entré chez l'Empereur, annonçant l'arrivée du gouverneur conduit par l'amiral, et suivi de tout son état-major.

Après quelque temps encore de conversation, Bertrand est resté seul avec Napoléon, et j'ai gagné le salon d'attente *(voir le plan)*. Nous nous y trouvions en grand nombre, nous efforçant d'échanger quelques mots ; nous nous observions bien plus que nous ne causions.

Au bout d'une demi-heure, l'Empereur étant passé dans son salon, le valet de chambre en service, à la porte et de notre côté, a appelé le gouverneur, qui a été introduit. L'amiral suivait de près : mais le valet de chambre, qui n'avait entendu demander que le gouverneur, a refermé brusquement la porte sans admettre l'amiral, qui, sur ses instances, s'est vu même repoussé ; il s'est retiré, fort déconcerté, dans une embrasure de fenêtre.

Ce valet de chambre était Noverraz, bon et vrai

Suisse, dont toute l'intelligence, disait souvent l'Empereur, était dans son attachement à sa personne.

Nous demeurâmes saisis d'une circonstance aussi inattendue, que nous crûmes être la volonté de l'Empereur. Mais bien que nous eussions à nous plaindre de l'amiral, nous avons été à lui pour le distraire de son embarras; sa situation vraiment cruelle nous peinait. Cependant l'état-major du gouverneur a bientôt après été demandé et introduit: l'embarras de l'amiral s'en est accru. Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur ayant congédié tout le monde, le gouverneur est ressorti; l'amiral a couru à lui, ils se sont dit quelques mots avec chaleur, nous ont salués et sont partis.

Nous avons rejoint l'Empereur au jardin, et lui avons parlé de la déconfiture de l'amiral; il ignorait tout. Par la plus singulière fatalité, le hasard seul avait amené cette circonstance; mais il en a été ravi, disait-il; il en riait aux éclats, il s'en frottait les mains: c'était la joie d'un enfant, celle d'un écolier qui vient d'attraper son régent.

« Ah! mon bon *Noverra*, a-t-il dit, tu as donc eu une fois de l'esprit. Vous verrez qu'il m'aura entendu dire que je ne voulais plus voir l'amiral, et il se sera cru obligé de lui fermer la porte au nez: c'est charmant! Il n'y aurait pourtant pas à se jouer avec ce bon Suisse; si j'avais le malheur de dire qu'il faut se défaire du gouverneur, il serait homme à le tuer à mes yeux. Du reste, continuait plus gravement l'Empereur, c'est la faute du gouverneur, que ne demandait-il l'amiral? d'autant plus qu'il m'avait fait dire ne pouvoir m'être présenté que par lui; que ne l'a-t-il fait encore, quand il m'a

présenté ses officiers? C'est donc tout à fait sa faute. Au demeurant, l'amiral y a gagné sans doute, je n'eusse pas manqué de l'apostropher en présence de tous ses compatriotes. Je lui aurais dit que, par le sentiment de l'habit militaire que nous portions tous deux depuis quarante ans, je le plaignais d'avoir, aux yeux du monde, compromis, dégradé son ministère, sa nation, son souverain, en manquant, sans nécessité et sans discernement, à un des plus vieux soldats de l'Europe: je lui eusse reproché de m'avoir débarqué à Sainte-Hélène comme un galérien de Botany-Bay; je lui eusse dit que pour un véritable homme d'honneur, je devais être plus vénérable sur un roc que sur mon trône au milieu de mes armées. »

La force, la nature de ces paroles mirent fin à toute gaieté, et terminèrent la conversation.

Mais puisque nous sommes sur le compte de l'amiral, et qu'il va nous quitter, résumons ici, et avec autant d'impartialité que peuvent l'admettre notre situation et notre mauvaise humeur, les torts que nous avons à lui reprocher; le tout pour n'y plus revenir.

Nous ne pouvions lui passer la familiarité affectée dont il usait avec nous, bien que nous y répondissions peu; nous lui pardonnions encore moins d'avoir osé essayer de l'étendre jusqu'à l'Empereur; nous ne pouvions lui pardonner non plus l'air gonflé et satisfait de lui-même avec lequel il l'appelait général. Certes, l'Empereur avait immortalisé ce titre; mais le terme, le ton et l'intention étaient autant d'outrages.

En arrivant dans l'île, il avait jeté l'Empereur dans une chambre de quelques pieds en carré, et

l'y avait retenu deux mois, bien qu'il existât d'autres logements dans l'île ; notamment celui que lui-même s'était adjugé. Il lui avait indirectement interdit la promenade à cheval dans l'enclos de Briars ; on avait abreuvé d'embarras et d'humiliations les officiers de l'Empereur, lorsqu'ils venaient le visiter journellement dans sa petite cellule.

Plus tard, à Longwood, il avait placé des sentinelles sous les fenêtres mêmes de l'Empereur ; et, par un tour d'esprit qui ne pouvait être que la plus amère des ironies, il prétendait que ce n'était que dans l'intérêt du général, et pour sa propre sûreté. Il ne permettait d'arriver à nous qu'avec un billet de sa part ; et, en nous mettant ainsi au secret, il disait que c'était une attention particulière pour que l'on n'importunât pas l'Empereur, et qu'il n'était là que son grand-maréchal. Il donnait un bal, et envoyait une invitation par écrit au général Bonaparte, comme à chacun de ceux de sa suite. Il répondait avec un persiflage indécent aux notes du grand-maréchal, qui employait le mot d'empereur, qu'il ne savait pas qu'il y eût aucun empereur dans l'île Sainte-Hélène, qu'il n'en connaissait aucun en Europe ou ailleurs qui fût hors de ses Etats. Il refusait à l'Empereur d'écrire au prince régent, à moins qu'il ne reçût la lettre ouverte, ou qu'on ne lui en donnât lecture. Il avait gêné les égards, les expressions, les sentiments d'autrui pour Napoléon ; mis aux arrêts des subordonnés, nous assurait-on, pour s'être servis de la qualification d'empereur ou autres expressions semblables, usitées souvent néanmoins par ceux du 53e, et sans doute, disait Napoléon, par un sentiment irrésistible de ces braves.

L'amiral avait limité, par son seul caprice, la direction de nos promenades. Il avait même, à cet égard, manqué de parole à l'Empereur; il l'avait assuré, dans un moment de rapprochement, qu'il pouvait désormais aller dans toute l'île, sans que la surveillance de l'officier anglais préposé à sa garde pût même être aperçue. Mais deux ou trois jours après, au moment où Napoléon mettait le pied à l'étrier pour aller déjeuner à l'ombre, loin de notre demeure habituelle, il eut l'insigne désagrément d'être contraint de rentrer, l'officier ayant déclaré qu'il devait désormais faire partie de son groupe, et ne point le quitter d'un pas. Depuis cet instant, l'Empereur ne voulut jamais revoir l'amiral. Celui-ci d'ailleurs n'avait jamais observé les formes de bienséance les plus ordinaires, affectant toujours de choisir pour ses visites des heures inaccoutumées; dirigeant dans la même voie les étrangers de distinction qui arrivaient dans l'île, pour éviter par là, sans doute, qu'ils ne parvinssent jusqu'à l'Empereur, qui ne manquait pas de les refuser. On a vu que l'amiral en avait agi de la sorte lors de la première visite du nouveau gouverneur; sa joie, dans cette dernière circonstance, sur le mauvais succès de sir Hudson Lowe, n'avait que trop visiblement trahi ses intentions.

Toutefois, s'il fallait, à travers notre mauvaise humeur et la délicatesse de sa mission, résumer une opinion impartiale, nous n'hésiterions pas à convenir, à la suite de tant de griefs, que ces griefs reposaient bien plus dans les formes que dans le fond, et nous dirions, avec l'Empereur, qui avait naturellement un faible pour lui, que l'amiral Cockburn est bien loin d'être un méchant homme,

qu'il est même susceptible d'élans généreux et délicats, que nous en avons plusieurs fois éprouvé les effets; mais qu'aussi, par contre, nous l'avons trouvé souvent capricieux, irascible, vain, dominateur, fort habitué à l'autorité, l'exerçant avec rudesse, mettant souvent la force à la place de la dignité. Et pour exprimer en deux mots la nature de nos rapports, nous dirions que, comme geôlier, il a été doux, humain, généreux; nous lui devons de la reconnaissance : mais que, comme notre hôte, il a été parfois impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontents et de nous plaindre.

En relisant ce résumé pour une nouvelle impression, je ne puis me défendre d'éprouver qu'il est peut-être plus que sévère. Serait-ce que le temps aurait dissipé l'irritation dans laquelle il fut tracé, ou bien serait-ce parce que je ne suis pas né pour de longs ressentiments; ou bien encore serait-ce enfin parce que les manières, les procédés, les actes du successeur, n'admettant de comparaison avec personne, toutes autres plaintes doivent s'effacer et disparaître au simple souvenir de ce dernier.

Sur les deux ou trois heures, l'Empereur a fait sa promenade accoutumée; il a beaucoup causé avec nous dans le jardin, et en calèche, sur les circonstances du matin; et la conversation sur cet objet a repris encore après le dîner. Quelqu'un a fait observer, toutefois assez plaisamment, que les deux premiers jours du gouverneur avaient été des jours de batailles, et devaient lui faire croire que nous étions intraitables, nous qui étions naturellement si doux et si patients. A ces dernières expres-

sions, l'Empereur n'a pu s'empêcher de sourire et de pincer l'oreille de l'observateur.

On est passé de là au signalement de sir Hudson Lowe; on l'a trouvé un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur, des yeux obliques fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents. « Il est hideux! a dit l'Empereur, c'est une face patibulaire. Mais ne nous hâtons pas de prononcer : le moral, après tout, peut raccommoder ce que cette figure a de sinistre; cela ne serait pas impossible. »

Convention des souverains sur Napoléon, etc. — Paroles remarquables.

Jeudi 18.

Le temps avait été horrible depuis plusieurs jours : aujourd'hui il est devenu très beau; l'Empereur est sorti de bonne heure pour se promener dans le jardin; sur les quatre heures il est monté en calèche, et a fait une promenade plus longue que de coutume. Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler pour lui traduire la convention des souverains relative à sa captivité.

La voici :

CONVENTION ENTRE LA GRANDE-BRETAGNE, L'AUTRICHE, LA PRUSSE ET LA RUSSIE, SIGNÉE A PARIS, LE 2 AOUT 1815.

« Napoléon Bonaparte étant au pouvoir des souverains alliés, Leurs Majestés le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, l'empereur

d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse ont agréé, en vertu des stipulations du traité du 25 mars 1815, sur les mesures les plus propres à rendre impossible toute entreprise de sa part contre le repos de l'Europe.

« ARTICLE PREMIER. — Napoléon Bonaparte est considéré par les puissances qui ont signé le traité du 20 mars dernier, comme leur prisonnier.

« ART. 2. — Sa garde est spécialement confiée au gouvernement britannique.

« Le choix de la place et des mesures qui peuvent le mieux assurer l'objet de la présente stipulation est réservé à Sa Majesté britannique.

« ART. 3. — Les cours impériales d'Autriche et de Russie, et la cour royale de Prusse nommeront des commissaires pour se rendre et habiter dans la place que le gouvernement de Sa Majesté britannique aura assignée pour la résidence de Napoléon Bonaparte, et qui, sans être responsables de sa garde, s'assureront de sa présence.

« ART. 4. — Sa Majesté très chrétienne est invitée, au nom des quatre cours ci-dessus mentionnées, d'envoyer pareillement un commissaire français au lieu de la détention de Napoléon Bonaparte.

« ART. 5. — Sa Majesté le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande s'oblige à remplir les engagements qui lui sont assignés par la présente convention.

« ART. 6. — La présente convention sera ratifiée, et la ratification sera échangée dans quinze jours, ou plus tôt s'il est possible.

« En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention, et y ont apposé le sceau de leurs armes. »

« Fait à Paris, ce 2 août de l'année de Notre-Seigneur, 1815. »

La lecture faite, l'Empereur m'a demandé ce que j'en pensais.

« Sire, ai-je répondu, dans la position où nous nous trouvons, j'aime mieux dépendre des intérêts d'un seul que de la décision compliquée de quatre. L'Angleterre évidemment a dicté ce traité ; voyez avec quel soin elle stipule qu'elle seule répondra, disposera du prisonnier ; je ne la vois occupée qu'à nantir ses mains *du levier d'Archimède ;* elle ne saurait donc avoir l'idée de le briser. »

L'Empereur, sans expliquer sa pensée sur cet objet, est passé aux différentes chances qui pouvaient amener sa sortie de Sainte-Hélène, et a dit ces paroles remarquables : « Si l'on est sage en Europe, si l'ordre s'établit partout, alors nous ne vaudrons plus ni l'argent ni les soins que nous coûtons ici, on se débarrassera de nous ; mais cela peut se prolonger encore quelques années, trois, quatre, cinq ans : autrement, et, à part les événements fortuits, qu'il n'est pas donné à l'intelligence humaine de prévoir, je ne vois guère, mon ami, que deux grandes chances bien incertaines pour sortir d'ici : le besoin que pourraient avoir de moi les rois contre les peuples débordés ; ou celui que pourraient avoir les peuples soulevés, aux prises avec les rois ; car, dans cette immense lutte du présent contre le passé, je suis l'arbitre et le médiateur naturel ; j'avais aspiré à en être le juge suprême ; toute mon administration au dedans, toute ma diplomatie au dehors, roulaient vers ce grand but. L'issue eût été plus facile et plus prompte ;

mais le destin en a ordonné autrement. Enfin une dernière chance, et ce pourrait être la plus probable, ce serait le besoin qu'on aurait de moi contre les Russes ; car, dans l'état actuel des choses, avant dix ans, toute l'Europe peut être cosaque, ou toute en république ; voilà pourtant les hommes d'État qui m'ont renversé . . . . . .

Et puis, revenant sur la décision des souverains à son égard, à son style, au fiel qu'elle témoigne : « Il est difficile de les expliquer, a-t-il dit.

« *François !* il est religieux et je suis son fils.

« *Alexandre !* nous nous sommes aimés !

« *Le roi de Prusse !* je lui ai fait beaucoup de mal sans doute, mais je pouvais en faire davantage ; et puis n'y a-t-il donc pas de la gloire, une véritable jouissance à s'agrandir par le cœur !

« Pour l'Angleterre, c'est à l'animosité de ses ministres que je suis redevable de tout ; mais encore serait-ce au prince régent à s'en apercevoir, à interférer, sous peine d'être noté de fainéant ou de protéger une vulgaire méchanceté.

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ces souverains se compromettent, se dégradent, se perdent en moi. »...

Déclaration exigée de nous.

Vendredi 19.

L'Empereur avait le projet de déjeuner dans le jardin ; le grand-maréchal et M^me^ Bertrand étaient venus en suite de cette intention. L'Empereur avait passé une mauvaise nuit, n'avait point dormi ; il a déjeuné dans son intérieur.

Le gouverneur nous a notifié officiellement que

nous devions lui donner chacun notre déclaration, exprimant que nous demeurions volontairement à Longwood, et que nous nous soumettions d'avance à toutes les restrictions que nécessiterait la captivité de Napoléon. Voici la mienne :

DÉCLARATION

Déclaration. — « Je, soussigné, réitère la déclaration que j'ai déjà faite en rade de Plymouth : vouloir m'attacher à la destinée de l'Empereur Napoléon, l'accompagner, le suivre, et diminuer, autant qu'il est en mon pouvoir, l'injuste traitement qu'il éprouve par la violation la plus inouïe du droit des gens, laquelle m'est d'autant plus sensible personnellement, que c'est moi qui lui ai transmis l'offre et l'assurance du capitaine Maitland, du *Bellérophon,* comme quoi il avait les ordres de recevoir l'Empereur et sa suite sous la protection du pavillon britannique, si cela lui était agréable, et de le conduire en Angleterre.

« La lettre de l'Empereur Napoléon (que connaît toute l'Angleterre) au prince régent, laquelle j'ai communiquée d'avance au capitaine Maitland, sans qu'il m'ait fait la moindre observation, démontre au monde, bien mieux que ne pourraient le faire toutes mes paroles, comme l'Empereur vint librement au-devant de cette offre d'hospitalité, et combien, par conséquent, on l'a rendu la dupe de sa confiance et de sa bonne foi.

« Aujourd'hui, malgré l'expérience que j'ai de l'horrible séjour de l'île de Sainte-Hélène, si contraire à la santé de l'Empereur et à celle de tout Européen, et quoique, depuis six mois que nous

sommes dans l'île, j'aie éprouvé toutes espèces de privations, lesquelles je multiplie journellement moi-même pour m'exposer le moins possible au manque d'égards que réclament mon rang et mes habitudes; toutefois, constant dans les mêmes sentiments, et résolu désormais à ce que la crainte d'aucun mal, l'espoir d'aucun bien, ne puissent me séparer de l'Empereur Napoléon, je réitère mon désir de vouloir demeurer auprès de lui, en me soumettant aux restrictions qui lui seraient arbitrairement imposées. »

Visite d'adieu de l'ancien gouverneur. — Conversation remarquable. — Saillie d'un vieux soldat anglais.

Samedi 20.

Le colonel Wilks, repassant en Europe, est arrivé avec sa fille pour prendre congé de l'Empereur; elle a été présentée par M^me^ Bertrand. J'ai déjà dit que le colonel Wilks était l'ancien gouverneur de la colonie, pour la compagnie des Indes; c'est lui que l'amiral avait remplacé en cette qualité, au nom du roi, lorsque notre translation à Sainte-Hélène avait fait passer cette île des mains de la compagnie dans celles du gouvernement.

L'Empereur était ce matin d'une gaieté remarquable; il a causé quelque temps avec ces dames, puis il s'est retiré avec M. Wilks dans une embrasure de fenêtre, me faisant suivre pour servir d'interprète.

Le colonel Wilks, comme je l'ai déjà peut-être dit, a été longtemps agent diplomatique de la compagnie dans la péninsule indienne; il a écrit une histoire de ces régions, a beaucoup de connais-

sances, surtout en chimie; c'était donc un militaire, un littérateur, un diplomate, un chimiste. L'Empereur l'a questionné sur tous ces objets, et les a traités lui-même avec beaucoup d'abondance et d'éclat; la conversation a été longue, vive et variée, elle a duré plus de deux heures. Voici les principaux traits que j'en ai retenus. Je me répéterai peut-être, car l'Empereur et le colonel Wilks avaient déjà eu, il y a quelques mois, une longue conversation précisément sur les mêmes objets; mais n'importe, ces objets sont d'un tel intérêt que j'aime mieux encore répéter quelque chose que de rien laisser perdre.

L'Empereur lui a d'abord parlé de l'armée anglaise, de son organisation, et surtout de son mode d'avancement; il l'a opposée à la nôtre, et a répété ce que j'ai dit ailleurs sur son excellente composition, les avantages de notre conscription, l'esprit valeureux des Français, etc.

Passant à la politique, il a dit: « Vous avez perdu l'Amérique par l'affranchissement ; vous perdrez l'Inde par l'invasion. La première perte était toute naturelle: quand les enfants deviennent grands ils font bande à part; mais pour les Indous, ils ne grandissent pas, ils demeurents toujours enfants; aussi la catastrophe ne viendra que du dehors. Vous ne savez pas tous les dangers dont vous avez été menacés par mes armes ou par mes négociations, etc., etc.

« Mon système continental !... Vous en avez ri peut-être? — Sire, a dit le colonel, nous en avons fait le semblant; mais tous les gens sensés ont senti le coup. — Eh bien, a continué l'Empereur, moi, je me suis trouvé seul de mon avis sur le conti-

nent; il m'a fallu pour l'instant employer partout la violence. Enfin l'on commence à me comprendre, déjà l'arbre porte son fruit: j'ai commencé, le temps fera le reste.

« Si je n'eusse succombé, j'aurais changé la face du commerce, aussi bien que la route de l'industrie: j'avais naturalisé au milieu de nous le sucre, l'indigo; j'aurais naturalisé le coton, et bien d'autres choses encore: on m'eût vu déplacer des colonies, si l'on se fût obstiné à ne pas nous en donner une portion.

« L'impulsion chez nous était immense; la prospérité, les progrès croissaient sans mesure; et pourtant vos ministres répandaient par toute l'Europe que nous étions misérables et que nous retombions dans la barbarie. Aussi le vulgaire des alliés a-t-il été étrangement surpris à la vue de notre intérieur, aussi bien que vous autres, qui en êtes demeurés déconcertés, etc.

« Le progrès des lumières en France était gigantesque, les idées partout se rectifiaient et s'étendaient, parce que nous nous efforcions de rendre la science populaire. Par exemple, on m'a dit que vous étiez très forts sur la chimie, eh bien! je suis loin de prononcer de quel côté de l'eau se trouve le plus habile ou les plus habiles chimistes... — En France, a dit aussitôt le colonel. — Peu importe, continue l'Empereur; mais je maintiens que dans la masse française il y a dix et peut-être cent fois plus de connaissances chimiques qu'en Angleterre; parce que les diverses branches industrielles l'appliquent aujourd'hui à leur travail; et c'était là un des caractères de mon école: si l'on m'en eût laissé le temps, bientôt il n'y aurait plus

eu de métiers en France, tous eussent été des arts, etc., etc. »

Enfin, il a terminé par ces mots remarquables : « L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! que de bien nous pouvions faire !

« Sous l'école de Pitt, nous avons désolé le monde, et pour quel résultat ? Vous avez imposé quinze cents millions à la France, et les avez fait lever par des Cosaques. Moi, je vous ai imposé sept milliards, et les ai fait lever de vos propres mains, par votre parlement ; et aujourd'hui encore, même après la victoire, est-il bien certain que vous ne succombiez pas tôt ou tard sous une telle charge ?

« Avec l'école de Fox, nous nous serions entendus. . . . . nous eussions accompli, maintenu l'émancipation des peuples, le règne des principes ; il n'y eût eu en Europe qu'une seule flotte, une seule armée ; nous aurions gouverné le monde, nous aurions fixé chez tous le repos et la prospérité, ou par la force ou par la persuasion . . . . . Oui, encore une fois, que de mal nous avons fait ! que de bien nous pouvions faire. »

Jamais Napoléon n'avait été plus causant, et il rit plus d'une fois de la volubilité avec laquelle je m'efforçais de rendre la rapidité de ses expressions ; pour le colonel, il nous quitta saisi, confondu, ébloui.

Après son départ, l'Empereur a continué de causer longtemps dans le salon, il a ensuite gagné le jardin en dépit du mauvais temps ; il a fait appeler tout le monde ; il a voulu faire connaître

et lire les déclarations que nous avions faites : elles sont devenues le sujet de la conversation . . . . .

Quatre bâtiments sont arrivés aujourd'hui d'Europe ; ils amenaient le 66e, et avaient quitté l'Angleterre avant le départ du *Phaéton,* frégate qui a amené le nouveau gouverneur, sir Hudson Lowe.

Après le dîner, l'Empereur nous a raconté fort plaisamment le dire du plus vieux soldat du 53e, qui, l'ayant vu hier pour la première fois, était retourné à ses camarades en leur disant : « On m'avait bien trompé, on m'avait assuré que Napoléon était si vieux ; mais il n'en est rien : le b..... a encore au moins soixante campagnes dans le corps. »

Nous étions jaloux de ce propos, disions-nous, il était trop français, nous le réclamions pour un de nos grenadiers ; et nous avons raconté à notre tour à l'Empereur un grand nombre de bons mots de nos soldats, durant son absence et lors de son retour ; il en a été fort amusé. Un surtout l'a fait beaucoup rire, c'était la réponse d'un grenadier, à Lyon.

On y passait une grande revue, lors du débarquement de l'île d'Elbe : le chef rappelait aux soldats qu'ils étaient bien vêtus, bien nourris, que leur solde était à jour ; à quoi le grenadier auquel il s'adressait répondait à chaque observation : « Oui, assurément. — Eh bien ! conclut le chef d'un air confiant et proscripteur, vous n'étiez pas de la sorte avec Bonaparte ? il y avait de l'arriéré, on vous devait ? — Eh ! qu'est-ce que cela fait, repartit vivement le grenadier, s'il nous plaisait de lui faire crédit. »

Message de l'Empereur au prince régent. — Paroles caractéristiques. — Portefeuille perdu à Waterloo. — Sur les ambassadeurs. — M. de Narbonne. — Après Moscou, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. — Compte de toilette de l'Empereur. — Budget d'un ménage dans les capitales de l'Europe. — L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. — Ameublement des palais impériaux. — Moyens de vérification de Napoléon.

Dimanche 21.

L'Empereur m'a fait demander au jardin, sur les quatre heures, pour servir d'interprète. Un capitaine Hamilton, commandant la frégate *la Havane*, partait le lendemain pour l'Europe. Il était venu prendre congé de l'Empereur avec tous ses officiers.

Le capitaine Hamilton parlait français. Quand je suis arrivé, l'Empereur s'exprimait avec chaleur.

« On veut savoir ce que je désire, disait-il; je demande ma liberté ou un bourreau! Rapportez ces paroles à votre prince régent. Je ne demande plus des nouvelles de mon fils, puisqu'on a eu la barbarie de laisser mes premières demandes sans réponse.

« Je n'étais point votre prisonnier : les sauvages eussent eu plus d'égards pour ma position. Vos ministres ont indignement violé en moi le droit sacré de l'hospitalité, ils ont entaché votre nation pour jamais! »

Le capitaine Hamilton s'étant hasardé de répondre que l'Empereur n'était pas prisonnier de l'Angleterre seule, mais de tous les alliés, l'Empereur a repris avec chaleur :

« Je ne me suis point livré à la Russie, elle m'eût bien reçu sans doute; je ne me suis point livré à l'Autriche, j'en aurais été également bien

traité; mais je me suis livré, librement et de mon choix, à l'Angleterre, parce que je croyais à ses lois, à sa morale publique. Je me suis cruellement trompé! Toutefois il est un Ciel vengeur, et tôt ou tard vous porterez les peines d'un attentat que les hommes vous reprochent déjà!... Redites tout cela au prince régent, monsieur. » Et accompagnant ces dernières paroles d'un geste de la main, il le congédia.

Nous avons continué de marcher quelque temps encore. Le grand-maréchal, qui avait accompagné quelques pas M. Hamilton, étant revenu, nous avons cru devoir le laisser tête-à-tête avec l'Empereur; mais à peine rentré dans ma chambre, il m'a fait appeler. Il était seul dans la sienne, et m'a demandé si je ne m'étais pas assez retiré dans la journée. Je lui ai dit que le respect seul et la discrétion m'avaient ôté d'auprès de lui. A quoi il m'a répondu que c'était un tort, qu'il n'y avait ici rien de mystérieux ni de secret. « Et puis, a-t-il ajouté, une certaine liberté, un certain abandon ont bien aussi leur charme. »

Ces paroles, découlées négligemment de la bouche de Napoléon, peuvent servir à le peindre plus que beaucoup de pages.

Nous avons alors parcouru une publication anglaise, renfermant les pièces officielles trouvées dans le portefeuille qui lui a été enlevé à Waterloo. L'Empereur, étonné lui-même de tous les ordres qu'il donnait presque à la fois, des détails sans nombre qu'il dirigeait sur tous les points de l'Empire, a dit : « Cette publication, après tout, ne saurait me faire du mal; elle fera dire à bien des gens que ce qu'elle contient n'est pas d'un homme qui

dormait; on me comparera aux légitimes, je n'y perdrai pas. »

Après le dîner, l'Empereur a causé longtemps de sujets rompus. En parlant de ses ambassadeurs, il a trouvé que M. *de Narbonne* était le seul qui eût bien mérité ce titre et rempli vraiment cette fonction. « Et cela, disait-il, par l'avantage personnel, non seulement de son esprit, mais bien plus encore par celui de ses mœurs d'autrefois, de ses manières, de son nom. Car, tant qu'on n'a qu'à prescrire, le premier venu suffit, tout est bon; peut-être même l'aide de camp est-il préférable; mais dès qu'on en est réduit à négocier, c'est autre chose; alors à la vieille aristocratie des cours de l'Europe on ne doit plus présenter que des éléments de cette même aristocratie; car elle aussi est une espèce de maçonnerie : un Otto, un Andréossi entreront-ils dans les salons de Vienne? aussitôt les épanchements de l'opinion se tairont, les habitudes de mœurs cesseront; ce sont des intrus, des profanes; les mystères doivent être interrompus. C'est le contraire pour un Narbonne, parce qu'il y a affinité, sympathie, identité; et telle femme de la vieille roche livrera peut-être sa personne à un plébéien, et ne lui découvrira pas les secrets de l'aristocratie. »

L'Empereur aimait beaucoup M. de Narbonne, il s'y était fort attaché, disait-il, et le regretta vivement. Il ne l'avait fait son aide de camp que parce que Marie-Louise, ajoutait-il, par une intrigue de son entourage, l'avait refusé pour chevalier d'honneur; poste qui était tout à fait son lot, disait Napoléon. « Jusqu'à son ambassade, répétait-il, nous avions été dupes de l'Autriche. En moins de quinze

jours, M. de Narbonne eut tout pénétré, et M. de Metternich se trouva fort gêné de cette nomination.

« Toutefois, remarquait l'Empereur, ce que peut faire la fatalité ! les succès mêmes de M. de Narbonne m'ont perdu peut-être ; ses talents m'ont été du moins bien plus nuisibles qu'utiles : l'Autriche, se croyant devinée, jeta le masque et précipita ses mesures. Avec moins de pénétration de notre part, elle eût prolongé quelque temps encore ses indécisions naturelles, et durant ce temps d'autres chances pouvaient s'élever. »

Quelqu'un ayant parlé des ambassades de Dresde et de Berlin, et penchant à blâmer nos agents diplomatiques dans ces cours, lors de la crise du retour de Moscou, l'Empereur a répondu que le vice, à cet instant, n'avait point été dans les personnes, mais bien dans les choses ; que chacun avait pu prévoir d'un coup d'œil ce qui pouvait arriver ; que lui n'en avait pas été la dupe une minute. Que s'il n'avait pas ramené l'armée lui-même à Wilna et en Allemagne, ce n'avait été que par la crainte de ne pouvoir regagner la France de sa personne. Il avait voulu remédier, disait-il, à ce péril imminent par de l'audace et de la rapidité, en traversant toute la Germanie, seul et vite. Toutefois, il s'était vu à l'instant d'être retenu en Silésie : « Mais heureusement, disait-il, les Prussiens passèrent à se consulter le moment qu'ils eussent dû employer à agir. Ils firent comme les Saxons pour Charles XII, qui disait gaiement à sa sortie de Dresde, dans une occasion semblable : Vous verrez qu'ils délibèreront demain s'ils auraient bien fait de m'arrêter aujourd'hui, etc., etc. »

L'Empereur, avant dîner, m'a fait appeler dans

son cabinet pour faire quelques thèmes anglais ; il venait, me disait-il, de faire son compte de toilette ; elle lui coûtait quatre napoléons par mois. Nous avons beaucoup ri de l'immensité du budget. Il m'a parlé de faire venir ses vêtements, ses souliers, ses bottes, de ses ouvriers ordinaires, qui avaient ses mesures. J'y trouvais de graves inconvénients ; mais ce qui devait nous mettre d'accord, lui disais-je, c'est que bien certainement on ne le permettrait pas.

« Il est dur, pourtant, disait-il, de me trouver sans argent, et je veux régulariser quelque chose à cet égard. Aussi, dès que le bill qui doit fixer notre situation ici nous sera notifié, je m'arrangerai pour avoir un crédit annuel de sept ou huit mille napoléons sur Eugène. Il ne saurait s'y refuser, il tient de moi plus de quarante millions peut-être ; et puis ce serait faire injure à ses sentiments personnels que d'en douter. D'ailleurs, nous avons de grands comptes à régler ensemble ; je suis sûr que si j'avais chargé une commission de mes conseillers d'État d'un rapport à ce sujet, elle m'eût présenté sur lui une reprise de dix à douze millions au moins. »

A dîner, l'Empereur nous a questionnés sur ce qui était nécessaire, disait-il, pour un garçon, dans une capitale de l'Europe, ou pour un ménage raisonnable, ou enfin pour un ménage de luxe.

Il aime ces questions et ces calculs, et les traite avec une grande sagacité, et des détails toujours curieux.

Chacun de nous a présenté ses budgets, et l'on s'est accordé, pour Paris, à quinze mille, quarante mille et cent mille francs. L'Empereur s'est arrêté

sur l'extrême différence qu'il y avait entre le prix des choses et celui des mêmes choses, suivant les personnes et les circonstances.

« En quittant l'armée d'Italie, a-t-il dit, pour venir à Paris, M^me^ Bonaparte avait écrit qu'on meublât, avec tout ce qu'il y avait de mieux, une petite maison que nous avions rue de la Victoire. Cette maison ne valait pas plus de quarante mille francs. Quelle fut ma surprise, mon indignation et ma mauvaise humeur, quand on me présenta le compte des meubles du salon, qui ne me semblaient rien de très extraordinaire, et qui montait pourtant à la somme énorme de cent vingt à cent trente mille francs. J'eus beau me défendre, crier, il fallut payer. L'entrepreneur montrait la lettre qui demandait tout ce qu'il y avait de mieux : or, tout ce qui était là était de nouveaux modèles faits exprès, il n'y avait pas de juge de paix qui ne m'eût condamné. »

De là, l'Empereur est passé aux prix fous demandés pour les ameublements des palais impériaux, aux grandes économies qu'il y avait introduites. Il nous a donné le prix du trône, celui des ornements impériaux, etc., etc... Quoi de plus curieux que de tenir de sa bouche ces détails, ces comptes, le mode de ses économies! Combien je regrette de ne les avoir pas consignés dans le temps! Mais veut-on connaître un de ses moyens de vérification : il revenait aux Tuileries, qu'on avait magnifiquement meublées en son absence; on n'eut rien de plus pressé que de lui faire voir et admirer le tout : il s'en montre très satisfait, et s'arrêtant à une embrasure de fenêtre, devant une fort riche tenture, il demande des ciseaux, coupe

un superbe gland d'or en pendant, le met froidement dans sa poche, et continue son inspection, au grand étonnement de ceux qui le suivaient, incertains, et cherchant à deviner son motif.

A quelques jours de là, à son lever, le gland ressort de sa poche; et le remettant à celui qui était chargé des ameublements: « Tenez, mon cher, lui dit-il, Dieu me garde de penser que vous me volez; mais on vous vole; vous avez payé ceci un tiers au-dessus de sa valeur: on vous a traité en intendant de grand seigneur, vous eussiez pu faire un meilleur marché si vous n'aviez pas été connu. »

C'est que Napoléon, dans une de ses promenades matinales, et déguisé, ce qui lui arrivait fréquemment, était entré dans plusieurs magasins de la rue Saint-Denis; avait fait évaluer ce qu'il avait emporté, proposé des entreprises analogues, et amené le résultat, disait-il, à sa plus simple expression. Chacun connaissait son faire à cet égard, et c'était là, disait-il encore, ses grands moyens d'économie domestique, qui, malgré une extrême magnificence d'ailleurs, était portée au dernier degré d'exactitude et de régularité. En dépit de ses immenses occupations, il revisait lui-même tous ses propres comptes; mais il avait sa manière: on les lui présentait toujours par spécialité; il s'arrêtait sur le premier article venu, le sucre par exemple, et trouvant des milliers de livres, il prenait une plume et demandait au comptable: « Combien de personnes dans ma maison, monsieur? » (et il fallait pouvoir lui répondre sur-le-champ.) « — Sire, tant. — A combien de livres de sucre par jour les portez-vous l'une dans l'autre? —

Sire, à tant. » Il faisait aussitôt son calcul, et se montrait satisfait, ou s'écriait en lui rejetant son papier : « Monsieur, je double votre propre estimation, et vous dépassez encore énormément ; votre compte est donc faux? Recommencez tout cela, et montrez-moi plus d'exactitude. » Et il suffisait de ce seul calcul, de cette seule algarade, faisait-il observer, pour tenir chacun dans la plus stricte régularité. Aussi disait-il parfois de son administration privée, comme de son administration publique : « J'ai introduit un tel ordre, j'emploie de telles contre-épreuves, que je ne puis être volé de beaucoup. Si je le suis encore, je le laisse sur la conscience du coupable ; il n'en sera pas étouffé, cela ne saurait être lourd. »

Le gouverneur visite ma chambre. — Critique du *Mahomet* de Voltaire. — Du Mahomet de l'histoire. — Grétry.

Lundi 22 au jeudi 25.

Depuis plusieurs jours le temps a été très mauvais. L'Empereur a discontinué ses promenades du matin, son travail est devenu plus régulier, il a dicté chaque jour sur l'époque des événements de 1814.

Sir Hudson Lowe est venu visiter l'établissement ; il est entré chez moi, et y est demeuré un quart d'heure. Il m'a dit être fâché de la manière dont nous nous trouvions ; nos demeures étaient plutôt des bivouacs, convenait-il, que des chambres. Et il avait raison : le papier goudronné dont on s'était servi pour la couverture cédait déjà à la chaleur du climat : quand il faisait du soleil, j'étouffais ; quand il pleuvait, j'étais inondé.

Il allait donner l'ordre d'y remédier autant que possible, disait-il, et a ajouté poliment qu'il avait apporté avec lui quinze cents à deux mille volumes français; que dès qu'ils seraient mis en ordre, il se ferait un plaisir de les mettre à notre disposition, etc., etc...

Racine et Voltaire ont fait les frais de ces soirées : *Phèdre*, *Athalie*, qui nous étaient lus par l'Empereur, ont fait nos délices. Il ajoutait des observations et des commentaires qui leur donnaient un nouveau prix.

Mahomet a été l'objet de sa plus vive critique, dans le caractère et dans les moyens. Voltaire, disait l'Empereur, avait ici manqué à l'histoire et au cœur humain. Il prostituait le grand caractère de Mahomet par les intrigues les plus basses. Il faisait agir un grand homme qui avait changé la face du monde, comme le plus vil scélérat, digne au plus du gibet. Il ne travestissait pas moins inconvenablement le grand caractère d'Omar, dont il ne faisait qu'un coupe-jarrets de mélodrame et un vrai masque...

Voltaire péchait ici surtout par la base, en attribuant à l'intrigue ce qui n'appartient qu'à l'opinion. « Les hommes qui ont changé l'univers, faisait observer l'Empereur, n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs; mais toujours en remuant des masses. Le premier moyen est du ressort de l'intrigue, et n'amène que des résultats secondaires; le second est la marche du génie, et change la face du monde! »

De là, l'Empereur, passant à la vérité historique, doutait de tout ce qu'on attribuait à Mahomet. « Il en aura été sans doute de lui comme de tous les

chefs de sectes, disait-il. Le Coran, ayant été fait trente ans après lui, aura consacré bien des mensonges. Alors l'empire du prophète, sa doctrine, sa mission étant déjà fondés, accomplis, on a pu, on a dû parler en conséquence. Néanmoins il reste encore à expliquer comment l'événement prodigieux dont nous sommes certains, la conquête du monde, a pu s'opérer en si peu de temps; cinquante ou soixante ans ont suffi. Par qui a-t-elle été opérée? par des peuplades du désert, peu nombreuses, ignorantes, nous dit-on, mal aguerries, sans discipline, sans système. Et pourtant elles agissaient contre le monde civilisé, riche de tant de moyens! Ici le fanatisme ne saurait suffire; car il lui a fallu le temps de se créer lui-même, et la carrière de Mahomet n'a été que de treize ans... »

L'Empereur pensait qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent parfois les prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée; que peut-être ces peuples, surgis tout à coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talents, des impulsions irrésistibles; ou quelque autre cause de cette nature, etc.

En somme, Napoléon, sur les affaires de l'Orient, s'éloignait beaucoup des croyances communes, tirées de nos livres habituels. Il avait à cet égard des idées tout à fait à lui, et pas bien arrêtées, disait-il; et c'était son expédition d'Égypte qui avait amené ce résultat dans son esprit.

« Il est étonnant, pour revenir à Voltaire, disait-il, combien peu il supporte la lecture. Quand la pompe de la diction, les prestiges de la scène ne trompent plus l'analyse ni le vrai goût, alors il perd immédiatement mille pour cent. On ne croira qu'avec peine, continuait-il, qu'au moment de la Révolution, Voltaire eût détrôné Corneille et Racine : on s'était endormi sur les beautés de ceux-ci, et c'est au premier consul qu'est dû le réveil. »

Et l'Empereur disait vrai. Il est sûr que c'est en nous ramenant à la civilisation, qu'il nous a ramenés au bon goût. C'est lui qui fit reparaître alors tous nos chefs-d'œuvre nationaux dramatiques et lyriques, jusqu'aux pièces mêmes proscrites par la politique : ainsi on revit *Richard Cœur-de-Lion*, qu'un tendre intérêt avait comme consacré aux Bourbons.

« Le pauvre Grétry m'en sollicitait depuis longtemps, nous disait un jour l'Empereur, et je hasardais en l'accordant une épreuve redoutable ; on me prédisait de grands scandales. La représentation eut lieu néanmoins sans nul inconvénient ; alors j'ordonnai de la répéter huit jours, quinze jours de suite, jusqu'à indigestion. Le charme rompu, *Richard* a continué d'être joué sans qu'on y songeât davantage, jusqu'au moment où les Bourbons à leur tour l'ont proscrit, parce qu'un tendre intérêt le consacrait désormais à ma personne. »

Étrange vicissitude, qui s'est renouvelée encore, nous a-t-on dit, pour le drame du *Prince Édouard* ou du *Prétendant en Écosse*. L'Empereur l'avait interdit à cause des Bourbons, et les Bourbons viennent de l'interdire à cause de l'Empereur.

Ma visite à *Plantation-House*. — Insinuation. — Première méchanceté de sir H. Lowe. — Proclamations de Napoléon. — Sa politique en Égypte. — Aveu d'acte illégal.

Vendredi 26 août.

J'ai été à *Plantation-House* faire ma visite. Lady Lowe m'a paru belle, aimable, un tant soit peu actrice. Sir Hudson Lowe l'a épousée peu de temps avant son départ d'Europe, et précisément, nous a-t-on dit, pour l'aider à faire les honneurs de la colonie. J'ai compris que cette dame était veuve d'un des officiers de l'ancien régiment de sir Hudson Lowe, et sœur d'un colonel tué à Waterloo.

Le gouverneur m'a témoigné une politesse et une bienveillance toutes particulières, qui m'ont frappé. Nous étions de connaissance depuis longtemps, sans que je m'en doutasse, m'a-t-il dit. Depuis longtemps, l'*Atlas de M. Lesage,* continuait-il, avait charmé ses instants, sans qu'il pût imaginer certainement alors la circonstance qui lui ferait connaître son auteur. Il s'était procuré cet ouvrage en Sicile, où il l'avait fait venir de Naples en contrebande. Il ne tarissait pas sur les louanges données à l'atlas; il avait souvent lu la bataille d'Iéna avec le général Blücher, au quartier général duquel il était commissaire de sa nation, dans la campagne de 1814; il avait toujours admiré les expressions libérales, l'esprit de modération et d'impartialité avec lesquels l'Angleterre, bien qu'ennemie, y était constamment traitée; mais certains passages équivoques l'avaient grandement frappé dans le temps, remarquait-il; c'étaient des passages d'opposition ou de censure envers celui qui nous gouvernait. Il les expliquait par ma qua-

lité et mes doctrines d'ancien émigré ; et aujourd'hui cela lui semblait une singulière contradiction de me retrouver ici, auprès de cette personne.

Or, nous venions d'apprendre que sir Hudson Lowe avait toujours été en Italie un chef de haute police, un agent actif d'espionnage et d'embauchage. Je n'ai pu me défendre, je l'avoue, de soupçonner, dans cette conversation, certaine insinuation. S'il en eût été ainsi, et l'Empereur n'en a pas douté, la chose était assez bien embarquée de sa part ; et si je me fusse moins respecté, je pouvais lui faire beau jeu et le laisser aller fort loin ; mais je me suis contenté de répondre qu'il s'était tout à fait mépris sur l'application des passages équivoques, et qu'ils ne pouvaient s'adresser à Napoléon, puisqu'il me voyait auprès de lui.

J'ai trouvé chez moi au retour deux ouvrages français que sir Hudson Lowe m'avait envoyés dès le matin, avec un billet dans lequel il exprimait son espoir qu'ils seraient agréables à l'Empereur. Le croirait-on ? le premier de ces ouvrages était l'*Ambassade de Varsovie*, par l'abbé de Pradt... *Première méchanceté de sir Hudson Lowe !* car c'était une nouveauté, il est vrai, mais un véritable libelle, uniquement dirigé contre Napoléon.

Quant au second, au premier instant je l'ai cru un trésor, j'ai pensé qu'il allait tout à fait nous tenir lieu des *Moniteurs*, et nous fournir tous les matériaux qui nous manquaient. C'était le *Recueil des proclamations et de toutes les pièces officielles de Napoléon*, comme *général*, comme *premier consul*, comme *empereur ;* mais il était du libelliste Goldsmith, fort incomplet ; les plus beaux bulletins sont supprimés, etc. Toutefois, dans cet état d'im-

perfection, ce recueil demeure encore le plus beau monument qu'aucun homme ait jamais laissé sur la terre.

L'Empereur, après le dîner, s'est amusé à lire dans Goldsmith quelques-unes de ses proclamations à l'armée d'Italie. Elles réagissaient sur lui-même, il s'y complaisait, il en était ému. « Et ils ont osé dire que je ne savais pas écrire ! » s'est-il écrié.

Il est ensuite passé aux proclamations d'Égypte, et a beaucoup plaisanté sur celle dans laquelle il se donnait comme inspiré et envoyé de Dieu. « C'était du charlatanisme, convenait-il, mais du plus haut. D'ailleurs, tout cela n'était que pour être traduit en beaux vers arabes, et par un de leurs scheiks les plus habiles. Mes Français, disait-il, ne faisaient qu'en rire, et leurs dispositions à cet égard étaient telles, en Italie et en Égypte, que pour pouvoir les ramener à entendre citer la religion, j'étais obligé d'en parler fort légèrement moi-même, de placer les juifs à côté des chrétiens, les rabbins à côté des évêques. »

Du reste il était faux que, comme on le disait dans Goldsmith, il se fût jamais habillé en musulman ; s'il était jamais entré dans une mosquée, cela avait toujours été, disait-il, comme vainqueur, jamais comme fidèle (je renvoie à cet égard aux campagnes d'Egypte) ; il donnait trop à la gravité, avait trop de respect de lui-même pour avoir jamais laissé échapper aucun signe équivoque à ce sujet.

« Et après tout, ajoutait-il gaiement, ce n'est pas qu'il eût été impossible que les circonstances m'eussent amené à embrasser l'islamisme ; et, comme disait cette bonne reine de France : *Vous m'en direz tant* !... Mais ce n'eût été qu'à bonne

enseigne; il m'eût fallu pour cela au moins jusqu'à l'Euphrate. Le changement de religion, inexcusable pour des intérêts privés, peut se comprendre peut-être par l'immensité de ses résultats politiques. Henri IV avait bien dit: *Paris vaut bien une messe.* Croit-on que l'empire d'Orient et peut-être la sujétion de toute l'Asie n'eussent pas valu un turban et des pantalons; car c'est au vrai uniquement à quoi cela se fût réduit. Les grands scheiks s'étaient étudiés à nous faire beau jeu, ils avaient aplani les grandes difficultés; ils permettaient le vin et nous faisaient grâce de toute formalité corporelle; nous ne perdions donc que nos culottes et un chapeau. Je dis nous, car l'armée, disposée comme elle l'était, s'y fût prêtée indubitablement, et n'y eût vu que du rire et des plaisanteries. Cependant voyez les conséquences! je prenais l'Europe à revers, la vieille civilisation européenne demeurait cernée, et qui eût songé alors à inquiéter le cours des destinées de notre France, ni celui de la régénération du siècle!

« Qui eût osé l'entreprendre? Qui eût pu y parvenir? etc. »

L'Empereur, continuant de parcourir Goldsmith, est tombé par hasard sur l'acte des consuls qui cassait le commandant de Mantoue, pour la reddition de sa place. « C'était un acte illégal, tyrannique, sans doute, a-t-il dit; mais ici c'était un mal nécessaire, c'était la faute des lois. Il était cent fois, mille fois coupable, et pourtant il est douteux que nous l'eussions fait condamner. Son acquittement eût produit le plus mauvais effet. Nous le frappâmes donc avec l'arme de l'opinion; mais, je le répète, c'est un acte tyrannique, un de ces coups de bou-

toir indispensablement nécessaires parfois, au milieu des grandes nations, et dans les grandes circonstances. »

Première insulte, première barbarie de sir H. Lowe. — Traits caractéristiques.

Samedi 27.

Le gouverneur sir Hudson Lowe est venu sur les deux heures. Il a fait demander à l'Empereur son agrément pour qu'on fît comparaître tous ses domestiques devant lui. *Première insulte de sir Hudson Lowe.*

Il voulait probablement vérifier s'ils avaient fait leurs déclarations avec pleine et libre volonté. M. de Montholon, chargé du service de la maison, a répondu, au nom de l'Empereur, à sir Hudson Lowe que Sa Majesté ne pouvait imaginer qu'on eût la prétention de mettre le doigt entre lui et son valet de chambre; que si on demandait sa permission il la refusait; que si les instructions portaient cette mesure, on avait la force, on pouvait la remplir; que ce serait un outrage de plus, ajouté à ceux que le ministère anglais accumulait sur sa tête.

Je les ai joints à cet instant; il m'a été aisé de voir que les deux interlocuteurs étaient peu satisfaits l'un de l'autre. Après quelques moments de silence et de mécontentement apparent, le gouverneur s'adressant à moi m'a dit qu'il semblait qu'autour de l'Empereur on ne cherchât qu'à créer des désagréments et des embarras. Il m'a mis au courant; je lui ai fait observer qu'il était assez simple que l'Empereur ayant une maison, qu'il n'avait pas demandée, il n'y voulût pas de son gré

aucune interférence étrangère. Que si lui, gouverneur, avait quelques doutes à éclaircir relativement aux domestiques, il avait deux systèmes à suivre : des voies indirectes, inaperçues, qui ne blessent point, ou bien la force et l'autorité ; qu'il possédait celle-ci, et que rien ne pouvait le gêner à ce égard : mais que la route qu'il prenait était fort éloignée de nos mœurs. Que l'Empereur, du reste, voulait se montrer l'homme le plus tranquille du monde, dans sa situation nouvelle ; qu'il se retirait en lui-même, ne voulant, ne demandant rien ; sentant, dévorant tout ; que la fortune avait pu lui arracher la puissance ; mais que rien ne pouvait le dépouiller du respect de lui-même ; que la connaissance, la délicatesse de sa dignité étaient les seules choses qui lui restassent, dont il pût se dire le maître.

Toutefois les domestiques vinrent : M. de Montholon et moi nous nous mîmes à l'écart, pour ne pas sanctionner une telle mesure par notre présence. Le gouverneur leur parla et vint nous joindre ensuite, nous disant : « Je suis content à présent, je puis mander à mon gouvernement que tous ont signé de plein gré et de leur bonne volonté. »

Il lui restait pourtant de l'humeur sans doute ; car il se mit, assez hors de propos, à nous vanter la beauté du site, nous disant qu'après tout nous n'étions pas si mal. Et comme nous lui disions que dans ce climat brûlant nous restions sans ombrage, sans un seul arbre. *On en plantera,* nous dit-il. Quel mot atroce ! *Première barbarie de sir Hudson Lowe !* et il nous a quittés.

Vers les cinq heures, l'Empereur est monté en

voiture pour faire un tour de promenade. En sortant de chez lui, il nous a dit : « *Messieurs, un homme de moins, et j'étais le maître du monde!* Cet homme, le devinez-vous? » Nous écoutions... « Eh bien! c'est l'abbé de Pradt, a-t-il dit, l'aumônier du Dieu Mars. » Nous nous sommes mis à rire.

« Je n'en impose pas, a-t-il continué, c'est ainsi qu'il commence dans son *Ambassade de Varsovie*, vous pouvez le lire. C'est un bien méchant ouvrage contre moi; un vrai libelle, dans lequel il m'accable de torts, d'injures, de calomnies. Mais, soit que j'aie été bien disposé, soit qu'il n'y ait, comme on dit, que la vérité qui blesse, il n'a fait que me faire rire, il m'a vraiment amusé. »

Au retour de la promenade l'Empereur est rentré chez lui et a travaillé avec l'un de ces Messieurs.

Deux de nous avaient parfois des différends. On ne le trouve ici que parce que j'y rencontre des traits caractéristiques de l'âme et du cœur de celui à qui nous nous étions consacrés; et puis d'ailleurs les papiers du temps et le retour de l'un d'eux en Europe, à cause de cette circonstance, l'ont assez fait connaître.

Me rendant au salon pour y attendre le dîner, j'y ai trouvé l'Empereur qui s'exprimait avec la dernière chaleur sur ce sujet, qui le contrariait à l'excès; cela a été fort long, très vif, fort touchant...

. . . . . .

« Vous m'avez suivi pour m'être agréables, dites-vous? *Soyez frères!* autrement vous ne m'êtes qu'importuns!... Vous voulez me rendre heureux? *Soyez frères!* autrement vous ne m'êtes qu'un supplice!

« Vous parlez de vous battre, et cela sous mes yeux! ne suis-je donc plus tout l'objet de vos soins; et l'œil de l'étranger n'est-il pas arrêté sur nous!... Je veux qu'ici chacun soit animé de mon esprit... Je veux que chacun soit heureux autour de moi; que chacun surtout y partage le peu de jouissances qui nous sont laissées. Il n'est pas jusqu'au petit Emmanuel que voilà que je ne prétende en avoir sa part complète... »

Le dîner seul a terminé la mercuriale, l'Empereur y a été silencieux. Au dessert, il s'est fait apporter Voltaire, et a entamé la lecture de quelques-unes de ses pièces, qu'il a interrompue bientôt après. Nous nous en dégoûtons chaque jour davantage.

L'Empereur s'est retiré de très bonne heure, et bientôt après m'a fait appeler dans sa chambre à coucher où je suis demeuré assez tard...

Abbé de Pradt. — Son ambassade à Varsovie. — Guerre de Russie. — Son origine.

Dimanche 28.

L'Empereur est revenu sur M. l'abbé de Pradt et sur son ouvrage; il le réduisait à la première et à la dernière page. « Dans la première, disait-il, il se donne pour le seul homme qui ait arrêté Napoléon dans sa course; dans la dernière, il laisse voir que l'Empereur, à son passage, au retour de Moscou, le chassa de son ambassade, ce qui est vrai; et c'est ce que son amour-propre cherche à défigurer ou à venger: voilà tout l'ouvrage.

« Mais l'abbé, continuait-il, n'avait atteint à Varsovie aucun des buts qu'on se proposait; il avait, au

contraire, fait beaucoup de mal. Les bruits contre lui étaient accourus en foule de toutes parts au devant de moi. Les auditeurs de son ambassade, ces jeunes gens mêmes avaient été choqués de sa tenue, et furent jusqu'à l'accuser d'intelligence avec l'ennemi, ce que je fus loin de croire. Mais il eut en effet avec moi une longue conversation qu'il dénature, comme de raison; et c'est pendant même qu'il débitait complaisamment un long verbiage d'esprit, que je jugeais être autant d'inepties et d'impertinences, que je griffonnai sur le coin de la cheminée, sous les propres yeux de M. de Pradt, et tout en l'écoutant, l'ordre de le retirer de son ambassade et de l'envoyer au plus tôt en France[1]. Circonstance qui fit beaucoup rire alors, et que l'abbé semble tenir extrêmement à dissimuler. »

Du reste, je ne puis me refuser de transcrire ici ce qu'il dit, dans cet ouvrage, de la cour de l'Empereur Napoléon à Dresde, parce que ces paroles font image, et donnent une juste idée de la nature des choses et des personnes en ce moment-là.

« O vous, y est-il dit, qui voulez vous faire une juste idée de la prépondérance qu'a exercée en Europe l'Empereur Napoléon! qui désirez mesurer les degrés de frayeur au fond de laquelle étaient tombés presque tous les souverains! transportez-vous en esprit à Dresde, et venez-y contempler ce prince superbe, au plus haut période de sa gloire, si voisin de sa dégradation!

« L'Empereur occupait les grands appartements du château; il y avait mené une partie nombreuse de sa maison, il y tenait table, et à l'exception du

1. Voyez *Lettres du Cap.*

premier dimanche, où le roi de Saxe donna un gala, ce fut toujours chez Napoléon que les souverains et une partie de leurs familles se réunirent, d'après les invitations adressées par le grand-maréchal de son palais. Quelques particuliers y étaient admis. J'ai joui de cet honneur, le jour de ma nomination à l'ambassade de Varsovie.

« Les levers de l'Empereur se tenaient, comme aux Tuileries, à neuf heures. C'est là qu'il fallait voir en quel nombre, avec quelle soumission craintive, une foule de princes, confondus avec les courtisans, souvent à peine aperçus par eux, attendaient le moment de comparaître devant le nouvel arbitre de leurs destinées. »

Ce morceau et quelques autres d'une aussi grande vérité et d'une aussi belle diction, sont étouffés sous une foule de détails pleins de déguisement et de malice. Ce sont des faits dénaturés, dit l'Empereur, des conversations mutilées; et, s'arrêtant sur les détails de l'impératrice d'Autriche, comblée d'adulations, et sur ceux de l'empereur Alexandre, dont l'auteur vante les vertus aimables, les qualités brillantes, au détriment et en opposition de lui, Napoléon, il a conclu: « Certes ce n'est pas là un évêque français, c'est un mage de l'Orient, adorateur du soleil qui s'élève. » Et ici je vais supprimer encore, et par un sentiment de justice puisé dans ses derniers écrits, plusieurs autres articles et beaucoup de détails.

Toutefois, à ses efforts pour prouver que nous avons été les injustes agresseurs dans la querelle de Russie, je vais opposer ce qui suit:

L'Empereur, parlant de cette guerre, disait: « Il n'est point de petits événements pour les na-

tions et les souverains : ce sont eux qui gouvernent leurs destinées. Depuis quelque temps, il s'était élevé de la mésintelligence entre la France et la Russie.

« La France reprochait à la Russie la violation du système continental.

« La Russie exigeait une indemnité pour le duc d'Oldembourg, et élevait d'autres prétentions.

« Des rassemblements russes s'approchaient du duché de Varsovie ; une armée française se formait au nord de l'Allemagne. Cependant on était encore loin d'être décidé à la guerre, lorsque tout à coup une nouvelle armée russe se met en marche vers le duché, et une note insolente est présentée à Paris comme *ultimatum* par l'ambassadeur russe, qui, au défaut de son acceptation, menace de quitter Paris sous huit jours.

« Je crus alors la guerre déclarée. Depuis longtemps je n'étais plus accoutumé à un pareil ton. Je n'étais pas dans l'habitude de me laisser prévenir! Je pouvais marcher à la Russie à la tête du reste de l'Europe ; l'entreprise était populaire, la cause était européenne ; c'était le dernier effort qui restait à faire à la France ; ses destinées, celles du nouveau système européen étaient au bout de la lutte. La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre ; la paix du globe était en Russie, et le succès ne devait point être douteux. Je partis ; toutefois, arrivé à la frontière, moi, à qui la Russie avait déclaré la guerre en retirant son ambassadeur, je crus devoir envoyer le mien (Lauriston) à l'empereur Alexandre, à Wilna ; il fut refusé, et la guerre commença.

« Cependant, qui le croirait! Alexandre et moi

nous étions tous les deux, continuait l'Empereur, dans l'attitude de deux bravaches, qui, sans avoir envie de se battre, cherchent à s'effrayer mutuellement. Volontiers, je n'eusse pas fait la guerre; j'étais entouré, encombré de circonstances inopportunes, et tout ce que j'ai appris depuis m'assure qu'Alexandre en avait bien moins envie encore.

« M. de Romanzof, qui avait conservé des relations à Paris, et qui, plus tard, au moment des échecs éprouvés par les Russes, fut fort maltraité par Alexandre pour la résolution qu'il lui avait fait prendre, l'avait assuré que le moment était venu où Napoléon, embarrassé, ferait des sacrifices pour éviter la guerre; que l'occasion était favorable, qu'il fallait la saisir; qu'il ne s'agissait que de se montrer et de parler ferme; qu'on aurait les indemnités du duc d'Oldembourg; qu'on acquerrait Dantzik, et que la Russie se créerait une immense considération en Europe.

« Telle était la clef du mouvement des troupes russes et de la note insolente du prince Kourakin, qui, sans doute, n'était pas dans le secret, et qui avait eu tort, par son peu d'esprit, d'exécuter ses instructions trop à la lettre. La même présomption, le même système amena encore le refus de recevoir Lauriston à Wilna; et voici, disait Napoléon, les vices et le malheur de ma diplomatie nouvelle: elle demeurait isolée, sans affinité, sans contact, au milieu des objets qu'il s'agissait de manier. Si j'avais eu un ministre des relations extérieures de la vieille aristocratie, un homme supérieur, il eût pu, il eût dû dans la conversation deviner cette nuance, et nous n'eussions pas eu la guerre. Talleyrand en eût été capable peut-être, mais ce fut au-

dessus de la nouvelle école. Pour moi, je ne pouvais pourtant deviner tout seul; la dignité m'interdisait les éclaircissements personnels; je ne pouvais juger que sur les pièces, et j'avais beau les tourner, les retourner, arrivé à un certain point, elles demeuraient muettes, et ne pouvaient répondre à toutes mes attaques.

« A peine eus-je ouvert la campagne, que le masque tomba; les vrais sentiments de l'ennemi durent se montrer. Au bout de trois ou quatre jours, frappé de nos premiers succès, Alexandre me dépêcha quelqu'un pour me dire que si je voulais évacuer le territoire envahi, revenir au Niémen, il allait traiter. Mais à mon tour je pris cela pour une ruse; j'étais enflé du succès, j'avais pris l'armée russe en flagrant délit; tout était culbuté et en désordre; j'avais coupé Bagration; je devais espérer de le détruire; je crus donc qu'on ne voulait que gagner du temps pour le sauver et se rallier. Nul doute que si j'avais été convaincu de la bonne foi d'Alexandre, je n'eusse accédé à sa demande. Je serais revenu au Niémen, il n'eût pas passé la Dwina; Wilna eût été neutralisé; nous nous y serions rendus, chacun avec deux ou trois bataillons de notre garde, nous eussions traité en personne. Que de combinaisons j'eusse introduites!... Il n'eût eu qu'à choisir!... Nous nous serions séparés bons amis...

« Et malgré les événements qui ont suivi et le laissent triomphant, est-il bien prouvé que ce parti eût été moins avantageux pour lui que ce qui est arrivé depuis? Il est venu à Paris, il est vrai, mais avec toute l'Europe. Il a acquis la Pologne; mais quelles seront les suites de l'ébranlement donné à

tout le système européen, de l'agitation donnée à tous les peuples, de l'accroissement de l'influence européenne sur le reste de la Russie, par l'agglomération des acquisitions nouvelles, par les courses lointaines des soldats russes, par l'influence des hommes et des lumières hétérogènes qui viennent s'y réfugier de toutes parts! etc., etc.

« Les souverains russes se contenteront-ils de consolider ce qu'ils ont acquis? Mais si l'ambition les saisit au contraire, à quelle entreprise, à quelle extravagance ne peuvent-ils pas se livrer! et pourtant ils ont perdu Moscou, ses richesses, ses ressources, celles d'un grand nombre d'autres villes! Ce sont autant de plaies qui saigneront plus de cinquante ans. Et pourtant que n'aurions-nous pas pu fixer à Wilna pour le bien-être de tous, pour celui des peuples aussi bien que pour celui des rois!!!... »

Dans un autre moment, l'Empereur disait : « J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie; il en a été plus d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement. La Russie la voulait; je ne devais pas l'accorder : c'est une clef trop précieuse; elle vaut à elle seule un empire : celui qui la possédera peut gouverner le monde. »

Et comme l'Empereur se résumant en est revenu à dire : « Qu'a donc gagné Alexandre qu'il n'eût obtenu à Wilna à bien meilleur compte? » Il est échappé à quelqu'un de dire : « Sire, d'avoir vaincu et d'être demeuré triomphant. » — « Ce pourra être la pensée du vulgaire, s'est écrié l'Empereur, ce ne saurait être celle d'un roi. Un roi,

s'il gouverne par lui-même, ou ses conseils, s'il en est incapable, ne doit point, dans une aussi grande entreprise, avoir pour but la victoire, mais bien ses résultats. Et puis, ne s'arrêterait-on même qu'à cette considération vulgaire, je maintiens que le but encore serait manqué, car ici la palme des suffrages doit demeurer au vaincu.

« Qui pourrait mettre en parallèle mes succès d'Allemagne avec ceux des alliés en France? Les gens éclairés, réfléchis, l'histoire, ne le feront point.

« Les alliés sont venus traînant toute l'Europe contre presque rien du tout. Ils présentaient six cent mille hommes en ligne, ils avaient une réserve égale. S'ils étaient battus, ils ne couraient aucun risque; ils se repliaient. Moi, au contraire, en Allemagne, à cinq cents lieues au loin, j'étais à peine à force égale; je demeurais entouré de puissances et de peuples retenus seulement par la crainte; à chaque instant, au premier échec, ils pouvaient se déclarer. Je triomphais au milieu des périls toujours renaissants; il me fallait sans cesse autant d'adresse que de force. Qu'il me fallut un étrange caractère dans toutes ces entreprises, un étrange coup d'œil, une étrange confiance dans mes combinaisons, désapprouvées par tous ceux peut-être qui m'environnaient!

« Quels actes les alliés opposeront-ils à de tels actes? Si je n'eusse vaincu à Austerlitz, j'allais avoir toute la Prusse sur les bras. Si je n'eusse triomphé à Iéna, l'Autriche et l'Espagne se déclaraient sur mes derrières. Si je n'eusse battu à Wagram, qui ne fut pas une victoire aussi décisive, j'avais à craindre que la Russie ne m'abandonnât, que la

Prusse ne se soulevât, et les Anglais étaient déjà devant Anvers.

« Toutefois quelles ont été mes conditions après la victoire?

« A Austerlitz, j'ai laissé la liberté à Alexandre, que je pouvais faire mon prisonnier[1].

« Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse, que j'en avais abattue.

« Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autrichienne.

« Attribuera-t-on tout cela à de la simple magnanimité? Les gens forts et profonds auraient le droit de m'en blâmer. Aussi, sans repousser ce sentiment, qui ne m'est pas étranger, aspirais-je à de plus hautes pensées encore. Je voulais préparer la fusion des grands intérêts européens, ainsi que j'avais opéré celle des partis au milieu de nous. J'ambitionnais d'arbitrer un jour la grande cause des peuples et des rois; il me fallait donc me créer des titres auprès des rois, me rendre populaire au milieu d'eux. Il est vrai que ce ne pouvait être sans perdre auprès des peuples, je le sentais bien; mais j'étais tout-puissant et peu timide; je m'inquiétais peu des murmures passagers des peuples, bien sûr que le résultat devait me les ramener infailliblement.

« Cependant, continuait l'Empereur, je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre

1. Depuis mon retour en Europe, on m'a assuré qu'il existait deux billets au crayon de l'Empereur Alexandre, sollicitant anxieusement qu'on le laissât passer. Si cela était vrai, quelle vicissitude de fortune! Le vainqueur magnanime aurait péri dans les fers, au loin de l'Europe, privé de sa famille, et précisément au nom du vaincu qu'il avait si généreusement écouté!!!

l'Autriche davantage. Elle demeurait trop forte pour notre sûreté : c'est elle qui nous a perdus. Le lendemain de la bataille, j'aurais dû faire connaître, par une proclamation, que je ne traiterais avec l'Autriche que sous la séparation préalable des trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême. Et, le croira-t-on? un prince de la maison d'Autriche m'a fait insinuer plusieurs fois de lui en faire passer une, ou même de le mettre sur le trône de sa maison, alléguant que ce ne serait qu'alors que cette puissance marcherait de bonne foi avec moi. Il offrait de me donner en espèce d'otage son fils pour aide de camp..., en outre de toutes les garanties imaginables. »

L'Empereur disait s'en être même occupé. Il avait balancé quelque temps avant son mariage avec Marie-Louise; mais depuis, continuait-il, il en eût été incapable. Il se sentait des sentiments trop bourgeois sur l'article des alliances, disait-il : « L'Autriche était devenue ma famille; et pourtant ce mariage m'a perdu. Si je ne m'étais pas cru tranquille et même appuyé sur ce point, j'aurais retardé de trois ans la résurrection de la Pologne, j'aurais attendu que l'Espagne fût soumise et pacifiée. J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs, etc... »

L'Empereur souffrant. — Premier jour de complète réclusion. — Ambassadeurs persan et turc. — Anecdotes.

Lundi 29.

Sur les cinq heures, le grand-maréchal m'a fait une petite visite dans ma chambre, il n'avait pu voir l'Empereur, qui était resté enfermé toute la

journée, étant souffrant et n'ayant voulu voir personne. Sur la fin du jour, je suis allé me promener dans les allées que l'Empereur parcourt d'ordinaire vers ce temps; j'étais triste de m'y trouver seul. Nous avons dîné sans lui.

Sur les neuf heures, au moment où je calculais que la journée se serait écoulée sans que je le visse, il m'a fait demander; je lui ai témoigné de l'inquiétude. Il m'a dit qu'il était bien, qu'il ne souffrait pas, qu'il lui avait pris fantaisie de demeurer seul; qu'il avait lu toute la journée; et qu'elle lui avait paru courte et d'un calme parfait.

Cependant il avait l'air triste, ennuyé. Dans son désœuvrement il a pris mon Atlas, qui s'est ouvert à la mappemonde; il s'est arrêté sur la Perse. « Je l'avais bien judicieusement ajustée, a-t-il dit, quel heureux point d'appui pour mon levier, soit que je voulusse inquiéter la Russie ou déborder sur les Indes. J'avais commencé des rapports avec ce pays, et j'espérais les amener jusqu'à l'intimité, aussi bien qu'avec la Turquie. Il était à croire que ces animaux eussent assez compris leurs intérêts pour cela; mais ils m'ont échappé l'un et l'autre au moment décisif: l'or des Anglais a été plus fort que mes combinaisons! Quelques ministres infidèles auront, pour quelques guinées, livré l'existence de leur pays; résultat ordinaire sous des monarques de sérail ou des rois fainéants. »

De là l'Empereur, laissant la haute politique, est passé à des anecdotes de sérail, puis aux Persans de Montesquieu et à ses lettres, qu'il disait pleines d'esprit, d'observations fines, et surtout la satire sanglante du temps. Il s'est ensuite arrêté sur les ambassadeurs turc et persan qui ont demeuré à

Paris sous son règne; il me demandait quelle impression ils avaient produite dans la capitale; s'ils y faisaient des visites, s'ils recevaient du monde, etc., etc.

Je répondais qu'un moment ils avaient occupé la capitale, et fort longtemps fait le spectacle de la cour, le Persan surtout. A son arrivée, il recevait volontiers, et comme il distribuait facilement des essences et allait même jusqu'aux schals, il y eut fureur parmi les femmes, mais le grand nombre le força bientôt de borner sa libéralité, et dès lors, et le moment de la vogue passé, il ne fut plus question de lui. J'ajoutais à l'Empereur qu'à la cour, et quand Sa Majesté n'y était pas, nous nous étions permis parfois, très inconsidérément sans doute, quelques espiègleries à leur égard. Un jour entre autres, à un concert de l'impératrice Joséphine, Asker-kan, avec sa longue barbe peinte, s'ennuyant sans doute de cette musique, s'endormit debout adossé à la muraille, ses pieds un tant soit peu en avant, appuyés à un fauteuil que retenait le coin de la cheminée; on trouva gai de le lui soutirer doucement, de sorte qu'il manqua glisser tout de son long, et ne se retint qu'en faisant un bruit effroyable. C'était celui des deux qui entendait le mieux la plaisanterie; cependant, cette fois, il se fâcha violemment; et comme nous ne nous comprenions que des yeux et du geste, la scène était des plus plaisantes. Le soir, l'impératrice, qui se fit expliquer la cause du bruit qu'elle avait entendu, en rit beaucoup et gronda bien davantage. « C'était très mal assurément, remarquait l'Empereur; mais aussi que diable venait-il faire là? — Sire, il venait faire sa cour, ainsi que son camarade le Turc; ils

espéraient que Votre Majesté le saurait, bien qu'elle fût peut-être alors à cinq cents lieues. » J'ajoutais que nous leur avions vu faire des actes de courtisanerie bien plus forts encore, quoiqu'il ne s'en fût peut-être pas aperçu davantage. « Nous les avons vus, lui disais-je, après les grandes audiences diplomatiques du dimanche, suivre Votre Majesté à la messe, et partager les travées de la chapelle avec des cardinaux de la sainte église romaine. — Quelle monstruosité pour eux! s'écriait l'Empereur; quel renversement de tous leurs principes et de toutes leurs coutumes! Que de choses extraordinaires j'ai fait faire! et pourtant rien de tout cela n'était commandé, pas même aperçu. »

La conversation continuant sur les deux Orientaux, je racontais qu'on m'avait dit que l'archichancelier Cambacérès leur avait un jour donné un grand dîner à tous deux ensemble.

Quoique des mêmes contrées et de la même religion, ils montraient pourtant deux nuances fort différentes : le Turc, disciple d'Omar, était le janséniste; le Persan, sectateur d'Aly, était le jésuite. On disait plaisamment qu'à ce repas ils s'observaient l'un et l'autre à l'égard du vin, comme deux évêques auraient pu le faire pour le gras du vendredi.

Le Turc, atrabilaire et ignorant, fut déclaré n'être qu'une grosse bête. Le Persan, littérateur et fort causant, passa pour avoir beaucoup d'esprit. On observa qu'il prenait tous ses mets à pleines mains, n'employant que ses doigts pour manger, et il s'en serait peu fallu qu'il n'eût servi ses voisins de la sorte. Un de nos usages le frappa, c'était de nous voir manger du pain avec tous nos mets : il

ne concevait pas que nous nous crussions obligés, disait-il, de manger constamment de la même chose avec toutes choses.

Je dois avoir déjà dit que rien n'amuse et ne distrait plus complètement l'Empereur, autant que le récit des mœurs et des histoires de nos salons.

L'émigration, le faubourg Saint-Germain étaient des sujets sur lesquels il revenait avec moi le plus volontiers, dès que nous étions ensemble; et il expliquait cela, me disant une fois: « J'étais au fait des miens; mais j'ai toujours ignoré ceux-là. » C'était d'ailleurs en lui, ajoutait-il, le penchant naturel de savoir ce qui se passait chez le voisin, le commérage des petites villes. « Ce n'est pas, continuait-il, qu'on ne m'en parlât beaucoup au temps de ma puissance; mais si l'on m'en disait du bien, je me tenais aussitôt en garde, je craignais les insinuations, et si l'on m'en parlait mal, je me défiais de la délation; et j'avais à me défendre du mépris. Ici, mon cher, aucun de ces inconvénients; vous et moi, nous sommes déjà de l'autre monde, nous causons aux Champs-Élysées: vous êtes sans intérêts, et moi sans défiance. »

J'étais donc heureux quand l'occasion de raconter se présentait, et je la saisissais avec empressement. Du reste, l'Empereur me devinait à cet égard, et m'en tenait compte; car à la fin d'une de mes histoires, me pinçant l'oreille, il me dit d'un son de voix qui me ravissait: « J'ai trouvé dans votre Atlas qu'un roi du Nord ayant été muré dans un cachot, un soldat avait demandé et obtenu de s'y enfermer avec lui pour le désennuyer, soit en le faisant parler, soit en lui racontant: mon cher, vous voilà ce soldat. » Je lui racontai donc

en ce moment la mystification qu'on avait placée sur le compte de M. de Marbois; elle était neuve pour l'Empereur.

Un jour Asker-kan, disait-on, qui était malade, et ennuyé de sa médecine persane, ordonna qu'on fût chercher M. Bourdois, un des fameux médecins de Paris. On se trompa, et l'on fut chez M. de Marbois, ex-ministre du Trésor, et alors président de la Cour des comptes. « Son Excellence l'ambassadeur de Perse, lui dit-on, est fort malade, et désire avoir une entrevue avec vous. » M. de Marbois ne voit pas d'abord quels rapports il peut avoir avec l'ambassadeur de Perse. Toutefois, c'était l'envoyé d'un grand prince, et il n'est rien dont la vanité ne s'accommode. Il s'y rend avec pompe, et il faut convenir que son costume n'était guère propre à détromper Asker-kan, qui dès qu'il l'aperçoit lui tire la langue, lui tend le bras et lui présente le pouls. Ces gestes étonnent M. de Marbois, mais ce pouvait être un usage de l'Orient. Il accepte la main et la lui serre, quand quatre estafiers entrent avec solennité, et vont placer, sous le nez de M. l'ex-ministre, un vase des moins équivoques, pour sa meilleure information sur l'état du malade. A cette vue significative, le grave M. de Marbois se fâche tout rouge, et veut savoir ce qu'on a prétendu. Tout s'explique, c'est M. Bourdois qu'on a voulu avoir, la seule consonnance des noms a fait toute l'erreur; mais voilà pourtant M. de Marbois la risée de toute la capitale, et de longtemps il ne pourra se présenter nulle part sans réveiller aussitôt en tous lieux une bruyante gaieté.

« Les salons de Paris sont terribles avec leurs quolibets, remarquait alors l'Empereur; et ce'a.

parce qu'il faut convenir que la plupart sont pleins de sel et d'esprit. Avec eux on est toujours battu en brèche ; et il est bien rare qu'on n'y succombe pas. — Il est sûr, disais-je, que nous ne respections rien, que nous nous attaquions même aux dieux. Rien ne nous était sacré, et Votre Majesté suppose bien qu'elle-même et l'Impératrice n'étaient pas épargnées. — Ah ! je le crois bien, répondait l'Empereur ; mais n'importe, racontez toujours. — Eh bien, Sire, on disait qu'un jour, Votre Majesté, fort mécontente à la lecture d'une dépêche de Vienne, avait dit à l'Impératrice, dans sa colère et sa mauvaise humeur : *Votre père est une ganache !* Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adressant au premier courtisan qui lui tomba sous la main : — L'Empereur me dit que mon père est une ganache ; que veut dire cela ? A cette interpellation inattendue, le courtisan, dans son embarras, balbutia que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. A quelques jours de là, et la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, l'Impératrice présidant le Conseil d'Etat, et voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, interpella, pour y mettre fin, Cambacérès, qui, à ses côtés, bayait tant soit peu aux corneilles. — C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui dit-elle ; vous serez notre oracle, car je vous tiens pour la première, la meilleure *ganache* de l'Empire. » A ces paroles de mon récit, l'Empereur riait à s'en tenir les côtes. « Ah ! quel dommage, disait-il, que cela ne soit véritable ! Voyez-vous bien l'ensemble du tableau : l'empesure compromise de Cambacérès, l'hilarité de tout le Conseil, et l'embarras de

la pauvre Marie-Louise, épouvantée de tout son succès[1]. »

La conversation avait duré longtemps ainsi, et peut-être y avait-il déjà plus de deux heures que j'étais avec l'Empereur; je m'étais évertué à babiller tant et plus pour le distraire, et j'avais réussi. L'Empereur s'était ranimé ; il avait ri : quand il me renvoya il était beaucoup mieux, et moi je partais heureux.

Deuxième jour de réclusion. — L'Empereur reçoit le gouverneur dans sa chambre. — Conversation caractéristique.

Mardi 30.

Je devais aller dîner avec mon fils à Briars, chez notre hôte, à notre ancienne demeure. Sur les trois heures et demie, je suis allé prendre les ordres de

1. En relisant pour la nouvelle impression, on m'a suggéré de supprimer ces deux dernières mauvaises plaisanteries, comme devant être peu agréables à ceux qu'elles concernent. Certes, si une pareille idée m'eût été présentée avant leur impression première, et qu'il me fût resté les moindres doutes, je me serais empressé de les mettre de côté ; mais les supprimer, aujourd'hui qu'elles ont été publiées, ce serait leur reconnaître précisément une importance qu'elles n'ont point, et ce serait tout à la fois une véritable injure, et à ceux qu'elles ne sauraient blesser, et à la masse des lecteurs qu'on semblerait croire hors d'état de les apprécier à leur juste valeur. Le temps n'est plus en France où l'on perdait les personnes les plus distinguées par de simples plaisanteries ; une telle frivolité a disparu d'au milieu de nous ; on peut bien rire encore de contes faits à plaisir, quand ils sont gais, mais ils ne sauraient altérer aucunement ni le caractère honorable, ni le souvenir des grands services, ni la considération méritée de ceux qui en sont l'objet; et c'est ce que j'éprouvais en les répétant sans malice à quelqu'un qui lui-même ne pensait pas qu'il pût en être autrement.

Du reste, il doit être bien entendu que ma présente observation doit s'appliquer à toutes les circonstances de même nature qui pourraient se trouver dans ce recueil.

l'Empereur; il était comme hier, et n'avait pas le projet de sortir davantage.

Un instant avant d'arriver à Hut'sgate, chez Mme Bertrand, j'ai rencontré le gouverneur qui allait à Longwood. Il m'a demandé comment se portait l'Empereur. Je lui ai dit que j'en étais inquiet; qu'il n'avait reçu aucun de nous hier; qu'il m'avait dit ce matin être bien; mais qu'à son visage j'eusse préféré qu'il m'eût dit être incommodé.

Vers les huit heures et demie, nous nous sommes mis en route pour revenir à Longwood; il faisait très obscur. Le temps s'est mis à une pluie battante, aussi vive, aussi mordante que la grêle; nous avons fait la course la plus désagréable, la plus pénible, la plus dangereuse; à chaque instant à la veille de nous précipiter dans les abîmes, parce que nous galopions au hasard, sans rien voir. Nous sommes arrivés transpercés.

L'Empereur avait donné l'ordre de m'introduire chez lui à mon retour. Il était bien; mais il n'était pas sorti plus que la veille et n'avait pas reçu davantage. Il m'attendait, a-t-il dit, et avait beaucoup de choses à me raconter.

Ayant appris que le gouverneur était venu, il l'avait admis dans sa chambre, bien que n'étant pas habillé, et se trouvant obligé de garder son canapé. Il avait parcouru, vis-à-vis de lui, dans le calme le plus parfait, disait-il, tous les points qui pouvaient se présenter naturellement à l'esprit. Il a parlé de protester contre le traité du 2 août, où les monarques alliés le déclarent proscrit et prisonnier. Il demandait quel était le droit de ces souverains de disposer de lui sans sa participation, lui qui était leur égal, et avait été parfois leur maître.

S'il avait voulu se retirer en Russie, disait-il, Alexandre, qui s'était dit son ami, qui n'avait eu avec lui que des querelles politiques, s'il ne l'eût pas maintenu roi, l'eût du moins traité comme tel. Le gouverneur n'en disconvenait pas.

S'il eût voulu, continuait-il, se réfugier en Autriche, l'empereur François, sous peine de flétrissure et d'immoralité, ne pouvait lui interdire non seulement son empire, mais même sa maison, sa famille, dont lui, Napoléon, était membre. Le gouverneur en convenait encore.

« Enfin, si, comptant mes intérêts personnels pour quelque chose, lui avait-il dit, je me fusse obstiné à les défendre en France les armes à la main, nul doute que les alliés ne m'eussent accordé par traité une foule d'avantages, peut-être même du territoire. » Le gouverneur, qui était demeuré longtemps sur les lieux, est convenu positivement qu'il eût obtenu sans peine quelque grand établissement souverain. — « Je ne l'ai pas voulu, avait poursuivi l'Empereur, je me suis décidé à quitter les affaires, indigné de voir les meneurs de la France la trahir, ou se méprendre grossièrement sur ses plus chers intérêts; indigné de voir que la masse des représentants pouvait, plutôt que de périr, transiger avec cette indépendance sacrée, qui, non moins que l'honneur, est aussi *une île escarpée et sans bords*. Dans cet état de choses, à quoi me suis-je décidé? quel parti ai-je pris? J'ai été chercher un asile dans un pays auquel on croyait des lois toutes-puissantes, chez un peuple dont pendant vingt ans j'avais été le plus grand ennemi. Vous autres, qu'avez-vous fait?... Vos actes ne vous honoreront pas dans l'histoire! Et

toutefois il est une providence vengeresse; tôt ou tard vous en porterez la peine! Un long temps ne s'écoulera pas que votre prospérité, vos lois n'expient cet attentat!... Vos ministres, par leurs instructions, ont assez prouvé qu'ils voulaient se défaire de moi! Pourquoi les rois qui m'ont proscrit n'ont-ils pas osé ordonner ouvertement ma mort! L'un eût été aussi légal que l'autre! Une fin prompte eût montré plus d'énergie de leur part, que la mort lente à laquelle on me condamne. Les Calabrais ont été bien plus humains, plus généreux que les souverains ou vos ministres! Je ne me donnerai pas la mort; je pense que ce serait une lâcheté : il est noble et courageux de surmonter l'infortune! chacun ici-bas est tenu à remplir son destin! mais si l'on compte me tenir ici, vous me la devez comme un bienfait; car ma demeure ici est une mort de chaque jour! L'île est trop petite pour moi, qui chaque jour faisais dix, quinze, vingt lieues à cheval; le climat n'est pas le nôtre, ce n'est ni notre soleil ni nos saisons. Tout ici respire un ennui mortel! la position est désagréable, insalubre; il n'y a point d'eau; ce coin de l'île est désert, il a repoussé ses habitants! »

Le gouverneur ayant alors remarqué que ses instructions ordonnaient ces limites resserrées, qu'elles commandaient même qu'un officier le suivrait en tout temps. — « Si elles eussent été observées ainsi, je ne serais jamais sorti de ma chambre; et si les vôtres ne peuvent point accorder plus d'étendue, vous ne pouvez désormais rien pour nous. Du reste, je ne demande ni ne veux rien. Transmettez mes sentiments à votre gouvernement. »

Il est échappé au gouverneur de dire : Voilà ce que c'est que de donner des instructions de si loin, et sur une personne que l'on ne connaît pas. Il s'est rejeté sur ce qu'à l'arrivée de la maison ou du palais de bois qui est en route, on pourrait prendre peut-être de meilleures mesures; que le vaisseau qui arrivait portait un grand nombre de meubles, des comestibles qu'on supposait lui être agréables; que le gouvernement faisait tous ses efforts pour adoucir sa situation.

L'Empereur a répondu que tous ces efforts se réduisaient à bien peu de choses : qu'il avait prié qu'on l'abonnât au *Morning-Chronicle* et au *Statesman*, pour lire *la question* sous les expressions les moins désagréables; on n'en avait rien fait; il avait demandé des livres, sa seule consolation; neuf mois étaient écoulés, il ne les avait point reçus; il avait demandé des nouvelles de son fils, de sa femme, on était demeuré sans répondre.

« Quant aux comestibles, aux meubles, au logement, avait-il continué, vous et moi sommes soldats, monsieur; nous apprécions ces choses ce qu'elles valent. Vous avez été dans ma ville natale, dans ma maison peut-être; sans être la dernière de l'île, sans que j'aie à en rougir, vous avez vu toutefois le peu qu'elle était. Eh bien! pour avoir possédé un trône et distribué des couronnes, je n'ai point oublié ma condition première : mon canapé, mon lit de campagne, que voilà, me suffisent. »

Le gouverneur a fait l'observation que ce palais de bois et tout ce qui l'accompagne était du moins une attention.

« Pour vous satisfaire peut-être aux yeux de l'Europe, a repris l'Empereur; mais à moi, ils sont

tout à fait indifférents et étrangers. Ce n'est point une maison, ce ne sont point des meubles qu'il fallait m'envoyer; mais bien plutôt un bourreau et un linceul! Les uns me semblent une ironie, les autres me seraient une faveur. Je le répète, les instructions de vos ministres y conduisent, et moi je le réclame. L'amiral, qui n'est point un méchant homme, me semble à présent les avoir adoucies; je ne me plains point de ses actes, ses formes seules m'ont choqué. » Ici le gouverneur a demandé si, dans son ignorance, il n'avait pas lui-même commis quelques fautes. « Non, monsieur, nous ne nous plaignons de rien depuis votre arrivée. Toutefois un acte nous a blessés : c'est votre inspection de nos domestiques, en ce qu'elle était injurieuse à M. de Montholon, dont c'était suspecter la bonne foi; petite, pénible, offensante envers moi, et peut-être aussi envers un général anglais lui-même, qui venait mettre le doigt entre moi et mon valet de chambre. »

Le gouverneur était assis dans un fauteuil en travers de l'Empereur, demeuré étendu sur son canapé. Il faisait sombre, le soir était venu, on ne se distinguait plus bien. « Aussi, remarquait l'Empereur, est-ce inutilement que j'ai cherché à étudier le jeu de sa figure et à connaître l'impression que je pouvais causer en ce moment. »

Dans le cours de la conversation, l'Empereur, qui avait lu le matin la campagne de 1814, par Alphonse de Beauchamp, dans laquelle tous les bulletins anglais sont signés *Lowe,* a demandé au gouverneur si c'était lui. Celui-ci s'est hâté de répondre, et avec un embarras marqué, qu'ils étaient de lui, et que cela avait été sa manière de voir.

En se retirant, sir Hudson Lowe, qui dans le cours de la conversation avait plusieurs fois offert à l'Empereur son médecin, qu'il disait très habile, lui a réitéré, de la porte, la prière de trouver bon qu'il le lui envoyât; mais l'Empereur le devinait et l'a constamment refusé.

Après ce récit, l'Empereur a gardé le silence quelques minutes, puis il a repris, comme par suite de réflexion : « Quelle ignoble et sinistre figure que celle de ce gouverneur! Dans ma vie je ne rencontrai jamais rien de pareil! C'est à ne pas boire sa tasse de café, si on avait laissé un tel homme un instant seul auprès!... Mon cher, on pourrait m'avoir envoyé pis qu'un geôlier! »

CHAPITRE V

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

(SUITE) [1]

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

DEPUIS L'INVASION DE WURMSER, LE 29 JUILLET 1796,
JUSQU'AU REBLOCUS DE MANTOUE,
LE 24 AOUT SUIVANT, ESPACE DE VINGT-SIX JOURS.

I. — Le maréchal Wurmser quitte le commandement de l'armée d'Allemagne, et prend le commandement de l'armée autrichienne en Italie.

L'armée d'Italie avait ouvert la campagne au mois d'avril. On était en juin, et les armées du Nord, du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient encore inactives. Ces grandes et belles armées, de

[1] Nous allons placer ici trois autres chapitres des *Campagnes d'Italie*.

Le premier montre une campagne de vingt-six jours, pleine des plus grands événements, et couronnée par la *Bataille de Castiglione*, dont il porte le titre.

Le second et le troisième, sous les titres d'*Arcole* et de *Rivoli*, sont une suite de nouveaux prodiges.

plus de deux cent mille hommes, faisant les principales forces de la République, tenaient tranquillement garnison en Hollande, sur Meuse et Rhin, et dans l'Alsace.

Lorsqu'on apprit l'arrivée des Français sur l'Adige et le blocus de Mantoue, la cour d'Autriche renonça à l'offensive qu'elle avait projetée en Alsace et sur le Bas-Rhin, et ordonna au maréchal Wurmser, qui avait été destiné à cette opération, de *revenir* en toute hâte diriger les affaires d'Italie, et d'y amener trente mille hommes de ses meilleures troupes, qui, jointes aux renforts envoyés de toute la monarchie, devaient lui composer une armée de *près* de cent mille hommes.

L'armée française d'Italie avait rempli sa tâche en détruisant l'armée qui lui était opposée. Si les armées du Nord en eussent fait autant, la grande lutte eût été terminée.

Cependant le bruit des préparatifs de la maison d'Autriche retentissait dans toute l'Italie. Toutes les nouvelles confidentielles des agents diplomatiques, toutes les lettres des ennemis de la France étaient pleines de détails sur l'immensité des moyens qu'on allait déployer, sur la certitude que *l'empereur d'Allemagne*, avant la fin d'août, serait maître de Milan, et aurait chassé les Français de l'Italie.

II. — Situation de l'armée d'Italie.

Dès la fin de juin le *général français* suivait attentivement tous ces préparatifs, et en concevait de vives alarmes. Il faisait sentir au Directoire qu'il était impossible que trente mille Français pussent

soutenir seuls l'effort de toute la puissance autrichienne. Il demandait qu'on lui envoyât des renforts des armées du Rhin; ou bien que ces mêmes armées entrassent en campagne sans délai. Il rappelait la promesse positive qu'on lui avait donnée, à son départ de Paris, qu'elles commenceraient à opérer le 15 avril; il se plaignait que deux mois se fussent écoulés sans qu'elles eussent bougé.

Wurmser quitta le Rhin, avec ses renforts, vers le commencement de juin; et vers la fin du même mois les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse ouvrirent enfin la campagne. Mais alors leur diversion n'était plus utile à l'armée d'Italie: Wurmser y était déjà arrivé.

Le général français réunit toutes ses forces sur l'Adige et sur la Chiesa; il ne laissa personne dans les Légations, ni en Toscane, si ce n'est un bataillon de dépôt dans la citadelle de Ferrare, et deux à Livourne. Il affaiblit, autant que possible, les garnisons de Coni, Tortone et Alexandrie; il rassembla sous sa main tous les moyens disponibles de l'armée. Le siège de Mantoue commençait à donner des malades; et quelque soin que l'on eût porté à mettre le moins de monde possible devant cette place malsaine, nos pertes ne laissaient pas que d'être considérables.

Le *général en chef* ne put réunir *en ligne* que trente mille hommes présents sous les armes. C'est avec cette armée qu'il allait avoir à lutter contre la principale armée de la maison d'Autriche.

La correspondance des divers pays de l'Italie étant très active avec le Tyrol, où se réunissaient toutes ces forces ennemies, on pouvait s'apercevoir chaque jour de l'influence funeste de ces grands

préparatifs sur les esprits. Les partisans des Français tremblaient; ceux de l'Autriche, au contraire, étaient fiers et menaçants. Mais tous s'étonnaient qu'une puissance comme la France laissât une armée qui avait si bien mérité d'elle, sans secours et sans appui. Ces observations pénétraient jusqu'aux soldats mêmes, par leur habituelle communication avec les habitants du pays.

A la fin de juillet, le général Soret avait son quartier général à Salo : il était chargé de couvrir le débouché de la Chiesa, où passe une grande route qui communique de Trente à Brescia. Masséna était à Bussolengo, faisant occuper la Corona et Montebaldo par la brigade Joubert, et campait, avec le reste de sa division, sur le plateau de Rivoli. La brigade de Dallemagne était postée à Vérone; la division d'Augereau occupait Porto-Legnano et le Bas-Adige. Le général Guillaume commandait à Peschiera, où six galères, sous les ordres du capitaine de vaisseau Lallemand, assuraient le lac de Guarda. Enfin Sérurier pressait le siège de Mantoue. Kilmaine commandait la cavalerie de l'armée.

III. — Plan de campagne de Wurmser.

Wurmser pouvait passer la Brenta, déboucher par Vicence et Padoue, sur l'Adige. Par là il évitait les montagnes; mais il se trouvait séparé de Mantoue par l'Adige, et obligé de la passer de vive force devant l'armée française; ou bien il pouvait déboucher entre l'Adige et le lac de Guarda, s'emparer de Montebaldo, du plateau de Rivoli, faire venir son artillerie et ses bagages par la chaussée qui suit la rive gauche de l'Adige. Son armée se

trouvait alors avoir franchi les montagnes et l'Adige, et n'avoir plus d'obstacle pour arriver jusqu'à Mantoue. Mais son artillerie et sa cavalerie ne pouvaient se joindre à son infanterie qu'après la prise du plateau de Rivoli. Il pouvait donc se trouver attaqué, et obligé de livrer une bataille décisive, avant d'être joint par son artillerie et sa cavalerie.

Cependant il ne tint pas compte de cet inconvénient, et adopta ce dernier parti. *Wurmser,* instruit de la prise du camp retranché de Mantoue et des dangers de la place, précipita son mouvement de huit à dix jours. Il divisa son armée en trois corps : le premier et le plus considérable, formant son centre, déboucha par Montebaldo, et s'empara de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda ; il était composé de quatre divisions formant quarante mille hommes. Le second, formant sa gauche, composé d'une division d'infanterie de dix à douze mille hommes, avec toute l'artillerie, la cavalerie et les bagages, suivit la chaussée qui de Roveredo conduit à Vérone, le long de la rive gauche de l'Adige, et devait se réunir à l'armée en passant l'Adige soit au plateau de Rivoli, soit sur les ponts à Vérone. Le troisième, formant sa droite, fort de trois divisions composant trente à trente-cinq mille hommes, se dirigea sur la rive gauche du lac de Guarda, suivit le débouché de la Chiesa, en côtoyant le lac d'Idro : par cette marche, ce corps avait tourné le Mincio, coupait une des grandes routes de l'armée française à Milan, et tournait tout le siège de Mantoue. Ce plan était, de la part de l'ennemi, le résultat d'une extrême confiance dans ses forces et dans ses succès. Il comp-

tait tellement sur notre défaite, qu'il s'occupait déjà de nous couper toute retraite. Ainsi Wurmser, en perspective, cernait d'avance l'armée française; la croyant enchaînée à la nécessité de défendre le siège de Mantoue, il pensait que cerner ce point fixe, c'était cerner l'armée française, qu'il en regardait comme inséparable.

IV. — Wurmser débouche par Montebaldo, par la chaussée de Roveredo à Vérone, et par celle de la Chiesa, 29 juillet.

A la fin de juillet, le quartier général de l'armée française fut transporté à Brescia. Le 28, à dix heures du soir, le général français partit de Brescia pour visiter ses avant-postes. Arrivé le 29 à la pointe du jour à Peschiera, il y apprit que la Corona et Montebaldo étaient attaqués par des forces considérables. Il arriva à huit heures du matin à Vérone. A deux heures après midi, les troupes légères de l'ennemi se montrèrent sur le sommet des montagnes qui séparent Vérone du Tyrol, et s'engagèrent avec nos troupes. Le général en chef rétrograda toute la soirée, et porta le quartier général à Castelnovo, entre l'Adige et le Mincio. Il était là plus à portée de recevoir les rapports de toute la ligne.

Dans le courant de la nuit, il apprit que Joubert, attaqué à la Corona par toute une armée, avait résisté tout le jour; mais qu'il venait de se replier sur le plateau de Rivoli, que Masséna occupait en grande force; que des lignes nombreuses de feu couvraient toutes les montagnes entre le lac de Guarda et l'Adige; que sur les hauteurs de Vérone les feux indiquaient qu'à la fin du jour les troupes

ennemies s'y étaient augmentées; que du côté de Montebello, Vicence, Bassano, Legnano, il n'y avait ni mouvements, ni ennemis, mais que du côté de Brescia trois divisions ennemies avaient débouché par la vallée de la Chiesa. Une couvrait les hauteurs de Saint-Osetto, semblant se diriger sur Brescia; l'autre avait pris position à Gavardo, et paraissait se porter sur Ponte Saint-Marco et Lonato; la troisième avait pris sur Salo, où l'on se battait déjà.

Un peu plus tard, il fut instruit que la division *ennemie* de Saint-Osetto avait déjà envoyé son avant-garde à Brescia, où elle n'avait trouvé aucune résistance, puisqu'on n'y avait laissé que trois cents convalescents pour la garde des hôpitaux. Ainsi la communication de l'armée avec Milan, par Brescia, se trouvant interceptée, on ne pouvait plus correspondre avec cette ville que par Crémone.

Des coureurs ennemis se faisaient déjà voir sur toutes les routes qui de Brescia vont sur Milan, Crémone et Mantoue, annonçant partout qu'une armée de quatre-vingt mille hommes avait débouché par Brescia, en même temps qu'une autre de cent mille débouchait par Vérone.

Il apprit aussi que la division ennemie, dirigée sur Salo, en était venue aux mains avec Soret, et que celui-ci, ayant eu connaissance des deux autres divisions qui se portaient sur Brescia et sur Lonato, avait craint de se trouver coupé et de Brescia et de l'armée, et avait jugé à propos de se replier sur les hauteurs de Dezenzano, afin de conserver ses communications; qu'il avait laissé le général Guieux à Salo, avec quinze cents hommes dans un antique château, espèce de forteresse à l'abri d'un

coup de main ; que la division ennemie de Gavardo avait envoyé quelques coureurs sur Ponte-Saint-Marco : mais qu'ils y *avaient été* contenus par une compagnie de chasseurs qui s'y trouvait.

V. — Grande et prompte résolution que prend le général français. — Combat de Salo. — Combat de Lonato, 31 juillet.

Dès ce moment le plan d'attaque de Wurmser se trouvait dévoilé. Seule contre toutes ces forces, l'armée française ne pouvait rien : on n'était pas un contre trois ; mais seule contre chacun des corps ennemis, il y avait égalité.

Le général français prit son parti sur-le-champ. L'ennemi avait pris l'initiative, qu'il espérait conserver ; le général français résolut de déconcerter ses projets en prenant lui-même cette initiative. Wurmser supposait l'armée française fixée à la position de Mantoue. Napoléon décida aussitôt de la rendre mobile en levant le siège de cette place, sacrifiant son équipage de siège, et se portant rapidement, avec toutes les forces réunies de l'armée, sur un des corps de l'armée ennemie, pour revenir successivement contre les autres corps. La droite de l'armée autrichienne, qui avait débouché par la chaussée de la Chiesa et Brescia, étant la plus engagée, il marcha d'abord sur elle.

Sérurier *brûla ses affûts et ses plates-formes, jeta* ses poudres à l'eau, enterra ses projectiles, encloua ses pièces, et leva le siège de *Mantoue* dans la nuit du 31 juillet au 1er août.

Augereau se porta de *Legnano* sur le Mincio à Borghetto. Masséna défendit, toute la journée

du 30, les hauteurs entre l'Adige et le lac de Guarda. Dallemagne se dirigea sur Lonato.

Le général en chef se rendit sur les hauteurs, en arrière de Dezenzano. Il fit remarcher Soret sur Salo, pour dégager le général Guieux qui se trouvait compromis dans la mauvaise position où il l'avait laissé. Cependant ce général s'était battu quarante-huit heures contre toute une division ennemie; cinq fois on lui avait livré l'assaut, et cinq fois il avait couvert les avenues de cadavres. Soret arriva au moment même où l'ennemi tentait un dernier effort : il tomba sur ses flancs, le défit entièrement, lui prit des drapeaux, et dégagea Guieux.

Dans le même moment, la division autrichienne de Gavardo s'était portée sur Lonato pour prendre *position sur les hauteurs,* et tâcher d'opérer sa jonction avec Wurmser sur le Mincio. Le général en chef mena lui-même la brigade de Dallemagne contre cette division. *Cette brigade* fit des prodiges de valeur; la 32e en faisait partie. L'ennemi fut battu, mis en déroute, et éprouva une grande perte.

Ces deux divisions ennemies, battues par Soret et Dallemagne, *se rallièrent* à Gavardo. Soret craignit *de se compromettre*, et revint prendre une position intermédiaire entre Salo et Dezenzano.

Pendant ce temps, Wurmser avait fait passer sur les ponts de Vérone son artillerie et sa cavalerie. Maître de tout le pays entre l'Adige et le lac de Guarda, il plaçait une de ses divisions sur les hauteurs de Peschiera, pour masquer cette place et garder ses communications. Il en dirigeait deux autres, avec une partie de sa cavalerie, sur Borghetto, pour s'emparer du pont sur le Mincio et

déboucher sur la Chiesa, afin de se mettre en communication avec sa droite. Enfin, avec ses deux dernières divisions d'infanterie et le reste de sa cavalerie, il marchait sur Mantoue pour faire lever le siège de cette place.

Depuis vingt-quatre heures les troupes françaises avaient tout évacué *de devant Mantoue: Wurmser* y trouva les tranchées et les batteries encore entières les pièces renversées et enclouées, et partout des débris d'affûts, de plates-formes et de munitions de toute espèce. La précipitation qui semblait avoir présidé à ces mesures dut le réjouir agréablement; tout ce qu'il voyait autour de lui semblait bien plus le résultat de l'épouvante que les suites d'un plan calculé.

Masséna, après avoir contenu l'ennemi toute la journée du 30, passa, dans la nuit, le Mincio à Peschiera, et continua sur Brescia. La division autrichienne qui *se présenta devant* Peschiera trouva la rive droite du Mincio garnie de tirailleurs fournis *par la garnison et par* une arrière-garde laissée par Masséna, laquelle avait ordre de *disputer le passage du Mincio*, et, lorsqu'il serait forcé, de se concentrer sur Lonato.

En se dirigeant sur Brescia, Augereau avait passé le Mincio à Borghetto : il avait coupé le pont et laissé aussi une arrière-garde pour border la rivière, avec ordre de se concentrer à Castiglione *lorsqu'elle serait forcée*.

Toute la nuit du 31 juillet au 1er août, *le général en chef* marcha avec *les divisions* Augereau et Masséna sur Brescia, où l'on arriva à dix heures du matin. La division ennemie de Brescia, instruite que toute l'armée française débouchait sur elle par

toutes les routes, n'eut garde d'attendre, et se retira en toute hâte. Les Autrichiens en entrant dans Brescia, y avaient trouvé tous nos malades et nos convalescents ; mais ils y restèrent si peu, et furent contraints d'en sortir si précipitamment, qu'ils n'eurent pas le temps de reconnaître leurs prisonniers ni d'en disposer.

Le général Despinois et l'adjudant général Herbin, chacun avec quelques bataillons, furent mis à la poursuite des ennemis sur Saint-Osetto et *les débouchés de la Chiesa*.

Les deux divisions Augereau et Masséna *retournèrent*, par une contre-marche rapide, du côté du Mincio, d'où elles étaient parties, *pour soutenir leurs arrière-gardes*

VI. — Bataille de Lonato, 3 août.

Le 2 août, Augereau, formant la droite, occupait Montechiaro ; Masséna, formant le centre, était campé à Ponte-Marco, se liant avec Soret, qui, formant la gauche, occupait une hauteur entre Salo et Dezenzano, faisant face en arrière pour contenir toute la droite de l'ennemi.

Cependant les arrière-gardes qu'Augereau et Masséna avaient laissées sur le Mincio s'étaient retirées devant les divisions ennemies, qui avaient passé cette rivière. Celle d'Augereau, qui avait ordre de se réunir à Castiglione, quitta ce poste avant le temps, et revint en désordre joindre son corps.

Napoléon, mécontent du général Valette, qui la commandait, le destitua devant les troupes pour n'avoir pas montré plus de fermeté dans cette occa-

sion. Quant au général Pigeon, chargé de l'arrière-garde de Masséna, il vint en bon ordre sur Lonato, qui lui avait été indiqué, et s'y établit.

L'ennemi, profitant de la faute du général Valette, s'empara de Castiglione le 2 même et s'y retrancha.

Le 3 eut lieu la bataille de Lonato : elle fut donnée par les deux divisions de Wurmser, venues de Borghetto, et par une des brigades de la division demeurée sur Peschiera, ce qui, avec la cavalerie, pouvait composer trente mille hommes. Les Français en avaient vingt à vingt-trois mille; aussi le succès ne fut pas douteux. Wurmser, avec les deux divisions d'infanterie et la cavalerie qu'il avait conduites à Mantoue, ne put s'y trouver.

A l'aube du jour l'ennemi se porta sur Lonato, qu'il attaqua vivement; c'est par là qu'il prétendait faire sa jonction avec sa droite, sur laquelle, du reste, il commençait à concevoir des inquiétudes. L'avant-garde de Masséna fut culbutée; l'ennemi prit Lonato. Le général en chef, qui était à Ponte-Marco, marcha lui-même pour reprendre Lonato. Le général autrichien, s'étant trop étendu, toujours dans l'intention de gagner sur la droite, afin d'ouvrir ses communications avec Salo, fut enfoncé, Lonato repris au pas de charge, et la ligne ennemie coupée. Une partie se replia sur le Mincio, l'autre se jeta sur Salo; mais elle rencontra le général Soret en front, et avait le général Saint-Hilaire en queue.

Tournée de tous côtés, elle fut obligée de mettre bas les armes. Si nous fûmes attaqués au centre, ce fut nous qui attaquâmes à la droite. Au jour, Augereau aborda l'ennemi, qui couvrait Casti-

glione, et l'enfonça après un combat opiniâtre où la valeur des troupes suppléa au nombre. L'ennemi éprouva beaucoup de mal, perdit Castiglione, et se retira sur Mantoue, d'où lui arrivèrent les premiers renforts, mais seulement quand la journée était déjà finie. Nous perdîmes beaucoup de braves dans cette affaire opiniâtre ; l'armée regretta particulièrement le général Beyrand et le colonel Pourailles, officiers très distingués.

VII. — Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi, et d'une partie de son centre.

Les trois divisions de droite de l'armée ennemie eurent nouvelle, dans la nuit, de la bataille de Lonato ; elles en entendaient le canon : leur découragement devint extrême. Leur jonction avec le corps principal de l'armée devenait impossible. Elles avaient vu d'ailleurs sur elles *plusieurs divisions* françaises, et les croyaient toujours manœuvrant contre elles. *L'armée française* leur semblait innombrable, elles la voyaient partout.

Wurmser avait, de Mantoue, dirigé une partie de ses troupes vers Marcaria, pour poursuivre Sérurier. Il lui fallut perdre du temps pour faire revenir ces troupes sur *Castiglione*. Le 4, il ne se trouvait pas en mesure. Il employa toute la journée à rassembler ses corps, à réorganiser ce qui avait combattu à Lonato, et à réapprovisionner son artillerie.

Quand le général français, sur les deux ou trois heures après-midi, vint observer sa ligne de bataille, il la trouva formidable ; elle présentait encore quarante mille combattants. Il ordonna qu'on se retranchât à Castiglione, et partit lui-même pour

Lonato, afin de veiller en personne au mouvement de ses troupes, qu'il devenait de la plus haute importance de rassembler, dans la nuit, autour de Castiglione. Toute la journée, Soret et Herbin d'un côté, Dallemagne et Saint-Hilaire de l'autre, avaient marché à la suite des trois divisions ennemies de la droite *et de celles coupées du centre à la journée de Lonato*, les avaient poursuivies sans relâche, faisant des prisonniers à chaque pas. Des bataillons entiers avaient posé les armes à Saint-Osetto, d'autres à Gavardo, d'autres enfin erraient incertains dans les vallées voisines.

Quatre ou cinq mille de ceux-ci sont instruits par des paysans qu'il n'y avait que douze cents Français dans Lonato; ils y marchent dans l'espoir de s'ouvrir un chemin vers le Mincio. Il était quatre heures après midi; Napoléon y entrait de son côté, venant de Castiglione. On lui annonce un parlementaire; il apprend en même temps qu'on prend les armes, que des colonnes ennemies débouchent par Ponte-Saint-Marco, qu'elles veulent entrer dans Lonato, et font sommer cette ville de se rendre.

Cependant nous étions toujours maîtres de Salo et de Gavardo; dès lors il devenait évident que ce ne pouvait être que des colonnes perdues qui cherchaient à se frayer un passage. Napoléon fait monter à cheval son nombreux état-major : il se fait amener l'officier parlementaire, et lui fait débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier général. « Allez dire à votre général, lui dit-il, que je lui donne huit minutes pour poser les armes. Il se trouve au milieu de l'armée française; passé ce temps, il n'aurait rien à espérer. »

Harassés depuis trois jours, errants, incertains, ne sachant plus que devenir, persuadés qu'ils avaient été trompés par les paysans, ces quatre ou cinq mille hommes posèrent les armes. Ce seul trait peut donner une idée du désordre et de la confusion de ces divisions autrichiennes, qui, battues à Salo, à Lonato, à Gavardo, poursuivies dans toutes les directions, étaient désormais à peu près fondues. Tout le reste du 4 et la nuit entière se passèrent à rallier la totalité des colonnes, et à les concentrer sur Castiglione.

VIII. — Bataille de Castiglione, 5 août.

Le 5, avant le jour, *l'armée française toute réunie*, forte de vingt-cinq mille hommes, y compris la division Sérurier, *occupa les hauteurs de Castiglione*, excellente position. Le général Sérurier, avec la division du siège de Mantoue, avait reçu l'ordre de marcher toute la nuit, et de tomber au jour sur les derrières de la gauche de Wurmser : son attaque devait être le signal de la bataille. On attendait un grand succès moral de cette attaque inopinée ; et, pour la rendre plus sensible, *l'armée française feignit* de reculer.

Aussitôt qu'on entendit les premiers coups du corps de Sérurier, qui, étant malade, avait été remplacé par le *général* Fiorella, on marcha vivement à l'ennemi, et l'on tomba sur des gens déjà ébranlés dans leur confiance, *et n'ayant plus* leur première ardeur. Un mamelon, au milieu de la plaine, formait un fort appui pour la gauche ennemie. L'adjudant général Verdier fut chargé de l'attaquer : l'aide de camp *du général en chef*, Marmont, s'y

dirigea avec vingt pièces d'artillerie : le poste fut enlevé. Masséna attaqua la droite, Augereau le centre, Fiorella prit la gauche à revers ; partout on fut victorieux, l'ennemi fut mis dans une déroute complète ; l'excessive fatigue des troupes françaises put seule sauver les débris de Wurmser : ils fuirent en désordre au delà du Mincio, où Wurmser espérait se maintenir : il y eût trouvé l'avantage de rester en communication avec Mantoue. Mais la division Augereau se dirigea sur Borghetto, celle de Masséna sur Peschiera.

Le général Guillaume, commandant de cette dernière place, qui y avait été laissé avec quatre cents hommes seulement, en avait muré les portes pour s'y mieux défendre. Il eût fallu quarante-huit heures pour les désencombrer. Les soldats durent sauter par-dessus les remparts pour aller à l'ennemi. Les troupes autrichiennes qui bloquaient Peschiera étaient fraîches ; elles soutinrent longtemps le combat contre le 18e de ligne : elles furent enfin enfoncées, perdirent dix-huit pièces de canon et beaucoup de prisonniers.

Le général en chef marcha avec la division Sérurier sur Vérone. Il y arriva le 7 dans la nuit. Wurmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner la nuit pour faire filer ses bagages ; mais on les enfonça à coups de canon, et l'on pénétra dans la ville. Les Autrichiens y perdirent beaucoup de monde. La division Augereau, éprouvant des difficultés à opérer son passage à Borghetto, revint passer à Peschiera.

Perdant l'espérance de conserver la ligne du Mincio, Wurmser essaya de conserver les positions importantes du Montebaldo et de la Roca d'Anfo.

Le général Saint-Hilaire marcha sur la Roca d'Anfo, attaqua l'ennemi dans la vallée de Loudon, et lui fit beaucoup de prisonniers. On s'empara de Riva, et Wurmser fut obligé de brûler sa flottille. Masséna marcha sur le Montebaldo, et reprit la Corona. Augereau remonta la rive gauche de l'Adige, en suivant les crêtes des montagnes, et arriva jusqu'à la hauteur d'Ala. L'ennemi éprouva des pertes considérables dans les tentatives dont il accompagna sa retraite. Ses troupes n'avaient plus de moral.

Après la perte de deux batailles comme celles de Lonato et de Castiglione, Wurmser aurait dû comprendre qu'il ne pouvait plus disputer ce qu'il convenait aux Français d'occuper, pour s'assurer de la ligne de l'Adige. Il se retira à Roveredo et à Trente. L'armée française avait aussi elle-même besoin de repos. Les forces de Wurmser, après ses défaites, étaient encore égales aux nôtres; mais avec cette différence que désormais un bataillon de l'armée d'Italie en mettait quatre des ennemis en fuite, et que partout on ramassait du canon, des prisonniers et des objets militaires.

Wurmser avait ravitaillé la garnison de Mantoue, il est vrai, mais il ne ramenait pas en ce moment, de toute sa belle armée, y compris sa cavalerie, plus de quarante à quarante-cinq mille hommes. Du reste, rien ne saurait être comparable au découragement et à la démoralisation de cette belle armée, après ses revers, si ce n'est l'extrême confiance dont elle était animée au commencement de la campagne.

Le plan de Wurmser, qui pouvait réussir dans d'autres circonstances, ou contre un autre homme

que son adversaire, devait pourtant avoir l'issue funeste qu'il a eue; et, bien qu'au premier coup d'œil la défaite de cette grande et belle armée, en si peu de jours, semble ne devoir être attribuée qu'à l'habileté du général français, qui improvisa sans cesse ses manœuvres contre un plan général arrêté à l'avance, il faut convenir que ce plan reposait sur des bases fausses. C'était une faute que de faire agir séparément des corps qui n'avaient entre eux aucune communication, *vis-à-vis d'une armée centralisée*, et dont les communications étaient faciles.

La droite ne pouvait communiquer avec le centre que par Roveredo et Lodron. Ce fut une seconde faute encore que de subdiviser le corps de la droite et de donner des buts différents à ces différentes divisions. Celle qui fut à Brescia ne trouva personne contre elle, et celle qui atteignit Lonato eut affaire aux troupes qui la veille étaient à Vérone devant la gauche autrichienne, laquelle, dans ce moment, n'avait plus rien devant elle. L'armée autrichienne comptait de très bonnes troupes, mais elle en avait aussi de médiocres : tout ce qui était venu du Rhin, avec Wurmser, était excellent et animé de l'espoir de la victoire; mais tous les cadres de l'ancienne armée de Beaulieu, battue dans tant de circonstances, traînaient avec eux le découragement. Une des dispositions de Wurmser que les circonstances rendirent des plus funestes, c'est que la plus grande partie de sa droite se trouva composée de Hongrois, troupes lourdes, qui, une fois déroutées, ne surent plus comment se tirer de ces montagnes, et qui, à cause de leur langage, ne purent se faire entendre.

IX. — Second siège de Mantoue.

Les premiers jours de la levée du blocus de Mantoue furent employés par la garnison à défaire les ouvrages des assiégeants, à faire entrer les pièces et les munitions qu'ils trouvèrent. Mais les prompts revers de Wurmser ramenèrent bientôt les Français devant la place. La perte de l'équipage d'artillerie ne laissait plus d'espérance de pouvoir en faire le siège. Cet équipage, formé à grand'peine de pièces recueillies dans les différentes places de l'Italie, était presque entièrement perdu. D'ailleurs, la saison devenait trop mauvaise, l'ouverture et le service de la tranchée eussent été trop dangereux pour les troupes, au moment où la malignité du climat allait exercer ses ravages. Le général français n'ayant donc pas sous la main un équipage de siège qui pût lui donner l'assurance de prendre Mantoue avant six semaines, ne voulut pas songer à en former un second, qui n'eût été prêt qu'au moment même où de nouveaux événements pouvaient l'exposer à le perdre de nouveau, en le forçant de lever le siège une seconde fois. Il se contenta donc d'un simple blocus. Le général Sahuguet en fut chargé; il attaqua Governolo; et le général Dallemagne, Borgo-Forte : ils s'en emparèrent ainsi que de tout le Seraglio, rejetèrent l'ennemi dans la place et en resserrèrent étroitement le blocus. On s'occupa de multiplier les redoutes et les fortifications autour de la ville, afin d'y employer le moins de monde possible; car tous les jours les assiégeants diminuaient par le ravage de la fièvre, et l'on prévoyait avec effroi que ce ravage ne ferait qu'accroître avec l'automne. Il est vrai que la gar-

nison était soumise aux mêmes maux et à la même diminution.

X. — Conduite des différents peuples d'Italie durant cette crise.

Cependant la position de l'Italie, dans le peu de jours qui venaient de s'écouler, avait été une véritable révélation. Toutes les passions s'étaient montrées au grand jour; chacun se démasqua. Le parti ennemi se montra à Crémone, à Casal-Major, et quelques étincelles se laissèrent voir à Pavie. En général, la Lombardie montra un bon esprit; à Milan surtout presque tout le peuple témoigna une grande constance et beaucoup de fortitude : ils gagnèrent notre confiance, et méritèrent les armes qu'ils ne cessaient de demander avec instances. Aussi le général français leur écrivait-il dans sa satisfaction : « Lorsque l'armée battait en retraite, que les partisans de l'Autriche et les ennemis de la liberté la croyaient perdue sans ressource, lorsqu'il était impossible à vous-mêmes de soupçonner que cette retraite n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'attachement pour la France, de l'amour pour la liberté; vous avez déployé un zèle et un caractère qui vous ont mérité l'estime de l'armée, et vous mériteront la protection de la république française.

« Chaque jour votre peuple se rend davantage digne de la liberté. Il acquiert chaque jour de l'énergie. Il paraîtra sans doute un jour avec gloire sur la scène du monde. Recevez le témoignage de ma satisfaction et du vœu sincère que fait le peuple français pour vous voir libres et heureux. »

Les peuples de Bologne, Ferrare, Reggio, Mo- [illegible] rèrent un véritable intérêt pour notre

cause. Parme demeura fidèle à son armistice; mais la régence de Modène se montra ouvertement notre ennemie. A Rome, les Français furent insultés dans les rues, on y proclama leur expulsion de l'Italie. On suspendit l'accomplissement des conditions de l'armistice non encore remplies. Le général en chef eût pu punir une pareille conduite; mais d'autres pensées le portaient ailleurs, et l'obligeaient d'ajourner le châtiment, si les négociations n'amenaient le repentir.

Le cardinal Mattey, archevêque de Ferrare, témoigna sa joie à la nouvelle de la levée du siège de Mantoue. Il appela les peuples à l'insurrection contre les Français. Il prit possession de la citadelle de Ferrare, et y arbora les couleurs du pape. Le pape y envoya aussitôt un légat, et par là viola l'armistice. Après la bataille de Castiglione, le général français fit arrêter Mattey, et le fit conduire à Brescia. Le cardinal, interdit, ne répondit que par ce seul mot : PECCAVI ! ce qui désarma Napoléon, qui se contenta de le mettre trois mois dans un séminaire à Brescia. Depuis, ce cardinal a été plénipotentiaire du pape à Tolentino. Le cardinal Mattey était d'une famille princière à Rome : c'était un homme borné, de peu de talent, mais qui passait pour être d'une dévotion sincère. Il était minutieusement attaché aux pratiques du culte. Après la mort du pape Pie VI, la cour de Vienne s'agita beaucoup, au conclave de Venise, pour le faire nommer pape; mais elle ne réussit point. *Chiaramonti, évêque d'Imola, l'emporta, et prit le nom de Pie VII.*

N. B. *de l'éditeur, écrit sous dictée.*

Le rapport ne donne que vingt mille hommes

amenés du Rhin par Wurmser. Le chapitre dit trente, et celui-ci a raison. L'inégalité des forces a toujours été telle entre les deux armées, que le général français, dans ses rapports, croyait être obligé souvent de diminuer les forces de l'ennemi, pour ne pas décourager sa propre armée. C'est ce qui explique la différence des nombres qu'on rencontre parfois entre l'ouvrage et les pièces officielles.

BATAILLE D'ARCOLE

DE L'OFFENSIVE D'ALVINZI, LE 2 NOVEMBRE 1796, JUSQU'A L'ENTIÈRE EXPULSION DE SON ARMÉE, LE 21 DU MÊME MOIS : ESPACE DE DIX-NEUF JOURS.

I. — Le maréchal Alvinzi prend le commandement de la nouvelle armée autrichienne ; sa force.

Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse avaient été battues en Allemagne ; elles avaient repassé le Rhin. Ces succès consolaient la cour de Vienne de ses pertes en Italie. Ils lui donnaient la facilité d'humilier l'orgueil des Français dans cette partie. Elle donna des ordres pour former une armée, dégager Mantoue, délivrer Wurmser, et réparer les affronts qu'elle avait reçus de ce côté. Elle assembla quatre divisions *d'infanterie et une de cavalerie* dans le Frioul, et deux dans le Tyrol, faisant ensemble soixante mille hommes. Ces troupes se composaient de forts détachements des armées victorieuses d'Allemagne, des cadres recrutés de l'armée de Wurmser, et d'une levée

extraordinaire de quinze mille Croates. Le commandement général fut donné au maréchal Alvinzi, et l'on confia le corps particulier du Tyrol, d'environ dix-huit mille hommes, au général Davidowich. Le sénat de Venise secondait en secret les Autrichiens. Il lui demeurait démontré que les succès de la cause française seraient la ruine de son aristocratie. Il voyait chaque jour l'esprit de ses peuples de terre ferme se détériorer et appeler à grands cris une révolution. La cour de Rome avait levé le masque : se trouvant compromise depuis les affaires de Wurmser, elle n'espérait plus son salut que dans les succès de l'Autriche. Elle n'exécutait aucune des conditions de l'armistice de Bologne; elle s'apercevait avec effroi que le général français temporisait, et que, par une feinte modération et des négociations prolongées, il ajournait l'instant du châtiment. Elle était exaltée d'ailleurs par les succès d'Allemagne, et instruite à point du petit nombre des Français et du grand nombre de leurs malades; elle mettait en mouvement ses moyens physiques en levant des troupes, et ses moyens moraux en persuadant les esprits, à l'aide des couvents et des prêtres, de la faiblesse des Français et de la force irrésistible des Autrichiens.

II. — Bon état de l'armée française ; l'opinion des peuples d'Italie appelle ses succès.

Le général français s'était flatté longtemps de recevoir de nouveaux renforts. Il avait fortement représenté au Directoire, ou que les armées du Nord devaient repasser le Rhin, ou qu'il fallait

qu'on lui envoyât cinquante mille hommes. On lui fit des promesses qu'on ne réalisa pas ; et tous les secours qu'on lui donna se réduisirent à quatre régiments, détachés de la Vendée : l'esprit de cette province s'était amélioré. Ces régiments, composant environ huit mille hommes, arrivèrent successivement dans un intervalle de deux mois. Ils furent d'un grand secours, compensèrent les pertes éprouvées *les mois précédents*, et maintinrent l'armée active à son nombre habituel de trente mille combattants. Les lettres du Tyrol, du Frioul, de Venise, de Rome, ne cessaient *de parler* des grands préparatifs qui se faisaient contre les Français; mais cette fois l'esprit plus prononcé des peuples et d'autres circonstances donnaient une toute autre physionomie à l'Italie et aux affaires. Ce n'était plus *comme* avant Lonato et Castiglione. Les prodiges accomplis par les Français, les nombreuses défaites éprouvées par les Autrichiens avaient tourné l'opinion. Alors les trois quarts de l'Italie pensaient qu'il était impossible que les Français pussent conserver leur conquête. Aujourd'hui les trois quarts de cette même Italie ne croyaient pas qu'il fût au pouvoir des Autrichiens de jamais la leur arracher. On fit sonner bien haut l'arrivée des quatre régiments venant de France. Leur mouvement se fit par bataillons, ce qui composa douze colonnes. On prit toutes les mesures pour que le pays et une partie de l'armée crussent qu'on s'était renforcé de douze régiments.

On croyait que les vivres manquaient dans Mantoue, et que cette place tomberait infailliblement avant que l'armée autrichienne pût recommencer la lutte, de sorte que nos troupes *entendaient parler*

des préparatifs de l'*Autriche* avec confiance : *elles semblaient sûres* de la victoire. L'armée était bien nourrie, bien payée, bien vêtue ; son artillerie était nombreuse et bien attelée ; sa cavalerie faible en nombre, à la vérité, mais ne manquant de rien, et en aussi bon état que possible.

La population de tous les pays occupés par nos armées faisait à présent cause commune avec nous. Elle appelait nos succès de tous ses vœux. La disposition des pays au delà du Pô était telle qu'ils pouvaient même suffire à contenir les levées que le cardinal secrétaire d'État de Rome appelait l'armée du pape. Cette misérable cour, sans esprit, sans courage, sans talents, sans bonne foi, n'était pas autrement redoutable.

III. — Combat de la Brenta. — Vaubois évacue le Tyrol en désordre.

Au commencement de novembre, le quartier général de l'armée autrichienne était à Conégliano, et de nombreux *postes* garnissaient la rive *gauche* de la Piave. Dans le Tyrol, des corps opposés à chacun des nôtres se formaient sur la ligne du Lavisio ; partout l'ennemi se montrait en force. Le projet d'Alvinzi n'était pas douteux ; il ne voulait pas, comme Wurmser, attaquer par le Tyrol ; il craignait de s'engager dans les montagnes. Il attribuait à l'intelligence du soldat français, à sa plus grande dextérité, les succès de *Lonato et de Castiglione*. Il résolut donc de faire sa principale attaque par la plaine, et d'arriver sur l'Adige par le Véronais, le Vicentin et le Padouan. Le 2 novembre, ce général jeta deux ponts sur la Piave, et se porta

sur Bassano avec quarante-neuf à cinquante mille hommes. Masséna, en observation, contint toutes ses colonnes, l'obligea de déployer toutes ses forces, gagna quelques jours, et se replia sur Vicence, où il fut joint par le général français, qui amenait avec lui la division Augereau, une brigade de Mantoue, et se trouvait dès lors avoir sous sa main vingt à vingt-deux mille hommes. Le projet de Napoléon était de battre Alvinzi, et de se porter ensuite sur Trente, par un mouvement inverse à celui qu'il avait fait il y avait peu de temps, et de prendre à dos l'armée qui opérait dans le Tyrol. Alvinzi, qui avait passé la Brenta, fut attaqué le 5 et culbuté. Toutes ses divisions furent jetées au delà de cette *rivière*.

Mais Vaubois, qui était aux mains avec l'ennemi depuis le 2 novembre, n'avait pu se maintenir ni à Trente, ni dans aucune position intermédiaire. Sa division, ne disputant plus le terrain, revenait en désordre sur Vérone. Tout paraissait faire craindre que la position de la Corona et du Montebaldo *ne pourrait arrêter l'ennemi. On craignit pour le siége de* Mantoue. Le général en chef *fut donc obligé* de rétrograder sur Vérone, et d'y arriver assez à temps pour rallier Vaubois, et *assurer* les positions de Montebaldo et de Rivoli. Il passa la revue de la division Vaubois sur le plateau de Rivoli. « Soldats ! leur dit-il d'un ton sévère, je ne suis pas content de vous. Vous n'avez marqué ni discipline ni constance. Vous avez cédé au premier échec. Aucune position n'a pu vous rallier. Il en était dans votre retraite qui étaient inexpugnables. Soldats du 85e et du 39e, vous n'êtes pas des soldats français. Que l'on me donne ces drapeaux, et que

l'on écrive dessus : Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! » Un morne silence régnait dans tous les rangs ; la consternation était peinte sur toutes les figures. Des sanglots se font entendre ; de grosses larmes coulent de tous les yeux, et l'on voit ces vieux soldats, dans leur émotion, déranger leurs armes pour essuyer leurs pleurs. Le général en chef fut obligé de leur adresser quelques paroles de consolation. « Général, lui criaient-ils, *mets-nous à l'avant-garde*, et tu verras si nous sommes de l'armée d'Italie ! ! ! » Effectivement, ces régiments qui avaient été le plus grondés, furent mis à l'avant-garde, et s'y couvrirent de gloire.

IV. — Bataille de Caldiero, 12 novembre.

Les opérations d'Alvinzi se trouvèrent couronnées des plus heureux succès : déjà il était maître de tout le Tyrol et de tout le pays entre la Brenta et l'Adige ; mais le plus difficile lui restait encore *à faire ;* c'était de passer l'Adige de vive force devant l'armée française. Le chemin de Vérone à Vicence longe l'Adige pendant trois lieues, et ne quitte la direction du *fleuve qu'à* Ronco, où il tourne perpendiculairement à gauche pour *se diriger* sur Vicence ; à Villa-Nova, la petite rivière de l'Alpon coupe la grande route, et se jette, après avoir traversé Arcole, dans l'Adige, entre Ronco et Albaredo. Sur la gauche de Villa-Nova se trouvent des hauteurs offrant de très belles positions, connues sous le nom de Caldiero. En occupant ces positions, on garde une partie de l'Adige, on couvre Vérone, et l'on se trouve en mesure de tomber sur

les derrières de l'ennemi, si celui-ci se dirigeait sur le Bas-Adige.

Le général français eut à peine *assuré* la défense de Montebaldo, et raffermi les troupes de Vaubois, qu'il voulut occuper Caldiero comme donnant plus de chances à la défensive, et plus d'énergie à son attitude. Il déboucha le 11 de Vérone, la brigade de Verdier en tête, culbuta l'avant-garde ennemie, et parvint bientôt au pied de Caldiero : mais Alvinzi lui-même avait occupé cette position, qui est *bonne* également contre Vérone. Le 12, à la pointe du jour, on vit toute son armée couronner ces hauteurs, qu'il avait couvertes de formidables batteries. Le terrain reconnu, Masséna dut attaquer la hauteur et forcer la droite de l'ennemi; cette hauteur enlevée, et l'ennemi la gardait mal, la bataille se trouvait décidée. Le général Launay marcha avec sa demi-brigade et s'empara de la hauteur; mais il ne put s'y maintenir, et fut fait prisonnier. Cependant la pluie tombait par torrents, le chemin devint bientôt impraticable pour notre artillerie, pendant que nous étions écrasés par celle de l'ennemi. Nous avions trop de désavantage à gravir contre un ennemi en position. L'attaque fut contremandée, et l'on se contenta de soutenir la bataille tout le reste du jour. Comme la pluie dura toute la journée et celle du lendemain, le général français prit le parti de retourner au camp de Vérone.

Les pertes dans cette affaire avaient été égales, cependant l'ennemi s'attribua avec raison la victoire, ses avant-postes s'approchèrent de Saint-Michel, et la situation des Français devint vraiment critique.

V. — Murmures et sentiments divers qui agitent l'armée française.

Vaubois, battu en Tyrol, avait fait des pertes considérables; il n'avait plus que six mille hommes. Les deux autres divisions, après s'être vaillamment battues sur la Brenta, s'étaient vues en retraite sur Vérone, ayant manqué leur opération sur Caldiero. Le sentiment des forces de l'ennemi était dans toutes les têtes. Les soldats de Vaubois, pour justifier leur retraite dans le Tyrol, disaient s'y être battus un contre trois. Les soldats mêmes demeurés sous les yeux de Napoléon, trouvaient les ennemis trop nombreux. Les deux divisions, après leurs pertes, ne comptaient pas plus de treize mille hommes sous les armes.

L'ennemi avait perdu aussi sans doute, mais il avait eu l'avantage; il avait acquis le sentiment de sa supériorité, il avait pu compter à son aise le petit nombre des Français; aussi ne doutait-il déjà plus de la délivrance de Mantoue ni de la conquête de l'Italie. Il avait fait ramasser une grande quantité d'échelles, et en faisait faire beaucoup d'autres, voulant enlever Vérone d'assaut. A Mantoue, la garnison s'était réveillée; elle faisait de fréquentes sorties, qui harcelaient sans cesse les assiégeants; et les troupes se trouvaient trop faibles pour contenir une si forte garnison. Tous les jours on était instruit que quelque nouveau secours arrivait à l'ennemi : nous ne pouvions en espérer aucun! Enfin les agents de l'Autriche, ceux de Venise et du pape, faisaient sonner très haut les avantages obtenus par Alvinzi, et sa supériorité sur nous. Nous n'étions plus en position de prendre l'offen-

sive nulle part : d'un côté, la position de Caldiero, que nous n'avions pu enlever ; de l'autre, les gorges du Tyrol, qui venaient d'être le théâtre de la défaite de Vaubois. Mais eussions-nous occupé des positions qui eussent permis d'entreprendre sur Alvinzi, il avait trop de supériorité par le nombre. Tout interdisait pour l'instant toute offensive ; il fallait donc laisser l'initiative à l'ennemi, et attendre froidement, ce qu'il voudrait entreprendre. La saison était extrêmement mauvaise, la pluie tombait par torrents, et tous les mouvements se faisaient dans la boue. L'affaire de Caldiero, celle du Tyrol, avaient sensiblement baissé le moral de l'armée. On avait bien encore le sentiment de la supériorité sur l'ennemi à nombre égal, mais on ne croyait pas pouvoir lui résister, dans l'infériorité où l'on se trouvait. Un grand nombre de braves avaient été blessés deux ou trois fois à différentes batailles, depuis l'entrée en Italie. La mauvaise humeur s'en mêlait.

« Nous ne pouvons pas seuls, disaient-ils, remplir la tâche de tous : l'armée d'Alvinzi qui se trouve ici est celle devant laquelle les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse se sont retirées, et elles sont oisives dans ce moment ; pourquoi est-ce à nous à remplir leur tâche ? On ne nous envoie aucun secours ; si nous sommes battus, nous regagnerons les Alpes en fuyards et sans honneur. Si, au contraire, nous sommes vainqueurs, à quoi aboutira cette nouvelle victoire ; on nous opposera une autre armée semblable à celle d'Alvinzi, comme Alvinzi lui-même a succédé à Wurmser ; et, dans cette lutte constamment inégale, il faudra bien que nous finissions par être écrasés. »

Napoléon faisait *répondre :* « Nous n'avons plus qu'un effort à faire, et l'Italie est à nous. Alvinzi est sans doute plus nombreux que nous, mais la moitié de ses troupes sont de véritables recrues; et lui battu, Mantoue succombe; nous demeurons maîtres de l'Italie, nous voyons finir nos travaux; car non seulement l'Italie, mais encore la paix générale sont dans Mantoue. Vous voulez aller sur les Alpes, vous n'en êtes plus capables. De la vie dure et fatigante de ces stériles rochers, vous avez bien pu venir conquérir les délices de la Lombardie; mais des bivouacs riants et fleuris de l'Italie, vous ne vous élèveriez plus aux rigueurs de ces âpres sommets, vous ne supporteriez plus longtemps sans murmurer les neiges ni les glaces des Alpes. Des secours nous sont arrivés; nous en attendons encore; beaucoup sont en route. Que ceux qui ne veulent plus se battre, qui sont assez riches, ne nous parlent pas de l'avenir. Battez Alvinzi, et je vous réponds du reste !!! » Ces paroles, répétées par tout ce qu'il y avait de cœurs généreux, relevaient les âmes et faisaient passer successivement à des sentiments opposés. Ainsi, tantôt l'armée, dans son découragement, eût voulu se retirer; tantôt, remplie d'enthousiasme, elle parlait de courir aux armes.

Lorsque l'on apprit à Brescia, Bergame, Milan, Crémone, Lodi, Pavie, Bologne, que l'armée avait essuyé un échec, les blessés, les malades, sortirent des hôpitaux encore mal guéris, et vinrent se ranger dans les rangs, la blessure encore sanglante. Ce spectacle était touchant, et remplit l'armée des plus vives émotions.

VI. — Marche de nuit de l'armée sur Ronco ; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux.

Enfin le 14 novembre, à la nuit tombante, *le camp de Vérone* prit les armes. Les colonnes se mettent en marche dans le plus grand silence : on traverse la ville, et l'on vient se former sur la rive droite. L'heure à laquelle on part, la direction, qui est celle de la retraite, le silence qu'on garde contre l'habitude constante d'apprendre, par l'ordre du jour, qu'on va se battre ; la situation des affaires, tout enfin ne laisse aucun doute qu'on se retire. Ce premier pas de retraite, qui entraîne nécessairement la levée du siége de Mantoue, *présage* la perte de toute l'Italie. Ceux des habitants qui plaçaient dans nos victoires l'espoir de leurs nouvelles destinées, suivent inquiets, et le cœur serré, les mouvements de cette armée qui emporte toutes leurs espérances.

Cependant l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout à coup à gauche, et longe l'Adige ; on arrive avant le jour à Ronco. Andréossy achevait d'y jeter un pont ; et l'armée, aux premiers rayons du soleil, se voit avec étonnement, par un simple à gauche, sur l'autre rive. Alors les officiers et les soldats, qui du temps qu'ils poursuivaient Wurmser avaient traversé ces lieux, commencèrent à deviner l'intention du général. Ils voient que ne pouvant enlever Caldiero, il le tourne ; qu'avec douze mille hommes, ne pouvant rien en plaine contre quarante-cinq mille, il les attire sur de simples chaussées, dans de vastes marais, où le nombre ne sera plus rien mais où le courage des têtes de colonne sera tout. Alors l'es-

poir de la victoire ranime tous les cœurs, et chacun promet de se surpasser pour seconder un plan si beau et si hardi.

Kilmaine était resté dans Vérone avec quinze cents hommes de toutes armes, les portes étroitement fermées, les communications sévèrement interdites. L'ennemi ignorait parfaitement notre mouvement.

Le pont du Ronco fut jeté sur la droite de l'Alpon, à peu près à un quart de lieue de son embouchure. S'il l'eût été sur la rive gauche, du côté d'Albaredo, on se fût trouvé en plaine, tandis qu'on voulait se placer dans des marais, où le nombre demeurait sans effet. D'un autre côté, on craignait qu'Alvinzi, instruit, ne marchât subitement à Vérone, et ne s'en emparât; ce qui eût obligé le corps de Rivoli de se retirer à Peschiera, et eût compromis celui de Ronco. Il fallut donc se placer sur la rive droite de l'Alpon, de manière à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi qui attaquerait Vérone, et par là soutenir cette place par la rive gauche, ce que l'on n'eût pu faire si l'on eût jeté le pont sur la rive gauche de l'Alpon, parce que l'ennemi aurait pu border la rive droite de cette rivière, et, sous cette protection, enlever Vérone. Cette double raison avait donc déterminé le placement du pont. Or, trois chaussées partaient de Ronco, où ce pont avait été jeté; et toutes étaient environnées de marais. La première se dirige sur Vérone en remontant l'Adige; la deuxième conduit à Villa-Nova et passe devant Arcole, qui a un pont à une lieue et demie de l'Adige, sur la petite rivière de l'Alpon. La troisième descend l'Adige et va sur Albaredo.

VI. — Bataille d'Arcole, première journée, 15 novembre.

Trois colonnes se dirigèrent sur ces trois chaussées. L'une, à gauche, *remonta l'Adige* jusqu'à l'extrémité des marais ; *de là* l'on communiquait sans obstacle avec Vérone : ce point était des plus importants. Par là plus de craintes de voir l'ennemi attaquer Vérone, puisqu'on se fût trouvé sur ses derrières. La colonne de droite prit vers Albaredo et occupa jusqu'à l'Alpon. Celle du centre se porta sur Arcole, où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus. Il était cinq heures du matin, et l'ennemi ignorait tout. Les premiers coups de fusils se tirèrent sur le pont d'Arcole, où deux bataillons de Croates, avec deux pièces de canon, bivouaquaient comme corps d'observation, pour garder les derrières de l'armée où étaient tous les parcs, et surveiller les partis que la garnison de Lignano aurait pu jeter dans la campagne. Cette place n'était qu'à trois lieues : l'ennemi avait eu la négligence de ne pas pousser des postes jusqu'à l'Adige ; il regardait cet espace comme des marais impraticables. L'intervalle d'Arcole à l'Adige n'était point gardé ; on s'était contenté d'ordonner des patrouilles de housards, qui, trois fois par jour, parcouraient les digues et éclairaient l'Adige. La route de Ronco à Arcole rencontre l'Alpon à deux milles, et de là remonte pendant un mille la rive droite de ce petit ruisseau, jusqu'au pont, qui tourne perpendiculairement à droite et entre dans le village d'Arcole. Des Croates étaient bivouaqués, *la droite* appuyée au village, et la gauche vers l'embouchure. Par ce bivouac ils avaient devant leur front *la digue*, dont ils n'étaient séparés que par le ruis-

seau; tirant devant eux, ils prirent en flanc la colonne dont la tête était sur Arcole. Il fallut se replier en toute hâte jusqu'au point de la chaussée, qui ne prêtait plus son flanc à la rive gauche. On instruisit Alvinzi que quelques coups de fusil avaient été tirés au pont d'Arcole; il y fit peu attention. Cependant à la pointe du jour on put observer de Caldiero et des clochers voisins le mouvement des Français. D'ailleurs les reconnaissances des housards, qui tous les matins longeaient l'Adige pour s'assurer des événements de la nuit, furent reçues à coups de fusil de toutes les digues, et poursuivies par la cavalerie française, Alvinzi acquit donc de tout côté la certitude que les Français avaient passé l'Adige, et se trouvaient en force sur toutes les digues. Il lui parut insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Il pensa plutôt que c'était un détachement posté de ce côté pour l'inquiéter, lorsqu'on l'attaquerait en force du côté de Vérone. Cependant ses reconnaissances du côté de Vérone lui ayant rapporté que tout y était tranquille, Alvinzi crut important de rejeter ces troupes françaises au delà de l'Adige, pour tranquilliser ses derrières. Il dirigea une division sur la digue d'Arcole, et une autre vers la digue qui *longe* l'Adige, avec ordre de tomber tête baissée sur ce qu'elles rencontreraient, et de *tout* jeter dans *la rivière*. Vers les neuf heures *du matin*, ces deux divisions attaquèrent en effet vivement. Masséna, qui était chargé de la digue de gauche, ayant laissé engager l'ennemi, courut sur lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de perte, et lui fit un grand nombre de prisonniers. On en fit autant

sur la digue d'Arcole : on attendit que l'ennemi eût dépassé le coude du pont. On l'attaqua au pas de charge ; on le mit en déroute, et on lui fit beaucoup de prisonniers. Il devenait de la plus haute importance de s'emparer d'Arcole, puisque de là on débouchait sur les derrières de l'ennemi, et qu'on pouvait s'y établir avant que l'ennemi pût être formé. Mais ce pont d'Arcole, par sa situation, résistait à toutes nos attaques. Napoléon essaya un dernier effort de sa personne : il saisit un drapeau, s'élança vers le pont, et *l'y plaça*. La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu de flanc fit manquer l'attaque. Les grenadiers de la tête abandonnés par la queue hésitent ; ils sont entraînés dans la fuite, mais ils ne veulent pas se dessaisir de leur général ; ils le prennent par les bras, les cheveux, les habits, et l'entraînent dans leur fuite, au milieu des morts, des mourants et de la fumée. *Le général en chef* est précipité dans un marais ; il y enfonce jusqu'à la moitié du corps ; *il est au milieu des ennemis ;* mais les Français s'aperçoivent que leur général n'est point avec eux. Un cri se fait entendre : « Soldats, en avant pour sauver le général ! » Les braves reviennent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le repoussent jusqu'au *delà du pont*, et Napoléon est sauvé. Cette journée fut celle du dévouement militaire. Le général Lannes était accouru de Milan ; il avait été blessé à *Governolo ;* il était encore souffrant dans ce moment : il se plaça entre l'ennemi et Napoléon, le couvrit de son corps et reçut trois blessures, ne voulant jamais le quitter. Muiron, aide de camp du général en chef, fut tué couvrant de son corps son général..... Mort héroïque et touchante !... Belliard, Vignoles

furent blessés en ramenant les troupes en *avant*. Le brave *général* Robert y fut tué.

On fit jeter un pont à l'embouchure de l'Alpon, afin de prendre Arcole à revers; mais pendant ce temps, Alvinzi, instruit du véritable état des choses, et concevant les plus vives alarmes sur le *danger* de sa position, avait abandonné Caldiero, défait ses batteries et fait repasser l'Alpon à tous ses parcs, ses bagages et ses réserves. Les Français, du haut du clocher de Ronco, virent avec douleur cette proie leur échapper, et c'est alors, et dans les mouvements précipités de l'ennemi, qu'on put juger toute l'étendue et les conséquences du plan du général français. Chacun vit quels auraient pu être les résultats d'une combinaison si profonde et si hardie: l'armée ennemie échappait à sa destruction. Ce ne fut que vers les quatre heures que le général Guieux put marcher sur Arcole par la rive gauche *de l'Alpon*. Le village fut enlevé sans coup férir; mais alors il n'y avait plus rien d'utile; il était six heures trop tard; l'ennemi s'était mis en position naturelle. Arcole n'était plus qu'un poste intermédiaire entre le front des deux armées. Le matin, ce village était sur les derrières de l'ennemi.

Toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée : Caldiero était évacué, et Vérone ne courait plus de dangers. Deux divisions d'Alvinzi avaient été défaites avec des pertes considérables. De nombreuses colonnes de prisonniers et grand nombre de trophées, qui défilèrent *au travers du camp*, remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers, et chacun reprit la confiance et le sentiment de la victoire.

VIII. — Seconde journée, 16 novembre.

Cependant Davidowich avec son corps du Tyrol, avait attaqué, dès la veille, les hauteurs de Rivoli. Il en avait chassé Vaubois, et l'avait contraint de se retirer sur Castel-Novo. Déjà les coureurs ennemis paraissaient aux portes de Vérone. Kilmaine, débarrassé d'Alvinzi et de toutes craintes sur la rive gauche, par l'évacuation de Caldiero, avait dirigé toute *son attention* sur la rive droite; mais il était à craindre que si l'ennemi marchait vigoureusement sur Castel-Novo, il ne forçât Vaubois, n'arrivât à Mantoue, ne surprît l'armée assiégeante, ne se joignît à la garnison, ne coupât la retraite au quartier général et à l'armée qui était à Ronco. Il fallait donc être, à la pointe du jour, en mesure de soutenir Vaubois, protéger Mantoue et ses communications, et battre Davidowich, s'il s'était avancé dans la journée. Il était nécessaire, pour la réussite de ce projet, de calculer les heures. Il se résolut donc, dans l'incertitude de ce qui se serait passé dans la journée, de supposer que tout avait été mal du côté de Vaubois. Il fit évacuer Arcole, qui avait coûté tant de sang; replia toute son armée sur la rive droite de l'Adige, ne laissant sur la rive gauche qu'une brigade et quelques pièces de canon. Il ordonna, dans cette position, qu'on fît la soupe, en attendant ce qui se serait passé du côté de Vaubois, pendant cette journée. Si l'ennemi avait marché sur Castel-Novo, il fallait lever le pont de l'Adige, disparaître de devant Alvinzi, se trouver à dix heures derrière Vaubois à *Castel-Novo, et culbuter l'ennemi sur Rivoli*. On avait laissé à

Arcole des bivouacs allumés, ainsi que des piquets de grand'garde, pour qu'Alvinzi ne s'aperçût de rien. A quatre heures après minuit, l'on battit pour prendre les armes, afin d'être prêt à marcher. Mais dans le même moment on apprit que Vaubois *était encore en* position, à moitié chemin de Rivoli à Castel-Novo, et qu'il garantissait de tenir toute la journée. Davidowich était le même général qui avait commandé une des divisions que Wurmser avait fait déboucher par la Chiesa : il se souvenait des résultats : il n'avait garde de se compromettre. Cependant vers trois heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit occuper Arcole sur-le-champ, dirigea au jour deux colonnes sur les digues de l'Adige et d'Arcole pour marcher sur nous. La fusillade s'engagea à deux cents toises de notre pont ; les troupes le repassèrent au pas de charge, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent, le poursuivirent vivement jusqu'aux débouchés des marais qu'ils remplirent de leurs morts. Des drapeaux, du canon et des prisonniers furent les trophées de cette journée, où deux nouvelles divisions d'Alvinzi furent défaites.

Sur le soir, *le général français*, par les mêmes motifs et les mêmes combinaisons, fit le même mouvement que la veille. Il concentra toutes ses troupes sur la rive droite de l'Adige, ne laissant qu'une avant-garde sur la rive gauche.

IX. — Troisième journée, 17 novembre.

Cependant Alvinzi, induit en erreur par un espion qui assurait que le général français avait repassé l'Adige, marché sur Mantoue, et n'avait

laissé qu'une arrière-garde à Ronco, déboucha à la pointe du jour, avec l'intention d'enlever le pont de Ronco. Un moment avant le jour, on apprit que rien n'avait bougé du côté de Vaubois, que Davidowich n'avait point fait de mouvements. On revint sur l'autre bord de l'Adige. Les têtes de nos colonnes se rencontrèrent à moitié des digues avec deux autres divisions d'Alvinzi. Il se livra un combat opiniâtre, nos troupes furent *alternativement en avant et en arrière. Pendant un moment,* les balles arrivaient sur le pont. La 75e avait été rompue ; le général en chef plaça la 32e en embuscade, ventre à terre dans un petit bois de saules, le long *de la digue* d'Arcole. Cette demi-brigade se releva, fit une décharge, marcha à la baïonnette et culbuta dans les marais une colonne ennemie, épaisse de toute sa longueur ; c'étaient trois mille Croates et ils y périrent tous. Masséna, sur la gauche, éprouvait des vicissitudes ; mais il marcha *à la tête de sa division,* son chapeau au bout de son épée, en signe de drapeau, et fit un horrible carnage de la division *qui lui était* opposée.

Après midi, *le général français* jugea qu'enfin le moment d'en finir était venu. Car si Vaubois *avait* été battu le *jour encore* par Davidowich, il serait obligé de se porter, *la nuit prochaine,* à son secours et à celui de Mantoue. Dès lors Alvinzi se porterait sur Vérone, il recueillerait l'honneur et les résultats de la victoire ; tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus. Il fit compter soigneusement le nombre des prisonniers, récapitula les pertes de l'ennemi ; il conclut qu'il s'était affaibli *dans ces trois jours* de plus de vingt mille hommes, qu'ainsi désormais ses forces en bataille ne seraient

pas *beaucoup plus d'un tiers au-dessus des nôtres. Il donna ordre de sortir des marais, et d'aller attaquer l'ennemi en plaine.*

Les circonstances de ces trois journées avaient tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous était assurée. L'armée passa le pont jeté à l'embouchure de l'Alpon. Elliot, *aide de camp* du général en chef, chargé d'en construire un second, y fut tué. A deux heures *après midi*, l'armée française était en bataille, sa gauche à Arcole et sa droite dans la direction de Porto-Legnano; elle avait en face l'ennemi, dont la droite s'appuyait sur l'Alpon, et la gauche à des marais. *L'ennemi était à cheval sur* la route de Montebello. L'adjudant Lorcet était parti de Legnano avec six à sept cents hommes, quatre pièces de canon et deux cents chevaux, pour tourner les marais auxquels l'ennemi appuyait sa gauche.

Vers les trois heures, au moment où ce détachement de la garnison de Legnano se portait sur l'ennemi, que la canonnade était vive sur toute la ligne, et que les tirailleurs en étaient aux mains, *le général français* ordonna au chef d'escadron Hercule, de se porter, avec cinquante guides, et quatre ou cinq trompettes, au travers des roseaux, et de charger sur l'extrémité de la gauche de l'ennemi, au même moment que la garnison de Legnano commencerait à le canonner par derrière; ce qu'il exécuta avec intelligence, et contribua beaucoup au succès de la journée. L'ennemi fut culbuté partout; sa ligne fut rompue, il laissa beaucoup de prisonniers. Alvinzi avait échelonné sept à huit mille hommes sur ses derrières, pour assurer sa retraite et pour escorter ses parcs; et par là sa ligne de

bataille ne se trouva pas plus forte que la nôtre. Il fut mené battant tout le reste de la soirée. Toute la nuit il continua sa retraite sur Vicence. Notre cavalerie le poursuivit au delà de Montebello.

Arrivé à Villa-Nova, Napoléon s'arrêta pour avoir les rapports de la poursuite de l'ennemi, et de la contenance que faisait son arrière-garde. Il entra dans le couvent de Saint-Boniface; l'église avait servi d'ambulance. Il y trouva quatre ou cinq cents blessés, la plus grande partie morts; *il en sortait une odeur de cadavre,* il recula d'horreur! Il s'entendit appeler par son nom : deux malheureux soldats français blessés étaient depuis trois jours au milieu des morts, sans avoir mangé; ils n'avaient point été pansés, ils désespéraient d'eux-mêmes; mais ils furent rappelés à la vie par la vue de leur général : tous les secours leur furent prodigués.

Le général français visita les hauteurs de Caldiero, et se remit en marche vers Vérone. A mi-chemin, il rencontra un officier d'état-major autrichien, que Davidowich envoyait à Alvinzi. Ce jeune homme se croyait au milieu des siens. D'après ses dépêches, il y avait trois jours que les deux armées ne s'étaient communiquées. Davidowich ignorait tout.

X. — L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive gauche.

Napoléon entra triomphant dans Vérone, par la porte de Venise, trois jours après en être sorti mystérieusement par la porte de Milan. On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des habitants; nos ennemis mêmes les plus déclarés ne

purent rester froids, et joignirent leurs hommages à ceux de nos amis. Le général français passe *sur la rive droite de l'Adige,* et court sur Davidowich qui était encore à Rivoli. Il est chassé de poste en poste et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Roveredo. De ses soixante à soixante-dix mille hommes, on calcule qu'Alvinzi en perdit de trente à trente-cinq mille dans ces affaires, et que ce fut l'élite de ses troupes.

Cependant de si grands résultats ne s'étaient pas obtenus sans pertes, et l'armée avait plus que jamais besoin de repos. Le général français ne jugea pas devoir reprendre le Tyrol, et s'étendre jusqu'à Trente. Il se contenta de faire occuper Montebello, la Corona, les gorges de la Chiesa et de l'Adige. Alvinzi se rallia à Bassano, et Davidowich à Trente. Cependant on devait croire qu'on obtiendrait bientôt Mantoue, avant que le général autrichien pût recevoir une nouvelle armée. Les fréquentes sorties de Wurmser, pour obtenir quelques vivres, le grand nombre de déserteurs qui étaient maigres, et depuis un mois à la demi-ration, le dénuement de ses hôpitaux et le grand nombre de ses malades, tout dut donner l'espoir d'une prompte reddition.

BATAILLE DE RIVOLI

DEPUIS L'OFFENSIVE DE PROVERA, LE 1er JANVIER 1797, JUSQU'A LA REDDITION DE MANTOUE, LE 1er FÉVRIER SUIVANT : ESPACE D'UN MOIS.

I. — État de l'Italie.

Venise faisait de nouvelles levées d'Esclavons, il arrivait tous les jours de nouveaux bataillons dans les lagunes; les partis étaient en présence dans toutes les villes du pays vénitien. Les citadelles de Vérone et de Brescia étaient dans les mains des troupes françaises. Les troubles survenus à Bergame firent sentir la nécessité d'occuper la citadelle; le général Baraguay-d'Hilliers en prit possession.

Les négociations avec Rome continuaient, *mais elles ne marchaient pas :* l'expérience avait prouvé qu'on *ne pouvait rien obtenir de cette cour que par les menaces et la présence de la force.*

Le général en chef annonça à Milan son départ pour Rome; il fit partir *le général Lahosse avec* quatre mille *Italiens* pour Bologne, y dirigea une colonne de trois mille Français, et fit prévenir le grand-duc de Toscane que ses troupes traverseraient ses États pour se rendre à Perrugia; il partit effectivement lui-même, et *se rendit à Bologne.* Manfredini vint l'y trouver, pour ménager les intérêts de son maître, et s'en retourna convaincu que le général français marchait sur Rome. Pour cette fois, cette cour ne fut point dupe de toutes ces apparences; elle resta immobile. Elle était au fait

des plans adoptés à Vienne, et en espérait le succès. Cependant, lorsqu'elle apprit que le général français était à Bologne, le secrétaire d'État fut étonné; mais le ministre d'Autriche soutint son courage, en lui faisant comprendre que rien n'était plus heureux pour leurs vues, que d'attirer le général français dans le fond de l'Italie; et que, fallût-il quitter Rome, ce serait encore un bonheur, puisque la défaite des Français, sur l'Adige, en serait d'autant plus assurée.

II. — Situation de l'armée autrichienne.

Alvinzi recevait *tous les jours* des renforts considérables. Le Padouan, le Trévisan et tout le Bassanais étaient *couverts* de troupes autrichiennes. Il s'était écoulé deux mois depuis la bataille d'Arcole; l'Autriche les avait *mis à profit, pour* faire arriver dans le *Frioul les divisions* tirées des rives du Rhin, où les armées françaises étaient inactives, et en plein quartier d'hiver. Un mouvement avait été imprimé à toute la monarchie autrichienne. On leva dans le Tyrol plusieurs bataillons d'excellents tireurs; il *fut* aisé de leur persuader qu'il fallait défendre leur territoire et aider à reconquérir l'Italie, si essentielle à la prospérité du Tyrol. Les succès de l'Autriche, dans la campagne dernière, en Allemagne, et ses humiliations en Italie, avaient remué *l'esprit public*. Les grandes villes offraient des bataillons de volontaires; Vienne en fournit quatre : on leva ainsi *un renfort* de dix à douze mille volontaires. Les bataillons de Vienne reçurent de l'impératrice des drapeaux brodés de ses propres mains. *Ils les perdirent*, mais les défendirent avec hon-

neur. L'armée d'Autriche se composait de huit divisions de force inégale, de plusieurs brigades de cavalerie incorporées avec ces divisions, et de deux divisions de cavalerie. On évaluait cette armée à plus de quatre-vingt mille combattants.

III. — Situation de l'armée française.

L'armée française avait *été renforcée*, depuis Arcole, de deux régiments d'infanterie tirés des côtes de la Provence, la 57e en faisait partie, et d'un régiment de cavalerie. *Cela faisait environ* cinq à six mille hommes, et *compensait* les pertes d'Arcole et du blocus de Mantoue. Joubert, avec une forte division, occupait Montebaldo, Rivoli et Busselengo. Rey, avec une division moins forte, était en réserve à Dezenzano. Masséna était à Vérone, avec une avant-garde à Saint-Michel, Augereau à Legnano, avec une avant-garde à Bevilaqua. Sérurier bloquait Mantoue. La Corona était couverte de retranchements. Les châteaux de Vérone et de Legnano étaient en bon état, ainsi que Peschiera et Pizzighettone. On occupait les citadelles de Brescia, Bergame, le fort de Fuente, la citadelle de Ferrare et le fort Urbin. Des forces navales sur le lac de Guarda nous assuraient la possession de ce lac. Des barques armées, placées sur le lac Majeur et le lac de Come, y exerçaient une sévère police.

IV. — Plan d'opérations adopté par la cour de Vienne.

Wurmser avait débouché sur trois colonnes; sa droite par la chaussée de Chiesa, au delà du lac de Guarda; son centre par Montebaldo, entre le

lac de Guarda et l'Adige; sa gauche par la rive gauche de l'Adige. Quelques mois après, Alvinzi avait attaqué sur deux colonnes; l'une opérant dans le Tyrol, l'autre sur la Piave, la Brenta et l'Adige. Mais *la bataille de Lonato, celles de Castiglione, d'Arcole avaient fait échouer ces deux plans de campagne. La cour de Vienne adopta cette fois un nouveau plan,* qui se liait avec les opérations de Rome.Il fut arrêté que l'armée autrichienne ferait deux grandes attaques : la première par le Montebaldo, comme avait fait Wurmser; la seconde sur l'Adige, par les plaines du Padouan; que les deux corps qui exécuteraient ces deux attaques n'auraient rien de commun entre eux; qu'ils marcheraient indépendamment l'un de l'autre; de sorte que si l'un réussissait, le premier but serait rempli et Mantoue débloquée. Le corps principal devait déboucher par le Tyrol; et, s'il battait l'armée française, il arriverait sous les murs de Mantoue, y ferait sa jonction avec le deuxième corps qui agissait sur l'Adige. Si, au contraire, la principale attaque échouait, et que le second corps réussît, le siège de Mantoue serait également levé, et la place réapprovisionnée. Alors ce corps d'armée se jetterait dans le Séraglio, et établirait ses communications avec Rome. Le maréchal Wurmser prendrait le commandement de l'armée qui était dans la Romagne. La grande quantité de généraux, d'officiers et de cavalerie démontée qui se trouvait dans Mantoue servirait à discipliner l'armée du pape, et ferait une diversion qui obligerait le général français à avoir aussi deux corps d'armée, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite du Pô.

Un agent secret *envoyé* de Vienne, fort intelli-

gent, fut arrêté par une sentinelle, comme il franchissait le dernier poste de l'armée française devant Mantoue. On lui fit rendre sa dépêche qu'il avait avalée, renfermée dans une petite boule de cire à cacheter. Cette dépêche était une petite lettre écrite en caractères très fins, signée de l'empereur François. Il annonçait à Wurmser qu'il allait être incessamment dégagé. Dans tous les cas il lui ordonnait de ne pas se rendre prisonnier; d'évacuer la place; de passer le Pô, ce qu'il pouvait faire puisqu'il était maître du Séraglio; de se rendre dans les États du pape, où il prendrait le commandement de son armée. L'empereur d'Autriche supposait, comme on le voit, que Wurmser était maître du Séraglio; il était mal informé.

V. — Combat de Saint-Michel.

En exécution du plan adopté par la cour de Vienne, Provera eut le commandement du corps d'armée qui devait agir sur l'Adige, pour passer cette rivière et se porter sur Mantoue. Les bataillons volontaires de Vienne faisaient partie du corps d'armée, qui était composé de trois divisions formant vingt-cinq mille hommes. Aux premiers jours de janvier, Provera porta son quartier général à Padoue. Le 12, il se dirigea, avec deux divisions, sur Montagna, où était l'avant-garde d'Augereau, commandée par le brave général Duphot. Au même moment, la troisième division autrichienne, qui avait pris position sur les hauteurs de Caldiéro, marcha sur Saint-Michel pour y attaquer l'avant-garde de Masséna, dont le quartier général était à Vérone; c'était une fausse attaque. Le général Du-

phot, attaqué à la pointe du jour par l'avant-garde de Provera, composée des volontaires de Vienne, la contint facilement et la repoussa. Mais, sur midi, toute l'armée autrichienne s'étant déployée, Duphot fit retraite et repassa l'Adige à Legnano. La division qui forma la droite de Provera et qui attaqua Saint-Michel était la plus faible. Le général Masséna marcha de Vérone au secours de son avant-garde. La division autrichienne fut rompue, dispersée et poursuivie l'épée dans les reins jusqu'au delà de l'Alpon.

Ce fut dans ce moment que le général français arriva en poste de Bologne. Il avait été instruit, par ses agents de Venise, du mouvement de l'armée autrichienne sur Padoue. Il avait fait camper les troupes italiennes sur la frontière de la Transpadane, pour s'opposer au pape, dirigé les deux mille Français de Bologne sur Ferrare, où ils avaient passé le Pô à Ponte-di-Lagoscuro, et rejoint l'armée sur l'Adige. De sa personne, il passa le Pô à Borgoforte, se rendit au quartier général de Roverbella, et arriva à Vérone au plus fort du feu du combat de Saint-Michel. Il ordonna sur-le-champ à Masséna de reployer, dans la nuit, toutes ses troupes sur Vérone.

L'ennemi paraissait être en opération, et il fallait tenir toutes les troupes disponibles, pour pouvoir se porter où serait la véritable attaque. Dans la nuit, on reçut des nouvelles du quartier général de Legnano, qui disaient que toute l'armée autrichienne était en mouvement sur le Bas-Adige; que le grand état-major de l'ennemi y était, ainsi que deux équipages de pont. Le rapport du général Duphot, officier de confiance, ne laissait aucun

doute sur les nombreuses forces déployées devant lui : il les portait à vingt mille hommes, et supposait que c'était la première ligne de l'ennemi. On fut confirmé dans l'opinion que l'ennemi opérait sur le Bas-Adige, par la nouvelle de ce qui s'était passé à la Corona. Joubert manda que, pendant toute la journée du 12, il avait été attaqué par l'ennemi, qu'il l'avait contenu, et que la division autrichienne avait été repoussée dans toutes ses tentatives.

VI. — Le général Alvinzi occupe la Corona et jette un pont sur l'Adige.

Le général français ordonna à la division Masséna de repasser l'Adige, et de se réunir sur la rive droite. Il attendit ainsi toute la journée du 13 ce qui se serait passé ce même jour à Legnano, sur l'Adige et la Corona. Les troupes furent prévenues d'être prêtes à faire une marche de nuit, et d'être sous les armes à dix heures du soir. La division qui était à Dezenzano, se porta le 11 à Castel-Novo, et attendit là de nouveaux ordres.

Il pleuvait à grands flots. Les troupes étaient sous les armes ; mais le général en chef ignorait encore de quel côté il les dirigerait. A dix heures du soir les rapports du Montebaldo et du Bas-Adige arrivèrent. Joubert mandait que le 13 à neuf heures du matin l'ennemi avait déployé de grandes forces ; qu'il s'était battu toute la journée ; que sa position étant très resserrée, il avait eu le bonheur de se maintenir ; mais qu'à deux heures après midi, s'étant aperçu qu'il était débordé par la gauche, par la marche d'une division autri-

chienne qui longeait le lac de Guarda et menaçait de se placer entre Peschiera et lui, et par sa droite, par une autre division ennemie qui avait longé la rive gauche de l'Adige, jeté un pont à une lieue au-dessus de Rivoli, passé ce fleuve, et filait par la rive droite, longeant le pied du Montemagone, pour enlever le plateau de Rivoli, il avait jugé indispensable d'envoyer une brigade pour s'assurer le plateau de Rivoli, la clef de toute la position, et que sur les quatre heures il avait jugé lui-même nécessaire d'abandonner la Corona, afin d'arriver de jour sur le plateau de Rivoli, qu'il serait obligé d'évacuer le lendemain avant neuf heures. Sur le Bas-Adige, l'ennemi avait bordé la rive gauche. Nous étions sur la rive droite. Le projet de l'ennemi se trouva dès lors démasqué. Il fut évident qu'il opérait avec deux grandes armées sur le Montebaldo et sur le Bas-Adige. La division Augereau parut suffisante pour disputer et défendre le passage de la rivière. Sur le Montebaldo il n'y avait pas un moment à perdre, puisque l'ennemi allait faire sa jonction avec son artillerie et sa cavalerie, en s'emparant du plateau de Rivoli; et que si on pouvait l'attaquer avant qu'il ne se fût emparé de ce point important, il serait obligé de combattre sans son artillerie et sans sa cavalerie. Il ne fut plus douteux que la principale attaque de l'ennemi ne fût par le Montebaldo. Toutes les troupes furent donc dirigées sur le plateau de Rivoli. Le général en chef s'y rendit lui-même à deux heures du matin.

VII. — Bataille de Rivoli.

Le temps s'était éclairci, il faisait un clair de

lune superbe. Napoléon monta sur différentes hauteurs et observa les diverses lignes des feux ennemis. Elles remplissaient le pays entre l'Adige et le lac de Guarda ; l'atmosphère en était embrasée. On distingua fort bien cinq corps qui paraissaient formés par cinq divisions *qui avaient déjà commencé leur* mouvement la veille. Les feux des bivouacs *annonçaient* quarante ou cinquante mille hommes. Les Français devaient être à six heures du matin à Rivoli, avec vingt-deux mille hommes : *c'était encore une très grande disproportion ; mais nous avions sur l'ennemi l'avantage d'avoir soixante pièces de canon et plusieurs milliers de chevaux*. Il fut évident, par la position des cinq bivouacs ennemis, qu'ils *voulaient* nous attaquer vers neuf ou dix heures du matin. La colonne de droite, qui était fort éloignée, avait pour but de venir cerner *le plateau de* Rivoli par derrière : *elle ne pouvait être arrivée avant dix heures ;* la première division du centre devait avoir la destination d'attaquer notre position de gauche. La seconde, qui était sur la crête supérieure du Montebaldo, près Saint-Marco, avait pour but de s'emparer de la chapelle de Saint-Marco, de descendre par le plateau de Rivoli, et d'ouvrir le chemin à la colonne de gauche, qui avait longé le pied du Montebaldo, et se trouvait bivouaquée au bord du plateau, le long de l'Adige, au fond de la vallée. Le cinquième bivouac paraissait une division de réserve : *il était en arrière*.

Sur ces données, Napoléon établit son plan. Il ordonna à Joubert, qui avait évacué la chapelle Saint-Marco, et qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière-garde, de reprendre *de*

suite l'offensive, de se réemparer de la chapelle, et, à l'aube du jour, de pousser la deuxième division du centre de l'ennemi, qui était sur la crête supérieure, aussi loin que possible. Cent Croates, instruits par un prisonnier, de l'évacuation de Saint-Marco, venaient d'en prendre possession, lorsque Joubert remonta sur cette chapelle à quatre heures du matin, et reprit sa position en avant.

La fusillade s'engagea avec un régiment de Croates. Au jour, Joubert attaqua la division qui était devant lui, et la pousssa de hauteurs en hauteurs sur la crête supérieure du Montebaldo, qui domine la vallée de l'Adige. La première division autrichienne du centre pressa alors sa marche, et un peu avant neut heures *elle arriva* sur les hauteurs de gauche du plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie. La 14e et la 85e, qui garnissaient ce plateau, avaient chacune une batterie. La 14e, qui occupait la droite, repoussa les attaques de l'ennemi ; la 85e fut débordée et rompue, Mais le général français courut à la division Masséna, qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos, *la mena à l'ennemi ;* et, en moins d'une *demi-heure*, la première division autrichienne du centre fut battue et mise en déroute ; il était dix heures et demie. La division autrichienne de la gauche, composée de trois mille hommes d'infanterie, de cinq à six mille hommes de cavalerie, de toute l'ambulance et le gros bagage de l'armée, qui était au fond de la vallée, entendant la fusillade près du plateau, et s'étant aperçue que Joubert, qui était à une lieue en avant, n'avait plus personne à la chapelle Saint-Marco, fit monter quelques bataillons de troupes légères pour l'occuper, et prendre Jou-

bert à dos. Lorsque ses bataillons furent à demi-hauteur, l'ennemi se hasarda à faire déboucher douze pièces de canon, deux à trois bataillons d'infanterie et mille chevaux. Cette opération était difficile : c'était une véritable escalade. Joubert *s'en étant aperçu*, envoya au pas de course trois bataillons qui arrivèrent à la chapelle avant l'ennemi, et le précipitèrent au fond de la vallée. Une batterie de quinze pièces, placée au plateau de Rivoli, mitrailla la partie de la colonne de gauche, qui *commençait* à déboucher. Le colonel Leclerc chargea par peloton avec trois cents chevaux. Le chef d'escadron Lasalle était à la tête du premier peloton, et, par son intrépidité, décida du succès. L'ennemi fut culbuté dans le ravin ; on prit tout ce qui avait débouché, infanterie, cavalerie, artillerie.

A onze heures, la colonne de droite de l'armée autrichienne arriva à la position qui lui était indiquée. Elle y trouva notre division de réserve de Dezenzano. Elle plaça une brigade pour la tenir en échec. L'autre brigade, forte de quatre mille hommes, *se plaça* sur la hauteur, à cheval sur le chemin de Vérone au plateau de Rivoli. Elle n'avait point d'artillerie ; elle croyait avoir tourné l'armée française, mais il était trop tard. A peine arrivée sur la hauteur, elle put voir la déroute de trois divisions autrichiennes *du centre et de la gauche*. On dirigea contre elle douze à quinze *pièces de la réserve. Après une vive* canonnade, *elle fut attaquée,* cernée et entièrement prise. La deuxième brigade, qui était plus en arrière, en position contre la réserve de Dezenzano, se mit en retraite. Elle fut vivement poursuivie ; une grande partie fut tuée

ou prise. Il était une heure après-midi ; l'ennemi était partout en retraite et vivement poursuivi.

Joubert avança avec tant de rapidité, qu'un moment nous crûmes toute l'armée d'Alvinzi prise. Joubert arrivait à l'Escalier, seule retraite de l'ennemi; mais Alvinzi, sentant le danger où il était, marcha avec ses troupes de réserve, contint Joubert, et même lui fit perdre un peu de terrain. La bataille était gagnée. Nous avions du canon, des drapeaux et un grand nombre de prisonniers. Deux de nos détachements qui venaient rejoindre l'armée *donnèrent dans la division qui nous avait coupé le chemin de Vérone*. Le bruit se répandit aussitôt *sur les derrières* que l'armée française était cernée *et perdue*.

Dans cette journée, le *général en chef* fut plusieurs fois entouré par l'ennemi. Il eut plusieurs chevaux tués ou blessés. Chabot occupait Vérone avec une poignée de monde, mais la division de Caldiero avait été si bien battue le 12 à Saint-Michel, qu'elle n'avait pu rien entreprendre. Elle se contenta de garder sa position.

VIII. — Passage de l'Adige par Provera. — Il marche sur Mantoue.

Le 14, Provera jeta un Pont à Anghiari; et le 15, à la pointe du jour, il passa l'Adige et se mit en marche sur Mantoue. Augereau se porta sur le pont de l'ennemi, fit prisonniers quinze cents hommes que Provera avait laissés pour sa garde, et s'empara du pont pendant la journée du 15; mais Provera avait gagné *une marche* sur lui : *Mantoue était compromise*.

Il est difficile d'empêcher un ennemi qui a plusieurs équipages de pont de passer une rivière, lorsque l'armée qui défend le passage a pour but de couvrir un siège. Le général doit avoir pris ses mesures pour *arriver à une* position intermédiaire, entre la rivière qu'il défend, et la place qu'il couvre, avant l'ennemi. Le général français avait donné des ordres en conséquence. Aussitôt que l'ennemi *aurait* passé, il fallait se diriger sur la Molinella, y arriver avant lui, et, après avoir couvert la place, marcher à sa rencontre. L'oubli de ce principe et de ces instructions compromit Mantoue.

Napoléon ayant appris, à trois heures après midi, que Provera jetait un pont à Anghiari, prévit sur-le-champ ce qui allait arriver. Il laissa à Masséna, à Murat et à Joubert le soin de suivre le lendemain Alvinzi, et partit à l'heure même avec quatre régiments pour se rendre devant Mantoue. Il arriva à Roverbello comme Provera arrivait devant Saint-Georges. Hohenzollern, qui commandait l'avant-garde de Provera, parut le 16 à l'aube du jour. Il arrivait à la tête d'un régiment couvert de manteaux blancs à la porte de Saint-Georges. Il savait que ce faubourg n'était point fortifié, qu'il n'était couvert que par un simple retranchement de campagne ; il espérait le surprendre. Miolis, qui y commandait, ne se gardait que du côté de la ville. Il savait qu'il était couvert par une division qui était sur l'Adige, et que l'ennemi était très loin. Les housards de Hohenzollern ressemblaient au 1er de housards français. Cependant, un vieux sergent de la garnison de Saint-Georges, qui faisait du bois à deux cents pas de la place, fixa cette cavalerie

arrivant sur la ville; il conçut des doutes qu'il communiqua à un de ses camarades; il leur parut que les manteaux blancs étaient bien neufs pour être Berchigni. Ces braves gens, dans l'incertitude, se jettent dans Saint-Georges, crient aux armes, et poussent la barrière. La cavalerie se mit au galop; mais il n'était plus temps : elle fut reconnue et mitraillée. Toutes les troupes furent bientôt sur les remparts. A midi, Provera cerna la place. Le brave Miolis, avec quinze cents hommes, se défendit toute la journée.

IX. — Bataille de la Favorite.

Cependant Provera communiqua avec Wurmser par une barque au travers du lac. Le 17, à la pointe du jour, Wurmser sort avec la garnison, et prend position à la Favorite. A une heure du matin, Napoléon plaça les quatre régiments entre la Favorite et Saint-Georges, et empêcha la garnison de Mantoue de se joindre à Provera. Sérurier attaqua à la pointe du jour la garnison de Mantoue avec les troupes du blocus. Le général en chef attaqua Provera. C'est à cette bataille que la 57e mérita le nom de *terrible*. Seule elle aborda la ligne autrichienne à la baïonnette et renversa tout ce qui voulut résister. A deux heures après midi la garnison de Mantoue ayant été rejetée, Provera capitula et posa les armes, nous laissant beaucoup de drapeaux, de bagages, plusieurs équipages de pont. Six mille prisonniers et plusieurs généraux restèrent en notre pouvoir. Il ne s'échappa des vingt-deux mille hommes de Provera, que ce qui était

resté de la division qui, le 12, avait attaqué Saint-Michel, et qui continua de rester dans sa position de Caldiero, et quinze cents hommes que Provera avait laissés sur la rive gauche de l'Adige, à la garde de ses parcs et magasins; tout le reste fut pris ou tué. Cette bataille fut appelée de la Favorite.

Le 15, Joubert poussa toute la journée Alvinzi devant lui, et arriva si rapidement sur l'Escalier, que six à sept mille hommes furent coupés. Murat, avec une colonne, se porta sur la Corona, et entra dans le Tyrol. La division Masséna se rendit à Bassano. Une division d'Alvinzi commençait à se rallier sur la Brenta; on la défit, et on la jeta au delà de la Piave. Le général Augereau marcha à Castel-Franco et de là à Trévise. Il eut aussi à soutenir quelques légères affaires d'avant-garde. Toutes les troupes autrichiennes repassèrent la Piave. Les neiges remplissaient toutes les gorges du Tyrol; ce fut le plus grand obstacle que Joubert eut à surmonter; l'infanterie française triompha de tout. Joubert entra dans Trente. Le général Victor fut envoyé sur le Laviso, et par les gorges de la Brenta se remit en communication avec Masséna, dont le quartier général était à Bassano.

On ramassa beaucoup de prisonniers dans divers petits combats; on trouva partout des malades autrichiens et beaucoup de magasins. L'armée se trouva dans la même position qu'après les batailles de Roveredo, de Bassano, et avant celle d'Arcole, et Bessières fut envoyé porter de nouveaux trophées à Paris. Les combats de Saint-Michel, de Rivoli, d'Anghiari et de la Favorite firent perdre à Alvinzi plus des deux tiers de son armée. De ses quatre-

vingt mille hommes, il n'en ramena que vingt-cinq mille en Autriche.

X. — Reddition de Mantoue.

Désormais nous n'avions plus d'inquiétude sur Mantoue. Depuis longtemps la garnison avait été mise à la demi-ration; tous les chevaux étaient mangés. On fit connaître à Wurmser les résultats de la bataille de Rivoli; il n'avait plus rien à espérer. On le somma de se rendre; il répondit fièrement qu'il avait des vivres pour un an. Cependant, à quelques jours de là, Klenau, son premier aide de camp, se rendit au quartier général de Sérurier : il protesta que la *garnison* avait encore pour trois mois de vivres; mais que le maréchal, ne croyant pas que l'Autriche pût dégager la place à temps, sa conduite serait réglée par les conditions qu'on lui ferait. Sérurier répondit qu'il allait prendre les ordres du général en chef à ce sujet.

Napoléon se rendit à Roverbello; Sérurier fit appeler Klenau. Le général français resta inconnu, enveloppé dans sa capote. La conversation s'engagea entre Sérurier et Klenau; Klenau employait tous les moyens d'usage, et diversait longuement sur les grands moyens qui restaient à Wurmser, et sur la grande quantité de vivres *qu'il avait dans ses magasins de réserve*. Le général français s'approcha de la table et écrivit près d'une demi-heure ses décisions en marge des propositions de Wurmser, pendant que la discussion durait toujours avec Sérurier. *Quand il eut fini :* « Si Wurmser, dit-il à Klenau, avait seulement pour dix-huit à vingt jours de vivres et qu'il parlât de se rendre, il ne méri-

terait aucune capitulation *honorable*. Voici les conditions que je lui accorde, ajouta-t-il, en rendant le papier à Sérurier; vous y lirez surtout qu'il sera libre de sa personne parce que j'honore son grand âge et ses mérites, et que je ne veux pas qu'il devienne la victime des intrigants qui voudraient le perdre à Vienne. *S'il ouvre ses portes demain, il aura les conditions que je viens d'écrire; s'il tarde quinze jours, un mois, deux, il aura encore les mêmes conditions. Il peut donc désormais attendre jusqu'au dernier morceau de pain. Je pars à l'instant pour passer le Pô; je marche sur Rome.* Vous connaissez mes intentions, allez les dire à votre général. »

Klenau, qui n'avait rien conçu aux premières paroles, ne tarda pas à juger *à qui il avait affaire.* Il prit connaissance des décisions, dont la nature le pénétra de reconnaissance et d'admiration pour un procédé aussi généreux et aussi peu attendu. Il ne fut plus question de dissimuler, et il convint qu'il n'avait plus de vivres que pour trois jours. Wurmser fit solliciter *le général français,* puisqu'il devait traverser le Pô, de venir le passer à Mantoue, ce qui lui eviterait beaucoup de détours et de difficultés. Mais déjà tous les arrangements de voyage étaient disposés. Wurmser lui écrivit pour lui exprimer toute sa reconnaissance. Peu de jours après, il lui expédia un aide de camp à Bologne, pour l'instruire d'une trame d'empoisonnement qui devait avoir lieu dans la Romagne, et lui donna des renseignements nécessaires pour s'en garantir; cet avis fut utile. Le général Sérurier présida donc aux détails de la reddition de Mantoue, et vit défiler devant lui le vieux maréchal et tout l'état-major de

son armée. Déjà Napoléon était dans la Romagne. L'indifférence avec laquelle il se dérobait au spectacle si flatteur d'un maréchal de grande réputation, généralissime des forces autrichiennes, à la tête de tout son état-major, lui remettant son épée, fut un sujet d'étonnement *qui retentit dans toute l'Europe.*

N. B. *de l'éditeur, écrit sous dictée.*

1° Alvinzi, quoi qu'on trouve dans les divers rapports, avait quatre-vingt mille hommes, Provera compris. Les forces du Tyrol étaient de plus de cinquante mille hommes. Provera en avait vingt-cinq, dont cinq mille combattaient à Saint-Michel, et dix-huit mille, formant deux divisions, avaient marché sur Mantoue. De ces dix-huit mille hommes, trois mille restèrent sur les derrières, dix mille arrivèrent à Saint-Georges, et cinq mille restèrent en arrière sur la Molinella pour parer le mouvement d'Augereau qui suivait : tout cela fut pris. S'il ne se trouva que sept mille prisonniers dans la colonne de Provera, c'est qu'il avait livré deux combats, l'un à Anghiari, un autre à Saint-Georges, et donné la bataille de la Favorite, qui lui avait coûté du monde; et que beaucoup de soldats autrichiens entrés dans les hôpitaux ne sont pas compris dans le nombre des prisonniers. Les rapports ne marquent que vingt-trois mille prisonniers : le vrai est que les Français en firent plus de trente mille; c'est que, en général, l'armée gardait mal ses prisonniers; elle en laissait échapper un grand nombre. Le cabinet de Vienne avait organisé

des administrations en Suisse et sur les routes pour favoriser leur désertion. On peut calculer qu'un quart des prisonniers se sauvait avant d'être arrivé au quartier général central; un autre quart avant de parvenir en France, où il n'en arrivait guère qu'une moitié. Beaucoup aussi s'encombraient dans les hôpitaux.

2° Si, dans le rapport officiel, Bessières ne présenta au Directoire que soixante-onze drapeaux, c'est que les méprises communes dans les mouvements d'un grand état-major en retinrent treize en arrière. On les trouvera dans le nombre de ceux que présenta Augereau après la prise de Mantoue.

3° Des soixante drapeaux qu'Augereau présenta au Directoire, treize étaient un reste des trophées de Rivoli et de la Favorite, qu'aurait dû présenter Bessières. Les quarante-sept autres furent trouvés dans Mantoue, et font connaître les nombreux cadres de l'armée de Wurmser qui s'étaient renfermés dans cette place. Le choix d'Augereau pour porter ces drapeaux fut la récompense des services qu'il avait rendus à l'armée, surtout à la journée de Castiglione. Cependant il eût été plus naturel encore de les envoyer par Masséna, qui avait des titres bien supérieurs. Mais le général en chef comptait beaucoup plus sur celui-ci pour sa campagne d'Allemagne, et ne voulut point s'en séparer. Il en est qui ont cru que Napoléon, s'apercevant qu'on affectait d'élever outre mesure le général Augereau, fut bien aise, en l'envoyant à Paris, de mettre chacun à même d'apprécier justement le caractère et les talents de cet officier, qui ne pouvait que perdre à l'épreuve. D'autres ont pensé, au contraire, que le général en chef avait eu pour

but de fixer les regards de Paris sur un de ses lieutenants. Augereau était Parisien.

Troisième jour de réclusion. — Beau résumé de l'histoire de l'Empereur.

Mercredi 1er mai.

L'Empereur n'est pas plus sorti de sa chambre que la veille. Je me suis trouvé malade de la course de Briars; j'ai eu un peu de fièvre et une forte courbature. Sur les sept heures du soir, l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il lisait Rollin, que, selon sa coutume, il disait trop bonhomme. Il ne semblait pas avoir souffert, et me disait même qu'il était très bien; mais je n'en étais que plus inquiet de sa réclusion et de son calme. Il a voulu dîner plus tard que de coutume, et m'a retenu ; il a demandé un verre de vin de Constance quelque temps avant son dîner ; c'est ce qu'il fait d'ordinaire quand il se sent le besoin d'être réveillé.

Après le dîner, il a parcouru quelques-unes des adresses, des proclamations ou actes du recueil de Goldsmith, d'ailleurs si incomplet : quelques-unes l'ont remué; alors, posant le livre et se mettant à marcher, il a dit : « Après tout, ils auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître tout à fait. Un historien français sera pourtant bien obligé d'aborder l'Empire; et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part, et sa tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil.

« J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé

le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et reculé les limites de la gloire! Tout cela est bien quelque chose! Et puis sur quoi pourrait-on m'attaquer qu'un historien ne puisse me défendre? Serait-ce mes intentions? mais il est en fond pour m'absoudre. Mon despotisme? mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la liberté? mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres étaient encore au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre? mais il montrera que j'ai toujours été attaqué; d'avoir voulu la monarchie universelle? mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances, que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas; enfin, sera-ce mon ambition? ah! sans doute, il m'en trouvera, et beaucoup; mais de la plus grande et de la plus haute qui fut peut-être jamais! celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines! Et ici l'historien peut-être se trouvera réduit à devoir regretter qu'une telle ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite! » Et après quelques secondes de silence et de réflexion : « Mon cher, a dit l'Empereur, en bien peu de mots voilà pourtant toute mon histoire. »

Quatrième jour de réclusion absolue. — Le *Moniteur* favorable à l'Empereur.

Jeudi 2.

L'Empereur a encore gardé la chambre comme les jours précédents. Il m'a fait appeler le soir après

mon dîner, sur les neuf heures. Il avait passé la journée sans voir personne ; je suis demeuré avec lui jusqu'à onze heures ; il était gai et semblait bien portant. Je l'assurai que les journées nous étaient bien longues quand on ne le voyait pas ; qu'il était difficile qu'il ne sentît pas bientôt les effets funestes de sa stricte réclusion, et du manque de respirer l'air du dehors. Pour moi, j'en étais fort inquiet et très affligé. En effet, une demi-heure au moins avant que de me renvoyer, il s'est mis dans son lit ; les jambes lui refusaient, disait-il, le service ; il se sentait fatigué d'avoir tant marché avec moi, bien qu'il n'eût fait que quelques tours dans sa chambre.

Il avait beaucoup parlé de la Légion d'Honneur, du recueil de Goldsmith, et du *Moniteur*. Il disait, à l'occasion de celui-ci, qu'assurément c'était une chose bien remarquable et dont bien peu d'autres pourraient se vanter, que d'avoir traversé la révolution si jeune et avec tant de fracas, sans avoir à redouter le *Moniteur*. « Il n'est pas une phrase, disait-il, que j'aie à en faire effacer. Au contraire, il demeurera infailliblement ma justification toutes les fois que je pourrai en avoir besoin. »

Sur la Légion d'Honneur il a dit, entre autres choses, que la diversité des ordres de chevalerie et leur spécialité de récompense consacraient les castes, tandis que l'unique décoration de la Légion d'Honneur, avec l'universalité de son application, était au contraire le type de l'*égalité*. L'une entretenait l'éloignement parmi les classes, tandis que l'autre devait amener la cohésion des citoyens ; et son influence, ses résultats dans la grande famille pouvaient devenir incalculables : c'était le centre

commun, le moteur universel de toutes les ambitions diverses, le véhicule de tous les lustres, la récompense et l'aiguillon de tous les efforts généreux, etc., etc.

... Notre éducation et nos mœurs passées nous faisaient bien plus vaniteux que fort penseurs ; aussi bien des officiers se trouvaient-ils choqués de voir leur même décoration descendre jusqu'au tambour, et embrasser également le prêtre, le juge, l'écrivain et l'artiste ; mais ce travers se tût passé ; nous marchions vite, et bientôt les militaires se seraient trouvés honorés de se voir en confraternité avec les premiers savants et les plus distingués de toutes les professions, tandis que ceux-ci se seraient sentis honorés, ennoblis de se trouver en ligne avec ce qu'il y avait de plus vaillant, et l'ensemble eût composé vraiment la réunion de tout ce qu'il y avait de plus *honorable* dans l'État.

... Et il termina par ces paroles remarquables : « Le jour où l'on s'éloignera de l'organisation première, on aura détruit une grande pensée, et ma *Légion d'Honneur* cessera d'exister. »

Cinquième jour de réclusion.

Vendredi 3.

L'Empereur n'est pas sorti davantage ; c'était son cinquième jour de réclusion, il continuait à ne voir personne. Nous ignorions au dehors ce qui se passait dans son intérieur. Il me faisait appeler pour ainsi dire à la dérobée. J'y suis entré sur les six heures du soir.

Je lui ai renouvelé notre inquiétude et notre peine de le voir ainsi renfermé. Il m'a dit qu'il

supportait fort bien la chose. Mais les journées étaient longues, les nuits encore davantage. Il n'avait rien fait de tout le jour; il s'était trouvé de mauvaise humeur, disait-il; encore en ce moment il était silencieux, sombre, appesanti. Il s'est mis au bain; je l'y ai suivi, et ne l'ai quitté que pour le laisser essuyer. Il a fini la soirée par des objets ou des récits bien importants. . . . . .

. . . . . .

Sixième jour de réclusion.

Samedi 4.

L'Empereur n'est pas sorti encore. Il avait dit pourtant qu'il monterait à cheval sur les quatre heures; mais la pluie est venue déranger son intention. Il a reçu le grand-maréchal.

Sur les huit heures il m'a fait appeler pour dîner avec lui. Il a dit que le gouverneur était venu chez le grand-maréchal, qu'il y était demeuré plus d'une heure. Il y avait tenu une conversation souvent pénible, même parfois offensante. Il avait parcouru divers objets avec beaucoup d'humeur et très peu d'égards, d'une manière très vague et sans résultats, nous reprochant surtout, à ce qu'il paraissait, de nous plaindre beaucoup et sans raison, disait-il; il soutenait que nous étions très bien, et devrions être contents; que nous semblions nous abuser étrangement sur nos personnes et nos situations, etc. Que du reste (du moins cela a été compris ainsi), il voulait être assuré chaque jour, par témoignage évident, de l'existence et de la présence de l'Empereur.

Il est certain que ce point était la véritable cause

de son humeur et de son agitation. Plusieurs jours venaient de s'écouler sans qu'il eût pu recevoir de rapport de son officier ou de ses espions, l'Empereur n'étant point sorti, et personne n'étant censé avoir été admis chez lui.

Mais comment s'y prendrait-il ? C'est ce qui nous a fort occupés à notre tour. L'Empereur ne se soumettrait jamais, fût-ce au péril de sa vie, à une visite régulière, qui pourrait au fait se renouveler capricieusement à toute heure du jour et de la nuit. Le gouverneur emploiera-t-il la force et la violence pour disputer à l'Empereur un dernier asile de quelques pieds en carré et quelques heures de repos ? Ses instructions doivent avoir prévu le cas ; aucun outrage, aucun manque d'égards, aucune barbarie ne me surprendraient dans les ordres donnés.

Quant aux expressions du gouverneur sur ce que nous nous abusions sur nos personnes et notre situation, nous savons fort bien qu'au lieu d'être aux Tuileries, nous sommes à Sainte-Hélène ; qu'au lieu d'être maîtres, nous sommes captifs : en quoi dès lors pourrions-nous donc nous abuser ?

Sur la Chine et la Russie. — Rapprochements des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre.

Dimanche 5.

Sur les dix heures du matin, l'Empereur allait monter à cheval ; c'était sa première sortie. Le résident de la compagnie des Indes à la Chine se trouvait là, sollicitant depuis longtemps l'honneur de lui être présenté. Il l'a fait appeler, l'a questionné pendant quelques minutes avec beaucoup

de bienveillance. Nous avons fait route ensuite pour aller voir Mme Bertrand. L'Empereur y est resté plus d'une heure. Il est faible et changé ; sa conversation traînante. Nous avons regagné Longwood. L'Empereur a voulu déjeuner à l'air.

Il a fait appeler notre hôte de Briars, le bon M. Balcombe, et le résident de la Chine qui se trouvait encore là. Tout le temps du déjeuner s'est passé en questions sur la Chine, et sur sa population, ses lois, ses usages, son commerce, etc.

Le résident racontait qu'il y avait peu d'années il était arrivé un accident entre les Russes et les Chinois, qui eût pu avoir des suites, si les affaires d'Europe n'eussent entièrement absorbé la Russie.

Le voyageur russe Krusenstern, dans son voyage autour du monde, relâcha à Canton avec ses deux bâtiments. On le reçut provisoirement, et on lui permit, tout en attendant les ordres de la cour, de vendre des fourrures dont étaient chargés ses vaisseaux, et de les remplacer par du thé. Ces ordres se firent attendre plus d'un mois; M. de Krusenstern était déjà parti depuis deux jours, quand ils arrivèrent. Ils portaient que les deux vaisseaux eussent à sortir à l'instant; que tout commerce avec les Russes, dans cette partie, demeurait interdit; qu'on avait assez accordé à leur empereur, par terre, dans le nord de l'empire; qu'il était inouï qu'il eût tenté de l'accroître encore dans le midi par mer; qu'on montrerait un vif mécontentement à ceux qui leur auraient appris cette route. L'ordre portait encore que si les bâtiments étaient partis avant l'arrivée du rescrit de Pékin, la factorerie anglaise serait chargée de le faire parvenir, par la voie de l'Europe, à l'empereur des Russes.

Napoléon s'était trouvé très fatigué de sa courte sortie; il y avait sept jours qu'il n'avait pas quitté la chambre; c'était la première fois qu'il reparaissait au milieu de nous. Nous avons trouvé ses traits visiblement altérés.

Sur les cinq heures il m'a fait appeler; le grand-maréchal était auprès de lui. J'ai trouvé l'Empereur déshabillé; il avait essayé vainement de reposer; il se croyait un peu de fièvre; c'était de la courbature. Il avait fait allumer du feu, et n'avait pas voulu de lumière dans sa chambre. Nous avons causé ainsi dans l'obscurité, à conversation perdue, jusqu'à huit heures, qu'il nous a renvoyés pour dîner.

Il avait été question, dans le jour, du rapprochement des deux grandes révolutions d'Angleterre et de France. « Elles ont beaucoup de similitude et de différence, faisait observer l'Empereur : elles sont inépuisables pour la méditation. » Et il a dit des choses fort remarquables et fort curieuses. Je vais réunir ici ce qui a été dit en cet instant, ou bien encore à d'autres moments.

« Dans les deux pays, la tempête se forme sous les deux règnes indolents et faibles de Jacques I^er^ et de Louis XV; elle éclate sous les deux infortunés Charles I^er^ et Louis XVI.

« Tous deux tombent victimes; tous deux périssent sur l'échafaud, et leurs deux familles sont proscrites et bannies.

« Les deux monarchies deviennent deux républiques et, durant cette période les deux nations se plongent dans tous les excès qui peuvent dégrader l'esprit et le cœur. Elles se déshonorent par des scènes de fureur, de sang et de folie; elles brisent

tous les liens et renversent tous les principes.

« Alors, dans les deux pays, deux hommes, d'une main vigoureuse, arrêtent le torrent et règnent avec lustre. Après eux, les deux familles héréditaires sont rappelées ; mais toutes deux prennent une mauvaise direction. Elles font des fautes; une nouvelle tempête éclate inopinément dans les deux endroits, et rejette en dehors du territoire les deux dynasties rétablies, sans qu'elles aient pu venir à bout de faire opposer la moindre résistance aux deux adversaires qui les renversent.

« Dans ce parallèle singulier, *Napoléon* se trouve avoir été en France tout à la fois le *Cromwell* et le *Guillaume III* de l'Angleterre. Mais comme tout rapprochement avec Cromwell a quelque chose d'odieux, je me hâte d'ajouter que si ces deux hommes célèbres coïncident dans une seule circonstance, il est difficile de différer davantage sur toutes les autres.

« Cromwell paraît sur la scène dans un âge mûr. Il n'arrive au premier rang qu'à force de duplicité, d'adresse et d'hypocrisie.

« Napoléon s'élance à peine au sortir de l'enfance, et ses premiers pas brillent d'une gloire pure.

« C'est en opposition et en haine de tous les partis, en imprimant une souillure éternelle à la révolution anglaise, que Cromwell arrive au pouvoir suprême.

« C'est au contraire en effaçant les taches de la révolution française, et par le concours de tous les partis qui s'efforcent tour à tour de l'avoir pour chef, que Napoléon monte sur le trône.

« Toute la gloire militaire de Cromwell fut

cquise par le sang anglais; tous ses triomphes durent être autant de deuils nationaux. Ceux de Napoléon ne frappèrent jamais que l'étranger et remplirent d'ivresse la nation française.

« Enfin, la mort de Cromwell fut la joie de toute l'Angleterre; elle devint une délivrance publique. On ne saurait en dire précisément autant de Napoléon.

« En Angleterre, la révolution fut le soulèvement de toute la nation contre le roi. Il avait violé les lois, usurpé le pouvoir absolu : elle voulut rentrer dans ses droits.

« En France, la révolution fut le soulèvement d'une partie de la nation contre une autre partie, celui du tiers état contre la noblesse; la réaction des Gaulois contre les Francs. Le roi fut moins attaqué comme souverain que comme chef de la féodalité : on ne lui reprocha point d'avoir violé les lois, mais on prétendit s'affranchir et se reconstituer à neuf.

« En Angleterre, si Charles I^er^ avait cédé de bonne foi, s'il avait eu le caractère modéré, incertain de Louis XVI, il eût survécu.

« En France, au contraire, si Louis XVI avait resisté franchement, s'il avait eu le courage, l'activité, l'ardeur de Charles I^er^, il eût triomphé.

« Durant tout le conflit, Charles I^er^, isolé dans son île, n'eut autour de lui que des partisans, des amis; jamais aucune branche constitutionnelle.

« Louis XVI avait une armée régulière; les secours de l'étranger, deux portions constitutionnelles de la nation, la noblesse et le clergé. Il se présentait en outre à Louis XVI un second parti décisif que n'eut pas Charles I^er^, celui de renoncer

à être le chef de la *féodalité*, pour le devenir de la *nation* : malheureusement il ne sut prendre ni l'un ni l'autre.

« Charles Ier périt donc pour avoir résisté, et Louis XVI pour n'avoir pas résisté. L'un était intimement convaincu des droits de sa prérogative; il est douteux, assure-t-on, que l'autre en fût bien persuadé, non plus que de sa nécessité.

« En Angleterre, la mort de Charles Ier fut l'ouvrage de l'ambition astucieuse, atroce d'un seul homme.

« En France, ce fut l'ouvrage de la multitude aveuglée, celui d'une assemblée populaire et désordonnée.

« En Angleterre, les représentants du peuple, par une teinte de pudeur, s'abstinrent d'être juges et parties dans le meurtre qu'ils commandaient; ils nommèrent un tribunal pour juger le roi.

« En France, ils ont osé être tout à la fois accusateurs et juges.

« C'est qu'en Angleterre, l'affaire était conduite par une main invisible; elle avait plus de réflexion et de calme. En France, elle le fut par la multitude, dont la fougue est sans bornes.

« En Angleterre, la mort du roi donna naissance à la république. En France, au contraire, ce fut la naissance de la république qui causa la mort du roi.

« En Angleterre, l'explosion politique s'opéra par les efforts du fanatisme religieux le plus ardent. En France, elle se fit aux acclamations d'une cynique impiété : chacun selon son siècle et ses mœurs.

« En Angleterre, c'étaient les excès de la

école de Calvin. En France, c'étaient des doctrines trop relâchées de l'école moderne.

« En Angleterre, la révolution se trouva mêlée avec une guerre civile. En France, elle le fut avec des guerres étrangères ; et c'est à ces efforts, à cette contradiction des étrangers, que les Français attribuent, avec raison, la faute de leurs excès. Les Anglais n'ont aucune excuse de ce genre.

« C'est l'armée, en Angleterre, qui fut coupable de toutes les fureurs, de toutes les extravagances ; elle fut le fléau des citoyens.

« En France, au contraire, c'est à l'armée qu'on dut tout. Ce furent ses triomphes au dehors qui affaiblirent ou firent oublier les horreurs du dedans ; c'est elle qui donna à la patrie l'indépendance, la gloire, les trophées.

« En Angleterre, la restauration fut l'ouvrage des Anglais mêmes ; elle fut reçue avec la plus vive exaltation : la nation échappait à l'esclavage, et crut retrouver la liberté... En France, il n'en fut pas précisément de même.

« Enfin, en Angleterre, un gendre renverse son beau-père du trône : il est appuyé de toute l'Europe, et l'ouvrage demeure impérissable et révéré.

« En France, au contraire, l'élu d'un peuple qu'il a déjà gouverné quinze ans avec l'assentiment du dedans et du dehors, ressaisit une couronne qu'il prétend lui appartenir. L'Europe entière se lève en masse ; elle le met hors la loi. Onze cent mille hommes marchent contre sa seule personne ; il succombe ; on le jette dans les fers, et l'on prétend flétrir sa mémoire ! ! ! »

Docteur O'Méara ; explication. — Consulat. — Opinion de l'émigration sur le consul. — Idées de l'Empereur sur le bien des émigrés. — Syndicat projeté. — Circonstances heureuses qui concoururent à la carrière de l'Empereur. — Opinion des Italiens. — Couronnement par le pape. — Les mécontents séduits lors de Tilsitt. — Bourbons d'Espagne. — Arrivée du fameux palais de bois.

Lundi 6.

L'Empereur m'a fait appeler sur les neuf heures. Il était tracassé des dispositions du nouveau gouverneur, surtout de l'idée qu'on osât violer le dernier sanctuaire de son intérieur ; il préférait la mort à ce dernier outrage, et était résolu à en courir les risques. Une catastrophe lui semblait inévitable, il supposait qu'elle était ordonnée, que l'on ne cherchait que les prétextes ; il était décidé à ne pas les éviter.

« Je m'attends à tout, me disait-il dans un certain moment d'abandon ; ils me tueront ici, c'est certain..... »

Il a fait venir le docteur O'Méara pour connaître son opinion personnelle, et m'a chargé de lui traduire qu'il ne se plaignait nullement de lui jusqu'à présent, bien au contraire, qu'il le regardait comme un honnête homme, et la preuve en était qu'il allait s'en rapporter à ses réponses. Il s'agissait de s'entendre : se considérait-il comme son médecin, à lui personnellement, ou comme le médecin d'une prison, et imposé par son gouvernement ; était-il son confesseur ou son surveillant ; faisait-il des rapports sur lui, ou en ferait-il au besoin ? Dans l'un des deux cas, l'Empereur continuait de recevoir volontiers ses services, était reconnaissant de ceux qu'il avait déjà reçus ; dans l'autre, il le remerciait et le priait de les discontinuer.

Le docteur a répondu bien positivement et avec affection. Il a dit que son ministère étant tout de profession et entièrement étranger à la politique, il se considérait comme le médecin de sa personne et demeurait étranger à toute autre considération ; qu'il ne faisait aucun rapport, qu'on ne lui en avait pas encore demandé; qu'il n'imaginait pas de cas qui pût le porter à en faire que celui de maladie grave où il aurait besoin d'appeler les secours d'autres gens de l'art, etc., etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est sorti dans le jardin, se préparant à monter à cheval. Il venait de dicter longuement à Gourgaud, et avait à peu près complété son époque de 1815 ; il était content de son travail.

J'ai osé lui recommander ensuite celle du consulat ; cette époque si brillante, où une nation en dissolution se trouva magiquement recomposée, en peu d'instants, dans ses lois, sa religion, sa morale, dans les vrais principes, les préjugés honnêtes et brillants; le tout aux applaudissements et à l'admiration universelle de l'Europe étonnée.

J'étais en Angleterre à cette époque; la masse de l'émigration, lui disais-je, avait été vivement frappée de tous ces actes: le rappel des prêtres, celui des émigrés, avaient été reçus comme un bienfait ; la grande foule s'était empressée d'en profiter.

L'Empereur me demandait alors si ce mot d'amnistie ne nous avait pas choqués. « Non, disais-je, nous savions toutes les difficultés que le premier consul avait éprouvées à notre égard ; nous savions que tout le bon de cette mesure n'était dû qu'à lui, que lui seul était pour nous, que tout ce qu'il

y avait de mauvais venait de ceux qu'il avait été obligé de combattre en notre faveur. Plus tard, ajoutai-je, et rentrés en France, nous trouvions, il est vrai, que le consul eût pu nous traiter mieux à l'égard de nos biens, et sans beaucoup de peine, par sa seule attitude silencieuse et passive; c'en eût été assez pour amener partout des arrangements à l'amiable entre les dépouillés et les acheteurs.

« Sans doute je l'eusse pu, disait l'Empereur; mais pouvais-je me fier assez à vous autres pour cela?... Répondez.

« Sire, disais-je, à présent que je suis plus habitué aux affaires, que je vois plus en grand, je comprends facilement que la politique le voulait ainsi. Les dernières circonstances ont montré combien c'était sage; il ne fallait point désintéresser ainsi la nation. L'affaire des biens nationaux est un des premiers arcs-boutants de l'esprit et du parti national.

« Vous y êtes, répliquait l'Empereur: toutefois j'eusse pu accorder toutes choses; j'en ai eu un moment la pensée, et j'ai fait une faute de ne pas l'accomplir. C'était de composer une masse, un *syndicat* de tous les biens restants des émigrés, et de leur distribuer à leur retour, dans une échelle proportionnelle. Au lieu de cela, quand je me suis mis à rendre individuellement, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que je les rendais trop riches, et ne faisais que des insolents. Tel à qui, grâces à ses mille sollicitations et à ses mille courbettes, on rendait cinquante mille écus, cent mille écus de rente, ne nous tirait plus le chapeau le lendemain; et loin d'avoir la moindre reconnaissance, ce n'était plus qu'un impertinent qui prétendait même avoir

payé sous main la faveur qu'il avait obtenue. Tout le faubourg Saint-Germain allait prendre cette direction. Il se trouva que j'allais recréer sa fortune, et qu'il n'en fût pas moins demeuré ennemi et antinational. Alors j'arrêtai, en opposition à l'acte d'amnistie, la restitution des biens non vendus, toutes les fois qu'ils dépasseraient une certaine valeur. C'était une injustice, d'après la lettre de la loi, sans doute ; mais la politique le voulait impérieusement : la faute en avait été à la rédaction et à l'imprévoyance. Cette réaction de ma part détruisit le bon effet du rappel des émigrés, et m'aliéna toutes les grandes familles. J'eusse pourvu à cet inconvénient, ou j'en eusse neutralisé les effets par mon syndicat. Pour une grande famille mécontente, j'eusse attaché cent nobles de la province, et satisfait au fond à la stricte justice, qui voulait que l'émigration entière, qui avait couru une même chance, embarqué sa fortune en commun sur le même vaisseau, éprouvé le même naufrage, encouru une même peine, obtînt un même résultat. C'est une faute de ma part, ajoutait l'Empereur, d'autant plus grande que j'en ai eu l'idée ; mais j'étais seul, entouré d'oppositions et d'épines ; tous étaient contre vous autres ; vous vous le peindriez difficilement ; et cependant les grandes affaires me talonnaient, le temps courait, j'étais obligé de voir ailleurs.

« Encore aussi tard que mon retour de l'île d'Elbe, a continué l'Empereur, j'ai été sur le point d'exécuter quelque chose de la sorte. Si l'on m'en eût donné le temps, j'allais m'occuper des pauvres émigrés de province que la cour avait délaissés. Et ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que l'idée en

avait été réveillée en moi précisément par un ancien ex-ministre de Louis XVI, que les princes avaient laissé fort mal récompensé, et qui me présentait les moyens de réparer, avec beaucoup d'avantages, bien des choses de ce genre. »

Je répondais à l'Empereur : « Les gens raisonnables, parmi l'émigration, savaient bien que le peu d'idées généreuses et libérales à leur égard ne venaient que de vous ; ils ne se dissimulaient pas que tout votre entourage les eût détruits. Ils savaient que toute idée de la noblesse lui était odieuse ; ils vous tenaient grand compte de ne pas penser ainsi. Leur amour-propre, le croirez-vous, trouvait même parfois quelques consolations à se dire que vous étiez de leur classe, etc., etc. »

Alors l'Empereur m'a demandé ce que nous disions donc, dans l'émigration, de sa naissance et de sa personne, etc. Je répondais qu'il nous avait apparu pour la première fois à la tête de l'armée d'Italie : aucun de nous ne savait ce qui précédait ; il nous était tout à fait inconnu. Nous ne pouvions jamais prononcer son nom *de Buonaparte*. Cela l'a beaucoup fait rire, etc., etc.

La conversation alors l'a conduit à dire qu'il s'était souvent arrêté et avait réfléchi maintes fois sur le concours singulier des circonstances secondaires qui avaient amené sa prodigieuse carrière.

« 1° Si mon père, disait-il, qui est mort avant quarante ans, eût vécu, il eût été nommé député de la noblesse de Corse à l'Assemblée constituante. Il tenait fort à la noblesse et à l'aristocratie ; d'un autre côté il était très chaud dans les idées généreuses et libérales ; il eût donc été ou tout à fait du coté droit, ou au moins dans la minorité

de la noblesse. Dans tous les cas, quelles qu'eussent été mes opinions personnelles, j'aurais suivi sa trace, et voilà ma carrière entièrement dérangée et perdue.

« 2° Si je m'étais trouvé plus âgé au moment de la Révolution, j'eusse été peut-être moi-même nommé député. Ardent et chaud, j'eusse marqué infailliblement, quelque opinion que j'eusse suivie; mais, dans tous les cas, je me serais fermé la route militaire, et alors encore voilà ma carrière perdue.

« 3° Si même ma famille eût été plus connue, si nous eussions été plus riches, plus en évidence, ma qualité de noble, même en suivant la route de la Révolution, m'eût frappé de nullité ou de proscription. Jamais je n'eusse obtenu la confiance; jamais je n'eusse commandé une armée; ou si je l'eusse commandée, je n'eusse jamais osé tout ce que j'ai fait. Supposant même tous mes succès, je n'aurais pu suivre le penchant de mes idées libérales à l'égard des prêtres et des nobles ; et je ne fusse jamais parvenu à la tête du gouvernement.

« 4° Il n'est pas jusqu'au grand nombre de mes frères et de mes sœurs qui ne m'ait été grandement utile, en multipliant mes rapports et mes moyens d'influence.

« 5° La circonstance de mon mariage avec M^me^ de Beauharnais m'a mis en point de contact avec tout un parti qui m'était nécessaire pour concourir à mon système de fusion, un des principes les plus grands de mon administration, et qui la caractérisera spécialement. Sans ma femme, je n'aurais jamais pu avoir avec ce parti aucun rapport naturel.

« 6° Il n'y a pas jusqu'à mon origine étrangère,

contre laquelle on a essayé de crier en France, qui ne m'ait été bien précieuse. Elle m'a fait regarder comme un compatriote par tous les Italiens ; elle a grandement facilité mes succès en Italie. Ces succès, une fois obtenus, ont fait rechercher partout les circonstances de notre famille, tombée depuis longtemps dans l'obscurité. Elle s'est trouvée, au su de tous les Italiens, avoir joué longtemps un grand rôle au milieu d'eux. Elle est devenue, à leurs yeux et à leurs sentiments, une famille italienne ; si bien que quand il a été question du mariage de ma sœur Pauline avec le prince Borghèse, il n'y a eu qu'une voix à Rome et en Toscane, dans cette famille et tous ses alliés : *c'est bien*, ont-ils tous dit, *c'est entre nous, c'est une de nos familles*. Plus tard, lorsqu'il a été question du couronnement par le pape à Paris, cet acte, de la plus haute importance, ainsi que l'ont prouvé les événements, essuya de grandes difficultés ; le parti autrichien, dans le conclave, y était violemment opposé ; le parti italien l'emporta, en ajoutant aux considérations politiques cette petite considération de l'amour-propre national : *Après tout, c'est une famille italienne que nous imposons aux barbares pour les gouverner ; nous serons vengés des Gaulois*. »

De là l'Empereur est passé naturellement au pape, qui n'était pas sans quelque penchant pour lui, disait-il. Le pape ne lui imputait pas d'avoir ordonné sa translation en France. Il s'était indigné de lire dans certains ouvrages que l'Empereur s'était porté à des excès sur sa personne. Il avait reçu à Fontainebleau tous les traitements qu'il avait désirés : aussi, revenu à Rome, il était bien loin

de lui conserver du fiel. Quand il avait appris le retour de l'île d'Elbe en France, il avait dit à Lucien, d'un air qui marquait sa confiance et sa partialité, *è sbarcato, è arrivato* (il est débarqué, il est arrivé). Il lui avait ajouté plus tard : « Vous allez à Paris, c'est bien ; faites ma paix avec lui. Je suis à Rome : il n'aura jamais aucun désagrément de moi. »

« Aussi, est-il bien sûr, disait l'Empereur, que Rome sera un asile naturel et très favorable pour ma famille : on y croira qu'elle est chez elle. Enfin, terminait-il en riant, il n'est pas même jusqu'au nom de *Napoléon,* peu connu, poétique, redondant, qui ne soit venu ajouter quelques petites choses à la grande circonstance. »

Je répétais alors à l'Empereur que la masse de l'émigration était loin d'être injuste à son égard. L'opposition sensée de la vieille aristocratie avait de la haine contre lui, il est vrai, mais uniquement parce qu'elle le rencontrait un obstacle. Elle était loin de ne pas apprécier justement ses actions et ses talents ; elle les admirait malgré elle. Les mystiques mêmes ne trouvaient en lui qu'un défaut : « *Ah ! que n'est-il légitime !* » leur est-il arrivé de dire plus d'une fois. Austerlitz nous ébranla, mais ne nous vainquit pas ; Tilsitt subjugua tout. « Votre Majesté, disais-je, a dû juger elle-même et jouir, à son retour, de l'universalité des hommages, des acclamations et des vœux. »

« C'est donc à dire, reprenait l'Empereur, en riant, que si, à cette époque, j'eusse pu ou j'eusse voulu m'en tenir au repos et au plaisir, si j'eusse adopté le rôle des fainéants ; si tout eût repris son ancien cours, vous m'eussiez adoré ? Mais, mon

cher, si j'en eusse eu le goût et la volonté, ce qui n'était pas dans ma nature assurément, les circonstances même encore ne m'en eussent pas laissé le maître. »

De là l'Empereur est passé aux difficultés sans nombre qui l'ont entouré et maîtrisé sans cesse; et, arrivé à la guerre d'Espagne, il a dit : « Cette malheureuse guerre m'a perdu; elle a divisé mes forces, multiplié mes efforts, attaqué ma moralité; et pourtant on ne pouvait laisser la Péninsule aux machinations des Anglais; aux intrigues, à l'espoir, au prétexte des Bourbons. Du reste, ceux d'Espagne méritaient bien peu qu'on les craignît: nationalement, ils nous étaient et nous leur étions tout à fait étrangers: au château de Marrach, à Bayonne, j'ai vu Charles IV et la reine ne pas savoir la différence de M^me^ de Montmorency aux dames nouvelles; les derniers noms leur étaient même plus familiers, à cause des gazettes et des actes publics. L'Impératrice Joséphine, qui avait le tact le plus exquis sur tout cela, n'en revenait point. Quoi qu'il en soit, cette famille était à mes pieds pour que j'adoptasse une fille quelconque, et que j'en fisse une princesse des Asturies. Ils me demandèrent nommément M^lle^ de *Tascher,* depuis duchesse d'Aremberg; des raisons personnelles à moi s'y opposèrent. Un instant, je m'étais fixé sur M^lle^ de la *Rochefoucault,* depuis princesse Aldobrandini; mais il me fallait quelqu'un qui me fût vraiment attaché, une femme qui fût uniquement Française, qui eût la tête, les talents à la hauteur d'une telle destinée, et je craignais de ne pas trouver tout cela. »

Puis, revenant à la guerre d'Espagne, l'Empe-

reur a repris : « Cette combinaison m'a perdu. Toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal ; elle a détruit ma moralité en Europe, compliqué mes embarras, ouvert une école aux soldats anglais. C'est moi qui ai formé l'armée anglaise dans la Péninsule.

« Les événements ont prouvé que j'avais fait une grande faute dans le choix de mes moyens ; car la faute est dans les moyens bien plus que dans les principes. Il est hors de doute que, dans la crise où se trouvait la France, dans la lutte des idées nouvelles, dans la grande cause du siècle contre le reste de l'Europe, nous ne pouvions laisser l'Espagne en arrière, à la disposition de nos ennemis : il fallait l'enchaîner, de gré ou de force, dans notre système. Le destin de la France le demandait ainsi, et le code du salut des nations n'est pas toujours celui des particuliers. D'ailleurs, à la nécessité de la politique se joignait ici, pour moi, la force du droit. L'Espagne, quand elle m'avait cru en péril, l'Espagne, quand elle me sut aux prises à Iéna, m'avait à peu près déclaré la guerre. L'injure ne devait pas rester impunie ; je pouvais la lui déclarer à mon tour ; et certes le succès ne pouvait point être douteux. C'est cette facilité même qui m'égara. La nation méprisait son gouvernement ; elle appelait à grands cris une régénération. De la hauteur à laquelle le sort m'avait élevé, je me crus appelé, je crus digne de moi d'accomplir en paix un si grand événement. Je voulus épargner le sang ; que pas une goutte ne souillât l'émancipation castillane. Je délivrai donc les Espagnols de leurs hideuses institutions ; je leur donnai une Constitution libérale ; je crus nécessaire, trop légèrement

peut-être, de changer leur dynastie. Je plaçai un de mes frères à leur tête ; mais il fut le seul étranger au milieu d'eux. Je respectai l'intégrité de leur territoire, leur indépendance, leurs mœurs, le reste de leurs lois. Le nouveau monarque gagna la capitale, n'ayant d'autres ministres, d'autres conseillers, d'autres courtisans que ceux de la dernière cour. Mes troupes allaient se retirer ; j'accomplissais le plus grand bienfait qui ait jamais été répandu sur un peuple, me disais-je, et je me le dis encore. Les Espagnols eux-mêmes, m'a-t-on assuré, le pensaient au fond, et ne se sont plaints que des formes. J'attendais leurs bénédictions ; il en fut autrement : ils dédaignèrent l'intérêt, pour ne s'occuper que de l'injure ; ils s'indignèrent à l'idée de l'offense, se révoltèrent à la vue de la force, tous coururent aux armes. Les Espagnols en masse se conduisirent comme un homme d'honneur. Je n'ai rien à dire à cela, sinon qu'ils en ont été cruellement punis ! qu'ils en sont peut-être à regretter !... Ils méritaient mieux !... »

Aujourd'hui l'Empereur a dîné avec nous ; il y avait longtemps que nous en étions privés. Après le dîner il nous a lu *Claudine,* nouvelle de Florian, et des morceaux de *Paul et Virginie,* qu'il aime beaucoup par des ressouvenirs de ses premiers ans, disait-il.

Le transport l'*Adamante* est arrivé : ce vaisseau avait manqué l'île ; il faisait partie d'un convoi dont les autres bâtiments étaient arrivés depuis près d'un mois. Sur ces bâtiments était le fameux palais de bois qui avait rempli toutes les gazettes d'Angleterre et probablement celles de toute l'Europe. Là étaient aussi les meubles magnifiques, les en-

vois splendides que ces mêmes gazettes ont tant annoncés. Le palais de bois s'est trouvé n'être qu'un certain nombre de madriers bruts dont on ne sait que faire ici, et qui demanderaient plusieurs années pour être employés convenablement; le reste s'est trouvé à l'avenant. L'ostentation, la pompe, le luxe, ont été pour l'Europe; la vérité et les misères pour Sainte-Hélène.

Iliade ; Homère.

Mardi 7.

Le gouverneur est venu vers les quatre heures, a fait le tour de l'établissement et n'a demandé aucun de nous. Sa mauvaise humeur s'accroît visiblement, ses manières deviennent farouches et brutales.

Sur les cinq heures, l'Empereur m'a fait demander; le grand-maréchal y était depuis longtemps. Après son départ nous avons causé littérature; nous avons passé en revue tous les poèmes épiques anciens et modernes. Il s'est arrêté sur l'*Iliade*, en a pris un volume et en a lu tout haut plusieurs chants. Cet ouvrage lui plaisait infiniment. « Il était, disait-il, ainsi que la *Genèse* et la *Bible,* le signe et le gage du temps. Homère, dans sa production, était poète, orateur, historien, législateur, géographe, théologien : c'était l'encyclopédiste de son époque. »

L'Empereur estimait Homère inimitable. Le père Hardouin avait osé attaquer cette antiquité sacrée, et l'attribuer à un moine du x^e^ siècle. C'était une imbécillité, disait Napoléon. Du reste, ajoutait-il, jamais il n'avait été aussi frappé de ses beautés qu'en cet instant; et les sensations qu'il lui

faisait éprouver, lui confirmaient tout à fait la justesse de l'approbation universelle. Ce qui le frappait surtout, remarquait-il, c'était la grossièreté des manières, avec la perfection des idées. On voyait les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains, et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence et d'une grande civilisation.

L'Empereur m'a retenu à dîner, « quoique, m'a-t-il dit, vous feriez peut-être mieux d'aller à la table de service ; vous mourrez de faim avec moi.

« — Sire, ai-je répondu, il est sûr que vous êtes bien mal ; mais j'aimerai toujours ce mal au-dessus de toutes choses. »

Il avait souffert de la tête toute la journée ; nous nous en plaignions tous aussi. Je regrettais fort qu'il ne fût pas sorti ; le temps avait été très beau.

Après son dîner il a fait entrer tout le monde dans sa chambre et nous a gardés jusqu'à dix heures.

Mercredi 8.

L'Empereur est sorti vers cinq heures, et a fait un tour en calèche. Au retour, l'Empereur a reçu plusieurs Anglais ; il leur a fait une foule de questions, suivant sa coutume. Leur vaisseau était le *Cornwall,* se rendant à la Chine et devant repasser au mois de janvier prochain, dans son retour pour l'Europe.

Le dîner fini, l'un de nous disait à l'Empereur qu'il avait souffert vivement dans la journée en mettant au net sa dictée sur la bataille de Waterloo, voyant que les résultats n'avaient tenu qu'à un cheveu. L'Empereur, pour toute réponse, avec un accent qui venait de loin, a dit à mon fils : « *My*

son (mon fils), c'était son expression d'habitude, allez nous chercher *Iphigénie en Aulide,* cela nous fera plus de bien. » Et il nous a lu cette belle pièce, qu'on aime toujours davantage.

Paroles caractéristiques de l'Empereur.

Jeudi 9

Je suis allé dîner à Briars avec mon fils et le général Gourgaud; nous y sommes demeurés à un petit bal. J'y rencontrai l'amiral, et jamais je ne le trouvai mieux. C'était la première fois que je le voyais depuis l'aventure de *Noverraz;* je savais combien il devait l'avoir sur le cœur: il allait retourner en Europe, et je connaissais les sentiments de l'Empereur; je fus tenté vingt fois d'aborder franchement le sujet et de le rapprocher ainsi de Napoléon. La vérité, la justice, notre intérêt le demandaient; je fus arrêté par de trop petites considérations, sans doute: que de fois je m'en suis blâmé depuis!... Mais je n'avais pas reçu cette mission délicate, et je n'osais la prendre tout à fait sur moi. L'amiral pouvait lui donner de la publicité et une tournure qui eussent fort déplu à l'Empereur, et m'auraient exposé à des désagréments très possibles. A ce sujet, je vais citer le trait suivant; il caractérise trop Napoléon pour être omis.

Il me peignait un jour tous les vices de la faiblesse et de la crédulité dans le souverain, les intrigues qu'elles alimentaient dans le palais, l'instabilité dont elles étaient les sources; il prouvait très bien qu'il ne pouvait échapper à l'adresse des courtisans ni à celle de la calomnie: « Et je vais

vous en donner une preuve, disait-il ; vous voilà, vous, qui avez tout quitté pour me suivre ; vous dont le dévouement est noble et touchant ; eh bien ! que pensez-vous avoir fait ?... Qui croyez-vous être !... Rien qu'un ancien noble, qu'un émigré, agent des Bourbons, et d'intelligence avec les Anglais ; qui avez concouru à me livrer à eux, et ne m'avez suivi ici que pour m'observer et me vendre. Votre plus grand éloignement contre le gouverneur, sa plus grande animosité contre vous, ne sont que des apparences convenues pour mieux cacher votre jeu. » Et comme je riais de la tournure spirituelle qu'il créait et de la volubilité avec laquelle il l'exprimait : « Vous riez, a-t-il repris ; mais je vous assure qu'ici je n'improvise pas, je ne suis que l'écho de ce qu'on a essayé de faire parvenir jusqu'à moi... Et comment voulez-vous, continua-t-il, qu'une tête sans sagacité, faible et crédule, ne soit pas ébranlée par de tels rapprochements et de telles combinaisons. Allez, mon cher, si je n'étais supérieur à la plupart des légitimes, j'aurais pu déjà me priver de vos soins ici, et votre cœur droit serait peut-être réduit aujourd'hui à dévorer au loin les cruels tourments que cause l'ingratitude. » Et il finit disant : « Pauvre et triste humanité !... L'homme n'est pas plus à l'abri sur la pointe d'un rocher que sous les lambris d'un palais ! Il est le même partout ! L'homme est toujours l'homme !... »

Hoche. — Divers généraux.

Vendredi 10

Le temps a été affreux ; il était impossible de

sortir. L'Empereur a été contraint de marcher dans la salle à manger; il a fait allumer du feu dans le salon et s'est mis à jouer aux échecs avec le grand-maréchal. Après dîner, il nous a lu l'histoire de *Joseph,* dans la Bible, et ensuite l'*Andromaque* de Racine.

Plusieurs bâtiments étaient entrés la veille au soir: c'était la flotte du Bengale. Lady Loudon, femme de lord Moira, gouverneur général de l'Inde, était au nombre des passagers.

Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, le nom de *Hoche* ayant été prononcé, quelqu'un a dit qu'il était bien jeune encore, mais qu'il donnait beaucoup d'espérance. « C'est bien mieux que cela, a repris Napoléon, dites qu'il les avait déjà beaucoup remplies. » Ils s'étaient vus tous les deux, continuait-il, et avaient causé deux ou trois fois. Hoche avait pour lui de l'estime jusqu'à l'admiration. Napoléon n'a pas fait difficulté de dire qu'il avait sur Hoche l'avantage d'une profonde instruction et les principes d'une éducation distinguée. Du reste, il établissait cette grande différence entre eux. « Hoche, disait-il, cherchait toujours à se faire un parti, et n'obtenait que des créatures; moi, je m'étais créé une immensité de partisans sans rechercher nullement la popularité. De plus, Hoche était d'une ambition hostile, provoquante; il était homme à venir de Strasbourg avec vingt-cinq mille hommes, saisir le gouvernement par force, tandis que, moi, je n'avais jamais eu qu'une politique patiente, conduite toujours par l'esprit du temps et les circonstances du moment. »

L'Empereur ajoutait que Hoche, plus tard, ou se serait rangé, ou se serait fait écraser par lui; et

comme il aimait l'argent, les plaisirs, il ne doutait pas qu'il ne se fût rangé. Moreau, dans cette même circonstance, disait-il, n'avait su faire ni l'un ni l'autre; aussi Napoléon n'en faisait aucun cas et le regardait comme tout à fait incapable, n'entendant pourtant pas en cela parler de son mérite militaire. « Mais c'était un homme faible, disait-il, mené par ses alentours et servilement soumis à sa femme: c'était un général de vieille monarchie.

« Hoche, continuait l'Empereur, périt subitement et avec des circonstances singulières qui donnèrent lieu à beaucoup de conjectures; et comme il existait un parti avec lequel tous les crimes me revenaient de droit, l'on essaya de répandre que je l'avais fait empoisonner. Il fut un temps où rien de mauvais ne pouvait arriver que je n'en fusse l'auteur; ainsi, de Paris, je faisais assassiner Kléber en Égypte; à Marengo, je brûlais la cervelle à Desaix; j'étranglais, je coupais la gorge dans les prisons; je prenais le pape aux cheveux, et cent absurdités pareilles; toutefois, comme je n'y faisais pas la moindre attention, la mode en était passée, et je ne vois pas que ceux qui m'ont succédé se soient empressés de la réveiller; et pourtant, s'il eût existé un seul de ces crimes, ils ont à leur disposition les documents, les exécuteurs, les complices, etc., etc...

« Néanmoins, tel est l'empire des bruits, quelque absurdes qu'ils soient, qu'il est probable que tout cela a été cru du vulgaire, et qu'une bonne partie le croit peut-être encore; heureusement qu'il n'en est pas ainsi de l'histoire; elle raisonne. »

Puis revenant : « C'est une chose bien remarquable, a-t-il dit, que le nombre de grands géné-

raux qui ont surgi tout à coup dans la Révolution. Pichegru, Kléber, Masséna, Marceau, Desaix, Hoche, etc.; et presque tous de simples soldats; mais aussi, là semblent s'être épuisés les efforts de la nature; elle n'a plus rien produit depuis, je veux dire du moins d'une telle force. C'est qu'à cette époque tout fut donné au concours parmi trente millions d'hommes, et la nature doit prendre ses droits; tandis que plus tard on était rentré dans les bornes plus resserrées de l'ordre et de la société. On a été jusqu'à m'accuser de ne m'être entouré, au militaire et au civil, que de gens médiocres, pour mieux me conserver la supériorité; mais aujourd'hui qu'on ne rouvrira sûrement pas le concours, à eux de mieux choisir; on verra ce qu'ils trouveront.

« Une autre chose non moins remarquable, continuait-il, c'est l'extrême jeunesse de plusieurs de ces généraux qui semblent sortir tout faits des mains de la nature. Leur caractère est à l'avenant; à l'exception de Hoche, qui donnait le scandale des mœurs, les autres ne connaissaient uniquement que leur affaire : la *gloire* et la *patrie*, voilà tout leur cercle de rotation; ils tiennent tout à fait de l'antique.

« C'est Desaix, que les Arabes nomment *le Sultan juste;* c'est Marceau, pour les obsèques duquel les Autrichiens observent un armistice, par la vénération qu'il leur avait inspirée; c'est le jeune Duphot, qui était la vertu même.

« Mais on ne peut pas dire qu'il en fût ainsi de tous ceux qui étaient plus avancés en âge; c'est qu'ils tenaient du temps qui venait de disparaître; M***, A***, B***, et beaucoup d'autres étaient des déprédateurs intrépides.

« L'un d'eux, en outre, était d'une avarice sordide, et l'on a prétendu que je lui avais joué un tour pendable; que, révolté un jour de ses dernières déprédations, j'avais tiré sur son banquier pour deux ou trois millions. Grand embarras! car enfin, mon nom était bien quelque chose. Le banquier écrivit qu'il ne pouvait payer sans autorisation; il lui fut répondu de payer tout de même, que le plaignant aurait les tribunaux pour se faire rendre justice; mais l'intéressé n'en fit rien et laissa payer.

« O***, M***, N*** n'avaient que de la bravoure personnelle.

« Moncey était un honnête homme, Macdonald avait une grande loyauté, B*** est une de mes erreurs.

« S*** avait aussi bien ses défauts et ses qualités : toute sa campagne du midi de la France est très belle; et ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'avec son attitude et sa tenue, qui indiquent un grand caractère, il n'était pas le maître dans son ménage. Quand j'appris à Dresde la défaite de Vittoria et la perte de toute l'Espagne due à ce pauvre Joseph, dont les plans, les mesures et les combinaisons n'étaient pas de notre temps, mais semblaient tenir bien plutôt d'un Soubise que de moi, je cherchai quelqu'un propre à réparer tant de désastres, je jetai les yeux sur S***, qui était auprès de moi : il était tout prêt, me disait-il; mais il me suppliait de parler à sa femme, qui allait fortement s'y opposer; je lui dis de me l'envoyer. Elle parut avec l'attitude hostile et le verbe haut, me disant que son mari ne retournerait certainement pas en Espagne; qu'il avait déjà beaucoup

fait, et méritait après tout du repos. Madame, lui dis-je, je ne vous ai pas mandée pour subir vos algarades; je ne suis point votre mari, moi; et si je l'étais ce serait encore tout de même. Ce peu de paroles la confondit; elle devint souple, obséquieuse, et ne s'occupa plus que de gagner quelques conditions : je n'y pris seulement pas garde, et me contentai de la féliciter de ce qu'elle savait entendre raison. Dans les grandes crises, lui dis-je, madame, le lot des femmes est d'adoucir nos traverses; retournez à votre mari, et ne le tourmentez pas. »

Invitation ridicule de sir Hudson Lowe.

Samedi 11.

A quatre heures j'étais chez l'Empereur. Le grand-maréchal y est entré, il lui a donné un billet ; l'Empereur, après l'avoir parcouru des yeux, l'a rendu en levant les épaules et disant : « C'est trop sot, point de réponse. Passez-le à Las-Cases. »

Le croira-t-on ? c'était un billet du gouverneur au grand-maréchal, invitant *le général Bonaparte* à venir rencontrer à dîner, à Plantation-House, lady Loudon, femme de lord Moira. Je suis devenu rouge de l'inconvenance. Pouvais-je imaginer rien au monde de plus souverainement ridicule. Sir Hudson Lowe ne trouvait sans doute rien de plus simple ; et pourtant il a été longtemps dans les quartiers généraux du continent ; il s'est trouvé mêlé aux transactions diplomatiques du temps !!!...

M. Skelton, sous-gouverneur de l'île, et sa femme qui partaient pour l'Europe, sont ven

prendre congé de l'Empereur; ils ont été retenus à dîner.

Ce digne ménage, auquel, sans notre gré à la vérité, nous avions enlevé Longwood, eux dont nous avions détruit toute l'existence en faisant supprimer leur place par notre arrivée; ce digne ménage, auquel nous avons causé de vrais maux personnels, est pourtant le seul de l'île qui ait eu pour nous des égards constants et des politesses non interrompues. Aussi avons-nous accompagné leur départ des vœux les plus sincères : notre souvenir les suivra toujours avec un véritable intérêt.

Napoléon à l'Institut. — Au Conseil d'État. — Code civil. — Mot pour lord Saint-Vincent. — Sur l'intérieur de l'Afrique. — Ministère de la marine. — Decrès.

Dimanche 12.

L'Empereur se promenant au jardin et causant sur divers objets, s'est arrêté sur l'Institut, sa composition, son esprit. Lorsqu'il y parut à son retour de l'armée d'Italie, dans sa classe, composée d'environ cinquante membres, il pouvait s'y considérer, disait-il, comme le dixième. Lagrange, Laplace, Monge, en étaient la tête. C'était un spectacle assez remarquable, ajoutait-il, et qui occupait fort les cercles, que de voir le jeune général de l'armée d'Italie dans les rangs de l'Institut, discutant en public, avec ses collègues, des objets très profonds et fort métaphysiques. On l'appela alors le *Géomètre* des batailles, le *Mécanicien* de la victoire, etc.

Napoléon, devenu premier consul, ne causa pas moins de sensation au Conseil d'État. Il présida constamment les séances de la confection du Code civil. « Tronchet en était l'âme, disait-il, et lui

Napoléon, le démonstrateur. Tronchet avait un esprit éminemment profond et juste; mais il sautait par-dessus les développements, parlait fort mal, et ne savait pas se défendre. » Tout le Conseil, disait l'Empereur, était d'abord contre ses énoncés; mais lui, Napoléon, dans son esprit vif et sa grande facilité de saisir et de créer des rapports lumineux et nouveaux, prenait la parole; et, sans autre connaissance de la matière que les bases justes fournies par Tronchet, développait ses idées, écartait les objections et ramenait tout le monde.

En effet, les procès-verbaux du Conseil d'État nous ont transmis les improvisations du premier consul sur la plupart des articles du Code civil. On est frappé, à chaque ligne, de la justesse de ses observations, de la profondeur de ses vues et surtout de la libéralité de ses sentiments.

C'est ainsi qu'en dépit de diverses oppositions, on lui doit cet article du Code: *Tout individu né en France est Français.* « En effet, disait-il, je demande quel inconvénient il y aurait à le reconnaître pour Français? Il ne peut y avoir que de l'avantage à étendre les lois civiles françaises; ainsi, au lieu d'établir que l'individu né en France d'un père étranger n'obtiendra les droits civils que lorsqu'il aura déclaré vouloir en jouir, on pourrait décider qu'il n'en est privé que lorsqu'il y renonce formellement.

« Si les individus nés en France d'un père étranger n'étaient pas considérés comme étant de plein droit Français, alors on ne pourrait soumettre à la conscription et aux autres charges publiques les fils de ces étrangers qui se sont mariés en France par suite des événements de la guerre.

« Je pense qu'on ne doit envisager la question que sous le rapport de l'intérêt de la France. Si les individus nés en France n'ont pas de bien, ils ont du moins l'esprit français, les habitudes françaises; ils ont l'attachement que chacun a naturellement pour le pays qui l'a vu naître; enfin, ils supportent les charges publiques. »

Le premier consul n'est pas moins remarquable dans *la conservation du droit de Français aux enfants nés de Français établis en pays étranger,* qu'il fit étendre de beaucoup, en dépit de fortes oppositions. « La nation française, disait-il, nation grande et industrieuse, est répandue partout; elle se répandra encore davantage par la suite; mais les Français ne vont chez l'étranger que pour y faire leur fortune. Les actes par lesquels ils paraissaient se rattacher momentanément à un autre gouvernement ne sont faits que pour obtenir une protection nécessaire à leurs projets. S'il est dans leur intention de rentrer en France quand leur fortune sera achevée, faudra-t-il les repousser? Se fussent-ils même affiliés à des ordres de chevalerie, il serait injuste de les confondre avec les émigrés qui ont été prendre les armes contre leur patrie.

« Et s'il arrivait un jour qu'une contrée envahie par l'ennemi lui fût cédée par un traité, pourrait-on avec justice dire à ceux de ses habitants qui viendraient s'établir sur le territoire de la république, qu'ils ont perdu leur qualité de Français, pour n'avoir pas abandonné leur ancien pays au moment même où il a été cédé, parce qu'ils auraient prêté momentanément serment à un nouveau souverain, pour se donner le temps de dénaturer leur fortune et de la transporter en France? »

Dans une autre séance, sur les décès des militaires, quelques difficultés s'élevant sur ceux mourant en terre étrangère, le premier consul reprit vivement : « Le militaire n'est jamais chez l'étranger, lorsqu'il est sous le drapeau ; où est le drapeau, là est la France ! »

Sur le divorce, le premier consul est pour l'adoption du principe, et parle longuement sur la cause de l'incompatibilité qu'on cherchait à repousser ; il dit : « On prétend qu'elle est contraire à l'intérêt des femmes, des enfants, et à l'esprit des familles ; mais rien n'est plus contraire à l'intérêt des époux, lorsque leur humeur est incompatible, que de les réduire à l'alternative ou de vivre ensemble ou de se séparer avec éclat. Rien n'est plus contraire à l'esprit de famille qu'une famille divisée. Les séparations de corps avaient autrefois, par rapport à la femme, au mari, aux enfants, à peu près les mêmes effets que le divorce, et pourtant n'étaient-elles pas aussi multipliées que les divorces le sont aujourd'hui ; seulement elles avaient cet inconvénient de plus, qu'une femme effrontée continuait de déshonorer le nom de son mari, parce qu'elle le conservait, etc. »

Plus loin, combattant la rédaction d'un article qui spécifie les causes pour lesquelles le divorce sera admissible : « Mais quel malheur, dit-il, ne serait-ce pas que de se voir forcé à les exposer, et à révéler jusqu'aux détails les plus minutieux et les plus secrets de l'intérieur de son ménage ?

« D'ailleurs, ces causes, quand elles seront réelles, opéreront-elles toujours le divorce ? La cause de l'adultère, par exemple, ne peut obtenir de succès que par des preuves toujours très diffi-

ciles, souvent impossibles. Cependant, le mari qui n'aurait pu les faire serait obligé de vivre avec une femme qu'il abhorre, qu'il méprise et qui introduit dans sa famille des enfants étrangers. Sa ressource serait de recourir à la séparation de corps; mais elle n'empêcherait pas que son nom ne continuât à être déshonoré. »

Revenant à appuyer de nouveau le principe du divorce, et combattant certaines restrictions, il dit encore dans un autre moment: « Le mariage n'est pas toujours, comme on le suppose, la conclusion de l'amour. Une jeune personne consent à se marier pour se conformer à la mode, pour arriver à l'indépendance et à un établissement. Elle accepte un mari d'un âge disproportionné, dont l'imagination, les goûts, les habitudes ne s'accordent pas avec les siens; la loi doit donc lui ménager une ressource pour le moment où, l'illusion cessant, elle reconnaît qu'elle se trouve dans des liens mal assortis, et que sa volonté a été séduite.

« Le mariage prend sa forme des mœurs, des usages, de la religion de chaque peuple: c'est par cette raison qu'il n'est pas le même partout. Il est des contrées où les femmes et les concubines vivent sous le même toit: où les enfants des esclaves sont traités à l'égal des autres; l'organisation des familles ne dérive donc pas du droit naturel: les mariages des Romains n'étaient pas organisés comme ceux des Français.

« Les précautions établies par la loi pour empêcher qu'à quinze, à dix-huit ans, on ne contracte avec légèreté un engagement qui s'étend à toute la vie, sont certainement sages; cependant sont-elles suffisantes? Qu'après dix ans de mariage le divorce

ne soit plus admis que pour des raisons très graves, on le conçoit ; mais, puisque les mariages contractés dans la première jeunesse sont si rarement l'ouvrage des époux, puisque ce sont les familles qui les forment d'après certaines idées de convenances, il faut que si les époux reconnaissent qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, ils puissent rompre une union sur laquelle il ne leur a pas été permis de réfléchir. Cependant cette facilité ne doit favoriser ni la légèreté ni la passion ; qu'on l'entoure donc de toutes les précautions, de toutes les formes propres à en prévenir l'abus ; qu'on décide, par exemple, que les époux seront entendus par un conseil secret de famille formé sous la présidence du magistrat ; qu'on ajoute encore, si l'on veut, qu'une femme ne pourra user qu'une seule fois du divorce ; qu'on ne lui permette de se marier qu'après cinq ans, afin que le projet d'un autre mariage ne la porte pas à dissoudre le premier ; qu'après dix ans de mariage, la dissolution soit rendue très difficile.

« Vouloir n'admettre le divorce que pour cause d'adultère publiquement prouvé, c'est le proscrire absolument ; car, d'un côté, peu d'adultères peuvent être prouvés ; de l'autre, il est peu d'hommes assez éhontés pour proclamer la turpitude de leurs épouses. Il serait d'ailleurs scandaleux et contre l'honneur de la nation de révéler ce qui se passe dans un certain nombre de ménages ; on en conclurait, quoique à tort, que ce sont là les mœurs françaises. »

Les premiers légistes du conseil étaient pour que la mort civile entraînât la dissolution du contrat civil du mariage. La discussion fut très vive. Le

premier consul, dans un beau mouvement, s'y opposa en ces termes : « Il serait donc défendu à une femme profondément convaincue de l'innocence de son mari, de suivre dans sa déportation l'homme auquel elle est le plus étroitement unie ; ou si elle cédait à sa conviction, à son devoir, elle ne serait plus qu'une concubine ! Pourquoi ôter à ces infortunés le droit de vivre l'un auprès de l'autre, sous le titre honorable d'époux légitimes?

« Si la loi permet à la femme de suivre son mari sans lui accorder le titre d'épouse, elle permet l'adultère.

« La société est assez vengée par la condamnation, lorsque le coupable est privé de ses biens, séparé de ses amis, de ses habitudes ; faut-il encore étendre la peine jusqu'à la femme, et l'arracher avec violence à une union qui identifie son existence avec celle de son époux? Elle vous dirait : Mieux valait lui ôter la vie, du moins me serait-il permis de chérir sa mémoire ; mais vous ordonnez qu'il vive, et vous ne voulez pas que je le console ! Eh ! combien d'hommes ne sont coupables qu'à cause de leurs faiblesses pour leurs femmes ! Qu'il soit donc permis à celles qui ont causé leurs malheurs, de les adoucir en les partageant. Si une femme satisfait à ce devoir, vous estimez sa vertu, et cependant vous ne mettez aucune différence entre elle et l'être infâme qui se prostitue, etc., etc. » On pourrait faire des volumes de pareilles citations.

En 1815, après la restauration, causant avec M. Bertrand de Molleville, ancien ministre de la marine de Louis XVI, homme très capable et fort distingué à plus d'un titre, il me disait : « Votre

Buonaparte, votre Napoléon était un homme bien extraordinaire, il faut en convenir. Que nous étions loin de le connaître, de l'autre côté de l'eau ! Nous ne pouvions nous refuser à l'évidence de ses victoires et de ses invasions, il est vrai ; mais Genseric, Attila, Alaric en avaient fait autant. Aussi me laissait-il l'impression de la terreur bien plus que celle de l'admiration. Mais depuis que je suis ici, je me suis avisé de mettre le nez dans les discussions du Code civil, et dès cet instant ce n'a plus été que de la profonde vénération. Mais où diable avait-il appris tout cela !..... Et puis voilà que chaque jour je découvre quelque chose de nouveau. Ah ! monsieur, quel homme vous aviez là ! Vraiment, il faut que ce soit un prodige !..... »

Sur les cinq heures, l'Empereur a reçu le capitaine Bowen de la frégate *la Salcete,* qui part demain. Il a été fort gracieux pour lui, et comme la conversation a amené le nom de lord Saint-Vincent, qu'il disait être son protecteur, l'Empereur lui a dit : « Vous le verrez ? Eh bien, je vous charge de lui faire mes compliments comme à un bon matelot, à un brave et digne vétéran. »

Sur les sept heures l'Empereur s'est mis au bain ; il m'a fait venir, et nous avons beaucoup parlé des affaires du jour, puis de littérature et enfin de géographie. Il s'étonnait qu'on n'eût pas de notions certaines sur l'intérieur de l'Afrique. Je lui disais que j'avais eu l'idée, il y a quelques années, de présenter à son ministre de la marine un projet de voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; non pas une excursion furtive et aventureuse, mais une véritable expédition militaire, digne en tout du temps et du faire de l'Empereur. Le ministre me

rit au nez lors de ma première conversation à ce sujet, et traita mon idée de folie.

J'avais voulu, disais-je, attaquer l'Afrique par les quatre points cardinaux, soit que de ces quatre points on fût venu se réunir au centre, soit que débarquées à l'Est et à l'Ouest, vers son milieu, les deux parties de l'expédition fussent venues au-devant l'une de l'autre, pour se séparer de nouveau et aller l'une vers le Nord, l'autre vers le Sud. Il est à croire, pensais-je, qu'en exigeant de la cour de Portugal tous les renseignements qu'elle eût pu procurer, on eût trouvé que la communication de l'Est à l'Ouest existait déjà, ou que ce qui restait à faire était peu de chose. Avec nos idées du jour, notre enthousiasme, nos entreprises, nos prodiges, on eût facilement trouvé cinq à six cents bons soldats, des chirurgiens, des médecins, des botanistes, des chimistes, des astronomes, des naturalistes, tous de bonne volonté, qui eussent indubitablement accompli quelque chose digne du temps.

L'attirail nécessaire en bêtes de somme, en petites nacelles de cuir pour traverser les rivières, en outres, pour porter de l'eau à travers les déserts, en petite artillerie très maniable, etc., en eût assuré une entière et facile exécution.

« Nul doute, disait l'Empereur, que votre idée ne m'eût plu. Je m'en serais saisi, je l'aurais fait passer dans les mains de quelque commission, et j'aurais marché au résultat. »

Il regrettait fort, disait-il, de n'avoir pas eu lui-même le temps, durant son séjour en Egypte, d'accomplir quelque chose de cette espèce. Il avait des soldats tout propres à braver le désert. Il avait

reçu des présents de la reine du Darfour, et lui en avait envoyé. S'il fût demeuré plus longtemps, il allait pousser fort loin nos vérifications géographiques dans les parties septentrionales de l'Afrique, et cela avec la plus grande simplicité d'exécution, en plaçant seulement dans chaque caravane quelques officiers intelligents, pour lesquels il se serait fait donner des otages, etc., etc.

La conversation est passée de là à la marine et à son département. L'Empereur l'a traitée à fond. Il ne pouvait pas dire qu'il fût content de *Decrès ;* et l'on pouvait, pensait-il, lui reprocher peut-être sa constance à son égard. Mais le manque de sujets avait dû le maintenir ; car après tout, assurait-il, Decrès était encore ce qu'il avait pu trouver de mieux. *Gantheaume* n'était qu'un matelot nul et sans moyen, qui avait manquer trois fois, disait-il, la conservation de l'Egypte. *Cafarelli* avait été perdu dans son esprit, parce qu'on s'était artificieusement étudié à lui peindre sa femme comme une faiseuse d'affaires[1], ce qu'on savait équivaloir pour lui à une proscription certaine. M*** était un homme peu sûr ; sa famille avait livré Toulon. L'Empereur avait eu un moment l'idée d'E*** ; mais il ne le trouva pas à cette hauteur. Il se

1. Des amis m'ont assuré que ces expressions avaient été bien pénibles à ceux qui en étaient l'objet ; cependant je puis assurer qu'elles avaient été prononcées dans des intentions tout à fait bienveillantes pour Cafarelli, et faites même pour le flatter. L'Empereur, en mentionnant les causes que l'intrigue avait mises en avant pour écarter du ministère cet administrateur distingué, avait été bien loin de prononcer qu'elles étaient réelles ; si bien que si l'article présente en effet quelque chose de pénible, la faute en est toute à ma rédaction, et j'aurais été d'autant plus malencontreux en cela que toute la famille est de ma connaissance particulière, et que je lui suis fort attaché.

demandait si T*** n'eût pas réussi ; il le croyait fort peu capable, bon administrateur pourtant ; mais il avait été trop chaud, disait-il, dans la révolution.

« Du reste, remarquait l'Empereur en passant, j'avais rendu tous mes ministères si faciles que je les avais mis à la portée de tout le monde, pour peu qu'on possédât du dévouement, du zèle, de l'activité, du travail. Il fallait en excepter tout au plus celui des relations extérieures, parce qu'il s'agissait souvent, disait-il, dans celui-là, d'improviser et de séduire. Au vrai, concluait-il, dans la marine, la stérilité était réelle, et Decrès, après tout, était peut-être encore le meilleur. Il avait du commandement ; son administration était rigoureuse et pure. Il avait de l'esprit, et beaucoup, mais seulement pour sa conversation. Il ne créait rien, exécutait mesquinement, marchait et ne voulait pas courir. Il eût dû passer la moitié de son temps dans les ports et sur les flottes d'exercice ; je lui en eusse tenu compte ; mais, en courtisan, il craignait de s'éloigner de son portefeuille. Il me connaissait mal ; il eût été bien mieux défendu là que dans ma cour : son éloignement eût été son meilleur avocat. »

L'Empereur regrettait fort, disait-il, *Latouche-Tréville ;* lui seul lui avait présenté l'idée d'un vrai talent ; il pensait que cet amiral eût pu donner une autre impulsion aux affaires. L'attaque sur l'Inde, celle de l'Angleterre, eussent été du moins entreprises, disait-il, et se fussent peut-être accomplies.

L'Empereur se blâmait touchant les péniches de Boulogne. Il eût mieux fait d'employer, disait-il, de vrais vaisseaux à Cherbourg. Toutefois *Villeneuve,* avec plus de vigueur, au cap Finistère, eût

pu rendre l'attaque praticable. « J'avais combiné cette apparition de Villeneuve de très loin, avec beaucoup d'art et de calcul, en opposition à la routine des marins qui m'entouraient. Et tout réussit comme je l'avais prévu, jusqu'au moment décisif: alors la mollesse de Villeneuve vint tout perdre. Et Dieu sait, d'ailleurs, ajoutait l'Empereur, les instructions que lui avait données Decrès. Dieu sait les lettres particulières qu'ils se sont écrites et que je n'ai jamais pu éclaircir[1]; car j'étais bien puissant, bien fureteur, et ne croyez pas pourtant que je vinsse à bout de vérifier tout ce que je voulais autour de moi.

« Le grand-maréchal disait l'autre jour qu'il était reconnu parmi vous autres, au salon de service, que je n'étais plus abordable sitôt que j'avais reçu le ministre de la marine. Le moyen qu'il n'en fût pas ainsi? il n'avait jamais que de mauvaises nouvelles à me donner. Moi-même j'ai jeté le manche après la cognée lors du désastre de Trafalgar. Je ne pouvais pas être partout, j'avais trop à faire avec les armées du continent.

« Longtemps j'ai rêvé une expédition décisive sur l'Inde, mais j'ai été constamment déjoué. J'envoyais seize mille soldats, tous sur des vaisseaux de

1. En lisant cette réflexion de Napoléon, un officier de confiance de l'amiral Villeneuve m'a écrit que la lettre du ministre Decrès à cet amiral, avant l'arrivée de M. de Rosily, chargé de lui enlever son commandement, se terminait ainsi: « Sortez dès que vous en trouverez l'occasion favorable; n'évitez pas l'ennemi; au contraire, attaquez-le partout où vous le rencontrerez, attendu que l'Empereur s'embarrasse peu de perdre des vaisseaux, pourvu qu'il les perde avec honneur. » Conseils honorables du reste; et cette lettre a été la seule que l'officier de confiance ait retirée du portefeuille de l'amiral avant de le jeter à la mer, au moment d'amener le pavillon.

ligne; chaque soixante-quatorze en eût porté cinq cents, ce qui eût demandé trente-deux vaisseaux. Je leur faisais prendre de l'eau pour quatre mois; on l'eût renouvelée à l'île de France ou dans tout autre endroit habité du désert de l'Afrique, du Brésil ou de la mer des Indes; on eût, au besoin, fait la conquête de cette eau partout où on eût voulu relâcher. Arrivés sur les lieux, les vaisseaux jetaient les soldats à terre, et repartaient aussitôt, complétant leurs équipages par le sacrifice de sept ou huit de ces vaisseaux, dont la vétusté avait déjà marqué la condamnation; si bien qu'une escadre anglaise, arrivant d'Europe à la suite de la nôtre, n'eût plus rien trouvé.

« Quant à l'armée, abandonnée à elle-même, mise aux mains d'un chef sûr et capable, elle eût renouvelé les prodiges qui nous étaient familiers, et l'Europe eût appris la conquête de l'Inde comme elle avait appris celle de l'Egypte. »

J'avais beaucoup connu Decrès; nous avions commencé ensemble dans la marine. Il avait pour moi, je le crois, toute l'amitié dont il était susceptible; quant à moi, je lui étais tendrement attaché. C'était une passion malheureuse, répondais-je à ceux qui m'en plaisantaient, ce qui arrivait souvent, car son impopularité était extrême; et j'ai pensé plus d'une fois qu'il s'y complaisait par calcul. J'étais à Sainte-Hélène, comme ailleurs, presque toujours seul à le défendre. Or je disais à l'Empereur que j'avais beaucoup vu Decrès pendant le séjour à l'île d'Elbe, qu'il avait été parfait pour lui. Nous nous étions parlé alors à cœur ouvert, et j'ai lieu de croire que depuis il aurait eu en moi une confiance pleine et entière.

« A peine Votre Majesté rentrait aux Tuileries, disais-je, que Decrès et moi nous nous sautions au cou, nous écriant : Nous le tenons, nous le tenons ! Ses yeux étaient remplis de larmes; je lui dois ce témoignage. Tiens, me dit-il encore tout ému, et sa femme présente, tu me prouves, en cet instant, que j'ai eu des torts avec toi, et je t'en dois la réparation ; mais tes anciens titres te rapprochaient si naturellement de ceux qui nous quittent aujourd'hui, que je ne doutais pas que tôt ou tard tu ne fusses très bien auprès d'eux, si bien que tu as gêné plus d'une fois peut-être mes expressions et mes vrais sentiments. — Et vous l'avez cru, pauvre niais ! s'est écrié l'Empereur en riant aux éclats ; n'était-ce pas là plutôt l'admirable finesse de cour, une touche pour La Bruyère, un vrai trait d'esprit, du reste ; car s'il lui était arrivé pendant mon absence, de laisser échapper quelque drôlerie contre moi, vous voyez que par là il remédiait à tout, et une fois pour toutes. — Eh bien ! Sire, ai-je continué, ce que je viens de dire peut n'être que plaisant ; mais voici ce qui est plus essentiel :

« Au plus fort de la crise de 1814, avant la prise de Paris, Decrès fut sondé de la manière la plus délicate pour conspirer contre Votre Majesté, et il s'y refusa franchement. Decrès murmurait facilement et souvent ; il avait une certaine autorité d'expressions et de manières ; c'était une acquisition à ne pas dédaigner dans un parti. Il se trouva, à cette époque de douleur, faire visite à un personnage fameux, le héros des machinations du jour. Celui-ci, qui s'était avancé au devant de Decrès, le ramenant en boitant à sa cheminée, y

prit un livre en disant : Je lisais tout à l'heure quelque chose qui me frappait singulièrement, écoutez : Montesquieu, livre tel, chapitre tel, page telle. Quand le prince s'est élevé au-dessus de toutes les lois, que la tyrannie est devenue insupportable, il ne reste plus aux opprimés... — C'est assez, s'écria Decrès en lui mettant la main sur la bouche, je n'écoute plus, fermez votre livre. Et l'autre ferma tranquillement son livre comme si de rien n'était, et se mit à causer de toute autre chose.

« Plus tard, un maréchal, après sa fatale défection, effrayé de ses résultats sur l'opinion, et cherchant vainement autour de lui de l'approbation et de l'appui, essaya d'y intéresser Decrès en quelque chose. — Je me suis toujours souvenu, lui disait-il, d'une de nos conversations où vous nous peigniez si énergiquement les maux et les embarras de la patrie. Votre souvenir, la force de vos arguments, sont pour beaucoup dans ce qui m'a porté à y remédier. — Oui, mon cher, reprit Decrès, avec une réprobation marquée ; mais vous êtes-vous dit aussi que vous aviez sauté par-dessus le cheval?

« Et pour apprécier justement ces anecdotes, disais-je à l'Empereur, il faut savoir qu'elles m'étaient racontées par Decrès lui-même, pendant l'absence de Votre Majesté, et bien assurément sans le moindre soupçon de votre retour. »

La conversation avait duré près de deux heures dans le bain ; l'Empereur n'a dîné que fort tard, il m'a retenu. Nous avons causé de l'école militaire de Paris. Comme je n'en étais sorti qu'un an avant qu'il y arrivât, les mêmes officiers, les mêmes maîtres, les mêmes camarades, nous avaient été communs. Il trouvait un charme particulier à

repasser, ainsi de compagnie, ce temps de notre enfance; nos occupations, nos espièglerie, nos jeux, etc.

Dans sa gaieté il a demandé un verre de vin de Champagne, ce qu'il fait bien rarement; et sa sobriété est telle qu'il suffit de ce seul verre pour colorer son visage et le porter à parler davantage. On sait qu'il ne passe guère plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure à table : il y avait plus de deux heures que nous y étions. Son étonnement a été grand en apprenant de Marchand qu'il était onze heures. « Comme le temps a passé! disait-il avec une espèce de satisfaction. Que ne puis-je avoir souvent de pareils moments! Mon cher, m'a-t-il dit en me renvoyant, vous me quittez heureux!!! »

État dangereux de mon fils. — Paroles remarquables. — *Dictionnaire des Girouettes*. — Berthollet.

Lundi 13.

Le docteur Warden était venu se joindre à deux autres de ses confrères pour former une consultation pour mon fils, dont l'indisposition me donnait de l'inquiétude.

L'Empereur a bien voulu recevoir, à ma requête, cette ancienne connaissance du *Northumberland*, et a causé près de deux heures, passant familièrement en revue les actes de son administration qui ont accumulé sur lui le plus de haine, de mensonges et de calomnies. Rien n'était plus correct, plus clair, plus simple, plus curieux, plus satisfaisant, me disait plus tard ce docteur.

L'Empereur termina par ces paroles remar-

quables : « Je m'inquiète peu de tous les libelles lancés contre moi ; mes actes et les événements y répondent mieux que les plus habiles plaidoyers. Je me suis assis sur un trône vide. J'y suis monté vierge de tous les crimes ordinaires aux chefs de dynasties. Qu'on aille chercher dans l'histoire, et que l'on compare ! Si j'ai à craindre un reproche de la postérité et de l'histoire, ce ne sera pas d'avoir été trop méchant, mais peut-être d'avoir été trop bon. »

Après le dîner, l'Empereur a parcouru le *Dictionnaire des Girouettes*, nouvellement arrivé, dont l'idée est plaisante et l'exécution manquée. C'est le recueil alphabétique des personnes vivantes qui ont paru sur la scène depuis la révolution, et dont les expressions, les sentiments ou les actes avaient suivi la variation du vent. Des girouettes accompagnent leur nom, avec l'extrait des discours en regard, ou les actes qui les leur avaient méritées. En l'ouvrant, l'Empereur a demandé s'il s'y trouvait quelqu'un de nous. Non, Sire, lui a-t-on répondu plaisamment ; il n'y a que Votre Majesté. En effet, Napoléon y était pour avoir consacré la république et exercé la royauté.

L'Empereur s'est mis à nous lire divers articles. La transition des discours de chacun était vraiment curieuse ; le contraste était parfois exprimé avec tant d'impudeur et d'effronterie, que l'Empereur, tout en lisant, ne pouvait s'empêcher d'en rire de bon cœur. Néanmoins, au bout de quelques pages, il a rejeté le livre avec l'expression du dégoût et de la douleur, faisant observer qu'après tout, ce recueil était la dégradation de la société, le code de la turpitude, le bourbier de notre honneur.

Un article lui a été particulièrement sensible, celui de *Berthollet*, qu'il avait tellement comblé, sur lequel il devait tant compter, disait-il.

Tout le monde connaît ce trait charmant : Berthollet ayant éprouvé des pertes et se trouvant gêné, l'Empereur qui l'apprit lui envoya cent mille écus, ajoutant qu'il avait à se plaindre de lui, puisqu'il avait ignoré que lui, Napoléon, était toujours au service de ses amis. Eh bien ! Berthollet, lors des désastres, avait été très mal pour l'Empereur, qui en fut vraiment affecté dans le temps, répétant plusieurs fois : « Quoi ! Berthollet ! mon ami Berthollet !... Berthollet sur lequel j'aurais dû tant compter ! »

Au retour de l'île d'Elbe, Berthollet sentit se réveiller ses sentiments pour son bienfaiteur ; il se hasarda à reparaître aux Tuileries, faisant dire par Monge à l'Empereur que s'il n'en obtenait un regard, il se tuerait à la porte en sortant ; et l'Empereur ne crut pas pouvoir lui refuser un sourire en passant devant lui.

L'Empereur, durant son règne, avait répété sa noble et généreuse obligeance en faveur de plusieurs gros manufacturiers. Il voulait chercher leur article, mais toutes les voix se sont élevées pour témoigner en leur faveur.

Réception des passagers de la flotte du Bengale.

Mardi 14.

Vers les quatre heures, il nous est arrivé un très grand nombre de visiteurs ; c'étaient les passagers de la flotte des Indes, que l'Empereur avait consenti à recevoir. On comptait parmi eux un

M. *Strange*, beau-frère de lord Melvil, ministre de la marine d'Angleterre ; un M. *Arbuthnot ;* sir *Williams Burough*, un des juges de la cour suprême de Calcutta ; deux aides de camp de lord Moira, d'autres encore, parmi lesquels plusieurs femmes. Nous étions tous à causer dans la salle d'attente ; l'Empereur, sortant de sa chambre pour gagner le jardin, a excité parmi nos visiteurs un empressement extrême ; ils se sont précipités aux fenêtres pour le voir passer ; cela nous rappelait tout à fait Plymouth. Le grand-maréchal a conduit toutes ces personnes à l'Empereur, qui les a reçues avec une grâce parfaite et ce sourire qui exerce tant d'empire. L'avidité était dans les regards de tous, l'émotion sur la figure de plusieurs.

L'Empereur a parlé à chacun d'eux, connaissant, suivant sa coutume, ce qui se rattachait à certains noms à mesure qu'il les entendait. Il a beaucoup parlé législation et justice avec le juge suprême ; commerce et administration avec les officiers de la compagnie ; a questionné les militaires sur leurs années de service et leurs blessures ; a dit à deux de ces dames des choses fort aimables sur leur figure et leur teint respecté par les fournaises du Bengale. Puis, s'adressant à l'un des aides de camp de lord Moira, il lui a dit que son grand-maréchal lui avait appris que lady Loudon était dans l'île, que si elle eût été en dedans de ses limites, il se fût fait un vrai plaisir de lui faire sa cour ; mais qu'étant en dehors de son enceinte, c'était pour lui comme si elle était encore au Bengale.

Durant ces conversations, dont j'ai été l'interprète, M. Strange, avec qui j'avais déjà causé auparavant, ne put s'empêcher de m'attirer à lui par le

pan de mon habit, pour me dire avec l'accent de la surprise et de la satisfaction : « Ah! combien d'esprit et de grâce dans la manière dont votre Empereur tient un lever! — Monsieur, c'est qu'il n'est pas sans quelque habitude là-dessus. »

Nous les avons reconduits à notre salon, d'où la curiosité les a fait pénétrer jusqu'à la seconde pièce, le salon de l'Empereur. Sir Williams Burough, que son emploi rend marquant dans le gouvernement, m'a demandé si c'était la salle à manger. Je lui ai dit que c'était le salon, et, pour mieux dire, le tout. Il a été fort étonné. Je lui ai montré alors par la fenêtre les deux petites pièces qui composent tout l'intérieur de l'Empereur; sa figure était peinée, son esprit semblait faire des comparaisons avec le passé; et considérant les meubles misérables et la petitesse de l'espace, il m'a dit d'un air pénétré : « Mais bientôt vous serez mieux. — Comment donc, quitterions-nous cette île? — Non, mais il vous arrive de fort beaux meubles et une belle maison. — Le vice n'est point dans les meubles et dans la maison qui sont ici; il est dans le roc sur lequel elle repose, dans la latitude qu'elle occupe. Tant qu'on ne changera pas cette latitude, nous ne serons jamais bien. »

Je lui ai répété littéralement ce que l'Empereur avait dit peu de jours auparavant au gouverneur sur le même sujet. Cet homme s'est ému, et me serrant la main, m'a dit avec chaleur : « Mon cher monsieur, c'est un trop grand homme, il a trop de grands talents, il s'est rendu trop redoutable; il est trop à craindre pour nous. — Mais, lui ai-je dit à mon tour, pourquoi n'avoir pas tiré ensemble le char de front, au lieu de se tuer réciproquement à

le tirer en sens opposé? Quelle n'eût pas pu être sa course alors? » Il m'a regardé, et me serrant de nouveau la main d'un air pensif, il m'a dit: « Oui, cela vaudrait bien mieux sans doute; mais. . . . . »

Du reste, tous étaient également frappés surtout de la liberté des manières de l'Empereur et du calme de sa figure. Je ne sais ce qu'ils s'attendaient à trouver. L'un d'eux me disait qu'il ne pouvait pas se faire une juste idée de la force d'âme qui avait été nécessaire à Napoléon pour supporter de pareilles secousses. « C'est que personne ne connaît encore bien l'Empereur, ai-je repris. Il nous disait l'autre jour qu'il avait été de marbre pour tous les grands événements, qu'ils avaient glissé sur lui sans mordre sur son moral ni sur ses facultés. »

Après dîner, l'Empereur a demandé, ce qui lui arrive souvent, ce que nous lirions. Quelqu'un ayant proposé de reprendre la lecture de la veille, le *Dictionnaire des Girouettes*, l'Empereur l'a repoussé comme rendant ses nuits plus pénibles. Occupons-nous plutôt aujourd'hui de chimères, a-t-il dit; et il a demandé la *Jérusalem délivrée,* en a parcouru tout haut plusieurs chants, plus souvent en italien qu'en français. De là il nous a lu la plus grande partie de *Phèdre* et d'*Athalie,* toujours en s'extasiant davantage sur Racine.

Egalité des peines. — L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon Atlas.

Mercredi 15.

L'Empereur, dans la promenade, traitait divers sujets; il s'est arrêté sur celui des délits et des

peines. L'Empereur disait que les grands jurisconsultes, même ceux qui avaient été influencés par l'esprit du temps, se partageaient sur le principe de l'égalité des peines. A la consécration du code, il eût été pour leur inégalité, si les circonstances n'avaient forcé à une décision contraire. Il m'a commandé de donner mon avis. « J'étais tout à fait pour l'inégalité. Nos idées demandaient une hiérarchie dans les peines, analogue à celle que nous concevions dans les crimes. L'harmonie de nos sensations semblait le demander aussi. Je ne pouvais prendre sur moi de mettre sur la même ligne celui qui aurait égorgé son père et celui qui n'aurait commis qu'un léger vol avec effraction : pouvaient-ils être punis des mêmes châtiments !

« Le coupable est celui qui m'occupait le moins dans la question ; la peine était son affaire, il l'avait méritée; et puis l'humanité avait bien des moyens occultes d'arriver au secours de ses souffrances physiques. C'étaient ses idées morales avant le crime, c'étaient celles des spectateurs, celles de toute la société que le législateur devait prétendre frapper par l'inégalité des peines. C'est à tort que l'on prétendrait que la mort seule suffit, et que le genre de supplice n'influe en rien sur l'esprit du criminel, ni sur la préméditation du crime; car s'il y avait inégalité, il n'y a pas de condamné qui ne fît un choix, si on l'en laissait maître. Que chaque membre de la société se consulte, il frémit à l'idée de certains supplices, lorsqu'il serait à peu près indifférent à certains genres de mort. L'inégalité des peines, l'appareil des supplices sont donc dans la justice et dans la politique de la civilisation, et je conçois néanmoins qu'il serait impos-

sible aujourd'hui de vaincre l'opinion sur ce point[1]. »

L'Empereur était tout à fait de cet avis, et comme on avait parlé du meurtre du souverain, il disait qu'il était en effet au-dessus de tous les autres crimes, à cause de ses grandes conséquences. « Celui qui m'aurait tué en France, a-t-il dit, aurait bouleversé l'Europe ; et que de fois j'y ai été exposé ! etc. »

Lady Loudon, femme de lord Moira, gouverneur général des Indes, était depuis quelques jours dans l'île et attirait toutes les attentions. C'était une grande dame, répondant peut-être à nos duchesses dans la vieille monarchie. Les officiers anglais lui prodiguaient les derniers égards. L'amiral l'avait à bord du *Northumberland* ce jour-là, et lui donnait une petite fête. Il envoya une ordonnance à cheval me prier de lui prêter mon *Atlas* pour la soirée, voulant le faire considérer à lady Loudon, dont le mari s'y trouvait indiqué comme le premier représentant des Plantagenet, et conséquemment comme *le légitime* du trône d'Angleterre.

L'amiral et moi nous étions sur le pied d'une complète indifférence, à peu près étrangers l'un à l'autre, depuis qu'il m'avait débarqué. C'était donc moins une bienveillance pour moi qu'un compliment pour l'ouvrage lui-même. On s'en était entretenu, la dame avait désiré le voir, et l'on avait eu

1. Et encore devrais-je confesser que mon opinion pourrait bien être erronée, si, comme on me l'a démontré depuis, le relevé des registres en France, depuis l'introduction de l'égalité des peines, comparé à celui fait pendant le même espace de temps sous les anciennes lois pénales, présente un moindre nombre de criminels.

envie de le lui montrer. Toutefois je ne pus satisfaire ce désir; il était dans la chambre de l'Empereur : ce fut ma réponse.

L'Empereur rit du succès que l'amiral avait voulu me ménager, et moi je plaignais fort la dame sur l'espèce de divertissement qu'on avait voulu lui donner. Tout cela conduisit l'Empereur à s'arrêter lui-même sur l'Atlas et à rappeler une partie de ce qu'il en avait déjà dit plusieurs fois. Il ne revenait pas, disait-il, d'entendre toujours et partout parler de cet ouvrage; de le voir couru des étrangers, à l'égal au moins des nationaux; il en avait entendu parler à bord du *Bellérophon,* à bord du *Northumberland*, à l'île de Sainte-Hélène ; partout, ce qu'il y avait d'instruit et de distingué le connaissait ou demandait à le connaître.

« Voilà ce que j'appelle, concluait-il gaiement, *un vrai triomphe et beaucoup de bruit dans la république des lettres,* etc. Je veux que vous me fassiez à fond l'historique de cet ouvrage, quand et comment il a été conçu, de quelle manière il a été exécuté; ses résultats; pourquoi, dans le principe, vous l'avez mis sous un nom emprunté; pourquoi, plus tard, vous ne lui avez pas substitué le véritable? etc., enfin, mon cher, un vrai rapport; entendez-vous, monsieur le conseiller d'État? »

J'ai répondu que ce serait long, mais que ce ne serait pas sans charme pour moi; que mon Atlas était l'histoire d'une grande partie de ma vie; que je lui devais surtout le bonheur de me trouver ici près de lui, etc...

En effet, voici ce récit tel qu'il s'est trouvé rédigé peu de jours après. Sa longueur réclame l'indulgence, sans doute; mais qu'on en cherche

l'excuse dans les détails où se complaisent les souvenirs de mes plus douces, de mes plus heureuses années, l'époque de ma jeunesse, celle de ma force et de toute ma santé, en un mot, le précieux et court instant de la plénitude de la vie. On le trouvera long, je le répète, mais qu'on le pardonne aux jouissances qu'il me rappelle. Même en le relisant plus tard, je ne me sens pas la force d'en rien effacer.

HISTORIQUE DE L'ATLAS.

« Cet Atlas a été tout à fait le fruit du hasard et surtout de la nécessité, qui, comme dit le proverbe banal, est la mère de l'industrie... Au moment des premiers revers de notre émigration, je fus jeté par l'ouragan politique dans les rues de Londres, sans connaissances, sans moyens, sans ressources; mais avec du courage et de la bonne volonté : or, avec de telles dispositions, Londres alors était pour chacun un terrain assuré.

« Après avoir tâté sans succès plusieurs directions, je résolus de n'avoir recours qu'à moi-même, et je me décidai à écrire : c'était à peu près faire comme Figaro. Je balançai un moment à me jeter dans les romans; les propositions d'un libraire m'en donnèrent la pensée; mais il me demandait trop, et prétendait me donner trop peu. Je me décidai pour l'histoire, qui, dans tous les cas, m'assurait un gain moral en me procurant des connaissances positives : alors naquit l'idée mère de l'Atlas historique. Ce fut une inspiration du ciel, je lui dois le reste de ma vie. Ce ne fut d'abord qu'une simple esquisse, bien éloignée de l'ouvrage

d'aujourd'hui, une pure nomenclature. Toutefois c'en fut assez pour me tirer dès l'instant d'embarras et me composer même, relativement aux misères de l'émigration, une véritable fortune. Vint la paix d'Amiens et le bienfait de votre amnistie, Sire . je me trouvais assez bien dans mes affaires pour pouvoir me rendre à Paris, sans objet et purement comme voyageur, sans autre but que de respirer l'air de la patrie et de visiter la capitale. Une fois là, je me sentis maître de mon langage; les recherches étaient faciles ; mes idées, mon jugement s'étaient agrandis; je disposais de mon temps et de ma personne; j'entrepris l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui. Je me mis à en publier régulièrement quatre feuilles par trimestre. Alors vraiment j'eus au moral et au matériel un succès prodigieux. intérêt, bienveillance, offres de toute espèce, argent connaissances, me tombèrent de toutes parts: c'est, sans contredit, l'époque la plus douce de ma vie.

« En Angleterre, j'avais mis ma publication sous un nom emprunté, pour ne pas compromettre l'honneur du mien : j'écrivis *Le Sage* comme j'aurais écrit Leblanc, Legris, Lenoir. Je ne pouvais, du reste, plus mal choisir, ou du moins en prendre un plus banal ; car, à quelque temps de là, une lettre m'ayant été mal adressée sous ce nom, elle ne me parvint qu'après avoir passé dans les divers rassemblements français, par les mains de vingt-deux prêtres qui portaient ce nom; et le dernier, qui avait découvert apparemment qu'il ne m'appartenait pas, me renvoyait ma lettre, fort en colère, en y joignant l'avis que quand on voulait changer son nom, il fallait éviter du moins de prendre celui des autres.

« En France, je conservai ce même nom de Le Sage. Il était devenu désormais celui de l'Atlas; un nouveau nom pouvait tromper quelque acheteur en le faisant croire à un nouvel ouvrage. Je n'eusse pas voulu, d'ailleurs, exposer le mien au hasard d'un succès, peut-être aux affronts d'un journal et aux éclaboussures de la polémique. Quand l'ouvrage eut complètement réussi, je n'en eus pas davantage la pensée, et peut-être par un reste de vieux préjugés que je me déguisais mal.

« Cette gloire littéraire me flattait beaucoup sans doute; mais j'étais d'une race militaire et forcé rigoureusement, me disais-je, à poursuivre une autre espèce de gloire. Les circonstances me le rendant impossible, je voulais consacrer du moins que j'en reconnaissais l'obligation. Au reste, je n'ai jamais eu lieu de me repentir de ce double nom; mais, au contraire, j'ai eu souvent à m'en applaudir. Indépendamment du vrai motif, il répandait un vernis d'aventures et de roman, qui n'a jamais rien eu que d'agréable, et qui était assez d'ailleurs dans la nature de mon caractère. Il a produit une foule de quiproquos et de scènes fort gais, qui n'étaient pas sans prix pour moi. En Angleterre, par exemple, il m'est arrivé d'être questionné en société, de la meilleure foi du monde, touchant le mérite de l'ouvrage de M. Le Sage; et, dans une pension, je me suis vu dire des injures pour m'être obstiné à le dénigrer, etc.

« Tant que je me chargeai moi-même de l'ouvrage, je voulus recevoir tous ceux qui se présentèrent, et traiter directement avec eux. Dès lors, je pus faire les connaissances les plus agréables: je n'eus plus rien à rechercher, mais bien plutôt à me

défendre. En France, surtout, je me trouvai comblé. C'étaient les manières, les expressions les plus flatteuses, les plus douces, les plus recherchées; les uns, parce qu'ils savaient qui j'étais; les autres, précisément peut-être parce qu'ils l'ignoraient; tous parce que je demeurais en parfait équilibre avec chacun. De mon côté, je jouissais d'un spectacle fort curieux. Comme on était obligé de me donner son nom pour la souscription, je passais en revue beaucoup de personnages que je me trouvais connaître à merveille, et que j'observais en silence. C'est là surtout que j'ai pu méditer à mon aise sur la diversité des opinions, des jugements et des goûts parmi les hommes. La seule chose que *l'un* trouvait à redire dans l'ouvrage, était juste ce que le *suivant* admirait le plus; ce qu'*un troisième* conseillait comme indispensable, *un quatrième* le réprouvait comme inadmissible; et chacun, suivant l'usage, ne manquait pas de présenter son opinion comme l'expression générale : c'était absolument celle de tout Paris, celle de tout le monde.

« C'est là surtout que j'ai pu me convaincre du grand avantage de faire ses affaires soi-même, et de tout l'empire qu'exercent la complaisance et les bonnes manières dans les transactions de la vie. J'acceptais tout ce qu'on me proposait; j'étais aussitôt d'accord sur tout ce qu'on voulait, et j'en étais payé au centuple. Tel qui était entré dans l'intention peut-être de ne pas prendre l'ouvrage, non seulement l'emportait, mais encore me ramenait dix, vingt souscripteurs; il en est qui ont été jusqu'à cent; celui-ci faisait déclarer mon ouvrage classique au ministère de l'intérieur, celui-là le fai-

sait adopter aux relations extérieures, un troisième voulait me procurer la décoration de la Légion d'honneur, un quatrième insérait d'excellents articles dans les journaux. La bienveillance, l'affection allaient chez quelques-uns jusqu'à l'enthousiasme. Je ne citerai ici que ce souscripteur de province, m'écrivant, sans me connaître, pour me supplier en grâce de mettre mon portrait à la tête de l'ouvrage; s'offrant, si je le permettais, de payer la moitié des frais. Et cet autre, propriétaire du beau château de Montmorency, qui, chaque semaine, sous prétexte de voir s'il n'y avait pas une feuille nouvelle, venait, disait-il, passer ses heures les plus heureuses, ajoutant que s'il me prenait envie de faire payer ma conversation comme mes feuilles, il ne tenait qu'à moi de le ruiner. Je sus depuis que c'était un homme extrêmement bizarre, vrai caractère de La Bruyère, tout à fait à la Jean-Jacques. Il épuisa longtemps auprès de moi, fort délicatement, les offres de toute espèce, même des inductions paternelles. « Monsieur Le Sage, m'a-t-il dit plus d'une fois, vous devriez vous marier; vous feriez le bonheur d'une femme, et plus encore celui d'un beau-père. » Or, il n'avait qu'une fille et très riche. Enfin je le perdis de vue, et ce ne fut que longtemps après, que, faisant une partie de campagne avec des femmes de ma connaissance, la vue du château de Montmorency, dont il était propriétaire, m'en rappela le souvenir. Je racontai mon histoire; notre curiosité s'en accrut et nous donna l'envie de visiter ce château : on nous refusa la porte. Le maître n'y était-il pas? Au contraire, c'était parce qu'il s'y trouvait. Je viens de dire qu'il était fort extraordinaire; il s'était claquemuré dans

sa demeure, et s'y était rendu tout à fait inabordable. J'obtins avec beaucoup de peine qu'on lui portât le nom de M. Le Sage : la magie du nom opéra sur-le-champ. L'affront fait à une calèche élégante, à une riche livrée, fut aussitôt réparé. Les portes s'ouvrirent, au grand étonnement surtout de ceux qui les gardaient. Il y eut ordre à l'instant de tout montrer, de tout offrir. Nous avions apporté de quoi faire un petit repas champêtre ; mais on commanda sur-le-champ un excellent dîner qu'il fallut accepter de gré ou de force, et dans le beau salon en stuc. Tout cela était fort désintéressé, car le bon vieillard était retenu dans sa chambre par la goutte. Quand il me revit, sa joie fut extrême ; c'était pour lui le retour de l'enfant prodigue. Il voulut absolument voir ma compagnie, et se fit traîner pour nous faire les honneurs du dessert. Mais ce qui nous ravissait par-dessus tout, c'est qu'il ne doutait pas qu'il n'eût affaire à de petites bourgeoises ; or, c'étaient vraiment de grandes dames. Il ne voulait plus me laisser en aller ; il fallait que je revinsse, disait-il, je serais toujours reçu avec ce que j'amènerais. Hélas ! il ne me mit pas dans le cas d'en profiter ; à quelques jours de là je lus dans les papiers la mort de ce tendre et véritable ami.

« Avec le commencement de mes grandeurs finit, sous toutes les faces, l'âge d'or de mon ouvrage. Dès que je fus à la cour et que j'approchai Votre Majesté, je ne crus plus de pareils détails convenables. Je les confiai à un ancien camarade de collège, émigré comme moi, qui n'en tira pas un aussi bon parti.

« En paraissant sur mon nouveau terrain, ce fut

d'abord encore de tous côtés de grands compliments sur ma production; mais j'y répondais faiblement, et cela, comme l'on fait au bal, après avoir baissé son masque. Quand on vit que je n'y revenais pas, que je ne citais point, que j'évitais les dissertations, l'on cessa de me parler de mon ouvrage, et l'on finit par s'étonner même que je l'eusse produit, si toutefois l'on n'en douta pas.

« Mon cher, a dit ici l'Empereur, il n'est pas « jusque sur notre roc que ce doute ne soit par- « venu. On a prétendu pouvoir m'assurer que cet « ouvrage n'était pas de vous, que vous l'aviez « acheté, et l'on en donnait pour une des preuves « qu'il n'était pas très certain que vous le con- « nussiez à fond, car vous n'en parliez jamais. A « quoi il m'a suffi de répondre : Mais avez-vous « jamais vu aucune question demeurée sans com- « plète réponse? Et puis, ce sont toutes ses phrases, « leur contexture, les mêmes expressions, etc. »

« Je repris: Beaucoup penseront que je perdis par cette abnégation, mais je préférais le bon goût à la charlatanerie; d'ailleurs, j'obéissais à ma nature. Votre Majesté, l'autre jour, nous peignait Sieyès arrivant surchargé de plans écrits, et au premier mot de contradiction, dès que venait l'obligation de les défendre, resserrant aussitôt ses papiers et les emportant. Eh bien, me voilà précisément. Je n'ai jamais pu prendre la parole, ni soutenir mon opinion devant le monde: il me faut pour cela l'autorité du poste ou l'abandon de l'intimité. Dans tout autre cas, je me voue au silence, quoi que j'entende, à moins qu'on ne m'interroge ou qu'on ne me pousse à bout. Quoi qu'il en soit, dans mon obscurité, je m'étais vu entouré de la

bienveillance de tous. Mon élévation m'attira des ennemis directs, et ce sentiment vague de jalousie et de malveillance qui marche sur les pas de la fortune. Les journaux dans lesquels depuis longtemps on avait épuisé en quelque façon les expressions flatteuses et agréables en faveur de l'*Atlas historique*, montrèrent alors quelques articles fort mauvais; et quand on remonta à la source, l'écrivain avoua franchement que la différence des opinions et de la situation politique en était la seule cause.

« Il fut fait à l'Empereur un rapport par l'Institut sur les ouvrages qui avaient paru depuis quelques années; l'Atlas y fut maltraité.

« Me trouvant un jour, par hasard et sous mon nom de Le Sage, avec l'auteur de ce rapport, je lui témoignai ma peine. Il me confessa de bonne foi que l'ouvrage et l'auteur lui avaient été inconnus; que n'ayant pu faire tant de travail à lui seul, il l'avait subdivisé. L'article de Le Sage lui était revenu plus mauvais encore qu'il n'avait paru, il l'avait fort adouci. « Il m'a été aisé de voir, con-
« tinua-t-il, que vous avez des ennemis parmi nous,
« et vous le devez à vos habitudes, à votre situa-
« tion. Vous vous êtes associé avec un M. le comte
« de je ne sais qui, qui a des places à la cour :
« les courtisans et les lettres ne vont pas bien en-
« semble. Ces messieurs ne sont pas des nôtres.
« On dit que vous mettez votre mérite, et que lui
« fournit l'argent. A quoi bon cela? Il fait sans
« doute des profits sur vous, ce M. le comte. Votre
« ouvrage étant très bon, votre libraire vous eût
« fait crédit. Du reste, je ne répète ici que ce que
« j'ai entendu, et je vous parle dans vos intérêts.
« Si vous désirez notre suffrage, il faut vous rap-

« procher de nous, s'identifier avec nos doctrines, « et laisser là les grands. »

« Je répondis, avec le plus de ménagement possible, que je le remerciais, sans doute, mais que je ne pouvais suivre tout à fait cette morale; qu'il jugeait mal mon ami, que notre bourse, notre existence étaient communes; notre union, notre intimité indissolubles; que nous nous étions promis de ne jamais nous séparer, de vivre et de mourir ensemble, et qu'il serait bien difficile de nous y faire manquer : c'était une vraie scène de comédie. A quelque temps de là, je dînais chez un prince; j'étais à ses côtés et tout chamarré. J'aperçus mon membre de l'Institut au nombre des convives. L'étonnement et l'inquiétude étaient dans ses yeux : je lui adressai plusieurs fois la parole; il se penchait vers ses voisins, leur parlait tout bas; il prenait des renseignements. Après le dîner, il me joignit, et, prenant la chose avec beaucoup d'esprit, me pria, disait-il, de le tirer d'embarras; qu'il se rappelait bien avoir eu l'honneur de me voir chez lui; mais qu'il ne comprenait pas le mauvais tour que je lui avais joué, ni la mystification complète à laquelle je m'étais plu. « Aucune, lui dis-je. Tout « ce que vous avez vu, tout ce que je vous ai dit « est réel, seulement vous vîtes alors M. Le Sage, « qui met sa science, et vous voyez aujourd'hui « M. le comte, qui fournit les fonds : voilà comme « on fait les histoires et comment se font les « rapports. »

« Ce fut aussi quelque méprise de la sorte et tout aussi ridicule qui valut à M. Le Sage, dans le fameux *Nain Jaune,* les honneurs de la girouette, comme généalogiste de l'ordre, sous le nom assez

plaisant, du reste, de *parvulus sapiens* (Petit Le Sage). Cette faveur, ai-je appris plus tard, était fondée sur la suppression qui avait été faite, sous le roi, de la généalogie de Votre Majesté que j'étais supposé faire descendre d'Ascagne et d'Énée. Il serait difficile de comprendre ce qu'on avait voulu dire, n'y ayant jamais eu rien dans l'Atlas qui pût mettre, en quoi que ce fût, de près ou de loin, sur une pareille voie. Au demeurant, dans ces diverses circonstances où l'Atlas et son auteur se trouvèrent attaqués, une foule de partisans zélés et fervents vinrent me demander s'il me serait agréable qu'ils le défendissent. Je les suppliai instamment de n'en rien faire; il me semblait dangereux pour mon repos d'occuper le public de la sorte. Je riais moi-même des tours joués à M. Le Sage; mais il m'eût été pénible de les voir remonter peut-être par là jusqu'à son homonyme.

« Si l'Atlas, du reste, eut un succès si général et si étendu, c'est qu'il devait en être ainsi, cet ouvrage étant en effet de tous les âges, de tous les pays, de tous les temps, de toutes les opinions, de toutes les classes, de toutes les instructions. C'était l'indicateur de celui qui voulait apprendre, les ressouvenirs de celui qui avait su; le guide pour l'écolier, le développement pour le maître : il réunissait la chronologie, l'histoire, la géographie, la politique, etc.

« Quand on le comprend bien et qu'on sait s'en servir, il est vrai de dire qu'il compose à lui seul toute une bibliothèque : c'est le *Vade Mecum* du commençant, celui du maître, celui du savant, celui de l'homme du monde.

« Aussi eut-il un immense débit, et jamais ou-

vrage littéraire, je crois, ne produisit autant. A son apparition, on eut à inscrire jusqu'à deux et trois cents louis de souscription dans un jour. Tant que je suis demeuré chargé personnellement de ces objets, j'ai dû compter les recettes par un revenu de soixante à quatre-vingt mille francs au moins. Il m'avait créé une véritable fortune, je n'en ai pas d'autre; la révolution m'avait enlevé mon patrimoine, dont je n'avais pas dû m'occuper depuis, puisqu'il m'avait fallu faire serment d'y renoncer, pour pouvoir mettre le pied sur le territoire.

« Mon ouvrage m'avait fait dans la librairie une réputation équivalente au besoin à un véritable fonds. Des libraires sont venus plus d'une fois m'offrir deux cents, trois cents louis pour approuver seulement et ne faire que mettre mon nom au bas d'ouvrages tout faits. Ils me quittaient bien étonnés de mon refus. J'appris par-là que c'était l'habitude de la capitale, parmi les imprimeurs de livres. Un auteur de célébrité peut en faire trafic, c'est une portion de sa fortune ; il la place à gros intérêts, sans aucune mise dehors; elle devient un article essentiel de son budget de recette.

« Il s'est déjà publié, en plusieurs éditions, de huit à dix mille exemplaires de l'Atlas, qui ont mis en circulation au delà de huit à neuf cent mille francs, peut-être plus d'un million, desquels trois cent mille francs ont été réalisés quittes de frais, et sont en mes mains: ils composent ma fortune nette, ne possédant rien qui ne me soit venu de l'Atlas, et ne soit couché sur ses registres. Cent cinquante mille francs demeuraient encore à mon départ en créances arriérées, bonnes ou mauvaises;

ainsi que plus de deux cent cinquante mille francs en valeur de livres choisis, obtenus par des échanges, et qui, morcelés par assortiments de mille écus et expédiés aux pays lointains, me promettaient, avec le temps, des rentrées certaines. Malheureusement aujourd'hui, de tout ce brillant produit, je ne puis, je ne dois plus compter que sur ce que je tiens déjà ; le reste est trop hasardé pour ne pas le considérer comme perdu. Personne n'est au courant de mes affaires, je n'ai pas eu le temps d'en charger quelqu'un, les détails en sont trop nombreux, trop épars, trop diversifiés, pour en donner le fil d'ici. Les dettes arriérées vieillissent ; les créanciers se meurent, se déplacent et disparaissent ; et, pour les livres, ils seront égarés, gaspillés, gâtés et perdus.

« Quoi qu'il en soit, cet ouvrage avait été sur le point de me faire une fortune bien autrement brillante encore. La tracasserie la plus injuste m'en priva : les détails en sont assez curieux pour que je les mentionne à Votre Majesté.

« Au commencement de 1813, deux négociants, qui avaient découvert que j'étais l'auteur de l'Atlas historique de Le Sage, pénétrèrent chez moi et me proposèrent, si je voulais leur en donner pour deux millions, de m'en payer aussitôt le vingt pour cent, argent comptant, et de me les transporter gratis à Londres, où ils seraient encore ma propriété et demeureraient à ma disposition. J'ouvris de grands yeux ; je ne pouvais comprendre ; je craignais qu'on ne voulût me mystifier. Eux, de leur côté, cherchaient à m'expliquer cette affaire, et me disaient que c'était la marche et le taux actuel des licences, auxquels ils voyaient bien que j'étais

étranger. Toutefois il me resta assez de cette conversation pour que je pusse m'éclairer entièrement ailleurs. En effet, j'appris que les bâtiments de licence, pour aller à Londres chercher des denrées coloniales, ne pouvaient partir de France sans une exportation égale en valeur nominale à l'importation qu'ils projetaient. Les livres étaient compris dans les objets dont l'exportation était permise, et les négociants en cherchaient d'un transport léger et d'un prix très haut, qui à peu de frais pussent leur donner des droits à une importation considérable. Or, mon ouvrage semblait être précisément calculé pour cette opération. Cependant, avant de l'entreprendre, j'allai auprès du directeur général des douanes et du président du comité d'exportation, m'assurer que j'avais bien compris et que j'étais en toute règle. Sur leur affirmation, je me mis aussitôt au travail. J'accomplis une des belles opérations qu'on puisse imaginer; le terme pressait; on me prescrivait un temps très court. Une trentaine de planches in-folio furent distribuées aux trente plus grandes presses de Paris, qui travaillèrent dès ce moment sans relâche. Tout le papier vélin, d'une certaine forme, fut arrêté et s'accrut successivement de prix chaque jour jusqu'au delà de cent pour cent. Ce fut un véritable mouvement dans toute l'imprimerie de la capitale, au point d'en inquiéter la police, jusqu'à ce qu'elle eût découvert et compris ce que ce pouvait être. J'employai à l'instant, directement ou indirectement, de trois à quatre cents ouvriers. Au bout de vingt et un jours, je devais avoir mes deux millions d'Atlas, et recevoir mes quatre cent mille francs d'argent comptant. J'étais le seul dans le monde qui

eût pu faire cette opération : un hasard unique faisait que j'avais imaginé, dans le temps, de garder mes planches toutes composées, en faisant la très grande dépense des caractères. Je recueillais donc en ce moment le fruit d'une industrie et d'une mise en dehors de dix ans. C'était un vrai quine à la loterie ; la tête me tournait d'une telle circonstance ; mais je bâtissais sur le sable, et je devais expier cruellement ces premiers instants d'illusion.

« Le directeur général de la librairie, mon camarade au conseil d'État, s'acharna à me nuire, sans que j'en pusse deviner la cause. Tout en m'assurant qu'il ne m'était nullement défavorable, qu'il aiderait plutôt son collègue, il ne cessa d'écrire sous main et de pousser en avant contre moi les experts libraires qu'il avait trouvé le moyen de faire nommer pour ces opérations. Je n'en pouvais douter, on me communiquait de confiance dans les bureaux ses lettres secrètes ; et la délicatesse m'interdisait encore la satisfaction de pouvoir lui reprocher son indignité.

« Il me fit objecter d'abord que mes feuilles ne pouvaient être admises, parce que la loi n'admettait que les livres. Je demandai à cela si la loi n'admettait pas les ouvrages en feuilles ; et sur l'affirmative, je fis observer que mes feuilles étaient un livre qui attendait sa reliure. Alors le conseiller d'État, mon camarade, prononça que la faveur accordée par l'Empereur concernait les libraires et non pas les auteurs. Le ministre de l'intérieur, l'honnête *M. de Montalivet*, se révolta contre cette partialité et fit taire le directeur général. Alors celui-ci prétendit qu'on avait de beaucoup accru le prix de mes feuilles. On lui prouva par plus de

deux cents annonces dans les journaux, depuis dix ans, qu'il avait été constamment le même. Alors il se rabattit sur le prix intrinsèque, et voulut prouver que ce que je vendais cent sous ne m'en coûtait que cinq ou six, et créa encore d'autres difficultés aussi ridicules. Cependant le temps courait, les vaisseaux se remplissaient, les avantages offerts par les armateurs diminuaient; les évaluations arbitraires des comités arrivèrent, et moi, qui avais continué mes opérations au milieu des difficultés, je dus me regarder comme très heureux, à travers mille inquiétudes, mille contrariétés, mille vrais chagrins, de ne pas me trouver ruiné, de retirer mes frais, qui avaient été au delà de quatre-vingt mille francs.

« Mais c'est à peine croyable, disait l'Empereur; comment cela a-t-il pu se passer ainsi? Votre opération eût été dans mes goûts; elle vous eût avancé dans mon esprit, elle m'eût plu; l'activité, l'organisation de vos détails, m'eussent frappé. Rien, d'ailleurs, ne me faisait plus de plaisir que de faire gagner légitimement de l'argent à ceux qui étaient autour de moi. Que n'êtes-vous venu me trouver, que ne m'avez-vous amené votre antagoniste; vous eussiez vu comme je l'aurais mené. — Sire, ai-je répondu, j'étais bien loin de le voir ainsi, les moments étaient critiques, votre temps était précieux; comment aurais-je pu prétendre à me faire écouter, à me faire comprendre de Votre Majesté, dans une affaire aussi compliquée et aussi délicate? Comment lui expliquer que cet ouvrage qui n'était pas sous mon nom, était le mien? Comment oser vous présenter quelqu'un si voisin de Votre Majesté, mêlé avec les licences, des vingt pour cent,

des millions de librairie? Je me sentais si peu connu de Votre Majesté, que je frémissais au contraire qu'il ne vous en parvînt quelque chose. Aussi je me donnai beaucoup de mouvement; mais je fis le moins de bruit possible, et je me résignai à tout souffrir.

« Vous eûtes grand tort, disait l'Empereur, vous avez été très maladroit avec moi, et encore plus peut-être avec votre antagoniste, je ne saurais expliquer autrement un acharnement si peu naturel, etc., etc. »

L'Atlas complet, ainsi que l'Atlas in-4°, extrait du grand, composé spécialement pour l'usage des écoles, se trouvent chez MM. Lequien fils, libraire, quai des Augustins, et Leclère, libraire, boulevard Saint-Martin, n° 11.

Visite du gouverneur. — Conversation chaude avec l'Empereur.

Jeudi 16.

La brèche était décidée entre nous et le gouverneur depuis ce que l'on m'a vu appeler plus haut sa première *méchanceté*, sa première *injure* et sa première *brutalité*. L'éloignement, la mésintelligence et l'aigreur mutuels allaient toujours croissant; nous étions fort mal disposés les uns et les autres.

Il s'est présenté sur les trois heures, suivi de son secrétaire militaire; il désirait voir l'Empereur pour lui parler d'affaires. L'Empereur se portait assez mal; il n'était point habillé : toutefois il m'a dit qu'il le recevrait, sa toilette faite. En effet, peu d'instants après, il est passé dans son salon, et j'ai introduit sir Hudson Lowe.

Demeuré dans le salon d'attente avec le secrétaire militaire, j'ai pu entendre, par le son de la voix de l'Empereur, qu'il s'animait et que la scène était chaude. L'audience a été fort longue et très orageuse. Le gouverneur congédié, j'ai couru au jardin où l'Empereur me faisait demander. Depuis deux jours il n'était pas bien: ceci a achevé de le bouleverser. « Eh bien! m'a-t-il dit en m'apercevant, la crise a été forte, je me suis fâché, mon cher! on m'a envoyé plus qu'un geôlier! sir H. Lowe est un bourreau! Quoi qu'il en soit, je l'ai reçu aujourd'hui avec ma figure d'ouragan, la tête penchée et l'oreille en avant. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner; et mon émotion doit avoir été bien forte, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche. C'est un grand signe chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

Le gouverneur avait abordé l'Empereur avec embarras et en phrases coupées. Il était arrivé des pièces de bois, disait-il... Les journaux devaient le lui avoir appris, à lui, Napoléon... C'était une habitation pour lui... Il serait bien aise de savoir ce qu'il en pensait... etc., etc. A quoi l'Empereur a répondu par le silence et un geste très significatif. Puis passant rapidement à d'autres objets, il lui a dit avec chaleur qu'il ne lui demandait rien, qu'il ne voulait rien de lui, que seulement il le priait de le laisser tranquille; que tout en se plaignant de l'amiral, il lui avait constamment reconnu un cœur; qu'au milieu et en dépit de ses contrariétés, il l'avait pourtant reçu toujours en parfaite confiance; qu'il n'en était plus de même aujourd'hui; que depuis un mois que lui, Napoléon, se

trouvait en d'autres mains, il avait été plus agacé que durant les six autres mois qu'il avait été dans l'île.

Le gouverneur ayant répondu qu'il n'était pas venu pour recevoir des leçons : « Ce n'est pourtant pas faute que vous en ayez besoin, a repris l'Empereur. Vous avez dit, Monsieur, que vos instructions étaient bien plus terribles que celles de l'amiral. Sont-elles de me faire mourir par le fer ou par le poison ? Je m'attends à tout de la part de vos ministres : me voilà, exécutez votre victime ! J'ignore comment vous vous y prendrez pour le poison ; mais quant à m'immoler par le fer, vous en avez déjà trouvé le moyen. S'il vous arrive, ainsi que vous m'en avez fait menacer, de violer mon intérieur, je vous préviens que le brave 53e n'y entrera que sur mon cadavre.

« En apprenant votre arrivée, je me félicitais de trouver un général de terre, qui, ayant été sur le continent et dans les grandes affaires, aurait su employer des mesures convenables vis-à-vis de moi, je me trompais grossièrement. » Le gouverneur ayant dit qu'il était militaire dans l'intérêt et les formes de sa nation, l'Empereur a repris : « Votre nation, votre gouvernement, vous-même, serez couverts d'opprobre à mon sujet ; vos enfants le partageront ; ainsi le voudra la postérité. Fut-il jamais de barbarie plus raffinée que la vôtre, Monsieur, lorsqu'il y a peu de jours vous m'avez invité à votre table sous la qualification de *général Bonaparte,* pour me rendre la risée ou l'amusement de vos convives ! Auriez-vous mesuré votre considération au titre qu'il vous plaisait de me donner ? Je ne suis point pour vous le général Bona-

parte; il ne vous appartient pas plus qu'à personne sur la terre de m'ôter les qualifications qui sont les miennes. Si lady Loudon eût été dans mon enceinte, j'eusse été la voir sans doute, parce que je ne compte point avec une femme; mais j'eusse cru l'honorer beaucoup. Vous avez offert, m'a-t-on dit, des officiers de votre état-major pour m'accompagner dans l'île, au lieu du simple officier établi dans Longwood. Monsieur, quand des soldats ont reçu le baptême du feu dans les batailles, ils sont tous les mêmes à mes yeux; leur couleur n'est point ici ce qui m'importune, mais l'obligation de les voir, quand ce serait une reconnaissance tacite du point que je conteste. Je ne suis point prisonnier de guerre; je ne dois donc point me soumettre aux règles qui en sont la suite. Je ne suis dans vos mains que par le plus horrible abus de confiance. »

Le gouverneur, au moment de sortir, ayant demandé à l'Empereur de lui présenter son secrétaire militaire, l'Empereur a répondu que c'était inutile, que si cet officier avait l'âme délicate il devait s'en soucier fort peu; que pour lui il le sentait de la sorte; qu'il ne pouvait d'ailleurs exister aucun rapport de société entre les geôliers et les prisonniers; que c'était donc parfaitement inutile. Il a congédié le gouverneur.

Le grand-maréchal est venu nous joindre; il arrivait de chez lui, où le gouverneur était descendu avant et après sa visite à l'Empereur. Il a rendu un compte détaillé de ces deux visites.

En repassant, le gouverneur avait montré une extrême mauvaise humeur, et s'était plaint fortement de celle de l'Empereur. Ne s'en fiant point à

son propre esprit, il avait eu recours à celui de l'abbé de Pradt, dont l'ouvrage nous était présent à tous en ce moment. Il avait dit : « Que Napoléon ne s'était pas contenté de se créer une France imaginaire, une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire ; mais qu'il voulait encore se créer *une Sainte-Hélène imaginaire*. » Et l'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire.

Nous avons alors fait notre tournée en calèche. Au retour, l'Empereur s'est mis au bain. Il m'a fait appeler, a dit qu'il ne dînerait qu'à neuf heures et m'a retenu. Il est beaucoup revenu sur la scène du jour, sur les abominables traitements dont il est l'objet, sur la haine atroce qui les commande, la brutalité qui les exécute. Et après quelques instants de silence et de méditation, il lui est échappé ce qu'il me dit souvent : « Mon cher, ils me tueront ici ! c'est certain ! » (Quelle horrible prophétie !...)

Il m'a renvoyé à dix heures et demie.

Vendredi 17.

J'ai été fort malade toute la nuit ; l'Empereur a déjeuné dans le jardin ; il m'y a fait appeler ; il était lui-même triste et abattu ; il ne se portait pas bien du tout. Après le déjeuner nous nous sommes promenés longtemps autour de la maison ; il ne disait mot. La chaleur l'a forcé de rentrer vers une heure. Il regrettait vivement de n'avoir point d'ombrage.

Vers quatre heures il a envoyé savoir si je continuais d'être souffrant ; il revenait de la promenade en calèche, où je n'avais pu le suivre. J'ai été le joindre au jardin où il était demeuré avec le grand-maréchal. Il continuait d'être triste, indifférent,

distrait; il a fait raconter à Bertrand son séjour à Constantinople en 1796, son voyage à Athènes et son retour au travers de l'Albanie. Il était beaucoup question de Sélim III, de ses améliorations, du baron de Tott, etc., etc. Tout cela était fort curieux, malheureusement je ne trouve dans mon manuscrit que de simples indications que ma mémoire ne saurait m'aider à développer aujourd'hui.

Après dîner l'Empereur, qui avait à peine mangé, a essayé de nous lire dans *Anacharsis* la séance de l'Académie. Son accent et toute sa personne n'avaient ni la force, ni le feu ordinaires. Contre sa coutume il a fini sans analyse, sans observation. Il s'est retiré aussitôt que le chapitre a été terminé.

Mme la maréchale Lefèvre.

Samedi 18.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Au retour d'une promenade en calèche, il s'est mis au bain; il m'a fait appeler. Il y est devenu gai; nous avons causé avec la plus grande liberté jusqu'à huit heures et demie. Il a voulu dîner dans son cabinet et m'a retenu. Le lieu, le tête-à-tête, l'élégance du service, la propreté de la table me donnaient, disais-je, l'idée d'une petite bonne fortune; il en a ri. Il m'a beaucoup questionné et m'a fait revenir sur Londres, mon émigration, nos princes, l'évêque d'Arras, etc., etc. Il revenait lui-même sur les principales époques de son consulat; il en donnait des détails et des anecdotes bien curieuses; de là nous sommes passés à l'ancienne cour, à la nouvelle, etc. Beaucoup de ces choses ne

seraient que des répétitions ; je crois les avoir déjà mentionnées ailleurs. D'autres, qui ne sont qu'indiquées dans mon manuscrit, demeurent pour jamais perdues.

Voici seulement ce que je transcris comme nouveau. Il m'est arrivé d'égayer l'Empereur par les anecdotes et les coq-à-l'âne prêtés gratuitement, sans nul doute, à Mme la maréchale Lefèvre, qui pendant longtemps a joui du privilège de faire les gorges-chaudes de nos salons et même des Tuileries. « Je m'en étais donné, disais-je, tout comme un autre, jusqu'à ce qu'un jour je me l'interdis à jamais, en apprenant un trait d'elle qui prouvait l'élévation de ses sentiments autant que la bonté de son cœur.

« Mme Lefèvre, femme d'un soldat aux gardes, et par conséquent d'un état à l'avenant, courait elle-même gaiement, et volontiers, au-devant de ses souvenirs, et même de ses occupations manuelles de cette époque. Elle et son mari se trouvaient dans ces temps avoir donné des soins domestiques à leur capitaine (le marquis de Valady), parrain de leur enfant, et fameux dans la défection des gardes, non moins fameux encore dans son fanatisme de république et de liberté, qui ne le privait pourtant pas de certains sentiments généreux ; car, membre de la Convention, il a péri pour s'être opposé à l'exécution de Louis XVI, qualifiant hautement cet acte de véritable meurtre, ajoutant de la meilleure foi du monde, que ce prince était déjà assez malheureux d'avoir été roi, sans qu'on songeât à lui infliger d'autre châtiment.

« La veuve de ce député, au retour de son émigration, reçut tout aussitôt les offres et les soins

les plus touchants du ménage Lefèvre, parvenu alors à un haut degré de splendeur et de crédit.

« Or, un jour Mme Lefèvre accourut chez elle: « Mais savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas bons, et que vous avez bien peu de cœur entre vous autres gens comme il faut. Nous, tout bêtement soldats, nous en agissons mieux. On vient de nous apprendre que M. un tel, un de nos anciens officiers et le camarade de votre mari, vient d'arriver de son émigration, et qu'on le laisse ici mourir de faim; ce serait grande honte!... Nous craindrions, nous autres, de l'offenser, si nous venions à son secours; mais vous, c'est autre chose; vous ne pouvez que lui faire plaisir. Portez-lui donc cela de votre part. » Et elle lui jeta un rouleau de cent louis, ou mille écus. Sire, depuis ce temps, disais-je, je n'ai plus eu envie de me moquer de Mme Lefèvre; je n'ai plus senti pour elle qu'une vénération profonde; je m'empressais de lui donner la main aux Tuileries, et je me trouvais fier de la promener dans vos salons, en dépit de tous les quolibets que j'entendais bourdonner autour de moi. »

Nous avons parcouru alors un grand nombre de rapports de bienveillances exercées par les nouveaux parvenus en faveur des anciens ruinés, et cité beaucoup de traits à l'avenant, entre autres la galanterie bien recherchée, peut-être, de celui qui, de simple soldat, arrivé au grade de maréchal ou de haut général, je ne me souviens plus, se procura un jour la satisfaction, dans sa splendeur nouvelle, de réunir en dîner de famille son ancien colonel et quatre ou cinq officiers du régiment, qu'il reçut avec son ancien habit de soldat, n'employant cons-

lamment vis-à-vis d'eux que les mêmes qualifications dont il s'était servi autrefois.

« Et voilà pourtant, disait l'Empereur, la vraie manière d'éteindre la fureur des temps, car de pareils procédés doivent nécessairement créer de grands échanges de bienveillances réciproques entre les partis opposés, et il est à croire que dans les derniers temps les obligés auront obligé à leur tour, ne fût-ce que pour demeurer *quittes*. »

Ce mot de *quittes* me rappelle un trait caractéristique de l'Empereur, qui doit trouver ici sa place.

Un général, dans son département, s'était rendu coupable d'excès qui, portés devant les tribunaux, devaient lui coûter l'honneur, peut-être la vie. Or, ce général avait rendu les plus grands services à Napoléon dans la journée de brumaire. Il mande le général, et après lui avoir reproché ses infamies: « Toutefois, lui dit-il, vous m'avez obligé, je ne l'ai point oublié. Je vais peut-être outrepasser les lois, et manquer à mes devoirs. Je vous fais grâce, Monsieur, allez-vous-en; mais sachez qu'à compter d'aujourd'hui nous sommes *quittes*. Désormais tenez-vous bien, j'aurai les yeux sur vous. »

Le gouverneur de Java. — Le docteur Warden. — Conversation familière de l'Empereur sur sa famille.

Dimanche 19.

Le docteur Warden est venu déjeuner avec moi. Durant ce temps est arrivé le gouverneur de Java (Raffles) avec son état-major, retournant en Europe. Il connaissait fort tous les Hollandais que j'avais vus en 1810, lors de ma mission à Amster-

dam. L'Empereur m'a dit qu'il le recevrait peut-être de trois à quatre heures. J'ai causé plusieurs heures en attendant avec le docteur Warden, auquel j'ai donné des éclaircissements sur des faits historiques concernant l'Empereur, et sur lesquels il me semble vouloir écrire[1].

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu dans le jardin les Anglais venant de Java. Il a fait ensuite un tour en calèche.

En rentrant sur les six heures, je l'ai suivi dans son cabinet; il a fait appeler le grand-maréchal et sa femme, et s'est mis à causer familièrement jusqu'à dîner, parcourant mille objets de sa famille et de son plus petit intérieur au temps de sa puissance. Il s'est arrêté surtout sur l'impératrice *Joséphine*. Ils avaient fait ensemble, disait-il, un ménage tout à fait bourgeois, c'est-à-dire fort tendre et très uni, n'ayant eu longtemps qu'une même chambre et qu'un même lit. « Circonstance très morale, disait l'Empereur, qui influe singulièrement sur un ménage, assure le crédit de la femme, la dépendance du mari, maintient l'intimité et les bonnes mœurs. On ne se perd point de vue, en quelque sorte, continuait-il, quand on passe la nuit ensemble; autrement on devient bientôt étrangers. Aussi, tant que dura cette habitude, aucune de mes pensées, aucune action n'échappaient à Joséphine; elle suivait, saisissait, devinait tout; ce qui parfois n'était pas sans quelque gêne pour moi et pour les affaires. Un moment d'humeur y mit fin lors du

1. J'ai vu avec regret dans l'ouvrage du docteur qu'il avait tout à fait négligé les observations et les redressements que je m'étais permis ; et surtout étrangement défiguré les communications que je m'étais plu à lui donner.

camp de Boulogne. » Certaines circonstances politiques arrivées de Vienne, la nouvelle de la coalition qui éclata en 1805, avaient occupé le premier consul tout le jour, et prolongèrent son travail fort avant dans la nuit. Revenant se coucher fort mal disposé, on lui fit une véritable scène de ce retard. La jalousie en était la cause ou le prétexte. Il se fâcha à son tour, s'évada, et ne voulut plus entendre à reprendre son assujettissement. Toute la crainte de l'Empereur, disait-il, avait été que Marie-Louise n'en eût exigé un pareil; car enfin, il l'eût bien fallu. C'est le véritable apanage, le vrai droit d'une femme, ajoutait-il.

« Un fils de Joséphine m'eût été nécessaire et m'eût rendu heureux, continuait l'Empereur, non seulement comme résultat politique, mais encore comme douceur domestique.

« Comme résultat politique, je serais encore sur le trône, car les Français s'y seraient attachés comme au roi de Rome, et je n'aurais pas mis le pied sur l'abîme couvert de fleurs qui m'a perdu. Et qu'on médite après sur la sagesse des combinaisons humaines! Qu'on ose prononcer avant la fin sur ce qui est heureux ou malheureux ici-bas!

« Comme douceur domestique, ce gage eût fait tenir Joséphine tranquille, et eût mis fin à une jalousie qui ne me laissait pas de repos; et cette jalousie se rattachait bien plus à la politique qu'au sentiment. Joséphine prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa stérilité. Elle sentait bien qu'un mariage n'est complet et réel qu'avec des enfants; or, elle s'était mariée ne pouvant plus en donner. A mesure que sa fortune s'éleva, ses inquiétudes s'accrurent; elle employa tous les secours de la mé-

decine; elle feignit souvent d'en avoir obtenu du succès. Quand elle dut enfin renoncer à tout espoir, elle mit souvent son mari sur la voie d'une grande supercherie politique; elle finit même par oser la lui proposer directement.

« Joséphine avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturels aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes; elle devait toujours : aussi c'était constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent alors envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi de toutes les parties de l'Italie. »

Quelqu'un qui avait connu l'impératrice Joséphine à la Martinique a répété à l'Empereur beaucoup de particularités de sa jeunesse et de sa famille. Il est très vrai qu'on lui avait prédit plusieurs fois, dans son enfance, qu'elle porterait une couronne. Et une autre circonstance non moins remarquable ni moins bizarre, serait que la sainte-ampoule qui servait à sacrer nos rois, eût été brisée, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, précisément par son premier mari, le général Beauharnais, qui, dans un moment de défaveur populaire, aurait espéré, par cet acte, se remettre en crédit[1].

On a dit, on a écrit mille bruits absurdes sur le mariage de Napoléon et de Joséphine. On trouvera dans les Campagnes d'Italie la véritable et première

[1] Ce fait est absolument controuvé. Il paraît que l'attrait des rapprochements a créé cette fable.

cause de leur connaissance et de leur union. C'est par Eugène, encore enfant, qu'elle se fit. Après vendémiaire, il alla demander l'épée de son père au général en chef de l'armée de l'intérieur (le général Bonaparte); l'aide de camp Lemarrois introduisit ce jeune enfant, qui, en revoyant l'épée de son père, se mit à pleurer. Le général en chef fut touché de ce sentiment, et le combla de caresses. Sur le récit qu'Eugène fit à sa mère de l'accueil qu'il avait reçu du jeune général, elle accourut lui faire visite et le remercier. « On sait, disait l'Empereur, qu'elle croyait aux pressentiments, aux sorciers; on lui avait prédit dans son enfance qu'elle ferait une grande fortune, qu'elle serait souveraine. On connaît d'ailleurs toute sa finesse; aussi me répétait-elle souvent depuis qu'aux premiers récits d'Eugène, le cœur lui avait battu, et qu'elle avait entrevu dès cet instant une lueur de sa destinée, l'accomplissement des prédictions, etc.

« Une autre nuance caractéristique de Joséphine, continuait l'Empereur, était sa constante dénégation. Dans quelque moment que ce fût, quelque question que je lui fisse, son premier mouvement était la négative, sa première parole *non;* et ce *non,* disait l'Empereur, n'était pas précisément un mensonge, c'était une précaution, une simple défensive; et c'est ce qui nous distingue éminemment, disait-il à M^me^ Bertrand, de vous autres, mesdames, ce qui n'est au fond entre nous que différence de sexe et d'éducation : vous aimez, et l'on vous apprend à dire *non.* Nous, au contraire, nous faisons gloire de le dire, même quand cela n'est pas. De là toute la clef de nos conduites respectives si différentes. Nous ne sommes vrai-

ment pas et nous ne saurions être de même espèce dans la vie.

« Lors de la Terreur, Joséphine étant en prison, son mari mort sur l'échafaud, *Eugène,* son fils, avait été mis chez un menuisier, et y fut littéralement en apprentissage et en service. *Hortense* ne fut guère mieux, elle fut mise, si je ne me trompe, chez une ouvrière en linge[1]. »

Ce fut Fouché qui, le premier, toucha la corde fatale du divorce; il alla, sans mission, conseiller à Joséphine de dissoudre son mariage, pour le bien de la France, lui disait-il. Le moment pourtant n'était pas encore arrivé pour Napoléon. Cette démarche causa beaucoup de chagrin et de trouble dans le ménage; elle irrita fort l'Empereur; et s'il ne chassa pas alors Fouché, à la vive sollicitation de Joséphine, c'est qu'au fait il avait déjà secrètement arrêté ce divorce en lui-même, et qu'il ne voulut pas, par ce châtiment, donner un contre-coup à l'opinion.

Toutefois, il doit à la justice de dire que, dès qu'il le voulut, Joséphine obéit. Ce fut pour elle une peine mortelle; mais elle se soumit et de bonne foi, sans vouloir mettre à profit des tracasseries inutiles qu'elle eût pu essayer de faire valoir[2].

[1] L'on m'a assuré depuis que cette circonstance est, en effet erronée, et celle relative au prince Eugène inexacte.

[2] Je tiens de la bouche du prince primat des détails curieux sur le mariage et le divorce. Mme de Beauharnais fut mariée au général Bonaparte par un prêtre insermenté, mais qui avait négligé, par pur accident, l'autorisation obligée du curé de la paroisse. Ce défaut de formalité, ou tout autre, occupa fort depuis le cardinal Fesch; et, soit scrupule, ou autrement, il fit si bien, qu'il vint à bout, au moment du couronnement, de persuader aux deux époux de se laisser marier par lui, à huis clos, *en tant que de besoin.* Lors du divorce, la séparation civile fut

Elle se conduisit avec beaucoup de grâce et d'adresse; elle désira que le vice-roi fût mis à la tête de cette affaire, et fit elle-même, à cet égard, des offres de service à la maison d'Autriche.

Joséphine, ajoutait Napoléon, eût vu volontiers Marie-Louise; elle en parlait souvent et avec beaucoup d'intérêt, ainsi que du roi de Rome; quant à Marie-Louise, elle traitait à merveille Eugène et Hortense; mais elle montrait une grande répugnance pour Joséphine, et surtout une vive jalousie. « Je voulus la mener un jour à la Malmaison, disait l'Empereur; mais sur cette proposition, elle se mit à fondre en larmes. Elle ne m'empêchait pas d'y aller, me disait-elle, se contentant de ne vouloir pas le savoir. Toutefois dès qu'elle en suspectait l'intention, il n'est pas de ruse qu'elle n'employât pour me gêner là-dessus. Elle ne me quittait plus; et comme ces visites semblaient lui

prononcée par le Sénat. Quant à la séparation religieuse, on ne voulait pas s'adresser au pape, et on n'en eut pas besoin. Le cardinal Fesch, ayant refait le mariage sans témoins, l'officialité de Paris l'annula pour ce défaut, et déclara qu'il n'y avait pas eu de mariage. A ce jugement, l'impératrice Joséphine fit appeler le cardinal Fesch à la Malmaison, et lui demanda s'il oserait attester et signer par écrit qu'elle avait été mariée, et bien mariée. « Sans doute, répondit le cardinal Fesch, je le soutiendrai partout, et je vais vous en signer le témoignage. » Ce qu'il fit en effet.

« Mais, disais-je alors au prince primat, quel jugement a donc porté l'officialité de Paris? — Celui de la vérité, répondit le prince. — Mais que veut dire alors la déclaration du cardinal Fesch? Serait-elle donc fausse? — Pas dans son opinion, disait-il, parce qu'il a adopté les doctrines ultramontaines, par lesquelles les cardinaux prétendent avoir le droit de marier sans témoins, ce qui n'est pas reconnu en France, et frappe de nullité. »

Toutefois il semble que l'impératrice Joséphine ne demanda cet écrit que pour sa propre satisfaction, et n'en fit pas autrement usage.

faire beaucoup de peine, je me fis violence, et n'allai presque jamais à la Malmaison. Quand il m'arrivait d'y aller, c'étaient alors d'autres larmes de ce côté, c'étaient des tracasseries de toute espèce. Joséphine avait toujours devant les yeux et dans ses intentions l'exemple de la femme de Henri IV, qui, disait-elle, avait vécu à Paris après son divorce, venait à la cour, avait assisté au sacre. Elle, Joséphine, était bien mieux située encore, prétendait-elle; elle avait ses propres enfants, et ne pouvait plus en avoir d'autres, etc. »

Joséphine avait une connaissance accomplie de toutes les nuances du caractère de l'Empereur et un tact admirable pour la mettre en pratique. « Jamais il ne lui est arrivé, par exemple, disait l'Empereur, de rien demander pour Eugène, d'avoir jamais même remercié pour ce que je faisais pour lui, d'avoir même montré plus de soins ou de complaisance le jour des grandes faveurs, tant elle avait à cœur de se montrer persuadée et de me convaincre que tout cela n'était pas son affaire à elle, mais bien la mienne à moi, qui pouvais et devais y rechercher des avantages. Nul doute qu'elle n'ait eu plus d'une fois la pensée que j'en viendrais un jour à l'adopter pour successeur. »

L'Empereur se disait convaincu qu'il avait été ce qu'elle aimait le mieux; et ajoutait en riant, qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût quitté un rendez-vous d'amour pour venir auprès de lui. Elle n'eût pas manqué un voyage, quelque pénible qu'il fût, pour tout au monde. Ni fatigue, ni privations, ne pouvaient la rebuter; elle employait l'importunité, la ruse même pour le suivre. « Montais-je en voiture au milieu de la nuit pour la course la plus

lointaine, à ma grande surprise j'y trouvais Joséphine tout établie, bien qu'elle n'eût pas dû être du voyage — Mais il vous est impossible de venir ; je vais trop loin ; vous auriez trop à souffrir. — Pas le moindrement, répondait Joséphine. — Et puis il faut que je parte à l'instant. — Aussi, me voilà toute prête. — Mais il vous faut un grand attirail — Aucun, disait-elle, tout est préparé. Et la plupart du temps il fallait bien que je cédasse.

« En somme, concluait l'Empereur, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, et s'était constamment montrée son amie la plus tendre. Professant à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue. Aussi lui ai-je toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance.

« Joséphine, disait encore l'Empereur, mettait ces dispositions et ces qualités (la soumission, le dévouement, la complaisance) au rang des vertus et de l'adresse politique dans son sexe, et elle blâmait fort et grondait souvent sur ce point sa fille *Hortense* et sa parente *Stéphanie,* qui vivaient mal avec leurs maris, montrant des caprices et affectant de l'indépendance.

« *Louis*, disait l'Empereur à ce sujet, était un enfant gâté par la lecture de Jean-Jacques. Il n'avait pu être bien avec sa femme que très peu de mois. Beaucoup d'exigence de sa part, de l'étourderie de la part d'Hortense : voilà les torts réciproques. Toutefois ils s'aimaient en s'épousant, ils s'étaient voulus l'un et l'autre ; ce mariage, au surplus, avait été le résultat des efforts de Joséphine, qui y trouvait son compte. J'aurais voulu, au contraire, moi, m'étendre dans d'autres familles, et

j'avais un moment jeté les yeux sur une nièce de M. de Talleyrand, devenue depuis Mme Juste de Noailles. »

On avait fait courir les bruits les plus ridicules sur les rapports de lui, Napoléon, avec Hortense; on avait voulu que son aîné fût de lui. Mais de pareilles liaisons n'étaient, disait-il, ni dans ses idées, ni dans ses mœurs; et pour peu qu'on connût celles des Tuileries, on sent bien, remarquait-il, qu'il eût pu s'adresser à beaucoup d'autres avant d'en être réduit à un choix aussi peu naturel, aussi révoltant. « Louis savait bien apprécier la nature de ces bruits, disait l'Empereur; mais son amour-propre, sa bizarrerie n'en étaient pas moins choqués, et il les mettait souvent en avant comme prétexte.

« Quoi qu'il en soit, *Hortense,* continuait l'Empereur, Hortense, si bonne, si généreuse, si dévouée, n'est pas sans avoir eu quelques torts avec son mari; j'en dois convenir, en dehors de toute l'affection que je lui porte et du véritable attachement que je sais qu'elle a pour moi. Quelque bizarre, quelque insupportable que fût Louis, il l'aimait; et, en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit toujours être maîtresse de se vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour. Si elle eût su se contraindre, elle se serait épargné le chagrin de ses derniers procès; elle eût eu une vie plus heureuse; elle eût suivi son mari en Hollande, et y serait demeurée. Louis n'eût point fui d'Amsterdam; je ne me serais pas vu contraint de réunir son royaume, ce qui a contribué à me perdre en Europe, et bien des choses se seraient passées différemment.

« *La princesse de Bade,* a-t-il dit, s'est montrée plus habile. Sitôt qu'elle a vu le divorce de Joséphine, elle a connu sa position, elle s'est rapprochée de son mari; ils ont formé depuis le mariage le plus heureux.

« *Pauline* était trop prodigue; elle avait trop d'abandon; elle devait être immensément riche par tout ce que je lui ai donné; mais elle donnait tout à son tour, et sa mère la sermonnait souvent à cet égard, lui prédisant qu'elle pourrait mourir à l'hôpital; mais *Madame* elle-même était aussi par trop parcimonieuse; c'en était ridicule; j'ai été jusqu'à lui offrir des sommes fort considérables par mois si elle voulait les distribuer. Elle voulait bien les recevoir; mais pourvu, disait-elle, qu'elle fût maîtresse de les garder. Dans le fond, tout cela n'était qu'excès de prévoyance de sa part; toute sa peur était de se trouver un jour sans rien. Elle avait connu le besoin; et ces terribles moments ne lui sortaient pas de la pensée. Il est juste de dire, d'ailleurs, qu'elle donnait beaucoup à ses enfants en secret; c'est une si bonne mère!...

« Du reste, cette même femme à laquelle on eût si difficilement arraché un écu; disait l'Empereur, eût tout donné pour préparer mon retour de l'île d'Elbe; et après Waterloo elle m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle possédait pour aider à rétablir mes affaires : elle me l'a offert; elle se fût condamnée au pain noir sans murmure[1]. C'est que

[1] Que l'Empereur connaissait bien sa mère! A mon retour en Europe, j'ai vu se vérifier à la lettre ce qu'il en dit ici, et j'en ai joui avec délices.

A peine eus-je fait connaître à Madame Mère la situation de l'Empereur et ma résolution de me consacrer uniquement à y

chez elle le grand l'emportait encore sur le petit: la fierté, la noble ambition marchaient chez elle avant l'avarice. »

apporter quelque adoucissement, que sa réponse, par le retour du courrier, fut que toute sa fortune était à la disposition de son fils, qu'elle se réduirait à une simple servante s'il le fallait; m'autorisant, bien que je n'en fusse pas connu personnellement, à tirer, dès l'instant même, telle somme que je croirais nécessaire au bien-être de l'Empereur. Le cardinal Fesch joignait ses offres d'une manière tout aussi touchante; et c'est ici le cas de faire connaître que tous les membres de la famille de l'Empereur s'empressèrent de témoigner le même zèle, la même tendresse, le même dévouement. Tant que ma santé me permit de correspondre avec eux, j'ai reçu une foule de lettres dont l'ensemble formerait le recueil le plus touchant. Elles honorent leur cœur, et eussent pu être une douce consolation pour l'Empereur, si les restrictions anglaises m'eussent permis de les faire parvenir jusqu'à lui.

N.B. Dans ce chapitre, et dans d'autres passages du *Mémorial*, tous les proches de Napoléon se trouvent mentionnés; et l'on devra convenir que, loin d'avoir observé plus de ménagement pour eux que pour d'autres, j'en ai certainement employé beaucoup moins, au point même d'avoir laissé échapper des expressions dont l'irrégularité ne saurait être excusée que par la précipitation avec laquelle le manuscrit et la rédaction première ont été envoyés à la presse; c'est que j'ai voulu que mes lettres de créance vis-à-vis du public se lussent précisément dans les chances auxquelles je m'exposais bénévolement, celles de déplaire à d'illustres personnes, de la connaissance de la plupart desquelles j'ai été honoré, pour lesquelles je conserve un tendre attachement, une vénération profonde, et dont la bienveillance et l'affection me seraient si chères! Si je n'avais mentionné à leur égard que ce qu'il y avait d'agréable, et que je me fusse tu sur ce qui ne l'était pas, quelles eussent été les garanties de ma véracité aux yeux des contemporains et à ceux de l'histoire? N'eût-on pas pu m'accuser avec quelque avantage de n'être qu'un complaisant, un panégyriste, un flatteur? et alors quelle atteinte n'eût pas pu recevoir mon grand, mon seul et unique objet, celui de faire connaître Napoléon par ses propres, ses plus intimes paroles! Or, n'est-il pas évident que, pour y parvenir, j'avais besoin sur toutes choses d'être cru, ce que je ne pouvais obtenir qu'en donnant les preuves les plus évidentes d'une minutieuse véracité, quelque inconvénient qu'elle dût entraîner? Je désire ardemment que les illustres personnes auxquelles je fais

Et ici l'Empereur a fait l'observation qu'à l'heure même qu'il était il avait encore présentes à la mémoire les leçons de fierté qu'il en avait reçues dans son enfance, et qu'elles avaient agi sur lui toute la vie. Madame Mère avait une âme forte et trempée aux plus grands événements; elle avait éprouvé cinq à six révolutions; elle avait eu trois fois sa maison brûlée par les factions en Corse.

« *Joseph* ne m'a guère aidé; mais c'est un fort bon homme; sa femme, *la reine Julie*, est la meilleure créature qui ait existé. Joseph et moi nous nous sommes toujours fort aimés et fort accordés: il m'aime sincèrement. Je ne doute pas qu'il ne fît tout au monde pour moi; mais toutes ses qualités tiennent uniquement de l'homme privé: il est éminemment doux et bon; il a de l'esprit et de l'instruction; il est aimable. Dans les hautes fonctions

allusion en cet instant aient pu se pénétrer de cette impérieuse considération, et la chose aura dû leur coûter d'autant moins qu'il n'est aucun d'eux sur lequel Napoléon n'ait exprimé, en somme, beaucoup plus d'éloges que de critique; et dès lors le rigoureux exposé de ce mélange ne saurait que leur être avantageux en ce qu'il donne un bien plus grand poids aux portions méritoires d'un aussi glorieux témoignage; et c'est ainsi que semblent avoir jugé le plus grand nombre de ceux qui furent attachés à leurs personnes, reçurent de leurs bienfaits, et sont demeurés jaloux de leur mémoire. Ils ont longuement discuté autour de moi, depuis la publication du *Mémorial*, ces points délicats, et sont généralement demeurés d'accord que ce serait faire injure à l'élévation de caractère, à la magnanimité d'âme des hauts intéressés, que de douter qu'il n'en pût être aucun qui, en lisant le *Mémorial*, ne devint à son tour inattentif à ce qui lui est personnel, pour ne s'occuper uniquement, et avec reconnaissance, que des efforts consacrés à venger la mémoire de celui qui immortalisa leurs noms, les fit ce qu'ils furent et ce qu'ils demeurent. S'ils sont justes, je dois donc être sûr de leur indulgence; s'ils ne l'étaient pas, j'en serais profondément affligé; mais ce serait dans le mérite même de mes intentions que j'irais chercher mes consolations.

que je lui avais confiées, il a fait ce qu'il a pu; ses intentions étaient bonnes; aussi la principale faute n'est pas à lui, mais bien plutôt à moi, qui l'avais jeté hors de sa sphère; et dans des circonstances bien grandes, la tâche s'est trouvée hors de proportion avec ses forces.

« *La reine de Naples* s'était beaucoup formée dans les événements, disait l'Empereur. Il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée. Elle devait beaucoup souffrir en cet instant, remarquait-il, d'autant plus qu'on pouvait dire qu'elle était née reine. Elle n'avait pas comme nous, continuait l'Empereur, connu le simple particulier. Elle, Pauline, Jérôme étaient encore des enfants, que j'étais le premier homme de France; aussi ne se sont-ils jamais cru d'autre état que celui dont ils ont joui au temps de ma puissance.

« *Jérôme* était un prodigue dont les débordements avaient été criants. Son excuse peut-être pouvait se trouver dans son âge et dans ce dont il s'était entouré. Au retour de l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir beaucoup gagné et donner de grandes espérances; et puis il existait un beau témoignage en sa faveur, c'est l'amour qu'il avait inspiré à sa femme: la conduite de celle-ci, lorsque, après ma chute, son père, ce terrible roi de Wurtemberg, si despotique, si dur, a voulu la faire divorcer, est admirable. Cette princesse s'est inscrite dès lors de ses propres mains dans l'histoire. »

A notre grand regret, on est venu annoncer le dîner. L'Empereur a continué d'être fort causant toute la soirée, parcourant comme en famille une foule d'objets divers, principalement la conduite

d'un grand nombre de personnages pendant son absence et lors de son retour. Il ne s'est retiré qu'à minuit, et en terminant par ces paroles : « Qu'est en ce moment la France, Paris ? et que sera-t-il de nous d'aujourd'hui à un an ?... »

L'Empereur endormi. — Morale.

Lundi 20.

J'écris à M. Balcombe, qui m'avait prévenu qu'il était chargé de pourvoir à nos besoins aux frais du gouvernement anglais, qu'ayant les moyens de m'en passer, j'avais résolu de ne profiter nullement de cet avantage, et que je le priais de s'autoriser auprès du gouverneur à recevoir de moi une nouvelle traite sur l'Angleterre, ce dont nous ne pouvions user sans sa permission spéciale. Je voulais demeurer libre de reconnaissance, et n'être gêné en rien dans le juste et triste droit des reproches et des imprécations.

L'Empereur est monté en calèche de fort bonne heure. Au retour, vers trois heures, il m'a fait suivre dans sa chambre. « Je suis triste, ennuyé, souffrant, m'a-t-il dit, asseyez-vous dans ce fauteuil, tenez-moi compagnie. » Il s'est étendu sur son canapé et a fermé les yeux ; il s'est endormi, et moi je le veillais !... Sa tête était découverte ; j'étais à deux pas de lui, je contemplais son front ; ce front où je lisais Marengo, Austerlitz et cent autres actes immortels. Quelles étaient en ce moment mes idées, mes sensations ! Qu'on le juge si l'on peut ; pour moi, je ne saurais le rendre !...

L'Empereur, au bout de trois quarts d'heure, s'est levé, a fait quelques tours dans sa chambre,

puis il lui a pris fantaisie d'aller visiter toutes les nôtres. En énumérant en détail les inconvénients de la mienne, il en riait d'indignation, et a dit en sortant: « Non, je ne crois pas qu'il y ait de chrétien plus mal abrité que cela. »

Après le dîner, l'Empereur a essayé de parcourir le *Caravansérail de Sarrazin*. Il en a effleuré plusieurs contes sans s'y arrêter. Après quelques pages de l'un d'eux, il a dit: « La morale va être sans doute que *les hommes ne changent jamais*, ce qui n'est pas vrai; ils changent en mal et même en bien. Il en est ainsi d'une foule d'autres maximes consacrées par les auteurs, toutes également fausses: *Les hommes sont ingrats*, disent-ils; non, il n'est pas vrai que les hommes soient aussi ingrats qu'on le dit; et si l'on a si souvent à s'en plaindre, c'est que d'ordinaire le bienfaiteur exige encore plus qu'il ne donne.

« On vous dit encore que *quand on connaît le caractère d'un homme, on a la clef de sa conduite;* c'est faux: tel fait une mauvaise action, qui est foncièrement honnête homme; tel fait une méchanceté sans être méchant. C'est que presque jamais l'homme n'agit par acte naturel de son caractère, mais par une passion secrète du moment, réfugiée, cachée dans les derniers replis du cœur. Autre erreur quand on vous dit que *le visage est le miroir de l'âme*. Le vrai est que l'homme est très difficile à connaître, et que, pour ne pas se tromper, il faut ne le juger que sur ses actions; et encore, faudrait-il que ce fût sur celles du moment, et seulement pour ce moment.

« Au fait, les hommes ont leurs vertus et leurs vices, leur héroïsme et leur perversité; les hommes

ne sont ni généralement bons ni généralement mauvais, mais ils possèdent et exercent tout ce qu'il y a de bon et de mauvais ici-bas ; voilà le principe : ensuite le naturel, l'éducation, les accidents, font les applications. Hors de cela tout est système, tout est erreur ; tel a été mon guide, et il m'a réussi assez généralement. Toutefois je me suis trompé en 1814 en croyant que la France, à la vue de ses dangers, allait ne faire qu'un avec moi ; mais je ne m'y suis plus trompé en 1815, au retour de Waterloo. »

L'Empereur ne se sentait pas bien, il s'est retiré de fort bonne heure.

Le gouverneur arrêtant lui-même un domestique. — Lecture de la *Bible*. — Livre Saint.

Mardi 21.

L'Empereur a continué d'être souffrant. Nous n'en avons pas moins été en calèche comme de coutume. Au retour, nous avons trouvé que le gouverneur était venu pendant notre absence, et qu'il avait arrêté lui-même un de nos domestiques, dernièrement au service du sous-gouverneur Skelton, et depuis peu de jours à celui du général Montholon. En l'apprenant, l'Empereur a dit : « Quelle turpitude ! c'est ignoble ! un gouverneur !... Un lieutenant général anglais, arrêter lui-même un domestique ! Vraiment, c'est par trop dégoûtant !... »

Le grand-maréchal est venu nous joindre, nous annonçant l'arrivée d'un vaisseau magasin, parti d'Angleterre le 8 mars.

Après le dîner, l'Empereur a demandé : « Que lirons-nous ce soir ? » On s'est accordé pour la *Bible*. « C'est assurément bien édifiant, a remarqué

l'Empereur; on ne le devinerait point en Europe. » Et il nous a lu le livre de Judith, disant à presque chaque lieu, chaque ville ou village qu'il nommait: « J'ai campé là; j'ai enlevé ce poste d'assaut; j'ai donné bataille dans ce lieu-là, etc., etc... »

Caprices de l'autorité. — La princesse Stéphanie de Bade, etc.

Mercredi 22.

Dans la journée, il a été beaucoup question des matelots anglais du *Northumberland,* qu'on nous avait donnés comme domestiques, et qu'il s'agissait de nous retirer en cet instant. Ils étaient pourtant avec nous en vertu d'un contrat réciproque qui liait les deux parties pour un an. Mais nous sommes en dehors du droit commun. Le gouverneur disait que l'amiral les demandait absolument; l'amiral disait qu'il les laisserait si le gouverneur le voulait. On nous donnait des soldats en échange; mais on nous les a pris, rendus, repris et rendus de nouveau sans que nous pussions deviner ce qu'on voulait.

Me trouvant chez l'Empereur, et en attendant son dîner, la conversation est tombée sur l'établissement de M^me^ Campan, les personnes qui y ont été élevées, les fortunes que l'Empereur a faites à plusieurs d'entre elles; et il s'est arrêté particulièrement sur *Stéphanie de Beauharnais,* devenue princesse de Bade, qu'il a dit affectionner beaucoup; et il est entré dans un grand nombre de détails à son sujet.

La princesse Stéphanie de Bade avait perdu sa mère n'étant encore qu'une enfant, et fut laissée par elle aux soins d'une Anglaise, son amie intime; celle-ci, fort riche et sans enfants, l'avait en quelque

sorte adoptée, et avait confié son éducation à d'anciennes religieuses, dans le midi de la France, à Montauban, je crois.

Napoléon, encore premier consul, entendit un jour Joséphine, dont elle était la parente, mentionner cette circonstance. « Comment pouvez-vous, s'écria-t-il, permettre une pareille chose? Quelqu'un de votre nom à la charge d'une étrangère, d'une Anglaise, en cet instant notre ennemie! ne craignez-vous pas que votre mémoire en souffre un jour? » Et aussitôt un courrier fut expédié pour ramener la jeune enfant aux Tuileries; mais les religieuses ne voulurent point s'en dessaisir. Napoléon, heurté, prit les informations et autorisations nécessaires, et bientôt il fut expédié un second courrier au préfet du lieu, avec ordre de se saisir à l'instant même de la jeune Beauharnais, au nom de la loi.

Or, telles étaient, par les circonstances du temps, certaines éducations et les opinions qu'elles pouvaient inspirer, que la jeune Stéphanie ne se vit pas réclamée sans douleur, et qu'elle ne vit pas sans effroi celui qui se disait son allié, et voulait être son bienfaiteur. Elle fut placée chez M^me^ Campan, à Saint-Germain; on lui prodigua toutes sortes de maîtres, et elle n'en sortit que pour jeter un grand éclat par sa beauté, ses grâces, son esprit et ses vertus.

L'Empereur l'adopta pour fille, et la maria au prince héréditaire de Bade. Le mariage, durant quelques années, fut loin d'être heureux, mais avec le temps les préventions disparurent, les époux se réunirent, et ils n'ont plus eu, dès cet instant, qu'à regretter le bonheur dont ils s'étaient privés.

La princesse de Bade, aux conférences d'Erfurt, avait été fort distinguée par l'empereur Alexandre, son beau-frère, qui lui prodiguait de véritables attentions. On le savait, et pour y obvier, les gens dirigeant la haute politique lors de nos désastres de 1813, craignant l'entrevue d'Alexandre avec la princesse de Bade, à Manheim, cherchèrent à détruire à temps son influence par des rapports mensongers et des propos inventés qui lui aliénèrent la bienveillance de ce monarque. Aussi lors de l'arrivée d'Alexandre à Manheim, dans sa marche triomphale vers Paris, la princesse Stéphanie fut loin d'en être bien traitée : elle put s'en trouver blessée dans ses sentiments ; mais sa fierté demeura tout entière, et alors commença pour son mari une véritable gloire de caractère. Les personnages les plus augustes le circonvinrent de toutes parts, et l'importunèrent longtemps pour qu'il répudiât la femme qu'il avait reçue de Napoléon ; mais il s'y refusa constamment, répondant avec une noble fierté qu'il ne commettrait jamais une bassesse qui répugnait autant à sa tendresse qu'à son honneur. Ce prince généreux, auquel nous n'avions pas rendu assez de justice à Paris, a succombé depuis sous une maladie longue et douloureuse, durant laquelle la princesse lui a prodigué jusqu'au dernier moment, de ses propres mains, les soins les plus minutieux et les plus touchants, qui lui ont mérité toute la reconnaissance et l'affection de ses proches et de ses peuples.

Elle a embelli l'exercice de la souveraineté, et elle a honoré son caractère de femme ; et comme fille, elle a professé dans tous les temps la plus haute vénération et la plus tendre reconnaissance

pour celui qui, au sommet d'un pouvoir sans bornes, l'avait bénévolement adoptée pour fille.

Maximes de l'Empereur. — Scène de Portalis au Conseil d'État, etc. — Accidents de l'Empereur à Saint-Cloud, à Auxonne, à Marly.

Jeudi 23.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures dans sa chambre; il me trouvait l'air malade; il l'était lui-même; il avait mal dormi. Il a fait sa toilette, me disant que cela le remettrait. De là nous avons passé au jardin; la conversation l'a conduit à dire que nos mœurs voulaient que le souverain ne se montrât que comme un bienfait: les actes de rigueur devaient passer par les autres; la clémence devait lui demeurer: c'était son premier domaine. A Paris, on lui avait reproché parfois, disait-il, certaines conversations, des paroles qu'il n'aurait pas dû, il est vrai, exprimer lui-même. Cependant, ajoutait-il, sa situation personnelle, son extrême activité, la plupart de ses actes, qui venaient tous réellement de lui, auraient dû lui faire passer bien des choses. Du reste, il rendait justice au tact extrêmement fin de la capitale; nulle part sans doute, remarquait-il, il ne se trouvait autant d'esprit ni plus de goût qu'à Paris. Il se reprochait la scène de *Portalis* au Conseil d'État. Moi, qui l'avais présente, je lui disais l'avoir trouvée en quelque sorte paternelle. « Il y avait pourtant quelque chose de trop, a-t-il repris. J'eusse dû m'arrêter avant de lui commander de sortir. La scène eût dû finir, puisqu'il ne se justifiait pas, par un simple *c'est bon*. Il n'eût dû trouver le châtiment que chez lui. Le sou-

verain a toujours tort de parler en colère. Peut-être étais-je excusable dans mon Conseil, j'y étais en famille ; ou bien peut-être encore, mon cher, cela demeure-t-il un vrai tort de ma part : on a ses défauts, la nature a ses droits. »

Il se reprochait aussi, disait-il, la scène faite à M. de G..., aux Tuileries, dans une de ses grandes audiences du dimanche, en présence de toute la cour. » Mais là, continuait-il, je fus vraiment poussé à bout ; j'éclatai contre mon gré. Je venais de lui donner une des légions de Paris ; la capitale était menacée, il s'agissait de la défendre. J'ai appris plus tard qu'il se réjouissait de nos désastres et les appelait ; mais je n'en savais rien encore. Nous allions avoir l'ennemi sur les bras ; ce M. de G... m'écrit froidement que sa santé ne lui permet pas ce service ; et il ose se montrer frais et dispos, sous mes yeux, en courtisan ; j'en fus indigné. Cependant je me contins et le passai ; mais il trouva le secret de se replacer encore trois ou quatre fois avec empressement sur mes pas. Je n'y pus plus tenir et la bombe éclata. Comment, Monsieur. . .

. . . . . »

Je passe le reste qui est assez long.

« Ce qui m'affligea le plus dans tout cela, disait l'Empereur en finissant, c'était la situation du fils, mon chambellan, dont j'étais loin d'avoir à me plaindre. »

De là, l'Empereur en est revenu au faubourg Saint-Germain, et m'a questionné sur beaucoup de familles et beaucoup d'individus. Le hasard a amené le nom de M^me^ de S... Elle avait été constamment, disais-je, d'un attachement extrême pour l'Empereur, et on devait le lui faire expier cruellement,

sans doute, en cet instant. L'Empereur ne soupçonnait pas toute l'étendue et la vérité de son zèle et de son attachement. Toutefois, il avait été fort touché dans le temps de la générosité avec laquelle elle s'était dévouée à demeurer auprès de l'impératrice Joséphine. Il avait à se reprocher de n'avoir rien fait pour elle. Il fallait qu'elle eût été bien malheureuse dans le choix des moments où elle avait demandé la nomination de son mari au Sénat.

J'avais été dès mon enfance très lié avec M^me^ de S...; elle avait de la confiance en moi. J'ai raconté à l'Empereur l'anecdote de sa nomination de dame du palais. Son mari la conduisit un matin à l'impératrice Joséphine, qui la remercia de bonne foi d'avoir demandé d'entrer à son service, et lui dit qu'elle l'acceptait. Or, ce fut un coup de foudre pour M^me^ de S..., qui était bien éloignée d'y avoir songé, et qui, dans sa timidité naturelle, garda le silence. J'étais loin sans doute alors d'approuver ou de conseiller un tel emploi; néanmoins je lui rendis un vrai service en retenant une lettre de refus qu'elle m'avait confiée à l'insu des siens, et qui eût pu devenir funeste aux intrigues de ceux qui avaient mené toute cette affaire.

L'Empereur demandant d'où avait pu venir sa grande répugnance, je répondais que c'était par sa connaissance et ses rapports directs avec nos princes. « Elle avait raison, disait-il; comment avait-on pu vouloir la placer ainsi dans une fausse position?... C'est comme dans mes nominations de chambellans; l'un d'eux me fit prier de trouver bon qu'il refusât; ayant été, disait-il, premier gentilhomme de la chambre de Louis XVI et de Louis XVIII. Je fus le premier à m'écrier : Com-

ment voudrait-on qu'il en pût être autrement?... Il a raison. C'était un manque de goût dans ceux qui me l'avaient proposé ; mais moi, qu'avais-je à y faire ? Pouvais-je deviner de pareils détails ? mes grandes affaires me permettaient-elles d'y descendre ?

« Quoi qu'il en soit, continuait l'Empereur, si Mme de S... eût su s'y prendre, elle eût obtenu de moi ce qu'elle eût demandé. J'avais de l'estime pour elle. Mais elle n'a montré de l'intérêt et ne s'est employée que pour des personnes qui n'ont pas été très reconnaissantes, entre autres, pour quelqu'un qui, pair du roi, eût voulu l'être encore de moi, à mon retour, sa fille étant venue m'assurer que si je voulais lui accorder cette faveur, il en profiterait avec empressement et se conduirait avec zèle, ne connaissant, disait-il, d'autre parti que celui de la nation, ce qui du reste était très bien, etc. »

Sur les quatre heures, l'Empereur est monté en calèche. Durant notre course accoutumée il a parlé de plusieurs accidents fort graves qui avaient menacé sa vie.

A Saint-Cloud, il avait voulu une fois mener sa calèche à six chevaux et à grand'guides. L'aide de camp ayant gauchement traversé les chevaux, les fit emporter. L'Empereur ne put prendre le tour nécessaire, la calèche alla avec toute la force d'une vélocité extrême frapper contre la grille ; l'Empereur se trouva violemment jeté à huit ou dix pieds en travers sur le ventre. Il a été mort, disait-il, huit ou dix secondes : il avait senti le moment où il avait cessé d'exister ; ce qu'il appelait le moment de la *négative*. Le premier qui, se jetant à bas de

son cheval, vint à le toucher, le ressuscita, le rappela soudainement à la vie par le simple contact, comme dans le cauchemar, où l'on se trouve délivré, disait-il, dès qu'on a pu proférer un cri.

Une autre fois, ajoutait-il, il avait été noyé assez longtemps. C'était en 1786, à Auxonne, sa garnison; étant à nager et seul il avait perdu connaissance, coulé, obéi au courant; il avait senti fort bien la vie lui échapper; il avait même entendu, sur les bords, des camarades annoncer qu'il était noyé, et dire qu'ils couraient chercher des bateaux pour reprendre son corps. Dans cet état un choc le rendit à la vie; c'était un banc de sable contre lequel frappa sa poitrine; sa tête se trouvant merveilleusement hors de l'eau, il en sortit lui-même, vomit beaucoup, rejoignit ses vêtements et avait atteint son logis, qu'on cherchait encore son corps.

Une autre fois, à Marly, à la chasse du sanglier, tout l'équipage étant en fuite, en véritable déroute d'armée, disait l'Empereur, il tint bon avec Soult et Berthier contre trois énormes sangliers qui les chargeaient à bout portant. « Nous les tuâmes raides tous les trois, disait-il; mais je fus touché par le mien, et j'ai failli en perdre le doigt que voilà. » En effet, la dernière phalange de l'avant-dernier doigt de la main gauche portait une forte blessure. « Mais le risible, disait l'Empereur, était de voir la multitude entourée de tous les chiens, et se cachant derrière les trois héros, crier à tue-tête : *à l'Empereur! sauvez l'Empereur! à l'Empereur!!!* Mais pourtant personne n'avançait, etc... etc. »

Politique.

Vendredi 24

L'Empereur n'est sorti que pour monter en calèche. Notre promenade a été de près d'une heure et demie, nous allions lentement et nous avons redoublé notre tour. L'Empereur était sur la politique ; la lecture des derniers journaux, arrivés depuis trois jours, en a fourni le sujet.

En France, l'émigration des patriotes était nombreuse, rapide ; et l'on semblait vouloir la favoriser en ne confisquant pas les biens, etc., etc...

L'Empereur croyait voir dans les débats du parlement d'Angleterre l'arrière-pensée du partage de la France ; il en était navré. « Tout cœur vraiment français, disait-il, doit être au désespoir ; une immense majorité sur le sol de la patrie doit ressentir les angoisses de la plus vive douleur. Ah ! s'est-il écrié, que ne suis-je dans une sphère en dehors de ce globe ! Que n'ai-je le pied sur un sol évidemment libre et indépendant, où l'on ne pourrait soupçonner aucune influence d'autrui ! Que j'étonnerais le monde ! J'adresserais une proclamation aux Français ; je leur crierais : Vous allez finir si vous ne vous réunissez. L'odieux, l'insolent étranger va vous morceler, vous anéantir. Relevez-vous, Français, faites masse à tout prix, ralliez-vous, s'il le faut *même aux Bourbons*... car l'existence de la patrie, son salut avant tout !... »

Toutefois, il pensait que la Russie devait combattre ce partage ; elle devait avoir à craindre par là l'accroissement et l'agglomération de l'Allemagne contre elle. L'un de nous ayant fait observer que l'Autriche devait s'y opposer aussi, dans la

crainte de n'avoir plus un soutien nécessaire contre les entreprises de la Russie, et ayant de plus mentionné qu'elle pourrait vouloir être utile au roi de Rome et s'en servir, l'Empereur a répliqué : « Oui, comme d'instrument de menace peut-être, mais jamais comme un objet de bienveillance; il doit leur être trop redoutable. Le roi de Rome serait l'homme des peuples, il sera celui de l'Italie; aussi la politique autrichienne le tuera, peut-être pas sous son grand-père, qui est un honnête homme, mais qui ne vivra pas toujours : ou bien encore, si les mœurs de nos jours n'admettent pas un tel attentat, alors ils essayeront d'abrutir ses facultés, ils l'hébéteront; et si enfin il échappait à l'assassinat physique et à l'assassinat moral, si sa mère et la nature venaient à le sauver de tous ces dangers, alors!... alors!... a-t-il répété plusieurs fois comme en cherchant; alors!... comme alors!... car qui peut assigner les destinées d'aucun ici-bas. »

L'Empereur est retourné de là à l'Angleterre, concluant qu'elle seule était véritablement intéressée à la destruction de la France. Et dans l'abondance, la mobilité de son esprit, il s'est mis à parcourir les divers plans qu'elle pouvait suivre. Elle ne devait pas trop accroître la Belgique, disait-il, autrement Anvers lui deviendrait formidable comme sous la France; elle devait laisser les Bourbons dans le centre avec huit ou dix millions d'habitants seulement, et les environner de princes, ducs ou rois de Normandie, Bretagne, Aquitaine et Provence; de telle sorte que Cherbourg, Brest, la Garonne et la Méditerranée se trouvassent dans des mains différentes. C'était, disait-il, faire rétrograder la monarchie française de plusieurs siècles, faire

recommencer les premiers Capets, et ménager aux Bourbons quelques centaines d'années de nouveaux efforts pénibles et laborieux. « Mais heureusement pour en arriver là, remarquait l'Empereur, l'Angleterre devait avoir à surmonter des obstacles invincibles : l'uniformité de la division territoriale en départements, la similitude du langage, l'identité de mœurs, l'universalité de mon code, celle de mes lycées, et la gloire, la splendeur que j'ai léguées. Voilà autant de nœuds indissolubles, d'institutions vraiment nationales. Avec cela, on ne morcelle pas, on ne dissout pas un grand peuple, ou il se renouvelle et ressuscite toujours. C'est le géant de l'Arioste, que l'on voit courir après chacun de ses membres abattus, sa tête même, la replacer et combattre de nouveau. — Ah, Sire, a dit alors quelqu'un, la vertu et la puissance du géant tenaient à un seul cheveu arraché, et si le cheveu vital de la France devait être Napoléon! — Non, a repris assez brusquement l'Empereur, ce ne saurait être; mon souvenir et mes idées survivraient encore. » Et puis reprenant le sujet, il a dit : « Avec ma France, au contraire, l'Angleterre devait naturellement finir par n'en être plus qu'un appendice. La nature l'avait faite une de nos îles aussi bien que celles d'Oléron ou de la Corse. A quoi tiennent les destinées des empires! disait-il. Que nos révolutions sont petites et insignifiantes dans l'organisation de l'univers! Si au lieu de l'expédition d'Égypte, j'eusse fait celle d'Irlande; si de légers dérangements n'avaient mis obstacle à mon entreprise de Boulogne, que pourrait être l'Angleterre aujourd'hui? Que serait le continent? le monde politique, etc.

Brutus de Voltaire.

Samedi 25.

Après le dîner l'Empereur a lu *Œdipe*, qu'il a extrêmement vanté; puis *Brutus*, dont il a fait une analyse très remarquable. Voltaire, disait-il, n'avait point entendu ici le vrai sentiment. Les Romains étaient guidés par l'amour de la patrie comme nous le sommes par l'honneur. Or, Voltaire ne peignait pas le vrai sublime de Brutus sacrifiant ses enfants, malgré ses angoisses paternelles, au salut de la patrie; il en avait fait un monstre d'orgueil, immolant ses enfants à sa situation présente, à son nom, à sa célébrité. Tout le nœud de la pièce, continuait-il, était conçu à l'avenant. Tullie était une forcenée qui mettait le marché à la main pour son lit, et non une femme tendre dont la séduction et l'influence dangereuse pouvaient entraîner au crime, etc.

Établissement français sur le fleuve Saint-Laurent. — L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. — Carnot au moment de l'abdication.

Dimanche 26.

L'Empereur m'a fait appeler vers les deux heures. Il était fatigué, souffrant. Nous avons parcouru quelques journaux.

Les journaux nous apprenaient que son frère Joseph avait acheté de grandes propriétés au nord de l'état de New-York, sur le fleuve Saint-Laurent, et qu'un grand nombre de Français se groupaient autour de lui, de manière à fonder bientôt un établissement. On faisait observer que le choix du lieu semblait être fait dans les intérêts des États-Unis,

et en opposition à la politique de l'Angleterre; car, dans le sud, à la Louisiane, par exemple, les réfugiés n'auraient pu avoir d'autres vues et d'autre avenir que le repos et la prospérité domestique; tandis qu'aux lieux où on les plaçait, il était évident qu'ils devaient devenir bientôt un attrait naturel pour la population du Canada, déjà française, et former par la suite une forte barrière ou même un point hostile contre les Anglais, qui en sont encore les dominateurs. L'Empereur disait que cet établissement devait compter en peu de temps une réunion d'hommes très forts dans tous les genres. S'ils remplissaient leur devoir, ajoutaient-ils, il sortirait de là d'excellents écrits, des réfutations victorieuses du système qui triomphe aujourd'hui en Europe; l'Empereur avait déjà eu à l'île d'Elbe quelque idée semblable.

De là il est passé à récapituler tout ce qu'il avait donné aux membres de sa famille; les sommes qu'ils pouvaient avoir recueillies; elles devaient être très considérables. Lui seul, remarquait-il, n'avait rien; s'il se trouvait, avec le temps, posséder quelque chose en Europe, il ne le devrait qu'à la prévoyance et aux combinaisons de quelques amis.

Si l'Empereur eût gagné l'Amérique, il comptait, disait-il, appeler à lui tous ses proches; il supposait qu'ils eussent pu réaliser au moins quarante millions. Ce point serait devenu le noyau d'un rassemblement national, d'une patrie nouvelle. Avant un an, les événements de la France, ceux de l'Europe auraient groupé autour de lui cent millions et soixante mille individus, la plupart de ceux-ci ayant propriétés, talents et instruction. L'Empereur disait

qu'il aurait aimé à réaliser ce rêve; c'eût été une gloire toute nouvelle.

« L'Amérique, continuait-il, était notre véritable asile sous tous les rapports. C'est un immense continent, d'une liberté toute particulière. Si vous avez de la mélancolie, vous pouvez monter en voiture, courir mille lieues et jouir constamment du plaisir d'un simple voyageur; vous y êtes l'égal de tout le monde; vous vous perdez à votre gré dans la foule, sans inconvénients, avec vos mœurs, votre langage, votre religion, etc., etc. »

L'Empereur disait qu'il ne pouvait désormais se trouver simple particulier sur le continent de l'Europe, son nom y était trop populaire; il tenait trop maintenant par quelque côté à chaque peuple; il était devenu de tous les pays.

« Pour vous, m'a-t-il dit en riant, votre lot naturel était les pays de l'Orénoque et ceux du Mexique. Les souvenirs du *bon Las Casas* n'y sont point effacés; vous y auriez eu ce que vous eussiez voulu. Il est de la sorte des destinations toutes marquées. Grégoire, par exemple, n'a qu'à aller à Haïti, on l'y fera pape. »

Au moment de la seconde abdication de l'Empereur, un Américain, à Paris, lui écrivit : « Tant que vous avez été à la tête d'une nation, tout prodige de votre part était possible, toutes les espérances pouvaient être conçues; mais aujourd'hui rien ne vous est plus possible en Europe. Fuyez, gagnez les États-Unis, je connais le cœur des chefs et les dispositions de la multitude; vous trouverez là une patrie et de véritables consolations. » L'Empereur ne le voulut pas. Il pouvait sans nul doute, à la faveur de la célérité ou du déguisement,

gagner Brest, Nantes, Bordeaux, Toulon, et probablement atteindre l'Amérique; mais il ne pensait pas que sa dignité lui permît le déguisement ni la fuite. Il se croyait tenu à montrer à toute l'Europe son entière confiance dans le peuple français et l'extrême affection de celui-ci à sa personne, en traversant son territoire dans une telle crise, en simple particulier et sans escorte. Enfin, et c'était par-dessus tout ce qui le dirigeait en cet instant critique, il espérait qu'à la vue du danger les yeux se dessilleraient, qu'on reviendrait à lui, et qu'il pourrait sauver la patrie : c'est ce qui lui fit allonger le temps le plus qu'il put à la Malmaison; c'est ce qui le fit retarder beaucoup encore à Rochefort. S'il est à Sainte-Hélène, c'est à ce sentiment qu'il le doit; jamais il ne put se séparer de cette pensée. Plus tard, quand il n'y eut plus d'autre ressource que d'accepter l'hospitalité du *Bellérophon,* peut-être ce ne fut pas sans une espèce de secrète satisfaction intérieure qu'il s'y voyait irrésistiblement amené par la force des choses. Etre en Angleterre, c'était ne pas s'être éloigné de la France. Il savait bien qu'il n'y serait pas libre; mais il espérait être entendu; et alors que de chances s'ouvraient à la nouvelle direction qu'il pourrait imprimer! « Les ministres anglais, ennemis de leur patrie ou vendus à l'étranger, disait-il, ont trouvé ma seule personne encore trop redoutable. Ils ont pensé que ma seule opinion dans Londres eût été plus que l'opposition tout entière, qu'il leur eût fallu changer de système ou quitter leurs places; et plutôt que de céder à un changement, et pour conserver leurs places, ils ont lâchement sacrifié les vrais intérêts de leur pays, le

triomphe, la gloire de ses lois, la paix du monde, le bonheur de l'Europe, la prospérité, les bénédictions de l'avenir. »

Le soir, l'Empereur, dans le cours de la conversation, s'est trouvé revenir de nouveau sur Waterloo, sur les anxiétés, les indécisions qu'il avait éprouvées avant de prendre un parti décisif touchant sa nouvelle abdication. Je passe une foule de détails pour ne pas me répéter, je n'en garde que ce qui suit:

Son discours à ses ministres, en agitant l'abdication, fut la prophétie littérale de ce que nous avons vu depuis. Carnot fut le seul qui sembla le comprendre: il combattit cette abdication qui, selon lui, était le coup de mort de la patrie; il voulait qu'on se défendît jusqu'à extinction, en désespérés: il fut le seul de son avis; tout le reste opina pour l'abdication; elle fut résolue, et alors Carnot s'appuyant la tête de ses deux mains, se mit à fondre en larmes.

Dans un autre endroit, l'Empereur disait: « Je ne suis pas un dieu, je ne pouvais pas faire tout à moi seul; je ne pouvais sauver la nation qu'avec elle-même; j'étais bien sûr que le peuple avait ce sentiment; aussi souffre-t-il aujourd'hui sans l'avoir mérité; c'est la tourbe des intrigants, ce sont les gens à titres, à emplois, qui ont été les vrais coupables. Ce qui les a séduits, ce qui m'a perdu, c'est la douceur du système de 1814, la bénignité de la restauration: ils ont cru à sa répétition. Le changement de prince était devenu pour eux une mauvaise plaisanterie. Il n'y en a pas un qui n'ait cru demeurer tout ce qu'il était en me voyant remplacé par Louis XVIII, ou par tout autre. Dans cette

grande affaire, ces hommes malhabiles, avides, égoïstes, ne voyaient qu'une compétition qui leur importait peu, et ne songeaient qu'à leurs intérêts individuels, lorsqu'il s'agissait d'une guerre de principes à mort qui devait les dévorer tous; et puis, pourquoi le dissimuler? convenons-en, j'avais élevé et il s'est trouvé dans mon entourage *de fières can.....!* » Et se tournant vers moi, il a ajouté : « Et ceci encore n'est pas pour votre faubourg Saint-Germain; son affaire est une autre question. Ceux-là ne sont pas sans pouvoir fournir quelque espèce d'excuse. Lors du premier renversement en 1814, les grands traîtres ne sont pas partis de là; je n'eus pas trop à m'en plaindre; et à mon retour ils ne me devaient plus rien. J'avais abdiqué, le roi était revenu, ils étaient retournés à leurs premières affections. Ils avaient recommencé un nouveau bail, etc. »

État de l'industrie en France. — Sur les physionomies.

Lundi 27.

L'Empereur est sorti vers les deux heures; le temps était fort beau. La saison est sensiblement différente de celle que nous avions en arrivant; elle est infiniment plus fraîche. L'Empereur néanmoins était souffrant et semblait fort ennuyé. Il a marché vers l'extrémité du bois en attendant que la calèche vînt nous prendre. Nous avons fait notre tour ordinaire.

La conversation est tombée sur l'état de l'industrie en France. L'Empereur l'avait portée, disait-il, à un degré inconnu jusqu'à lui; on ne le croyait pas en Europe, même en France. Les

étrangers ont été grandement surpris à leur arrivée. L'abbé de Montesquiou, disait-il, ne revenait pas d'en avoir les preuves en main lors de son ministère de l'intérieur.

L'Empereur était le premier en France qui eût dit : D'abord l'agriculture, puis l'industrie, c'est-à-dire les manufactures; enfin le commerce, qui ne doit être que la surabondance des deux premiers. C'était encore lui qui avait défini et mis en pratique d'une manière claire et suivie les intérêts si divergents des manufacturiers et des négociants. C'était lui à qui on devait la conquête du sucre, de l'indigo et du coton. Il avait proposé un million pour celui qui parviendrait à filer, par mécanique, le lin comme le coton, et il ne doutait pas que ce résultat n'eût été obtenu, et que la fatalité des circonstances eût seule empêché de consacrer cette magnifique découverte[1].

Les ennemis de notre propre bien, la vieille aristocratie, disait-il, s'était perdue en mauvaises plaisanteries, en frivoles caricatures sur tous ces objets; mais les Anglais, qui sentaient le coup, n'en riaient point, et en demeurent encore affectés aujourd'hui.

Quelque temps avant le dîner, l'Empereur m'a fait venir dans sa chambre : il était fort souffrant; il essayait de causer; il n'en avait pas la force; il attribuait sa situation à de mauvais vin nouvellement arrivé. Et à propos de vin, il racontait que Corvisart, Berthollet et autres chimistes et médecins, lui avaient souvent recommandé et répété, à lui qui était si éminemment exposé, que si jamais

[1] Effectivement, elle avait été obtenue dans la Belgique.

en buvant il lui arrivait de trouver le moindre mauvais goût à du vin, il devait le cracher à l'instant.

De là, la conversation l'a conduit à s'étonner du caractère de quelqu'un dont les traits étaient un vrai contraste avec son caractère. « Cela prouve, disait-il, qu'on ne doit pas prendre les hommes à leur visage; on ne les connaît bien qu'à l'essai. Que de figures j'ai eu à juger dans ma vie! que d'expériences j'ai pu faire! que de dénonciations, que de rapports j'ai entendus! Aussi m'étais-je fait la loi constante de ne me laisser influencer jamais par les traits ni par les paroles. Néanmoins il faut convenir que les traits fournissent parfois de bizarres rapprochements! Par exemple, en considérant *notre Monseigneur* (le gouverneur), qui ne trouve du *chat-tigre* dans ses traits? Autre exemple: j'avais quelqu'un en service intime auprès de moi; je l'aimais beaucoup, et j'ai été obligé de le chasser parce que je l'ai pris plusieurs fois la main dans le sac, et qu'il volait par trop impudemment: eh bien! qu'on le regarde, on lui trouvera un *œil de pie*. »

A ce sujet quelqu'un a cité Mirabeau, qui, en parlant du visage d'un membre distingué de nos diverses législatures, le sénateur Pastoret disait: « Il y a du *tigre* et du *veau*, mais le *veau* domine. » Ce qui a beaucoup fait rire Napoléon, parce que cela, remarquait-il, était exactement vrai.

L'Empereur a voulu dîner seul dans sa chambre. Il m'a fait venir sur les dix heures; il était mieux; il a parcouru plusieurs des livres dont son canapé était couvert. Il a entamé l'*Alexandre* de Racine, qu'il a en grand dégoût, et a pris l'*Andromaque*, qui est une de ses passions.

L'Empereur devant le camp anglais.

Mardi 28.

L'Empereur est sorti vers les deux heures. Le temps était fort doux et fort agréable. Nous avons été en calèche près d'une heure. Il avait d'abord été question d'aller à cheval; l'Empereur en sent le besoin pour sa santé; mais il semble y porter un dégoût extrême: il ne saurait, dit-il, tourner sur lui-même de la sorte: dans nos limites il se croit dans un manège, il en a des nausées. Cependant, au retour nous sommes venus à bout de l'y déterminer. Il nous avait tous auprès de lui; nous avons gagné la crête du prolongement de la montagne des chèvres qui sépare l'horizon de la ville d'avec celui de Longwood. Nous sommes revenus en passant sur le front du camp: c'était la seconde fois depuis notre séjour à Longwood. Tous les soldats, quelles que fussent leurs occupations, ont tout quitté, et sont accourus spontanément pour former la haie. « Quel soldat européen, disait l'Empereur à ce sujet, n'est pas ému à mon approche! » Et c'est parce qu'il le savait, qu'il évitait soigneusement ici de passer devant le camp anglais, dans la crainte qu'on ne l'accusât de vouloir provoquer ce sentiment. Cette petite course et la fatigue qu'elle a causée ont été agréables à tout le monde. Nous étions de retour à cinq heures. L'Empereur trouvait la journée bien longue: depuis quelque temps il ne dicte plus. Il a aperçu des espèces de quilles façonnées par les gens pour leur usage; il les a fait apporter et nous avons fait une partie. J'y ai perdu contre l'Empereur un napoléon et demi,

qu'il m'a bien fait payer, pour les jeter au valet de pied qui nous servait la boule.

La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame Mere. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du consul. — M^me^ de Chevreuse. — Lettre de Madame Mère

Mercredi 29.

Depuis longtemps l'Empereur se promet, chaque soirée, à notre sollicitation, de monter à cheval le lendemain de bon matin ; mais au moment d'exécuter ce projet, il ne s'en trouve plus le courage. Aujourd'hui il était donc au jardin dès huit heures et demie ; il m'y a fait appeler. La conversation est tombée sur la Corse, et y est demeurée plus d'une heure. « La patrie est toujours chère, disait-il, Sainte-Hélène même pourrait l'être à ce prix. » La Corse avait donc mille charmes ; il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original, par leur isolement, qui les préserve des irruptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le continent; que les habitants des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il, il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même; elle lui eût suffi pour le deviner les yeux fermés ; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité; parcourant la ligne des parents dont les que-

relles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. Une fille, disait-il, voyait entrer dans la valeur de sa dot le nombre de ses cousins. Il se rappelait avec orgueil que, n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande excursion de Paoli à Porte di Nuovo. Son cortège était nombreux; plus de cinq cents des siens l'accompagnaient à cheval; Napoléon marchait à ses côtés; Paoli lui expliquait, chemin faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse; et sur les observations de son jeune compagnon, le caractère qu'il lui avait laissé apercevoir, l'opinion qu'il lui avait inspirée, il lui dit: « *O Napoléon! tu n'as rien de moderne! tu appartiens tout à fait à Plutarque!* »

Quand Paoli voulut livrer son île aux Anglais, la famille Bonaparte demeura chaude à la tête du parti français, et eut le fatal honneur de voir *intimer* contre elle *une marche* des habitants de l'île, c'est-à-dire d'être attaquée par la levée en masse.

« Douze ou quinze mille paysans, disait l'Empereur, fondirent des montagnes sur Ajaccio; notre maison fut pillée et brûlée, les vignes perdues, les troupeaux détruits. *Madame,* entourée d'un petit nombre de fidèles, fut réduite à errer quelque temps sur la côte, et dut gagner la France. Toutefois Paoli, à qui notre famille avait été si attachée, et qui lui-même avait toujours professé une considération particulière pour Madame, Paoli avait essayé près d'elle la persuasion avant d'employer la force. Renoncez à votre opposition, lui avait-il fait dire; elle perdra vous, les vôtres, votre fortune; les maux seront incalculables. rien ne pourra les

réparer. » En effet, l'Empereur faisait observer que sans les chances que lui a procurées la révolution, sa famille ne s'en serait jamais relevée. « Madame répondit en héroïne, et comme eût fait Cornélie, disait Napoléon, qu'elle ne connaissait pas deux lois; qu'elle, ses enfants, sa famille, ne connaissaient que celles du devoir et de l'honneur. Si le vieil archidiacre Lucien eût vécu, ajoutait l'Empereur, son cœur eût saigné à l'idée du péril de ses moutons, de ses chèvres et de ses bœufs, et sa prudence n'eût pas manqué de conjurer l'orage. »

Madame, victime de son patriotisme et de son dévouement à la France, crut être accueillie à Marseille en émigrée de distinction; elle s'y trouva perdue, à peine en sûreté, et fut fort déconcertée de ne trouver le patriotisme que dans les rues, et tout à fait dans la boue.

Napoléon, dans sa jeunesse, avait écrit une histoire de la Corse, qu'il adressa à l'abbé Raynal, ce qui lui valut quelques lettres et des distinctions flatteuses de la part de cet écrivain, alors l'homme à la mode. Cette histoire s'est perdue.

L'Empereur nous disait que, lors de la guerre de Corse, aucun des Français qui étaient venus dans l'île n'en sortait tiède sur le caractère de ses montagnards; les uns en étaient pleins d'enthousiasme, les autres ne voulaient y voir que des brigands.

A Paris, on avait dit au Sénat que la France avait été chercher un maître chez un peuple dont les Romains ne voulaient pas pour esclave. « Ce sénateur a pu vouloir m'injurier, disait l'Empereur, mais il faisait là un grand compliment aux Corses. Il disait vrai; jamais les Romains n'achetaient d'esclaves corses; ils savaient qu'on n'en pouvait rien

tirer; il était impossible de les plier à la servitude. »

Lors de la guerre de la liberté en Corse, quelqu'un proposa le singulier plan de couper ou de brûler tous les châtaigniers dont le fruit faisait la nourriture des montagnards: « Vous les forcerez, disait-il, à descendre dans la plaine vous demander la paix et du pain. » Heureusement, disait l'Empereur, que c'était de ces plans inexécutables, qui ne sont quelque chose que sur le papier. Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclamait constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégâts aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait, à ce sujet, des prises terribles avec le vieil archidiacre, son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux, et les défendait en patriarche. Dans sa fureur, il reprochait à son neveu d'être un *novateur*, et accusait les *idées philosophiques* du péril de ses chèvres.

Paoli mourut fort vieux à Londres; il vit Napoléon premier consul et empereur, et le chagrin de celui-ci est de ne pas l'avoir rappelé près de lui. « C'eût été une grande jouissance pour moi, un vrai trophée, disait-il; mais, entraîné par les grandes affaires, j'avais rarement le temps de me liver à mes sentiments personnels. »

Au retour de l'Empereur, en 1815, Joseph, à l'arrivée de Lucien à Paris, conseilla à l'Empereur de l'envoyer gouverneur général en Corse: cela avait même été résolu; l'importance et la précipitation des événements l'ont empêché. S'il en avait été ainsi, disait l'Empereur, il y fût demeuré le maître; cela eût offert de grandes ressources à nos patriotes persécutés. A combien de malheureux la

Corse n'eût-elle pas servi d'asile! Du reste, il répétait qu'il avait peut-être fait une faute, en abdiquant, de ne pas s'être réservé la souveraineté de la Corse, avec quelques millions de la liste civile; de n'avoir pas emporté ce qu'il avait de précieux, et gagné Toulon, d'où rien n'eût pu gêner son passage; qu'alors il se fût trouvé chez lui; la population eût été sa famille; il eût disposé de tous les bras, de tous les cœurs. Trente mille, cinquante mille alliés n'auraient pu le soumettre. Aucun d'eux n'en eût voulu prendre la charge; mais c'est précisément cette position même si heureuse qui l'a retenu. Il n'avait pas voulu qu'on eût pu dire que dans le naufrage du peuple français, qui lui était visible, lui seul avait l'art de gagner le port.

On lui racontait alors qu'il avait couru dans le monde qu'il eût été le maître en 1814 d'avoir la Corse au lieu de l'île d'Elbe. « Sans doute, disait l'Empereur, et quand on saura bien les affaires de Fontainebleau, on sera bien surpris! J'eusse pu alors me réserver ce que j'eusse voulu; l'humeur du moment me décida pour l'île d'Elbe. Toutefois, si j'avais eu la Corse, il est à croire que le retour de 1815 n'eût pas été tenté. A l'île d'Elbe même, ce n'est qu'en gouvernant mal, qu'en n'accomplissant pas vis-à-vis de moi les engagements stipulés qu'on a prononcé mon retour. »

Nous avons alors rappelé à l'Empereur sa première intention de monter à cheval; il nous a dit qu'il aimait mieux causer et marcher. Il a demandé son déjeuner, à la suite duquel nous sommes demeurés longtemps à parler de l'ancienne cour, de la noblesse qui la composait, de ses prétentions, des carrosses du roi, etc., et tout cela se compa-

rait à mesure avec ce qu'avait créé l'Empereur.

De là il est remonté à l'époque de son consulat et aux grandes difficultés qu'avait présentées l'espèce de cour qu'il s'agissait alors de composer. Le premier consul, en arrivant aux Tuileries, succédait à des orages, à des temps, à des mœurs qu'il était résolu de faire oublier. Mais il avait toujours été aux armées; il arrivait d'Égypte, il avait quitté la France jeune et sans expérience. Il ne connaissait personne, et c'est ce qui lui causa d'abord un grand embarras. Lebrun fut pour lui, dans ces premiers moments, une espèce de tuteur fort précieux. Les banquiers ou faiseurs d'affaires étaient alors ceux qui donnaient le ton; à peine le consul était-il nommé que plusieurs s'empressèrent d'offrir des prêts considérables. Ce dévouement ne semblait que généreux, mais renfermait d'arrière-espérances. C'étaient en général des gens mal famés; ils furent refusés.

Le premier consul avait une répugnance naturelle contre les faiseurs d'affaires; il s'était fait un devoir, disait-il, de montrer d'autres principes que ceux du temps du directoire. Il voulait que la probité devînt le premier ressort et le caractère de son nouveau gouvernement. Le consul se vit aussi presque aussitôt entouré de femmes de fournisseurs; elles étaient toutes charmantes et de la dernière élégance: ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer pour beaucoup dans leurs spéculations. Mais le sévère Lebrun était là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. Toutefois, on n'était pas sans embarras pour la composer; on ne voulait

pas de nobles, pour ne pas effaroucher les opinions politiques; on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de relever les mœurs nouvelles; il ne restait donc pas grand'chose: aussi fut-ce d'abord pendant quelque temps une espèce de lanterne magique fort mêlée et très changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite.

A Moscou, le vice-roi trouva une correspondance de la princesse Dolgorowcki, qui avait habité Paris à cette époque. Elle parlait fort bien des Tuileries dans ses lettres. Elle disait que ce n'était pas précisément une cour, mais que ce n'était pas non plus un camp; que c'était une autorité, une tenue toute nouvelle; que le premier consul n'avait pas le chapeau sous le bras ni l'épée d'acier, il est vrai; mais que ce n'était pas non plus un homme à sabre, etc., etc. « Et, continuait l'Empereur, voilà pourtant ce que sont les hommes et les rapports; c'est sur de pareilles expressions, mais mal présentées, que la princesse Dolgorowcki a dû être fort mal traitée par moi. Je dois lui avoir donné l'ordre dans le temps de quitter la France; nous la supposions mauvaise, et nous étions, comme on le voit, dans l'erreur. M^me^ Grant, dont le ministre des relations extérieures n'avait point encore fait sa femme, a beaucoup contribué à nous aliéner les Russes. »

L'Empereur disait qu'au retour de l'île d'Elbe, il aurait éprouvé moins d'embarras pour composer sa société. « Elle était même toute trouvée, ajoutait-il, dans ce que j'appelais *mes veuves:* la duchesse d'Istrie, M^me^ Duroc, M^mes^ Regnier, Legrand, et toutes les autres veuves de mes premiers géné-

raux. Je disais aux princesses qui me demandaient comment recomposer leurs cours, de suivre mon exemple. Rien n'était plus naturel, plus beau, plus moral. Elles étaient encore jeunes, et pourtant déjà formées au monde; dans le nombre il s'en trouvait même de charmantes et de fort aimables: la plupart auront été ruinées; plusieurs, dit-on, se remarient et changent de nom [1]; de sorte que de tant de fortunes et de tant d'élévation fondées par moi, tout, jusqu'aux noms même, disparaîtra peut-être. S'il en était ainsi, ne donneront-ils pas l'occasion de dire qu'il fallait après tout qu'il y eût un vice radical dans les choix que j'avais faits? Ce serait du reste tant pis pour eux; ils ne feront là que ménager un triomphe et des insolences à la vieille aristocratie. »

Nous sommes revenus à lui rappeler la course à cheval; nous y tenions, parce que nous savions que sa santé en dépendait; mais il n'y a pas eu moyen. « Nous sommes bien ici, a-t-il dit, bâtissons-y trois tentes, etc. » Et la causerie a continué sur le faubourg Saint-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la métropole; et il a raconté l'exil de M^me^ de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour, poussé à bout, il lui avait dit: « Madame, dans vos maximes et dans vos doctrines féodales, vous vous prétendez les seigneurs de vos terres: eh bien! moi, d'après vos principes, je me dis le seigneur de la France, et Paris est mon village. Or, je n'y souffre personne

1. On avait dit à l'Empereur que trois ou quatre de ces veuves les plus distinguées venaient de se remarier; ce qui s'est trouvé faux.

qui veuille m'y déplaire. Je vous juge par vos propres lois; sortez-en, et n'y rentrez jamais. » L'Empereur, en l'exilant, s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de le répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

Je disais à l'Empereur que j'avais été fort souvent à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu Mme de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil, et l'ayant suivie dans tous ses voyages. Dans ma mission en Illyrie, je les rencontrai de nuit dans une auberge au pied du Simplon, et ce fut pour elles une véritable joie, une bonne fortune inattendue que de pouvoir se procurer au milieu du désert les plus petits détails de Paris et de la cour: c'était l'avidité de Fouquet aux récits de Lauzun; car l'éloignement de la capitale était devenu pour elles une véritable mort, et elles en étaient au désespoir.

Enfin, j'ajoutais que j'avais vu l'hôtel de Luynes pendant longtemps, sinon conquis, du moins calmé, et peut-être moins qu'indifférent. Les désastres inattendus avaient tout réveillé.

Quant à Mme de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été sans doute poussée par l'appât de la célébrité, et par l'essaim de ses courtisans ou de ses adorateurs : « J'entends, reprit l'Empereur, elle espérait recommencer la Fronde; mais moi je n'étais pas un roi mineur. »

Le brick le *Musquito*, parti d'Angleterre le 23 mars, est arrivé avec les journaux français jusqu'au 5 mars, et ceux de Londres jusqu'au 21. Rentrant dans son cabinet, l'Empereur m'a dit de le suivre. Il a lu le *Journal des Débats*. Pendant cette lecture, il m'a été remis, de la part du grand-maréchal, pour l'Empereur, une lettre venant de l'Europe. Je la lui ai remise; il l'a lue une fois, a soupiré. Il l'a relue encore, l'a déchirée et jetée sous la table; elle était arrivée ouverte!... Il s'est remis à sa lecture des journaux, puis s'interrompant tout à coup au bout de quelques minutes, il m'a dit: « C'est de la pauvre Madame; elle se porte bien, et veut venir me joindre!... » et il s'est remis à lire. Ces nouvelles, les premières qui fussent parvenues à l'Empereur sur sa famille, étaient de la main du cardinal Fesch, et l'Empereur se montrait visiblement blessé de les avoir reçues ouvertes.

Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris.

Jeudi 30.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Nous nous trouvions tous autour de lui; il est revenu sur le *Journal des Débats*, sur les statues que les papiers annonçaient devoir être élevées à Moreau et à Pichegru. « A Moreau, disait-il, dont la conspiration de 1803 est aujourd'hui si bien prouvée! à Moreau qui, en 1813, est mort sous la bannière russe! à Pichegru, coupable d'un des plus grands crimes que l'on connaisse; un général qui s'est fait battre exprès, qui a fait tuer ses soldats, de connivence avec l'ennemi! Et après tout, continuait-il,

comme l'histoire n'est guère que ce que répètent les hommes, à force de répéter que ce sont de grands hommes qui ont bien mérité de leur pays, ils finiront par passer pour tels, et leurs adversaires ne seront plus que des misérables. »

On lui faisait observer qu'il ne pouvait en être ainsi que dans les temps de ténèbres et d'ignorance; qu'aujourd'hui la quantité d'actes et de monuments publics, l'impression, la gravure et l'universalité des lumières feraient toujours ressortir la vérité pour ceux qui voudraient la connaître; que chaque parti aurait ses historiens, à l'aide desquels l'homme sage pourrait toujours porter un jugement impartial.

L'Empereur alors a repris toute l'affaire de Moreau, Georges et Pichegru, dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai promis plus tard les détails; il a dit aujourd'hui que celui qui confessa les premières indications, désigna, sans pouvoir la nommer, une personne à laquelle Georges et les autres chefs ne parlaient que chapeau bas, avec beaucoup d'égards et de respect. On présuma d'abord que ce devait être le duc de Berri. Un instant, on pensa que cela avait pu être l'apparition momentanée du duc d'Enghien. Un des conspirateurs, que la mélancolie saisit dans sa prison, déchira le voile, sans intention. Il se pendit peu de jours après son arrestation; on accourut au bruit, on le délivra, mais la nature avait repris ses droits : gisant sur son grabat, et dans la crise qu'il venait d'éprouver, il répétait des imprécations contre Moreau, l'accusait d'avoir appelé traîtreusement un bon nombre d'honnêtes gens, de leur avoir promis une grande assistance, et de n'avoir personne; il nommait aussi

Georges et Pichegru. Ce furent les premiers soupçons qu'on eut contre Moreau, les premiers indices contre Pichegru; on n'avait pensé jusque-là ni à l'un ni à l'autre. Ce fut alors que Réal, qui était accouru à cette espèce de confession de mort, proposa au consul d'arrêter Moreau.

« La crise était des plus fortes, disait l'Empereur; l'opinion publique fermentait, on calomniait la sincérité du gouvernement sur la conspiration dont il parlait, sur les conspirateurs qu'il dénonçait. Ils étaient au nombre d'environ quarante que le gouvernement affirmait être dans Paris. On en publia les noms, et le premier consul mit son honneur à s'en saisir. Il manda Bessières, et commanda que sa garde entourât Paris et gardât ses murailles. Pendant six semaines personne ne sortit plus de Paris sans des motifs précis et autorisés. Tous les esprits étaient sombres ; mais chaque matin le *Moniteur* annonçait la capture d'un, deux ou trois des individus mentionnés. L'opinion tourna, elle me revint, et l'indignation croissait à mesure qu'on saisissait des conspirateurs. Il n'en échappa pas un seul, ils furent tous arrêtés. »

Les papiers du temps disent comment le fut Georges, qui ne succomba qu'après avoir tué deux hommes. Il paraît qu'il avait été trahi par son camarade, qui conduisait le cabriolet où ils étaient ensemble l'un et l'autre.

Quant à Pichegru, il fut victime de la plus infâme trahison. « C'est vraiment, disait l'Empereur, la dégradation de l'humanité; il fut vendu par son ami intime. Cet homme, disait l'Empereur, que je ne veux pas nommer, tant son acte est hideux et dégoûtant. » Et ici nous lui apprîmes que

ce nom était dans le *Moniteur*, ce qui l'étonna. « Cet homme, continua-t-il, ancien militaire, et qui depuis a fait le négoce à Lyon, vint offrir de le livrer pour cent mille écus. Il raconta qu'ils avaient soupé la veille ensemble, et que Pichegru, se lisant chaque matin dans le *Moniteur*, et sentant approcher sa destinée, lui avait dit : Mais si moi et quelques généraux nous allions résolument nous présenter au front des troupes, ne les enlèverions-nous pas? — Non, lui dit son ami, vous ne vous doutez pas de la France ; vous n'auriez pas un seul soldat; et il disait vrai. La nuit venue, l'infidèle ami conduisit les agents de police à la porte de Pichegru, leur détailla les formes de la chambre, ses moyens de défense. Pichegru avait des pistolets sur sa table de nuit, la lumière était allumée, il dormait; on ouvrit doucement la porte avec de fausses clefs que l'ami avait fait faire exprès. On renversa la table de nuit, la lumière s'éteignit, et l'on se colleta avec Pichegru, réveillé en sursaut. Il était très fort; il fallut le lier et le transporter nu. Il rugissait comme un taureau. »

De là l'Empereur est passé à dire qu'en arrivant au consulat il avait eu à cœur d'apaiser les départements de l'Ouest. Il avait fait venir la plupart des chefs; il en avait ému plusieurs, et avait, disait-il, fait verser des larmes à quelques-uns au nom de la patrie et de la gloire. Georges eut son tour; l'Empereur dit qu'il tâta toutes ses fibres, parcourut toutes les cordes; ce fut en vain : le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout sentiment vraiment élevé; Georges ne se montra que froidement avide du pouvoir : il en demeurait toujours à vouloir

commander ses cantons. Le premier consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit le langage du premier magistrat. Il le congédia en lui recommandant d'aller vivre chez lui tranquille et soumis, de ne pas se méprendre surtout à la nature de la démarche qu'il venait de faire en cet instant, de ne pas attribuer à faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force; qu'il se dît bien et répétât à tous les siens que, tant que le premier consul tiendrait les rênes de l'autorité, il n'y aurait ni chance ni salut pour quiconque oserait conspirer. Georges s'en fut, et la suite a prouvé que ce n'était pas sans avoir puisé dans cette conférence quelque estime pour celui qu'il ne cessa de vouloir détruire.

Moreau était le point d'attraction et de ralliement qui avait attiré la nuée de conspirateurs qui vint de Londres fondre sur Paris. Il paraît que Lajollais, son aide de camp, les avait trompés en leur parlant au nom de Moreau, et en leur disant que ce général était sûr de toute la France, et pouvait disposer de toute l'armée. Moreau ne cessa de leur dire à leur arrivée qu'il n'avait personne, pas même ses aides de camp, mais que s'ils tuaient le premier consul, il aurait tout le monde.

Moreau, livré à lui-même, disait l'Empereur, était un fort bon homme, qu'il eût été facile de conduire: c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait plein de fiel et d'amertume; c'est qu'il avait vu sa belle-mère et sa femme. Le premier consul, qui eût été bien aise de le rallier à lui, se raccommoda une fois à fond; mais cela ne dura que quatre jours. En effet, depuis on essaya maintes fois de les rap-

procher, Napoléon ne le voulut plus. Il prédit que Moreau ferait des fautes, qu'il se perdrait; et certes il ne pouvait le faire d'une manière qui justifiât plus complètement la prédiction du premier consul et le servît davantage.

A Wittemberg, quelques jours avant la bataille de Leipsick, on intercepta des chariots et des effets dans lesquels étaient les papiers de Moreau qu'on renvoyait à sa veuve en Angleterre. L'une de ces lettres était de Mme Moreau elle-même, qui avait écrit à son mari de laisser là ses hésitations, son insignifiance habituelle, et de savoir prendre hardiment un parti; de faire triompher le légitime, celui des Bourbons. Moreau répondait à cela, peu de jours avant sa mort, qu'elle le laissât tranquille avec ses chimères. « Me voilà bien rapproché de la France, lui mandait-il, bien à même de prendre de bonnes informations... Eh bien, on m'a fait donner dans un véritable guêpier. »

L'Empereur fut au moment de faire imprimer ces papiers dans le *Moniteur;* mais il existait encore en France quelques personnes aveuglément tenaces sur l'opinion qu'elles avaient toujours conservée de Moreau, s'obstinant à le regarder comme une victime de la tyrannie. La contre-révolution n'avait pas encore permis qu'on vînt se vanter de ces actes désavoués jusque-là, et en réclamer la récompense. La circonstance d'inimitié personnelle arrêta l'Empereur. Il ne trouva pas qu'il fût bien de la réveiller à son avantage, et de flétrir un homme qu'un boulet venait de frapper sur le champ de bataille.

Le grand procès de Moreau et de Pichegru fut fort long et agita grandement l'esprit public. Ce

qui vint ajouter encore à l'éclat de cette affaire et à la crise, remarquait Napoléon, fut de se trouver compliquée avec l'affaire du duc d'Enghien, qui vint à la traverse. « Les hommes d'État, disait l'Empereur, m'ont reproché une grande faute dans ce procès, et l'ont comparée à celle de Louis XVI dans l'affaire du collier, qu'il mit entre les mains du Parlement, au lieu de la faire juger par une commission. Selon ces hommes d'État, j'aurais dû me contenter de livrer les coupables à une commission militaire; c'eût été terminé en deux fois vingt-quatre heures; *je le pouvais,* c'était légal, et l'on ne m'en eût pas exposé aux chances que je courus. Mais je me sentais un pouvoir tellement indéterminé; j'étais en même temps si fort en justice, que je voulus que le monde entier demeurât témoin. Aussi, les ambassadeurs, les agents de toutes les puissances assistèrent-ils constamment aux débats ! »

Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que le parti qu'il avait pris se trouvait bien heureux aujourd'hui, et pour l'histoire, et pour son caractère. Il existait par là trois volumes de pièces authentiques du procès.

Un de nous, qui servait alors à l'armée de Boulogne, disait que tous ces événements, même celui du duc d'Enghien, y avaient paru en règle; qu'ils y avaient été tous adoptés, et que sa surprise avait été grande, revenant quelques mois après à Paris, d'y trouver l'exaspération qu'ils y avaient créée.

L'Empereur convenait qu'elle avait été extrême, surtout celle causée par la mort du duc d'Enghien, sur laquelle même encore aujourd'hui en Europe on semblait, disait-il, juger aveuglément et avec

passion. Il énumérait de nouveau son droit et ses raisons; il a fait passer en revue les nombreuses tentatives pratiquées sur sa personne. Il remarquait que pourtant il devait à la justice de dire qu'il n'avait jamais trouvé Louis XVIII dans une conspiration directe contre sa vie; ce qui avait été, l'on pouvait dire, permanent ailleurs. Il n'avait jamais connu de ce prince que des plans systématiques, des opérations idéales, etc., etc... « Si je fusse demeuré en 1815, a-t-il continué, j'allais produire au grand jour quelques-uns des derniers attentats. L'affaire Maubreuil surtout eût été solennellement instruite par la première cour de l'empire, et l'Europe eût frémi d'horreur en voyant jusqu'où pouvait remonter la honte de l'assassinat et du guet-apens. »

Politique. — Angleterre. — Lettres retenues par le gouverneur. — Paroles caractéristiques.

Vendredi 31.

A cinq heures, j'ai été joindre l'Empereur dans le jardin; nous y étions tous réunis. Il était sur la politique, il peignait la triste situation de l'Angleterre, au milieu de ses triomphes; le gouffre de sa dette, la folie, le besoin, l'impossibilité pour elle d'être un pouvoir continental, les dangers de sa constitution, les véritables embarras des ministres, la juste clameur de tous. L'Angleterre avec ses cent cinquante ou deux cent mille soldats, faisant autant d'efforts que lui en avait jamais fait à l'époque de sa grande puissance, elle faisait peut-être davantage. Jamais il n'avait eu plus de cinq cent mille Français au complet. Les traces de son

système continental étaient suivies maintenant par toutes les puissances du continent : elles le seraient plus à mesure qu'elles s'assiéraient davantage. Il n'hésitait pas à dire, et il le prouvait, que malgré les événements du jour, l'Angleterre eût gagné à demeurer fidèle au traité d'Amiens ; que l'Europe entière y eût gagné ; que lui seul Napoléon et sa gloire y eussent perdu ; et que c'était l'Angleterre pourtant, et non pas lui, qui l'avait rompu.

Il n'était plus qu'un système pour l'Angleterre, continuait-il, celui de revenir à sa constitution, d'abandonner le système militaire, de ne plus se mêler du continent que par l'influence de la mer, sur laquelle elle régnait seule aujourd'hui. Si elle prenait toute autre marche, on pouvait lui prédire de grands malheurs ; et elle la prendrait inévitablement cette marche, parce que toute son aristocratie le voudrait ainsi, et que l'ineptie, l'orgueil ou la vénalité de son ministère présent le feraient persister dans sa marche actuelle.

L'Empereur est rentré dans son cabinet où je l'ai suivi. Il m'a parlé d'une lettre qui, m'ayant été envoyée d'Angleterre par la poste ordinaire, aurait été retenue par le gouverneur, pour ne lui avoir pas été adressée officiellement. On en disait autant d'une lettre pour le grand-maréchal. L'Empereur remarquait que s'il en était ainsi, il y aurait quelque chose de barbare et d'inhumain dans la conduite du gouverneur, de les avoir renvoyées sans nous en avoir parlé, sans nous donner la consolation d'apprendre de qui elles étaient... Un défaut de forme, disait-il, peut se réparer aisément dans l'île ; il ne saurait en être de même à deux mille lieues de distance de nous. A ce sujet, j'ai

raconté à l'Empereur qu'il m'était arrivé, du reste, quelque chose d'à peu près pareil, il y avait huit à dix jours. « Une personne allant en Europe m'avait persécuté pour m'être utile. Je m'étais rendu. Je l'avais chargée d'un vieux soulier, comme modèle, et d'une montre à me faire changer, puisque ici on ne saurait les raccommoder. Le gouverneur avait défendu ces commissions, parce qu'elles ne lui avaient pas été adressées à lui-même. Je n'en ai rien dit à personne, Sire, parce que mon principe est de dévorer une injure que je ne puis pas faire réparer; mais je trouverai le moment d'en faire connaître mon opinion au gouverneur. En attendant, ni lui, ni mon commissionnaire, n'ont eu la satisfaction de m'arracher ni un mot, ni une ligne, bien que le dernier soit revenu plusieurs fois à la charge. »

Après le dîner, l'Empereur, causant sur notre situation et la conduite du gouverneur, qui est venu aujourd'hui faire rapidement le tour de nos murailles, revenait sur la dernière entrevue qu'ils avaient eue ensemble, et disait des choses précieuses à ce sujet. « Je l'ai fort maltraité, sans doute, disait-il, et rien que ma situation présente ne saurait me justifier; mais la mauvaise humeur m'est permise : j'en rougirais dans toute autre situation. Si c'eût été aux Tuileries, je me croirais en conscience obligé à des réparations. Jamais, au temps de ma puissance, je ne maltraitai quelqu'un qu'il n'y eût de ma part quelque mot qui raccommodât le tout; mais ici il n'y en a eu aucun, et je n'en avais pas l'envie. Toutefois, il y a été peu sensible; sa délicatesse n'en a pas semblé blessée. J'aurais aimé, pour son honneur, à lui voir, par

exemple, témoigner de la colère, repousser la porte avec violence en sortant, ou toute autre chose pareille. J'eusse été certain du moins qu'il y avait en lui du ressort et de l'élasticité; mais je n'y ai rien trouvé. »

La conversation a continué sur la politique : elle était animée, vive, courante, et d'un tel intérêt que j'ai pu oublier quelques instants le coin du monde où je me trouvais; j'aurais pu me croire encore aux Tuileries ou dans la rue de Bourgogne.

CHAPITRE VI

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

(SUITE DEUXIÈME)

Je vais mettre ici ce qui me reste des chapitres de l'armée d'Italie, pour ne les pas trop éloigner de ceux qui précèdent. L'intérêt qu'ils présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Léoben se trouve incomplet : toutefois, il en sera d'autant plus précieux, que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout à fait sous la même forme; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.

Au surplus, au moment d'envoyer ceci à la réimpression, il n'a encore paru des Mémoires de la campagne d'Italie qu'un seul volume, jusqu'à la bataille de Rivoli inclusivement, et je dois dire que j'y remarque des chapitres entièrement neufs, et que ceux que je connaissais montrent parfois quelque accroissement dans les détails. Soit que Napoléon, dans ses loisirs, y soit revenu par pure prédilection, soit qu'il y ait été amené par la con-

naissance d'ouvrages publiés en Europe sur le même sujet.

BATAILLE DU TAGLIAMENTO

DEPUIS LE PASSAGE DE LA PIAVE, LE 13 MARS 1797, JUSQU'A L'ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE, LE 28 DU MÊME MOIS : ESPACE DE DIX-SEPT JOURS.

I. — Situation de l'Italie au commencement de 1797.

La *paix de Tolentino* avait *rétabli les relations avec Rome*. La cour de Naples *était* satisfaite de la modération des Français *à l'égard du pape : elle y voyait* une preuve que l'intention de la république était de *ne pas* se mêler de ses affaires intérieures, *et de ne donner aucun appui aux mécontents*. Nous étions maîtres de la république de Gênes, le parti oligarchique y était sans crédit. Les républiques Cispadane et Transpadane étaient animées du meilleur esprit; nous y trouvions toute espèce d'assistance. *En Piémont,* Alexandrie, Fenestrelle, Cherasque, Coni, Tortone avaient garnison française; Suze, Labrunette, Desmont étaient démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême *parmi le peuple*. Des mouvements d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces *contre la cour;* le roi de Sardaigne *avait* réuni ses troupes de ligne en corps d'armée *pour les dissiper*. Le général français avait tout fait pour *maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont :* il avait souvent menacé de faire marcher des troupes contre *les mé-*

contents; mais les communications *étaient* rétablies entre le Piémont, la France et les républiques Cispadane et Transpadane. *L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont.* Les officiers et les soldats français, *animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie.* Les circonstances étaient *devenues* telles qu'il fallait, *pour assurer les desseins du général français,* ou détruire *le roi de Sardaigne,* ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, *et contenir les mécontents. Le général français imagina de proposer* un traité offensif et défensif à la cour de Sardaigne; il fut signé par le général Clarke et le marquis de Saint-Marsan. La république garantissait au roi sa couronne; le roi *déclarait la guerre à l'Autriche, et fournissait un contingent de dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Ce traité était très important pour l'exécution du grand plan du général en chef; son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie.* Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au roi, et découragea les malveillants. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes: Brescia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan étaient parfaitement disposés pour la cause française; mais *le parti autrichien, qui était celui du sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de douze mille Esclavons qui étaient dans Venise.* Tous les moyens que Napoléon put imaginer pour aplanir les difficultés ayant échoué, il fut obligé de

passer outre, de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve pour observer le pays vénitien et garantir la sûreté de ses derrières. On verra dans le chapitre suivant les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette république avant d'entrer en Allemagne.

II. — L'Empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la République française et d'entrer en négociation. — Le général français se dispose à l'y forcer.

Avant et après la prise de Mantoue, diverses ouvertures pacifiques avaient été faites à la cour de Vienne : toutes furent infructueuses ; le général Clarke avait été envoyé de Paris avec une lettre du directoire à l'Empereur d'Allemagne, et des pleins pouvoirs pour négocier et conclure des préliminaires de paix. Une conférence avait eu lieu à Vicence, avant la bataille de Rivoli, entre Clarke et le baron de Vincent, *aide de camp de l'empereur*. Ce dernier *dit* que son maître ne reconnaissait point la république française, et ne *pouvait* entendre parler de paix *sans le concours de son allié, c'est-à-dire de l'Angleterre*. Depuis la prise de Mantoue, Clarke fit une seconde tentative. Il se rendit à Florence, et vit le grand-duc ; il obtint la même réponse. Le général français, tranquille sur l'Italie, résolut de rejeter les Autrichiens au delà des Alpes Juliennes, de les poursuivre sur la Drave, sur la Muer, de passer le Simering, et d'obliger l'empereur d'Autriche à signer la paix dans Vienne. Le projet était vaste, le succès paraissait assuré. Le général en chef promit la paix au gouvernement *français* dans le courant de l'été.

L'armée d'Italie n'avait jamais été si belle, si nombreuse, ni en meilleur état : elle se composait de huit divisions d'infanterie, de six mille chevaux, et comptait cent cinquante pièces de canon bien attelées. Ses troupes étaient bien habillées, bien chaussées, bien nourries, bien payées, composées de vieux soldats et d'excellents officiers. Cette armée, d'environ soixante mille hommes, *pouvait* tout entreprendre.

L'armée française, depuis la prise de Mantoue, menaçait directement les états héréditaires de la maison d'Autriche ; ses avant-postes étaient sur les frontières. Les armées françaises du Rhin et de Sambre-et-Meuse, qui avaient leurs quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, en étaient éloignées de plus de cent lieues, *en étant séparées par les États* du corps germanique. L'armée d'Italie était éloignée d'environ cent quatre-vingts lieues de Vienne, et les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse de plus de deux cents lieues. L'armée d'Italie fixa donc toute l'attention de la cour de Vienne. Le prince Charles, qui avait obtenu des succès *sur le Danube* dans les campagnes précédentes, fut envoyé sur la Piave avec quarante mille hommes de *renfort* des meilleures troupes de la monarchie.

Dès le mois de janvier, les ingénieurs autrichiens parcouraient tous les cols et les hauteurs des Alpes noriques, projetaient des retranchements, dressaient des plans pour fortifier Gradisca, Clagenfurt, Tarvis. Mais tous ces travaux ne pouvaient se commencer qu'après la fonte des neiges, qui dans les Alpes noriques ne disparaissent que vers la fin de mars. Il était donc important de prévenir l'ennemi, avant qu'il n'eût réuni tous ses moyens et retranché

les gorges et passages difficiles qu'on avait à traverser: Napoléon résolut d'être en Allemagne à la fin de mars.

III. — Plan de campagne de l'armée française pour marcher sur Vienne.

Le Brenner est la sommité la plus élevée des Alpes du Tyrol; c'est la division géographique de l'Allemagne et de l'Italie. L'Inn, l'Adda et l'Adige prennent leurs sources sur cette haute chaîne; l'Inn coule du sud-ouest au nord-est, cinquante lieues dans le Tyrol, sur le revers du Brenner, vers le Danube, dans lequel il se jette, séparant la Bavière de l'Autriche. L'Adda, dont les sources sont près de celles de l'Inn, coule du nord au sud, et se jette, après vingt-huit lieues de cours, dans le lac de Côme, d'où elle sort pour traverser la Lombardie. L'Adige, qui prend sa source à peu de lieues de celle de l'Inn, court du nord au sud, à une cinquantaine de lieues sur l'autre penchant du Brenner, entre en Italie à Vérone, d'où elle se jette dans l'Adriatique près de l'embouchure du Pô. Un grand nombre d'affluents coulent dans ces diverses rivières, et forment des gorges à pic où il est impossible de pénétrer sans être maître des sommités. C'est la partie des Alpes la plus rude et la plus difficile, celle qui est la plus coupée et dont la pente est la plus brusque.

Pour se rendre de l'Italie à Vienne, il n'y a que trois grandes chaussées: celle du Tyrol, celle de la Carinthie, et celle de la Carniole. La première traverse la chaîne supérieure des Alpes au col du Brenner; la seconde au col des Alpes noriques,

entre Ponteba et Tarvis; la troisième au col des Alpes de la Carniole, à quelques lieues de Laybach. Suivant la loi générale des Alpes, le col du Brenner est beaucoup plus élevé que le col de Tarvis; le col de Tarvis que celui de Laybach.

La chaussée du Tyrol part de Vérone; remonte la rive gauche de l'Adige, passe à Trente, Bolzano, Brixen; traverse le Brenner à soixante lieues de Vérone; rencontre l'Inn à Inspruch, à neuf lieues et demie; longe l'Inn jusqu'à demi-chemin de Rattemberg à Kuftein, et trouve Salzbourg à trente-quatre lieues et demie, d'où elle traverse Ens sur le Danube à trente-deux lieues, et de là jusqu'à Vienne, court trente-six lieues. Cette chaussée, qui porte le nom de chaussée du Tyrol, a donc de Vérone à Vienne cent soixante et onze lieues.

La chaussée de la Carinthie part de Saint-Danièle, traverse la chaîne des Alpes noriques entre Tarvis et la Ponteba, en parcourant trente et une lieues; elle passe la Drave à Villach à vingt-quatre lieues et demie, traverse Clagenfurt, capitale de la Carinthie, à huit lieues de Villach; rencontre la Mur, qu'elle suit jusqu'à Judembourg, à vingt lieues et demie, et continue, en serpentant sur l'une et l'autre rive jusqu'à Bruch, pendant l'espace de douze lieues. De Bruch la chaussée quitte la Mur et monte pendant douze lieues sur le Simmering, montagne qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la Mur, et de là descend dans la plaine qui conduit à Vienne, qui n'en est plus qu'à vingt lieues. Il y a donc des frontières de l'Italie à Vienne quatre-vingt-dix-sept lieues, ou de Saint-Danièle cent vingt-huit lieues.

La chaussée de la Carniole part de Goritz, arrive

à Laybach après vingt-sept lieues, passe la Save, les Alpes, et descend sur la Drave, qu'elle passe à Marbourg, à trente lieues et demie de Laybach; de Marbourg elle rencontre la Mur à Ehrenhausen à quatre lieues et demie; ellle longe cette rivière jusqu'à Bruch, en passant par Gratz, capitale de la Styrie, pendant l'espace de vingt-six lieues; là elle rencontre la chaussée de la Carinthie: de Goritz à Vienne il y a donc, par la chaussée de la Carniole, cent trois lieues.

La chaussée du Tyrol se joint à la chaussée de la Carinthie par six communications transversales: 1° un peu au-dessus de Brixen, une chaussée dite Pusthersthal prend à droite, remonte un des affluents de l'Adige, passe à Lienz, Spital, et aboutit à Villach, à quarante-six lieues et demie de Brixen; 2° de Salzbourg part une chaussée qui traverse Rastadt, rencontre Pusthersthal à Spital, et arrive à Villach, à cinquante-deux lieues de Salzbourg; 3° de la seconde chaussée transversale, à quatre lieues au-dessous de Rastadt, part une chaussée qui suit la Mur jusqu'à Scheiffing, où elle rencontre la chaussée de la Carinthie; elle a environ seize lieues; 4° de Lintz sur le Danube par une chaussée qui passe l'Ens près de Rottenman, traverse de hautes montagnes, et descend sur Judembourg; 5° d'Ens sur le Danube, une chaussée remonte l'Ens pendant environ vingt lieues, et redescend sur Leoben pendant environ huit lieues; 6° enfin du Danube par Saint-Polten, une chaussée arrive à Bruch, qui en est à environ vingt-quatre lieues. Les deux chaussées de la Carniole et de la Carinthie se joignent par trois communications transversales; 1° de Goritz; en remontant l'Isonzo

pendant dix lieues, on arrive à Caporetto, où l'on trouve la chaussée d'Udine; six lieues plus haut, on trouve la Chiusa autrichienne: et enfin, cinq lieues plus haut, Tarvis, où elle joint la chaussée de la Ponteba ou de la Carinthie; 2° de Laybach part une chaussée qui traverse la Save, la Drave, et arrive, après dix-sept lieues, à Clagenfurt; mais elle est très difficile pour l'artillerie; 3° enfin de Marbourg une chaussée remonte la Drave et arrive, après environ vingt-cinq lieues, à Clagenfurt, où elle rencontre les chaussées de la Carinthie et de la Carniole qui cheminent parallèlement à une vingtaine de lieues l'une de l'autre, et n'ont plus aucune communication transversale praticable aux voitures.

Le projet de Napoléon était de pénétrer en Allemagne par *la Carinthie*, traverser la Carniole, la Styrie, et d'arriver sur le Simmering; mais le prince Charles *avait deux* armées: *l'une* en Tyrol, et l'autre *derrière* la Piave; il fallait donc laisser une partie de l'armée en observation contre l'armée du Tyrol. Le général français préféra faire prendre également l'offensive aux divisions du Tyrol, les faire arriver jusqu'à Brixen, et *les diriger sur Clagenfurt* par la chaussée de Pusthersthal, dans le temps que le principal corps de l'armée se porterait sur la Piave, traverserait le Tagliamento, déboucherait par la chaussée de la *Carinthie* sur la Drave et Villach, *où il serait rejoint par* son aile du Tyrol; et alors toute l'armée réunie marcherait sur le Simmering.

Trois divisions, formant un ensemble de quinze mille hommes sous les ordres du général Joubert, furent destinées à l'opération du Tyrol; quatre,

sous les ordres du général en chef en personne, *faisant* trente-cinq mille hommes, marchèrent sur le Tagliamento; le 8e, qui se composait en partie des troupes qui avaient marché sur Rome, fut destiné à former un corps d'observation contre Venise, et assurer la tranquillité de nos derrières. Les généraux de division Baraguey-d'Hilliers et Delmas commandaient dans le Tyrol sous Joubert; les généraux Masséna, Sérurier, Guyeux et Bernadotte étaient à la tête des quatre divisions d'infanterie qui marchaient sur le Tagliamento; le général Dugua commandait la cavalerie. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse devaient passer par le Rhin et entrer en Allemagne, de manière à arriver sur la Lech *et le Danube* en même temps que l'armée Française arriverait sur le Simmering. On avait compté sur la division du Piémont, forte de dix mille hommes; mais le retard des ratifications priva l'armée française de ce renfort *si important*.

IV. — Passage de la Piave, 13 mars.

Dans le Tyrol, tout le mois de février se passa en fortes escarmouches. Les Autrichiens s'y étaient montrés en force et très hardis. Sur la Piave, le prince Charles fit divers mouvements pour profiter de l'éloignement *d'une partie* de l'armée française, qu'il supposait sur Rome. Le général Guyeux se crut menacé à Trévise, et repassa la Brenta; mais le prince Charles, *mieux instruit, sut que le général français n'avait mené sur Rome que quatre ou cinq mille hommes, et s'arrêta*. Tout se réduisit à quelques escarmouches. Le quartier général français arriva dans les premiers jours de mars à Bassano

La proclamation suivante fut mise à l'ordre du jour :

« La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie.

« Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats ; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de canon de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont.

« Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne ; vous avez en outre envoyé trente millions au ministère des finances pour le soulagement du trésor public.

« Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire.

« Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe ; les républiques Lombarde et Transpadane vous doivent leur liberté ; les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine ; les rois de Sardaigne, de Naples, le pape, le duc de Parme, se sont détachés de la coalition de nos ennemis, et ont brigué notre amitié ; vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse... Mais vous n'avez pas encore tout achevé ; une grande destinée vous est réservée : c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances ; vous continuerez à en être dignes.

« De tant d'ennemis qui se coalisent pour étouffer la République à sa naissance, l'Empereur seul reste devant nous : se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres ; il n'a plus de volonté, de politique, que celles de ces insulaires perfides, qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent.

« Le directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe ; la modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées, il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles ; il n'a pas été écouté à Vienne ; il n'est donc plus d'espérance pour la paix, qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple accablé par la guerre qu'il a eue contre les Turcs, et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et des Etats d'Autriche gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement : il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'Empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs ; vous protégerez leurs propriétés : c'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

« La maison d'Autriche, qui depuis trois siècles va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs privilèges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons, et à descendre, dans la réalité, au

rang des puissances secondaires, où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

« *Signé :* BONAPARTE. »

L'armée se mit en mouvement. Il fallait passer la Piave, que défendait l'armée du prince Charles, et chercher à gagner avant lui les gorges d'Osopo et de la Ponteba. Masséna, avec sa belle division, fut destiné à remplir cet objet important; il partit de Bassano, passa la Piave et le Tagliamento dans les montagnes, tournant ainsi toute l'armée du prince Charles. *Celui-ci détacha* une division pour l'opposer à cette manœuvre. Masséna la battit, la poursuivit l'épée dans les reins, lui prit beaucoup de monde et quelques pièces de canon. Parmi ces prisonniers se trouva le général de Lusigan, qui avait insulté les malades français, ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de Wurmser. Masséna se rendit maître de Feltre, de Cadore et de Bellune, *menant battant* la division autrichienne, sans éprouver de pertes considérables.

Le général en chef se porta le 12 sur Azolo, avec la division Sérurier, passa la Piave à la pointe du jour, marcha sur Conégliano, où était le quartier général autrichien, tournant ainsi toutes les divisions autrichiennes qui défendaient la Basse-Piave, ce qui permit au généra Guyeux d'exécuter son passage, à deux heures après midi, à Ospedaletto. La rivière dans cet endroit est assez haute, et eût exigé un pont; mais la bonne volonté y suppléa. Un seul tambour courut des risques, et fut sauvé par une vivandière de l'armée, qui se jeta à

la nage; le général en chef la récompensa en lui attachant au cou une chaîne d'or. Le 12, le général français fut à Conégliano avec les divisions Sérurier Guyeux. La division Bernadotte rejoignit le lendemain.

Le prince Charles avait choisi les plaines du Tagliamento pour champ de bataille, les croyant avantageuses *pour tirer partie* de sa cavalerie. Son arrière-garde essaya de tenir à Sacile; mais elle fut battue par le général Guyeux, qui y entra le 13.

V. — Bataille du Tagliamento, 16 mars.

Le 16, à neuf heures du matin, les deux armées furent en présence, l'armée française sur la rive droite, l'armée autrichienne sur la rive gauche du Tagliamento. Les divisions Guyeux, Sérurier, Bernadotte faisaient la gauche du centre, et la droite était avec le quartier général, en avant de Valvasone. Le prince Charles, avec des forces à peu près égales, était rangé de la même manière, en face, sur la rive gauche. Par cette position, le prince Charles *ne couvrait pas la chaussée de la Ponteba.* Les débris de la division opposée à Masséna n'étaient plus capables de l'arrêter. Cependant la Ponteba était la route la plus courte de Vienne, et la direction naturelle pour couvrir cette capitale. Cette conduite du prince Charles ne pouvait s'expliquer qu'en supposant qu'il ne connaissait pas encore bien le nouveau terrain sur lequel il devait opérer, lequel n'avait jamais été le théâtre de la guerre dans les temps modernes; ou que, ne croyant pas le général français assez hardi pour se porter sur Vienne, il n'eût de crainte que pour Trieste, centr

des établissements maritimes de l'Autriche ; ou enfin que, ses positions n'étant point définitivement prises, et que, couvert par le Tagliamento, il espérait gagner quelques jours, qui suffiraient à une division de grenadiers déjà arrivée à Clagenfurt pour venir renforcer la division opposée à Masséna.

La canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. La cavalerie légère fit plusieurs charges sur le gravier du torrent. Le général en chef, voyant l'ennemi trop bien préparé, fit poser les armes à ses soldats, et établir les bivouacs. Le général autrichien y fut trompé ; il crut que l'armée française, *qui avait marché toute la nuit,* prenait position ; il fit un mouvement en arrière, *et alla* reprendre ses bivouacs. Mais, deux heures après, quand tout fut tranquille dans les deux camps, les Français reprirent subitement les armes, et Duphot, à la tête de la 27e légère, formant l'avant-garde de Guyeux, et Murat, à la tête de la 15e légère, conduisant l'avant-garde de Bernadotte, soutenus chacun par leurs divisions, chaque brigade formant une ligne, et celles-ci appuyées par Sérurier, marchant derrière en réserve, se précipitèrent dans la rivière. L'ennemi avait couru aux armes, ; mais déjà toutes nos troupes avaient passé dans le plus bel ordre, et se trouvaient rangées en bataille sur la rive gauche. La canonnade et la fusillade s'engagèrent de toute part. Aux premiers coups de canon, Masséna exécuta son passage à Saint-Danièle : il éprouva peu de résistance et s'empara d'Osopo, cette clef de la chaussée de Ponteba que l'ennemi avait fait la faute de négliger ; il l'intercepta désormais à l'armée autrichienne, sépara tout à fait de celle-ci la division qui lui était opposée, et la poursuivit jusqu'au pont

de Casasola, en la jetant toujours sur la Carinthie. Le prince Charles désespéra de la victoire. Après plusieurs heures de combat, et différentes charges d'infanterie et de cavalerie, il se mit en retraite, nous laissant du canon et des prisonniers.

VI. — Plan de retraite du prince Charles.

Le prince Charles ne pouvait plus se retirer vers la Ponteba *par la chaussée de Saint-Danièle et d'Osopo*, que Masséna tenait en possession. Il prit le parti de regagner cette chaussée à Tarvis, *avec la plus grande partie de son armée*, par Udine, Cividale, Caporetto, la Chiusa autrichienne; il jeta une de ses divisions sur sa gauche, par Palma-Nova, Gradisca et Laybach, pour couvrir *la Carniole*. Mais Masséna n'était qu'à deux journées de Tarvis, et l'armée autrichienne, par cette nouvelle route, avait cinq ou six marches à faire. Le prince Charles compromettait donc son armée : il le sentit ; et, de sa personne, courut à Clagenfurt presser la marche d'une division de grenadiers qui s'y trouvait. *Cependant Masséna avait lui-même perdu deux jours; mais ayant reçu l'ordre de se porter sans hésitation sur Tarvis, il y rencontra le prince Charles en bataille, avec les débris de la division qui, depuis la Piave, fuyait devant lui, et une belle division* de grenadiers hongrois.

Le combat fut vif et opiniâtre de part et d'autre. Chacun sentait l'importance du succès : car si Masséna parvenait à s'emparer du débouché de Tarvis, la partie de l'armée autrichienne que le prince Charles avait engagée dans la vallée de l'Isonzo était perdue. Le prince Charles se prodigua

de sa personne, et fut *plusieurs fois* sur le point d'être arrêté par les tirailleurs français. Le général Brune, qui commandait une brigade de la division Masséna, s'y comporta avec la plus grande valeur. Le prince Charles fut rompu : il avait fait donner jusqu'à ses dernières réserves; il ne put opérer aucune retraite. Les débris de ses troupes allèrent se rallier à Villach, derrière la Drave. Masséna, maître de Tarvis, s'y établit, *en faisant face du côté de Villach et du côté de Goritz, barrant les débouchés de l'Isonzo.*

VII. — Combat de Gradisca, prise de Laybach et de Trieste.

Le lendemain de la bataille du Tagliamento, le quartier général se rendit à Palma-Nova : c'est une place forte qui appartient aux Vénitiens. Le prince Charles l'avait fait occuper, et y avait établi ses magasins; mais jugeant qu'il lui faudrait laisser cinq à six mille hommes pour la garder, son artillerie de place n'étant pas encore arrivée, il résolut de l'évacuer. *Nous l'armâmes aussitôt*, et la mîmes à l'abri d'un coup de main. Le lendemain 19, on marcha sur l'Isonzo.

Le général Bernadotte se présenta à Gradisca pour passer cette rivière. Il trouva la ville fermée, et fut reçu à coups de canon; on voulut parlementer avec le commandant de la place, mais il s'y refusa. Napoléon partit alors avec la division Sérurier, prit le chemin de Montefalcone, et marcha jusqu'au lieu où la rive gauche de la rivière cesse de dominer la rive droite. Il lui fallait perdre du temps pour construire un pont; le colonel Andréossi, directeur des ponts, se jeta le premier dans la

rivière pour la sonder; les colonnes suivirent son exemple, et l'on passa, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, sous la faible fusillade de deux bataillons de Croates, qui furent mis en déroute. Il était une heure après midi; on prit alors sur la gauche; on monta sur les hauteurs, qu'on suivit jusque vis-à-vis Gradisca, où l'on arriva à cinq heures du soir. La place se trouva ainsi cernée et dominée. La division Sérurier avait marché avec d'autant plus de rapidité, que la fusillade était vive sur la rive droite, où Bernadotte était aux prises. Ce général avait eu l'imprudence de vouloir enlever la place d'assaut: il avait été repoussé, et avait perdu quatre à cinq cents hommes sans nécessité. Cet excès d'ardeur était justifié par l'envie qu'avaient les troupes de Sambre-et-Meuse de se signaler, et par la noble émulation d'arriver à Gradisca avant les anciennes troupes d'Italie. Lorsque le gouverneur de Gradisca vit l'Isonzo passé et les hauteurs couronnées, il capitula, et se rendit prisonnier de guerre *avec plusieurs régiments et beaucoup de canon*. Le quartier général fut porté le surlendemain à Goritz. La division Bernadotte fut dirigée sur Laybach. Le général Dugua, *avec mille chevaux, prit possession de Trieste*. La division Sérurier, de Goritz, remonta l'Isonzo pour soutenir le général Guyeux, et regagner à Tarvis la chaussée de la Carinthie. Le général Guyeux, du champ de bataille du Tagliamento, s'était dirigé vers Udine et Cividale, et avait rencontré Caporetto à la chaussée de l'Isonzo. Il avait eu tout le jour de forts engagements avec *le principal corps* du prince Charles, qui avait pris la même route pour gagner Tarvis; il lui avait tué beaucoup de monde et fait beaucoup de prison-

niers. Le général autrichien avait laissé une arrière-garde à la Chiusa vénitienne, et s'était porté sur Tarvis, espérant que le prince Charles l'occupait encore. Mais Masséna y était depuis deux jours. Il fut attaqué en front par Masséna, et en queue par Guyeux. La position même de la Chiusa vénitienne, qui était *forte*, ne put résister à l'impétueuse 4e de ligne; elle gravit avec une rapidité inouïe une montagne qui domine la gauche de la Chiusa; et tournant ainsi ce poste important, il ne resta plus d'autre ressource aux ennemis que de poser les armes. Bagages, canons, parc, drapeaux, tout fut pris. On ne fit que cinq mille prisonniers, dix mille avaient été tués ou blessés dans différents combats. *Depuis le Tagliamento, dix mille soldats, habitants* de la Carniole ou de la Croatie, voyant *que tout était perdu*, se débandèrent dans les gorges et gagnèrent isolément leurs villages.

Le quartier général se rendit successivement à Caporetto, à Tarvis, à Villach, à Clagenfurt.

VIII. — Entrée en Allemagne, passage de la Drave, prise de Clagenfurt, 29 mars.

La province de Goritz, qui est la première des États héréditaires de la maison d'Autriche, confine avec l'Italie. Les habitants y parlent italien. Cette province fut sur-le-champ organisée; le vieux château de Goritz fut armé : on composa un gouvernement provisoire des sept personnes les plus considérables, que l'on chargea de l'administration du pays. Toutes les mesures furent prises pour rassurer les habitants, et pour alléger le fardeau que leur occasionnait la garnison.

Les mêmes mesures furent prises à Trieste pour l'Istrie. Toutes les marchandises anglaises furent confisquées; on répara le vieux château, pour servir de refuge à la petite garnison qu'on voulait y laisser. Les habitants étaient dans des dispositions très favorables aux Français.

Laybach est la capitale de la Carniole; on y organisa un gouvernement provisoire sur les mêmes principes qu'à Goritz et Trieste. Cette ville fut mise en état de défense: elle avait une enceinte bastionnée d'un très vieux tracé. On abattit les maisons qui se trouvaient sur les remparts.

Dans ces pays, situés près des Alpes, la saison était encore froide. Les habitants, qui avaient d'abord été effrayés, n'eurent qu'à se louer de l'armée française, laquelle, à son tour, n'eut pas à se plaindre de ces peuples.

Les dispositions des habitants du Cercle de Villach parurent favorables aux Français; ils fournirent, avec un grand empressement, tout ce qui était nécessaire à l'armée. Nous étions en Allemagne, les mœurs y étaient différentes, nos soldats eurent beaucoup à se louer de l'esprit d'hospitalité qui caractérise le paysan allemand. La grande quantité de chevaux et de voitures, qu'ils se procuraient plus facilement qu'en Italie, leur fut d'une grande utilité.

On mit en état la ville de Clagenfurt, capitale de la Carinthie: on y organisa aussi un gouvernement provisoire. Cette ville a une enceinte bastionnée, mais négligée depuis des siècles, et ne servant guère qu'à la police de la ville; les remparts étaient couverts de maisons, on les abattit, et on en fit un point d'appui pour l'armée.

Le général Dugua, à Trieste, confisqua tous les magasins appartenant aux Anglais ou aux Autrichiens; on en trouva de considérables et de toute espèce. On prit également possession des mines d'Idria : on y trouva pour plusieurs millions de vif argent, qu'on évacua immédiatement sur Palma-Nova.

En entrant en Carinthie, on avait publié la proclamation suivante :

« L'armée française ne vient point dans votre pays pour le conquérir, ni pour porter aucun changement à votre religion, à vos mœurs, à vos coutumes. Elle est l'amie de toutes les nations, et particulièrement des braves peuples de la Germanie.

« Le Directoire exécutif de la République française n'a rien épargné pour terminer les calamités qui désolent le continent : il s'était décidé à faire le premier pas, et à envoyer le général Clarke à Vienne, comme plénipotentiaire, pour entamer des négociations de paix. Mais la cour de Vienne a refusé de l'entendre; elle a même déclaré à Vicence, par l'organe de M. de Vincent, qu'elle ne reconnaissait pas la république française. Le général Clarke a demandé un passeport pour aller lui-même parler à l'Empereur; mais les ministres de la cour de Vienne ont craint, avec raison, que la modération des propositions qu'il était chargé de faire ne décidât l'Empereur à la paix. Ces ministres, corrompus par l'or de l'Angleterre, trahissent l'Allemagne et leur prince, et n'ont plus de volonté que celle de ces insulaires perfides, l'horreur de l'Europe entière.

« Habitants de la Carinthie, je le sais, vous détestez autant que nous et les Anglais, qui seuls

gagnent à la guerre actuelle, et votre ministère, qui leur est vendu. Si nous sommes en guerre depuis six ans, c'est contre le vœu des braves Hongrois, des citoyens éclairés de Vienne, et des simples et bons habitants de la Carinthie.

« Eh bien ! malgré l'Angleterre et les ministres de la cour de Vienne, soyons amis. La République française a sur vous les droits de conquête ; qu'ils disparaissent devant un contrat qui nous lie réciproquement. Vous ne vous mêlerez pas d'une guerre qui n'a pas votre aveu. Vous fournirez les vivres dont nous pourrons avoir besoin. De mon côté, je protégerai votre religion, vos mœurs, vos propriétés ; je ne tirerai de vous aucune contribution : la guerre n'est-elle pas par elle-même assez horrible ! ne souffrez-vous pas déjà trop, vous, innocentes victimes, des sottises des autres ? Toutes les impositions que vous avez coutume de payer à l'Empereur serviront à indemniser des dégâts inséparables de la marche d'une armée, et à payer les vivres que vous nous aurez fournis. »

IX. — Affaires du Tyrol.

Immédiatement après la bataille de Tagliamento, le général français expédia l'ordre au général Joubert d'attaquer l'armée qui lui était opposée, de s'emparer de tout le Tyrol italien, d'exécuter hardiment la marche qu'il lui avait prescrite, et de pénétrer en Carinthie par le Pusthersthal.

Le général Joubert entra en opération le 28 mars, passa le Lavisio, battit l'ennemi, *lui fit plusieurs milliers de prisonniers, passa l'Adige, le battit* à Tramin, s'empara de Bolzano, livra un

nouveau combat à Clauzen, força les gorges d'*Inspruch* le 28, *rejeta les troupes autrichiennes au delà du Brenner,* et se dirigea sur la Carinthie, après avoir fait éprouver beaucoup de pertes à l'ennemi, et lui avoir pris sept à huit mille hommes. Le général Joubert montra du talent, de la constance et de l'activité dans la direction de cette opération difficile. *Les généraux Delmas, Baraguag-d'Hilliers et Dumas se distinguèrent. Les troupes montrèrent la plus grande intrépidité.*

X. — Résumé.

Ainsi, en dix-sept jours, les deux armées du prince Charles avaient été défaites. L'ennemi, rejeté au delà du Brenner, avait évacué le Tyrol, après avoir fait des pertes très considérables. L'Autriche avait perdu Palma-Nova, place très forte, et Trieste et Fiume, seuls ports de la monarchie autrichienne; la province de Goritz, l'Istrie, la Carniole, la Carinthie, étaient conquises; la Save, la Drave, les Alpes noriques étaient passées. L'armée n'était plus qu'à soixante lieues de Vienne. Elle était fondée à espérer d'y arriver avant la fin de mai.

L'armée autrichienne, démoralisée et ruinée, ne pouvait plus lutter contre l'armée française, qui n'avait éprouvé aucune perte sensible, et chez qui le moral et le sentiment de sa supériorité étaient à un degré inexprimable.

AFFAIRES DE VENISE

I. — Description de Venise.

La république de Venise, au moment de la Révolution française, était l'État le plus considérable de l'Italie. La population du royaume de Naples lui était supérieure; mais Venise l'emportait de beaucoup par la force de son gouvernement et les avantages de sa topographie. Le gouvernement siégeait dans une ville forte, inattaquable par terre et par mer. *Indépendamment de son armée de terre, il avait une escadre qui dominait l'Adriatique, et le faisait respecter de tout le Levant. Cette ville fut fondée au cinquième siècle par des habitants du Frioul et du Padouan qui se réfugièrent dans les Lagunes, pour se mettre à l'abri de l'oppression des barbares.* Leurs descendants *se maintinrent* toujours *indépendants* des dominateurs de l'Italie.

Cette belle péninsule, en proie aux révolutions, a changé souvent de maîtres. Venise seule, toujours indépendante et libre, n'a jamais reconnu de pouvoir étranger.

Venise est la ville et le port de commerce le mieux situés de toute l'Italie. Toutes les marchandises de Constantinople et du Levant y arrivent directement par le chemin le plus court, par l'Adriatique; de là elles se répandent jusqu'à Turin par le Pô, et dans toute l'Allemagne en remontant l'Adige, jusque auprès de Bautzen, où elles trouvent des chaussées sur Augsbourg et Nuremberg. Venise

est située près l'embouchure du Pô et de l'Adige. Elle est le port de ces deux rivières. D'un autre côté, elle communique par des canaux avec Bologne, de sorte que toutes les productions *de la grande plaine d'Italie s'écoulent par Venise : cette ville est le port de mer le plus près d'Augsbourg et de Munich.*

La nature a fait Venise l'entrepôt d'échange du Levant, de l'Italie et de l'Allemagne méridionale. Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, cette ville faisait le commerce des Indes par Alexandrie et la mer Rouge. Aussi s'opposa-t-elle vivement aux opérations des Portugais. Elle équipa une flotte considérable dans la mer Rouge : elle établit un arsenal, des aiguades, des magasins près de Suez. On en voit encore des débris aux fontaines de Moïse : les Portugais battirent ces flottes construites à grands frais, et les Vénitiens, vaincus, durent renoncer à les arrêter dans leurs succès de découvertes et de commerce.

Les Lagunes, qui sont formées par les eaux de la Piave et de la Brenta, communiquent avec la mer par trois passages.

La souveraineté de Venise résidait dans l'aristocratie de quelques centaines de familles inscrites dans le livre d'or. Leurs sujets se composaient d'une population de trois à quatre millions d'individus répandus autour de Venise dans les pays les plus riches et les plus fertiles du monde ; *savoir :* le Bergamasque, le Bressian, le Vicentin, le Véronais, le Padouan, la Polésine, le Trévisan, le Bassanais, le Cadorin, le Bellunais et le Frioul, dans la terre ferme d'Italie ; l'Istrie et la Dalmatie, sur les rives de la mer Adriatique, et les îles Ioniennes,

répandues à son entrée. Ces provinces de terre ferme s'appuient au nord sur la crête supérieure des Alpes Juliennes et des Alpes du Tyrol, depuis la source de l'Adda jusqu'à celle de l'Isonzo. Cette chaîne de montagnes, presque partout impraticables, les sépare de l'Allemagne, avec laquelle elles n'ont de communication que par les trois chaussées qui longent l'Adige, le Tagliamento et l'Isonzo. Les vallées de l'Adige, de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento, de l'Isonzo, appartenaient dans leur entier à cette république. Sa marine consistait dans une douzaine de vaisseaux, autant de frégates et petits bâtiments qui suffisaient pour se faire respecter des Barbaresques, dominer l'Adriatique et défendre ses lagunes. Venise pouvait mettre cinquante mille hommes sur pied, composés de régiments italiens recrutés dans la terre ferme, ou d'Esclavons, peuple brave *et de tout temps* dévoué à la république ; elle pouvait lever *de ceux-ci* jusqu'à dix à quinze mille hommes à pied, et quatre à cinq mille à cheval ; leurs chevaux *sont* petits, mais d'un bon service. Ces Esclavons étaient les troupes de confiance du sénat : ils avaient le très grand avantage d'être étrangers à la langue et aux mœurs de la *terre ferme*.

La ville de Venise était fort riche, et quoique son commerce fût déchu, cependant il se maintenait encore. Les seules familles du livre d'or avaient part à *l'administration, elles remplissaient* le sénat, les conseils, les quarancies et autres magistratures ; ce qui *excluait les nobles* de la terre ferme. Ceux-ci comptaient parmi eux un grand nombre de familles riches, illustres et puissantes, qui, sujettes et privées de tout pouvoir, demeu-

raient sans considération, et jalousaient beaucoup la noblesse souveraine de Venise.

Ces nobles de terre ferme descendaient en partie des anciens condottieri, des anciens podestats, ou autres personnes qui, jadis, avaient joué un grand rôle dans les républiques de leurs villes, et dont les ancêtres, après s'être opposés longtemps aux entreprises de Venise, avaient été victimes de la politique de cette république. Ainsi, à la jalousie et à la haine que leur inspirait la nature du gouvernement, se joignaient encore les ressentiments historiques soigneusement perpétués. Ces provinces de terre ferme étaient généralement mécontentes et fort peu attachées à leur gouvernement. *La plus grande partie* du peuple faisait cause commune avec la noblesse de terre ferme; *une portion cependant* s'attachait aux nobles Vénitiens qui avaient des propriétés et des établissements dans presque toutes les provinces. Les prêtres étaient sans crédit et sans considération dans la république qui, de très bonne heure, s'était affranchie de toute influence de la part du pape.

Le chef de la maison d'Autriche, qui possédait Milan et Mantoue en Italie, et une portion de l'Istrie, sur l'Adriatique, avait beaucoup d'intérêts mêlés avec Venise; et celle-ci, qui avait à le redouter constamment, s'était toujours maintenue contre lui, par l'équilibre de l'Europe, et spécialement par la protection de la France.

Pour aller du Tyrol à Mantoue par la Lombardie, il faut traverser le territoire vénitien depuis Rivoli jusqu'à Mantoue, ce qui forme environ deux jours de marche. Des traités y assuraient à l'Autriche une route militaire; mais les troupes de-

vaient la traverser désarmées et par petits détachements. Aucune autre route militaire n'était accordée au travers du pays, depuis l'Adige jusqu'à l'Isonzo. Dans les guerres précédentes en Italie, l'Autriche était obligée de faire les communications de son armée par mer, de Trieste au Pô, les convois ne pouvant traverser le Frioul et les États de terre ferme, hormis la route de Rivoli à Mantoue. C'est ce qui donna lieu à la croisière du chevalier de Forbin, sous Louis XIV, qui interceptait les communications, par mer, de Trieste au Pô.

Lorsque la première coalition se forma contre la France, les puissances engagèrent cette république d'y prendre part. Il ne paraît pas qu'il s'élevât à ce sujet des discussions sérieuses dans le conseil ; tous y furent du même avis. Ils étaient tellement éloignés du théâtre, qu'ils se regardèrent comme étrangers à ces affaires, et voulurent demeurer neutres. Lorsque le comte de Lille choisit Vérone pour son séjour, Venise ne l'accorda qu'avec l'assentiment du Comité de salut public, qui préférait savoir le prétendant à Vérone qu'en tout autre lieu.

Quand les troupes françaises marchèrent, en 1794, vers Oneille, et que leur camp s'établit à Savone, on crut l'Italie menacée d'invasion, et plusieurs puissances se réunirent en congrès à Milan. Venise refusa d'y paraître, non qu'elle ne condamnât les principes français, mais elle redoutait de se livrer à la merci de l'Autriche. Le danger, d'ailleurs, lui paraissait très éloigné.

II. — Opinion dans le Sénat : la première est celle des amis de l'Autriche, la deuxième des vieux sénateurs, la troisième des amis de la France.

Mais quand Napoléon parvint à Milan, et que Beaulieu se réfugia épouvanté derrière le Mincio, qu'il entra dans Pescaire, et y assit sa droite, dans l'espoir de défendre le Mincio, alors l'incertitude et les alarmes furent grandes dans la république; l'espace immense qui avait séparé jusque-là la lutte de la démocratie et de l'aristocratie était franchi. La guerre des principes et celle des canons se trouvaient au sein de l'État. De vives et orageuses discussions agitèrent le sénat, qui se partagea entre trois opinions. Pezzaro et les plus jeunes sénateurs, *partisans de l'Autriche, voulaient que l'on se déclarât contre la France*. Ils voulaient la neutralité, mais la neutralité armée. Ils voulaient qu'on jetât de fortes garnisons dans Pescaire, Brescia, Bergame, dans Porto-Legnano et Vérone; qu'on déclarât ces places places de guerre. Ils voulaient qu'on levât cinquante mille hommes, qu'on armât avec activité les lagunes, qu'on y plaçât des chaloupes-canonnières, qu'on équipât une escadre pour tenir l'Adriatique, et que, dans cette attitude formidable, on déclarât la guerre au premier qui violerait *désormais* le territoire. Ceux de cette opinion disait que si la dernière heure était arrivée, il valait mieux périr les armes à la main que d'expirer honteusement; qu'en défendant le territoire on empêcherait les idées françaises de s'inoculer dans les principales villes; qu'on obtiendrait des deux partis ennemis d'autant plus de ménagement qu'on se serait mis plus en mesure d'en exiger;

que si, au contraire, on ouvrait paisiblement les portes, et qu'on laissât entrer les Français dans les grandes villes de terre ferme, alors la guerre des deux grandes puissances s'établissait sur le territoire de la république, et dès ce moment, la souveraineté lui échappait; que le premier devoir du prince est de protéger ses sujets; or, le seront-ils, pourront-ils l'être, si on laissait établir le théâtre de la guerre sur leur territoire? les campagnes seront ravagées, les villes brûlées successivement par les deux armées. Alors les peuples malheureux perdront toute estime et tout respect pour l'autorité qui les abandonne. Les germes de mécontentement et de jalousie qui existent déjà fermenteront avec violence; la république expirera sans mériter même les regrets de l'histoire.

L'opinion à laquelle se ralliaient tous les vieux sénateurs *était de ne prendre aucun parti décisif. Ils avouaient* que tous les dangers étaient vrais, qu'on avait à craindre tout à la fois et l'ambition de l'Autriche et les principes de la France; mais que ces maux étaient heureusement passagers. Qu'avec du ménagement et de la patience, on éviterait les inconvénients qu'on craignait. Que les Français étaient d'un naturel conciliant, facile à caresser; qu'avec de bons procédés et des gouverneurs habiles, tenant un grand état de maison, ayant quelques fonds à leur disposition pour les dépenses secrètes, on s'emparerait de l'esprit de leur chef, on se concilierait leur opinion. *Que déclarer désormais une neutralité armée, c'était déclarer la guerre à la France.* Qu'on ne pouvait leur fermer des portes qui avaient été ouvertes à leurs ennemis, sans lui donner un juste sujet de guerre. Or,

pouvait-on songer sérieusement à leur résister avec quelques milliers d'Esclavons ! La république ne devait pas compter sur le Brescian, ni sur le Bergamasque, qui s'insurgeraient tout d'abord, et que, si l'on venait à combattre, les Français trouveraient aussitôt dans leurs partisans de la terre ferme un équivalent aux levées qu'on pourrait faire venir contre eux de la Dalmatie. Que les maux étaient grands sans doute, la crise dangereuse ; mais qu'on n'était pourtant pas au point où le peignaient les têtes exaltées. La république avait traversé bien d'autres orages, il fallait gagner du temps : c'est avec ce sage principe que leurs ancêtres s'étaient maintenus. Heureusement la Providence avait fixé leur capitale dans une *ville imprenable. Tous les efforts de la république ne devaient avoir pour but que de renforcer cette capitale en opposant à tout le reste la patience, la modération et le temps.*

Une troisième opinion se manifesta dans le sénat ; on l'attribua au provéditeur Bataglia. La république, dit-il, est vraiment en danger de son existence. D'un côté, les principes français subversifs de notre constitution ; de l'autre, l'Autriche, qui en veut à notre indépendance. Entre ces deux maux inévitables, sachons choisir le moindre. Le pire, à mes yeux, est l'esclavage de l'Autriche. Augmentons le livre d'or, inscrivons-y ceux de la noblesse de terre ferme qui le méritent ; dès ce moment, plus de division, plus d'opposition parmi nous. Armons nos places, équipons nos flottes, levons cinquante mille hommes, et courons au-devant du général français lui offrir une alliance offensive et défensive. Nous serons peut-être, par là, conduits à quelques changements dans notre

constitution ; mais nous sauverons notre indépendance et notre liberté. Est-ce donc la première fois qu'on augmente le livre d'or ? On a parlé d'une neutralité armée contre les deux partis. Il y a deux ans, au commencement de l'orage, ce parti eût été meilleur. Il était juste, parce qu'il était égal pour les deux parties belligérantes ; il eût été possible, parce qu'on eût eu le temps de s'y préparer. Si vous le proclamiez aujourd'hui, ce serait déclarer la guerre *à la France. Vous ne pouvez pas interdire aux Français ce que vous avez permis ou toléré de la part des Autrichiens. Peut-on vous proposer de vous mettre en guerre contre l'armée française, laquelle est victorieuse, lorsqu'elle sera dans huit jours à vos portes, lorsque encore vous n'avez aucun traité avec l'Autriche ? et en eussiez-vous, celle-ci* ne peut vous être d'aucun secours avant deux mois ; or, que deviendrait la république, dans deux mois, contre un ennemi aussi entreprenant et aussi actif ? Le second parti qu'on nous propose, celui de la patience et du temps, est aussi mauvais que le premier. Les circonstances politiques ne sont plus aujourd'hui les mêmes ; les temps sont bien changés ; la crise où nous sommes ne ressemble à aucune de celles dont a triomphé la vieille existence de la république : nous ne saurions prendre conseil de nos ancêtres. Les principes français sont dans toutes les têtes ; ils se reproduisent partout : c'est un torrent débordé qu'on espérerait en vain arrêter par les digues de la patience, de la modération et de la souplesse. Le parti français existe dans toutes les provinces. La mesure que je vous propose peut seule nous sauver ; elle est simple, noble, généreuse. Je le répète : *allons au-devant*

du général français, concluons avec lui une alliance offensive et défensive. L'Autriche se trouvera trop faible pour que nous craignions de devenir sa proie. *Nous pouvons contribuer* efficacement aux succès des Français, nous pouvons les renforcer de *vingt-cinq mille hommes, en gardant ce qui nous est nécessaire pour Venise, et, de plus, les favoriser* de notre influence sur les esprits, des avantages de nos localités; tout sera facile, parce que *tous les partis qui divisent l'État* marcheront ensemble et dans une même direction. Notre indépendance sera assurée; nous sauvons les grandes bases de notre constitution. Renforcés par nous, les Français prendront promptement Mantoue, porteront la guerre hors de nos limites. Que si, malgré notre assistance, les Français étaient battus, *obligés de repasser l'Adda,* nous nous défendrions contre l'Autriche. L'Autriche n'a aucun parti sur notre territoire; à Brescia, Bergame, il n'est personne qui ne prît volontairement les armes pour n'être pas sujet autrichien; alors *le poids de la France,* l'intérêt de l'Angleterre, de la Suisse, nous sauveraient.

Cette opinion saisit toutes les passions, frappa tous les bons esprits; mais ne captiva le suffrage *que de peu de sénateurs.* Comment affaiblir ses privilèges! L'amour et l'intérêt de famille l'emportèrent sur ceux de la patrie. Cette résolution était trop grande pour des gens dégénérés, incapables de grandes pensées. Aussi ce ne fut ni l'invasion de Napoléon en Italie, ni les principes français qui perdirent Venise; mais la conduite de son gouvernement et l'abasourdissement de ceux qui le composaient. On prit donc, ainsi qu'il arrive dans une

grande circonstance, le parti le plus mauvais ; on s'en rapporta aux événements et à la Providence.

III. — Conduite des provéditeurs Mocenigo, Foscarelli, Bataglia.

Le provéditeur Mocenigo, suivant ces instructions, reçut donc le général en chef, à Brescia, magnifiquement. Ce furent des voitures somptueuses, de grandes fêtes, des repas splendides. Jamais la France n'avait eu de meilleurs amis que les Vénitiens ; chaque noble voulait devenir l'ami particulier du général français. D'un autre côté, ces fêtes, où était invitée toute la noblesse du pays, facilitaient les liaisons des officiers français avec les principales familles ; aucun ne put se faire scrupule de recevoir chez lui des officiers et des généraux dont on avait fait la connaissance chez le provéditeur.

Le provéditeur Foscarelli fut de même à Vérone. Il donna pareillement des fêtes ; mais, étant d'un caractère peu souple, il ne put dissimuler les sentiments secrets de son cœur ; c'était un des hommes du sénat les plus opposés aux Français. Il ne put porter aucun plainte contre l'entrée des Français à Pescaire, parce qu'ils y succédaient à Beaulieu ; mais quand on lui demanda les clefs de l'arsenal pour armer les remparts, quand on se mit en devoir d'armer les galères, Foscarelli se plaignit que le général français violait la neutralité de la république. Beaulieu, il est vrai, était entré dans les fortifications de Pescaire ; de ses remparts, il avait tiré du canon sur les Français, mais c'était avec sa propre artillerie !!! Lorsque le général

français arriva à Pescaire, Foscarelli se rendit auprès de lui pour le détourner de venir à Vérone, comme il l'avait annoncé, le menaçant de fermer les portes et de les défendre de son canon. « Il est trop tard, dit le général français tirant sa montre, mes troupes y sont entrées, je suis obligé d'établir une défense sur l'Adige pendant le siège de Mantoue. Ce n'est point avec quinze cents Esclavons que vous pourriez me garantir et vous opposer au passage de l'armée autrichienne. Si vous le pouviez, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? La neutralité consiste à avoir même poids et même mesure pour chacun. Si vous êtes amis des Français, vous ne pouvez vous empêcher de leur accorder ce que vous avez accordé ou du moins *toléré* à leur ennemi. » Quand on exigea les clefs des magasins et de la poudrière pour armer Vérone; quand, pour tracer une demi-lune en avant de Vérone, sur la chaussée de Vicence, il fallut démolir quelques bureaux d'octroi, Foscarelli, tout hors de lui, demanda une audience au général français, et parla longtemps sur la violation de la souveraineté de la république. Ces diverses discussions envoyées au sénat, lui firent comprendre que Foscarelli n'avait pas précisément les qualités propres aux circonstances. Pensant que Bataglia serait plus agréable à Napoléon, on le lui envoya comme provéditeur général de toutes les provinces au delà de l'Adige. C'était un homme souple, instruit, de manières douces, sincèrement attaché à la république, très porté pour la France d'autrefois, et préférant même la France républicaine à l'Autriche. Peu à peu le théâtre de la guerre s'étendit sur la totalité des possessions vénitiennes; mais ce furent tou-

jours les Autrichiens qui entamèrent de nouveaux territoires. *Beaulieu occupa le premier Peschiera, Vérone.* Wurmser se jeta le premier dans Bassano, et traversa le premier Vicence et Padoue; Alvinzi, plus tard, et l'archiduc Charles occupèrent le Frioul, Palma-Nova et jusqu'aux limites les plus orientales de la république.

IV. — Factions à Brescia, Bergame, Vérone.

Cependant une grande agitation prévalait dans toute la terre ferme, le mécontentement se propageait avec rapidité. Aux causes naturelles de la constitution de Venise se joignait aujourd'hui la fréquentation des Français, l'attrait de leurs opinions nouvelles, et la sorte d'admiration que répandirent les défaites de Wurmser, et les succès obtenus sur Alvinzi. On regardait généralement *l'Italie comme perdue pour l'Auriche*, et l'on considérait que son expulsion devait entraîner la chute de l'aristocratie. Le général français chercha constamment à modérer ce mouvement. Lorsqu'il revint de Tolentino, tout entier à son projet de *marcher sur Vienne,* il porta toute son attention à prévenir les troubles qui pourraient avoir lieu durant son absence d'Italie. Les États vénitiens lui donnaient de l'embarras: l'irritation avait été toujours croissant; Brescia et Bergame avaient à peu près opéré leur révolution. Les Fenaroli, les Martinengue, les Lecchi, les Alexandri étaient à la tête de ce mouvement; ils composaient les premières, les plus riches familles. Ces deux villes, sous le nom de municipalité, exerçaient une espèce d'indépendance: elles avaient les caisses, disposaient des

revenus et nommaient aux emplois ; si le lion de Saint-Marc s'y voyait encore, c'était plutôt une déférence pour les volontés du général français, qu'un acte de soumission à la souveraineté de Venise. C'était partout des déclamations amères et violentes contre les nobles vénitiens, soit dans les conversations, soit par la voie de la presse. Partout on relevait avec aigreur l'injustice de leur souveraineté. « Où est le droit de Venise, disait-on, de dominer sur nos villes ? Sommes-nous moins braves, moins éclairés, moins riches ? Que diverses provinces reconnaissent un monarque qui séjourne dans la capitale, cela se conçoit, parce que ces provinces et cette capitale sont égales à ses yeux, sont toutes sujettes et toutes favorisées des mêmes droits. Mais ici, que le noble vénitien s'arroge exclusivement la souveraineté sur nous, qui le valons à tous égards, c'est une monstruosité insupportable et révoltante. »

D'un autre côté l'orgueil des sénateurs était vivement offensé de voir des sujets qui depuis des siècles étaient soumis à leurs ancêtres, oublier l'immense distance qui les séparait. Ils n'oubliaient rien pour les faire rentrer dans le devoir : ils augmentaient les levées d'Esclavons, les menaçaient des succès des Autrichiens, les appelaient jacobins, faisaient courir les bruits les plus alarmants contre les Français : tout annonçait un choc violent.

Bataglia, dans ses dépêches au sénat, adoucissait les outrages des Brescians et diminuait aux yeux de ceux-ci la colère et les emportements du sénat. Toujours conciliant, il ne cessait dans ses nombreux rapports avec le général français de l'intéresser à la république. Cependant il était trop

éclairé pour se dissimuler qu'il était impossible d'ajuster à l'amiable des passions si violemment contrariées.

V. — Difficulté attachée aux affaires de Venise.

Le général français médita longtemps sur l'état des choses. Il lui semblait impossible de laisser ainsi sur ses derrières trois millions d'individus livrés au désordre et à l'anarchie. Il n'avait pas plus d'influence sur les amis de la France que sur le sénat même; il pouvait bien les empêcher *de se porter à de telles démarches*, mais il ne pouvait les empêcher de parler, d'écrire, d'irriter personnellement le sénat dans une foule *de détails d'administration* qui lui étaient étrangers. Il fallait pourtant prendre un parti. Désarmer ceux de Brescia et de Bergame, se déclarer tout à fait pour le sénat en proscrivant les novateurs; en remplir les cachots de Venise, c'eût été s'aliéner le parti populaire sans se concilier l'affection du sénat. Et si cette atroce politique eût pu entrer dans l'esprit du général français, elle eût eu pour résultat infaillible, comme sous Louis XII, de réunir à la fin toute la population contre lui. Porter le sénat à s'allier avec la France en modifiant sa constitution, en se rendant agréable aux peuples de la terre ferme, c'était sans doute le meilleur parti; aussi le général français avait-il tout tenté pour l'y amener. A chaque succès *qu'il obtenait* il en renouvelait la proposition, mais il avait toujours échoué. *Il s'offrait un troisième parti: de* marcher sur Venise, de saisir cette capitale, et d'y opérer, par la force, le changement politique nécessaire, en modifiant ses lois et procu-

rant la supériorité aux partisans de la France. C'était la vraie manière de couper le nœud, ne pouvant le dénouer. Mais quand, après avoir arrêté ce projet, il voulait déterminer le moment de l'exécution, il lui devenait impossible de le concilier avec les circonstances et son grand projet sur Vienne.

Il ne pouvait marcher sur Venise tant que le prince Charles serait sur la Piave; Il fallait donc commencer par le battre et le chasser d'Italie. Mais, si l'on obtenait ce grand avantage, convenait-il alors de perdre les fruits de la victoire? Fallait-il retarder le passage des montagnes pour ramener la guerre autour de Venise? C'était donner au prince Charles le temps de se reconnaître, de se renforcer, de créer de nouveaux obstacles. On ne pouvait attaquer Venise sans avoir battu le prince Charles qui la couvrait; *et on ne le devait pas après l'avoir battu, parce qu'alors le temps était trop précieux, et qu'il* convenait de le poursuivre jusqu'à Vienne. Venise était d'une grande force; elle était défendue par ses lagunes, une grande quantité de bâtiments armés; quinze mille Esclavons formaient sa garnison. Maîtresse de l'Adriatique, elle pouvait recevoir encore de nouvelles troupes; enfin, elle recelait dans son sein la force morale de toutes ces familles souveraines qui allaient combattre pour leur existence politique. Qui pouvait évaluer le temps que nos troupes seraient retenues à cette entreprise; et, pour peu que la lutte se prolongeât, de quel effet ne pouvait pas être une telle résistance sur le reste de l'Italie? Cette nouvelle guerre ne manquait pas d'éprouver de grandes contradictions à Paris: Venise y avait un ministre très actif;

les conseils y étaient en opposition avec le directoire; le directoire lui-même était très divisé. Si Napoléon consultait le directoire sur l'entreprise de Venise, *celui-ci ne répondrait pas, ou éviterait la question.*

Si, comme il l'avait fait jusque-là, il agissait de son chef, *sans demander d'autorisation,* à moins d'un succès immédiat, on lui reprocherait d'avoir violé tous les principes : il n'avait le droit, comme général en chef, que de repousser la force par la force; une guerre nouvelle contre une puissance indépendante ne pouvait être faite sans l'ordre de son gouvernement; c'eût été se rendre coupable de l'usurpation des droits de la souveraineté.

On ne put donc prendre le parti *décisif de déclarer la guerre à Venise:* 1° parce qu'on n'en avait pas le droit; 2° parce que cela n'était pas conciliable avec le projet *de porter la guerre en* Allemagne, *sans délai.* L'épisode de *Venise* pouvait devenir une affaire principale qui eût fait manquer *la grande affaire de* Vienne; il fallut donc se résoudre vis-à-vis des Vénitiens à de simples précautions militaires. On était sûr de Brescia et de Bergame, et de tous les pays sur la rive droite de l'Adige; ses troupes occupaient les citadelles de ces deux villes. Vérone, bien moins disposée, fut contenue non seulement par ses châteaux bien approvisionnés, mais encore par le vieux palais sur la rive droite, qu'on fit armer, qui devint une véritable citadelle au milieu de la ville, et rendit maître absolu d'un des trois ponts de pierre. Toutes les troupes qui *avaient été employées* à l'expédition contre le pape furent destinées à former une

réserve qui se tiendrait sur Vérone, et se porterait partout où il serait nécessaire.

VI. — Conférence avec Pezzaro.

Napoléon, au moment d'ouvrir la nouvelle campagne, toujours plus inquiet de la direction des affaires de Venise, ayant le pressentiment de quelques machinations secrètes de la part du sénat, résolut de tenter un nouvel effort de négociation, et voulut avoir un entretien avec Pezzaro, *le chef du parti autrichien*, qui dans ce moment conduisait toutes les affaires de la République. Pezzaro peignit l'état critique de la république, le mauvais esprit des peuples, les plaintes légitimes *contre Brescia* et Bergame *et leurs partisans dans les autres provinces* de la terre ferme. Il dit que ces circonstances difficiles exigeaient des mesures fortes de la part du sénat, et des armements extraordinaires qui ne devaient causer aucun ombrage au général français; *que le sénat* était dans l'obligation de faire des arrestations *à Venise et dans la terre ferme*, et qu'il serait injuste de qualifier de rigueur contre les partisans de la France, ce qui n'était, de la part du sénat, que la juste punition des citoyens turbulents qui voulaient renverser les lois de leur pays. Le général français ne disconvint pas de la situation critique de Venise, et sans perdre son temps à en discuter les causes, il aborda franchement les faits: « Vous voulez arrêter ce que vous appelez vos ennemis, et que nous appelons nos amis; vous mettez en place des personnes connues par la haine qu'elles nous portent, et par leurs liaisons avec les Autrichiens. Vos troupes s'augmentent, lles mar-

chent, *disent-elles,* contre les jacobins. *Que vous reste-t-il à faire pour que nous soyons en guerre?* Une guerre contre la France ferait votre entière et prompte ruine; vainement vous compteriez sur le prince Charles; votre calcul serait faux: je le battrai et le chasserai de l'Italie avant huit jours. Il est un moyen de sortir de la situation pénible où nous sommes; je veux terminer vos angoisses, je vous offre l'alliance de la république; je vous garantirai tous vos États de terre ferme, même votre autorité dans Brescia et dans Bergame. *Vous déclarerez la guerre à l'Autriche, et vous me donnerez dix mille hommes pour contingent. Je crois convenable de mettre dans le livre d'or les principales familles de la terre ferme; mais je n'en fais pas une condition* sine qua non. *Retournez à Venise: faites délibérer le sénat, et venez signer un traité qui seul peut sauver votre patrie et nous mettre d'accord.* » Pezzaro s'était fort avancé, il avait besoin de gagner du temps; il avoua la sagesse du projet, et partit pour Venise, en promettant de venir avant quinze jours.

Pendant cet intervalle il se passa bien des événements. Le 13 mars l'armée française passa la Piave. Aussitôt que Pezzaro en fut instruit, il expédia à Bergame l'ordre de faire arrêter et traduire devant le conseil des Dix, quatorze des principaux citoyens de cette ville; c'étaient les chefs du parti patriotique; mais ceux-ci, prévenus par un commis de Venise qui était de leur parti, interceptèrent le courrier porteur de cet ordre, arrêtèrent le provéditeur lui-même, et proclamèrent la liberté de Bergame le 14 mars. Ils envoyèrent au général français, pour l'en prévenir, des députés qui ne purent

l'atteindre que sur le champ de bataille de Tagliamento. Cet événement le contraria beaucoup, mais il était sans remède. Les Bergamasques s'étaient déjà fédérés avec Milan, capitale de la république lombarde, et Bologne, capitale de la république transpadane. La même révolution s'opéra peu de jours après à Salo et à Brescia. Les deux mille Esclavons qui étaient dans cette dernière ville furent désarmés; le provéditeur Bataglia fut respecté, mais renvoyé à Vérone. Pezzaro revint comme il l'avait promis, il rejoignit le général français à Palma-Nova. Le prince Charles avait été battu sur le Tagliamento, Palma-Nova avait ouvert ses portes, et les drapeaux français flottaient à Tarvis, au delà de l'Isonzo, sur le sommet des Alpes noriques!

« Ai-je tenu parole? dit Napoléon: le territoire vénitien est couvert de mes troupes; les Allemands fuient devant moi; je serai sous peu de jours en Allemagne. Que veut votre république? Je lui ai offert l'alliance de la France, l'accepte-t-elle? — Non, dit Pezzaro. Venise se réjouit de vos triomphes, elle sait bien ne pouvoir exister que par la France; mais, fidèle à son antique et sage politique, elle veut rester neutre. D'ailleurs à quoi pourrions-nous être bons? Sous Louis XII et François Ier, nous pouvions être de quelque poids sur le champ de bataille; mais aujourd'hui, avec des armées si immenses, avec des populations entières sous les armes, *quel cas pourriez-vous faire de nos secours*? — Mais continuez-vous vos armements? — Il le faut bien, dit Pezzaro; Brescia et Bergame ont levé l'étendard de la rébellion. Nos fidèles sujets sont menacés à Crema, à Chiari, à Vé-

rone; Venise même est agitée. — Eh bien, lui répondit le général français, tout cela n'est-il pas une raison de plus pour accepter les propositions que je vous ai faites? Elles termineront tout. Mais votre destinée vous entraîne; toutefois, songez-y : le moment est plus décisif pour votre république que vous ne pensez; je laisse en Italie plus de forces qu'il n'en faudrait pour vous soumettre; je quitte l'Italie pour m'enfoncer en Allemagne; s'il y avait sur mes derrières des troubles par votre faute, si mes soldats étaient insultés par l'impulsion que vous donnez aux vôtres *contre les jacobins;* ce qui n'eût pas été un crime quand j'étais en Italie, en serait un irrémissible sitôt que je serais en Allemagne; votre république cesserait d'exister; vous auriez prononcé sa sentence. *Si j'ai à me plaindre de vous, vainqueur ou vaincu, je ferai la paix à vos dépens!* »

Pezzaro, comme on le croit bien, s'étendit en vœux, en justifications, protestations, et on se sépara.

Les propositions offertes par le général français avaient été vivement discutées dans le sénat et rejetées. « A quoi aboutirait une telle alliance? avait-on dit. A perdre nos dix mille Esclavons; au premier combat, au premier triomphe, ils ne seraient plus à nous; Napoléon leur donnerait des honneurs, des récompenses; il les enleverait infailliblement par cette magie qui toujours enchaîne le soldat au général qui le fait vaincre. » Ils *arrêtèrent* donc l'alliance de l'Autriche, et mandèrent à l'envoyé qu'ils avaient *à Vienne de conclure* malgré la défaite du prince Charles. C'est ainsi que cette antique république courait aveuglément à sa perte, et était *la*

dupe de la politique traîtresse et machiavélique de Vienne.

VII. — Insurrection de Venise; Massacre des Français à Vérone.

Laudon, nommé commandant de la levée tyrolienne, qui s'était retiré à Inspruck devant Joubert, ne le vit pas plus tôt engagé dans le Pusthersthall, qu'il rentra dans le Tyrol pour continuer d'organiser son insurrection et suivre le petit corps d'observation français qui se retirait sur les débouchés de l'Italie pour protéger Vérone. Laudon avait peu de forces; presque tout ce qui avait été opposé à Joubert avait eu ordre de filer en toute hâte pour rejoindre le prince Charles; ce mouvement dans le Tyrol était donc de peu de conséquence; il avait été calculé par Napoléon, qui avait préféré avant tout d'avoir la totalité de ses troupes sous la main.

Laudon, avec l'activité et l'adresse qui caractérisent un partisan, inonda le pays de proclamations et de nouvelles; il répandait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, ayant voulu passer le Rhin, avaient été écrasées; que le Tyrol avait été le tombeau des Français; que l'armée de Joubert avait péri; il exhortait les Vénitiens et toute l'Italie à une révolte générale, et à se lever en masse sur les derrières des Français. Dans le même moment les mêmes nouvelles répandues par les amis de Pezzaro parvenaient de Venise. Elles arrivaient donc par deux sources différentes, et durent s'accréditer facilement dans tous les États vénitiens, d'autant plus que l'année dernière les armées du Rhin avaient eu un pareil échec. A Brescia, à Bergame, où les partisans de la liberté étaient les plus forts,

ils prirent aussitôt les armes, se concertèrent avec les gouverneurs français, et envoyèrent des députations à Milan, à Modène, à Bologne, afin de se soutenir mutuellement.

A Vérone, au contraire, où le parti *du Sénat* dominait, et que Pezzaro avait fait *le point d'appui de son parti,* le peuple, les militaires, les magistrats, éclatèrent contre les Français; nombre de ceux-ci furent arrêtés dans leurs maisons, et quatre cents de nos malades furent égorgés dans les hôpitaux. Les Français durent s'enfermer dans les forts extérieurs de Vérone, et dans celui qui avait été pratiqué dans l'intérieur, au débouché du troisième pont.

Kilmaine, qui ne voulut pas se laisser couper de Victor, revenant de Rome, sortit de la ville avec ce qui n'était pas nécessaire à la garde des châteaux, et se retira sur le Mincio. Ainsi le lion de Saint-Marc se relevait triomphant et terrible ; car, au lieu de réprimer ce dangereux mouvement, le parti de Pezzaro s'y livra tout entier, soit qu'il crût réellement à la perte de Joubert, soit qu'il ignorât que le corps de réserve de Victor, déjà assez près de Vérone, accourait en toute hâte ; soit enfin qu'aveuglé par la haine, il espérât détruire tous les novateurs, *et avoir le temps d'en faire un grand exemple ; soit pour satisfaire la vengeance de l'oligarchie :* il inonda la terre ferme de détachements d'Esclavons, et poursuivit les patriotes avec fureur en sonnant le tocsin, et faisant retentir partout les cris de mort *aux novateurs* et à leurs partisans.

Vainement le ministre de France auprès du sénat fit des efforts pour lui montrer l'abîme qu'il creusait sous ses pas; vainement il désavoua les dé-

sastres du Tyrol, et ceux des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin ; vainement il lui fit connaître le plan de campagne, lui apprenant que le mouvement de Joubert était un mouvement combiné; qu'il marchait sur la Carinthie par le Pusthersthal ; que loin d'être perdu il avait atteint *son but :* on n'ajouta aucun crédit à ses paroles, on désirait trop vivement le contraire; la passion fut plus forte, on ne crut que ce que l'on souhaitait.

De son côté, la cour de Vienne ne manqua pas de promettre de signer tout ce que Venise *proposa.* Elle sentait trop de quelle importance il était pour elle d'entretenir une insurrection sur les derrières des Français.

Un corps de réserve laissé par le général français à Palma-Nova, la garnison d'Osopo, et la prudence du provéditeur Mocenigo, firent qu'il se commit moins d'excès dans le Frioul ; peut-être aussi, plus près de l'armée française, on y fut mieux instruit de la vérité.

Cependant les Brescians et autres de la terre ferme, ainsi que tous les Italiens des républiques, montraient du courage et de la force contre les Vénitiens. D'un autre côté, il sortit de tous nos dépôts des bataillons de marche, et de nos places fortes des trains d'artillerie. Quoique tard, la division *Victor arriva enfin* de l'expédition de Rome, et Vérone fut bientôt bloquée par une armée. Toutefois les insurgés firent une vive résistance; ils ne cédèrent qu'à des forces supérieures et à des attaques réitérées, et se maintinrent jusqu'au 24 avril.

VIII. — L'aide de camp Junot au sénat de Venise.

Dès que le général français fut instruit du désordre et des meurtres qui se commettaient sur ses derrières, il expédia à Venise son aide de camp Junot, et le chargea pour le sénat d'une lettre datée de Judembourg du 9 avril, conçue en ces termes :

« Dans toute la terre ferme, les sujets de la sérénissime république sont sous les armes ; le cri de ralliement est : *Mort aux Français !*

« Le nombre des soldats de l'armée d'Italie qui en ont été les victimes se monte déjà à plusieurs centaines. Vous affectez en vain de désavouer les attroupements que vous-mêmes avez préparés. Croyez-vous que quand j'ai pu porter nos armes au cœur de l'Allemagne, je n'aurai pas la force de faire respecter le premier peuple du monde ? Pensez-vous que les légions d'Italie puissent souffrir les massacres que vous excitez ? Le sang de mes frères d'armes sera vengé, et il n'est pas un seul bataillon français qui, chargé de cette mission généreuse, ne se sente trois fois plus de courage et de moyens qu'il ne lui en faut pour vous punir. Le sénat de Venise a répondu par la plus noire perfidie à notre générosité soutenue à son égard.

« Je prends le parti de vous envoyer mes propositions par l'un de mes aides de camp et chef de brigade : *La guerre ou la paix*. Si vous ne prenez sur-le-champ toutes les mesures pour dissiper les attroupements ; si vous ne faites au plus tôt arrêter et remettre entre mes mains les auteurs des meurtres qui se commettent, la guerre est déclarée.

« Le Turc n'est pas sur vos frontières, aucun

ennemi ne vous menace, et cependant vous avez fait arrêter, de dessein prémédité, des prêtres, pour faire naître un attroupement et le tourner contre l'armée. Je vous donne vingt-quatre heures pour le dissiper ; les temps de Charles VIII sont passés.

« Si, malgré la bienveillance que vous a montrée le gouvernement français, vous me réduisez à vous faire la guerre, ne pensez pas que le soldat français, comme les brigands que vous armez, aille ravager les champs du peuple innocent et malheureux de la terre ferme ; non, je le protégerai, et il bénira jusqu'aux forfaits qui auront obligé l'armée française de l'arracher à votre tyrannique gouvernement. « *Signé :* BUONAPARTE. »

L'aide de camp eut l'ordre de lire cette lettre, lui-même, en plein sénat, et d'exprimer à cette assemblée toute l'indignation qu'excitait sa conduite. Mais déjà la terreur était dans Venise ; le prestige était dissipé. On y savait que les armées du Rhin n'avaient pas bougé, pas essuyé d'échec ; que Joubert était arrivé à Villach avec toute son armée ; que Victor, revenu de Rome, investissait Vérone ; qu'Augereau, de retour d'une mission à Paris, se portait sur les lagunes, avec une division de bataillons de marche ; qu'enfin Napoléon, victorieux dans tous ses combats, avait porté l'épouvante jusque dans Vienne ; qu'il venait d'accorder une suspension d'armes à ses ennemis ; que ceux-ci lui avaient envoyé des plénipotentiaires pour lui demander la paix. L'abattement était extrême.

Le ministre de France présenta Junot ; le sénat fut à ses pieds. Tous les moyens furent employés pour l'adoucir. Cependant il remplit sa mission

avec toute la franchise et la rudesse d'un soldat; ce qui accrut de beaucoup l'épouvante du sénat exalta, au contraire, les amis de la liberté, et leur fit prendre tout à fait le dessus dans la ville.

Le sénat envoya une grande députation au général français, lui proposant toutes les réparations qu'il pourrait désirer, et lui offrant d'en passer par tout ce qu'il lui plairait de prescrire. *Tout fut mis en œuvre; on offrit des millions à tout ce que l'on croyait avoir du crédit sur les esprits. Tout fut inutile.* Il expédia alors des courriers à Paris, et mit des sommes considérables à la disposition de son ministre, afin de se gagner *les membres du Directoire,* et faire donner au général français des ordres propres à sauver *Venise.* Tous ces moyens furent inutiles auprès du général français : ils réussirent à Paris. La distribution de quelques sommes et une promesse de dix millions valut au ministre de Venise des lettres et l'expédition d'ordres favorables. Mais ils n'étaient pas revêtus de toutes les formes voulues; d'ailleurs, les dépêches du ministre au sénat furent interceptées. Le général français y trouva le développement de toute l'intrigue, le montant des sommes données, celui des lettres de change, et par cela tout devenait nul.

Vers la fin d'avril, Napoléon revint par Gratz, Laybach, Trieste, Palma-Nova; il passa de là à Trévise, sur le bord des lagunes, visita les différents débouchés des canaux, et rendit, le 3 mai, l'ordre du jour suivant, par lequel, se fondant sur le principe naturel de repousser la force par la force, il déclarait la guerre à Venise.

ORDRE DU JOUR OU MANIFESTE

Pendant que l'armée française est engagée dans les gorges de la Styrie, et laisse loin derrière elle l'Italie et les principaux établissements de l'armée, où il ne reste qu'un petit nombre de bataillons, voici la conduite que tient le gouvernement de Venise :

1° Il profite de la semaine sainte pour armer quarante mille paysans, y joint dix régiments d'Esclavons, les organise en différents corps d'armée, et les poste aux différents points, pour intercepter toute communication entre l'armée et ses derrières.

2° Des commissaires extraordinaires, des fusils, des munitions de toute espèce, une grande quantité de canons, sortent de Venise même pour achever l'organisation des différents corps d'armée.

3° On fait arrêter en terre ferme ceux qui nous ont accueillis ; on comble de bienfaits et de toute la confiance du gouvernement ceux en qui l'on connaît une haine furibonde contre le nom français, et spécialement les quatorze conspirateurs de Vérone que le provéditeur Prioli avait fait arrêter, il y a trois mois, comme ayant médité l'égorgement des Français.

4° Sur les places, dans les cafés et autres lieux publics de Venise, on insulte et on accable de mauvais traitements tous les Français, les dénommant des noms injurieux de jacobins, de régicides, d'athées : les Français doivent sortir de Venise, et peu après il leur est même défendu d'y entrer.

5° On ordonne aux peuples de Padoue, de Vicence, de Vérone, de courir aux armes, de se-

conder les différents corps d'armée, et de commencer enfin ces nouvelles vêpres siciliennes. Il appartenait au lion de Saint-Marc, disent les officiers vénitiens, de vérifier le proverbe que *l'Italie est le tombeau des Français*.

6° Les prêtres en chaire prêchent la croisade, et les prêtres dans l'État de Venise ne disent jamais que ce que veut le gouvernement. Des pamphlets, des proclamations perfides, des lettres anonymes sont imprimés dans les différentes villes, et commencent à faire fermenter toutes les têtes ; et dans un État où la liberté de la presse n'est pas permise, dans un gouvernement aussi craint que secrètement abhorré, les imprimeurs n'impriment, les auteurs ne composent que ce que veut le sénat.

7° Tout sourit d'abord aux projets perfides du gouvernement ; le sang français coule de toutes parts ; sur toutes les routes on intercepte nos convois, nos courriers et tout ce qui tient à l'armée.

8° A Padoue, un chef de bataillon et deux autres Français sont assassinés. A Castiglione de Mori, nos soldats sont désarmés et assassinés. Sur toutes les grandes routes de Mantoue à Legnano, de Bassano à Vérone, nous avons plus de deux cents hommes assassinés.

9° Deux bataillons français voulant rejoindre l'armée rencontrent à Chiari une division de l'armée vénitienne, qui veut s'opposer à leur passage. Un combat s'engage, et nos braves soldats se font passage en mettant en déroute ces perfides ennemis.

10° A Valeggio, il y a un autre combat ; à Dezenzano, il faut encore se battre : les Français sont partout peu nombreux, mais ils savent bien qu'on

ne compte pas le nombre des bataillons ennemis lorsqu'ils ne sont composés que d'assassins.

11° La seconde fête de Pâques, au son de la cloche, tous les Français sont assassinés dans Vérone; on ne respecte ni les malades dans les hôpitaux, ni ceux qui, en convalescence, se promènent dans les rues, et qui sont jetés dans l'Adige ou meurent percés de mille coups de stylets : plus de quatre cents Français sont assassinés.

12° Pendant huit jours l'armée vénitienne assiége les trois châteaux de Vérone: les canons qu'ils mettent en batterie leur sont enlevés à la baïonnette; le feu est mis dans la ville, et la colonne mobile, qui arrive sur ces entrefaites, met ces lâches dans une déroute complète, en faisant trois mille hommes de troupes de ligne prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux vénitiens.

13° La maison du consul français de Zante a été brûlée dans la Dalmatie.

14° Un vaisseau de guerre vénitien prend sous sa protection un convoi autrichien, et tire plusieurs boulets contre la corvette *la Brune*.

15° *Le Libérateur d'Italie*, bâtiment de la république, ne portant que trois ou quatre petites pièces de canon, et n'ayant que quarante hommes d'équipage, est coulé à fond dans le port même de Venise et par les ordres du Sénat. Le jeune et intéressant Laugier, lieutenant de vaisseau, commandant ce bâtiment, dès qu'il se voit attaqué par le feu du fort et par la galère amirale, n'étant éloigné de l'un et de l'autre que d'une portée de pistolet, ordonne à son équipage de se mettre à fond de cale. Lui seul il monte sur le tillac, au milieu d'une grande mitraille, et cherche par ses discours à désarmer

fureur de ses assassins; mais il tombe raide mort. Son équipage se jette à la nage, et est poursuivi par six chaloupes montées par des troupes soldées par la république de Venise, qui tuent à coups de hache plusieurs de ceux qui cherchaient leur salut dans la haute mer. Un contremaître, blessé de plusieurs coups, affaibli, faisant sang de tous côtés, a le bonheur de prendre terre à un morceau de bois touchant au château du port; mais le commandant lui-même lui coupe le poignet d'un coup de hache.

Vu les griefs ci-dessus, et autorisé par le titre XII, article 328 de la constitution de la république, et vu l'urgence des circonstances :

Le général en chef requiert le ministre de France près la république de Venise, de sortir de ladite ville; ordonne aux différents agents de la république de Venise dans la Lombardie et dans la terre ferme vénitienne de l'évacuer sur les vingt-quatre heures.

Ordonne aux différents généraux de division de traiter en ennemies les troupes de la république de Venise, de faire abattre dans toutes les villes de la terre ferme le lion de Saint-Marc. Chacun recevra, à l'ordre du jour de demain, une instruction particulière pour les opérations militaires ultérieures.

Au quartier général, à Palma-Nova, le 2 mai 1797.

Cet ordre du jour acheva de porter le découragement au comble. Les armes tombèrent des mains de chacun, on ne songea pas même à se défendre. *Le grand conseil de l'aristocratie se démit, et rendit la souveraineté au peuple. Une municipalité en fut la dépositaire.* Ainsi ces oligarques si fiers, si long-

temps ménagés par le général français, dont l'alliance avait été sollicitée avec autant de bonne foi, tombèrent alors sans aucun moyen de salut. Ils sollicitèrent en vain, dans leurs angoisses, la cour de Vienne; ils lui demandèrent inutilement de les comprendre dans la suspension d'armes et dans les négociations de paix. Cette cour fut sourde à toutes leurs instances; *elle avait ses vues*.

IX. — Les troupes françaises entrent à Venise. Révolution de cette ville.

Baraguay-d'Hilliers entra dans Venise avec sa division, vers la moitié de mai. Il saisit les lagunes, les forts, les batteries de la ville, et planta le drapeau tricolore sur la place Saint-Marc le 16. Aussitôt le parti de la liberté se réunit en assemblée populaire; l'aristocratie fut détruite, et Dandolo, avocat de Venise, se mit à la tête de toutes les affaires. Le lion de Saint-Marc et les fameux chevaux de Corinthe, qui étaient dans cette ville, furent transportés à Paris. Il se trouva aussi environ douze vaisseaux de soixante-quatre, autant de frégates et de moindres bâtiments : ils furent tous équipés et envoyés à Toulon.

Corfou était un des points les plus importants de la république vénitienne. Le général Gentili, celui-là même qui avait été envoyé à la reprise de la Corse, y fut expédié avec quatre bataillons et quelques compagnies d'artillerie; une escadre formée de vaisseaux vénitiens prit possession de cette place, la véritable clef de l'Adriatique, ainsi que des six autres îles ioniennes, Zante, Cérigo, Céphalonie, etc.

Pezzaro et ses principaux amis demeurèrent cou-

verts de l'animadversion générale. On les accusa d'avoir perdu la république, en confiant ses destinées aux Autrichiens. Ils se sauvèrent de Venise, et furent prendre refuge à Vienne. Bataglia regretta sincèrement la perte de sa patrie. Blâmant depuis longtemps la marche suivie, il n'avait que trop prévu cette catastrophe, et mourut à quelque temps de là.

X. — Révolution dans toute la terre ferme.

A la réception de l'ordre du jour qui déclarait la guerre à Venise, toute la terre ferme se souleva contre la capitale. Chaque ville proclama son indépendance, et se forma un gouvernement. Bergame, Brescia, Padoue, Vicence, Bassano, Udine, furent aussitôt autant de républiques séparées. C'est par ce même système qu'avaient commencé les républiques Cispadane et Transpadane. Partout on adopta les principes de la *révolution* française; on restreignit les couvents, on constitua les domaines nationaux, on supprima les priviléges féodaux; l'élite de la noblesse et des grands propriétaires se réunit en escadrons de hussards et de chasseurs, sous le titre de *gardes d'honneur;* les classes inférieures se réunissaient en *bataillons* de garde nationale. On adopta les couleurs nationales d'Italie et l'on se fédéra.

Malgré l'extrême vigilance du général français pour empêcher les abus et les dilapidations, il y en eut en ce moment plus qu'en aucune autre époque de la guerre d'Italie. Le pays était partagé entre deux factions très animées; les passions y furent plus ardentes et les excès plus osés.

Lors de la reddition de Vérone, le mont-de-piété de cette ville, riche de sept à huit millions, fut volé. Le commissaire des guerres Bouquet et un colonel de hussards, Andrieux, accusés de cette horrible dilapidation, furent arrêtés. Cette dilapidation portait un caractère d'autant plus révoltant qu'elle était accrue par une série de crimes nécessaires pour la cacher, et qu'elle s'exerçait sur la classe des indigents et des pauvres. Tout ce qui put être retrouvé dans les maisons des prévenus fut restitué aux propriétaires, dont la perte néanmoins resta très considérable.

FRAGMENTS DE LÉOBEN

VI. — Opérations de Joubert dans le Tyrol.

Joubert avait battu l'ennemi sur le Lavisio, le 20 mars; il lui avait fait plusieurs milliers de prisonniers; il l'avait poursuivi à Botzen, l'avait défait de nouveau à Clausen, avait forcé les gorges d'Inspruck, le 28, et se dirigeait à la droite par le Pusthersthal, le long de la Drave, avait marché pour déboucher la Carinthie, et venir prendre la gauche de l'armée française. Il avait laissé un corps d'observation sur le Lavisio pour couvrir Vérone en Italie. Ce corps devait au besoin se replier sur le Montebaldo.

Bernadotte, de son côté, après avoir organisé la Carniole, avait rejoint l'armée, en laissant sous

les ordres du général Friant un corps d'observation pour couvrir Laybach; on était menacé du côté de la Croatie. L'Autriche avait fait une levée très considérable dans cette population d'une organisation spéciale toute militaire. Friant avait eu des affaires très brillantes; mais, ne croyant pas garder Fium, il se contenta de prendre une position propre à couvrir Laybach et Trieste. Du reste, il avait eu pour instruction de regagner, en cas de besoin, Palma-Nova, qui avait été bien armée, et d'y grossir le corps d'observation qu'on y avait laissé pour couvrir l'Italie. De Clagenfurt, l'armée française continua sa marche pour gagner la Mur.

Le prince Charles espérait tenir dans les gorges de Newmarck; il lui était très important de couvrir ses communications avec Salzbourg, l'Inn et le Tyrol, d'où il attendait des renforts très considérables. Pour en être plus certain, il demanda une suspension d'armes au général français, qui, comprenant son but, la lui refusa. Il fut donc attaqué à Newmarck, et forcé sans coup férir; il perdit du canon et des prisonniers. Une division de grenadiers venue du Rhin couvrait sa retraite; il fut attaqué encore et battu de nouveau à Hundsmarck. Enfin, le quartier général atteignit Judembourg, et nos avant-postes parvinrent jusqu'au Simmering. Dès lors toute combinaison du prince Charles à l'égard de ses renforts se trouva déjouée. Nous lui coupions désormais les deux routes du Tyrol et de Salzbourg. Les troupes qui avaient été opposées à Joubert et dans le Tyrol, et que ce prince avait appelées à lui, celles bien plus considérables encore qui lui arrivaient du Rhin par Salzbourg, et qui se trouvaient déjà les unes et les autres engagées dans

ces routes transversales, furent obligées de rétrograder, ne pouvant plus désormais se rallier au prince Charles que par derrière le Simmering.

Le désordre et la terreur régnaient dans Vienne, rien n'arrêtait cette redoutable armée française. Tant de positions réputées inexpugnables, tant de gorges que l'on croyait impossible de forcer, se trouvaient toutes franchies, et le pavillon tricolore flottait sur le sommet du Simmering, à trois journées de Vienne. Une partie de la famille impériale avait quitté cette capitale; Marie-Louise, mariée depuis à Napoléon et impératrice des Français, alors âgée de cinq ans, fut mise en route avec ses sœurs; les archives et les objets les plus précieux se transportaient en Hongrie; toutes les premières familles, imitant celle du souverain, faisaient évacuer à la hâte ce qu'elles avaient de plus cher; et les esprits les plus sages voyaient la monarchie à la veille d'un entier bouleversement.

Lorsque le général français avait ouvert la campagne, le gouvernement lui avait promis qu'aussitôt qu'il aurait passé l'Isonzo, les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, fortes de plus de cent cinquante mille hommes, sortiraient de leurs quartiers d'hiver, et pénétreraient en Allemagne. Mais l'Isonzo était déjà passé depuis longtemps, et ces armées demeuraient encore dans leurs quartiers d'hiver. Le général français, profitant de la victoire du Tagliamento et des fausses directions que le prince Charles avait données à ses colonnes, avait franchi, et sans perte, par cette seule victoire, tous les obstacles entre les Alpes et le Simmering.

VII. — Napoléon écrit au prince Charles.

Le lendemain de la victoire du Tagliamento, Napoléon instruisit le directoire qu'il suivait le prince Charles l'épée dans les reins, et que bientôt les drapeaux français flotteraient sur les sommités du Simmering; qu'il se flattait que les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse étaient en marche, ou que, si elles n'y étaient pas, elles y seraient bientôt; il insistait surtout pour connaître le moment précis de leurs mouvements; quinze à vingt jours de retard lui importaient peu; mais il devait en être instruit, afin d'agir en conséquence; il prévenait qu'il aurait constamment toute son armée réunie sous sa main, et que ses positions seraient telles qu'il demeurerait toujours maître des événements; qu'il suffirait donc de lui désigner seulement l'époque précise de la marche de ces deux armées. Ce fut à Clagenfurt qu'il reçut la réponse à cette dépêche: elle portait les félicitations du directoire sur ses nouveaux succès; mais contenait en même temps la déclaration singulière et inattendue que les armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, ne passeraient pas le Rhin, et qu'on ne devait plus compter sur leur diversion en Allemagne, parce que les désastres de la campagne dernière les privaient de bateaux et du matériel nécessaire. Cette étrange dépêche ne pouvait provenir que d'intrigues ou de vues politiques qu'il devenait inutile de pénétrer; seulement il ne convenait plus au général français de réaliser désormais ce qui avait été le plus ardent de ses vœux, de planter ses drapeaux victorieux sur les remparts de Vienne. Il ne devait plus songer à dépasser le Simmering, sans manquer aux règles

de la sagesse. Aussi, deux heures après la réception du courrier, il écrivit au prince Charles qu'ayant pouvoir de négocier, il lui offrait la gloire de donner la paix au monde, et de finir les maux de son pays.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF,

« Les braves militaires font la guerre, et désirent la paix : la guerre ne dure-t-elle pas depuis six ans ? Avons-nous assez tué de monde et assez commis de maux à la triste humanité ? Elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la république française, les a posées ; votre nation reste seule, et cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres ; quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part et d'autre quelques milliers d'hommes de plus, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses !

« Le Directoire exécutif de la république française avait fait connaître à Sa Majesté l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole tous les peuples ; l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée : n'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre ? et faut-il, pour les intérêts et les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entre-égorger ? Vous, Monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière, et de vrai sauveur de

l'Allemagne? Ne croyez pas, Monsieur le général en chef, que j'entende par là qu'il ne soit pas possible de la sauver par la force des armes; mais dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, Monsieur le général en chef, si l'ouverture que je viens de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires.

« Je vous prie, etc. *Signé :* BONAPARTE. »

Ces nouvelles laissèrent respirer à Vienne, et y donnèrent quelques espérances. Le marquis de Gallo, ambassadeur de Naples, fut aussitôt envoyé au général français; mais n'ayant pas de pouvoirs, il fut obligé de retourner, après une conférence de deux heures. Le lendemain, les généraux Bellegarde et Merfelt vinrent au quartier général français, à Judembourg, et sur leur parole que des plénipotentiaires allaient arriver de Vienne pour y traiter de la paix définitive, ils obtinrent une suspension d'armes, qui assurait à l'armée française la possession des pays qu'elle occupait déjà, et d'autres encore qu'elle n'occupait pas, mais qui étaient nécessaires à sa ligne. Les généraux autrichiens comprenaient avec peine comment le général français, dans sa belle situation, pouvait accorder un armistice; ils ne l'expliquaient que par l'inaction des armées françaises sur le Rhin.

Cependant Napoléon ressentait vivement la force des circonstances; il déplorait dans son cœur qu'un défaut de combinaison ou qu'une vaine

jalousie le privassent des immenses résultats qu'il était à la veille de recueillir. S'il avait été peu sensible à la gloire d'entrer dans Rome, il s'était passionné de l'idée d'entrer dans Vienne, et rien que la seule déclaration du directoire pouvait en ce moment l'en empêcher.

IX. — Les préliminaires furent signés à Léoben.

Pour la signature, on se réunit dans une petite maison de campagne qu'on neutralisa. Les secrétaires dressèrent d'abord le procès-verbal de la neutralisation, et les plénipotentiaires respectifs s'y rendirent ensuite pour signer. Les commissaires autrichiens avaient mis en tête du traité que l'empereur reconnaissait la république française. « Effacez, dit Napoléon: l'existence de la république est aussi visible que le soleil; un pareil article ne pourrait convenir qu'à des aveugles; nous sommes maîtres chez nous, nous voulons y établir le gouvernement qu'il nous plaît, sans que personne y trouve à redire. » A Léoben, le quartier général français se trouva chez l'évêque même. On était dans la semaine sainte : toutes les cérémonies religieuses, et celle de Pâques, se firent avec la plus grande solennité, au milieu de l'armée française. Cette armée, accoutumée au respect pour le culte et les religions du pays où elle se trouvait, en agit ici comme auraient agi les troupes autrichiennes, ce qui satisfit au dernier degré le peuple et le clergé.

Les préliminaires avaient été signés à Léoben, le 18, et le 20 le général français reçut de nouvelles dépêches du directoire, annonçant que les

armées du Rhin se mettaient en mouvement, qu'elles allaient passer le Rhin, et qu'elles seraient bientôt au cœur de l'Allemagne. Effectivement, quelques jours après on apprit que l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le commandement de Hoche, avait passé le Rhin le 19, veille du jour même de la signature des préliminaires de Léoben, mais quarante jours après l'ouverture de la campagne en Italie. L'adjudant général Dessolles, qui portait les préliminaires à Paris, rencontra nos troupes aux prises avec celles de l'ennemi. Il est difficile d'expliquer la cause de ce changement subit dans le système du gouvernement. Si Napoléon eût appris le 17, au lieu du 20, les nouvelles intentions du Directoire, il est certain que les préliminaires n'auraient pas été signés, ou qu'on eût exigé de bien meilleures conditions; toutefois celles qu'on obtint dépassèrent encore de beaucoup les espérances du Directoire. Dans ses instructions au général français, il l'avait autorisé à conclure la paix toutes les fois que les frontières constitutionnelles de la république seraient reconnues. Il est vrai qu'en donnant ces instructions, le Directoire avait été loin de deviner les succès et l'ascendant de cette armée, et n'avait pu prévoir ainsi tout ce qu'il pourrait exiger.

X

Parmi les diverses causes auxquelles on attribua l'étrange conduite du Directoire dans cette occasion, beaucoup ont pensé que bien des personnes en France voyaient avec quelque jalousie la grande renommée de Napoléon ; sa marche hardie et dé-

cidée leur inspirait des craintes sur les projets ultérieurs que pourrait nourrir son ambition. La proclamation par laquelle il avait protégé en Italie les prêtres déportés, et qui lui avait gagné beaucoup de partisans en France; son style respectueux envers le pape, son refus de détruire le Saint-Siège, ses ménagements pour le roi de Sardaigne et pour les aristocrates de Gênes et de Venise; tout cela avait fait de grandes impressions et se trouvait commenté souvent avec des intentions fort malignes. Lorsqu'on vit la victoire du Tagliamento et les succès qui suivirent, les Alpes noriques passées, et l'Allemagne envahie par cette route inconnue, la joie de la république, à la vue des grandes humiliations de notre implacable ennemi, fut beaucoup diminuée aux yeux de plusieurs, par la crainte de voir Napoléon acquérir une nouvelle gloire en entrant triomphant dans Vienne, et réunir alors sous son commandement toutes les forces de la République. Qui pourra, se disaient-ils, sauver la liberté publique de l'influence d'un caractère et d'une gloire si extraordinaires? Si les armées du Rhin ont été battues l'an passé, elles ne devront leurs succès cette année qu'à Napoléon, qui aura tourné à lui seul toute l'Allemagne, et les devancera de quinze à vingt jours dans Vienne. Ces armées, d'ailleurs, participant déjà à la gloire de l'armée d'Italie par les deux divisions qui ont été envoyées, partageront aussi son enthousiasme pour le jeune héros; il les maîtrisera toutes. Beaucoup de raisons faisaient donc désirer que Napoléon fût empêché d'entrer dans Vienne; que non seulement les trois armées demeurassent séparées, mais qu'encore on alimentât entre elles une certaine jalousie Il parut

que ces idées influèrent d'abord sur la décision du Directoire ; mais dès que les nouvelles des brillants succès de l'armée d'Italie et son entrée en Allemagne eurent atteint les armées du Rhin par la voie des papiers publics et les relations de l'ennemi, alors elles s'indignèrent elles-mêmes de leur oisiveté, et demandèrent à grands cris si l'armée d'Italie devait tout faire. A ce mouvement se joignit le sentiment du grand nombre de familles qui avaient leurs enfants à l'armée d'Italie, et l'opinion de la généralité des citoyens, animés de sentiments nobles et purs, qui ne pouvaient rien comprendre à l'inaction des autres armées. L'impulsion fut si violente que ces armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, durent alors passer le fleuve, et marcher en Allemagne. On retira le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse à Beurnonville, homme nul, sans talent civil ou militaire, et on le confia à Hoche, jeune général du plus grand mérite. Son patriotisme ardent, joint à une extrême activité, à une ambition désordonnée, au soin qu'il prenait de se concilier les officiers, et de se créer un grand nombre de partisans, faisait espérer que, placé à la tête de l'armée la plus nombreuse, et secondé de toute l'influence du gouvernement, il serait aisément un rival propre à partager l'opinion des soldats et des citoyens, et garantir ainsi la République, quelles que fussent d'ailleurs l'amitié, l'estime, l'espèce d'enthousiasme même que Hoche n'eût cessé de témoigner en toute occasion pour Napoléon.

Ces réflexions étaient faites publiquement dans les sociétés de Paris, et ne pouvaient manquer de revenir à Napoléon, qui, au sommet des grandeurs

et de la gloire, ne se trouvait donc environné que de précipices. La guerre ne pouvait plus désormais qu'empirer sa situation, surtout en accroissant sa gloire; il en chercha aussitôt une nouvelle dans la paix, qui devait le rendre cher à toute la population, et créer pour lui un nouvel ordre d'événements; car c'était désormais le seul qui pût soustraire la République à la situation fâcheuse à laquelle la portait en ce moment la fausse direction de l'esprit public dans l'intérieur.

RETOUR DE RADSTADT

I. — Retour de Radstadt à Paris.

Napoléon partit de Radstadt, traversa la France incognito, *arriva* à Paris sans s'arrêter, et *descendit* à sa petite maison, Chaussée-d'Antin, rue Chantereine. Une délibération de la municipalité de Paris *donna, quelques jours après, à cette rue* le nom de rue de la *Victoire*. Le corps municipal, l'administration du département, les conseils, cherchèrent à l'envi les moyens de lui témoigner la reconnaissance nationale. On proposa au Conseil des Anciens de lui donner la terre de Chambord et un grand hôtel à Paris; c'eût été tout à fait convenable. Le général de l'armée d'Italie, qui pendant deux ans avait nourri son armée, créé et entretenu son matériel, *soldé plusieurs années de solde arriérée,* fait passer trente ou quarante millions

aux caisses de France, *et plusieurs centaines de millions en chefs-d'œuvre des arts,* tout aux affaires *publiques,* avait négligé sa propre fortune. *Il ne possédait pas* cent mille écus en argenterie, bijoux, argent, *meubles,* etc. Une grande récompense nationale eût donc été tout à fait à sa place; mais le Directoire, sans qu'on sache pourquoi, s'alarma de cette proposition, et ses affidés l'écartèrent, en répandant que les services du général n'étaient point de ceux qu'on récompense avec de l'argent.

Dès son arrivée, les chefs de tous les partis se présentèrent chez lui, mais ils n'y furent point admis. Le public était extrêmement avide de le voir; les rues, les places par où l'on croyait qu'il passerait étaient pleines de monde, mais il ne se montrait nulle part.

L'Institut venait de le nommer membre de la classe de *mécanique;* ce fut le costume qu'il adopta.

Il ne reçut d'habitude que quelques savants, tels que Monge, Berthollet, Borda, Laplace, Prony, Lagrange; *peu de* généraux, *seulement* Kléber, Desaix, Lefebvre, Cafarelli-Dufalga, et un petit nombre de députés.

Le Directoire voulut le recevoir en audience publique; on fit des échafaudages dans la place du Luxembourg pour cette cérémonie, où il fut conduit et présenté par le ministre des relations extérieures, Talleyrand. La substance de son discours fut que quand la République aurait les meilleures lois organiques, son bonheur et celui de l'Europe seraient assurés. Il évita de parler de fructidor, des affaires *du temps et* de l'expédition d'Angleterre.

Ce discours simple donna *cependant* beaucoup à penser, et ne put donner prise à aucun ennemi.

Le Directoire et le ministre des relations extérieures lui donnèrent deux fêtes; il parut à l'une et à l'autre, *y resta peu* de temps. *Il eut l'air d'être peu sensible à ces fêtes.* Celle du ministre des relations extérieures, Talleyrand, fut marquée au coin du bon goût; tout Paris y était. Une femme célèbre, déterminée à lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'interpella au milieu d'un grand *cercle,* lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. *Celle qui a fait le plus d'enfants, lui répondit-il.*

On courait aux séances de l'Institut pour y voir le général; il n'y manquait jamais. Il n'allait aux spectacles qu'en loge grillée. Il rejeta bien loin la proposition des administrateurs de l'Opéra qui voulaient donner une représentation d'apparat. Le maréchal de Saxe, de Lovendal, Dumouriez y avaient triomphé au retour de l'armée.

Lorsqu'au retour d'Égypte, au 18 brumaire, il parut aux Tuileries, il était encore inconnu aux habitants de Paris, *ce qui redoubla le désir de le voir.*

II. — Jalousie du Directoire.

Le Directoire lui témoignait les plus grands égards; quand il le voulait consulter, il envoyait toujours un des ministres le prendre: il était admis sur-le-champ, prenait séance entre deux des directeurs, et donnait son avis sur les objets du moment.

Les troupes *rentrant en France* chantaient des chansons en son honneur, le portaient aux nues. Elles disaient qu'il fallait chasser les avocats et le faire roi.

Les directeurs affectaient la franchise jusqu'à lui montrer les rapports secrets que leur en faisait la police; mais *ils dissimulaient mal la peine qu'ils éprouvaient de tant de popularité. Le général d'Italie* appréciait toute la délicatesse et les embarras de sa situation. *Le gouvernement* marchait mal, et beaucoup d'espérances se tournaient vers lui. Le Directoire eut d'abord la pensée de le faire retourner à Radstadt, *pour* s'ôter la responsabilité du congrès; mais le général refusa cette mission, représentant qu'il ne convenait pas que la même main maniât la plume et l'épée. Depuis, le Directoire le nomma commandant de l'armée d'Angleterre, ce qui servit à couvrir, aux yeux de l'ennemi, l'intention et les apprêts de l'expédition d'Égypte.

Les troupes qui composaient cette armée d'Angleterre couvraient la Normandie, la Picardie, la Belgique. Son nouveau général en chef fut inspecter tous ces points; mais il voulut les parcourir incognito: ces courses mystérieuses inquiétaient d'autant plus l'ennemi, et masquaient davantage les préparatifs du Midi. Il avait la satisfaction de vérifier partout les sentiments qu'inspiraient sa personne et sa gloire. Il se trouvait partout l'objet de toutes les conversations, de tous les préparatifs. C'est dans ce voyage, en visitant Anvers, qu'il conçut, pour la première fois, les grandes idées maritimes qu'il y fit exécuter depuis. C'est alors encore qu'il jugea à Saint-Quentin de tous les avantages du canal qu'il a fait construire dans la suite. Enfin, c'est alors qu'il fixa ses idées sur la supériorité que la marée donnait à Boulogne sur Calais, pour tenter avec de simples *péniches* une entreprise sur l'Angleterre.

III. — Premier incident qui détermine le Directoire à abandonner les principes de politique posés à Campo-Formio.

Les principes de la politique qui réglaient la République avaient été déterminés à Campo-Formio. Le Directoire y était étranger. *D'ailleurs il ne pouvait maîtriser ses passions, chaque incident le dominait.* La Suisse *en fournit le premier exemple.* La France avait constamment à se plaindre du canton de Berne et de l'aristocratie suisse. Tous les agents étrangers qui avaient agité la France avaient toujours eu à Berne leur levier, leur point d'appui. Il s'agissait de profiter de la grande influence que nous venions d'acquérir en Europe, pour détruire la prépondérance de nos ennemis en Suisse. *Le général d'Italie* approuvait fort le ressentiment du Directoire : il pensait que le moment était venu d'assurer à la France l'influence politique de la Suisse ; mais il ne croyait pas nécessaire pour cela de bouleverser ce pays. Il fallait, pour se conformer à la politique *adoptée,* arriver à son but avec le moins de changement possible. Il proposait que notre ambassadeur en Suisse présentât une note appuyée de deux corps d'armée en Savoie et en Franche-Comté, dans laquelle il ferait connaître que la France et l'Italie croyaient nécessaire à leur politique et à leur sûreté, ainsi qu'à la dignité réciproque des trois nations, que le pays de Vaud, l'Argovie et les bailliages italiens devinssent des cantons libres, indépendants, égaux aux autres cantons ; que la France et l'Italie avaient beaucoup à se plaindre de l'aristocratie de certaines familles de Berne, de Soleure, de Fribourg ; mais qu'elles oublieraient tout, si les paysans de ces cantons

étaient réintégrés dans leurs *droits* politiques. *Tous ces changements se seraient opérés sans efforts et sans l'emploi des armes ;* mais Rewbell, *entraîné* par des démagogues de la Suisse, fit adopter un système différent, sans égard aux mœurs, à la religion et aux localités des cantons. On arrêta de soumettre toute la Suisse à une Constitution unique semblable à celle de la France. Les petits cantons s'irritèrent de perdre leur liberté, et toute la Suisse se souleva à l'aspect d'un bouleversement qui forçait tous les intérêts, allumait toutes les passions. On courut aux armes. Il fallut faire entrer nos troupes et conquérir tout le pays. *Du sang fut versé :* l'Europe fut alarmée.

IV. — Second incident.

D'un autre côté, cette misérable cour de Rome, par une suite du vertige qui la caractérisait, aigrie plutôt que corrigée par le traité de Tolentino, continuait dans son système d'aversion et de fautes contre la France, dans l'espoir de comprimer dans son sein les amis de la France. Ce cabinet de faibles vieillards sans sagesse fit fermenter autour de lui les opinions contraires. Il se mit en querelle avec la république cisalpine. Il eut l'imprudence de mettre le général autrichien Provera à la tête de ses troupes. Il excita son propre parti de toutes les manières. Il y eut tumulte ; le jeune *Duphot,* général de la plus belle espérance, qui se trouvait à Rome comme voyageur, fut massacré à la porte de l'ambassadeur de France, cherchant à empêcher le désordre, et l'ambassadeur français Joseph, frère du *général,* se retira à Florence.

Napoléon, consulté, répondit par son adage accoutumé que ce n'était point à un incident à gouverner la politique, mais bien à la politique à gouverner les incidents ; que, quelque tort qu'eût cette inepte cour de Rome, le parti à prendre vis-à-vis d'elle demeurait toujours une fort grande question. Qu'il fallait la corriger, mais non pas la détruire ; qu'en renversant le pape et révolutionnant Rome, on aurait infailliblement la guerre avec Naples, ce qu'il fallait, sur toutes choses, éviter. Qu'il fallait ordonner à notre ambassadeur de retourner à Rome demander un exemple des coupables, exiger qu'une ambassade extraordinaire vînt faire des excuses au Luxembourg ; faire sortir Provera, mettre à la tête des affaires les prélats les plus modérés, et forcer le pape à conclure un concordat avec la république cisalpine, afin que, par toutes ces mesures réunies, Rome tranquille ne pût plus avoir part aux affaires ; que ce concordat avec la Cisalpine aurait de plus l'avantage de préparer de loin les esprits en France à une pareille mesure. Mais La Réveillère, entouré de ses théophilanthropes, fit décider qu'on marcherait contre le pape. Le temps était venu, disait-il, de faire disparaître cette idole. Le mot, d'ailleurs, de république romaine suffisait pour transporter toutes les imaginations ardentes de la révolution. Le général français avait été trop circonspect dans le temps ; et si on avait des querelles aujourd'hui avec le pape, c'était uniquement sa faute ; mais peut-être avait-il ses vues particulières. En effet, ses formes civiles, ses ménagements vis-à-vis du pape, sa généreuse compassion pour des prêtres déportés, avaient, dans le temps, fortement frappé les esprits en France.

Quant à la crainte que la révolution de Rome n'entraînât la guerre avec Naples, on la traita de subtilité. Nous avions nous-mêmes un parti nombreux à Naples, et nous ne devions rien craindre d'une puissance du troisième ordre. Berthier reçut donc l'ordre d'aller avec une armée saisir Rome et y établir la république romaine; ce qui fut exécuté. On établit à Rome trois consuls pour exercer le pouvoir; un sénat et un tribunat composèrent la législature. Quatorze cardinaux se rendirent à la basilique de Saint-Pierre, et chantèrent un *Te Deum* en commémoration du rétablissement de la république romaine, qui n'était rien moins que l'abolition de l'autorité temporelle du pape. Mais le peuple, enivré un moment de l'idée de l'indépendance, entraîna la plus grande partie du clergé. Cependant la main qui avait jusque-là retenu les officiers et les administrations de l'armée n'y était plus: on se livra dans Rome aux dernières dilapidations; on gaspilla tout le mobilier du Vatican; on saisit partout les tableaux et les objets rares. On indisposa tellement le pays que le pays, à son tour, vint à bout d'indisposer l'armée: elle se souleva contre des généraux qu'elle accusait. Ce mouvement séditieux des soldats fut du plus grand danger; on eut beaucoup de peine à les contenir. On croit, avec raison, qu'ils furent excités par des agents napolitains, anglais, autrichiens.

V. — Troisième incident.

Bernadotte avait été nommé ambassadeur à Vienne. Ce choix *ne fut pas bon:* un général ne pouvai être agréable à une nation si constamment

battue : il aurait fallu envoyer un personnage de l'ordre civil : mais le Directoire avait peu de ceux-ci à sa disposition ; ou ils étaient trop obscurs, ou il les avait éloignés. Quoi qu'il en soit, Bernadotte, alors d'un caractère fort exalté, fit des fautes graves dans son ambassade. Un jour, sans qu'on en puisse deviner le motif, il fit arborer le pavillon tricolore au haut de sa maison. On pense qu'il y fut insidieusement poussé par des agents qui voulaient compromettre l'Autriche. En effet, la populace, à l'instigation des mêmes agents, se trouva tout à coup insurgée : elle arracha le drapeau et insulta Bernadotte.

Le Directoire, dans sa fureur, manda le *général d'Italie* pour s'appuyer de son influence dans l'opinion, et lui donna lecture d'un message aux conseils, qui déclarait la guerre à l'Autriche, et d'un décret qui lui donnait à lui-même le commandement de l'armée d'Allemagne. Il ne partagea pas l'opinion du Directoire. Si vous vouliez la guerre, il fallait vous y préparer indépendamment de l'événement de Bernadotte ; il fallait ne pas engager vos troupes en Suisse, dans l'Italie méridionale, sur les bords de l'Océan ; *il fallait ne pas proclamer le projet de réduire l'armée* à cent mille hommes, projet qui n'est pas encore exécuté, il est vrai, mais qui est connu et décourage l'armée. Ces mesures indiquent que vous aviez compté sur la paix. Bernadotte a matériellement tort : en déclarant la guerre, c'est le jeu de l'Angleterre que vous jouez. Ce n'est pas connaître la politique du cabinet de Vienne que de croire que s'il eût voulu la guerre, il vous eût insulté. Il vous aurait caressé, endormi, pendant qu'il aurait fait marcher ses troupes. Vous

n'auriez connu ses véritables intentions que par son premier coup de canon. Soyez sûrs que l'Autriche vous donnera toute satisfaction. Ce n'est point avoir un système politique *que d'être entraîné ainsi par tous les événements*. La force de la vérité calma le gouvernement. L'Autriche donna des satisfactions; les conférences de Seltz eurent lieu; mais cet incident retarda l'expédition d'Égypte de quinze jours.

VI. — Retard de l'expédition d'Égypte.

Napoléon commença à craindre qu'au milieu des orages que l'impéritie du gouvernement et la nature des choses accumulaient autour de nous, cette entreprise ne fût funeste aux vrais intérêts de la patrie; il témoigna sa pensée au Directoire : l'Europe, disait-il, n'était rien moins que tranquille. Le congrès de Radstadt ne se terminait pas; on était obligé de garder des troupes dans l'intérieur, pour s'assurer des élections et comprimer les départements de l'Ouest. Il proposait de contremander l'expédition, d'attendre des circonstances plus favorables.

Le Directoire, alarmé, soupçonnant *qu'il avait* le projet d'aspirer à la direction des affaires, n'en fut que plus ardent à presser l'expédition, d'autant plus qu'il ne sentait pas toutes les *conséquences* des changements qu'il avait faits dans *le système public*. Selon lui, l'événement de la Suisse, loin de nous affaiblir, nous donnait d'excellentes positions et les troupes helvétiques pour auxiliaires. L'affaire de Rome était terminée, puisque le pontife était déjà à Florence, et la république romaine proclamée; et celle de Bernadotte ne devait plus avoir de suites,

car l'Empereur avait offert des réparations. Le moment était donc plus favorable que jamais d'attaquer l'Angleterre, ainsi qu'on l'avait médité, en Irlande et en Égypte. Il offrit alors de laisser au moins Kléber ou Desaix, qui brûlaient d'être *de l'expédition*. Leur grand caractère et leurs talents supérieurs pouvaient, au besoin, être en France d'une grande utilité; mais on refusa Kléber, que Rewbell détestait, et Desaix qu'on n'appréciait pas. La république, répondit-on, n'en était pas à ces deux généraux près : il s'en trouverait une foule pour faire triompher la patrie si jamais elle était en danger.

VII. — L'intérieur de la république est menacé d'une crise.

Le Directoire était sur un abîme, mais il ne le croyait pas. Les affaires allaient mal aussi dans l'intérieur. Le Directoire avait abusé de sa victoire de fructidor. Il avait eu le tort de ne pas rallier à la république tout ce qui n'ayant pas fait partie de la faction de l'étranger, n'avait été que séduit ou égaré. Il était privé par là de l'assistance et des talents d'un grand nombre d'individus qui, par ressentiment, se jetaient dans le parti opposé à la république, bien que leurs intérêts et leurs opinions les portassent naturellement vers ce gouvernement. Il se trouvait contraint d'employer des hommes sans moralité. De là le mécontentement de l'opinion publique et la nécessité de maintenir un grand nombre de troupes au dedans, pour s'assurer des élections et contenir la Vendée.

Il était facile de prévoir que les nouvelles élections

amèneraient une crise, que le nouveau tiers de législateurs serait composé d'hommes exagérés qui accroîtraient la source des maux qui pesaient sur la patrie. Le Directoire n'avait aucune politique intérieure; il marchait au jour le jour, entraîné par le caractère individuel des directeurs, ou par la nature vicieuse d'un gouvernement de cinq personnes. Il ne prévoyait et n'apercevait de difficulté que quand il était matériellement arrêté. Quand on lui disait : Comment ferez-vous aux élections prochaines? — Nous y pourvoirons par une loi, répondait La Réveillère. La suite a fait voir de quelle nature était la loi méditée par le Directoire. *Quand on lui disait : Pourquoi ne relevez-vous pas tous les amis de la république qui n'ont été que menés et trompés en fructidor par le parti de l'étranger? Pourquoi ne pas rappeler Carnot, Portalis, Dumolard, Barbé-Marbois, etc., etc., afin de faire un faisceau contre le parti de l'étranger et les exagérés? Mais les directeurs attachaient peu de prix à ces observations; ils se croyaient populaires et assis sur un terrain solide et ferme. Un parti composé des députés, ayant influence dans les deux conseils, des fructidoriens patriotes qui cherchaient un protecteur, des généraux les plus influents et les plus éclairés, pressèrent longtemps le général d'Italie de faire un mouvement et de se mettre à la tête de la république; il s'y refusa : il n'était pas encore assez fort pour marcher tout seul.* Il avait sur l'art de gouverner, et sur ce qu'il fallait à une grande nation, des idées si différentes des hommes de la révolution et des assemblées, que, ne pouvant agir seul, il *craignait* de compromettre son caractère. Il se détermina à partir pour l'Égypte, mais résolu de

reparaître si les circonstances venaient à rendre sa personne nécessaire ou utile.

VIII. — Cérémonie du 21 janvier.

Talleyrand, ministre des relations extérieures, *était l'homme* du Directoire. Il était évêque d'Autun lors de la Révolution; il fut un des trois évêques qui prêtèrent serment à la Constitution civile du clergé, et qui sacrèrent les évêques constitutionnels; ce fut lui qui dit la messe à la fameuse fédération de 1790. Député à l'Assemblée constituante, il y fit plusieurs rapports sur les biens du clergé. Sous la Législative, il fut envoyé à Londres pour traiter avec le gouvernement anglais. Mais quand la révolution eut pris une pente plus rapide et plus acerbe, *il devint suspect,* et fut contraint de se réfugier en Amérique.

Après le 13 vendémiaire, la Convention raya l'ancien évêque d'Autun de la liste des émigrés; il reparut alors en France, et y fut très protégé par *la coterie* de M^me^ de Staël. Il était discret, souple, insinuant, et gagna la faveur des directeurs Barras, Merlin, Rewbell, et même La Réveillère Lepaux, auxquels il faisait la cour, comme il la faisait jadis à Versailles. Il devint ministre des affaires étrangères, ce qui le mit en correspondance avec le négociateur de Campo-Formio. Talleyrand s'attacha, dès cet instant, à plaire *au général* et à s'insinuer dans son esprit; c'est lui que le Directoire employait constamment auprès *du général d'Italie*. A l'approche du 21 janvier, où le gouvernement célébrait l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI, ce fut un grand objet de discussion entre les direc-

teurs et les ministres de savoir si Napoléon devait aller à la cérémonie ou non. On craignait d'un côté que, s'il n'y allait pas, cela ne dépopularisât la fête; de l'autre, que s'il y allait, on oubliât le Directoire pour s'occuper de lui. Néanmoins on conclut qu'il devait y aller. Talleyrand, comme de coutume, se chargea de la négociation; *le général* s'en excusa, disant qu'il n'avait pas de fonctions publiques, qu'il n'avait personnellement rien à faire à cette cérémonie, qui, par sa nature, plaisait à fort peu de monde. Il ajoutait que cette fête était des plus impolitiques; que l'événement qu'elle rappelait était une catastrophe, un vrai malheur national; qu'il comprenait très bien qu'on célébrât le 14 juillet, parce que c'était une époque où le peuple avait conquis ses droits; mais que le peuple aurait pu conquérir ses droits, établir même une république, sans se souiller du supplice *d'un prince déclaré inviolable et non responsable par la Constitution même*. Qu'il ne prétendait pas discuter si cela avait été utile ou inutile, mais qu'il soutenait que c'était un incident malheureux. Qu'on célébrait des fêtes nationales pour des victoires, mais qu'on pleurait sur les victimes *restées sur le champ de bataille*. Qu'il était assez simple, d'ailleurs, que lui, Talleyrand, étant ministre, dût y paraître; mais qu'un simple particulier n'avait rien à y faire. Que cette politique de célébrer la mort d'un homme ne pouvait jamais être l'acte d'un gouvernement, mais seulement celui d'une faction, *comme qui dirait d'un club de jacobins*. Qu'il ne concevait pas comment le Directoire, qui avait proscrit les jacobins et les anarchistes, qui aujourd'hui traitait avec tant de princes, ne sentît pas qu'une telle céré-

monie faisait à la république beaucoup plus d'ennemis que d'amis, aigrissait au lieu d'adoucir, ébranlait au lieu de raffermir, était indigne enfin du gouvernement d'une grande nation. Talleyrand mettait en jeu tous ses moyens; il essayait de prouver que c'était juste parce que c'était politique, et que c'était politique, disait-il, car tous les pays et toutes les républiques avaient célébré comme un triomphe la chute du pouvoir absolu et le meurtre des tyrans. Ainsi Athènes avait toujours célébré la mort de Pisistrate, et Rome la chute des décemvirs. Il ajoutait que, d'ailleurs, c'était une loi qui régissait le pays, et que, dès lors, chacun lui devait soumission et obéissance; il concluait enfin que l'influence du général sur l'opinion était telle qu'il devait y paraître, ou qu'autrement son absence pourrait blesser les intérêts de la chose publique. Après plusieurs pourparlers, on trouva un *mezzo termine :* l'Institut se rendait à cette fête; il fut convenu que *le membre de l'Institut suivrait* sa classe, qui remplissait un devoir de corps. Cette affaire, ainsi ménagée par Talleyrand, fut très agréable au Directoire.

Cependant, quand l'Institut entra dans l'enceinte[1] où se célébrait cette cérémonie, quelqu'un qui reconnut Napoléon l'ayant fait apercevoir, il n'y eut plus, dès cet instant, d'yeux que pour lui. Ce

[1] Dans la première édition il est dit à Saint-Sulpice. On m'a démontré qu'il y avait erreur matérielle. Napoléon se sera trompé de nom, ce qui lui arrivait quelquefois. Peut-être trouvera-t-on par la publication de ses Mémoires qu'il se sera redressé lui-même. Au surplus, celui qui tiendrait rigoureusement ici à l'exactitude locale peut se satisfaire aisément en cherchant dans les papiers du temps où s'est passé l'anniversaire du 21 janvier 1798.

que le Directoire avait craint lui-même arriva ; il se trouva complètement éclipsé. Quand la fête fut terminée, on laissa le Directoire sortir tout seul. La multitude demeura pour celui qui avait voulu se perdre dans la foule de l'Institut, et fit retentir les airs de *vive le général de l'armée d'Italie!* de sorte que cet événement ne fit qu'accroître le déplaisir des gouvernants.

Un autre événement mit Talleyrand à même d'être encore *agréable au Directoire*. Dans un café ou lieu public, chez Garchi, deux jeunes gens, sous prétexte de ralliement politique, suspectés par la manière dont leurs cheveux étaient tressés, furent insultés, attaqués, assassinés. Ce guet-apens avait été dirigé par les ordres du ministre de la police, Sottin, et par ses agents. Or, les circonstances étaient déjà telles pour *le général d'Italie,* que, bien qu'au fond de son domicile, il était obligé néanmoins, pour sa propre sûreté, de porter une attention inquisitive sur des événements de cette nature. Il fit éclater son indignation, et Talleyrand lui fut envoyé pour le calmer. Celui-ci disait qu'un pareil événement était commun en temps de crise, que les moments de révolution sortaient de la loi commune, qu'ici il devenait nécessaire d'en imposer à la haute société, et de réprimer la hardiesse des salons ; qu'il était des genres de fautes que les tribunaux ne sauraient atteindre ou réprimer ; qu'on ne pouvait sans doute approuver la lanterne de l'Assemblée constituante, et que cependant sans elle la révolution n'eût jamais marché ; qu'il est des maux qu'on doit tolérer, parce qu'ils évitent de plus grands maux. *Le général* répondait qu'un pareil langage eût été tout au plus supportable avant

fructidor, lorsque les partis étaient en présence, et qu'on avait mis le Directoire plutôt dans le cas de se défendre, que dans la situation d'administrer; qu'alors, peut-être, cet acte eût pu s'excuser sur la nécessité; mais qu'aujourd'hui que ce gouvernement se trouvait investi de toute la puissance, que la loi ne trouvait d'opposition nulle part, que les citoyens étaient tous, sinon affectionnés, du moins soumis, cette action devenait un crime atroce, un véritable outrage à la civilisation; que partout où se prononçaient les mots de loi et de liberté, tous les citoyens demeuraient solidaires les uns des autres; qu'ici, dans cette expédition de coupe-jarrets, chacun devait se trouver frappé de terreur, se demander où cela s'arrêterait, se croire sous le régime des janissaires. Ces raisons étaient trop plausibles pour avoir besoin d'être développées à un homme de l'esprit et du caractère de M. de Talleyrand; mais il avait une mission, il cherchait à justifier une administration dont il ambitionnait de conserver la faveur et la confiance.

Voltaire. — Jean-Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de C...; son discours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur; ses principes à cet égard.

Samedi 1er juin.

L'Empereur m'a fait venir; il avait pris un bain de trois heures. Il me donnait à deviner ce qu'il y avait lu; c'était *la Nouvelle Héloïse* qui l'avait tant charmé à Briars. En l'analysant de nouveau, il la sabrait cette fois tout à fait. Le rocher de la Meillerie est venu en citation; il croyait l'avoir détruit

par la route qu'il avait fait ouvrir pour le passage du Simplon; je l'ai assuré qu'il en restait encore assez pour en conserver le parfait souvenir; il s'avançait, disais-je, en saillie sur le chemin même, et ferait encore, au besoin, un très beau saut de Leucade.

L'Empereur attribuait en grande partie au beau portrait de milord Édouard, dans *la Nouvelle Héloïse*, et à quelques pièces de théâtre de Voltaire, la belle réputation du caractère anglais en France. Il s'étonnait de la facilité de l'opinion dans ces temps-là: Voltaire et Jean-Jacques l'avaient gouvernée à leur gré; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. Si Voltaire surtout avait régné sur ses contemporains, disait-il, s'il avait été le héros du temps, c'est que tous alors n'étaient que des nains.

Passant à la différence des Anglais aux Français: « La première classe, chez les Anglais, disait l'Empereur, avait de l'orgueil; chez nous, elle avait le malheur de n'avoir que de la vanité; là gisait la grande différence caractéristique des deux peuples. La masse du nôtre présentait certainement aujourd'hui le peuple de l'Europe qui avait le plus de sentiment national; il avait profité de ses vingt-cinq ans de révolution; mais malheureusement la classe qu'elle avait élevée, remarquait-il, n'avait point répondu à ses nouvelles destinées; elle n'avait montré que corruption et versatilité; elle n'avait déployé dans les dernières crises ni talents, ni caractère, ni vertu; elle avait perdu l'honneur du peuple. »

On a lu à l'Empereur un discours de M. de C... pour rendre le clergé apte à hériter; c'était, disait-il, un discours d'Académie, et non pas une opinion de législateur. Il y avait beaucoup d'esprit, fort peu

de sens, aucune vue. « Laissez hériter le clergé, continuait l'Empereur, et personne ne mourra sans être obligé de payer son absolution ; car, de quelque opinion qu'on soit, personne ne sait où il va en quittant la vie. C'est là le grand, le dernier compte ; aussi personne ne peut répondre de son dernier sentiment, ni de la force de sa tête. Qui peut dire que je ne mourrai pas dans les bras d'un confesseur, et qu'il ne me fera pas faire amende honorable même pour le mal que je n'aurai pas fait ? »

Du reste, a observé quelqu'un, M. de C... soutient une opinion plutôt qu'un sentiment ; on a des raisons de croire qu'*en religion* et *en politique* il prêche souvent ce dont il n'est pas convaincu.

En religion. — On sait qu'avant de travailler à son *Génie du Christianisme,* il publia à Londres un ouvrage qui n'était rien moins que religieux. Un bénédictin de Sorèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de C... avait confié la vente de son ouvrage, se permit de lui donner un sage conseil. Il lui fit observer que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations antireligieuses ; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton ; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public, serait de prendre le contre-pied, de se vouer, au contraire, à la défense de la religion. M. de C... le crut, et fit son *Génie du Christianisme.* Or, le bénédictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que si le *Génie du Christianisme* venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu

La nomination de l'auteur du *Génie du Christianisme*, précisément à la légation de Rome, fut considérée dans le temps comme une vraie galanterie de la part du premier consul, et reçue par M. de C... comme un premier triomphe, qui lui en assurait de bien plus grands encore dans la capitale du monde chrétien, au sein des princes de l'Église. Mais il ne tarda pas à se convaincre d'un grand mécompte; car on se montra fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en roman, et les docteurs réprouvèrent sans balancer le *Génie du Christianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de C..., retranché derrière ses succès, eut pour ressource de prendre en pitié de pareilles niaiseries; et, à quelque temps de là, se trouvant parrain d'une petite fille, il lui donna le nom *d'Atala;* mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de C... insista. Cela fit du bruit, et il porta plainte au cardinal-gouvernant, qui se trouva de l'opinion du prêtre, et reçut fort mal une confidence de M. de C..., qui, croyant avoir acquis les droits d'initié, terminait ses arguments disant, « qu'il était bien ridicule que ce fût à lui qu'on fit une pareille difficulté; car, observait-il, votre éminence, *entre nous,* doit bien savoir que d'Atala à toutes les autres saintes il n'y a pas grande différence. »

L'Empereur a été fort amusé de ces détails, qu'il disait entendre pour la première fois; et le narrateur a observé que bien qu'il ne pût pas les garantir précisément, ils avaient néanmoins pour lui le caractère de l'authenticité, ayant été recueillis d'un des successeurs de M. de C... à la légation de Rome.

En politique. — On a vu, continuait-on, M. de C... venir à Napoléon et s'en éloigner, y venir, de nouveau, pour s'en éloigner encore. Et lorsqu'il a été à son service, l'Empereur se plaint de sa malveillance, de sa déloyauté, dit-il, notamment dans sa légation de Rome, auprès du vieux roi de Sardaigne [1].

Lors de la catastrophe de 1814, M. de C... s'est signalé par des pamphlets si outrageusement passionnés, tellement virulents, si effrontément calomnieux, qu'il est à croire qu'il les regrette à présent, et qu'un aussi beau talent que le sien ne se prostituerait pas à les reproduire aujourd'hui.

Quelques années avant nos désastres, l'Empereur, lisant quelques morceaux de cet écrivain, demanda comment il se faisait qu'il ne fût pas de l'Institut. Ces paroles furent aussitôt une recommandation toute puissante; et M. de C... fut bientôt nommé à la presque unanimité. C'était un usage de rigueur à l'Institut que le récipiendaire fît l'éloge de son prédécesseur. M. de C..., s'écartant de la route battue, consacra une partie de son discours à flétrir les principes politiques de M. Chénier, son devancier, et à le proscrire comme régicide. Ce fut un vrai plaidoyer politique, où il discutait la restauration de la monarchie, le jugement et la mort de Louis XVI. Ce fut alors une grande rumeur dans tout l'Institut, les uns refusant d'entendre un discours qui leur paraissait indécent, d'autres, au contraire, appuyant pour qu'on en admît la lecture. De l'Institut, la querelle se répandit dans Paris; elle remplit et divisa bientôt tous les cercles de la

1. *Lettres du Cap*, X^me^.

capitale. L'Empereur, à qui tout parvenait, et qui voulait tout connaître, se fit apporter ce discours; il le trouva de la dernière extravagance, et en prononça sur-le-champ l'interdiction. Un de ses grands officiers, membre de l'Institut, qui avait opiné vivement pour la lecture du discours, lui servit, à l'un de ses couchers, à manifester son opinion. « Et depuis quand, monsieur, lui dit-il avec sévérité, l'Institut se permet-il de devenir une assemblée politique ? Qu'il fasse des vers, qu'il censure les fautes de la langue; mais qu'il ne sorte pas du domaine des Muses, ou je saurai l'y faire rentrer. Est-ce bien vous, monsieur, qui avait voulu autoriser une pareille diatribe ? Que M. de C... ait de l'insanité ou de la malveillance, il y a pour lui des petites maisons ou un châtiment, et puis peut-être encore est-ce son opinion, et il n'en doit pas le sacrifice à ma politique, qu'il ignore, comme vous, qui la connaissez si bien : il peut avoir son excuse vous ne sauriez avoir la vôtre, vous qui vivez à me côtés, qui savez ce que je fais, ce que je veux Monsieur, je vous tiens pour coupable, pour criminel : vous ne tendez à rien moins qu'à ramener le désordre, la confusion, l'anarchie, les massacres. Sommes-nous donc des bandits, et ne suis-je qu'un usurpateur? Je n'ai détrôné personne, monsieur; j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne dans le ruisseau, et le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes !...

« Analyser en public, mettre en question, discuter des faits aussi récents, dans les circonstances où nous nous trouvons, c'est rechercher des convulsions nouvelles, c'est être l'ennemi du repos public. La restauration de la monarchie est et doit

demeurer un mystère ; et puis, qu'est-ce que cette nouvelle proscription prétendue des conventionnels et des régicides ? Comment oser réveiller des points aussi délicats ? Laissons à Dieu à prononcer sur ce qu'il n'est plus permis aux hommes de juger ! Seriez-vous donc plus difficile que l'Impératrice ? Elle a bien des intérêts aussi chers que vous, peut-être, et bien autrement directs ; imitez plutôt sa modération, sa magnanimité ; elle n'a voulu rien apprendre, ni rien connaître.

« Eh quoi ! l'objet de tous mes soins, le fruit de tous mes efforts serait-il donc perdu ! C'est donc à dire que si je venais à vous manquer demain, vous vous égorgeriez encore entre vous de plus belle ? » Et marchant à grands pas il se frappait le front de la main, disant : « *Ah ! pauvre France ! que tu as longtemps encore besoin d'un tuteur !* »

Puis il reprit : « J'ai fait tout au monde pour accorder tous les partis : je vous ai réunis dans les mêmes appartements, fait manger aux mêmes tables, boire dans les mêmes coupes ; votre union a été l'objet de mes soins : j'ai le droit d'exiger qu'on me seconde...

« Depuis que je suis à la tête du gouvernement, m'a-t-on jamais entendu demander ce qu'on était, ce qu'on avait été, ce qu'on avait dit, fait, écrit ?... Qu'on m'imite !

« On ne m'a jamais connu qu'une question, un but unique : *Voulez-vous être bon Français avec moi?* et sur l'affirmative j'ai poussé chacun dans un défilé de granit sans issue à droite ou à gauche, obligé de marcher vers l'autre extrémité, où je montrais de la main l'honneur, la gloire, la splendeur de la patrie. »

La mercuriale fut si vive que celui à qui elle s'adressait, homme d'honneur et de grande délicatesse d'ailleurs, se crut dans l'obligation de demander une audience le lendemain, voulant remettre sa démission. Cette audience lui fut accordée, et l'Empereur l'apercevant, lui dit: « Mon cher, vous venez pour la conversation d'hier; elle vous a affligé et moi aussi; mais c'est un avertissement que j'ai voulu donner à beaucoup; s'il produit quelque bien, ce doit être notre consolation à tous deux : qu'il n'en soit plus question. » Et il parla d'autres choses.

C'est ainsi que souvent l'Empereur attaquait toute une masse sur de simples individus; et il le faisait avec un grand éclat, pour qu'on en demeurât frappé davantage; mais ses colères publiques, dont on a fait tant de bruit, n'étaient que feintes ou factices. L'Empereur disait qu'il avait prévenu par là bien des fautes, et s'était épargné beaucoup de châtiments.

Un jour, dans une des grandes audiences, il attaqua un colonel avec la plus grande chaleur et tout à fait avec l'accent de la colère, sur de légers désordres commis par son régiment envers les habitants du pays qu'il venait de traverser en rentrant en France; et comme le colonel, pensant la punition fort au-dessus de la faute commise, cherchait à se disculper et y revenait souvent, l'Empereur lui disait à voix basse, sans discontinuer la mercuriale publique : « C'est bien; mais taisez-vous. Je vous crois; mais demeurez tranquille... » Et plus tard, en le revoyant seul, il lui dit : « C'est que je fustigeais en vous des généraux qui vous entouraient, et qui, si je me fusse adressé directement à eux, se

seraient trouvés mériter la dernière dégradation, peut-être davantage. »

Mais si l'Empereur attaquait de la sorte en public, il lui arrivait parfois aussi de se voir attaqué à son tour : j'ai été témoin de plusieurs exemples.

Un jour à Saint-Cloud, à la grande audience du dimanche, et précisément à mon côté, un sous-préfet ou tout autre fonctionnaire piémontais, l'air égaré, et tout hors de lui, l'interpelle de la voix la plus élevée, lui demandant justice sur sa destitution, soutenant qu'il avait été faussement accusé et condamné. « Allez trouver mes ministres, lui répondit l'Empereur. — Non, Sire, c'est par vous que je veux être jugé. — Je ne le saurais; je n'en ai point le temps; j'ai à m'occuper de tout l'empire, et mes ministres sont institués pour s'occuper des individus. — Mais ils me condamneront toujours. — Et pourquoi? — Parce que tout le monde m'en veut. — Et pourquoi encore? — Parce que je vous aime. Il suffit qu'on vous soit attaché pour qu'on devienne en horreur à tout le monde. — Ce que vous dites là est bien fort, monsieur, dit l'Empereur avec calme, j'aime à croire que vous vous trompez. » Et il passa tranquillement au voisin, tandis que nous en demeurions déconcertés, et en étions devenu rouges d'embarras.

Une autre fois, à une parade, un jeune officier, aussi tout hors de lui, sort des rangs pour se plaindre qu'il est maltraité, dégradé; qu'on a été injuste à son égard, qu'on lui a fait éprouver des passe-droits, et qu'il y a cinq ans qu'il est lieutenant sans pouvoir obtenir d'avancement. « Calmez-vous, lui dit l'Empereur, moi je l'ai bien été sept ans, et vous voyez qu'après tout, cela n'empêche pas de faire

son chemin. » Tout le monde de rire, et le jeune officier, subitement refroidi, d'aller reprendre son rang. En tout, rien n'était plus commun que de voir les individus s'attaquer à l'Empereur et lui tenir tête.

Je l'ai vu maintes fois, dans de vives et chaudes réclamations, ne pouvoir obtenir la dernière parole, et prendre le parti de céder, en passant à d'autres personnes ou en changeant de sujet.

Principe général.

Les actes de l'Empereur, quelque passionnés qu'ils parussent, étaient toujours accompagnés de calculs. « Quand un de mes ministres, disait-il, ou quelque autre grand personnage avait fait une faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher, que je devais vraiment me mettre en colère, être furieux, alors j'avais toujours le soin d'admettre un tiers à cette scène; j'avais pour règle que, quand je me décidais à frapper, le coup devait porter sur beaucoup; celui qui le recevait ne m'en voulait ni plus ni moins; et celui qui en était le témoin, dont il eût fallu voir la figure et l'embarras, allait discrètement transmettre au loin ce qu'il avait vu et entendu : une terreur salutaire circulait de veine en veine dans le corps social. Les choses en marchaient mieux; je punissais moins, je recueillais infiniment, et sans avoir fait beaucoup de mal. »

Dans une de ces grandes occasions, le ministre de la marine (Decrès) se trouva admis de conserve avec le véritable patient, et l'Empereur l'avait choisi dans la triple intention qu'il fût le témoin, qu'il reçût sa part directe d'un avertissement salu-

taire, et servît néanmoins de terme de comparaison propre à confusionner d'autant celui qu'il avait réellement en vue; car, après s'être exprimé vis-à-vis de celui-ci avec la dernière violence, et être entré dans les plus petits détails d'une menace extrême, se retournant tout à coup vers Decrès, il lui dit : « Et vous aussi, monsieur le ministre de la marine, on m'apprend que vous vous avisez d'être de l'opposition ; c'est fort étrange, j'en suis très irrité, quoique après tout je sache bien que chez vous il y a du moins des *tirants d'eau* d'honneur et de fidélité que vous ne dépasserez jamais. »

Réflexions sur le gouverneur. — Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries. — Sur les bonnes comptabilités. — MM. Mollien, La Bouillerie.

Dimanche 2.

L'Empereur est sorti à cheval sur les huit heures; il y avait bien longtemps qu'il s'en était abstenu. En remontant la vallée du jardin de la compagnie il est entré chez un des adjudants du camp, dont la femme est catholique; il y est demeuré quelques instants et y a été fort gai. De là nous nous sommes dirigés vers la demeure de M^me^ Bertrand, où l'Empereur est descendu et s'est arrêté longtemps. Il y peignait énergiquement et avec beaucoup d'esprit les rapports du gouverneur avec nous, ses mesures subalternes, son peu d'égards, le rétréci de sa police, le ridicule de sa gestion, son ignorance des affaires et des manières. « Nous avions, disait-il, à nous plaindre sans doute de l'amiral, mais au moins était-il Anglais; au lieu que celui-ci n'est qu'un mauvais sbire d'Italie. Nous n'avons pas les mêmes mœurs, disait-il, nous

ne saurions nous entendre; nos sentiments ne parlent pas le même langage : il ne se doute pas que des monceaux de diamants ne sauraient effacer l arrestation qu'il est venu faire d'un de nos domestiques, presque à mes yeux. Depuis ce jour-là, il a répandu la pâleur sur toute ma maison. »

Au retour nous avons déjeuné dans le jardin. Le soir, durant le double tour de calèche, le temps s'est passé à tracer le budget de celui qui, à Paris, aurait cent cinquante mille livres de rente : l'écurie, disait l'Empereur, devait y entrer pour un sixième, la table pour un quart, etc.

J'ai déjà dit qu'il aimait ces calculs, qui prenaient toujours quelque chose de neuf et de piquant dans sa bouche.

La conversation a conduit à des détails plus curieux sur la liste civile et les dépenses de la maison de l'Empereur. Voici ce que j'en ai recueilli :

La table était d'un million; et pourtant le dîner de la personne de l'Empereur n'était dans ce compte que pour cent francs par jour. Jamais on n'a pu arriver à le faire manger chaud, parce qu'une fois au travail, on ne savait jamais quand il quitterait; aussi, l'heure du dîner venue, on mettait pour lui des poulets à la broche de demi-heure en demi-heure; et l'on en a vu rôtir des douzaines avant d'atteindre celui qui lui a été présenté.

La conversation est passée de là aux avantages d'une bonne comptabilité. L'Empereur citait surtout sur ce point MM. *de Mollien* et *La Bouillerie*. Le premier avait ramené le trésor public à une simple maison de banque; si bien que l'Empereur, dans un seul tout petit cahier, avait, disait-il, constamment sous les yeux l'état complet de ses affaires,

sa recette, sa dépense, ses arriérés, ses ressources, etc., etc.

L'Empereur disait avoir eu dans ses caves, aux Tuileries, jusqu'à quatre cents millions en or qui étaient tellement à lui, qu'il n'en existait d'autres traces qu'un petit livret dans les mains de son trésorier particulier. Tout s'est fondu à mesure, et surtout lors des revers, dans les dépenses de l'État. Comment aurait-il pu, disait-il, songer à s'en réserver quelque chose; il s'était identifié tout à fait avec la nation.

Il disait encore avoir fait entrer en France plus de deux milliards de numéraire, sans compter tout ce que les individus pouvaient en avoir rapporté pour leur propre compte.

L'Empereur disait avoir été vivement sensible à ce qu'en 1814, M. de La Bouillerie, se trouvant à Orléans avec des dizaines de millions à lui, Napoléon, sa propriété personnelle, il les eût portés à M. le comte d'Artois, à Paris, au lieu de les conduire à Fontainebleau, comme cela était de son devoir et de sa conscience. « La Bouillerie pourtant n'était pas un méchant homme, disait l'Empereur, je l'avais aime et estimé. Au retour de 1815, il sollicita vivement d'être admis près de moi[1] et de pouvoir se justifier: il aurait prouvé sans doute que c'était la faute de son ignorance et non de son cœur. Il me connaissait bien; il savait que s'il arrivait jusqu'à moi, il en serait quitte pour quelques paroles de colère. Mais je me connaissais aussi : j'étais résolu de ne pas le reprendre; je refusai de

1. L'impartialité me commande de faire connaître ici que M. La Bouillerie s'élève contre cette assertion par une assertion toute contraire.

le voir. C'était le seul moyen que j'avais en cette occasion de résister à lui et à plusieurs autres. »

« Toutefois *Estève*, son prédécesseur, n'en eût pas fait autant; il m'était chaudement attaché; il m'eût conduit mon trésor par force à Fontainebleau. S'il ne l'eût pu, il l'eût enterré, jeté dans les rivières, distribué plutôt que de le livrer. »

Sur les femmes, etc. — La polygamie.

Lundi 3.

L'Empereur, après un bain de trois heures, est sorti vers cinq heures pour se promener dans le jardin. Il était fort triste, silencieux; il avait l'air souffrant. Nous sommes montés en calèche, et peu à peu il s'est remis, et est devenu plus causant.

Au retour, il s'est promené encore quelque temps, pour faire la guerre à l'une de ces dames qui étaient avec nous. Il s'est amusé à déclamer contre les femmes. « Nous n'y entendions rien, nous autres peuples d'Occident, disait-il, et un clignotement de côté nous prévenait de sa malice; nous avions tout gâté en traitant les femmes trop bien. Nous les avions portées, à grand tort, presque à l'égal de nous. Les peuples de l'Orient avaient bien plus d'esprit et de justesse, ils les avaient déclarées la véritable propriété de l'homme; et, en effet, la nature les avait faites nos esclaves; ce n'est que par nos travers d'esprit qu'elles osent prétendre à être nos souveraines; elles abusaient de quelques avantages pour nous séduire et nous gouverner. Pour une qui nous inspirait quelque chose de bien, il en était cent qui nous faisaient faire des sottises. » Et, continuant d'applaudir aux maximes

de l'Orient, il approuvait fort la polygamie, la prétendait dans la nature; et, se montrant fort adroit, très fécond dans ses preuves : « La femme, disait-il, est donnée à l'homme pour qu'elle fasse des enfants. Or, une femme unique ne pourrait suffire à l'homme pour cet objet; elle ne peut être sa femme quand elle est grosse, elle ne peut être sa femme quand elle nourrit, elle ne peut être sa femme quand elle est malade, elle cesse d'être sa femme quand elle ne peut plus lui donner d'enfants; l'homme, que la nature n'arrête ni par l'âge, ni par aucun de ces inconvénients, doit donc avoir plusieurs femmes, etc. »

« Et de quoi vous plaindriez-vous après tout, mesdames, continuait-il en souriant de côté, ne vous avons-nous pas reconnu une âme, vous savez qu'il est des philosophes qui ont balancé. Vous prétendriez à l'égalité ? Mais c'est folie : la femme est notre propriété, nous ne sommes pas la sienne; car elle nous donne des enfants, et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre à fruit est celle du jardinier. Si l'homme fait une infidélité à sa femme, qu'il lui en fasse l'aveu, s'en repente, il n'en demeure plus de traces; la femme se fâche, pardonne, ou se raccommode, et encore y gagne-t-elle parfois. Il ne saurait en être ainsi de l'infidélité de la femme : elle aurait beau l'avouer, s'en repentir; qui garantit qu'il n'en demeurera rien? Le mal est irréparable; aussi ne doit-elle, ne peut-elle jamais en convenir. Il n'y a donc, mesdames, et vous devez l'avouer, que le manque de jugement, les idées communes et le défaut d'éducation qui puissent porter une femme à se croire en tout l'égale de son mari : du reste,

rien de déshonorant dans la différence; chacun a ses propriétés et ses obligations: vos propriétés, mesdames, sont la beauté, les grâces, la séduction; vos obligations, la dépendance et la soumission, etc. »

Après le dîner, l'Empereur a envoyé mon fils chercher les *Mémoires du chevalier de Grammont* et un volume du *Théâtre de Voltaire*. Se créant, disait-il, la tâche d'atteindre onze heures, il a lu assez longtemps du premier ouvrage, remarquant combien peu de chose peut amuser quand on y répand du véritable esprit. Quant à Voltaire, il a parcouru *Mahomet, Sémiramis* et autres, en faisant ressortir les vices, et concluant, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les choses, ni les hommes, ni les grandes passions.

Reprise des mémoires de l'Empereur, etc.

Mardi 4.

L'Empereur m'a fait appeler vers les quatre heures, pour aller en calèche. Il m'a dit qu'il venait enfin de dicter de nouveau, et que cela n'était pas sans quelque mérite; qu'il avait été toute la matinée d'une humeur détestable; qu'il avait d'abord essayé de sortir vers une heure, mais qu'il était rentré bientôt, absorbé par le dégoût et l'ennui, et que, ne sachant que faire, il lui était venu dans l'idée de se remettre à dicter.

Il y avait longtemps que l'Empereur avait interrompu le travail régulier de ses mémoires. Ma Campagne d'Italie était finie depuis plusieurs mois; celle d'Egypte, de Bertrand, l'était aussi; le général Gourgaud avait été fort malade; tout

cela avait amené des lacunes qui avaient créé le dégoût. L'Empereur en était demeuré là, et ne se sentait pas le courage de s'y remettre. J'ai profité de ce qu'il venait de dire pour faire observer que ses dictées étaient pour lui le grand, le seul moyen de tromper son ennemi, d'user le temps, et pour nous l'inestimable avantage d'acquérir de véritables trésors chers à l'honneur, à la gloire de la France; qu'il était d'une importance réelle qu'il continuât son histoire. Chacun de nous, assurais-je, donnerait volontiers son sang pour l'obtenir; il le devait à sa mémoire, à sa famille, à nous. Où son fils trouverait-il sa véritable histoire? Qui pourrait la lui tracer dignement? Sans ces documents précieux, que de choses finiraient avec Napoléon! Nous qui l'entourions jadis, que savions-nous alors? que n'avons-nous pas appris ici! etc. L'Empereur a répondu qu'il allait s'y remettre, et il a posé la question sur le plan à suivre: serait-ce une histoire? seraient-ce des annales? Il l'a discuté longtemps sans pouvoir rien arrêter.

A dîner, il a dit: « J'ai été fort grondé aujourd'hui sur ma paresse; je viens donc me remettre au travail, attaquer plusieurs points à la fois, chacun aura son lot. Hérodote n'a-t-il pas, je crois, donné le nom des *Muses* à ses livres? a-t-il dit en me regardant. Eh bien! je veux que chacun des miens porte un des vôtres. Il n'y aura pas jusqu'au petit Emmanuel qui n'ait le sien. Je vais entamer le consulat avec Montholon. Gourgaud aura quelque autre époque ou des batailles détachées, et le petit Emmanuel préparera les pièces et les matériaux de l'époque du couronnement. »

École militaire. — Plan d'éducation ordonné par l'Empereur. — Ses intentions pour les vieux militaires. — Changements opérés dans les habitudes de la capitale.

Mercredi 5.

L'Empereur est sorti vers les quatre heures: il ne se portait pas bien du tout; il avait pris un bain de trois heures. La température était pourtant délicieuse; c'était une belle soirée d'Europe. Nous avons été joindre la calèche tout en nous promenant, et avons fait notre tour accoutumé. La conversation a été sur l'ancienne Ecole militaire de Paris, le luxe qu'on y employait à notre égard, la sévérité au contraire que l'Empereur avait établie dans les siennes.

A l'Ecole militaire de Paris, nous étions nourris, servis magnifiquement, traités en toutes choses comme des officiers jouissant d'une grande aisance, plus grande certainement que celle de la plupart de nos familles, et fort au-dessus de celle dont beaucoup de nous devions jouir un jour. L'Empereur, dans ses écoles militaires, avait voulu, disait-il, éviter ce travers; il avait voulu surtout que ses jeunes officiers, qui devaient commander un jour des soldats, eussent commencé par être eux-mêmes de vrais soldats, eussent pratiqué eux-mêmes tous les détails techniques, ce qui est d'un avantage immense, disait-il, dans le reste de la vie, pour pouvoir les suivre et les faire observer dans ceux que l'on doit faire obéir. Ainsi, à Saint-Germain, les jeunes gens pansaient eux-mêmes leurs chevaux, apprenaient à les ferrer, etc., etc. A Saint-Cyr, on pratiquait de même tous les détails correspondants de l'infanterie: on y était vraiment à la chambrée, on y mangeait à la gamelle, etc.; le

tout, sans que le reste des instructions analogues à la condition future des jeunes gens en souffrît aucunement; en un mot, ils ne sortaient qu'ayant réellement gagné leur grade d'officier, et capables de commander et de faire aller des soldats. « Aussi, disait l'Empereur, si les jeunes gens qui se présentèrent dans les corps à l'origine de cette institution y furent reçus d'abord avec une grande jalousie, du moins fut-on obligé de rendre pleine justice à leur tenue et à leur capacité. »

On voit le même esprit présider aux institutions d'Ecouen, de Saint-Denis, et autres établissements que la bienfaisante sollicitude de Napoléon créa pour les filles des membres de la Légion d'Honneur. Des règlements dressés par lui-même ordonnaient de n'y employer que ce qui aurait été confectionné dans la maison et par les mains mêmes des élèves. Ces règlements bannissaient toute espèce de luxe, la coquetterie, le théâtre, et devaient n'avoir d'autre but, disait l'Empereur, que d'en faire de bonnes ménagères et d'honnêtes femmes.

Napoléon, auquel la voix publique donnait au temps de sa puissance un caractère si dur et un cœur si froid, est pourtant bien certainement le souverain qui a mis le plus de véritables sentiments en action; c'est que, par une tournure d'esprit qui lui était particulière, il évitait toutes démonstrations de sensibilité avec autant de soin que d'autres en mettent à les prodiguer.

Il avait adopté tous les enfants de militaires tués à Austerlitz, et pour lui un tel acte ne se bornait pas à une pure formalité; il les eût dotés.

Je tiens de la bouche d'un jeune homme, qui me

l'a raconté depuis mon retour en Europe, et encore avec les larmes de la reconnaissance, qu'ayant été assez heureux, sortant à peine de l'enfance, pour donner une preuve de dévouement qui avait été remarquée, l'Empereur lui demanda quelle carrière il voulait suivre ; et, sans attendre sa réponse, en désigna une lui-même. A quoi le jeune homme ayant fait observer que la fortune de son père ne le lui permettrait pas : « Que vous importe, reprit vivement Napoléon, *ne suis-je pas aussi votre père*? » Ceux qui l'ont connu dans son intérieur, ou ont vécu près de sa personne, peuvent citer mille traits de la sorte.

Il avait beaucoup fait pour les militaires et les vétérans ; et il se proposait encore bien davantage : c'était chaque jour quelques pensées nouvelles.

Il nous fut présenté au Conseil d'État un projet de décret pour qu'à l'avenir les places dans les douanes, les perceptions, les droits réunis, etc., fussent données à des militaires blessés ou à des vétérans susceptibles de les exercer, à partir du simple soldat jusqu'aux rangs supérieurs. Et comme ce projet était reçu avec froideur, l'Empereur, adressant son adage ordinaire à l'un des opposants, le somma d'aborder franchement la question, et de dire toute sa pensée. — « Eh bien ! Sire, dit M. Malouet, c'est que je crains que les citoyens ne se trouvent heurtés de se voir préférer des militaires. — Monsieur, repartit vivement l'Empereur, vous séparez là ce qui ne l'est pas ; les citoyens et les soldats aujourd'hui ne font qu'un. Dans la crise où nous nous trouvons, la conscription atteint tout le monde ; la carrière militaire n'est plus une affaire de goût, elle est une affaire de force. La plu

part de ceux qui s'y trouvent ont perdu leur état contre leur gré : il est donc juste de leur en tenir compte. — Mais, répétait encore l'opposant, c'est qu'on pourrait croire, par la rédaction du projet, que Votre Majesté ne veut désormais donner la plus grande partie de ces places qu'aux militaires. — Mais c'est bien aussi mon intention, Monsieur, dit l'Empereur ; il ne s'agit que de savoir si j'en ai le droit, et si je blesse la justice. Or, la Constitution me donne la nomination à tous ces emplois, et il me semble qu'il est de toute justice que ce soit ceux qui ont le plus souffert qui aient le plus de droit aux indemnités. » Puis, haussant la voix : « Messieurs, la guerre n'est point un métier de roses ; vous ne la connaissez ici, sur vos bancs, que d'après la lecture des bulletins ou le récit de nos triomphes. Vous ne connaissez pas nos bivouacs, nos marches forcées, nos privations de tous genres, nos souffrances de toutes espèces. Moi je les connais, parce que je les vois et que parfois je les partage. »

Quoi qu'il en soit, ce projet de décret, après plusieurs rédactions, finit par disparaître comme beaucoup d'autres, et les intentions de l'Empereur ne furent même pas connues du public, que je sache, bien qu'il eût semblé mettre un vif intérêt à le voir adopté, et qu'il en eût poursuivi la défense dans les plus petits détails.

« Mais, Sire, lui avait-on objecté dans le principe, Votre Majesté donnerait-elle de ces places à un militaire qui ne saurait point lire ? — Pourquoi pas ? — Mais comment pourrait-il remplir sa place, tenir ses registres ? — Eh bien ! Monsieur, il appellerait son voisin, il ferait venir de ses pa-

rents, et le bienfait intentionné pour un, se répandrait sur plusieurs. D'ailleurs, je ne tiens pas à votre objection, nous n'avons qu'à prescrire la condition qu'il sera capable de la remplir, etc. »

A la nuit, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; il y était seul avec un peu de feu et dans l'ombre; les lumières étaient dans la chambre voisine: cette obscurité plaisait, disait-il, à sa mélancolie. Il était triste et silencieux.

Après le dîner, il a repris la lecture du *Chevalier de Grammont,* qu'il n'a pu continuer.

On s'est mis alors à analyser les moyens qui faisaient passer le temps à Paris. On a parlé des habitudes de la société ancienne et moderne. L'Empereur répétait avoir beaucoup médité sur les moyens de récréer la société. Il avait eu des cercles à la cour, des spectacles, des voyages à Fontainebleau. Cela gênait, disait-il, les gens de la cour et n'influait pas sur les cercles de la capitale. Il n'y avait point encore assez de cohésion dans toutes ces parties hétérogènes pour qu'elles pussent réagir convenablement les unes sur les autres; cependant cela fût venu avec le temps, assurait-il. On lui faisait remarquer qu'il avait beaucoup contribué à raccourcir les soirées de la capitale. Tout ce qui tenait au gouvernement travaillait beaucoup, et devant se lever de grand matin, était obligé de se coucher de fort bonne heure.

« Ce fut, du reste, un grand étonnement pour Paris, disait l'Empereur, une véritable révolution dans les mœurs, presque une sédition dans la société, lorsque le premier consul voulut qu'on quittât les bottes pour venir en société, qu'on se mît en bas, et qu'on soignât tant soit peu sa toilette. »

L'Empereur revenait beaucoup sur ce qui formait le bon ton et les manières agréables des sociétés de sa jeunesse. Il s'est arrêté surtout à définir ce qui rendait alors les intimités agréables : la teinte légère de flatterie réciproque ou du moins l'opposition fine et délicate, etc., etc.

Résistance à la médecine. — Gil Blas. — Général Bizanet. — Beaux faits d'armes français. — Réflexions.

Jeudi 9.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à six heures : il était demeuré dans sa chambre, souffrant, et n'avait encore rien mangé de la journée. Il se trouvait du malaise, disait-il, et s'amusait en ce moment à parcourir des gravures sur la ville de Londres, que le docteur lui avait prêtées. Celui-ci avait eu l'honneur de le voir dans la journée, et l'avait beaucoup fait rire. « Apprenant que je n'étais pas bien, disait l'Empereur, il avait prétendu se saisir de moi comme de sa proie, en me conseillant aussitôt une médecine, à moi qui ne me rappelle point en avoir jamais pris dans ma vie. »

Il était déjà plus de sept heures; l'Empereur a dit que celui qui se sentait faim n'était pas bien malade. Il a demandé à manger, on lui a apporté un poulet, qu'il a trouvé excellent : cela l'a remis ; il est devenu causant, et a passé en revue divers romans français. La lecture de *Gil Blas* avait rempli la plus grande partie de sa journée. Il était plein d'esprit, disait-il, mais il aurait mérité les galères lui et tous les siens. De là il s'est mis à parcourir un recueil chronologique, et s'est arrêté sur la belle affaire de Berg-op-Zoom par le général *Bizanet*.

« Que de belles actions pourtant, disait l'Empereur, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres, ou même dans la multiplicité de celles que nous avons produites. Celle de Berg-op-Zoom est du nombre : la garnison naturelle de cette place était de huit à dix mille hommes peut-être, et pourtant elle ne comptait en cet instant pas plus de deux mille sept cents combattants. Un général anglais, à la faveur de la nuit, et d'intelligence avec les habitants, s'y introduit avec quatre mille huit cents hommes d'élite. Ils sont dans la place, la population est pour eux; mais rien ne saurait triompher de la valeur française ! on se bat en désespérés dans les rues, la presque totalité de la troupe anglaise est tuée ou demeure prisonnière. Certes, concluait l'Empereur, voilà un acte de braves ! le général Bizanet est un brave ! »

Il est sûr que dans nos derniers moments, comme le disait l'Empereur, une foule de hauts faits, de traits historiques, ont été se perdre dans la confusion de nos désastres et le gouffre de nos malheurs.

C'est l'extraordinaire et singulière défense d'Huningue par l'intrépide *Barbanègre*.

C'est la belle résistance du général *Teste* à Namur, où, dans une ville ouverte, avec une poignée de braves, il arrête court l'élan des Prussiens, et favorise la rentrée de Grouchy sans être entamé.

C'est l'expédition brillante du brave *Exelmans*, dans Versailles, qui eût pu avoir des suites si importantes, si elle eût été soutenue, ainsi que cela avait été décidé ; et enfin un grand nombre d'autres.

Toutefois ces beaux traits, dans ces moments

décisifs, ont honoré les rangs de l'armée beaucoup plus que ses principaux chefs. On eût aimé, dans cette crise fatale, au milieu de l'effroyable catastrophe, retrouver dans nos premiers généraux de ces efforts d'audace, de ces actes éclatants qui signalèrent le commencement de nos triomphes, et que la gestion de Napoléon avait rendus presque une habitude parmi nous; quel qu'en eût été le résultat, le lustre national y eût trouvé quelque soulagement, et la patrie s'arrêterait avec complaisance sur des convulsions héroïques de son agonie. Nous ne devions pas finir par des actes ordinaires.

A cette époque de douleur, nous nous trouvions avoir plus de troupes au dehors qu'au dedans: Dresde comptait une véritable armée; une seconde était dans Hambourg; une troisième dans Dantzick; de nombreuses garnisons intermédiaires en eussent composé une quatrième, tant elles renfermaient de nos soldats. Tous les efforts de l'ennemi ne tendaient qu'à séparer ces braves de la France, et à y prévenir leur retour. Que n'est-il venu au cœur et à la pensée de quelque chef du dehors de profiter de ces circonstances pour dégager le sol sacré, en attaquant audacieusement lui-même celui de l'ennemi, et le forçant par là de revenir sur lui. La réunion en masse de la plupart de ces corps eût-elle donc été impossible?

L'agglomération de Dresde, Torgau, Magdebourg, Hambourg, n'eût-elle pas produit une armée formidable sur les derrières de l'ennemi, capable de l'enfoncer ou de le compromettre? N'eût-elle pas pu enlever Berlin, dégager les garnisons de l'Oder, secourir Dantzick et insurger la Pologne si bien disposée; ou bien enfin, toute autre

chose d'audacieux, de brillant, d'inattendu, en un mot, de digne de nous?

Et que fallait-il donc pour changer nos destinées? Avant l'entrée des alliés en France, le plus léger épisode eût suffi pour faire conclure raisonnablement à Francfort; et même, encore plus tard, et l'ennemi déjà sur notre territoire, la plus petite inquiétude sur ses derrières, aux époques héroïques de Champ-Aubert, de Montmirail, de Vauchamp, de Craone, de Montereau, n'eût-elle pas décidé la retraite précipitée des alliés, notre triomphe, peut-être leur destruction? Que si le général qui eût osé se dévouer ainsi eût succombé, ce n'eût pas été pire pour nous qui avons péri; mais pour lui, avec nos mœurs nationales, il devenait un héros et se rendait immortel.

Au lieu de cela, près de cent mille hommes furent perdus pour la France, en accomplissant *routinement* leurs destinées, ce à quoi nous n'étions plus faits depuis longtemps. Mais peut-être parlé-je ici trop légèrement et sans connaissance de cause; peut-être me répondrait-on victorieusement par des localités, des obstacles qui me sont inconnus, la santé des troupes, le dénûment de toutes choses, la non-réception des ordres (car l'Empereur essaya d'en donner à cet égard et dans ce sens), la crainte de déranger le plan principal, celle de se charger d'une trop haute responsabilité, etc., etc.

Mais ne serait-ce pas bien plus encore parce que le véritable foyer de ces hautes conceptions et de leurs héroïques accomplissements ne résidait qu'en Napoléon, et que là où il n'était plus, ainsi qu'on l'a pu remarquer souvent, les choses redevenaient abandonnées à leur marche ordinaire?

Quoi qu'il en soit, quelque chose de la sorte fut pourtant suggéré, au moment de la capitulation de Dantzick, au général en chef commandant l'armée de cette place. L'idée vint d'un officier bien inférieur, il est vrai, mais dont la témérité, l'audace et les succès lui devenaient peut-être quelques titres pour émettre une telle opinion : c'était *le capitaine de Chambure*, le chef de cette célèbre compagnie franche qui se couvrit de gloire durant le siège. Elle avait été composée, pour le service même du siège, de cent hommes d'élite tirés des plus notoirement intrépides de tous les corps de l'armée; elle justifia, surpassa même tout ce qu'on en attendait; les assiégeants, terrifiés par ses coups, l'honorèrent de l'épithète d'*infernale*. On la vit débarquer la nuit sur les derrières de l'armée russe, égorger ses sentinelles, enclouer les canons, brûler les magasins, détruire les parcs, mettre en péril la personne des généraux même, et regagner la place en traversant le camp ennemi, marchant sur le ventre de tous ceux qui s'opposaient à son passage. Ces faits et beaucoup d'autres sont consacrés dans les ordres du jour de cette armée.

Assurément, dans les temps ordinaires qui nous ont devancés, il n'est pas un de ces actes qui n'eût suffi pour immortaliser chacun de ceux qui y avaient pris part. Et même parmi les prodiges de nos jours, ils méritaient encore d'être distingués. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, voulut voir le brave Chambure, qui avait été criblé de blessures; il lui fut amené par le ministre de la guerre, il se trouva dès lors désigné pour commander un corps de partisans sur la frontière orientale de la France; il s'y montra digne de lui-même. Deux

officiers anglais tomberent entre ses mains au cœur même de la France, et au moment de la violente exaspération que causaient nos nouveaux revers; de Chambure les sauva de la fureur des siens; leurs équipages, leurs effets furent même respectés. Le croira-t-on? à peu de temps de là, cet officier, dont le courage, la loyauté, la délicatesse surtout eussent mérité une couronne, fut condamné, par un tribunal français, aux galères à perpétuité, à la marque et au carcan, pour avoir détroussé, était-il dit, sur le grand chemin, deux officiers ennemis! Telle était la justice des partis! Quelles monstrueuses aberrations ne peuvent pas exercer les troubles civils sur le jugement et la conscience!

Le colonel Chambure n'eut plus qu'à se dérober par une prompte expatriation; vainement chercha-t-il à faire connaître de loin la vérité; vainement les deux officiers anglais eux-mêmes donnèrent-ils la plus grande publicité à leurs témoignages, à leur reconnaissance; ce ne fut qu'après bien du temps écoulé, et dans un moment de bonace politique, qu'il lui devint possible d'en appeler de nouveau devant les tribunaux, en venant leur livrer sa personne; et ils déclarèrent cette fois qu'il n'y avait pas même lieu à inculpation; certes voilà un des traits caractéristiques du temps.

Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de sa maison même. — Ses idées religieuses.

Vendredi 7, samedi 8.

Dans une longue conversation privée du matin, l'Empereur aujourd'hui revenait sur toutes les horreurs de notre situation présente, et épuisait les chances d'un meilleur avenir.

A la suite de tous ces objets, que je ne puis rendre ici, s'abandonnant à son imagination, il disait qu'il n'y avait plus pour lui de séjour que l'Angleterre et l'Amérique. Celui de son inclination, disait-il, serait l'Amérique, parce qu'il serait vraiment libre, et qu'il n'aspirait plus qu'à l'indépendance et au repos; et il faisai alors son roman. Il se voyait près de son frère Joseph, entouré d'une petite France, etc., etc.

Toutefois la politique, remarquait-il, pouvait décider pour l'Angleterre. Il devait demeurer peut-être l'esclave des événements. Il se devait, après tout, à un peuple qui avait fait plus pour lui qu'il ne lui avait rendu lui-même à son tour, etc.; et alors il faisait encore son roman, etc., etc.

De là, la conversation allant toujours, l'Empereur ne revenait pas de s'être convaincu que beaucoup de ceux qui l'entouraient et qui formaient sa cour croyaient la plupart des absurdités et des balivernes qui avaient été débitées sur son compte, et allaient jusqu'à douter de la fausseté des horreurs dont on souillait son caractère. Qu'ainsi, nous le croyions cuirassé au milieu de nous, soumis aux pressentiments et au fatalisme, sujet à des accès de rage ou d'épilepsie; ayant étranglé Pichegru, fait couper le cou à un petit capitaine anglais, etc... Et sa sortie contre nous était en quelque sorte méritée; nous étions obligés d'en convenir; seulement nous avions à répondre que bien des circonstances se réunissaient pour que le gros de son entourage d'alors demeurât encore le vulgaire. Nous apercevions souvent sa personne, disais-je; mais nous n'avions jamais aucune communication avec lui: tout demeurait mystère pour nous. Au-

cune voix ne s'élevait pour réfuter, tandis qu'il en était une foule dans l'ombre, et quelques-unes des plus rapprochées de lui, qui, par travers d'esprit ou mauvaise intention, ne semblaient occupées qu'à insinuer sans cesse. Quant à moi, je confessais de bonne foi n'avoir eu d'idée certaine de son caractère qu'ici, bien que j'eusse à me féliciter de l'avoir réellement en partie deviné. « Et pourtant, répliquait-il à cela, vous m'avez vu et entendu souvent au Conseil d'Etat. »

Le soir, après le dîner, la conversation tomba sur la religion. L'Empereur s'y est arrêté longtemps. Je vais en transcrire ici avec soin le résumé, comme tout à fait caractéristique sur un point qui a dû exercer sans doute souvent la curiosité de plusieurs.

L'Empereur, après un mouvement très vif et très chaud, a dit: « Tout proclame l'existence d'un Dieu, c'est indubitable [1]; mais toutes nos religions sont évidemment les enfants des hommes. Pourquoi y en avait-il tant? pourquoi la nôtre n'avait-elle

1. Depuis mon retour en Europe, je tiens de M. l'évêque Grégoire qu'au plus fort de la crise du concordat, mandé avant le jour à la Malmaison, quand il y arriva, le premier consul se promenait déjà dans une allée, discutant vivement avec le sénateur Volmey. « Oui, monsieur, lui disait-il, on dira ce qu'on voudra, mais il faut au peuple une religion et surtout de la croyance; et quand je dis le peuple, monsieur, je ne prétends pas encore dire assez, car moi-même », et il étendait en cet instant ses bras avec une espèce d'inspiration enthousiaste vers le soleil, qui précisément en cet instant apparaissait radieux à l'horizon: « Moi-même, exprimait-il avec chaleur, à la vue d'un tel spectacle, je me surprends à être ému, entraîné, convaincu »; et se tournant vers l'abbé Grégoire, il lui dit: « Et vous, monsieur, qu'en dites-vous? » A quoi celui-ci n'eut qu'à répondre qu'un pareil spectacle était bien fait pour donner lieu aux plus sérieuses et aux plus fécondes méditations.

pas toujours existé ? pourquoi était-elle exclusive ? que devenaient les hommes vertueux qui nous avaient devancés ? pourquoi ces religions se décriaient-elles, se combattaient-elles, s'exterminaient-elles ? pourquoi cela a-t-il été de tous les temps, de tous les lieux ? C'est que les hommes sont toujours les hommes, c'est que les prêtres ont toujours glissé partout la fraude et le mensonge. Toutefois, disait l'Empereur, dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base et de racine. Elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis, l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez Mlle Lenormand, chez toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. » Quelqu'un ayant osé lui dire qu'il pourrait se faire qu'il finît par être dévot, l'Empereur a répondu avec l'air de la conviction qu'il craignait que non, et qu'il le prononçait à regret ; car c'était sans doute une grande consolation ; que toutefois son incrédulité ne venait ni de travers ni de libertinage d'esprit, mais seulement de la force de sa raison. « Cependant, ajoutait-il, l'homme ne doit jurer de rien sur tout ce qui concerne ses derniers instants. En ce moment, sans doute, je crois bien que je mourrai sans confesseur ; et néanmoins voilà un tel, montrant l'un de nous, qui me confessera peut-être. Je suis bien loin d'être athée, assurément ; mais je ne puis croire tout ce que l'on m'enseigne en dépit de ma raison, sous peine d'être faux et hypocrite.

« Sous l'Empire, et surtout après le mariage de Marie-Louise, on fit tout au monde pour me porter, à la manière de nos rois, à aller en grande pompe communier à Notre-Dame; je m'y refusai tout à fait: je n'y croyais pas assez, disais-je, pour que ce pût m'être bénéficiel, et je croyais trop encore pour m'exposer froidement à un sacrilège. » A cela, comme on citait quelqu'un qui s'était vanté en quelque sorte de n'avoir pas fait sa première communion: « C'est fort mal à lui, a repris l'Empereur: il a manqué là à son éducation, ou l'on s'est rendu coupable vis-à-vis d'elle. » Puis continuant son sujet: « Dire d'où je viens, ce que je suis, où je vais, est au-dessus de mes idées, et pourtant tout cela est. Je suis la montre qui existe et qui ne se connaît pas. Toutefois, le sentiment religieux est si consolant que c'est un bienfait du Ciel que de le posséder. De quelle ressource ne nous serait-il pas ici? quelle puissance pourraient avoir sur moi les hommes et les choses, si prenant en vue de Dieu mes revers et mes peines, j'en attendais le bonheur futur pour récompense!... A quoi n'aurais-je pas droit, moi qui ai traversé une carrière aussi extraordinaire, aussi orageuse, sans commettre un seul crime; et j'ai pu tant en commettre! Je puis paraître devant ce tribunal de Dieu, je puis attendre son jugement sans crainte. Il n'entreverra jamais au-dedans de moi l'idée de l'assassinat, de l'empoisonnement, de la mort injuste ou préméditée, si commune dans les carrières qui ressemblent à la mienne. Je n'ai voulu que la gloire, la force, le lustre de la France: toutes mes facultés, tous mes efforts, tous mes moments étaient là. Ce ne saurait être un crime, je n'ai vu là que des vertus! Quelle

serait donc ma jouissance, si le charme d'un avenir futur se présentait à moi pour couronner la fin de ma vie, etc., etc. »

... Plus loin, il disait: « Mais comment pouvoir être convaincu par la bouche absurde, par les actes iniques de la plupart de ceux qui nous prêchent. Je suis entouré de prêtres qui me répètent sans cesse que leur règne n'est pas de ce monde, et ils se saisissent de tout ce qu'ils peuvent. Le pape est le chef de cette religion du ciel, et il ne s'occupe que de la terre. Que de choses celui d'aujourd'hui, qui assurément est un brave et saint homme, m'offrait pour retourner à Rome! La discipline de l'Eglise, l'institution des évêques, ne lui étaient plus rien, s'il pouvait à ce prix redevenir prince temporel. Aujourd'hui même, il est l'ami de tous les protestants, qui lui accordent tout parce qu'ils ne le craignent pas. Il n'est l'ennemi que de l'Autriche catholique, parce que celle-ci serre de près son territoire, etc.

«... Nul doute, du reste, continuait-il encore que mon espèce d'incrédulité ne fût, en ma qualité d'Empereur, un bienfait pour les peuples; et autrement, comment aurais-je pu exercer une véritable tolérance; comment aurais-je pu favoriser avec égalité des sectes aussi contraires, si j'avais été dominé par une seule? Comment aurais-je conservé l'indépendance de ma pensée et de mes mouvements, sous la suggestion d'un confesseur qui m eût gouverné par les craintes de l'enfer? Quel empire un méchant, le plus stupide des hommes, ne peut-il pas, à ce titre, exercer sur ceux qui gouvernent les nations? N'est-ce pas alors le moucheur de chandelles qui, dans les coulisses, peut faire

mouvoir à son gré l'Hercule de l'Opéra? Qui doute que les dernières années de Louis XIV n'eussent été bien différentes avec un autre confesseur? J'étais tellement pénétré de ces vérités, que je me promettais bien de faire en sorte, autant qu'il eût été en moi, d'élever mon fils dans la même ligne religieuse où je me trouve, etc., etc. »

L'Empereur a terminé cette conversation en envoyant mon fils chercher l'Evangile, et le prenant au commencement, il ne s'est arrêté qu'après le discours de Jésus sur la montagne. Il se disait ravi, extasié de la pureté, du sublime et de la beauté d'une telle morale, et nous tous l'étions de même.

Portrait des directeurs. — Anecdotes. — 18 Fructidor.

Dimanche 9.

L'Empereur a beaucoup parlé de la création du Directoire; il l'avait installé, se trouvant alors commandant en chef de l'armée de l'intérieur. Cela l'a conduit à passer en revue les cinq directeurs dont il a donné les portraits et le caractère. Il a peint leurs ridicules et leurs fautes, ce qui a conduit aux événements de Fructidor, et a fourni un grand nombre de choses fort curieuses. Voici ce que j'en ai recueilli, partie de ses conversations perdues, partie de ses dictées sur les campagnes d'Italie.

« *Barras,* disait l'Empereur, d'une des bonnes familles de Provence, était officier au régiment de l'Ile-de-France; à la révolution, il fut nommé député à la Convention nationale par le département du Var. Il n'avait aucun talent pour la tribune, et nulle habitude de travail. Après le 31 mai, il fut nommé, avec Fréron, commissaire à l'armée d'Italie et en Provence, alors foyer de la guerre

civile. De retour à Paris, il se jeta dans le parti thermidorien ; menacé par Robespierre, ainsi que Tallien et tout le reste du parti de Danton, ils se réunirent, et firent la journée du 9 Thermidor. Au moment de la crise, la Convention le nomma pour marcher contre la Commune, qui s'était insurgée en faveur de Robespierre ; il réussit.

« Cet événement lui donna une grande célébrité. Tous les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France.

« Le 12 Vendémiaire, au moment de la crise, on imagina, pour se défaire subitement des trois commissaires près de l'armée de l'intérieur, de réunir dans sa personne les pouvoirs de commissaire et ceux de commandant de cette armée. Mais les circonstances étaient trop graves pour lui ; elles étaient au-dessus de ses forces : Barras n'avait pas fait la guerre ; il avait quitté le service n'étant que capitaine ; il n'avait d'ailleurs aucune connaissance militaire.

« Les événements de Thermidor et de Vendémiaire le portèrent au Directoire : il n'avait point les qualités nécessaires pour cette place ; il fit mieux que ceux qui le connaissaient n'attendaient de lui.

« Il donna de l'éclat à sa maison ; il avait un train de chasse, et faisait une dépense considérable. Quand il sortit du Directoire au 18 Brumaire, il lui restait encore une grande fortune ; il ne la dissimulait pas. Cette fortune n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir influé sur le dérangement des finances ; mais la manière dont il l'avait acquise, en favorisant les fournisseurs, altéra la morale publique.

« Barras était d'une haute stature ; il parla quelquefois dans des moments d'orage, et sa voix couvrait alors la salle. Ses facultés morales ne lui permettaient pas d'aller au delà de quelques phrases. La passion avec laquelle il parlait l'aurait fait prendre pour un homme de résolution. Il ne l'était point ; il n'avait aucune opinion faite sur aucune partie de l'administration publique.

« En Fructidor, il forma avec Rewbell et La Réveillère-Lepaux, la majorité contre Carnot et Barthélemi ; après cette journée, il fut en apparence l'homme le plus considérable du Directoire ; mais en réalité, c'était Rewbell qui avait la véritable influence des affaires. Barras soutint constamment en public le rôle d'un ami chaud de Napoléon. Lors du 30 Prairial, il eut l'adresse de se concilier le parti dominant dans l'Assemblée, et ne partagea pas la disgrâce de ses collègues.

« *La Réveillère-Lepaux*, natif d'Angers, était de la très petite bourgeoisie, petit, bossu, de l'extérieur le plus désagréable qu'on puisse imaginer : c'était un véritable Esope. Il écrivait passablement ; son esprit était de peu d'étendue, il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes. Il fut alternativement dominé, selon les temps, par Carnot et Rewbell. Le Jardin des Plantes, et la *théophilanthropie*, nouvelle religion dont il avait la manie de vouloir être fondateur, faisaient toute son occupation. Du reste, il était patriote chaud et sincère, honnête homme, citoyen probe et instruit ; il entra pauvre au Directoire, et en sortit pauvre. La nature ne lui avait accordé que les qualités d'un magistrat subalterne. »

Napoléon, après son retour de l'armée d'Italie,

se trouva, sans qu'il en pût deviner la cause, l'objet tout particulier du soin, de l'attention et des cajoleries du directeur, La Réveillère, qui un jour lui offrit un dîner, *strictement* en famille, « et cela, disait-il, pour être plus ensemble ». Le jeune général l'accepta; et, en effet, il ne s'y trouvait que la femme et la fille du directeur; et tous les trois, par parenthèse, disait l'Empereur, étaient trois chefs-d'œuvre de laideur. Après le dessert, les deux femmes se retirèrent, et la conversation devint sérieuse. La Réveillère s'étendit longuement sur les inconvénients de notre religion, la nécessité néanmoins d'en avoir une, et vanta en grand détail les avantages de celle qu'il prétendait instituer : *la Théophilanthropie*. « Je commençais à trouver la conversation longue et un peu lourde, quand tout à coup se frottant les mains avec satisfaction et d'un air malin : De quel prix serait pourtant une acquisition comme la vôtre? de quelle utilité, de quel poids ne serait pas votre nom? et comme cela serait glorieux pour vous? Allons, qu'en pensez-vous? Le jeune général était loin de s'attendre à une pareille proposition; toutefois il répondit avec humilité qu'il ne se sentait pas digne d'un tel honneur; et puis, que dans les routes obscures il avait pour principe de suivre ceux qui le devançaient; qu'ainsi il était résolu de faire là-dessus comme avaient fait son père et sa mère. Une réponse si positive fit bien voir au grand-prêtre qu'il n'y avait rien à faire, et il en demeura là; mais aussi, depuis, plus de petits soins ni de cajoleries pour le jeune général.

« *Rewbell*, disait l'Empereur, natif d'Alsace, était un des meilleurs avocats de Colmar. Il avait

de l'esprit, esprit qui caractérise un bon praticien; il influença presque toujours les délibérations, prenait facilement des préjugés, croyait peu à la vertu, était d'un patriotisme assez exalté. C'est un problème que de savoir s'il s'est enrichi au Directoire: il était environné de fournisseurs, il est vrai; mais, par la tournure de son esprit, il serait possible qu'il se fût plu seulement dans la conversation d'hommes actifs et entreprenants, et qu'il eût joui de leurs flatteries sans leur faire payer les complaisances qu'il avait pour eux. Il avait une haine particulière contre le système germanique: il a montré de l'énergie dans les Assemblées, soit avant ou après sa magistrature; il aimait à travailler et à agir; il avait été membre de la Constituante et de la Convention: celle-ci le nomma commissaire à Mayence, où il montra peu de caractère et nul talent militaire; il contribua à la reddition de la place, qui pouvait encore se défendre. Il avait, comme les praticiens, un préjugé d'état contre les militaires.

« *Carnot,* natif de Bourgogne, était entré très jeune dans le génie, et soutint dans son corps le système de Montalembert. Il passait pour un original parmi ses camarades, et était déjà chevalier de Saint-Louis lors de la révolution, qu'il embrassa chaudement. Il fut nommé à la Convention, et membre du Comité de salut public avec Robespierre, Barrère, Couthon, Saint-Just, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, etc. Il montra une grande exaltation contre les nobles, ce qui lui occasionna plusieurs querelles avec Robespierre, qui, sur les derniers temps, en protégeait un grand nombre.

« Carnot était travailleur, sincère dans tout, mais sans intrigues, et facile à tromper. Il fut employé auprès de Jourdan comme commissaire de la Convention au déblocus de Maubeuge, où il rendit des services; au Comité de salut public, il dirigea les opérations de la guerre, et il fut utile; du reste, sans expérience ni habitude de la guerre. Il montra toujours un grand courage moral.

Après Thermidor, lorsque la Convention mit en arrestation tous les membres du Comité de salut public excepté lui, Carnot voulut partager leur sort. Cette conduite fut d'autant plus noble, que l'opinion publique était violemment prononcée contre le Comité. Il fut nommé membre du Directoire après Vendémiaire; mais depuis le 9 Thermidor il avait l'âme déchirée par les reproches de l'opinion publique, qui attribuait au Comité tout le sang qui avait coulé sur les échafauds. Il sentit le besoin d'acquérir de l'estime, et en croyant diriger lui-même, il se laissa entraîner par des meneurs du parti de l'étranger. Alors il fut porté aux nues; mais il ne mérita pas les éloges des ennemis de la patrie; il se trouva placé dans une fausse position, et succomba en Fructidor.

« Après le 18 Brumaire, Carnot fut rappelé et mis au ministère de la guerre par le premier consul, il eut beaucoup de querelles avec le ministre des finances et le directeur du trésor Dufrènes, dans lesquelles il est juste de dire qu'il avait toujours tort. Enfin il quitta le ministère, persuadé qu'il ne pourrait plus aller faute d'argent.

« Membre du Tribunat, il parla et vota contre l'Empire; mais sa conduite toujours droite ne donna point d'ombrage à l'administration. Plus

tard, il fut fait inspecteur en chef aux revues, et reçut de l'Empereur une pension de retraite de vingt mille francs.

« Tant que les choses prospérèrent, l'Empereur n'en entendit point parler ; mais après la campagne de Russie, lors des malheurs de la France, Carnot demanda du service : la ville d'Anvers lui fut confiée ; il s'y comporta bien. Au retour de 1815, l'Empereur, après quelque hésitation, le nomma ministre de l'intérieur, et il n'eut pas lieu de s'en plaindre : il le trouva fidèle, probe, travailleur, et toujours vrai. Nommé membre de la commission du gouvernement provisoire au mois de juin, et peu propre à cette fonction, il y fut joué.

« *Le Tourneur de la Manche* est né en Normandie ; il avait été officier dans le génie avant la révolution. On a peine à s'expliquer comment il fut nommé au Directoire ; ce ne peut être que par une de ces bizarreries attachées aux grandes assemblées. Il était de peu d'esprit, de peu d'instruction et d'un petit caractère. Il y avait à la Convention cinq cents députés qui lui étaient préférables ; du reste il était probe et honnête homme : il sortit pauvre du Directoire. »

Le Tourneur se rendit la fable et la risée de Paris. Il vint, dit-on, de son département prendre possession au Directoire, dans un chariot, avec sa gouvernante, ses ustensiles de cuisine, sa basse-cour. Les mauvais plaisants de la capitale l'ajustèrent, et il fut aussitôt noyé. On le faisait revenir du Jardin des Plantes, où il était accouru tout d'abord, et raconter ce qu'il y avait trouvé de rare ; et, comme on lui demandait s'il y avait vu *Lacé-*

pède, il s'étonnait fort de l'avoir passée, assurant qu'on ne lui avait montré que *la girafe*[1].

« A peine le Directoire fut établi qu'il se compromit à tous les yeux par de grands travers d'esprit, de mœurs et de combinaisons. Ce ne furent que fautes et absurdités; il se trouva discrédité, perdu, au moment même de son apparition. Les directeurs, étourdis de leur élévation, songèrent à se donner des manières, et coururent après le bon ton. Pour mieux y réussir, chacun des directeurs se composa une petite cour, où fut accueillie la haute classe, jusque-là disgraciée et leur ennemie naturelle; tandis qu'on en repoussait la masse des anciennes connaissances, celle des camarades, comme trop vulgaire désormais. Tous ceux qui, dans la révolution, avaient montré plus d'énergie que les membres du Directoire, ou avaient marché avec eux, leur devinrent importuns et furent aussitôt éloignés: le Directoire donna donc à rire à l'un des deux partis, et s'aliéna l'autre. Les cinq petites cours exigeaient d'autant plus de servitude qu'elles étaient subalternes et ridicules; mais un grand nombre d'hommes ne purent se résoudre à plier devant des formes que ni les circonstances récentes, ni la nature du gouvernement, ni le prestige des gouvernants ne pouvaient faire admettre.

« Cependant tout ce que le Directoire fit pour gagner les salons de Paris ne lui réussit pas; il n'acquit aucune influence sur eux, et le parti des Bourbons gagna du terrain. Lorsque le Directoire s'en aperçut, il revint brusquement en arrière;

1. On m'a assuré, depuis, qu'une partie de ces quolibets étaient étrangers à Le Tourneur, et ne devaient regarder que Letourneux, ministre vers ces temps-là.

mais alors il ne trouva plus les républicains qu'il avait aliénés. Ce furent donc des oscillations perpétuelles qui ressemblaient à des caprices ; on naviguait sans direction, on n'avait aucun but, on n'était pas un. On ne voulait ni terreur ni royalisme ; mais on ne savait pas prendre la route qui devait faire arriver.

« Le Directoire crut alors remédier à ces incertitudes, et éviter ces perpétuelles oscillations, en frappant à la fois les deux partis extrêmes, qu'ils l'eussent mérité ou non : s'il faisait arrêter un royaliste qui avait conspiré ou troublé la tranquillité publique, il faisait au même instant arrêter un républicain, n'eût-il rien fait. Ce système s'appela *la bascule politique*. L'injustice, la fausseté de ce système discrédita le gouvernement ; toutes les âmes se resserrèrent ; ce fut un gouvernement de plomb. Tous les sentiments vrais et généreux furent contre le Directoire.

« Les gens d'affaires, les agioteurs, les intrigants s'emparèrent des ressorts et eurent tout crédit ; les places furent données à des hommes vils, à des protégés ou à des parents ; la corruption s'introduisit dans toutes les branches de l'administration ; les dilapidateurs l'eurent bientôt senti, et purent agir sans crainte. Les affaires étrangères, les armées, les finances, l'intérieur, tout se ressentit d'un système aussi vicieux.

« Un tel état de choses amoncela bientôt un orage politique et l'on marcha à grands pas vers la crise de Fructidor.

« A cette époque, la manière du Directoire continuait d'être molle, capricieuse, incertaine ; des émigrés rentrés, des journalistes aux gages de

l'étranger, flétrissaient audacieusement les meilleurs patriotes. La rage des ennemis de la gloire nationale irritait, exaspérait les soldats de l'armée d'Italie; ceux-ci se prononçaient hautement contre eux; les conseils, de leur côté, ne parlaient plus que prêtres, cloches et émigrés; ils agissaient en vrais contre-révolutionnaires: aussi tous les officiers de l'armée qui avaient plus ou moins marqué dans les départements, dans les bataillons volontaires, ou même dans les troupes de ligne, se sentant attaqués dans ce qui les touchait de plus près, irritaient encore la colère de leurs soldats; tous les esprits étaient enflammés.

« Dans une circonstance aussi orageuse, quel parti devait prendre le général de l'armée d'Italie? Il s'en présentait trois:

« 1° Se ranger du parti dominant dans les conseils? Mais il était déjà trop tard; l'armée se prononçait, et les meneurs du parti, les orateurs du conseil, en l'attaquant sans cesse, lui et l'armée, ne lui laissaient plus la possibilité de prendre cette résolution.

« 2° De prendre le parti du Directoire et de la république? C'était le plus simple, celui du devoir, l'impulsion de l'armée, celui même où l'on se trouvait déjà engagé; car tous les écrivains restés fidèles à la révolution s'étaient déclarés d'eux-mêmes les ardents défenseurs et les apologistes zélés de l'armée et de son chef.

« 3° De dominer les deux factions en se présentant franchement dans la lutte comme régulateur de la république? Mais quelque fort que Napoléon se sentît de l'appui des armées, quelque accrédité qu'il fût en France, il ne pensait pas qu'il

fût encore dans l'esprit du temps, ni dans l'opinion publique, de lui permettre une marche aussi audacieuse. Et d'ailleurs, quand ce troisième parti eût été son but secret, il n'eût pu y arriver immédiatement et sans avoir au préalable épousé un des deux partis qui se partageaient en ce moment l'arène politique. Il fallait de nécessité d'abord se ranger ou du côté des conseils, ou du côté du Directoire, lors même qu'on eût voulu former un tiers parti.

« Ainsi, des trois partis à prendre, le troisième pour son exécution, rentrait dans l'un des deux premiers : depuis le renouvellement des conseils et l'attaque déjà formée par eux contre Napoléon, l'un des deux autres, le premier lui était absolument interdit. Cette analyse, faisait observer l'Empereur, ressortait tout naturellement d'une profonde méditation sur les circonstances actuelles de la France. Le général n'avait donc rien à faire qu'à laisser aller les événements, et seconder l'impulsion naturelle de ses troupes. De là l'adresse de l'armée d'Italie et le fameux ordre du jour de son général.

« Soldats, je le sais, disait-il, votre cœur est plein d'angoisses sur les malheurs de la patrie; mais si les menées de l'étranger pouvaient l'emporter, nous volerions du sommet des Alpes avec la rapidité de l'aigle, pour défendre cette cause qui nous a déjà coûté tant de sang. »

« Ces mots décidèrent la question : les soldats, en délire, voulaient tous marcher sur Paris, le contre-coup en retentit aussitôt dans la capitale. Il s'y fit une véritable explosion ; et le Directoire, que chacun croyait perdu, qui l'instant d'auparavant chancelait seul et abandonné, se trouva tout à coup

fort de l'opinion publique; il prit aussitôt l'attitude et la marche d'un parti triomphant, il terrassa à l'instant tous ses ennemis.

« Le général de l'armée d'Italie avait fait porter l'adresse de ses soldats au Directoire par Augereau, parce qu'il était de Paris, et fort prononcé dans les idées du moment.

« Cependant les politiques du temps se demandèrent : Qu'aurait fait Napoléon, si les conseils l'eussent emporté; si cette faction, qui fut vaincue, avait au contraire culbuté le Directoire? Dans ce cas, il paraît qu'il était décidé à marcher sur Lyon et Mirbel avec quinze mille hommes. Là se fussent aussitôt ralliés à lui tous les républicains du Midi et de la Bourgogne. Les conseils, victorieux, n'auraient pas été trois ou quatre jours sans se diviser violemment; car si ses membres étaient uniformes dans leur marche contre le Directoire, on savait qu'ils étaient loin de l'être dans le but ultérieur qu'ils se proposaient. Les meneurs, tels que Pichegru, Imbert-Colomès et autres, vendus à l'étranger, poussaient violemment au royalisme et à la contre-révolution; tandis que Carnot et autres voulaient des résultats tout à fait contraires. La confusion et l'anarchie n'eussent donc pas manqué d'être aussitôt dans l'État. Alors toutes les classes des citoyens, toutes les factions auraient vu avec plaisir dans Napoléon une ancre de salut, un point de ralliement, seul propre à sauver tout à la fois et de la terreur royale et de la terreur démagogique. Il devait donc arriver facilement à Paris, et s'y trouver naturellement porté à la tête des affaires par le vœu et l'assentiment de tous les partis. La majorité des conseils était forte et positive, à la vérité; mais

c'était uniquement contre les directeurs. Elle devait se diviser à l'infini, sitôt qu'ils seraient renversés.

« Le choix de trois nouveaux directeurs venant à mettre au grand jour la véritable intention des mesures de la contre-révolution, l'immensité des citoyens, dans leur effroi, allaient se précipiter vers Napoléon déployant l'oriflamme national; car les vrais contre-révolutionnaires étaient, au fait, en petit nombre, et leurs prétentions trop ridicules et trop absurdes. Tout eût plié devant Napoléon, l'eût-on appelé César ou Cromwel. Il marchait avec une religion, un parti dont les idées étaient fixes et populaires; il était maître de ses soldats, les caisses de l'armée étaient pleines; il possédait tous les autres moyens propres à s'assurer leur constance et leur fidélité; et il s'agissait de dire si Napoléon, dans le secret de son cœur, n'aurait pas désiré que les affaires eussent pris cette tournure? Nous penserions que oui. Que le triomphe de la majorité des conseils fût son désir et son espérance, nous sommes portés à le croire par le fait suivant: c'est que dans le moment de la crise entre les deux factions, un arrêté secret, signé des trois membres composant le parti du Directoire, lui demanda trois millions pour soutenir l'attaque des conseils, et que Napoléon, sous divers prétextes, ne les envoya pas, quoique cela lui fût facile; et l'on sait qu'il n'est pas dans son caractère d'hésiter pour des mesures d'argent.

« Aussi, quand la lutte fut finie, et que le Directoire triomphant se plut à déclarer tout haut qu'il devait toute son existence à Napoléon, il conserva néanmoins dans le cœur quelques sentiments vagues que Napoléon n'avait embrassé son parti que

dans l'espoir de le voir culbuté, et de se mettre à sa place.

« Quoi qu'il en soit, après le 18 Fructidor, l'ivresse de l'armée fut au comble, et le triomphe de Napoléon complet. Mais le Directoire, malgré sa reconnaissance apparente, l'entoura dès ce moment de nombreux agents qui épièrent ses pas et cherchèrent à pénétrer ses pensées.

« La position de Napoléon était délicate, quoique sa conduite eût été si régulière et si parfaite, qu'encore même à présent nous n'entretenons que de simples conjectures sur cet objet; seulement, c'est dans cette délicatesse de position que nous croyons trouver les principales raisons de la conclusion de la paix à Campo-Formio, du refus de demeurer au congrès de Rastadt, et enfin de l'entreprise de l'expédition d'Egypte.

« Comme il arrive toujours en France, aussitôt après le 18 Fructidor, le parti vaincu disparut tout à coup, et la majorité du Directoire triompha sans modération. Il devint tout, et réduisit les conseils à rien.

« Napoléon sentit alors la nécessité de la paix, qui, terminant les affaires actuelles, lui donnerait une nouvelle popularité : il avait tout à craindre de la continuation de la guerre; elle pouvait fournir à ceux qui l'auraient suspecté, des prétextes faciles de lui nuire; on pouvait vouloir l'exposer dans des situations difficiles, et se servir contre lui du concours des autres généraux.

« Deux des plus célèbres d'alors avaient manifesté des dispositions authentiques dans cette grande affaire de Fructidor : c'était Moreau et Hoche.

« Moreau s'était tout à fait montré contre le

Directoire ; et, par une conduite pusillanime et répréhensible, il se perdit tout à la fois sous le rapport du devoir et sous celui du point d'honneur.

« Hoche fut en entier pour le Directoire; cédant à la fougue de son caractère, il fit marcher sur Paris une partie de son armée, manqua son but par trop d'impétuosité. Ses troupes furent contremandées par la puissance des conseils, et lui-même fut obligé de se sauver de Paris dans la crainte de se voir arrêté par ces mêmes conseils.

« Hoche n'avait donc rien fait pour le succès de cette journée; il y avait même nui par trop de zèle; mais il avait montré un homme tout dévoué, et la majorité du Directoire pouvait se fier aveuglément à lui, bien que son imprudence eût manqué de le perdre.

« Cette même majorité du Directoire doutait au contraire de Napoléon, qui l'avait fait triompher; il lui restait toujours que ce général avait pu calculer que le Directoire succomberait sous les conseils, et qu'il pourrait s'élever sur ses ruines.

« Cependant, comment le Directoire pouvait-il arranger cette pensée avec les actes de ce général qui avait tout mis dans la balance pour le faire triompher? car il est évident que, sans l'ordre du jour de Napoléon et l'adresse de son armée, le Directoire était perdu.

« Des personnes bien instruites pensent qu'au vrai Napoléon n'avait pas assez calculé son influence personnelle en France, qu'il s'en était laissé imposer par les libelles et les journaux dirigés contre lui; qu'il avait cru les mesures qu'il prenait propres, non à faire triompher tout à fait le Directoire, mais juste ce qu'elles devaient être pour devenir lui.

même le sauveur et le vrai soutien de la République. Ces personnes ajoutent qu'au moment où les officiers que Napoléon avait à Paris et toute la correspondance de la France lui eurent appris que sa proclamation avait du soir au matin changé tout à fait l'esprit de l'intérieur, alors seulement il s'aperçut qu'il avait trop fait. Nous nous rangerions d'autant plus volontiers à cette opinion, que nous ne saurions comprendre comment Napoléon aurait pensé sérieusement à conserver trois directeurs dont il ne faisait aucun cas. Celui de tous qu'il estimait (Carnot) était du parti opposé, et nous savons qu'il était indigné de la corruption ou de la faiblesse des autres.

« Le nommé Bottot, agent intime de Barras, fut expédié auprès de Napoléon avec la mission secrète de le pénétrer, et de savoir pourquoi il n'avait pas envoyé les trois millions dont le Directoire avait eu tant de besoin.

« Bottot joignit le général français à Passeriano; il intrigua beaucoup dans les alentours de Napoléon; mais il trouva chacun très chaud pour le parti qui avait triomphé, et, ayant quelques intérêts à traiter pour lui-même, il finit par avouer, dans quelques conversations intimes, le secret de sa mission et les soupçons vagues du Directoire. Il avait été facilement détrompé par la simplicité de l'entourage du général, la franchise de Napoléon, et surtout l'élan de toute l'armée, et celui de l'Italie entière en sa faveur. Mais le Directoire eût-il eu raison, il n'eût pas été difficile, au milieu de cette atmosphère, avec des prévenances et quelques conversations naïves et simples, d'ôter à Bottot jusqu'au plus petit ombrage. Aussi écrivit-il à Paris

que les craintes conçues n'étaient que de véritables chimères, bien moins dangereuses que le mauvais esprit des gens qui voulaient les faire croire. Mais les trois millions, lui disait-on, d'où peut venir ce refus ? — Napoléon avait prouvé que l'ordre envoyé par le Directoire était mystérieux, irrégulier, et qu'environné de fripons qui avaient déjà si notoirement volé le trésor, il avait dû s'assurer prudemment de la vérité ; qu'il avait aussitôt expédié à Paris son aide de camp de confiance Lavalette, et qu'aussitôt que Lavalette lui eut mandé le véritable état des choses, les trois millions partaient, lorsque la journée se trouva décidée. »

Sur la diplomatie anglaise. — Lords Whitworth, Chatam. — Castlereagh, Cornwallis, Fox, etc., etc.

Lundi 10.

Aujourd'hui la suite de la conversation a conduit l'Empereur à dire que rien n'était dangereux et perfide comme les conversations officielles avec les agents diplomatiques anglais. « Les ministres anglais, disait-il, ne présentent jamais une affaire comme de leur nation à une autre nation, mais bien comme d'eux-mêmes à leur propre nation. S'embarrassant peu de ce qu'ont dit ou de ce que disent leurs adversaires, ils présentent hardiment ce qu'ont dit leurs agents diplomatiques, ou ce qu'ils leur font dire, se retranchant sur ce que ces agents ayant un caractère public, étant notariés, ils doivent avoir titre de foi dans leurs rapports. C'est ainsi, faisait-il observer, que les ministres anglais avaient, dans le temps, publié une longue conversation avec moi, Napoléon, sous le nom de lord

Whitworth, laquelle était entièrement fausse[1]. »

Cet ambassadeur avait sollicité une audience du premier consul, et des communications personnelles. Le premier consul, qui lui-même aimait à traiter directement les affaires, s'y prêta volontiers. « Mais ce fut pour moi, disait l'Empereur, une leçon qui changea ma méthode pour jamais. A compter de cet instant, je ne traitai plus officiellement d'affaires publiques que par l'intermédiaire de mon ministre des relations extérieures. Celui-là du moins pouvait donner un démenti authentique et formel; le souverain ne le pouvait pas.

« Il est entièrement faux, continuait l'Empereur, que notre entrevue personnelle ait eu rien qui sortît des bienséances accoutumées. Lord Whitworth lui-même, au sortir de la conférence, se trouvant avec d'autres ambassadeurs, leur dit en avoir été très satisfait, et qu'il ne doutait pas que toutes nos affaires ne se terminassent bien. Or, quel ne fut pas l'étonnement de ces mêmes ambassadeurs lorsqu'ils lurent, à quelque temps de là, dans les papiers anglais, le rapport de lord Whitworth, dans lequel il m'accusait de m'être livré à des emportements extrêmes et inconvenants. Nous avions alors des amis chauds parmi ces ambassadeurs, et quelques-uns furent jusqu'à témoigner leur surprise au diplomate anglais, en lui rappelant que cela ressem-

1. Nous tous qui avons été à Sainte-Hélène, nous tous qui avons vu et avons été pour quelque chose dans les faits allégués au parlement d'Angleterre par lord Bathurst, nous pouvons affirmer devant Dieu et devant les hommes que les ministres anglais n'ont pas cessé de mériter les justes reproches encourus au temps de lord Whitworth. Nombre d'Anglais, sur les lieux mêmes, en sont demeurés d'accord avec nous, et en ont rougi, ont-ils dit, pour leur pays !!!...

blait peu à ce qu'il leur avait dit au sortir de la conférence même. Lord Whitworth escobarda comme il put, mais n'en maintint pas moins les assertions du document officiel,

« Le fait, ajoutait l'Empereur, est que tous les agents politiques anglais sont dans le cas de faire deux rapports sur le même objet : l'un public et faux, pour les archives ministérielles, l'autre confidentiel et vrai, pour les seuls ministres ; et quand la responsabilité de ceux-ci se trouve en jeu, ils produisent le premier, qui, bien que faux, répond à tout et les met à couvert, Et c'est ainsi, disait l'Empereur, que les meilleures institutions deviennent vicieuses quand la morale cesse d'en être la base, et quand les agents ne sont plus conduits que par l'égoïsme, l'orgueil et l'insolence. Le pouvoir absolu n'a pas besoin de mentir ; il se tait. Le gouvernement responsable, obligé de parler, déguise et ment effrontément.

« C'est du reste une chose bien remarquable que dans ma grande lutte avec l'Angleterre son gouvernement ait eu l'art de jeter constamment tant d'odieux sur ma personne et mes actes ; qu'il se soit si impudemment récrié sur mon despotisme, mon égoïsme, mon ambition, ma perfidie, précisément quand lui seul était coupable de tout ce dont il osait m'accuser. Il fallait donc qu'il existât un bien fort préjugé contre moi, et que je fusse réellement bien à craindre, puisqu'on pouvait s'y laisser prendre. Je le conçois de la part des rois et des cabinets, il y allait de leur existence ; mais de la part des peuples ! ! !

« Les ministres anglais ne cessaient de parler de mes déceptions ; mais pouvait-il être rien de com-

parable à leur machiavélisme, à leur égoïsme durant tout le temps de bouleversement et les convulsions qu'ils alimentaient eux-mêmes ?

« Ils sacrifièrent la malheureuse Autriche en 1805, uniquement pour échapper à l'invasion dont je les menaçais.

Ils la sacrifièrent encore en 1809, seulement pour se mettre plus à l'aise sur la péninsule espagnole.

Ils sacrifièrent la Prusse en 1806, dans l'espoir de recouvrer le Hanovre.

Ils ne secoururent pas la Russie en 1807, parce qu'ils préféraient aller saisir des colonies lointaines, et qu'ils essayaient de s'emparer de l'Égypte.

Ils donnèrent le spectacle de l'infâme bombardement de Copenhague, en pleine paix, et du larcin de la flotte danoise par un vrai guet-apens.

Déjà ils avaient donné un pareil spectacle par la saisie, aussi en pleine paix, de quatre frégates espagnoles chargées de riches trésors ; ce qu'ils avaient opéré en véritable vol de grands chemins.

« Enfin, durant toute la guerre de la Péninsule, dont ils cherchent à prolonger la confusion et l'anarchie, on ne les voit s'empresser qu'à trafiquer des besoins et du sang espagnol, en faisant acheter leurs services et leurs fournitures au poids de l'or et des concessions.

« Quand toute l'Europe s'égorge à la faveur de leurs intrigues et de leurs subsides, eux ne s'occupent à l'écart que de leur propre sûreté, des avantages de leur commerce, de la souveraineté des mers et du monopole du monde. Pour moi, je n'avais jamais rien fait de tout cela, et, jusqu'à la malheureuse affaire d'Espagne qui du reste ne vient

qu'après celle de Copenhague, je puis dire que ma moralité demeure inattaquable. Mes transactions avaient pu être tranchantes, dictatoriales, mais jamais perfides.

« Et que l'on s'étonne, à présent, que l'on se demande comment il s'est fait qu'en 1814, l'Angleterre ayant été la vraie libératrice de l'Europe, aucun Anglais néanmoins n'ait pu faire un pas sur le continent sans trouver partout les malédictions, la haine, l'exécration !... C'est que tout arbre porte son fruit, que l'on ne recueille que ce que l'on a semé, et que tel devait être le résultat infaillible des méfaits de l'administration anglaise, de la dureté, de l'insolence des ministres à Londres, et de celles de leurs agents par tout le globe.

« Depuis un demi-siècle, les ministères anglais ont toujours été en baissant de considération et d'estime publiques. Jadis ils étaient disputés par de grands partis nationaux, caractérisés par de grands systèmes distincts; aujourd'hui ce ne sont plus que les débats d'une même oligarchie, ayant toujours le même but, et dont les membres discordants s'arrangent entre eux, à l'aide de concessions et de compromis : ils ont fait du cabinet de Saint-James une boutique.

« La politique de lord Chatam pouvait avoir ses injustices; mais il les proclamait du moins avec audace et énergie : elles avaient une certaine grandeur. M. Pitt y a introduit l'astuce et l'hypocrisie ; lord Castlereagh, son soi-disant héritier, y a réuni le comble de toutes les sortes de turpitudes et d'immoralités. Chatam se faisait gloire d'être un *marchand;* lord Castlereagh, au grand détriment de sa nation, s'est donné la jouissance de faire le *mon-*

sieur ; il a sacrifié son pays pour fraterniser avec les grands du continent, et, dès lors, a joint les vices du salon à la cupidité du comptoir ; la duplicité, la souplesse du courtisan, à la dureté, à l'insolence du parvenu.

« La pauvre Constitution anglaise est gravement compromise aujourd'hui : il y a loin de là aux Fox, aux Sheridan, aux Gray ; à ces grands talents, à ces beaux caractères de l'opposition, que l'oligarchie victorieuse a tant bafoués. »

« Lord Cornwalis, disait l'Empereur, est le premier Anglais qui m'ait donné une sérieuse bonne opinion de sa nation ; puis Fox ; et je pourrais encore ajouter ici, au besoin, l'amiral d'aujourd'hui (Malcolm).

« *Cornwalis,* disait-il, était dans toute l'étendue du terme un digne, brave et honnête homme. Lors du traité d'Amiens, et l'affaire convenue, il avait promis de signer le lendemain à une certaine heure : quelque empêchement majeur le retint chez lui ; mais il envoya sa parole. Le soir même, un courrier de Londres vint lui interdire certains articles ; il répondit qu'il avait signé, et vint apposer sa signature. Nous nous entendions à merveille ; je lui avais livré un régiment qu'il s'amusait fort à faire manœuvrer. En tout j'en ai conservé un agréable souvenir, et il est certain qu'une demande de lui eût eu plus d'empire sur moi, peut-être, que celle d'un souverain. Sa famille a paru le deviner ; on m'a fait quelquefois des demandes en son nom, elles ont toutes été satisfaites.

« *Fox* vint en France immédiatement après le traité d'Amiens. Il s'occupait d'une histoire des Stuart, et me fit demander à fouiller dans nos ar-

chives diplomatiques. J'ordonnai que tout fût mis à sa disposition. Je le recevais souvent; la renommée m'avait entretenu de ses talents; je reconnus bientôt en lui une belle âme, un bon cœur, des vues larges, généreuses, libérales, un ornement de l'humanité: je l'aimais. Nous causions souvent, et sans nul préjugé, sur une foule d'objets; quand je voulais l'asticoter, je le ramenais sur la machine infernale; je lui disais que ses ministres avaient voulu m'assassiner; il me combattait alors avec chaleur, et finissait toujours en me disant dans son mauvais français : *Premier consul, ôtez-vous donc cela de votre tête*. Mais il n'était pas convaincu sans doute de la bonté de sa cause, et il est à croire qu'il s'escrimait bien plus en défense de l'honneur de son pays, qu'en défense de la moralité des ministres. »

L'Empereur a terminé disant : « Il suffirait d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwalis pour faire la fortune morale d'une nation... Avec de telles gens, je me serais toujours entendu; nous eussions été bientôt d'accord. Non seulement nous aurions eu la paix avec une nation foncièrement très estimable; mais encore nous aurions fait ensemble de très bonne besogne. »

Histoire de la Convention, par Lacretelle. — Statistique des bœufs de l'île. — Calembours. — De la statistique en général.

Mardi 11.

Aujourd'hui a été un de ces jours affreux de pluie et de vent si communs ici. L'Empereur a profité d'un petit moment sur les trois heures pour aller au jardin. Il m'y a fait appeler; il venait de lire l'*Histoire de la Convention* par Lacretelle. Ce

n'était pas mal écrit sans doute, disait-il ; mais c'était mal digéré, on n'en retenait rien : le tout était une surface plane, sans nulle aspérité qui vous arrêtât. Il ne creusait pas son sujet, il ne rendait pas assez de justice à beaucoup d'acteurs célèbres, il ne faisait pas assez ressortir les crimes de plusieurs autres, etc.

La pluie nous a forcés de rentrer, nous avons marché seuls longtemps dans le salon et la salle à manger.

On nous disait qu'il y avait dans l'île quatre mille bœufs, et qu'il s'en consommait en ce moment cinq cents dans l'année, dont cent cinquante pour nous, cinquante pour la colonie et trois cents pour les vaisseaux. On ajoutait qu'il fallait quatre ans pour reproduire les bœufs, etc; et de là nous faisions nos calculs : on sait combien l'Empereur les aimait.

C'est une grande affaire dans l'île que l'existence de ces bœufs et leur consommation : il ne peut s'en tuer un seul sans l'ordre préalable du gouverneur, et l'un des nôtres racontait, à ce sujet, que, dans une des maisons ou cabanes de l'île, le maître lui avait dit : « On prétend que vous vous plaignez là-haut, et que vous vous trouvez malheureux (il parlait de Longwood); mais nous ne le comprenons pas; car on dit que vous avez du bœuf tous les jours; nous, nous ne pouvons en avoir que trois ou quatre fois l'année, et encore nous le payons trente ou quarante sous la livre. » L'Empereur, qui riait fort de ce détail, a dit : « Parbleu! vous auriez pu l'assurer qu'à nous il nous coûtait plus d'une *couronne*[1]. »

[1] *Couronne*, en anglais, et dans plusieurs langues du continent, veut dire aussi un écu.

Je remarquais plus tard que c'était le seul calembour que j'eusse jusqu'ici entendu de la bouche de l'Empereur, mais celui à qui je parlais me dit alors en avoir recueilli un pareil, et sur le même sujet, à l'île d'Elbe. Un maçon employé aux constructions ordonnées par l'Empereur était tombé et s'était blessé. L'Empereur, cherchant à le rassurer, lui disait que cela ne serait rien. « J'ai fait bien une autre chute que toi, lui disait-il, et pourtant, regarde-moi : je suis debout, je me porte bien. »

L'Empereur s'est arrêté sur la *statistique politique*. Il a beaucoup vanté les progrès et l'utilité de cette science nouvelle, si propre, disait-il, à mettre sur la voie de la vérité, et à asseoir le jugement et les décisions. Il l'appelait *le budget des choses :* et sans budget point de salut, disait-il gaiement.

Alors quelqu'un a cité l'application singulière qu'en avait faite un Anglais ou un Allemand, qui avait eu la patience et le courage d'évaluer le nombre de fois que chaque lettre de l'alphabet se trouvait répétée dans la Bible. Il en a cité une autre application moins triste et non moins singulière : celle d'un vieil Allemand de quatre-vingts ans qui s'était amusé à évaluer ce qu'il pouvait bien avoir mangé durant sa vie en bœufs, moutons, volailles, légumes, etc.; ce qu'il pouvait avoir bu. Or, cela composait d'immenses troupeaux, d'énormes amoncellements de toute espèce. La place publique ne suffisait plus pour contenir tout ce qu'il avait engouffré. Le minutieux statisticien ne s'en tenait pas là; il avait la curiosité de rechercher combien de fois il pouvait avoir remangé les mêmes choses. Car, remarquait-il judicieusement, leur transmutation dans sa personne devait avoir nécessairement

servi à les reproduire, etc., etc. L'Empereur a beaucoup ri de ce calcul, et surtout de la rotation des allées et des venues des mêmes choses.

Caractères. — Bailly, Lafayette, Monge, Grégoire, etc. — Saint-Domingue. — Système à suivre. — Dictées sur la Convention.

Mercredi 12.

Nous avions eu trois jours d'un temps affreux, l'Empereur a profité d'un instant de beau pour monter en calèche. Il venait de lire l'*Histoire de la Constituante* par Rabeau de Saint-Etienne. Il portait contre celui-ci à peu près les mêmes plaintes que contre Lacretelle ; il est passé de là à certains caractères : « *Bailly*, disait-il, avait été bien loin d'être méchant, mais c'était un niais politique. *Lafayette* en avait été un autre. Sa bonhomie politique devait le rendre constamment dupe des hommes et des choses. Son insurrection des chambres, au retour de Waterloo, avait tout perdu. Qui avait donc pu lui persuader que je n'arrivais que pour les dissoudre, moi qui n'avais de salut que par elles ? »

Quelqu'un ayant dit comme excuse ou atténuation : « Sire, c'est pourtant le même homme qui, traitant plus tard avec les alliés, s'est indigné qu'on lui proposât de livrer Votre Majesté, leur demandant avec chaleur si c'était bien au prisonnier d'Olmutz qu'on osait s'adresser. — Mais, Monsieur, a repris l'Empereur, vous quittez là un sujet pour en prendre un autre, ou plutôt vous concordez avec ma pensée, loin de la combattre. Je n'ai point attaqué les sentiments ni les intentions de

M. de Lafayette, je ne me suis plaint que de ses funestes résultats. »

Puis l'Empereur a continué de la sorte à passer en revue les premiers acteurs du temps; il s'est fort arrêté sur l'affaire Favras, etc.

« Du reste, concluait l'Empereur, rien n'était plus commun que de rencontrer des hommes de cette époque fort au rebours de la réputation que sembleraient justifier leurs paroles et leurs actes d'alors. On pourrait croire *Monge*, par exemple, un homme terrible : quand la guerre fut décidée, il monta à la tribune des jacobins, et déclara qu'il donnait d'avance ses deux filles aux deux premiers soldats qui seraient blessés par l'ennemi; ce qu'il pouvait faire à toute rigueur pour son compte, disait l'Empereur; mais il prétendait qu'on y obligeât tout le monde, et voulait qu'on tuât tous les nobles, etc. Or Monge était le plus doux, le plus faible des hommes, et n'aurait pas laissé tuer un poulet s'il eût fallu en faire l'exécution lui-même, ou seulement devant lui. Ce forcené républicain, à ce qu'il croyait, avait pourtant une espèce de culte pour moi, c'était de l'adoration : il m'aimait comme on aime sa maîtresse, etc.

« Autre exemple, disait l'Empereur. *Grégoire*, si acharné contre le clergé, qu'il voulait ramener à sa simplicité première, eût pu être pris pour un héros d'irréligion; et Grégoire, quand les révolutionnaires reniaient Dieu et abolissaient la prêtrise, faillit se faire massacrer en montant à la tribune pour y proclamer hautement ses sentiments religieux, et protester qu'il mourrait prêtre. Quand on détruisait les autels dans toutes les églises, Grégoire en élevait un dans sa chambre, et y disait la

messe chaque jour. Du reste, ajoutait l'Empereur, le lot de celui-ci est tout trouvé. S'ils le chassent de France, il doit aller se réfugier à Saint-Domingue. L'ami, l'avocat, le panégyriste des nègres, sera un Dieu, un saint parmi eux.

De là, la conversation est passée naturellement à Saint-Domingue. Dans ma jeunesse j'avais vu cette colonie au plus haut point de sa splendeur. L'Empereur m'a questionné beaucoup et s'est informé de tous les détails de cette époque éloignée. Après toutes mes réponses, il a dit: « Je vais bien vous étonner sans doute; mais je suis persuadé, d'après vos renseignements mêmes, que cette île n'a pas en ce moment perdu d'un tiers, bien sûrement pas d'une moitié, et que, sous peu, elle vaudra tout ce qu'elle a valu. »

Au fait, je n'en serais pas étonné; les contes absurdes que l'on avait répandus au dehors, en Europe, sur notre France, devaient nous tenir en garde sur ceux qu'on pourrait bien nous faire touchant Saint-Domingue.

Après la restauration, disait l'Empereur, le gouvernement français y avait envoyé des émissaires et des propositions qui avaient fait rire les nègres. « Pour moi, ajouta-t-il, à mon retour de l'île d'Elbe, je me fusse accommodé avec eux: j'eusse reconnu leur indépendance, je me fusse contenté de quelques comptoirs, à la manière des côtes d'Afrique, et j'eusse tâché de les rallier à la mère patrie, et d'établir avec eux un commerce de famille, ce qui, je pense, eût été facile à obtenir.

« J'ai à me reprocher une tentative sur cette colonie lors du Consulat. C'était une grande faute que d'avoir voulu la soumettre par la force; je devais

me contenter de la gouverner par l'intermédiaire de Toussaint. La paix n'était pas encore assez établie avec l'Angleterre. Les richesses territoriales que j'eusse acquises en la soumettant n'auraient enrichi que nos ennemis. » L'Empereur avait d'autant plus à se reprocher cette faute, disait-il, qu'il l'avait vue et qu'elle était contre son inclination. Il n'avait fait que céder à l'opinion du conseil d'État et à celle de ses ministres, entraîné par les criailleries des colons, qui formaient à Paris un gros parti, et qui de plus, ajoutait-il, étaient presque tous royalistes et vendus à la faction anglaise.

L'Empereur assurait que l'armée qui y fut envoyée n'était que de seize mille hommes, et qu'elle était insuffisante. Si l'expédition manqua, ce fut purement par des circonstances accidentelles, comme la fièvre jaune, la mort du général en chef, surtout les fautes qu'il commit, une nouvelle guerre, etc.

« L'arrivée du capitaine général Leclerc, disait l'Empereur, fut suivie d'un succès complet ; mais il ne sut pas s'en assurer la durée. S'il avait suivi les instructions secrètes que je lui avais dressées moi-même, il eût sauvé bien des malheurs et se fût épargné de grands chagrins. Je lui ordonnais entre autres choses de s'associer les hommes de couleur pour mieux contenir les noirs; et aussitôt après la soumission de la colonie, d'envoyer en France tous les généraux et officiers supérieurs noirs à la disposition du ministre de la guerre, qui les eût employés dans leurs grades respectifs. Cette mesure, qui eût privé la population nègre de ses chefs et de ses meneurs, eût été d'une politique décisive, sans blesser en eux les lois et les règle-

ments militaires. Mais Leclerc fit tout le contraire ; il abattit le parti de couleur et donna sa confiance aux généraux noirs : il arriva ce qui devait arriver, il fut dupé par ceux-ci, se vit assailli d'embarras, et la colonie fut perdue. Il ne voulut pas envoyer en France, dans le principe, Toussaint, qui eût occupé un poste éminent, et à quelque temps de là il se vit contraint à le faire arrêter et à nous l'envoyer prisonnier, ce que la malveillance ne manqua pas de peindre sous les couleurs odieuses de la tyrannie et de la déloyauté, représentant Toussaint comme une innocente victime digne du plus vif intérêt ; et pourtant il était éminemment criminel.

« Toussaint n'était pas un homme sans mérite, bien qu'il ne fût pas ce qu'on a essayé de le peindre dans le temps. Son caractère d'ailleurs prêtait peu, il faut le dire, à inspirer une véritable confiance : il était fin, astucieux ; nous avons eu fort à nous en plaindre ; il eût fallu toujours s'en défier [1].

« Un officier de génie ou d'artillerie, directeur des fortifications de Saint-Domingue (le colonel Vincent), le conduisait en grande partie. Cet officier était venu en France avant l'expédition de Leclerc ; on avait conféré longtemps avec lui ; il avait beaucoup cherché à détourner de l'entreprise ; il en avait peint exactement toutes les difficultés, sans prétendre néanmoins qu'elle fût impossible. » L'Empereur pensait que les Bourbons réussiraient à soumettre Saint-Domingue, s'ils employaient la

1. Les *Mémoires de Napoléon* présentent des notes de Napoléon sur une histoire de Saint-Domingue, qui renferment des détails précis et curieux sur l'expédition contre cette colonie, les causes qui l'ont fait entreprendre, celles qui l'on fait échouer, etc.

force ; mais ce n'était pas le résultat des armes qu'il fallait calculer ici, c'était plutôt le résultat du commerce et de la haute politique. Trois ou quatre cents millions de capitaux enlevés de France pour être transportés au loin, un temps indéfini pour en recueillir les avantages, la presque certitude de les voir enlevés par les Anglais, ou les révolutions, etc., voilà ce qu'il y avait à considérer, et l'Empereur terminait, disant : « Le système colonial que nous avons vu est fini pour nous, il l'est pour tout le continent de l'Europe ; nous devons y renoncer et nous rabattre désormais sur la libre navigation des mers et l'entière liberté d'un échange universel. »

L'*Histoire de la Convention*, dont on a vu plus haut que Napoléon se montrait si mécontent, lui revenait dans la tête ; il était loin d'être satisfait de Lacretelle. « Beaucoup de phrases, répétait-il, et peu de couleur ; point de résultats : il est académique, et nullement historien. » Il m'a fait appeler mon fils, et a dicté les deux notes suivantes, que je transcris littéralement ici, quelles que puissent être d'ailleurs leurs imperfections ; car il ne les a jamais relues. Mais j'ai pensé que tout ce qui vient de lui est précieux.

PREMIÈRE NOTE

« La Convention, appelée par une loi de l'Assemblée législative pour donner une nouvelle Constitution à la France, décréta la République ; non que les meilleurs esprits ne pensassent dès lors que le système républicain était incompatible avec les mœurs présentes de la France ; mais parce

qu'on ne pouvait continuer la monarchie sans prendre pour monarque le duc d'Orléans, qui eût éloigné une grande partie de la nation.

« La Convention décréta, pour la marche des affaires de la République, un pouvoir exécutif composé de cinq ministres.

« Deux partis se disputaient le pouvoir dans la Convention nationale : celui des *Girondins*, composé des hommes qui avaient influencé l'Assemblée législative ; et celui de la *Montagne*, formé par la Commune de Paris, laquelle avait dirigé les journées du 10 août et du 2 septembre, et maîtrisait la population de la capitale.

« Vergniaud, Brissot, Condorcet, Guadet et Roland étaient les chefs des Girondins : Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, étaient les chefs de la Montagne ; ces deux partis étaient également exaltés sur les principes de la révolution ; leurs meneurs sortaient des sociétés populaires qu'ils avaient successivement maîtrisées.

« Le parti des Girondins était le plus fort en talents : il était éminemment populaire dans les grandes villes de province, et spécialement à Bordeaux, Montpellier, Marseille, Caen, Lyon.

« Le parti de la Montagne avait plus d'énergie et de passion : il était éminemment populaire dans la capitale et parmi les clubs des départements.

« Le parti des Girondins, qui, dans l'Assemblée législative, avait été le parti le plus chaud de la révolution, devint, dans la Convention, le parti modéré, parce qu'il se trouvait avoir en présence le parti beaucoup plus fougueux que lui, qui, sous la Législative, se trouvait en dehors de l'Assemblée.

« Les Girondins appelaient leurs adversaires la faction de septembre, et leur reprochaient sans cesse les indignes massacres dont ils s'étaient rendus coupables. Ils accusaient ce parti de ne vouloir point d'assemblée nationale, et de vouloir faire gouverner la France par la Commune de Paris ; mais par là les Girondins ne faisaient précisément qu'exciter contre eux-mêmes les Jacobins de tous les départements.

« De son côté, la Commune de Paris (les Montagnards) appelait les Girondins fédéralistes, les accusant de vouloir établir en France un système fédératif semblable à celui de la Suisse. Elle les accusait encore de chercher à exciter les provinces contre la capitale, et les signalait par là à la haine du peuple de Paris, qui ne pouvait conserver sa splendeur que par l'union et l'unité de tout le territoire. Lorsque les Girondins accusaient les Montagnards des massacres du 2 septembre, ceux-ci reprochaient aux Girondins d'avoir, sous la Législative, imprudemment et sans raison, déclaré la guerre à toute l'Europe.

« Dans la Convention, les Girondins parurent d'abord prendre le dessus ; ils firent mettre en jugement Marat, et ordonnèrent qu'il serait procédé au jugement des journées de septembre. Mais Marat, soutenu par les Jacobins et la Commune de Paris, fut acquitté par le tribunal révolutionnaire, et rentra en triomphe dans le sein de l'Assemblée.

« Le procès du roi avait été une autre pomme de discorde. Les deux partis semblèrent marcher d'accord, et votèrent, il est vrai, pour la mort ; mais la plus grande partie des Girondins vota aussi pour l'appel au peuple ; et ici il est difficile de

comprendre la raison de la conduite de ce parti dans cette circonstance. S'il voulait sauver le roi, il en était le maître; il n'avait qu'à voter pour la déportation, l'exil ou l'ajournement; mais le condamner à mort, et faire dépendre son sort d'une volonté populaire, était le comble de l'inconséquence et de l'impolitique : c'était, après avoir tué la monarchie, vouloir encore déchirer la France en lambeaux par la guerre civile.

« Dès ce moment se vérifia ce qu'on avait toujours pensé depuis le commencement de la révolution, que le parti le plus audacieux et le plus exagéré aurait toujours le dessus. Néanmoins les Girondins luttèrent avec courage, et très souvent obtinrent la majorité dans l'Assemblée pendant tous les mois de mars, avril et mai. Mais le parti de la Montagne usa dans cette circonstance du moyen qu'il avait constamment employé : le 31 mai, une insurrection des sections de Paris décida du sort du parti girondin; vingt-sept furent arrêtés, traduits au tribunal révolutionnaire et condamnés à mort; soixante-treize furent retenus dans les prisons : dès lors la Montagne triomphante ne connut plus d'obstacles dans la Convention. Mais une partie des membres de la députation de la Gironde s'était réfugiée à Caen, et y arbora l'étendard de l'insurrection. Lyon, Marseille, Bordeaux, Montpellier, plusieurs villes de la Bretagne épousèrent la cause des Girondins, et s'insurgèrent aussi contre la Convention.

« Tous ces efforts isolés ne pouvaient rien contre la capitale; et la Montagne restait en possession paisible de la tribune nationale. Une circonstance toute particulière contribuait à assurer la prépon-

dérance de Paris; c'étaient les assignats, alors la seule ressource qui alimentât le trésor : on ne payait plus aucune imposition.

« Les provinces apprirent l'événement du 31 mai, puis la mort des hommes les plus fameux du parti girondin, et s'en émurent grandement. Les armées ne furent point ébranlées par ces catastrophes; elles ne participèrent point aux insurrections de quelques provinces; elles restèrent toutes attachées à la Convention et au parti qui dominait à Paris.

« Lorsque les insurrections partielles de quelques villes, en faveur des Girondins, furent connues, toutes les armées avaient déjà prêté leur serment et fait leur acte d'adhésion à la Montagne; et puis, pour les Français, Paris était la France. D'ailleurs, les départements d'Alsace, de la Moselle, de la Flandre, de la Franche-Comté, du Dauphiné, où étaient les principales forces de la République, ne partageaient pas l'esprit des villes fédéralistes.

« Le 31 mai priva la France d'hommes d'un grand talent, qui étaient chaudement attachés à la liberté et aux principes de la révolution. Cette catastrophe put affliger les bons esprits, mais ne dut pas les surprendre. Il était impossible qu'une assemblée qui avait à tirer la France de la situation critique où elle se trouvait, pût marcher avec deux partis aussi acharnés et aussi irréconciliables. Pour que la république pût être sauvée, l'un des deux partis devait nécessairement faire disparaître l'autre; nul doute que si le parti girondin eût triomphé, il n'eût envoyé ses adversaires à l'échafaud. »

L'Empereur qui avait dicté, comme de coutume, de pure mémoire et sans nulle recherche, soit qu'il fût peu satisfait de la marche qu'il venait de prendre,. ou pour toute autre raison, s'est interrompu en cet endroit pour recommencer, a-t-il dit, une nouvelle dictée sur le même sujet.

DEUXIÈME NOTE

« La Convention a commencé en septembre 1792, et a fini en octobre 95. Son règne a duré un peu plus de trois ans: elle montre quatre âges.

« Le premier, depuis son commencement jusqu'au 31 mai 93, époque de la destruction des Girondins.

« Le deuxième jusqu'en mars 94, destruction de la Commune de Paris.

« Le troisième jusqu'en juillet 94, chute de Robespierre.

« Le quatrième jusqu'au 13 Vendémiaire (4 octobre 1795), installation du gouvernement du Directoire.

« Son premier âge est de huit mois, son second de dix, son troisième de quatre, son quatrième de quatorze. Total trois ans.

« *Dans son premier âge,* la Convention fut constamment divisée entre le parti de la Montagne et celui de la Gironde.

« Danton, Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Carnot, Héraut-de-Séchelles étaient les chefs du parti de la *Montagne.*

« Brissot, Condorcet, Vergniaud, Guadet, Gen-

sonné, Pétion, Lasource, Barbaroux étaient les chefs du parti de la *Gironde*.

« Les deux partis étaient également ennemis des Bourbons et des royalistes.

« Les hommes du premier parti avaient plus d'énergie, ceux du second plus de talents ; tous les deux voulaient la république, les Montagnards pour détruire ce qui avait existé avant la révolution, hommes et choses ; les Girondins par enivrement de jeunesse. C'était pour eux Athènes et Rome ; elle leur retraçait le souvenir de la belle antiquité.

« Les Montagnards existaient dès l'Assemblée constituante ; ils étaient les énergumènes des clubs si connus sous le nom de Jacobins. Ce furent eux qui formèrent l'insurrection du Champ-de-Mars.

« Pendant la Constituante et la Législative, ce parti se trouvait en dehors de ces assemblées.

« Les Girondins, dans la Législative, qu'ils dominèrent, furent les ennemis de la Constitution de 91 et du roi. Ils ne voulurent point le défendre, et le laissèrent succomber sous les efforts de la Montagne, qui pourtant était aussi leur ennemie. Ce furent les Montagnards qui firent les journées du 20 juin, du 10 août et du 2 septembre ; ils n'avaient alors aucun parti dans l'Assemblée ; mais ils contraignirent les Girondins à se joindre à eux après leur victoire.

« Le premier âge de la Convention offre la lutte des Girondins et des Montagnards ; les Girondins la dominèrent d'abord par la supériorité de leurs talents, de leur éloquence et de leur réputation déjà acquise. Presque tous les présidents furent Girondins ; ils accusaient la Montagne de vouloir détruire

l'Assemblée nationale et y substituer une dictature parisienne ; ils l'accusaient du massacre de Septembre, etc.

« La Montagne, de son côte, leur reprochait de vouloir une république fédérative comme la Suisse, d'être ennemis de la capitale, et d'avoir, sans raison, mis la république en guerre contre toute l'Europe.

« La Montagne dominait les Jacobins de Paris et la plus grande partie des sociétés populaires de la république ; la Commune de Paris, les sections, le tribunal révolutionnaire, le bas peuple de la capitale, lui étaient dévoués.

« Les Girondins avaient un grand crédit sur la plupart des départements et sur les parties les plus instruites de la nation ; ils avaient plus de partisans dans les hautes classes de la société. Les Girondins, qui avaient occupé le côté gauche de la Législative, et avaient montré tant de violence contre le roi, contre les ministres et contre le côté droit, ou les modérés, ne se trouvaient plus à leur tour ici que le côté droit et le parti modéré de la Convention, opposé à la violente et fougueuse Montagne, qui formait désormais le côté gauche.

« Les Montagnards, suivant le rôle qu'ils avaient adopté sous la Constituante, faisaient fermenter toutes les passions, et demandaient à grands cris la mort du roi. Les Girondins pouvaient le sauver en le défendant ouvertement : ils adoptèrent le singulier système de le condamner, et, après avoir ainsi détruit la monarchie, de vouloir que la sentence fût confirmée par un appel au peuple, c'est-à-dire détruire la France par une épouvantable guerre civile. Cette fausse combinaison les perdit ; Ver-

gniaud, une des colonnes de la Gironde, proclama la sentence de mort du roi.

« La force des Girondins était telle dans l'Assemblée, que plusieurs mois de travail et plusieurs jours d'insurrection furent nécessaires pour que la Convention les abandonnât.

« Ce parti eût dominé la Convention, gouverné la France, écrasé la Montagne, si sa marche eût été plus simple et plus franche ; il fut trop dominé par les métaphysiciens.

« *Le second âge* de la Convention est le règne de la Montagne. Vingt-deux des principaux Girondins périrent sur l'échafaud ou se suicidèrent ; soixante-treize furent mis en arrestation. La Montagne régna sans contradiction ; elle créa le gouvernement révolutionnaire, et la Convention en masse se mit elle-même sous le joug du Comité de salut public et du tribunal révolutionnaire.

« Dans ce second âge, les séances de la Convention ne ressemblèrent plus à celles du premier ; il n'y avait plus de discussion, plus de liberté : c'était le règne des décemvirs. Une partie des députés gouverna les comités de sûreté générale, de finances, etc. Une autre partie fut envoyée par le Comité de salut public aux armées et dans les départements, et devinrent de véritables proconsuls.

« Tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, le gouvernement devint plus farouche et plus sanglant ; tout ce qui, dans les classes élevées de la société, n'a pas émigré, est entassé comme suspect dans les prisons, et conduit à la mort par centaines.

« Après avoir considéré comme suspect tout ce qui était noble, prêtre, négociant, grand proprié-

taire, les excès du parti se repliant sur lui-même, il domina les Jacobins, la Commune de Paris, maîtrisa la Convention, et la menaça d'une destruction finale; il prêcha l'athéisme, proscrivit les arts et les sciences et tous les genres de talent: les artistes, les savants furent emprisonnés comme suspects; on vit le moment où la Bibliothèque nationale, le Jardin des plantes allaient être incendiés, détruits.

« Robespierre et Danton s'en indignèrent à la fois, et travaillèrent d'accord pour arrêter cette marche effrayante du délire populaire. Alors le capucin Chabot, Bazire, Fabre d'Eglantine, Hébert, Chaumet, Vincent, et tous leurs confrères périrent sur l'échafaud.

« Pour la première fois, depuis le commencement de la révolution, le peuple vit conduire à la mort comme ultra-révolutionnaire, et non plus comme ayant voulu arrêter la révolution. Ce fut un renversement, une véritable révolution dans ses idées.

« Les prisons furent remplies de sans-culottes et de tout ce que la société avait de plus impur. On a remarqué que les prêtres apostats étaient nombreux dans ce parti.

« Le peuple vit sans étonnement et avec joie le supplice de ceux dont il avait suivi jusque-là la direction, et ce sentiment fut une révolution qui échappa à Robespierre et à Danton, ou dont ils ne surent pas profiter.

« *Le troisième âge* présente un spectacle différent des deux premiers: Danton, Robespierre, avaient sans efforts arrêté la révolution et terminé le pouvoir de la Commune de Paris; mais ils se divisèrent après le succès.

« Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Lacroix, voulurent faire un pas de plus, et mettre un terme aux assassinats du tribunal révolutionnaire. Danton et Lacroix avaient rapporté des richesses de leur mission dans la Belgique. Camille Desmoulins, qui, dès l'origine de la révolution, s'était titré de procureur général de la lanterne, se trouvait séduit et adouci par une jeune femme. Ils osèrent demander que le coup qui venait d'être porté contre Hébert, ou le reste du parti de Marat, tournât tout à fait au profit de la République entière; qu'aucun innocent ne fût plus condamné, qu'on mît un terme à la Terreur, qu'on établît un comité de clémence.

« Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, qui dominaient au Comité de salut public, et la masse des Jacobins, repoussèrent ces mesures avec indignation et fureur, et Robespierre, après avoir hésité, n'osa point soutenir Danton et le sacrifia. Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, etc., périrent sur l'échafaud, et y furent traînés par le Comité de salut public tout entier, et par les Jacobins en furie. Le peuple fut consterné, et pour la première fois ne donna aucun signe d'allégresse.

« Cependant ce que Robespierre n'avait pas osé faire, et ce qui lui eût été facile, s'il eût appuyé Danton, il osa tenter de l'opérer seul, après que celui-ci eut péri. Pour mettre un terme à l'athéisme, il fit proclamer l'existence de Dieu, et essaya de réhabiliter les vertus, les sciences et les arts. Alors Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Barrère frémirent de voir la fin du gouvernement révolutionnaire ; ils se réunirent à tous les représentants qui, dans leurs missions, avaient fait couler le sang, à

tous les nombreux amis que Danton avait dans la Convention, tels que Tallien, Fréron, Legendre ; et lorsque Robespierre osa laisser entrevoir à son tour qu'il fallait que le régime des proconsuls se terminât, qu'il fallait faire justice des hommes impurs qui avaient rendu la révolution odieuse dans les provinces, il trouva l'échafaud.

« La journée du 9 Thermidor fut réellement le triomphe de Collot-d'Herbois et de Billaud-Varennes, hommes plus affreux et plus avides de sang que Robespierre ; mais cette victoire n'avait pu se remporter sur les Jacobins et la Commune que par l'appel de tous les citoyens ; de sorte que, pour la masse de la bourgeoisie et du peuple, la mort de Robespierre fut la mort du gouvernement révolutionnaire, et qu'après diverses oscillations, ceux qui voulaient continuer la Terreur, et qui avaient sacrifié Robespierre comme celui-ci avait sacrifié Danton, parce qu'il voulait adoucir et modérer la révolution, se trouvèrent entraînés, maîtrisés par l'opinion publique.

« Dans les dix derniers mois, Robespierre se plaignait souvent qu'on le rendait odieux en mettant sous son nom tous les massacres qui se commettaient. C'étaient des hommes plus sanguinaires et plus affreux que Robespierre qui le faisaient périr ; mais toute la nation, qui attribuait depuis longtemps tous les assassinats à Robespierre, cria que la journée avait été contre la tyrannie, et cette croyance la fit finir. »

N. B. La dictée se termina ici ; l'Empereur ne fit plus que causer, et comme il n'y est plus revenu, nous demeurons privés du quatrième âge.

Le *Moniteur*, etc. — Liberté de la presse.

Jeudi 13.

L'Empereur venait de parcourir beaucoup de *Moniteurs*. « Ces *Moniteurs*, disait-il, si terribles, si à charge à tant de réputations, ne sont constamment utiles et favorables qu'à moi seul. C'est avec les pièces officielles que les gens sages, les vrais talents, écriront l'histoire ; or, ces pièces sont pleines de moi, et ce sont elles que je sollicite et que j'invoque. » Il ajoutait qu'il avait fait du *Moniteur* l'âme et la force de son gouvernement; son intermédiaire et ses communications avec l'opinion publique du dedans et du dehors. Tous les gouvernements depuis l'ont imité plus ou moins.

Arrivait-il au dedans, parmi les hauts fonctionnaires, une faute grave quelconque, aussitôt, disait l'Empereur, trois conseillers d'Etat établissaient une enquête; ils me faisaient un rapport, affirmaient les faits, discutaient les principes ; moi, je n'avais plus qu'à écrire au bas : « *Envoyé pour faire exécuter les lois de la République ou de l'Empire,* et mon ministère était fini, le résultat public obtenu, l'opinion faisait justice. C'était là le plus redoutable et le plus terrible de mes tribunaux. S'agissait-il, au dehors, de quelques grandes combinaisons politiques ou de quelques points délicats de diplomatie, les objets étaient indirectement jetés dans le *Moniteur;* ils attiraient aussitôt l'attention universelle, occupaient toutes les discussions; c'était le mot d'ordre pour les partisans du gouvernement, en même temps qu'un appel à l'opinion pour tous. On a accusé le *Moniteur* pour ses notes tranchantes, trop virulentes contre l'ennemi; mais,

avant de les condamner, il faudrait mettre en ligne de compte le bien qu'elles peuvent avoir produit ; l'inquiétude parfois dont elles étaient à l'ennemi ; la terreur dont elles frappaient un cabinet incertain ; le coup de fouet qu'elles donnaient à ceux qui marchaient avec nous ; la confiance et l'audace qu'elles inspiraient à nos soldats, etc., etc. »

La conversation est tombée de là sur la liberté de la presse. L'Empereur nous demandait notre avis. Nous avons bavardé longuement et débité force lieux communs. Les uns étaient contre : rien ne résiste à la liberté de la presse, disaient-ils ; elle est capable de renverser tout gouvernement, de troubler toute société, de détruire toute réputation. Ce n'est que son interdiction qui est dangereuse, disaient les autres : si on la comprime, c'est une mine qui fera explosion ; si on la laisse à elle-même, ce n'est plus qu'un arc débandé qui ne saurait blesser personne. A ceci, l'Empereur disait qu'il était loin d'être convaincu ; mais que ce n'était plus là au demeurant la question ; qu'il était des institutions aujourd'hui, et la liberté de la presse était de ce nombre, sur lesquelles on n'était plus appelé à décider si elles étaient bonnes, mais seulement s'il était possible de les refuser au torrent de l'opinion. Or, il prononçait que l'interdiction dans un gouvernement représentatif était un anachronisme choquant, une véritable folie. Aussi à son retour de l'île d'Elbe, avait-il abandonné la presse à tous ses excès, et il pensait bien qu'ils n'avaient été pour rien dans sa chute nouvelle. Quand on voulut discuter au conseil, devant lui, les moyens d'en mettre l'autorité à l'abri : « Messieurs, avait-il dit plaisamment, c'est apparemment pour vous

autres que vous voulez défendre ou gêner cette liberté; car, pour moi, désormais je demeure étranger à tout cela. La presse s'est épuisée sur moi en mon absence; je la défie bien à présent de rien produire de neuf ou de piquant contre moi. »

Guerre et maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey. — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événements, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat.

Vendredi 14.

L'Empereur a été malade toute la nuit, il était encore souffrant tout le jour; il a pris un bain de pieds, et ne s'est pas trouvé en humeur de sortir; il a dîné seul dans son intérieur, et m'a fait venir vers le soir.

L'Empereur s'est remis en causant; le sujet a été constamment la guerre d'Espagne: j'en ai déjà mentionné quelque chose plus haut, où l'on a vu que l'Empereur s'y condamne entièrement. Je cherche à répéter le moins possible, aussi je vais inscrire ici seulement ce qui m'a paru neuf.

« Le vieux roi et la reine, disait l'Empereur, étaient, au moment de l'événement, l'objet de la haine et du mépris des sujets.

« Le prince des Asturies conspira contre eux, les fit abdiquer et devint aussitôt l'amour, l'espoir de la nation. Toutefois, cette nation était mûre pour de grands changements, et les sollicitait avec force; j'y étais très populaire; c'est dans cette situation des esprits que tous ces personnages furent réunis à Bayonne; le vieux roi me demandant vengeance contre son fils, le jeune prince sollicitant ma protection contre son père et me demandant une femme. Je résolus de profiter de cette occasion

unique pour me délivrer de cette branche des Bourbons, continuer dans ma propre dynastie le système de famille de Louis XIV, et enchaîner l'Espagne aux destinées de la France. Ferdinand fut envoyé à Valencey; le vieux roi, à Compiègne, à Marseille, où il voulut; et mon frère Joseph fut régner dans Madrid avec une constitution libérale adoptée par une junte de la nation espagnole, qui était venue la recevoir à Bayonne.

« Il me paraît, continuait-il, que l'Europe et même la France n'ont jamais eu une idée juste de la situation de Ferdinand à Valencey. On se méprend étrangement dans le monde sur le traitement qu'il a éprouvé, et plus encore peut-être sur ses dispositions et ses opinions personnelles relatives à sa situation. Le fait est qu'il était à peine gardé à Valencey, et qu'il n'eût pas voulu s'en échapper. S'il se trama quelques intrigues pour favoriser son évasion, il fut le premier à les dénoncer. Un Irlandais (baron de Colli) pénétra jusqu'à sa personne au nom de Georges III, lui offrant de l'enlever; mais, loin d'y accéder, Ferdinand tout aussitôt en donna connaissance à l'autorité.

« Il ne cessait de me demander une femme de ma main. Il m'écrivait spontanément pour me complimenter toutes les fois qu'il m'arrivait quelque chose d'heureux. Il avait donné des proclamations aux Espagnols pour qu'ils se soumissent; il avait reconnu Joseph; choses qu'on eût pu regarder comme forcées peut-être; mais il lui demandait son grand cordon: il m'offrait don Carlos, son frère, pour commander les régiments espagnols qui allaient en Russie, choses auxquelles il n'était nullement obligé. Enfin il me sollicitait vivement

de le laisser venir à ma cour à Paris, et si je ne me suis pas prêté à un spectacle qui eût frappé l'Europe, et lui eût prouvé par là tout l'affermissement de ma puissance, c'est que la gravité des circonstances qui m'appellaient au dehors et mes fréquentes absences de la capitale ne m'en ont pas laissé l'occasion. »

Vers un commencement d'année, à un lever de l'Empereur, je me trouvais le voisin du chambellan comte d'Arberg, faisant le service à Valencey près des princes d'Espagne. Arrivé à lui, l'Empereur demanda comment se conduisaient ces princes, s'ils étaient sages; et puis il ajouta: « Vous m'avez apporté une bien jolie lettre: entre nous, c'est vous qui la leur aurez faite? » D'Arberg l'assura qu'il ignorait même l'objet de son contenu. « Eh bien! dit l'Empereur, elle est charmante; un fils n'écrirait pas autrement à son père. »

« Quand les circonstances devinrent difficiles pour nous en Espagne, disait l'Empereur, je proposai plus d'une fois à Ferdinand de s'en retourner, d'aller régner sur son peuple, lui disant que nous nous ferions franchement la guerre, que le sort des armes en déciderait. Non, répondit le prince, qui semble avoir été bien conseillé, et ne varia jamais de ce système; des troubles politiques agitent mon pays, je ne manquerais pas de compliquer les affaires; je pourrais en devenir la victime et porter ma tête sur l'échafaud: je reste; mais si vous voulez me donner une femme, si vous voulez m'accorder votre protection et l'appui de vos armes, je pars, et je vous serai un allié fidèle.

« Plus tard, lors de nos désastres, et vers la fin de 1813, je me rendis à cette proposition, et le ma-

riage de Ferdinand fut arrêté avec la fille aînée de Joseph; mais alors les circonstances n'étaient plus les mêmes, et Ferdinand demanda d'ajourner le mariage. — Vous ne pouvez plus m'accorder l'appui de vos armes, disait-il, je ne dois point me donner en ma femme un titre d'exclusion aux yeux de mes peuples. Et il partit dans des intentions de bonne foi, à ce qu'il semble, continuait l'Empereur, car il est demeuré fidèle aux principes de son départ jusqu'aux événements de Fontainebleau. »

Il est hors de doute que, si les affaires de 1814 eussent tourné différemment, il n'eût accompli, assurait l'Empereur, son mariage avec la fille de Joseph.

L'Empereur, en revenant sur ces événements, disait que les résultats lui donnaient irrévocablement tort; mais qu'indépendamment de ce tort du destin, il se reprochait aussi des fautes graves dans l'exécution. Une des plus grandes était d'avoir mis de l'importance à détrôner la dynastie des Bourbons, et à maintenir comme base de ce système, pour souverain nouveau, précisément celui qui, par ses qualités et son caractère, devait nécessairement le faire manquer.

Lors de la réunion à Bayonne, l'ancien précepteur de Ferdinand, son principal conseil (Escoiquiz), apercevant tout aussitôt les grands projets de l'Empereur, et défendant la cause de son maître, lui disait : « Vous voulez vous créer un travail d'Hercule, lorsque vous n'avez sous la main qu'un jeu d'enfant. Vous voulez vous délivrer des Bourbons d'Espagne : pourquoi les craindriez-vous ? Ils sont nuls, ils ne sont plus Français. Vous n'avez aucunement à les craindre : ils sont tout à fait

étrangers à votre nation et à vos mœurs. Vous avez ici Mme de Montmorency et de vos dames nouvelles ; ils ne connaissent pas plus les unes que les autres, elles sont sans différence à leurs yeux, etc., etc. » Malheureusement l'Empereur en décida autrement. Je me suis permis de lui dire que des Espagnols m'avaient assuré que si l'orgueil national avait été épargné, que si la junte espagnole se fût tenue à Madrid au lieu de Bayonne, ou bien encore qu'on eût renvoyé Charles IV et gardé Ferdinand, la révolution eût été populaire, et les affaires auraient pris une autre tournure. L'Empereur n'en doutait pas, et convenait que cette entreprise avait été mal embarquée, que beaucoup de circonstances eussent pu être mieux conduites. « Toutefois, disait-il, Charles IV était usé pour les Espagnols : il eût fallu user de même Ferdinand ; le plan le plus digne de moi, le plus sûr pour mes projets, eût été une espèce de médiation à la manière de celle de la Suisse. J'aurais dû donner une constitution libérale à la nation espagnole, et charger Ferdinand de la mettre en pratique. S'il l'exécutait de bonne foi, l'Espagne prospérait et se mettait en harmonie avec nos mœurs nouvelles ; le grand but était obtenu, la France acquérait une alliée intime, une addition de puissance vraiment redoutable. Si Ferdinand, au contraire, manquait à ses nouveaux engagements, les Espagnols eux-mêmes n'eussent pas manqué de le renvoyer, et seraient venus me solliciter de leur donner un maître. Quoi qu'il en soit, terminait l'Empereur, cette malheureuse guerre d'Espagne a été une véritable plaie, la cause première des malheurs de la France. Après mes conférences d'Erfurt avec Alexandre, disait-il, l'Angleterre de-

vait être contrainte à la paix par la force des armes ou par celle de la raison. Elle se trouvait perdue, déconsidérée sur le continent; son affaire de Copenhague avait révolté tous les esprits, et moi je brillais en ce moment de tous les avantages contraires, quand cette malheureuse affaire d'Espagne est venue tourner subitement l'opinion contre moi et réhabiliter l'Angleterre. Elle a pu dès lors continuer la guerre; les débouchés de l'Amérique méridionale lui ont été ouverts; elle s'est fait une armée dans la Péninsusule, et de là elle est devenue l'agent victorieux, le nœud redoutable de toutes les intrigues qui ont pu se former sur le continent, etc., c'est ce qui m'a perdu !

« Toutefois on m'assaillit alors de reproches que je ne méritais pas : l'histoire me lavera. On m'accusa dans cette affaire de perfidie, d'embûches et de mauvaise foi, et il n'y avait rien de tout cela. Jamais, quoi qu'on en ait dit, je ne manquai de foi ni ne violai de parole, pas plus contre l'Espagne que contre aucune autre puissance.

« On sera certain un jour que dans les grandes affaires d'Espagne je fus complètement étranger à toutes les intrigues intérieures de sa cour, que je ne manquai de parole ni à Charles IV, ni à Ferdinand VII; que je ne rompis aucun engagement vis-à-vis du père ni du fils, que je n'employai point de mensonge pour les attirer tous deux à Bayonne; mais qu'ils y accoururent à l'envi l'un de l'autre. Quand je les vis à mes pieds, que je pus juger par moi-même de toute leur incapacité, je pris en pitié le sort d'un grand peuple, je saisis aux cheveux l'occasion unique que me présentait la fortune pour régénérer l'Espagne, l'enlever à l'An-

gleterre et l'unir intimement à notre système. Dans ma pensée, c'était poser une des bases fondamentales du repos et de la sécurité de l'Europe. Mais loin d'y employer d'ignobles, de faibles détours, comme on l'a répandu, si j'ai péché c'est, au contraire, par une audacieuse franchise, par un excès d'énergie. Bayonne ne fut pas un guet-apens, mais un immense, un éclatant coup d'État. Quelque peu d'hypocrisie m'eût sauvé, ou bien encore si j'avais voulu seulement abandonner le prince de la Paix à la fureur du peuple ; mais l'idée m'en parut horrible ; il m'eût semblé recueillir le prix du sang ; et puis il est vrai de dire encore que Murat m'a beaucoup gâté tout cela...

« Quoi qu'il en soit, je dédaignai les voies tortueuses et communes, je me trouvais si puissant!... J'osai frapper de trop haut. Je voulus agir comme la Providence qui remédie aux maux des mortels par des moyens à son gré, parfois violents, et sans s'inquiéter d'aucun jugement.

« Toutefois j'embarquai fort mal toute cette affaire, je le confesse; l'immoralité dut se montrer par trop patente, l'injustice par trop cynique, et le tout demeure fort vilain, puisque j'ai succombé; car l'attentat ne se présente plus dès lors que dans sa hideuse nudité, privé de tout le grandiose, et des nombreux bienfaits qui remplissaient mon intention. La postérité l'eût préconisé pourtant si j'avais réussi, et avec raison, peut-être, à cause de ses grands et heureux résultats : tel est le sort et le jugement dans les choses d'ici bas!!!... Mais, je le répète, il n'y eut ni manque de foi, ni perfidie, ni mensonge ; bien plus, il n'y avait nulle occasion pour cela. » Et ici l'Empereur a repris dans son

entier et dans son principe tout l'historique de l'affaire d'Espagne, répétant beaucoup de choses déjà dites plus haut.

« Deux partis, disait l'Empereur, divisaient la cour et la famille régnante : l'un était celui du monarque, aveuglément gouverné par son favori, le prince de la Paix, lequel s'était fait le véritable roi. L'autre était celui de l'héritier présomptif, conduit par son précepteur, Escoiquiz, qui aspirait à gouverner. Ces deux partis recherchaient également mon appui, et me faisaient beau jeu ; nul doute que je ne fusse résolu d'en tirer tout l'avantage possible.

« Le favori, pour se maintenir dans son poste, aussi bien que pour se mettre à l'abri de la vengeance du fils (la mort du père arrivant), m'offrait, au nom de Charles IV, de faire de concert la conquête du Portugal, se réservant pour lui la souveraineté des Algarves comme asile.

« D'un autre côté, le prince des Asturies m'écrivait clandestinement, à l'insu de son père, pour me demander une femme de ma main, et implorer ma protection.

« Je conclus avec le premier, et laissai le second sans réponse. Mes troupes étaient déjà admises dans la Péninsule quand le fils profita d'une émeute pour faire abdiquer son père et régner à sa place.

« On m'a imputé bêtement d'avoir pris part à toutes ces intrigues ; mais j'y étais d'autant plus étranger, que la dernière circonstance surtout dérangeait tous mes projets arrêtés avec le père, et par suite desquels mes troupes se trouvaient déjà au sein de l'Espagne. Les deux partis sentirent bien dès lors que je pouvais et devais être leur arbitre. Le roi détrôné s'adressa donc à moi pour obtenir

vengeance; et le fils y eut recours pour être reconnu. Tous deux s'empressèrent de venir plaider devant moi, également poussés par leurs conseillers respectifs, ceux-là mêmes qui les gouvernaient tout à fait, et qui ne voyaient plus d'autres moyens pour assurer leur propre tête que de se jeter dans mes bras.

« Le prince de la Paix ayant failli être massacré persuada facilement ce voyage à Charles IV et à la reine, qui s'étaient eux-mêmes vus en danger de périr par la multitude.

« De son côté, le précepteur Escoiquiz, le véritable auteur de tous les maux de l'Espagne, alarmé de voir Charles IV protester contre son abdication, ne voyant que l'échafaud si son pupille ne triomphait pas, fut fort ardent à déterminer le jeune roi. Ce chanoine, d'ailleurs très confiant dans ses moyens, ne désespérait pas d'influer de vive voix sur mes déterminations, et de m'amener ainsi à reconnaître Ferdinand, m'offrant, pour son propre compte, de gouverner, disait-il, tout à fait à ma dévotion, aussi bien que pourrait le faire le prince de la Paix au nom de Charles IV. Et il faut convenir, disait l'Empereur, que si j'eusse écouté plusieurs de ses raisons, et suivi quelques-unes de ses idées, je m'en serais beaucoup mieux trouvé.

« Quand je les tins tous réunis à Bayonne, ma politique se trouva posséder bien au-delà de ce qu'elle eût jamais osé prétendre; il en a été ainsi de plus d'un autre événement de ma vie, dont on a fait honneur à ma politique, et qui n'appartenait qu'au hasard: je n'avais pas combiné, mais je profitais. Ici j'avais le nœud gordien devant moi, je le coupai; j'offris à Charles IV et à la reine de me

céder la couronne d'Espagne, et de vivre paisiblement en France ; ils s'y prêtèrent, je pourrais dire presque volontiers, tant ils étaient ulcérés contre leur fils, et tant eux et leur favori ne recherchaient autre chose désormais que le repos et la sûreté. Le prince des Asturies n'y résista pas extraordinairement ; mais il ne fut employé contre lui ni violence, ni menace ; et si la peur le décida, ce que je crois bien, cela ne dut regarder que lui.

« Voilà, mon cher, en bien peu de mots tout l'historique de l'affaire d'Espagne : quoi qu'on en dise ou qu'on écrive, on en arrivera là ; et vous voyez qu'il ne saurait y avoir occasion pour moi à détour, mensonges, manque de paroles, ou violations d'engagements. Pour m'en rendre coupable, il eût donc fallu vouloir me salir gratuitement ; or, jamais je n'ai montré ce penchant.

« Du reste, dès que j'eus prononcé, la tourbe des intrigants qui fourmille dans toutes les cours, ceux-là mêmes qui avaient été les plus actifs à provoquer les malheurs, cherchèrent aussitôt à faire leur affaire auprès de Joseph, comme ils l'avaient faite auprès de Charles IV et de Ferdinand VII ; mais, soigneusement attentifs à la marche des événements, ils ont tourné plus tard à mesure que les circonstances devenaient difficiles, et que nos désastres approchaient ; si bien que ce sont encore eux qui se trouvent gouverner aujourd'hui Ferdinand ; et, chose effroyable, pour mieux s'asseoir, ils n'ont pas hésité à rejeter l'odieux et le crime des malheurs éprouvés sur la masse des *niais*, qu'ils ont proscrits et qu'ils tiennent dans le bannissement, de ces gens naturellement honnêtes, qui, dans le principe, blâmèrent fort le voyage de Fer-

dinand, dont plusieurs même s'y opposèrent, puis prêtèrent serment à Joseph, qui leur sembla identifié pour lors au bonheur et au repos de leur patrie, et lui demeurèrent fidèles jusqu'à ce que la grande catastrophe vînt le faire descendre du trône!

« Il serait difficile d'accumuler plus d'effronterie et de turpitude que n'en ont montré tous ces intrigants, principaux acteurs de cette grande scène; ce qui, pour le dire en passant, atténue la dégradation dont de pareilles vilenies ont chargé la France aux yeux de l'Europe. On voit qu'elles ne lui sont pas exclusives; les intrigants, les ambitieux, les avides, se trouvent partout, sont les mêmes partout, les individus seuls sont coupables; les nations ne sauraient être responsables, leur seul tort est de se trouver pour le moment en évidence: malheur à celle qui occupe la scène! »

N. B. Aujourd'hui l'affaire d'Espagne demeure parfaitement connue, grâce aux écrits des principaux acteurs, le chanoine Escoiquiz, le ministre Cevallos et autres, et surtout l'honnête et respectable M. Llorente, qui, sous la signature anagrammatique de Nellerto, a publié les mémoires du temps, appuyés du recueil de toutes les pièces officielles. Les contradictions adverses des deux premiers, leurs disputes entre eux, les réclamations et les dénégations des contemporains ont réduit leurs écrits à leur juste valeur, en les dépouillant de tout ce qu'il y avait d'erroné, de faux, ou même de falsifié; il en résulte qu'aux yeux de tout homme impartial et froid, ils concourent tous, même involontairement, à confirmer les assertions justificatives

émises plus haut par Napoléon; non qu'ils ne reproduisent cette différence qu'on doit inévitablement attendre de la diversité des partis et d'intérêts, mais seulement parce qu'il est vrai de dire qu'aucun n'établit avec fondement une accusation positive, qu'il ne présente aucune pièce officielle qui puisse la constater, tandis que toutes celles qui existent attestent et consacrent le contraire.

Ce qu'on peut observer encore dans l'histoire, aujourd'hui bien authentique, de ces affaires, c'est que l'Angleterre elle-même s'y est trouvée tout à fait étrangère, du moins dans le principe, ce qui était loin de la pensée de Napoléon, qui accusa, dans le temps, les Anglais d'être la première cause de toutes les intrigues, et qui les en accusait encore à Sainte-Helène, tant il était habitué à les trouver au fond de tout ce qui se tramait contre lui.

Au surplus, voici sur cette affaire d'Espagne une lettre de l'Empereur qui y jette plus de jour que ne sauraient le faire des volumes. Elle est admirable : les événements qui ont suivi la rendent un chef-d'œuvre. Elle fait voir la rapidité, le coup d'œil d'aigle avec lequel Napoléon jugeait immédiatement les choses et les personnes.

Malheureusement, elle montre aussi combien l'exécution des subalternes, la plupart du temps, détruisait ou gâtait les plus belles, les plus hautes conceptions, et, sous ce rapport encore, cette lettre demeure bien précieuse pour l'histoire. Sa date la rend prophétique.

29 mars 1808.

« Monsieur le grand duc de Berg,

« Je crains que vous ne me trompiez sur la situa-

tion de l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous-même. L'affaire du 20 mars a singulièrement compliqué les événements. Je reste dans une grande perplexité.

« *Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée, et que vous n'ayez que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne.* La révolution du 20 mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les Espagnols. Vous avez affaire à un peuple neuf : il a tout le courage et il aura tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez les hommes que n'ont point usés les passions politiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs privilèges et pour leur existence, ils feront contre nous des levées en masse, qui pourront éterniser la guerre. J'ai des partisans ; si je me présente en conquérant, je n'en aurai plus.

« Le prince de la Paix est détesté, parce qu'on l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France. Voilà le grief qui a servi l'usurpation de Ferdinand. Le parti populaire est le plus faible.

« Le prince des Asturies n'a aucune des qualités qui sont nécessaires au chef d'une nation ; cela n'empêchera pas que, pour nous l'opposer, on en fasse un héros. Je ne veux pas que l'on use de violence envers les personnages de cette famille : il n'est jamais utile de se rendre odieux et d'enflammer les haines. L'Espagne a plus de cent mille hommes sous les armes, c'est plus qu'il ne faut pour soutenir avec avantage une guerre intérieure. Divisés sur plusieurs points, ils peuvent servir de noyau au soulèvement total de la monarchie.

« Je vous présente l'ensemble des obstacles qui

sont inévitables; il en est d'autres que vous sentirez L'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de multiplier nos embarras. Elle expédie journellement des avisos aux forces qu'elle tient sur les côtes du Portugal et dans la Méditerranée; elle fait des enrôlements de *Siciliens* et de *Portugais*.

« La famille royale n'ayant point quitté l'Espagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a qu'une révolution qui puisse changer l'état de ce pays. C'est peut-être celui de l'Europe qui y est le moins préparé. Les gens qui voient les vices monstrueux de ce gouvernement et l'anarchie qui a pris la place de l'autorité légale, font le plus petit nombre; le plus grand nombre profite de ces vices et de cette anarchie.

« Dans l'intérêt de mon empire, je puis faire beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les meilleurs moyens à prendre?

«Irai-je à Madrid? Exercerai-je l'acte d'un grand protectorat, en prononçant entre le père et le fils? Il me semble difficile de faire régner Charles IV : son gouvernement et son favori sont tellement dépopularisés qu'ils ne se soutiendraient pas trois mois.

« Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le trône sera servir les factions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la France. Une alliance de famille serait un faible lien. *La reine Élisabeth et d'autres princesses* françaises ont péri misérablement lorsque l'on a pu les immoler impunément à d'atroces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien précipiter, qu'il convient de prendre conseil des événements qui vont suivre... Il faudra fortifier les

corps d'armée qui se tiendront sur les frontières du Portugal et attendre...

« Je n'approuve pas le parti qu'a pris Votre Altesse impériale de s'emparer aussi précipitamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée à dix lieues de la capitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le peuple et la magistrature allaient reconnaître Ferdinand sans contestation. Le prince de la Paix doit avoir dans les emplois publics des partisans; il y a d'ailleurs un attachement d'habitude au vieux roi, qui pouvait produire des résultats. Votre entrée à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller auprès du nouveau roi voir ce qui se passe. Il se concertera avec Votre Altesse impériale. J'aviserai ultérieurement au parti qui sera à prendre; en attendant, voici ce que je juge convenable de vous prescrire :

« Vous ne m'engagerez à une entrevue *en Espagne* avec Ferdinand que si vous jugez la situation des choses telle que je doive le reconnaître comme roi d'Espagne. Vous userez de bons procédés envers le roi, la reine et le prince Godoy. Vous exigerez pour eux et vous leur rendrez les mêmes honneurs qu'autrefois. Vous ferez en sorte que les Espagnols ne puissent pas soupçonner le parti que je prendrai. Cela ne vous sera pas difficile : je n'en sais rien moi-même.

« Vous ferez entendre à la noblesse et au clergé que si la France doit intervenir dans les affaires d'Espagne, leurs privilèges et leurs immunités seront respectés. Vous leur direz que l'Empereur désire le perfectionnement des institutions politiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport avec

l'état de civilisation de l'Europe, pour la soustraire au régime des favoris... Vous direz aux magistrats et aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, que l'Espagne a besoin de recréer la machine de son gouvernement, et qu'il lui faut des lois qui garantissent les citoyens de l'arbitraire et des usurpations de la féodalité, des institutions qui raniment l'industrie, l'agriculture et les arts. Vous leur peindrez l'état de tranquillité et d'aisance dont jouit la France, malgré les guerres où elle s'est toujours engagée; la splendeur de la religion, qui doit son établissement au concordat que j'ai signé avec le pape. Vous leur démontrerez les avantages qu'ils peuvent tirer d'une régénération politique: l'ordre et la paix dans l'intérieur, la considération et la puissance dans l'extérieur. Tel doit être l'esprit de vos discours et de vos écrits. Ne brusquez aucune démarche; je puis attendre à Bayonne, je puis passer les Pyrénées, et, me fortifiant vers le Portugal, aller conduire la guerre de ce côté.

« Je songerai à vos intérêts particuliers, n'y songez pas vous-même... Le Portugal restera à ma disposition. Qu'aucun projet personnel ne vous occupe et ne dirige votre conduite: cela me nuirait, et vous nuirait encore plus qu'à moi.

« Vous allez trop vite dans vos instructions du 14; la marche que vous prescrivez au général Dupont est trop rapide, à cause de l'événement du 19 mars. Il y a des changements à faire, vous donnerez de nouvelles dispositions, vous recevrez des instructions de mon ministre des affaires étrangères.

« J'ordonne que la discipline soit maintenue de la manière la plus sévère : point de grâce pour les

plus petites fautes. L'on aura pour l'habitant les plus grands égards. L'on respectera principalement les églises et les couvents.

« L'armée évitera toute rencontre, soit avec des corps de l'armée espagnole, soit avec des détachements: il ne faut pas que, d'aucun côté, il soit brûlé une amorce.

« Laissez *Solano* dépasser *Badajoz ;* faites-le observer; donnez vous-même l'indication des marches de mon armée, pour la tenir toujours à une distance de plusieurs lieues des corps espagnols. Si la guerre s'allumait, tout serait perdu.

« C'est à la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne. Je vous recommande d'éviter des explications avec Solano, comme avec les autres généraux et les gouverneurs espagnols.

« Vous m'enverrez deux estafettes par jour. En cas d'événements majeurs, vous m'expédierez des officiers d'ordonnance. Vous me renverrez sur-le-champ le chambellan de T..., qui vous porte cette dépêche; vous lui remettrez un rapport détaillé.

« Sur ce, je prie Dieu, monsieur le grand-duc de Berg, qu'il vous ait, etc.

« *Signé :* NAPOLÉON. »

Samedi 15.

Le temps était magnifique; nous avons fait notre tour en calèche, durant lequel nous avons aperçu tout près du rivage un gros bâtiment, dont la manœuvre nous a paru singulière. Les marques distinctives nous l'ont fait prendre pour le *Newcastle,* annoncé depuis quelque temps pour venir relever

le *Northumberland;* mais ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie.

Dans une partie de la journée, l'Empereur, au travers d'un grand nombre d'objets, en est arrivé à mentionner plusieurs personnes qui viendraient le joindre à Sainte-Hélène, disait-il, si on leur en laissait la liberté, et il s'est mis à analyser les motifs qui les détermineraient. De là il est passé aux motifs de ceux qui se trouvent autour de lui. « *Bertrand,* disait-il, est désormais identifié avec mon sort: c'est devenu historique. *Gourgaud* était mon premier officier d'ordonnance: il est mon ouvrage, c'est mon enfant. *Montholon* est le fils de Semonville, un beau-frère de Joubert, un enfant de la révolution et des camps. Vous, mon cher, disait-il au quatrième, vous... » Et après avoir cherché un instant, il a repris : « Mais vous, mon cher, au fait, par quel diable de hasard vous trouvez-vous ici? — Sire, lui a-t-il répondu, par le bonheur de mon étoile, et pour l'honneur de l'émigration. »

Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsitt. — Reine de Prusse, le roi. — Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc.

Dimanche 16.

Le temps était tout à fait beau; l'Empereur est entré vers les dix heures dans ma chambre : je m'habillais, je dictais à mon fils précisément mon journal. L'Empereur y a jeté les yeux quelques instants et n'a rien dit; il l'a quitté pour saisir quelques dessins commencés : c'était la topographie, à la plume, de quelques-uns des champs de bataille d'Italie, un essai de mon fils et une sur-

prise que nous nous plaisions à ménager à l'Empereur. Nous les avions travaillés jusque-là en secret.

J'ai suivi l'Empereur au jardin; il y a beaucoup causé sur les objets qu'on venait de nous envoyer d'Angleterre : c'était principalement des meubles; il a fait ressortir le peu de grâce et la gaucherie de ceux qui étaient chargés de nous les remettre. En nous offrant, faisait-il observer, même ce qui nous eût été le plus agréable, ils trouvaient encore moyen de nous offenser; aussi était-il bien déterminé à n'en pas faire usage, et il avait déjà fait remercier pour deux fusils de chasse qui étaient particulièrement destinés à lui être offerts. L'Empereur a voulu déjeuner en plein air, et nous y a tous fait appeler.

La conversation s'étant trouvée sur la mode et les parures, l'Empereur a dit qu'un moment il avait voulu proscrire l'usage du coton en France, pour mieux soutenir les batistes et les linons de nos villes de la Flandre. L'impératrice Joséphine s'était révoltée; elle avait poussé les hauts cris: il avait fallu y renoncer.

L'Empereur était très causant, le temps fort doux et assez agréable; il s'est mis à marcher dans l'espèce d'allée perpendiculaire à la face de la maison. La conversation s'est fixée sur l'époque fameuse de Tilsitt. Voici les détails précieux que j'en ai recueillis:

L'Empereur racontait que si la reine de Prusse était venue au commencement des négociations, elle eût pu influer beaucoup sur leur résultat; heureusement elle arriva les choses assez avancées pour que l'Empereur pût se décider à conclure

vingt-quatre heures après. On a pensé que le roi l'en avait empêchée jusque-là par un commencement de jalousie contre un grand personnage; et cette jalousie, disait l'Empereur, n'était pas, assurait-on, sans quelque léger fondement.

Dès le moment de son arrivée, l'Empereur se rendit chez elle pour lui faire visite. La reine de Prusse, disait-il, avait été très belle, mais elle commençait à perdre de sa première jeunesse.

L'Empereur dit que cette reine le reçut comme M^lle^ Duchesnois dans Chimène, demandant, criant *justice,* renversée en arrière; en un mot, tout à fait en scène : c'était de la véritable tragédie. Il en fut un moment interloqué, et il n'imagina, dit-il, d'autre moyen de se débarrasser qu'en ramenant la chose au ton de la haute comédie, ce qu'il essaya en lui avançant un siège, et la forçant de s'y asseoir; elle n'en continua pas moins du ton le plus pathétique. « La Prusse s'était aveuglée sur sa puissance, disait-elle; elle avait osé combattre un héros, s'opposer aux destinées de la France, négliger son heureuse amitié : elle en était bien punie!... La gloire du grand Frédéric, ses souvenirs, son héritage, avaient trop enflé le cœur de la Prusse; ils causaient sa ruine!... » Elle sollicitait, suppliait, implorait. Magdebourg surtout était l'objet de ses vœux. L'Empereur eut à se tenir le mieux qu'il put; heureusement le mari arriva. La reine, d'un regard expressif, réprouva ce contretemps, et montra de l'humeur. « En effet, le roi essaya de mettre son mot dans la conversation, gâta toute l'affaire, et je fus délivré », dit l'Empereur.

L'Empereur eut la reine à dîner : elle déploya,

disait-il, vis-à-vis de lui tout son esprit, elle en avait beaucoup ; toutes ses manières, elles étaient fort agréables ; toute sa coquetterie, elle n'était pas sans charmes. « Mais j'étais résolu de tenir bon, ajoutait-il. Toutefois il me fallut beaucoup d'attention sur moi-même pour demeurer exempt de toute espèce d'engagement et de toute parole douteuse, d'autant plus que j'étais soigneusement observé, et tout particulièrement par Alexandre. »

Un instant avant de se mettre à table, Napoléon s'étant approché d'une console, y avait pris une très belle rose, qu'il présenta à la reine, dont la main exprima d'abord une espèce de refus apprêté ; mais se ravisant aussitôt, elle dit : *Oui, mais au moins avec Magdebourg.* Sur quoi l'Empereur lui répliqua : « Mais... je ferai remarquer à Votre Majesté que c'est moi qui la donne et vous qui allez la recevoir. » Le dîner et tout le reste du temps se passa de la sorte.

La reine était à table entre les deux empereurs, qui firent assaut de galanterie. On s'était placé d'après la bonne oreille d'Alexandre : il en est une dont il entend à peine. Le soir venu, et la reine retirée, l'Empereur, qui n'avait cessé d'être de la plus grande amabilité, mais qui s'était vu pourtant souvent poussé à bout, résolut d'en finir. Il manda M. de Talleyrand et le prince Kourakin, parla de la grosse dent ; et, lâchant, dit-il, les gros mots, fit sentir qu'après tout une femme et la galanterie ne pouvaient ni ne devaient altérer un système conçu pour les destinées d'un grand peuple ; qu'il exigeait que l'on conclût à l'instant, et que l'on signât de suite ; ce qui fut fait comme il l'avait voulu. « Ainsi la conversation de la reine de

Prusse, disait-il, avança le traité de huit ou quinze jours. » Le lendemain, la reine se préparait à venir renouveler ses attaques; elle fut indignée quand elle apprit la signature du traité. Elle pleura beaucoup, et résolut de ne plus voir l'empereur Napoléon. Elle ne voulait pas accepter son second dîner. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider; elle jetait les hauts cris, elle prétendait que Napoléon lui avait manqué de parole. Mais Alexandre avait toujours été présent. Il avait été un témoin même dangereux, prêt à témoigner en sa faveur au moindre geste, à la moindre parole échappés à Napoléon. « Il ne vous a rien promis, lui disait-il; si vous pouvez me prouver le contraire, je m'engage ici à le lui faire tenir d'homme à homme, et il le fera, j'en suis sûr. — Mais il m'a donné à entendre, disait-elle... — Non, disait Alexandre, et vous n'avez rien à lui reprocher. » Enfin, elle vint. Napoléon, qui n'avait plus à se défendre, n'en fut que plus aimable pour elle. Elle joua quelques moments le rôle de coquette offensée; et le dîner fini, quand elle voulut se retirer, Napoléon la reconduisant, arrivé au milieu de l'escalier, où il s'arrêtait, elle lui serra la main et lui dit avec une espèce de sentiment: « Est-il possible qu'ayant eu le bonheur de voir de si près l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie!... — Madame, je suis à plaindre, lui répondit gravement l'Empereur, c'est un effet de ma mauvaise étoile. » Et il prit congé d'elle.

Arrivée à sa voiture, elle s'y jeta en sanglotant, fit appeler Duroc, qu'elle estimait beaucoup, lui

renouvela toutes ses plaintes, et lui dit, en montrant le palais : « Voilà une maison où l'on m'a cruellement trompée. »

« La reine de Prusse, disait l'Empereur, avait certainement des moyens, beaucoup d'instruction et une grande habitude ; elle régnait véritablement depuis plus de quinze ans ; aussi, en dépit de mon adresse et de tous mes efforts, se montra-t-elle constamment maîtresse de la conversation, la domina toujours, revint sans cesse à son sujet, peut-être trop, mais, du reste, avec une grande convenance, et sans qu'il fût possible de s'en fâcher ; et il est vrai de dire que l'objet était important pour elle, le temps précieux et court.

« Un des hauts contractants lui répéta plusieurs fois, disait l'Empereur, qu'elle eût dû venir dès le principe, ou pas du tout, lui rappelant que, pour sa part, il avait fait tout son possible pour qu'elle vînt tout de suite. On voulait, disait l'Empereur, qu'il y eût recherché un intérêt personnel ; mais, par contre, le mari avait mis un intérêt tout aussi personnel à s'y opposer. » Napoléon croit bien, en cette circonstance, avoir été très officieux, et s'être montré bon ami.

« Le roi de Prusse m'avait fait demander son audience de congé pour le jour même, disait l'Empereur, et je la reculai de vingt-quatre heures, à la prière secrète d'Alexandre. Le roi de Prusse ne m'a jamais pardonné d'avoir renvoyé ainsi cette audience, tant il lui semblait que la majesté royale se trouvait blessée de mon refus.

« Un autre poids à mon sujet, qu'il n'a jamais pu s'ôter de dessus le cœur, c'était d'avoir violé, disait-il, son territoire d'Anspach, dans notre

guerre d'Austerlitz. Dans toutes nos rencontres depuis, quelque grands que fussent les intérêts du moment, il les laissait tous de côté, pour revenir à me prouver que j'avais bien réellement violé son territoire à Anspach. Il avait tort ; mais enfin il en était persuadé, et son ressentiment était celui d'un honnête homme. Toutefois, sa femme s'en dépitait, et lui eût voulu une plus haute politique, etc. »

Napoléon, du reste, se reprochait, disait-il, comme une véritable faute d'avoir reçu en aucune manière le roi de Prusse à Tilsitt. Sa première détermination avait été de le refuser : il eût alors été tenu à moins de ménagements envers lui, et eût pu lui garder la Silésie ; il en eût enrichi la Saxe, et se fût probablement par là réservé d'autres destinées. Il disait aussi : « J'apprends que les politiques aujourd'hui blâment fort mon traité de Tilsitt : ils ont découvert, depuis mes désastres, que par là j'avais mis l'Europe à la merci des Russes ; mais si j'avais réussi à Moscou, et on sait à combien peu cela a tenu, ils auraient admiré sans doute alors combien j'avais mis, au contraire, par ce traité, les Russes à la merci de l'Europe. J'avais de grandes vues sur les Allemands... Mais j'ai échoué, et, partant, j'ai eu tort : cela est de toute justice... »

Presque tous les jours, à Tilsitt, les deux empereurs et le roi sortaient ensemble à cheval ; mais celui-ci était toujours maladroit ou malheureux, disait Napoléon. Les Prussiens en souffraient visiblement. Napoléon était constamment entre les deux souverains : or le roi pouvait à peine suivre, ou bien heurtait et gênait sans cesse Napoléon. Revenait-on, d'un saut les deux empereurs étaient à terre, et ils se prenaient par la main pour monter

ensemble les escaliers. Mais comme Napoléon faisait les honneurs, il n'eût pas voulu rentrer avant d'avoir vu passer le roi ; alors il fallait l'attendre longtemps ; et comme il plut souvent, il en résultait que les deux empereurs se mouillaient à cause du roi, au grand mécontentement de tous les spectateurs.

« Cette maladresse ressortait d'autant plus, disait l'Empereur, qu'Alexandre est plein de grâces, et se trouverait de niveau avec tout ce qu'il y a de plus aimable dans les salons de Paris. Celui-ci se trouvait parfois si fatigué de son compagnon, qu'absorbaient ses chagrins ou toute autre cause, que nous rompions de concert la société, pour nous délivrer plus tôt. On se séparait donc aussitôt après le dîner sous prétexte de quelques affaires chez soi ; mais Alexandre et moi nous nous retrouvions bientôt ensuite pour prendre le thé chez l'un ou chez l'autre, et nous restions alors à causer ensemble jusqu'à minuit et au delà. »

Alexandre et Napoléon se revirent quelque temps après à Erfurt, et se donnèrent les plus grandes marques d'affection. Alexandre y professa hautement les sentiments d'une amitié tendre et d'une admiration véritable. Ils passèrent ensemble quelques jours dans le charme d'une intimité parfaite et les communications les plus familières de la vie privée. « C'étaient deux jeunes gens de bonne compagnie, disait l'Empereur, dont les plaisirs en commun n'auraient eu rien de caché l'un pour l'autre. »

Napoléon avait fait venir à Erfurt tout ce que notre scène française comptait de plus distingué. Une actrice fort connue, M^lle^ B..., attira l'attention

de son hôte, qui eut un moment la fantaisie de faire sa connaissance. Il demandait à son compagnon s'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient. — « Nul, répondit celui-ci ; seulement, ajouta-t-il avec intention, c'est un moyen sûr et rapide pour que vous soyez bientôt connu de tout Paris. Après demain, jour de poste, partiront les plus petits renseignements, et sous peu il n'y a pas de statuaire à Paris qui ne pût facilement modeler votre personne de la tête aux pieds. » Le danger d'une telle publicité calma sur-le-champ l'ardeur naissante ; car le soupirant, disait Napoléon, se montrait fort circonspect sur cet article, et sans doute, remarquait-il gaiement, par la crainte de l'adage connu : Quand le masque tombe, le héros s'évanouit.

Si l'Empereur l'eût voulu, Alexandre, assurait-il, lui eût certainement donné sa sœur en mariage ; sa politique l'y eût déterminé, si même son inclination n'y avait pas été. Il fut saisi en apprenant le mariage avec l'Autriche, et s'écria : « Me voilà renvoyé au fond de mes forêts. » S'il sembla tergiverser d'abord, c'est qu'il lui fallait quelque temps pour prononcer ; sa sœur était bien jeune, et puis il fallait le consentement de sa mère. Le testament de Paul le voulait ainsi ; et l'impératrice mère était des plus passionnées contre Napoléon. Livrée d'ailleurs à toutes les absurdités, aux contes ridicules qu'on s'était plu à répandre sur sa personne : « Comment, disait-elle, marierais-je ma fille à un homme qui ne peut être le mari de personne ? Un autre homme viendra donc dans le lit de ma fille, si l'on veut en avoir des enfants ? elle n'est pas faite pour cela. — Ma mère, lui disait Alexandre, pouvez-vous bien vous nourrir des libelles de Lon-

dres et des lazzis des salons de Paris? Si c'est là toute la difficulté, s'il n'y a que cela qui vous embarrasse, moi, je vous le cautionne, et beaucoup d'autres pourront vous le cautionner avec moi.

« Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour moi, disait encore l'Empereur, c'est l'intrigue qui me l'a aliéné. Des intermédiaires, M... ou autres, à l'instigation de T..., n'ont cessé en temps opportun de lui citer les ridicules dont je l'avais accablé, disaient-ils, l'assurant qu'à Tilsitt et à Erfurt il n'avait pas plus tôt le dos tourné que je m'égayais fort d'ordinaire à son sujet. Alexandre est fort susceptible, ils l'auront facilement aigri. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il s'en est plaint amèrement à Vienne lors du Congrès, et pourtant rien n'est plus faux, il me plaisait et je l'aimais. »

Un aide de camp de Napoléon fut envoyé, aussitôt après le traité de Tilsitt, auprès d'Alexandre, à Pétersbourg; il y fut comblé de bons traitements, et ne tarit pas sur les efforts et la galanterie d'Alexandre pour se rendre agréable à son nouvel allié.

Ce même aide de camp devint plus tard ministre de la police, et en 1814, peu de temps après la Restauration, il fit, assure-t-on, une citation heureuse de sa mission en Russie. Lui étant demandé un jour aux Tuileries, avec une sorte d'abandon tout à fait naïf, par quelqu'un très avant dans la confiance du roi: « A présent que tout est fini, vous pouvez tout dire; apprenez-nous quel était votre agent à Hartwel (c'était, comme l'on sait, la demeure de Louis XVIII, en Angleterre). L'interpellé, surpris du peu de goût de la question, répondit avec dignité: « Monsieur le comte, l'Empereur

regardait l'asile des rois comme un sanctuaire inviolable; et nous l'observions. On nous a fait connaître aujourd'hui qu'on n'en agissait pas de même à son égard. Mais vous, Monsieur le comte, vous devriez avoir moins de doute qu'un autre. Quand j'arrivai à Pétersbourg, vous y étiez au nom du roi. L'empereur Alexandre, dans la première chaleur de sa réconciliation, me donna connaissance de tout ce qui vous concernait, et demanda si l'on voulait qu'il vous fît sortir de ses États. Je n'avais point d'ordres. J'écrivis pour prendre ceux de l'Empereur. Sa réponse fut, courrier par courrier, qu'il lui suffisait de l'amitié sincère d'Alexandre, que jamais il n'entrerait dans ses autres rapports particuliers; qu'il n'avait pas de haine personnelle contre les Bourbons; que, s'il croyait même qu'il leur fût possible de l'accepter, il leur offrirait un asile en France, et tel château royal qui leur serait agréable. Si vous ignorâtes alors cette lettre, continua le duc de R..., faites-la chercher aujourd'hui, vous la trouverez sans doute dans les cartons des relations extérieures. »

Arrivée des commissaires étrangers. — Étiquette forcée de Napoléon, anecdotes. — Conseil d'État; détails du local; habitudes. — Citations de quelques séances; digression. — Gassendi. — Les régiments croates. — Ambassadeurs. — Bans de la garde nationale. — L'Université, etc.

Lundi 17.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Il a demandé la calèche pour faire un tour avant déjeuner Au moment de monter, on est venu nous dire que la frégate *le Newcastle* et la frégate *l'Oronte* étaient devant le port, courant des bordées pour entrer.

Ces deux bâtiments avaient manqué l'île dans la nuit, et étaient obligés de l'attaquer sous le vent. Ils avaient quitté l'Angleterre le 23 avril, et nous apportaient le bill qui concerne la détention de l'Empereur. La législature anglaise avait converti en loi la détermination des ministres à cet égard. Les commissaires des trois puissances d'Autriche, de France et de Russie, étaient aussi à bord de ces bâtiments.

Dans le courant de la journée, l'Empereur, parlant des formes, des costumes qu'il avait prescrits, de l'étiquette qu'il avait introduite, disait : « Il m'était devenu bien difficile de m'abandonner à moi-même. Je sortais de la foule ; il me fallait, de nécessité, me créer un extérieur, me composer une certaine gravité, en un mot, établir une étiquette, autrement l'on m'eût journellement frappé sur l'épaule. En France, nous sommes naturellement enclins à une familiarité déplacée ; et j'avais à me prémunir surtout contre ceux qui avaient *sauté à pieds joints* sur leur éducation. Nous sommes très facilement courtisans, très obséquieux au début, portés d'abord à la flatterie, à l'adulation ; mais bientôt arrive, si on ne la réprime, une certaine familiarité qu'on porterait aisément jusqu'à l'insolence. On sait que nos rois n'étaient pas exempts de cet inconvénient. » Et l'Empereur a cité une anecdote, sous Louis XV, fort caractéristique : celle de ce courtisan, disait-il, à qui ce prince demanda, à son lever, combien il avait d'enfants. — « Quatre, Sire, » répondit-il. Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question : « Un tel, combien avez-vous d'enfants ? » Et tou-

jours l'autre répondit : « Quatre, Sire. » Enfin le soir, au jeu, le roi lui ayant demandé encore : « Un tel, combien avez-vous d'enfants ? — Sire, répondit-il cette fois, six. — Comment diable, reprit le roi, mais il me semble que vous m'aviez dit quatre ? — Ma foi, Sire, c'est que j'ai craint de vous ennuyer en vous répétant toujours la même chose. »

« Sire, dit alors à l'Empereur l'un de nous, voici une anecdote d'un pays voisin, digne de celle qui vient d'être mentionnée, et qui pourra servir à comparer l'insolence gratuite du courtisan d'un maître absolu, avec l'énergique ressentiment de celui qui n'a rien à redouter de son souverain constitutionnel.

« Quelqu'un de la haute société, à Londres, ayant à se plaindre d'un grand personnage dont il avait été fort maltraité, à je ne sais quel sujet, jura devant ses amis de le lui faire payer ostensiblement. Ayant appris que le grand personnage devait paraître à une fort belle assemblée, il s'y rend lui-même de bonne heure, et se place près de la maîtresse de la maison. Quand le grand personnage vient débiter à cette dame son petit mot de compliment, et qu'il n'a pas encore la face retournée, le mécontent se penche négligemment vers la dame, lui demandant à haute voix quel peut être là son gras ami (who is your fat friend). La dame, qui en devient rouge, le pousse du coude, lui disant tout bas : Taisez-vous donc, ne voyez-vous pas que c'est le prince ? A quoi le monsieur de répondre, d'une voix encore plus élevée : Comment, le prince ?... mais, sur mon honneur, le voilà devenu aussi gras qu'un cochon (how the prince ?... but, upon my word, he is grown as fat as a pig). »

Libre à chacun de deviser sur le mérite relatif des deux insolents : tous deux sont fort blâmables, sans doute ; et si le nôtre présente moins de grossièreté, il faut convenir aussi que son impertinence est tout à fait sans but et purement gratuite.

Dans un autre moment de la journée, l'Empereur a dit beaucoup de choses sur les séances du Conseil d'État. Je lui en avais cité plusieurs, d'autres nous demeuraient déjà douteuses et effacées : « Eh bien, m'a-t-il ajouté, encore quelque temps, et il en restera à peine vestige dans le souvenir. » Ne pouvant dormir cette nuit, ces paroles me sont revenues, et durant mon insomnie je repassais minutieusement dans mon esprit tout ce que j'avais connu du Conseil d'Etat : le local de ses séances, les habitudes, les formes, etc., etc., et je ne crois pouvoir mieux employer l'oisiveté de notre solitude de Sainte-Hélène, que de les consigner ici ; j'y joindrai de temps à autre ce qui me reviendra des séances dont j'ai été le témoin, à mesure qu'elles se présenteront à ma mémoire. Il en est pour qui tous ces détails seront de quelque prix.

La salle du Conseil d'État aux Tuileries, lieu ordinaire des séances, était une pièce latérale à la chapelle et de toute sa longueur ; le mur mitoyen présentait plusieurs portes pleines, qui, ouvertes le dimanche, formaient les travées de la chapelle ; c'était une très belle pièce allongée. A l'une de ses extrémités, vers l'intérieur du palais, était une grande et belle porte qui servait de passage à l'Empereur, lorsque, suivi de sa cour, il se rendait le dimanche à sa tribune pour y entendre la messe. Cette porte ne s'ouvrait le reste de la semaine que pour l'Empereur, quand il arrivait à son Conseil

d'État. Les membres de ce Conseil n'entraient que par deux petites portes pratiquées à l'extrémité.

Dans toute la longueur de la salle, à droite et à gauche, était établie accidentellement, et pour le temps du Conseil seulement, une longue file de tables assez éloignées du mur pour y admettre un siège et une libre circulation extérieure. Là s'asseyaient hiérarchiquement les conseillers d'État, dont la place d'ailleurs se trouvait désignée par un carton portant leur nom, et renfermant leurs papiers. A l'extrémité de la salle, vers la grande porte d'entrée et transversalement à ces deux files de tables, il en était placé de semblables pour les maîtres des requêtes ; les auditeurs prenaient place sur des tabourets ou des chaises, en arrière des conseillers d'Etat.

A l'extrémité supérieure de la salle, en face de la grande porte d'entrée, se trouvait la place de l'Empereur, sur une estrade élevée d'une ou deux marches. Là était son fauteuil et une petite table recouverte d'un riche tapis, et garnie de tous les accessoires nécessaires, ainsi qu'en avaient devant eux tous les membres du Conseil : papier, plumes, encre, canifs, etc.

A droite de l'Empereur, mais au-dessous de lui et à notre niveau, le prince archichancelier, sur sa petite table séparée ; à sa gauche, le prince archi-trésorier, qui y assistait fort rarement ; et enfin, à la gauche encore de celui-ci, M. Locré, rédacteur des procès-verbaux du Conseil.

Quand il venait accidentellement des princes de la famille, ils avaient une pareille table placée sur le même alignement, et selon leur rang hiérarchique. Si c'étaient seulement des ministres, qui

tous d'ailleurs avaient faculté de se présenter au Conseil quand bon leur semblait, ceux-ci prenaient place sur les files latérales, en tête des premiers conseillers d'État. Une grande enceinte intérieure restait vide; elle n'était jamais traversée que par l'Empereur ou les membres du Conseil, quand ils allaient lui prêter serment.

Des huissiers, même pendant les délibérations, parcouraient silencieusement la salle pour le service des membres du Conseil. Chacun de ceux-ci d'ailleurs se levait à son gré, et circulait extérieurement, pour chercher auprès de ses collègues les renseignements particuliers dont il eût pu avoir besoin.

Les pourtours supérieurs de la salle représentaient des peintures allégoriques relatives aux fonctions du Conseil d'État, telles que la Justice, le Commerce, l'Industrie, etc., etc., et enfin, le plafond se trouvait décoré du beau tableau de la bataille d'Austerlitz par Gérard. Ainsi c'était sous un des plus beaux lauriers dont Napoléon ait ennobli la France, qu'il administrait son intérieur.

C'est dans cet endroit que, durant près de dix-huit mois, j'ai joui de la satisfaction inappréciable d'assister régulièrement deux fois la semaine à des séances si précieuses par leur intérêt spécial, et bien plus encore par la présence de l'Empereur, qui n'y manquait jamais, et semblait en être réellement l'âme et la vie. C'est là que je l'ai vu prolonger quelquefois les séances depuis onze heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et montrer à la fin autant de facilité, d'abondance, de fraîcheur d'esprit et de tête qu'en commençant, lorsque nous autres tombions tous de lassitude et de fatigue.

Quand la cour était à Saint-Cloud, c'était là que le Conseil était convoqué ; mais quand la séance y était indiquée de trop bon matin, ou s'annonçait devoir être trop longue, alors il arrivait à l'Empereur de la suspendre, pour qu'on pût prendre quelque nourriture, et il s'élevait alors dans quelques pièces voisines, pour les besoins du Conseil, une certaine quantité de petites tables des plus magnifiquement servies, et surtout comme par enchantement ; car, pour le dire en passant, rien ne saurait donner une juste idée de l'espèce de féerie en toutes choses dont nous avons été les témoins dans les palais impériaux.

L'heure de la séance du Conseil était indiquée chaque fois dans nos lettres de convocation ; en général, c'était pour onze heures.

Quand un nombre suffisant de membres était arrivé, l'archichancelier, qu'on y trouvait toujours le premier, et qui présidait le Conseil en l'absence de l'Empereur, ouvrait la séance, et entamait alors ce qu'on appelait *le petit ordre du jour,* ne contenant que les affaires de simples localités et de pure forme.

Une heure plus tard, d'ordinaire, le tambour, battant au champ dans l'intérieur du palais, nous annonçait l'arrivée de l'Empereur. La grande porte s'ouvrait, on annonçait Sa Majesté : tout le Conseil se levait, et l'Empereur entrait, précédé de son chambellan et de son aide de camp de service, qui lui présentaient son fauteuil, recevaient son chapeau, et demeuraient à la séance en arrière de lui, prêts à recevoir et à exécuter ses ordres.

L'archichancelier présentait alors à l'Empereur *le grand ordre du jour*, contenant la série des

objets en délibération. L'Empereur les parcourait, et nommait tout haut l'objet qu'il lui plaisait de déterminer. Le conseiller d'État chargé de ce rapport en faisait lecture, et la délibération commençait.

Chacun pouvait prendre la parole : si plusieurs se présentaient à la fois, l'Empereur en désignait l'ordre : on parlait de sa place et assis ; on ne pouvait pas lire, il fallait improviser. Quand l'Empereur jugeait la discussion, à laquelle d'ailleurs il prenait beaucoup de part lui-même, suffisamment éclaircie, il faisait un résumé toujours lumineux, souvent neuf et piquant, concluait et mettait aux voix.

J'ai dit ailleurs de quelle liberté on jouissait dans ces délibérations. L'ardeur, s'animant par degrés, devenait parfois extrême, et souvent les discussions se prolongeaient outre mesure, surtout lorsque l'Empereur, s'occupant probablement d'autre chose, semblait, par distraction ou autrement, y être devenu étranger ; alors, d'ordinaire il promenait sur la salle un œil incertain, ou mutilait les crayons avec son canif, ou piquait avec ce même canif le tapis de sa table, ou le bras de son fauteuil, ou bien encore usait son crayon ou sa plume à des griffonnages ou à des traits bizarres, qui, à son départ, devenaient l'objet de la convoitise des jeunes gens, qui se les arrachaient ; et il fallait voir alors, si par hasard il y avait tracé quelque nom de pays ou de capitale, les inductions à perte de vue qu'on cherchait à en tirer.

Quelquefois aussi, comme l'Empereur venait au conseil précisément après avoir mangé, et souvent après de grandes fatigues du matin, il lui arrivait d'arrondir son bras sur la table, d'y poser sa tête et

de s'endormir. L'archichancelier se saisissait, dès cet instant, de la délibération, qui allait toujours son train, et que l'Empereur, à son réveil, reprenait au point où elle se trouvait, si même elle n'était terminée et remplacée par une nouvelle. Il arrivait encore très souvent à l'Empereur de demander un verre d'eau et du sucre; et à cet effet, et pour son usage, il se trouvait toujours sur l'une des tables de la chambre voisine, et hors de toute précaution, tout ce qui était nécessaire.

L'Empereur avait l'habitude, comme l'on sait, de prendre du tabac à chaque instant; c'était en lui une espèce de manie exercée la plupart du temps par la distraction. Sa tabatière se trouvait bientôt vide, et il n'en continuait pas moins d'y puiser à chaque instant, ou de la porter constamment tout ouverte à son nez, surtout quand il avait lui-même la parole. C'était alors aux chambellans qui s'étaient faits le plus à son service, ou qui y mettaient le plus de recherche, à lui soustraire cette tabatière vide pour y en substituer une pleine; car il existait une grande émulation de soins, de galanterie parmi les chambellans favorisés du service habituel près de l'Empereur, service extrêmement envié. C'était, du reste, à peu près toujours les mêmes, soit qu'ils s'intriguassent beaucoup pour y demeurer, soit qu'il fût naturellement plus agréable à l'Empereur de voir continuer un service déjà goûté. Au demeurant, c'était le grand-maréchal Duroc qui arrêtait toutes ces dispositions.

Au sujet de ces soins et de cette galanterie, l'un d'eux, qui s'était aperçu que l'Empereur, allant au théâtre, oubliait parfois sa lorgnette, dont il faisait un grand usage au spectacle, avait imaginé d'en

faire faire une toute semblable, et de verres pareils, si bien que la première fois qu'il vit l'Empereur en être privé, il la lui présenta comme la sienne. De retour dans son intérieur, l'Empereur se trouva donc avoir deux lorgnettes, sans qu'on pût lui dire comment. Le lendemain il s'enquit du chambellan dont il l'avait reçue, qui lui répondit simplement que c'en était une en réserve pour son besoin.

L'Empereur ne laissait pas d'être fort sensible à ces soins, innocents en eux-mêmes, l'on pourrait même dire touchants, s'ils ne venaient que du cœur et s'ils n'avaient d'autre guide qu'une véritable affection ; car alors on ne se montrait pas par là un courtisan servile, mais bien un serviteur tendrement dévoué ; d'autant plus que Napoléon, de son côté, bien qu'on en ait voulu dire dans les salons de Paris, était plein de véritables égards pour les personnes de son service. Quand il quittait Paris pour Saint-Cloud, la Malmaison ou autres lieux, en un mot ce qu'on appelait à la cour être à la campagne, il admettait d'ordinaire son service au nombre des réceptions privées qui composaient le soir son cercle familier, et dont la faveur était tenue à si haut prix. Dans ces circonstances encore, il faisait manger avec lui ses chambellans. Aussi, un jour, à Trianon, à table et fort enrhumé du cerveau, il eut besoin d'un mouchoir ; et comme on courrait le chercher, le chambellan de service, assis à ses côtés, et parent de Marie-Louise, s'empressa de lui en présenter un dont il avait eu soin de se précautionner, et voulait reprendre l'autre. « Je vous remercie, dit l'Empereur ; mais je ne me pardonnerais pas qu'on pût dire que j'ai laissé

M. un tel toucher mon mouchoir sale. » Et il le jeta par terre. Tel était pourtant l'homme que dans nos cercles l'on disait si grossier, si brutal, maltraitant tout son service, et jusqu'aux dames du palais même. Le fait est que l'Empereur, au contraire, était des plus scrupuleusement attachés aux convenances, et fort sensible aux petits soins qu'il recevait, bien qu'il n'en témoignât jamais rien, il est vrai; c'était manie ou système chez lui; il fallait savoir le deviner, et l'on s'en apercevait à son œil devenu plus attentif, au son de sa voix plus radouci. Au rebours d'autres, qui accablent d'expressions touchantes qu'ils ne sentent souvent pas, Napoléon semblait s'être fait la loi de contenir ou de déguiser les sensations bienveillantes qu'on lui inspirait. Je crois l'avoir déjà dit ailleurs; en voici quelques preuves nouvelles qui me reviennent en cet instant : elles seront d'autant plus caractéristiques, qu'elles appartiendront à Longwood même, où Napoléon néanmoins devait avoir plus d'abandon et se tenir moins en garde.

J'étais d'ordinaire assis auprès de mon fils quand l'Empereur lui dictait tout en marchant dans son appartement; or, il lui arrivait souvent de s'arrêter derrière moi pour voir où en était la dictée. Combien de fois, dans cette situation, il me serrait la tête de ses deux bras. Souvent alors une légère pression me rapprochait d'abord de lui; mais presque aussitôt réprimant ce mouvement, il ne semblait plus qu'avoir voulu s'accouder sur mes épaules, ou bien encore s'essayer, comme par jeu, de me faire plier, se récriant alors sur ma force.

A mon fils, qu'il aimait beaucoup, je l'ai vu souvent faire de la main ce qu'on eût pu appeler une

caresse ; et comme pour annuler tout aussitôt ce geste, l'accompagner à l'instant de paroles dites d'une voix relevée, approchant fort de la brusquerie. Enfin, je l'ai vu entrant un jour au salon, dans des dispositions de contentement et de distraction, prendre affectueusement la main de Mme Bertrand, l'élever pour la porter à ses lèvres, et s'arrêter subitement par un mouvement qui eût eu de la gaucherie, si Mme Bertrand elle-même n'y eût pourvu en s'empressant, avec cette grâce parfaite qui la caractérise, de baiser elle-même cette main qui lui avait été tendue. Mais me voilà bien loin de mon sujet, je me suis laissé aller au bavardage. Revenons au Conseil d'Etat.

On nous distribuait, imprimés et à domicile, tous les rapports, les projets d'avis et de décrets que nous devions discuter. Il est tel objet, l'Université, par exemple, qui a subi peut-être vingt rédactions ; d'autres languissaient longtemps dans les cartons, ou finissaient même par disparaître tout à fait sans qu'il en fût donné aucun motif.

Au retour de ma mission en Hollande, et tout nouvellement membre du Conseil d'État, spécialement attaché à la marine, dans tout le feu de mon premier zèle, et fort de mes observations en Hollande, je pris la parole sur la conscription, laquelle se discutait en cet instant. Je demandai qu'il fût permis à tous les conscrits hollandais, vu leur sympathie naturelle, de choisir le service de la marine. Je demandai encore que dans toute la conscription française il fût loisible à chacun de faire le même choix. Je faisais ressortir les inconvénients qu'on évitait par là, et les grands avantages qu'on se procurait. On ne pouvait, disais-je, trop multiplier nos

marins. Nos équipages de vaisseaux étaient de vrais régiments ; les mêmes hommes étaient donc tout à la fois matelots et soldats, canonniers et pontonniers ; avec la même solde, on obtenait deux services, etc. Le tout allait fort bien jusque-là ; je me félicitais intérieurement, je touchais à ma conclusion quand le mot eut le malheur de me manquer ; l'absence atteignit bientôt jusqu'à l'idée, et me voilà muet, interdit, sans plus savoir ni ce que je voulais, ni même où j'étais. Je parlais là pour la première fois ; j'avais fait une entreprise extraordinaire, celle de surmonter ma timidité naturelle. Un silence profond régnait autour de moi, une multitude d'yeux m'ajustaient ; je crus que j'allais défaillir. Il ne me resta plus qu'à avouer ma souffrance, à dire à l'Empereur que je préférerais bien davantage de me trouver à une bataille, et qu'à lui demander enfin la permission d'achever par la lecture de quelques lignes écrites ; mais à partir de là il ne m'est jamais venu l'envie de prendre la parole de nouveau ; j'en ai été guéri pour toujours ; mon éloquence ne s'est jamais répétée. Toutefois, et malgré ma mésaventure, mon peu de parole n'avait pas été perdu pour l'Empereur ; car, à quelques jours de là, l'aide de camp de service, le comte Bertrand, me dit que Sa Majesté jouant au billard, et voyant entrer le ministre de la marine, l'avait apostrophé sur le sujet, lui disant : « Eh bien ! Las Cases nous a lu au Conseil un très bon mémoire sur la composition des matelots : il est loin d'être de votre avis sur l'âge que vous voulez d'eux, etc. »

Il n'y avait pas de séance présidée par l'Empereur qui ne fût du plus grand intérêt, parce qu'il y parlait toujours, et que tout ce qu'il disait était

extrêmement remarquable. J'en sortais toujours enthousiasmé; mais ce qui me surprenait fort et m'indignait beaucoup, c'était d'entendre le soir répéter dans les salons quelques-unes de ces choses, mais toujours très défigurées et, en général, très malveillantes. D'où pouvait naître une si singulière circonstance? Était-ce l'infidélité dans celui qui avait entendu? était-ce méchanceté chez celui à qui on l'avait redit? Toutefois la chose était ainsi.

J'eus plus d'une fois l'envie, dans le temps, d'écrire ce dont j'avais été le témoin, et j'ai beaucoup regretté depuis de ne l'avoir pas fait. Je vais transcrire ici quelques souvenirs épars qui reviennent à ma mémoire.

Un jour, l'Empereur, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers d'origine française, disait: « Le plus beau titre sur la terre est d'être né Français; c'est un titre dispensé par le ciel, qu'il ne devrait être donné à personne sur la terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à sa dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français s'il le réclamait. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant: Je veux être Français, que sa voix fût plus forte que la loi, que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère commune. »

Une autre fois, il disait, au sujet de je ne sais quoi: « L'Assemblée constituante fut bien gauche d'abolir jusqu'à la noblesse purement titulaire; ce qui humilia beaucoup de monde. Moi, je fais mieux, j'ennoblis tous les Français : chacun peut être fier. »

Une autre fois, et je l'ai peut-être déjà cité ail-

leurs, il disait : « Je veux élever la gloire du nom français si haut qu'il devienne l'envie des nations; je veux un jour, Dieu aidant, qu'un Français voyageant en Europe croie se trouver toujours chez lui. »

Enfin, une autre fois encore, et au sujet d'un projet de décret dont je ne me rappelle pas quel a été le résultat, mais qui avait pour objet de déterminer que les rois de la famille impériale occupant des trônes étrangers laisseraient leurs titres et leur étiquette de roi à la frontière, pour ne les reprendre qu'en sortant, l'Empereur, répondant à quelques objections et exposant les motifs, dit : « Du reste, je leur réserve en France un bien plus beau titre encore; ils y seront plus que roi, ils seront princes français. »

Je pourrais multiplier à l'infini une foule de citations pareilles: elles doivent être demeurées dans le souvenir de tous les membres du Conseil, comme dans le mien. A présent, l'on s'étonnera peut-être qu'ayant vu si souvent l'Empereur, qu'en ayant entendu de telles paroles, j'aie dit que je ne le connaissais pas encore quand je me suis déterminé à le suivre. Ma réponse est que dans les temps dont je parle j'avais à son sujet encore plus d'admiration et d'enthousiasme que de véritable conviction. Nous étions assaillis, dans le palais même, de tant de bruits absurdes sur sa personne et son petit intérieur; nous avions si peu de communication directe avec lui, qu'à force d'avoir entendu répéter les mêmes choses, il me restait peut-être, à l'insu de moi-même, une espèce de défiance et de doute. On nous le disait si dissimulé, si astucieux, si rusé, qu'il était possible, après tout, qu'il prononçât en

public d'aussi magnifiques paroles dans quelque vue particulière et sans les sentir aucunement : il en est tant qui pensent si mal et s'expriment si bien ! Aussi ce n'est qu'ici, à Longwood, et depuis que j'ai appris à le connaître à fond, que je sais combien il était là réellement et naturellement lui-même. Jamais peut-être sur la terre nul n'aima la France et son lustre comme lui ; il n'est pas de sacrifice qui lui eût coûté pour elle. Il l'a prouvé à Châtillon, il l'a prouvé au retour de Waterloo, et il l'exprimait énergiquement quand, sur son roc, il me disait ces paroles mémorables que j'ai déjà citées : « Non, mes véritables souffrances ne sont point ici ! »

Mais voici d'autres sujets, les uns plaisants, d'autres plus graves. Un jour, le conseiller d'État général Gassendi, se trouvant prendre part à la discussion du moment, s'y appuya de la doctrine des économistes ; l'Empereur, qui l'aimait beaucoup à titre d'ancien camarade de l'artillerie, l'arrêtant, lui dit : « Mais, mon cher, qui vous a rendu si savant ? où avez-vous pris de tels principes ? » Gassendi, qui parlait rarement, après s'être défendu de son mieux, se trouvant dans ses derniers retranchements, répondit qu'après tout c'était de lui Napoléon qu'il avait pris cette opinion. « Comment ! s'écria l'Empereur avec chaleur, que dites-vous là ? est-ce bien possible ? Comment ! de moi, qui ai toujours pensé que, s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idéalités des économistes pour la réduire en poudre ! » Et après quelques autres développements, partie ironiques, partie sérieux, il conclut : « Allons, mon cher, vous vous serez endormi dans vos bureaux, et vous y aurez

rêvé tout cela. » Gassendi, qui se fâchait aisément, lui riposta : « Oh ! pour nous endormir dans nos bureaux, Sire, c'est une autre affaire ; j'en défierais bien avec vous ; vous nous y tourmentez trop pour cela. » Et tout le Conseil de rire, et l'Empereur plus fort que les autres.

Une autre fois, on s'occupait d'organiser les provinces Illyriennes, acquises depuis peu. La partie de ces provinces limitrophe des Turcs avait des régiments croates, dont l'organisation était toute particulière ; c'étaient de vraies colonies militaires : elles avaient été imaginées, il y avait plus d'un siècle, par le grand Eugène, pour servir de barrière contre les incursions et les brigandages des Turcs, et avaient toujours depuis fort bien rempli leur destination. La commission chargée de ce travail proposait la dissolution de ces régiments croates, et les remplaçait par une garde nationale à l'instar de la nôtre. « Est-on fou ? s'écria l'Empereur à cette lecture ; des Croates sont-ils des Français, et a-t-on bien compris l'excellence de l'institution, son utilité, son importance ? — Sire, répondit celui qui se trouvait dans l'obligation de défendre le rapport, les Turcs n'oseraient pas aujourd'hui recommencer leurs excès. — Et pourquoi cela ? — Sire, parce que Votre Majesté est devenue leur voisin. — Eh bien ? — Sire, ils auraient trop de respect pour votre puissance. — Ah ! oui, Sire, Sire, reprit vertement l'Empereur, des compliments à présent ! Eh bien, monsieur, allez les porter aux Turcs, qui vous répondront par des coups de fusil, et vous viendrez m'en donner des nouvelles. » Et il prononça dès cet instant que les régiments croates seraient conservés.

Un jour, on nous proposa un projet de décret touchant les ambassadeurs. Ce projet était fort remarquable; je ne pense pas qu'on en ait eu connaissance dans le monde. La froideur du Conseil à son sujet le fit disparaître, ainsi que beaucoup d'autres qui ont éprouvé le même sort; ce qui, pour le dire en passant, donne une preuve de plus d'une certaine indépendance dans le Conseil, et montre dans l'Empereur plus de modération qu'on ne lui en croyait.

L'Empereur, qui semblait seul appuyer ce décret et y tenir beaucoup, dit, dans sa défense, des choses très curieuses. Il prétendait que les ambassadeurs n'eussent ni prérogatives ni privilèges qui pussent les mettre à l'abri des lois du pays; tout au plus accordait-il qu'ils fussent soumis seulement à une juridiction plus relevée. « Je ne m'opposerais pas, par exemple, disait-il, à ce qu'ils ne devinssent justiciables qu'après une décision préalable d'une réunion des ministres et des hauts dignitaires de l'empire; à ce qu'ils ne fussent jugés que par un tribunal spécial, composé des premiers magistrats et des premiers fonctionnaires de l'État. M'objecteriez-vous que les souverains, se trouvant compromis dans la personne de leurs représentants, ne m'enverraient plus d'ambassadeurs? Où serait le malheur? je retirerais les miens, et l'État gagnerait d'immenses salaires fort onéreux, et souvent, au moins, très inutiles. Pourquoi voudrait-on soustraire les ambassadeurs à toute juridiction? Ils ne doivent être envoyés que pour être agréables, pour entretenir un échange de bienveillance et d'amitié entre les souverains respectifs. S'ils sortent de ces limites, je voudrais qu'ils rentrassent dans la classe

de tous, dans le droit commun. Je ne saurais admettre tacitement qu'ils pussent être auprès de moi à titre d'espions à gages; ou bien alors je suis un sot, et je mérite tout le mal qu'il peut m'en arriver. Seulement il s'agit de s'entendre et de le proclamer d'avance, afin de ne pas tomber dans l'inconvénient de violer ce qu'on est convenu d'appeler jusqu'ici le droit des gens et les habitudes reçues.

« Au plus fort d'une crise célèbre, disait-il, on vint m'avertir qu'un grand personnage venu furtivement de Londres s'était réfugié chez M. de Cobentzel, et s'y croyait à l'abri sous les immunités de cet ambassadeur d'Autriche. Je mandai M. de Cobentzel, pour connaître le fait, et lui déclarer qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi; car un puéril usage ne serait rien à mes yeux contre le salut d'une nation; que je n'hésiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur privilégié, à les livrer tous deux à un tribunal, et à les faire exécuter : et je l'aurais fait, messieurs, ajouta-t-il fièrement en élevant la voix. On le savait bien, aussi on ne s'y frottait pas. » Ces paroles me parurent terribles alors, mais aujourd'hui que je connais si bien Napoléon, je suis sûr qu'elles étaient prononcées bien moins pour le personnage qu'elles concernaient que pour nous tous qui écoutions.

— L'Empereur, longtemps avant son expédition de Russie, un ou deux ans peut-être, avait voulu établir dès lors un classement militaire de la nation. Il fut lu au Conseil d'Etat jusqu'à quinze ou vingt rédactions de l'organisation des trois bans de la garde nationale en France. Le premier, celui des jeunes gens, était d'aller jusqu'à la frontière;

le second, celui de l'âge mitoyen et des hommes mariés, ne sortait pas du département; enfin le dernier, celui des hommes âgés, demeurait uniquement à la défense de la ville. L'Empereur qui y tenait beaucoup, y revint souvent, et dit de très belles choses extrêmement patriotiques ; mais il y eut constamment dans tout le Conseil une défaveur marquée, une opposition sourde et inerte. Les affaires marchaient, et l'Empereur, attiré par d'autres objets, vit échapper ce plan que sa prévoyance calculait sans doute pour notre salut, et qui l'eût été en effet! Par ce plan, plus de deux millions d'individus se seraient trouvés classés, armés lors des désastres : qui alors eût osé nous aborder? Dans une de ces séances, l'Empereur eut un mouvement fort chaud, fort remarquable. Un membre (M. Malouet) employait beaucoup de circonlocutions peu favorables à cette organisation. L'Empereur lui adressa sa phrase habituelle: « Parlez hardiment, monsieur, ne mutilez pas votre pensée, dites-là tout entière; nous sommes ici entre nous. » L'orateur alors déclara que cette mesure alarmait tout le monde, que chacun frémissait de se voir classé, dans la persuasion que, sous le prétexte de la défense intérieure, on ne s'occupait que du moyen de les transporter au dehors. « Eh bien! à la bonne heure, dit l'Empereur, je vous comprends à présent. Mais, messieurs, dit-il en s'adressant à tout le Conseil, vous êtes tous pères de famille, jouissant d'une grande fortune, exerçant des emplois importants ; vous devez avoir une immense clientèle; vous devez être bien gauches ou bien peu soigneux, si, avec tous ces avantages, vous n'exercez pas une grande influence d'opinion

Or, comment se fait-il que vous, qui me connaissez si bien, me laissiez si peu connu ? Et depuis quand m'avez-vous vu employer la ruse et la fraude dans mon système de gouvernement ? Je ne suis point timide, et je n'ai pas l'usage des voies obliques. Si j'ai un défaut, c'est de m'expliquer trop vertement, trop laconiquement peut-être ; je me contente de prononcer, j'ordonne, parce que je m'en repose ensuite, pour les formes et les détails, sur les intermédiaires qui exécutent, et Dieu sait si, sur ce point, j'ai beaucoup à me louer. Si donc j'avais besoin de monde, je le demanderais hardiment au Sénat qui me l'accorderait ; et si je ne l'obtenais de lui, je m'adresserais au peuple même, que vous verriez marcher avec moi. Je vous étonne peut-être, car vous semblez parfois ne pas vous douter du véritable état des choses. Sachez que ma popularité est immense, incalculable ; car, quoi qu'on en veuille dire, partout le peuple m'aime et m'estime ; son gros bon sens l'emporte sur toute la malveillance des salons et la métaphysique des niais. Il me suivrait en opposition de vous tous. Cela vous étonne encore, et pourtant il en serait ainsi ; c'est qu'il ne connaît que moi : c'est par moi qu'il jouit sans crainte de tout ce qu'il a acquis ; c'est par moi qu'il voit ses frères, ses fils, indistinctement avancés, décorés, enrichis ; c'est par moi qu'il voit ses bras facilement et toujours employés, ses sueurs accompagnées de quelques jouissances. Il me trouve toujours sans injustice, sans préférence. Or, il voit, il touche, il comprend tout cela et rien de plus, rien surtout de la métaphysique ; non que je repousse les vrais, les grands principes, le Ciel m'en préserve ! On me

les voit pratiquer autant que nos circonstances extraordinaires me le permettent ; mais je veux dire que le peuple ne les comprend pas encore, au lieu qu'il me comprend tout à fait, et s'en fie à moi. Croyez donc qu'il fera toujours ce que nous réglerons pour son bien. Ne vous en laissez pas surtout imposer par l'opposition que vous mentionnez : elle n'existe que dans les salons de Paris, nullement dans la nation ; et, dans le projet qui nous occupe en cet instant, je n'ai nulle vue ultérieure au dehors, je le déclare ; je ne pense qu'à la sûreté, au repos, à la stabilité de la France au dedans. Poursuivez donc les bans de la garde nationale ; que chaque citoyen connaisse son poste au besoin ; que M. Cambacérès, que voilà, soit dans le cas de prendre son fusil si le danger le requiert, et alors vous aurez vraiment une nation maçonnée à chaux et à sable, capable de défier les siècles et les hommes. Je relèverai, du reste, cette garde nationale à l'égal de la ligne ; les vieux officiers retirés en seront les chefs et les pères ; j'en ferai solliciter les grades à l'égal des faveurs de la cour, etc. »

On doit retrouver tout cela dans les registres de M. Locré, partie au sujet des bans de la garde nationale, partie encore, autant que je puis me le rappeler, au sujet d'une des conscriptions annuelles. Je me souviens aussi qu'il fut particulièrement question, un jour, de l'Université. L'Empereur se fâchait sur le peu de progrès et la mauvaise direction de sa marche. M. de Ségur fut chargé de présenter un rapport à ce sujet, et le fit avec sa franchise et sa loyauté accoutumées. Il abordait franchement la question, trouvait que la création de l'Empereur était mal comprise, mal exécutée ;

que la science ne devait y être que secondaire ; que les principes et la doctrine nationale devaient y passer avant tout, et que c'était pourtant ce dont on semblait s'y occuper le moins.

L'Empereur ne se trouvait pas à la séance. Une telle sortie déplut sans doute aux amis du principal intéressé. Nous avions le tort de trop sacrifier beaucoup à l'esprit de coteries. Ce rapport ne reparut jamais ; on le retira de nos cartons, et l'on y mit même assez d'importance pour le redemander à ceux de nous qui l'avaient emporté chez eux.

Toutefois, à quelque temps de là, les grands dignitaires de l'Université furent mandés à la barre du Conseil. L'Empereur se fâcha, parla de la mauvaise organisation, du mauvais esprit qui semblait présider à cette institution importante ; dit qu'on gâtait toutes ses idées, qu'on n'exécutait jamais bien ses intentions. Le grand-maître courba devant l'orage, et n'en continua pas moins son train accoutumé ; et l'Empereur dit qu'à son retour de l'île d'Elbe on l'a assuré que ce même grand-maître de l'Université s'était vanté auprès du gouvernement qui succédait d'avoir gêné, dénaturé, autant qu'il avait été en son pouvoir, l'impulsion que Napoléon avait prétendu imprimer aux générations qui s'élevaient.

Souvenirs de Waterloo.

Mardi 18.

L'Empereur m'avait fait appeler dans son cabinet avant le dîner : il était occupé à lire les journaux qui venaient d'arriver de France. « Un soin tout particulier, disaient-ils, semblait en cet instant animer les Bourbons en France : celui de déterrer

les morts. Quelques vestiges, retrouvés réels ou supposés, étaient pour eux une grande affaire; c'était là, avec des créations de moines, les triomphes nouveaux dont ils illustreraient désormais la nation. »

« Il est sûr, ajoutait l'Empereur, qu'ils vont faire tout leur possible pour *encapuciner* cette pauvre France; ils vont la couvrir de moines et de prêtres, bien plus par hypocrisie que par ferveur, tant ils sont persuadés et tant il est vrai que le trône et l'autel sont des alliés naturels, indispensables pour enchaîner le peuple et l'abrutir... » Puis il a repris: « O nations! avec votre sagesse quelles sont pourtant vos destinées! Vous êtes en masse le jouet des passions et du caprice, comme on pourrait l'être des vents et de la mode... De mon temps on n'a entendu que guerres, batailles, bulletins; aujourd'hui ce ne sont que prières, cloches et sermons... Toutes mes casernes peuvent se transformer en séminaires, et peut-être une conscription d'abbés remplacera notre conscription de soldats, etc. »

M. de Montholon a fait demander la permission de se présenter. Il lui a appris que M^me^ de Montholon venait d'accoucher d'une fille, et a sollicité Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la faveur d'en être le parrain.

Après dîner, en résumant les papiers déjà lus, l'Empereur remarquait que l'agitation et l'incertitude continuaient à régner en France; il faisait observer que les derniers papiers anglais s'exprimaient avec la dernière indécence sur la famille royale... Plus tard, un autre article l'a porté à dire: « Les circonstances actuelles, les besoins du moment et une sympathie d'ancienne date con-

courent extrêmement à favoriser le retour des moines en France: cela doit y être caractéristique comme chez le pape. » Et s'arrêtant sur celui-ci il concluait: « Encore pour lui, du moins, est-ce son affaire spéciale, et qui peut lui redonner une force réelle. Croirait-on bien que, prisonnier à Fontainebleau, et lorsqu'il s'agissait de savoir s'il existerait lui-même, il discutait sérieusement avec moi l'existence des moines, et prétendait m'amener à les rétablir!... C'est bien là de la cour de Rome!... etc., etc. »

C'était aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Le souvenir en a été réveillé par quelqu'un; il a produit une impression visible sur l'Empereur. « Journée incompréhensible! a-t-il prononcé avec douleur... Concours de fatalités inouïes!... Grouchy!... Ney !... Derlon!... N'y a-t-il eu que du malheur!... Ah! pauvre France!... » Et il s'est couvert les yeux de la main. « Et pourtant, disait-il, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli!... Tout n'a manqué que quand tout avait réussi!... »

Dans un autre moment, il disait sur le même sujet: « Singulière campagne, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe assuré de la France et la fixation de ses destinées.

« Sans la désertion d'un traître, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne.

« Je les écrasais à Ligni, si ma gauche eût fait son devoir.

« Je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

« ... Singulière défaite, où, malgré la plus hor-

rible catastrophe, la gloire du vaincu n'a point souffert, ni celle du vainqueur augmenté. La mémoire de l'un survivra à sa destruction; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe!... »

Départ du *Northumberland*. — Instruction et forme des Campagnes d'Italie. — Campagne de Russie, par un aide de camp du vice-roi.

Mercredi 19.

Aujourd'hui, le *Northumberland* est parti pour l'Europe.

Nous avions fait la traversée sur ce vaisseau, nous avions souvent conversé avec tous les officiers, qui nous avaient extrêmement bien traités; l'équipage nous avait montré beaucoup de bienveillance; enfin, l'amiral Cokburn même, contre lequel nous avions bien plus d'humeur que de répugnance, et dont les torts au fond ne nous avaient pas blessé le cœur; soit ces choses réunies, ou toute autre dont je ne me rends pas compte, ou bien peut-être encore cette disposition si forte, si naturelle à s'attacher à ses semblables et à se créer des liens sociaux, toujours est-il certain que nous ne nous trouvâmes pas indifférents à ce départ; il nous semblait que nous perdions quelque chose.

L'Empereur avait eu une très mauvaise nuit: il a mis les pieds dans l'eau, pour soulager un grand mal de tête.

Il est sorti vers une heure pour se promener dans le jardin, tenant le premier volume d'un ouvrage anglais sur sa vie. Il le parcourait en marchant. L'auteur se donnait pour moins malintentionné que Goldsmith. Il renfermait moins de

saletés, il est vrai ; mais c'étaient encore les mêmes inventions ou la même ignorance, les mêmes contes, les mêmes faussetés. Il lisait l'article de son enfance, ou de ses premières années de son collège. Tout y était imaginaire et controuvé : ce qui lui fit me dire que j'avais eu bien raison d'insister pour que tous ces objets se trouvassent en tête de la campagne d'Italie, que ce qu'il lisait en ce moment l'y décidait plus que jamais.

Pour comprendre ceci, je dois dire, ce que j'ai toujours négligé de faire, que la campagne d'Italie dictée, les chapitres réglés et finis, l'Empereur s'était montré très incertain sur la manière d'entrer en matière. Il avait varié beaucoup et souvent, tournant autour de trois ou quatre idées qu'il abandonnait et reprenait tour à tour. Quelquefois il voulait commencer par quelques entreprises insignifiantes dont il avait fait partie avant le siège de Toulon ; une expédition manquée sur la Sardaigne, etc. Quelquefois encore il voulait mettre en tête les premiers commencements de notre révolution, l'état de l'Europe et les mouvements de nos armées. Je combattais toujours ces idées ; cela devait le mener trop loin, disais-je. Il avait commencé par me dicter le siège de Toulon, et c'était là, soutenais-je constamment, le véritable point de départ, l'ordre naturel ; car ce n'était pas, remarquais-je, une histoire qu'il voulait entreprendre, mais bien les mémoires particuliers. Or, dans ce bel épisode des siècles, il devait, disais-je, apparaître tout à coup sur la scène et sur le premier plan qu'il était destiné à ne jamais plus quitter. C'était à moi, éditeur, à consacrer dans une introduction de ma façon tous les détails des premières années et des temps

antérieurs à celui où lui Napoléon prenait la parole. Il goûta enfin cette idée, l'exposa, la débattit un jour à table, et prononça qu'il s'y arrêtait. Voilà l'historique de la forme des campagnes d'Italie, et ce à quoi l'Empereur faisait allusion plus haut.

A trois heures, le gouverneur et le nouvel amiral, sir Pultney Malcolm, ont été introduits chez l'Empereur, qui, bien qu'il fût souffrant, a été néanmoins très gracieux et fort causant.

Avant et après dîner, l'Empereur a parcouru l'ouvrage d'un ancien aide de camp du vice-roi, sur la campagne de Russie. On le lui avait dit affreux. L'Empereur s'est tellement habitué aux libelles et aux pamphlets que les déclamations ne lui font plus rien. Il ne voit plus dans ces ouvrages que les faits; et, sous ce point, il ne trouvait pas celui-ci si mauvais qu'on le lui avait dit : « Un historien y prendrait de bonnes choses, disait-il, des faits, et négligerait les déclamations, qui ne sont faites que pour les sots. Or, ici, l'auteur prouve que les Russes eux-mêmes ont brûlé Moscou, Smolensk, etc...; que nous avons été victorieux dans toutes les affaires. Les faits, dans cet ouvrage, remarquait alors l'Empereur, ont été évidemment rédigés pour être publiés sous mon règne, au temps de ma puissance. Les déclamations ont été intercalées depuis ma chute. L'auteur n'a pas pu gâter le fond de son ouvrage, mais il l'a orné de turpitudes à la façon du jour.

« Quant aux désastres de la retraite, je ne lui ai laissé rien à dire, non plus qu'aux autres libellistes; mon vingt-neuvième bulletin a été leur désespoir. Ils ont été, dans leur rage, jusqu'à me reprocher d'avoir exagéré. Ils étaient furieux; je les privais

aussi d'un beau sujet; je leur avais enlevé leur proie. »

Après la citation de cet auteur et de plusieurs autres français, tous dénaturant nos victoires et déclamant contre nous-mêmes, il n'a pu s'empêcher de remarquer qu'il était sans exemple de voir une nation s'acharner ainsi à ruiner sa propre gloire, de voir s'élever de son propre sein les mains occupées à flétrir et à détruire ses trophées. « Mais du milieu d'elle s'élèveront indubitablement aussi, disait-il, des vengeurs. Les temps à venir noteront d'infamie le délire d'aujourd'hui. » Et il s'écriait : « Se peut-il bien que ce soient des Français qui parlent, qui écrivent ainsi! N'ont-ils donc ni cœur ni entrailles pour la patrie? Non, ils ne sont point Français; ils parlent notre langue peut-être, ils sont nés sur le même sol que nous; mais ils n'ont ni notre cœur ni nos sentiments. Ils ne sont point Français.! »

Paroles prophétiques, etc. — Lord Holland, etc. — Princesse Charlotte de Galles. — Conversation particulière et personnelle inappréciable pour moi.

Vendredi 21.

L'Empereur marchait dans le jardin; nous étions tous autour de lui. La conversation est tombée sur la possibilité de se trouver un jour en Europe, de revoir la France. « Mes chers amis, nous a-t-il dit avec un véritable sentiment, avec une expression impossible à rendre, vous autres vous la reverrez! — Non pas sans vous! » nous sommes-nous écriés tous. Cela a conduit à analyser de nouveau les chances probables de sortir de Sainte-Hélène, et toutes venaient se perdre dans l'obligation et la né-

cessité de convenir que ce ne pouvait être qu'avec l'intermédiaire des Anglais. Et l'Empereur ne voyait pas trop comment cela pourrait arriver. « L'impression est faite, disait-il, elle est trop profonde, ils me craindront toujours. M. Pitt le leur a dit : il n'y a point de salut pour vous avec un homme qui a toute une invasion dans sa seule tête. — Mais, reprenait quelqu'un, s'il venait à se trouver pourtant de nouveaux intérêts; s'il arrivait un ministère vraiment libéral et constitutionnel, n'aurait-il donc aucun avantage à fixer par vous, Sire, les principes libéraux en France, et à les propager par là sur tout le continent? — A la bonne heure, disait l'Empereur, je conçois ceci. — Ce ministère, continuait-on, n'aurait-il donc aucune garantie dans ces principes libéraux mêmes et dans vos propres intérêts? — J'en conviens encore, disait l'Empereur. Lord Holland, ministre, m'écrivant à Paris : Si vous faites cela, je serai renversé; ou la princesse Charlotte de Galles qui m'eût tiré d'ici, me faisant dire à Paris : Si vous agissez ainsi, je deviendrai l'horreur, j'aurai été le fléau de ma nation, seraient des paroles qui m'arrêteraient court et m'enchaîneraient plus que des armées, etc., etc.

« Et puis, au fait, qu'aurait-on à craindre? Que je fisse la guerre? je suis trop vieux. Que je courusse encore après la gloire? je m'en suis gorgé, j'en avais fait litière; et, pour le dire en passant, c'était une chose que j'avais rendue désormais tout à la fois bien commune et bien difficile. Que je commençasse des conquêtes? je n'en fis pas par manie, elles étaient le résultat d'un grand plan, je dirais bien plus, de la nécessité : elles furent raisonnables dans leur temps, aujourd'hui elles seraient

impossibles; elles étaient exécutables alors, il serait insensé d'en avoir l'intention à présent; et puis, les bouleversements et les malheurs de la pauvre France ont désormais enfanté assez de difficultés; il y aurait assez de gloire à la déblayer, pour n'avoir pas à en rechercher d'autre. »

Deux de ces messieurs avaient été à la ville voir les nouveaux arrivants et courir après les nouvelles. Leur retour et leurs récits ont fait au jardin, quelques instants, l'occupation de l'Empereur. Il est rentré sur les six heures dans son cabinet, où il m'a dit de le suivre. Bientôt après, le hasard a amené une très longue conversation, d'un intérêt et d'un prix inexprimables pour moi. Bien que le sujet m'en soit purement et exclusivement personnel, je n'ai garde de le passer sous silence : les traits caractéristiques relatifs à Napoléon, lesquels s'y rencontrent à chaque instant, seraient mon excuse si j'en avais besoin.

Les nouveaux venus sur le *Newcastle* avaient encore parlé beaucoup de mon Atlas historique, ce qui porta l'Empereur à remarquer de nouveau qu'il était inouï le bien que m'avait fait cet ouvrage, et qu'il était inouï aussi qu'il n'en eût pas eu une exacte connaissance.

« Comment ne s'est-il donc trouvé, me disait-il, aucun de vos amis qui m'en ait donné une idée juste? Je ne l'ai bien vu qu'à bord du *Northumberland,* et il est connu de toute la terre. Comment n'avez-vous pas demandé à m'en entretenir vous-même? je vous eusse apprécié, je vous eusse fait une toute autre fortune. J'en avais une idée tellement confuse et tellement subalterne, que peut-être vous était-elle défavorable. Voilà les souverains et

leur malheur; car personne n'avait plus de bonne volonté sans doute que moi. Ceux qui étaient déjà fixés autour de ma personne eussent pu tout, auprès de moi, pour une chose comme la vôtre, parce que c'était un fait que je pouvais juger moi-même, et que je ne demandais pas mieux. A présent que je connais vos cartes, que j'ai une idée juste du classement inappréciable qu'elles présentent, de l'impression ineffaçable qu'elles doivent inculquer aux enfants, quant aux temps, aux distances, aux embranchements, j'aurais voulu créer une espèce d'*École normale* pour cet objet, ou en assurer du moins l'enseignement uniforme. Votre ouvrage, ou certaines parties, *eussent inondé les lycées;* je lui aurais donné une bien autre célébrité. Je vous le répète, pourquoi ne me l'avez-vous pas fait connaître? C'est un secret fâcheux à confesser; mais il faut le dire, mon cher, un peu d'intrigue est indispensable auprès des souverains; la modestie est presque toujours perdue. Se peut-il que Clarke, Decrès, Montalivet, M. de Montesquiou, ne m'en aient pas parlé d'après vos suggestions, même Barbier, mon bibliothécaire? car c'est encore une autre vérité à confesser, qu'on réussit quelquefois mieux par la porte du valet de chambre qu'autrement. Comment M^me^ de S..., votre amie, ne m'en parlait-elle pas? Nous avons été si souvent, dans le principe, en voiture ensemble; elle eût pu faire alors de vous ce qu'elle eût voulu, en vous peignant à moi ce que vous êtes. — Oui, Sire, répondais-je... mais alors je... — Je vous entends, alors vous ne le cherchiez pas peut-être? — Sire, mon heure n'était pas encore venue. » Alors a suivi une explication très prolongée sur la manière dont

j'étais arrivé auprès de l'Empereur, les missions qu'il m'avait données, l'opinion qu'il avait prise; les traits dont, suivant sa coutume, il m'avait frappé à demeure dans son esprit. Je demeurais debout, près de la table de travail, dans la seconde pièce; l'Empereur allait et venait de toute la longueur des deux chambres; le sujet était des plus précieux pour moi; et pour bien comprendre mes sensations présentes, il faudrait se reporter à la toute-puissance de Napoléon, à ce temps où, bien que près de lui, personne n'eût osé espérer connaître le fond de sa pensée sur soi, ni supposer qu'on eût jamais la possibilité de s'en entretenir contradictoirement et confidentiellement avec lui: le bonheur d'une telle circonstance m'eût paru alors un rêve; aujourd'hui ce me semblait une véritable conversation aux Champs-Élysées. — « Je n'avais nulle idée juste de vous, disait-il, je n'avais aucune connaissance exacte de ce qui vous concernait. Vous n'avez eu auprès de moi aucun ami pour vous faire apprécier; vous l'avez négligé vous-même. Quelques-uns de ceux sur qui vous auriez pu compter vous ont même desservi; je ne connaissais pas votre ouvrage; cela eût fait beaucoup. J'ignorais que vous eussiez été à l'École Militaire de Paris comme moi; c'eût été encore un titre à mon attention.

« Vous avez été émigré, vous n'auriez jamais eu mon entière confiance; je savais que vous aviez été très attaché aux Bourbons, vous n'auriez jamais été dans les grands secrets. — Mais, Sire, Votre Majesté m'avait admis auprès de sa personne, elle m'avait fait entrer dans son Conseil d'État, elle m'avait donné des missions? — C'est que je

m'étais fait de vous l'idée d'un honnête homme; je ne suis pas défiant non plus : sans savoir pourquoi, je vous regardais comme très pur en fait d'argent. Si vous étiez venu me dire un mot lors de votre affaire de licences avec P..., je vous eusse donné raison à l'instant; mais, je le répète, je ne vous eusse mis dans aucune affaire politique. — Quel danger, Sire, n'ai-je donc pas couru quand, à Paris et en Hollande, les Anglais situés vis-à-vis de nous comme nous le sommes aujourd'hui à Sainte-Hélène vis-à-vis d'eux, je n'hésitai pas, vu mes anciens rapports, et en dépit de vos règlements, de faire passer leurs lettres quand je les avais lues, et qu'elles ne me présentaient aucun inconvénient! De quel danger, d'après vos idées, n'eût pas été pour moi une dénonciation du ministre de la police à ce sujet! et pourtant je ne croyais en cela que faire un usage naturel et discrétionnaire des dignités auxquelles m'avait élevé Votre Majesté, de la confiance qu'elle m'avait accordée. J'étais si fort dans ma conscience, si droit dans mes intentions, que je me croyais au-dessus de ces lois, je ne les croyais pas faites pour moi. — Eh bien! je l'eusse compris, je l'aurais même cru, disait l'Empereur, si vous vous étiez exprimé ainsi; car personne au monde n'entendait plus facilement raison que moi, et c'est précisément de la sorte que j'aurais voulu être servi; et pourtant il est certain que vous eussiez été perdu, parce que tout eût parlé contre vous. Voilà la fatalité des circonstances et l'un des malheurs de ma situation. De plus, quand j'avais pris un préjugé, il me demeurait : c'était encore le malheur de ma place et de mes circonstances : pouvais-je faire autrement? avais-je du temps pour

des explications? Je ne pouvais agir qu'avec des sommaires et des extraits; j'étais bien sûr que je pouvais me tromper souvent; mais comment faire? En est-il beaucoup qui aient mieux fait que moi? »

— « Sire, continuais-je, j'éprouvais un chagrin secret: Votre Majesté ne me disait jamais rien à ses cercles ni à ses levers, elle me passait toujours, et pourtant ne manquait jamais de parler de moi à ma femme quand j'étais absent. J'en étais à douter quelquefois que je fusse bien connu de vous, ou à craindre, surtout dans les derniers temps, que Votre Majesté n'eût quelque chose contre moi. — En aucune manière cela, disait-il; si je parlais de vous absent, c'est que j'avais pour principe de parler toujours aux femmes de leurs maris en mission. Si je vous passais présent, c'est que je ne faisais pas assez de cas de vous. Il en était ainsi d'une foule d'autres; vous étiez pour moi dans la masse, vous étiez placé dans mon esprit d'une façon tout à fait banale. Vous m'approchiez, et vous n'aviez pas su en tirer parti; vous avez eu des missions, vous n'aviez pas su les faire valoir au retour : c'est un grand tort sur le terrain de la cour que de ne pas savoir se mettre en avant; vous étiez pour moi sans couleur. Je me rappelle même à présent que j'ai voulu parfois avoir recours à vous. Celui du ministère duquel vous dépendiez en quelque sorte, que vous dites votre ami, qui eût pu vous servir, vous a éloigné; il m'a maintenu dans mes idées sur votre compte : lui vous connaissait bien, peut-être vous a-t-il craint: on savait que j'allais vite en besogne. — Sire, disais-je à tout cela, ma situation était d'autant plus pénible que, dans le monde, on ne cessait de m'entretenir de la bienveillance de

Votre Majesté, et de me prédire une grande fortune. On me nommait, à chaque instant, à toutes sortes de places : c'était la préfecture maritime de Brest, celle de Toulon, d'Anvers, le ministère de l'intérieur, celui de la marine; une place importante dans l'éducation du roi de Rome, etc., etc. — Eh bien, a repris l'Empereur, vous me le rappelez, il y avait quelque fondement dans une partie de ce que vous venez de dire là; vous étiez, en effet, dans ma pensée pour quelque chose auprès du roi de Rome, et je vous avais destiné, à votre retour de Hollande, à la préfecture maritime de Toulon, ce qui, pour moi, à cette époque, était une espèce de ministère : il y avait vingt-cinq vaisseaux de ligne en rade, et je voulais les accroître encore. Eh bien, c'est votre ami le ministre qui m'en a détourné : vous étiez de la vieille marine, disait-il; vos préjugés et ceux de la nouvelle devaient vous rendre incompatibles l'un à l'autre. Cela me parut péremptoire, et je n'y pensai plus; cependant, tel que je vous connais aujourd'hui, vous étiez l'homme qu'il m'eût fallu.

« Je crois bien, en effet, avoir eu encore pour vous d'autres idées; mais vous avez tout perdu vous-même, je le répète; vous vous êtes refusé, quand il eût fallu assaillir. Mon cher, faut-il le dire, avec la meilleure volonté de ma part, mes nominations aux emplois tenaient beaucoup de la loterie. Une idée me venait, je destinais; mais si l'application n'était pas immédiate, cela me passait; j'avais tant à faire! Survenait un tiers plus heureux, et il était nanti. Mais reprenez. — Sire, continuais-je, moi qui ne savais pas un mot de vos bonnes intentions, j'étais dans une situation véritablement ridi-

cule au milieu des félicitations nombreuses que je recevais ; je tâchais de m'en tirer le moins gauchement possible ; mais plus je faisais d'efforts dans ce sens, plus on l'attribuait à ma modestie. Je n'avais demandé qu'une chose à Votre Majesté, maître des requêtes : elle me l'accorda aussitôt. Clarke, à ce sujet, me reprochait de m'être abaissé ; il fallait demander, me disait-il, à être conseiller d'État ; vous l'eussiez été tout de même. — Non, répondait l'Empereur, je ne vous connaissais pas assez, j'eusse pris cela pour une ambition absurde. — Sire, disais-je, j'avais eu le tact de juger votre opinion. — Eh bien, avec cela, continuait l'Empereur, c'est bizarre sans doute, mais Clarke a peut-être eu raison ; la demande de simple maître des requêtes a pu vous rabaisser dans ma pensée ; c'est-à-dire vous maintenir sur la ligne où je vous avais fixé ; j'étais bien aise de voir mes chambellans faire quelque chose, mais maître des requêtes était bien peu. Cependant c'est singulier, continuait-il, comme la mémoire revient, à présent que je m'y arrête ; vous aviez des choses isolées qui m'ont passé rapidement sans qu'on me les rappelât ; si elles eussent été réunies et bien présentées, elles eussent dû me donner de vous une tout autre idée. Vous futes faire la campagne de Flessingue comme volontaire. Je le sus, et ce qui n'eût été rien dans tout autre, me frappa dans un émigré qui quittait son ménage et n'était pas sans fortune. — Sire, j'en reçus la plus douce récompense au retour, Votre Majesté m'en parla. — Vous voyez bien, me dit-il ; mais vous avez laissé noyer cela dans le fleuve d'oubli. Vous m'avez écrit plusieurs fois ; tout cela me revient à présent peu à peu ; vous m'avez présenté des com-

binaisons sur la mer Adriatique qui m'ont séduit: il s'agissait de maîtriser cette mer et d'y fonder une flotte à bas prix à l'aide des immenses forêts de la Croatie: j'envoyai le tout au ministre, qui ne m'en a jamais parlé. Vous m'avez encore envoyé d'autres choses? — Sire, peut-être des idées sur le système de guerre maritime à adopter contre l'Angleterre, accompagnées d'une carte géographique à l'appui. — Oui, je m'en souviens; et la carte a demeuré plusieurs jours sur mon bureau dans mon cabinet; je vous ai même fait demander, mais vous étiez en mission. — Sire, à peu près dans le même temps, j'eus l'honneur de vous adresser un projet pour transformer le Champ-de-Mars en une *Naumachie* qui eût servi d'ornement au palais du roi de Rome. Je le creusais assez pour recevoir de petites corvettes qui eussent été construites, équipées, montées, manœuvrées par l'école de marine que j'établissais à l'École Militaire. Tous les princes de la maison impériale eussent été contraints d'en faire partie deux ans, quelle qu'eût été d'ailleurs leur destination ultérieure. Votre Majesté eût porté tous les grands de l'empire à en faire autant de quelques-uns de leurs enfants. Je ne doutais pas que ces circonstances réunies et le spectacle offert à la capitale n'eussent été des moyens infaillibles de rendre la marine tout à fait populaire et nationale en France. — Eh bien, je n'ai pas eu connaissance de cela, disait l'Empereur, sous la pensée duquel tout se magnifiait immédiatement; cette idée m'eût plu, je l'eusse fait examiner; elle pouvait avoir, en effet, d'immenses résultats. De là il n'y avait plus qu'un pas à vouloir rendre la Seine navigable ou à tirer un canal de Paris à la mer; et qu'est-ce que

cela eût eu de trop gigantesque? Les Romains autrefois, et les Chinois aujourd'hui, ont fait davantage; ce n'eût été qu'un jeu pour l'armée en temps de paix. J'ai eu bien des projets de la sorte; mais nos ennemis m'ont enchaîné à la guerre. De quelle gloire ils m'ont privé!... Allons, continuez. — Sire, je dois encore avoir fait mettre sous vos yeux des idées sur le complément des écoles de marine. — Les ai-je adoptées dans les écoles que j'ai formées? disait l'Empereur; étiez-vous dans mon sens? — Sire, vos écoles étaient arrêtées, je n'en proposais que le complément. — A présent, je crois me rappeler un peu; n'y avait-il pas quelque chose de trop démocratique? — Non, Sire, je partais du principe que Votre Majesté avait pourvu au concours exclusif de la classe intermédiaire, et je proposais d'y adjoindre au-dessous toutes les chances que pouvait présenter le concours des matelots; et de placer au-dessus celles que pouvait présenter le concours des grands de votre cour. — Oui, je me rappelle, disait l'Empereur, qu'il y avait des idées neuves et singulières qui attirèrent mon attention. J'envoyai encore le tout au ministre, qui l'a gardé pour lui, ou l'a tourné en ridicule. Il me revient encore que dans votre mission en Hollande, dont je me faisais présenter la correspondance, je trouvai l'idée de faire déboucher nos flottilles, de la mer d'Allemagne dans la mer Baltique, à l'aide des canaux qui unissent l'Elbe, l'Oder et la Vistule : cette idée me frappa, elle était dans mon genre; aussi, à votre retour, en vous revoyant au lever, je dois vous avoir mis sur la voie; mais vous ne comprîtes pas mes questions, ou vos réponses furent insignifiantes, non positives; j'en conclus

que vous aviez eu peut-être un faiseur, et je passai à votre voisin. Il en était ainsi avec moi, mais, je le répète, je n'avais pas le temps de faire autrement.

« Quand je me rappelle à présent tout cela, j'y trouve pour vous tant de motifs d'attention de ma part, que je m'en étonne et me dis qu'il faut que vous ayez admirablement manœuvré pour vous y refuser, il faut que vous ne l'ayez pas voulu. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce n'est qu'en cet instant que tout cela me revient, et que lors de notre départ et encore longtemps après, vous ne m'avez jamais représenté, à votre nom et à votre figure près, que quelqu'un de neuf, et sur lequel je ne savais rien : tâchez de comprendre cela, expliquez-le, si vous pouvez; mais c'est pourtant de la sorte.

« Aussi pourquoi n'avez-vous pas mieux employé vos amis? Pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même à moi? — Sire, tous ceux qui vous approchaient de fort près ne songeaient guère qu'à eux, leur amitié n'allait pas au delà de la bienveillance : parler, demander pour un autre s'appelait user son crédit, et on le réservait tout entier pour soi; d'ailleurs, une fois moi-même auprès de votre personne, il ne convenait plus que d'autres vous parlassent pour moi que moi-même; or, Sire, les moments étaient si courts, vos dispositions pour moi si incertaines, il fallait tellement en peu de mots frapper votre esprit, j'étais si peu sûr de me bien faire entendre, je craignais tant de laisser une impression défavorable, de me perdre tout à fait, que je préférais m'en abstenir; car ce n'était pas tout que d'avoir de l'intrigue, encore fallait-il

qu'elle portât son résultat. — Eh bien, disait l'Empereur, vous avez peut-être tout aussi bien fait, vous avez jugé la chose à merveille; avec ce que je connais de vous à présent, votre réserve, votre timidité, vous vous seriez peut-être, en effet, perdu. Je me rappelle aussi, car tout me revient à présent peu à peu, une circonstance qui vous a peut-être été défavorable. M. de Montesquiou, en vous proposant pour chambellan, vous donna une très grande fortune; bientôt après je sus le contraire, non que cela dût vous faire tort, ni qu'il y eût rien de personnel contre vous, mais d'autres qui auraient voulu être chambellans se récrièrent sur ce qu'on ne les avait pas préférés pour leur grande fortune, ou bien encore vous citaient, si on leur objectait qu'ils n'en avaient pas assez. C'est ainsi que cela se passe à la cour.

— Mais c'est donc à dire, continuais-je, Sire, qu'avec mon caractère, j'étais destiné à n'être jamais connu de Votre Majesté? — Si fait, disait l'Empereur, et c'était à peu près obtenu: ne vous avais-je pas renommé chambellan à mon retour? le nombre en fut très petit; ne futes-vous pas immédiatement conseiller d'État? c'est que vous étiez de l'ancienne aristocratie, vous aviez été émigré et vous aviez résisté à une grande épreuve, ce devenait un titre immense à mes yeux: de plus, bien des voix à présent vantaient votre conduite; tôt ou tard nous nous serions connus à fond, etc., etc. »

Arrivée de la bibliothèque. — Témoignage d'Horneman en faveur du général Bonaparte.

Samedi 22.

Le temps était fort mauvais; sur les trois heures,

l'Empereur m'a fait appeler : il était dans le cabinet topographique, entouré de tous; occupé à déballer des caisses de livres arrivées par le *Newcastle*. L'Empereur y mettait la main lui-même avec une espèce de joie : les hommes se modèlent à leurs circonstances; leurs jouissances se façonnent à leurs peines. En voyant la collection des *Moniteurs* tant attendue, l'Empereur a ressenti un plaisir extrême, il s'en est saisi et ne l'a plus quittée le reste du jour.

Après dîner, l'Empereur s'est mis à parcourir les relations des voyages en Afrique de Park et d'Horneman, dont il suivait les traces sur mon Atlas. Horneman et la société africaine de Londres s'étendaient, dans cette relation, sur les services, la générosité du général en chef de l'armée d'Égypte (Bonaparte), qui s'était empressé d'aider à leurs découvertes, etc., etc... Les expressions polies et agréables employées à ce sujet étonnaient et réjouissaient l'Empereur, qui, depuis longtemps, n'est plus habitué à lire son nom, qu'il retrouve cependant partout, qu'entouré d'épithètes toujours outrageantes.

Sur la mémoire. — Commerce. — Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique.

Dimanche 23.

Sur les trois heures, je suis allé chez l'Empereur. Dans la première jouissance de ses nouveaux livres, il avait passé toute la nuit à lire et à dicter des notes à Marchand; il était fort fatigué, ma visite lui a donné du repos, il a fait sa toilette, et nous avons été nous promener dans le jardin.

Pendant le dîner, l'Empereur parlait des immenses lectures de sa jeunesse; tous les livres qu'il vient de parcourir relatifs à l'Egypte lui font voir qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu; il n'avait rien ou presque rien à corriger de ce qu'il avait dicté sur l'Égypte; il y avait ajouté bien des choses qu'il n'avait pas lues, mais qu'il se trouve, par ces livres, avoir devinées juste.

On a parlé de la mémoire : il disait qu'une tête sans mémoire est une place sans garnison; la sienne était heureuse, elle n'était point générale, absolue; mais relative, fidèle, et seulement pour ce qui lui était nécessaire. Quelqu'un ayant dit que sa mémoire, à lui, tenait de sa vue, qu'elle devenait confuse par l'éloignement des lieux et des objets, à mesure qu'il changeait de place, l'Empereur a repris que, pour lui, la sienne tenait du cœur, qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher.

A propos de bonne mémoire et de tendres ressouvenirs, je dois placer ici un mot de l'Empereur qui m'a échappé dans le temps. Racontant un jour à table une de ses affaires en Égypte, il nommait numéro par numéro les huit ou dix demi-brigades qui en faisaient partie, sur quoi M^me^ Bertrand ne put s'empêcher de l'interrompre, demandant comment il était possible, après tant de temps, de se rappeler ainsi tous ces numéros. « Madame, le souvenir d'un amant pour ses anciennes maîtresses » fut la vive réplique de Napoléon.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter mon Atlas, voulant y vérifier le résumé de tout ce qu'il venait de parcourir dans ses livres sur l'Afrique, et il s'est étonné de l'y retrouver si fidèlement.

Il est passé de là au commerce, à ses principes, aux systèmes qu'il a enfantés. L'Empereur a combattu les économistes, dont les principes pouvaient être vrais dans leur énoncé, mais devenaient vicieux dans leur application. La combinaison politique des divers Etats, continuait-il, rendait ces principes fautifs; les localités particulières demandaient à chaque instant des déviations de leur grande uniformité. Les douanes que les économistes blâmaient ne devaient point être un objet de fisc, il est vrai; mais elles devaient être la garantie et les soutiens d'un peuple; elles devaient suivre la nature et l'objet du commerce. La Hollande, sans productions, sans manufactures, n'ayant qu'un commerce d'entrepôt et de commission, ne devait connaître ni entraves ni barrière. La France, au contraire, riche en productions, en industrie de toute sorte, devait sans cesse être en garde contre les importations d'une rivale qui lui demeurait encore supérieure ; elle devait l'être contre l'avidité, l'égoïsme, l'indifférence des purs commissionnaires.

« Je n'ai garde, disait l'Empereur, de tomber dans la faute des hommes à systèmes modernes; de me croire, par moi seul et par mes idées, la sagesse des nations. La vraie sagesse des nations, c'est l'expérience. Et voyez comme raisonnent les économistes : ils nous vantent sans cesse la prospérité de l'Angleterre, et nous la montrent constamment pour modèle. Mais c'est elle dont le système des douanes est le plus lourd, le plus absolu, et ils déclament sans cesse contre les douanes; ils voudraient nous les interdire. Ils proscrivent aussi les prohibitions; et l'Angleterre est le pays

qui donne l'exemple des prohibitions; et elles sont, en effet, nécessaires pour certains objets; elles ne sauraient être suppléées par la force des droits : la contrebande et la fantaisie feraient manquer le but du législateur. Nous demeurons encore en France bien arriérés sur ces matières délicates : elles sont encore étrangères ou confuses pour la masse de la société. Cependant quel pas n'avions-nous pas fait, quelle rectitude d'idées n'avait pas répandue la seule classification graduelle que j'avais consacrée de l'agriculture, de l'industrie et du commerce! objets si distincts et d'une graduation si réelle et si grande !

« 1° *L'agriculture;* l'âme, la base première de l'empire.

« 2° *L'industrie;* l'aisance, le bonheur de la population.

« 3° *Le commerce extérieur ;* la surabondance, le bon emploi des deux autres.

« L'agriculture n'a cessé de gagner durant tout le cours de la révolution. Les étrangers la croyaient perdue chez nous. En 1814, les Anglais ont été pourtant contraints de confesser qu'ils avaient peu ou point à nous montrer.

« L'industrie ou les manufactures et le commerce intérieur ont fait sous moi des progrès immenses. L'application de la chimie aux manufactures les a fait avancer à pas de géant. J'ai imprimé un élan qui sera partagé de toute l'Europe.

« Le commerce extérieur, infiniment au-dessous dans ses résultats aux deux autres, leur a été aussi constamment subordonné dans ma pensée. Celui-ci est fait pour les deux autres; les deux autres ne sont pas faits pour lui. Les intérêts de ces trois

bases essentielles sont divergents, souvent opposés. Je les ai constamment servis dans leur rang naturel, mais n'ai jamais pu ni dû les satisfaire à la fois. Le temps fera connaître ce qu'ils me doivent tous, les ressources nationales que je leur ai créées, l'affranchissement des Anglais que j'avais ménagé. Nous avons à présent le secret du traité de commerce de 1783. La France crie encore contre son auteur; mais les Anglais l'avaient exigé sous peine de recommencer la guerre. Ils voulurent m'en faire autant après le traité d'Amiens; mais j'étais puissant et haut de cent coudées. Je répondis qu'ils seraient maîtres des hauteurs de Montmartre, que je m'y refuserais encore; et ces paroles remplirent l'Europe.

« Ils en imposeront aujourd'hui, à moins que la clameur publique, toute la masse de la nation ne les forcent à reculer; et ce servage, en effet, serait une infamie de plus aux yeux de cette même nation, qui commence à posséder aujourd'hui de vraies lumières sur ses intérêts.

« Quand je pris le gouvernement, les Américains, qui venaient chez nous à l'aide de leur neutralité, nous apportaient les matières brutes, et avaient l'impertinence de repartir à vide pour aller se remplir à Londres des manufactures anglaises. Ils avaient la seconde impertinence de nous faire leurs payements, s'ils en avaient à faire, sur Londres; de là les grands profits des manufacturiers et des commissionnaires anglais, entièrement à notre détriment. J'exigeai qu'aucun Américain ne pût importer aucune valeur, sans exporter aussitôt son exact équivalent; on jeta les hauts cris parmi nous, j'avais tout perdu, disait-on. Qu'arriva-t-il néanmoins? C'est que mes ports fermés, en dépit

même des Anglais qui donnaient la loi sur les mers, les Américains revinrent se soumettre à mes ordonnances. Que n'eussé-je donc pas obtenu dans une meilleure situation !

« C'est ainsi que j'avais naturalisé au milieu de nous les manufactures de coton, qui comportent :

« 1° *Du coton filé.* Nous ne le filions pas; les Anglais le fournissaient même comme une espèce de faveur.

« 2° *Le tissu.* Nous ne le faisions point encore; il nous venait de l'étranger.

« 3° Enfin *l'impression.* C'était notre seul travail. Je voulus acquérir les deux premières branches ; je proposai au Conseil d'État d'en prohiber l'importation; on y pâlit. Je fis venir Oberkampf; je causai longtemps avec lui; j'en obtins que cela occasionnerait une secousse sans doute, mais qu'au bout d'un an ou deux de constance, ce serait une conquête dont nous recueillerions d'immenses avantages. Alors je lançai mon décret en dépit de tous; ce fut un vrai coup d'Etat.

« Je me contentai d'abord de prohiber le tissu; j'arrivai enfin au coton filé, et nous possédons aujourd'hui les trois branches, à l'avantage immense de notre population, au détriment et à la douleur insigne des Anglais : ce qui prouve qu'en administration comme à la guerre, pour réussir il faut souvent mettre du caractère. Si j'avais pu réussir à faire filer le lin comme le coton, et j'avais offert un million pour prix de l'invention, que j'aurais obtenue indubitablement sans nos malheureuses circonstances[1], j'en serais venu à prohiber le coton, si

1. En effet, le lin se file aujourd'hui comme le coton.

je n'eusse pu le naturaliser sur le continent.

« Je ne m'occupais pas moins d'encourager les soies. Comme empereur et roi d'Italie, je comptais cent vingt millions de rente en récolte de soie.

« Le système des licences était vicieux sans doute ! Dieu me garde de l'avoir posé comme principe. Il était de l'invention des Anglais; pour moi, ce n'était qu'une ressource du moment. Le système continental lui-même dans son étendue et sa rigueur n'était, dans mes opinions, qu'une mesure de guerre et de circonstance.

« La souffrance et l'anéantissement du commerce extérieur, sous mon règne, étaient dans la force des choses, dans les accidents du temps. Un moment de paix l'eût ramené aussitôt à son niveau naturel. »

Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — Anciennes écoles.

Lundi 24.

L'Empereur avait passé les vingt-quatre heures entières, disait-il, dans ses *Moniteurs* sur la Constituante. Il s'en était amusé comme d'un roman. Il y voyait, remarquait-il, poindre les hommes qui ont plus tard joué un si grand rôle. Toutefois il avouait qu'il était nécessaire d'avoir une idée des ressorts extérieurs, autrement ce qu'on lisait sur cette assemblée perdait beaucoup de son intérêt, de sa couleur, demeurait souvent même inintelligible. L'esprit des premiers moments, les premiers intérêts de la révolution demeuraient entièrement souterrains, etc.

Après dîner, l'Empereur a beaucoup parlé sur l'artillerie. Il eût désiré plus d'uniformité dans les

pièces, moins de subdivision. Le général était souvent hors d'état de juger leur meilleur emploi, et rien ne pouvait être supérieur aux avantages de l'uniformité dans tous les instruments et tous les accessoires.

L'Empereur se plaignait qu'en général l'artillerie ne tirait pas assez dans une bataille. Le principe à la guerre était qu'on ne devait pas manquer de munitions : quand elles étaient rares, c'était l'exception; hors de cela, il fallait toujours tirer. Lui qui avait souvent manqué périr par des boulets perdus, qui savait de quelle importance c'eût été pour le sort de la bataille et de la campagne, il était d'avis de tirer sans cesse, sans calculer les dépenses des boulets. Bien plus, s'il eût voulu, disait-il, fuir le poste du danger, il se serait mis à trois cents toises plutôt qu'à huit cents : à la première distance les boulets passent souvent sur la tête; à la seconde, il faut que tous tombent quelque part.

Il disait qu'on ne pouvait jamais faire tirer les artilleurs sur les masses d'infanterie, quand ils se trouvaient attaqués eux-mêmes par une batterie opposée. C'était lâcheté naturelle, disait-il gaiement, violent instinct de sa propre conservation. Un artilleur parmi nous se récriait contre une telle assertion. — « C'est pourtant cela, continuait l'Empereur, vous vous mettez aussitôt en garde contre qui vous attaque; vous cherchez à le détruire, pour qu'il ne vous détruise pas. Vous cessez souvent votre feu, pour qu'il vous laisse tranquille et qu'il retourne aux masses d'infanterie, qui sont pour la bataille d'un bien autre intérêt, etc. »

L'Empereur revenait souvent sur le corps de

l'artillerie au temps de son enfance : c'était le meilleur, le mieux composé de l'Europe, disait-il ; c'était un service tout de famille, des chefs entièrement paternels, les plus braves, les plus dignes gens du monde, purs comme de l'or; trop vieux, parce que la paix avait été longue. Les jeunes gens en riaient parce que le sarcasme et l'ironie étaient la mode du temps; mais ils les adoraient, et ne faisaient que leur rendre justice[1].

Mardi 25.

Nous avons reçu le troisième et dernier envoi des livres apportés par la frégate. L'Empereur s'est beaucoup fatigué en travaillant lui-même au déballage.

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu plusieurs présentations, entre autres l'amiral et sa femme. Il s'est trouvé souffrant, et a dîné dans son intérieur avec le grand-maréchal.

Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des Campagnes d'Italie. — Idées de l'Empereur sur le général Drouot. — Sur la bataille de Hohenlinden.

Mercredi 26.

L'Empereur m'a fait venir avec mon fils, et nous a assigné notre travail dans les *Moniteurs* pour l'accomplissement et la vérification des chapitres de notre Campagne d'Italie.

1. Napoléon, dans ses dernières volontés, s'est ressouvenu de ce sentiment, et l'a consacré par un legs en faveur des enfants ou des petits-enfants du baron Dutheil, son ancien chef d'artillerie : « Comme souvenir de reconnaissance, écrit-il de sa main, pour les soins que ce brave général prit de nous, lorsque nous étions comme lieutenant et capitaine sous ses ordres. »

L'Empereur, bien qu'il en eût dit précédemment, n'avait pourtant pas repris son travail, et je me réjouis fort d'une circonstance qui semblait devoir provoquer enfin une ferveur nouvelle.

Il s'agissait de recueillir dans le *Moniteur* tous les rapports, les lettres officielles, de manière à en composer des pièces justificatives. L'Empereur voulait qu'elles fussent classées, et que nous en évaluassions l'étendue, afin qu'il pût calculer d'un trait de plume celle de l'impression, ajoutant de nouveau que tous ces soins étaient désormais les miens; que je ne travaillais plus là que pour moi. Douces paroles, auxquelles le son de sa voix, l'air de familiarité, toute son expression, donnaient bien plus de prix encore que leur signification!

L'Empereur m'a dit si souvent que cette relation des Campagnes d'Italie porterait mon nom, qu'il me la donnait, qu'elle serait mienne, que je puis bien m'abandonner peut-être au rêve de leur impression future, et tracer ici déjà mes idées à cet égard, afin que mon fils, les recueillant, puisse les suivre, si cet instant arrivait trop tard pour moi.

L'Empereur me donne là un monument précieux, magnifique, national; ne le compromettons, ne le dégradons pas. Aussi, point de spéculations à son sujet, nul bénéfice détrimental surtout. Et ce n'est pas assez encore; je veux en outre l'entourer de soins et de détails de sentiments qui lui soient tout particuliers.

Ainsi, 1° Garder la propriété de l'ouvrage : il formera au plus quatre volumes;

2° Faire les frais d'impression, et la soigner soi-même;

3° Rechercher s'il n'y aurait pas moyen que les

cartes fussent faites par des officiers de l'armée d'Italie; l'impression composée et exécutée par des ouvriers sortis de la même armée, ainsi que le libraire, etc... ce concours serait heureux, j'y attacherais le plus grand prix;

4° Comme il n'y a pas un mot dans cette relation qui ne vienne de l'Empereur, que c'est de son entière dictée, ne permettre sous aucun prétexte, la plus légère altération ni correction, etc., à moins que ce ne fût par quelque note qui en donnât le motif ou l'explication;

5° Composer son introduction du résumé de tout ce que j'ai recueilli dans mon Journal sur les premières années de l'Empereur, antérieures au commencement de sa relation.

6° Tirer cent exemplaires, sans aucune épargne de frais, et avec tout le luxe possible, pour être vendus, quelle que soit d'ailleurs leur véritable valeur intrinsèque, *mille francs pièce*. On pourra joindre à chacun de ces exemplaires, non pas un *fac simile*, mais quelques lignes de l'écriture véritable de Napoléon, dont j'ai une certaine quantité en mes mains.

7° Garder en réserve une seconde centaine d'exemplaires pareils aux précédents, pour être vendus avec le temps, si les premiers sont épuisés, à *cinq cents francs*.

8° Après ces deux cents exemplaires, ne plus tirer que sur du papier le plus commun et aux moindres frais possibles, de manière à pouvoir livrer l'ouvrage à un très bas prix. Tout invalide de l'armée d'Italie le recevra gratis, tout soldat blessé ne le payera que moitié, et tout officier les trois quarts.

9° Traiter avec un libraire anglais, un allemand, un russe, un italien et un espagnol, de manière à leur assurer une traduction antérieure à tous leurs confrères, sans autre rétribution de leur part que l'obligation de prendre cinq cents exemplaires français, ou de s'engager eux-mêmes, s'ils le préféraient, à répandre les cinq cents premiers exemplaires de leur édition avec le texte français en regard.

10° Enfin, si le bénéfice de l'ouvrage le permet, imprimer comme complément et suite de l'ouvrage les rôles de l'armée d'Italie, qu'on pourra se procurer sans doute aux archives de la guerre. Si mon fils venait à avoir d'autres idées, ou qu'on lui en procurât de meilleures, il les joindra à celles-ci, ou leur donnera la préférence si elles la méritent. Un moyen sûr d'en obtenir et de ne pas se tromper à cet égard, serait de s'entourer d'un petit comité de membres de cette armée d'Italie qui eussent le même zèle pour cet ouvrage.

N. B. Cet article, ainsi que plusieurs autres, ne se trouve ici que parce que le *Mémorial* n'est que la répétition fidèle du manuscrit tel qu'il fut composé dans les temps sur les lieux mêmes.

Un critique anonyme, dont, au demeurant, j'ai peu ou point à me plaindre, dans un volume que beaucoup ont pris pour la suite du *Mémorial*, parce qu'il en porte le titre, revient à plusieurs reprises et avec une espèce de malice sur ce qui s'y trouve dit relativement aux Campagnes d'Italie, suggérant des doutes ou exprimant de la surprise touchant la destination que je rapporte avoir été si souvent exprimée par Napoléon. « Comment, se demande-

t-il, s'il en était ainsi, l'auteur du *Mémorial* n'a-t-il que des fragments de ces Campagnes? » Ce critique trouve bien plus naturel que Napoléon les ait mises dans les mains du général Montholon, comme plus versé dans les affaires de la guerre, et il conclut par faire l'observation que, dans tous les cas, le fait demeure en opposition avec la promesse de Napoléon, puisque c'est M. de Montholon qui publie aujourd'hui ces Campagnes d'Italie.

Mais le critique anonyme, s'il eût lu le *Mémorial* avec attention, aurait vu que les paroles de Napoléon à cet égard, répétées si souvent dans ce journal, ne se bornaient pas à des conversations privées; mais qu'elles avaient été prononcées devant tous et même à table, si bien qu'il n'est aucun de nous, ni même aucun des gens qui ne pût être appelé en témoignage, et cette circonstance, dès lors, eût dû prendre aux yeux du critique le caractère de la notoriété. Voilà pour ses doutes.

Quant à ses diverses objections et à sa surprise, je réponds qu'en lisant attentivement encore :

1° Il eût trouvé, au 29 décembre 1816, et ailleurs, pourquoi l'auteur du *Mémorial* ne se trouve posséder que quelques fragments de la Campagne d'Italie;

2° Il eût lu, de décembre 1817 à mars 1818, que le général Bertrand, depuis mon retour en Europe, m'écrivait de Longwood pour m'annoncer ces Campagnes dès qu'on pourrait saisir l'occasion favorable;

3° Il aurait appris dans plusieurs endroits qu'en écrivant sous la dictée de Napoléon, nous nous en tenions strictement à ses seules paroles, et qu'il eût trouvé fort mauvais que nous nous fussions permis

aucune altération de notre chef; dès lors, l'ignorance de la guerre dans l'un ou l'habileté dans tout autre serait entièrement étrangère à la chose;

4° Enfin, quant à la contradiction mentionnée par l'anonyme entre le fait et la promesse de Napoléon, je ferai remarquer que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on m'avait arraché d'auprès de Napoléon, que j'étais à deux mille lieues de lui; que, sur sa fin, il avait même lieu de douter que j'existasse encore; et on comprendra facilement qu'en cet état de choses, l'absence, le temps et la distance ont pu créer en lui bien des motifs d'altérer sa résolution première; d'ailleurs, n'était-il pas le maître d'altérer cette résolution suivant sa simple fantaisie? et puis, c'est qu'il a adopté dans ses derniers moments une mesure bien plus entière, bien plus complète que celle des publications partielles, mesure de laquelle j'ai été le premier à me féliciter, celle de réunir entre les mains des exécuteurs testamentaires tout ce qu'il avait dicté, avec instruction d'en publier une édition de luxe dédiée à son fils.

Aujourd'hui à dîner, l'Empereur passait encore en revue ses généraux. Il a fait l'éloge de beaucoup d'entre eux; la plupart n'existent plus. Il élevait au plus haut point les talents et les facultés du *général Drouot*. Tout est problème dans la vie, disait-il; ce n'est que par le connu qu'on peut arriver à l'inconnu. Or, il connaissait déjà, remarquait-il, comme certain dans le général Drouot tout ce qui pouvait en faire un grand général. Il avait les raisons suffisantes pour le supposer supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. Il n'hésitait pas à

le croire capable de commander cent mille hommes. « Et peut-être ne s'en doute-t-il pas, ajoutait-il, ce qui ne serait en lui qu'une qualité de plus. »

Il est revenu sur la bravoure prodigieuse de Murat et de Ney, dont le courage, disait-il, devançait tellement le jugement! Et voilà l'énigme, concluait-il après quelques développements, de certaines actions dans certaines gens; l'inégalité entre le caractère et l'esprit : elle explique tout.

La conversation a conduit à la bataille d'*Hohenlinden*, si célèbre. « C'était, disait l'Empereur, une de ces grandes actions enfantées par le hasard, obtenues sans combinaisons. Moreau, répétait-il alors, n'avait point de création, il n'était pas assez décidé ; aussi valait-il mieux sur la défensive. Hohenlinden avait été une échauffourée ; l'ennemi avait été frappé au milieu même de ses opérations, et vaincu par des troupes qu'il avait lui-même déjà coupées et qu'il devait détruire. Le mérite en était surtout aux soldats et aux généraux des corps partiels qui s'étaient trouvés le plus en péril et avaient combattu en héros. »

Nous disions à l'Empereur, au sujet de sa campagne d'Italie, des victoires rapides et journalières dont elle avait occupé la renommée, qu'il avait dû avoir bien des jouissances. « Aucune, répliquait-il. — Mais au moins Votre Majesté en a bien procuré au loin! — Cela se peut; au loin on ne lisait que le succès, on ignorait la position. Si j'avais eu des jouissances, je me serais reposé; mais j'avais toujours le péril devant moi, et la victoire du jour était aussitôt oubliée, pour s'occuper de l'obligation d'en rapporter une nouvelle le lendemain, etc. »

Hohenlinden, Moreau, me rappellent une opi-

nion bien caractéristique d'un général très distingué (Lamarque). Il avait été attaché à Moreau, s'était trouvé longtemps sous ses ordres, et cherchant à me faire comprendre la différence du faire de ce général avec celui de Napoléon, il disait : « Si leurs deux armées eussent été en présence, et qu'on eût eu quelque temps à se retourner, je me serais mis dans les rangs de Moreau, tant il y aurait eu de régularité, de précision, de calcul : il était impossible de lui être supérieur à cet égard, peut-être même de l'égaler. Mais si les deux armées étaient venues au-devant l'une de l'autre, à la distance de cent lieues, l'Empereur eût escamoté trois, quatre, cinq fois son adversaire avant que celui-ci eût eu le temps de se reconnaître. »

Les rats, vrai fléau pour nous, etc. — Impostures de lord Castlereagh. — Héritières françaises.

Jeudi 27.

Nous avons failli n'avoir point de déjeuner ; une irruption de rats qui avaient débouché de plusieurs points dans la cuisine durant la nuit, avait tout enlevé. Nous en sommes littéralement infestés ; ils sont énormes, méchants et très hardis ; il ne leur fallait que fort peu de temps pour percer nos murs et nos planchers. La seule durée de nos repas leur suffisait pour pénétrer dans le salon, où les attirait le voisinage des mets. Il nous est arrivé plus d'une fois d'avoir à leur donner bataille après le dessert ; et un soir, l'Empereur voulant se retirer, celui de nous qui voulut lui donner son chapeau en fit bondir un des plus gros. Nos palefreniers avaient voulu élever des volailles : ils durent y renoncer,

parce que les rats les leur dévoraient toutes. Ils allaient jusqu'à les saisir la nuit, perchées sur les arbres.

Aujourd'hui, l'Empereur traduisant une espèce de revue ou journal dans lequel il se trouvait que lord Castlereagh, dans une grande assemblée publique, avait prononcé que Napoléon, depuis sa chute même, n'avait pas fait difficulté de dire que tant qu'il eût régné il eût continué de faire la guerre à l'Angleterre, n'ayant jamais eu d'autre but que de la détruire.

L'Empereur n'a pas pu s'empêcher de se sentir aiguillonné par ces paroles. « Il faut, a-t-il dit avec indignation, que lord Castlereagh soit bien familier avec le mensonge, et qu'il compte bien sur la bonhomie de ses auditeurs. Serait-il donc possible que leur bon sens leur permît de croire que j'aurais dit une pareille sottise, lors même qu'elle eût été dans ma pensée?... »

Plus loin se lisait encore que lord Castlereagh avait dit en plein Parlement que si l'armée française était si fort attachée à Napoléon, c'est qu'il faisait une espèce de conscription de toutes les héritières de l'Empire, et qu'il les distribuait ensuite à ses généraux. « Ici, a repris encore l'Empereur, lord Castlereagh se ment de nouveau à lui-même. Il est venu au milieu de nous; il a vu nos mœurs, nos lois, la vérité; il doit être sûr qu'une pareille chose était impossible, tout à fait au-dessus de ma puissance. Pour qui prendrait-il donc notre nation? Les Français étaient incapables de souffrir jamais une telle tyrannie. Sans doute j'ai fait beaucoup de mariages, et j'eusse voulu en faire des milliers d'autres : c'était un des grands moyens d'amalga-

mer, de fondre en une seule famille des factions inconciliables. Si j'eusse eu plus de temps à moi, je me serais occupé d'étendre ces unions aux provinces réunies, même à la confédération du Rhin, afin de resserrer davantage ces portions éparses; mais dans tout cela je n'ai jamais employé que mon influence, jamais mon autorité. Lord Castlereagh n'y regarde pas de si près; sa politique a besoin de me rendre odieux; tous les moyens lui sont bons: il ne recule devant aucune calomnie: il se trouve à son aise pour cela; je suis dans les fers, il a pris tous les moyens de me tenir la bouche fermée, de me rendre impossible toute réplique, et je suis à mille lieues du théâtre; il est donc bien posté, rien ne le gêne; mais certes c'est là le comble de l'impudence, de la bassesse, de la lâcheté! »

Voici, du reste, un exemple qui peut servir de preuve aux assertions émises plus haut par Napoléon; j'en tiens le récit de la bouche même du premier intéressé : M. d'Aligre avait une fille, héritière immense : il vint à la pensée de l'Empereur de la marier à M. de Caulaincourt, duc de Vicence. L'Empereur l'affectionnait beaucoup, on le regardait comme une espèce de favori; ses qualités personnelles non moins que ses emplois en faisaient un des premiers personnages de l'Empire. L'Empereur n'imaginait donc pas qu'il pût se présenter le moindre obstacle à cette union. Il mande M. d'Aligre, qui venait souvent à la cour, et lui fait sa demande; mais M. d'Aligre avait d'autres vues, et s'y refusa. Napoléon le retourna de toutes manières; M. d'Aligre fut inébranlable. En me le racontant, il me laissait apercevoir qu'il croyait avoir montré beaucoup de courage, et en effet, il

en avait tout le mérite; car il pensait, ainsi que nous tous, qu'il était très dangereux de contrarier les volontés de l'Empereur: il se trompait ainsi que nous; nous ne le connaissions pas. Je sais aujourd'hui que la justice privée et surtout les droits de famille sont tout-puissants sur lui; aussi je ne sache pas que M. d'Aligre ait jamais eu à souffrir ou à se plaindre pour son refus.

Après le dîner, l'Empereur a essayé vainement quelques romans de Pigault-Lebrun et autres de même nature; mais après avoir feuilleté quelques pages de chacun, il les a rejetés tous, disant qu'ils étaient aussi par trop de mauvais goût.

Détails du gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc.

Vendredi 28.

Vers une heure l'Empereur m'a fait venir avec mon fils. Nous lui avons apporté le premier chapitre des Campagnes d'Italie avec le nouveau travail qui le complète. Il nous a tenus jusqu'à près de dix heures.

Le gouverneur était entré chez le grand-maréchal, et lui avait fait pressentir vaguement des réductions à Longwood. Il avait naïvement exprimé qu'on avait pensé à Londres que la liberté qui nous avait été offerte de revenir en Europe eût diminué de beaucoup l'entourage de l'Empereur. Il avait dit aussi, sans que le grand-maréchal pût bien le comprendre, que si nous avions de la fortune à nous, nous pouvions nous aider de notre argent, et tirer sur nous-mêmes, ainsi que je l'avais déjà fait, faisait-il observer, etc. Il a dit que son gouvernement n'avait entendu donner à l'Empereur qu'une table

journalière de quatre personnes au plus, et ne lui permettre qu'un dîner prié par semaine... Quels détails!... Aurait-il eu la pensée d'insinuer que quant à nous nous devions payer pension, et entrer à l'avenir pour quelque chose dans la dépense de la maison? Qu'on ne le regarde pas comme incroyable; nous apprenons journellement ici à croire que tout est possible.

Dans un autre moment, l'Empereur, revenant sur une lecture qu'il venait de faire, et où se trouvait l'histoire d'une Irlandaise au sujet de laquelle Goldsmith le maltraitait fort, se rappelait très bien, disait-il, que se rendant à Bayonne au château de Marrach, il vit aux côtés de l'impératrice Joséphine une figure charmante, de la plus grande beauté; il en fut vivement frappé. On ne fut pas sans s'apercevoir de l'impression qu'elle avait causée. Elle avait été prévue et ménagée à dessein. « Et Dieu sait, dit l'Empereur, pour quelles intentions! C'était une nouvelle lectrice de l'impératrice Joséphine. Cette jeune personne suivit donc au château de Marrach, et elle n'eût pas manqué de faire de grands progrès. Elle occupait déjà véritablement la pensée, quand celui qui avait le secret des postes vint détruire le charme, en m'envoyant directement une lettre adressée à la jeune personne. Cette lettre était de sa mère ou de sa tante, laquelle était Irlandaise; on y stylait la petite personne, on lui traçait le rôle qu'elle devait jouer, on lui recommandait de l'adresse, et on insistait surtout pour qu'elle ne manquât pas de se ménager à propos et à tout prix des traces vivantes qui pussent prolonger sa faveur ou lui réserver de grands rapports d'intérêt. A cette lecture, toute illusion s'évanouit, disait l'Empe-

reur; la saleté de l'intrigue, la turpitude des détails, le style, la main qui l'avait tracé, mais pardessus tout encore son titre d'étrangère, amenèrent un dégoût immédiat, et la petite et jolie Irlandaise fut en effet, comme le dit Goldsmith, mise dans une chaise de poste et soudainement acheminée vers Paris. Et voilà que j'apprends, nous disait l'Empereur, qu'un libelliste m'en fait un crime, lorsqu'au fait c'était bien plutôt de ma part une vertu, un acte de continence dont je pourrais me vanter à plus juste titre peut-être que le fameux Scipion; mais c'est ainsi qu'on écrit l'histoire. »

L'Empereur, après le dîner, dans l'embarras de ce que nous lirions, a dit que puisqu'il était reconnu que nous n'avions pas assez d'esprit pour faire chacun notre conte ou notre histoire, nous devions nous condamner du moins à choisir chacun à notre tour notre lecture du soir; et il a commencé par indiquer pour son compte le poème de *la Pitié,* de l'abbé Delille. Il a trouvé les vers bien faits, le langage pur, les idées agréables, mais pourtant c'était encore, remarquait-il, sans création et sans chaleur. C'était supérieur de versification à Voltaire, sans doute; mais bien loin encore de nos autres grands maîtres.

Samedi 29.

L'Empereur a déjeuné dans le jardin, et nous y a fait tous appeler. Après déjeuner, il a fait quelques tours de promenade. Il était en gaieté, il nous plaisantait tour à tour. A l'un, c'était sur la beauté et l'élégance de son logement; à l'autre, sur les sommes que le gouverneur avait payées pour lui, que la belle layette de son enfant allait grossir

encore ; à moi, sur le goût que le gouverneur semblait prendre à mes lettres de change, qui le portait à désirer que les autres en fissent autant. Il riait et s'amusait beaucoup de nos récriminations. Le temps, qui a changé subitement, a fait rentrer l'Empereur presque aussitôt.

Après dîner, l'Empereur a lu quelques passages de Milton, traduits par l'abbé Delille. Il en trouvait la versification fort inférieure au poème de *la Pitié ;* et en effet c'était un ouvrage de commande, lui apprit-on, souscrit par un certain nombre d'intéressés, durant l'émigration du poète à Londres.

Pendant toute la promenade en calèche, la conversation a roulé sur nos rois et leurs maîtresses : M^mes^ de Montespan, de Pompadour, Dubarri, etc. On a vivement discuté le principe ; les opinions étaient différentes, et on les a chaudement défendues. L'Empereur s'était amusé à flotter alternativement entre les opinions opposées. Il a fini concluant toutefois en l'honneur de la morale.

Historique politique de la cour de Londres, durant notre emigration ; Georges III ; M. Pitt ; le prince de Galles. — Anecdotes, etc., etc. — Les Nassau. — Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc.

Dimanche 30.

L'Empereur m'a fait appeler de bonne heure pour déjeuner avec lui ; il était triste, soucieux, peu causant ; les paroles ne venaient pas. Le hasard ayant ramené la citation de Londres et de mon émigration, l'Empereur m'a dit, comme pour fixer un sujet et trouver une distraction : « Mais à Londres, vous devez avoir vu la cour, le roi, le prince de Galles, M. Pitt, M. Fox, et autres grands person-

nages qui figuraient alors? Dites-moi ce que vous en savez? Quelle était l'opinion? Faites-moi un historique. — Sire, Votre Majesté oublie en ce moment, ou n'a peut-être jamais bien su la position d'un émigré à Londres. Je doute qu'on nous eût reçus à la cour; le bon vieux Georges III était plein d'intérêt pour nos malheurs individuels; mais il répugnait fort à nous avouer politiquement. Et eût-on voulu nous y recevoir, nos moyens ne nous permettaient pas d'y paraître. Je n'ai donc pas été à la cour. Toutefois, j'ai vu la plupart de ceux que mentionne Votre Majesté, et surtout j'en ai entendu beaucoup parler.

« J'ai vu et entendu le roi, de très près, plusieurs fois à la chambre des pairs; le prince de Galles, dans les mêmes circonstances et de plus dans les cercles de la capitale. Et puis, il n'en est pas de Londres comme de la France; on n'y retrouve pas cette immense distance entre la cour et la masse de la nation : le pays est si ramassé, les lumières si générales, l'éducation si rapprochée, l'aisance si commune, la sphère d'activité si rapide, que toute la nation semble être dans le même lieu et sur le même plan, et qu'à la vue de cet ensemble qu'on pourrait dire distingué, on est tenté de se demander *où est le peuple*; ce qui est en effet la question que l'on prête à Alexandre lors de sa visite à Londres. Il en résulte donc qu'ayant vu beaucoup de monde de toutes les classes, de tous les états, de toutes les opinions, je dois avoir reçu des notions qui nécessairement peuvent fort approcher de la vérité. Malheureusement alors je m'occupais peu d'observer et de recueillir, et je crains bien qu'aujourd'hui, après un si long temps, tous ces objets ne

sortent que très confusément de ma mémoire.

« Georges III était le plus honnête homme de son empire ; ses vertus privées le rendaient pour tous un objet de vénération profonde ; une extrême moralité, un grand respect pour les lois, furent le principal caractère de toute sa vie. Roi à vingt ans, et vivement épris des charmes d'une belle Ecossaise des premières familles du pays, on craignait fort qu'il ne voulût l'épouser; mais il suffit de lui rappeler que c'était contraire à la loi, et il consentit dès cet instant à épouser celle qu'on lui proposait: ce fut une princesse de Meklenbourg. Dans sa douleur il la trouva fort laide, et elle l'était en effet beaucoup ; néanmoins Georges III est demeuré toute sa vie un époux exemplaire ; jamais on ne lui connu la moindre distraction.

« L'avènement de Georges III a été une véritable révolution politique en Angleterre: les prétendants avaient fini; la maison de Hanovre se trouvait désormais assise ; les wighs, qui l'avaient placée sur le trône, furent évincés de l'administration : c'étaient des surveillants incommodes dont on n'avait plus besoin ; elle fut ressaisie par les torys, ces amis du pouvoir, qui l'ont toujours conservé depuis, au grand détriment des libertés publiques.

« Toutefois le roi personnellement était exempt de passion à cet égard : il aimait sincèrement les lois, la justice, et surtout le bien-être et la prospérité de son pays. Si l'Angleterre a pris un parti si violent contre notre révolution française, c'est bien moins à Georges III qu'il faut s'en prendre qu'à M. Pitt, qui en fut le véritable boute-feu. Celui-ci était mu par la haine extrême qu'il portait

à la France, héritage de son père le grand Chatam; et aussi par une vive tendance vers le pouvoir de l'oligarchie. M. Pitt, au moment de notre révolution, était l'homme de la nation; il gouvernait l'Angleterre; il entraîna le roi qu'on gagnait toujours par les faits; et il faut convenir que les excès et les souillures de notre premier début étaient, sous ce rapport, des armes bien favorables aux dispositions et à l'éloquence de M. Pitt. Sire, il est à croire que si l'infortuné Georges III eût conservé sa raison, Votre Majesté en eût à la fin tiré aussi un grand parti, parce qu'elle lui eût présenté d'autres faits, et qu'il s'y serait rendu. Georges III avait sa nature et sa mesure de caractère: elle était en harmonie avec ses conceptions intellectuelles; il voulait savoir, être convaincu. Une fois sa route prise, il était difficile de l'en faire sortir, toutefois ce n'était pas impossible; son bon sens laissait de grandes ressources.

« Sa maladie, sous ce rapport, a été un fléau pour nous, un fléau pour l'Europe, un fléau pour l'Angleterre même, qui commence à revenir de la haute opinion qu'elle avait conçue de M. Pitt, dont elle ressent aujourd'hui les funestes erreurs.

« Ce fut le premier accès de la maladie du roi qui fixa la réputation de M. Pitt et son crédit. A peine au-dessus de vingt-cinq ans, il osa lutter seul contre la masse de ceux qui abandonnaient le roi, le croyant perdu, contre la masse de ceux qui se hâtaient de proclamer son incapacité pour se saisir du pouvoir sous son jeune successeur. Cette conduite rendit Pitt l'idole de la nation; c'est la belle époque de sa vie; et son plus doux triomphe a été, sans contredit, de conduire Georges III à

Saint-Paul, allant rendre grâce à Dieu de sa guérison, au milieu d'un concours immense de peuple ivre de joie et de satisfaction. — Mais, disait l'Empereur, quelle fut la conduite du prince de Galles dans cette circonstance? — Sire, il faut croire qu'elle fut bonne; toutefois on parla beaucoup alors d'une caricature très maligne qui représentait un jeune homme fort ressemblant, comme de coutume, s'agitant à plat ventre dans le milieu de la rue; elle portait pour légende: *Jeune héritier courant ventre à terre féliciter son père sur son retour à la santé.*

« L'on ne doutait pas que M. Pitt n'eût été, en cette occasion, le véritable sauveur du roi, ainsi que le sauveur de la paix publique; car l'expérience prouva que Georges III avait la capacité de régner encore; et l'on ne doutait pas que si la régence eût été organisée ainsi que le prétendait l'opposition, cette capacité eût été difficilement reconnue par la suite, et eût sans doute donné lieu à une guerre civile.

« J'ai souvent entendu dire que le dérangement mental de Georges III n'était pas une folie ordinaire, que son aliénation ne venait pas précisément de l'affection locale du cerveau, mais bien de l'engorgement des vaisseaux qui y conduisent; dérangement produit par une maladie depuis longtemps particulière à cette famille. Son mal, disait-on, était plutôt chez lui du délire que de la folie. La cause cessant, le prince retrouvait aussitôt toutes ses facultés, et avec autant de force que si elles n'avaient subi aucune interruption; c'est ce qui explique ses nombreuses rechutes et ses nombreux rétablissements. On en donnait pour preuve la

force mentale qui avait dû lui être nécessaire pour pouvoir, à l'instant de sa première convalescence, supporter la pompe, le spectacle de la population de Londres réunie sur son passage et remplissant l'air de ses acclamations.

« Une autre preuve non moins remarquable, c'était, après une seconde rechute, le calme et le sang-froid avec lesquels il reçut au spectacle le feu de son assassin en entrant dans sa loge. Il en fut si peu troublé, qu'il se retourna aussitôt vers la reine, qui se trouvait encore en dehors, pour lui dire de ne pas s'effrayer, que ce n'était qu'une fusée qu'on venait de tirer dans la salle; et il demeura sans émotion apparente tout le reste du temps. Certes, tout cela n'annonçait pas une tête faible. Il est vrai qu'on pourrait opposer à ces choses la permanence du mal dans ses dernières années, s'il est certain qu'il n'eut point de longs intervalles lucides.

« Georges III, ce monarque si honnête homme et si bien intentionné, a manqué périr plus d'une fois de la main des assassins; sa carrière fournit l'exemple de plusieurs tentatives, et je ne crois pas qu'aucun des coupables ait subi la mort, parce que tous se sont trouvés en démence de fanatisme religieux ou politique. La dernière tentative, la plus fameuse, est en 1794, je crois. Le roi arrivait au spectacle, ce qui, dans ces temps de crise, était une espèce de fête qu'il répétait de temps à autre, comme pour maintenir l'esprit public. En entrant dans sa loge, un homme du parterre l'ajuste avec un pistolet d'arçon, et la balle n'épargna le monarque que parce qu'il se baissait en cet instant pour saluer le public. Qu'on juge du tumulte

effroyable ! L'homme ne chercha point à déguiser son forfait; c'était précisément le fanatique de Schœnbrunn voulant immoler Votre Majesté, et soutenant toujours qu'il n'avait eu d'autre but que la paix et le bonheur de son pays; le jury le prononça aliéné, et il ne fut condamné qu'à la réclusion.

« Lors de mon excursion à Londres, en 1814, un hasard singulier m'a mis sous les yeux précisément cet assassin. L'esprit encore tout frais de la mission que Votre Majesté m'avait confiée l'année d'auparavant, concernant les dépôts de mendicité et les maisons de correction, j'eus la fantaisie de visiter ces mêmes établissements en Angleterre. Comme on me montrait Newgate dans le plus grand détail, j'entrai dans une salle où se trouvaient un grand nombre de condamnés jouissant d'une certaine liberté. L'un de ceux qui frappèrent d'abord les regards de mon conducteur se trouva être Heatfield, qu'il me nomma, et dont je me rappelai aussitôt le nom, lui demandant si ce serait l'assassin de Georges III. C'était lui-même, me dit-il, qui subissait à Newgate la réclusion perpétuelle à laquelle il avait été condamné pour sa folie. Je fis l'observation que, dans le temps, cette folie avait été pour le public, ainsi que cela arrive toujours, un objet de doute et de grande contestation. Il me fut répondu que Heatfield était incontestablement fou, mais seulement par crise; que sa folie, d'ailleurs, était tellement momentanée, qu'on le laissait passer le jour en ville sur sa parole, et qu'il était le premier à indiquer qu'on fît attention à lui, quand il sentait que son mal allait le reprendre; et alors mon conducteur l'appela,

M'étant hasardé de lui faire quelques questions, il me reconnut aussitôt à mon accent pour Français, et me dit qu'il s'était beaucoup battu contre les nôtres en Flandre. (Il avait été chasseur ou dragon sous le duc d'York.) Il en portait les marques, me disait-il, en montrant plusieurs balafres; et pourtant, ajoutait-il, il était loin de les haïr, car ils étaient braves et n'avaient point de tort dans cette affaire; on avait été se mêler de leurs discussions qui ne regardaient qu'eux. Et il commençait à s'animer beaucoup, ce qui porta mon conducteur à me faire signe et à le renvoyer. Il était là sur la corde délicate, me dit le surveillant, et pour peu qu'on l'y eût tenu, il serait devenu furieux.

« Mais je reviens à Georges III. Le sentiment dominant de ce prince était l'amour du bien public et le bien-être de son pays. Il lui a constamment tout sacrifié : c'est ce qui l'a porté à garder si longtemps M. Pitt, pour lequel il avait conçu une grande répugnance, parce qu'il en était fort maltraité.

« La crise étant des plus grandes pour l'Angleterre, le péril imminent, les talents du premier ministre supérieurs, celui-ci était donc nécessaire. Abusant de cette circonstance, toute-puissante sur l'esprit du monarque, M. Pitt le gouvernait avec dureté et sans aucun ménagement; à peine lui laissait-il la disposition de la moindre place. Un emploi venait-il à vaquer, le roi avait-il à récompenser quelque serviteur particulier, il arrivait toujours trop tard; M. Pitt venait d'en disposer, et pour le bien de l'Etat, disait-il, pour le succès du service parlementaire. Si le roi témoignait trop son mécontentement, M. Pitt avait sa phrase toute

prête et toujours la même; il allait se retirer et céder sa place à un autre. Arriva enfin une circonstance très délicate pour la conscience du roi, qui était fort religieux : l'émancipation des catholiques d'Irlande, à laquelle il se refusait avec obstination. M. Pitt insistait vivement; il s'y était engagé, disait-il, et il s'appuya de sa menace ordinaire : pour cette fois le roi le prit au mot; et, dans sa joie de se voir délivré, il répétait le jour même à plusieurs personnes qu'il venait de se défaire de l'homme qui, depuis vingt ans, lui donnait de la corne dans le ventre. Et il n'est peut-être pas inutile de faire connaître ici comme une singularité remarquable, au sujet des mauvais traitements de M. Pitt pour le roi, qu'on a entendu dire à Georges III que de tous ses ministres, M. Fox, tant accusé de républicanisme, et peut-être avec quelque raison, avait été celui qui, venu à la tête des affaires, lui avait constamment montré le plus d'égards, de déférence, de respect et de condescendance.

« Toutefois tel était sur l'esprit du roi l'ascendant de l'utilité publique, qu'en dépit de toute sa répugnance, il reprit M. Pitt au bout d'un an. On crut dans le temps que M. Pitt, en se retirant, avait eu l'adresse d'asseoir au ministère M. Addington, sa créature, afin de s'y replacer bientôt sans obstacle; mais il a été prouvé plus tard que M. Pitt avait été contraint de recourir lui-même aux intrigues pour renverser son successeur et obtenir son second ministère, qui d'ailleurs fut peu digne de lui : il n'est plein que de désastres qu'il avait du reste tous provoqués. Et c'est le boulet victorieux d'Austerlitz qui le tua dans Londres.

« Le temps sape chaque jour davantage la réputation de M. Pitt, non dans l'éminence de ses talents, mais dans leur funeste application. L'Angleterre gémit des maux dont il l'a accablée, et dont le plus fatal est l'école et les doctrines qu'il lui a léguées. C'est lui qui a introduit la police en Angleterre, qui a familiarisé ce pays avec la force armée, et commencé ce système de délation, d'embûches et de démoralisation de toute espèce, si complètement perfectionné par ses successeurs.

« Sa grande tactique fut d'exciter constamment nos excès sur le continent, et de les montrer ensuite comme un épouvantail à l'Angleterre, qui lui accordait dès lors tout ce qu'il voulait. — Mais vous autres, demandait l'Empereur, que disiez-vous de tout cela? quelle était l'opinion de l'émigration? — Sire, répondais-je, nous autres nous voyions tout et toujours dans la même lorgnette; ce que nous avions dit le premier jour de notre émigration, nous le répétions encore le dernier jour de notre exil. Nous n'avions pas avancé d'un pas; nous étions devenus, nous demeurions peuple. M. Pitt était notre oracle; tout ce que disaient lui, Burke, Windham et les plus fougueux de ce côté nous semblait délicieux; ce qu'objectaient leurs adversaires, abominable. Fox, Shéridan, Gray n'étaient pour nous que d'infâmes jacobins, jamais nous ne leur avons donné d'autres épithètes. — C'est bien, disait l'Empereur; mais reprenez votre Georges III.

« — Ce prince vertueux aimait par-dessus tout la vie privée et les soins de la campagne; il consacrait le temps que lui laissaient les affaires à la culture d'une ferme à peu de milles de Londres; et il ne retournait guère à la capitale que pour ses levers

réguliers ou les conseils extraordinaires que nécessitaient les circonstances, et il retournait aussitôt à ses champs, où il vivait sans faste et en *bon fermier*, disait-il lui-même. Quant aux intrigues, elles demeuraient à la ville autour des ministres et parmi eux.

« Georges III eut beaucoup de chagrins domestiques. Il eut pour sœur cette Mathilde, reine de Danemark, dont l'histoire est un si malheureux roman ; ses deux frères lui donnèrent beaucoup de contrariétés par leur mariage ; et il n'avait pas lieu d'être content de son fils aîné.

« Les deux frères de Georges III étaient le duc de Cumberland et le duc de Glocester. J'ai beaucoup connu celui-ci en société très privée : c'était le plus digne, le plus honnête, le plus loyal gentilhomme de l'Angleterre. Tous deux, selon l'esprit de la constitution britannique, n'étaient que d'illustres particuliers totalement étrangers aux affaires. Or, il parvint au roi que l'un deux avait épousé ou allait épouser une simple particulière : c'était une grande faute à ses yeux ; il avait fait, lui, un si grand sacrifice pour ne pas la commettre : il s'en fâcha beaucoup ; et comme il envoyait à ce sujet un message au parlement contre celui de ses frères qui s'était rendu coupable, voilà qu'il apprend que l'autre s'est évadé à Calais pour en déclarer autant. C'était une fatalité, une véritable épidémie ; car on répandait aussi de tous côtés que l'héritier même du trône s'était marié secrètement. — Quoi ! dit l'Empereur, le prince de Galles ? — Oui, Sire, lui-même : on racontait par tout son mariage, qu'on entourait de détails trop peu sûrs pour que je me permette de les hasarder ;

mais le fait semblait généralement reconnu. Il est vrai que le prince l'a fait démentir plus tard en parlement par l'organe de l'opposition, et dès lors il faut le croire.

« Toutefois je tiens de la bouche même d'un très proche parent de sa prétendue femme, que la chose était positive. Je lui ai entendu jeter feu et flamme lors du mariage solennel du prince, et menacer de se porter à des excès personnels. Cela pouvait donc demeurer un point contesté, qui prenait la couleur inévitable de l'esprit de parti : les uns soutenaient avec obstination la réalité de ce mariage, tandis que les autres le niaient avec violence. Peut-être pourrait-on concilier cette contradiction en disant que celle que l'on prétendait qu'il avait épousée (M^me^ Fitz Herbert), étant catholique, cette circonstance rendait le mariage impossible aux yeux de la loi, et parfaitement nul dans l'héritier de la couronne. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent rencontré M^me^ Fitz Herbert en société ; sa voiture était aux armes du prince, et sa livrée la livrée du prince. Cette dame était beaucoup plus âgée que lui. Au surplus, belle, aimable, de beaucoup de caractère et d'une fierté peu endurante, ce qui la brouillait souvent avec le prince, et amenait entre eux, disait-on, des scènes de violence fort peu dignes d'un rang aussi élevé. C'est dans une dernière querelle de ce genre, lorsque M^me^ Fitz Herbert avait, assurait-on, fait fermer sa porte obstinément au prince, que M. Pitt eut l'adresse de saisir l'occasion favorable pour le faire consentir à épouser la princesse de Brunswick. — Mais arrêtez-vous, me dit l'Empereur, vous allez beaucoup trop vite, vous passez ce qui m'intéresse davantage. Sous quels auspices

le prince de Galles entra-t-il dans le monde? Quelle fut sa nuance politique, son attitude avec l'opposition, etc.? — Sire, ce prince se présenta au public avec tous les avantages de la figure, tous ceux du corps et de l'esprit; il fut accueilli avec un enthousiasme universel; mais il développa bientôt ces penchants et ces actes qui, dans le milieu du dernier siècle, semblaient former le rôle obligé des grands seigneurs à la mode. Ce furent la fureur du jeu et ses inconvénients; les excès de la table et le reste; surtout un entourage en grande partie réprouvé par l'opinion. Alors les cœurs généreux se resserrèrent, les espérances se ternirent, et la portion intermédiaire, qui partout constitue véritablement la nation, et qui en Angleterre, il faut en convenir, présente la population la plus morale de l'Europe, désespéra de son avenir. C'était un adage reçu en Angleterre, répété surtout parmi le peuple, que le prince de Galles ne régnerait jamais; les diseuses de bonne aventure, les sorciers, disait-on, devaient le lui avoir prédit à lui-même, etc., etc.

« L'opposition, dans les bras de laquelle il s'était jeté, ainsi que cela n'est que trop commun aux héritiers présomptifs; l'opposition, dont il était l'appui et les espérances, cherchant à s'aveugler ou autrement, se tirait d'affaire, quand on lui exposait tous ses griefs, en répondant qu'il renouvellerait Henri V; que Henri V avait montré un bien mauvais sujet pour prince de Galles, mais qu'il était devenu le premier roi de la monarchie; et ils en concluaient que le prince de Galles serait un de leurs plus grands rois. — Mais, disait l'Empereur, est-ce qu'il a pris le parti de la révolution et dé-

fendu nos idées modernes? — Non, Sire, à mesure que la crise des principes allait chez nous en croissant, la décence le forçait de s'éloigner de l'opposition qui en prenait la défense; il cessait une alliance ostensible, et remplissait le vide de sa vie en s'abandonnant aux plaisirs et à leurs inconvénients; il était constamment surchargé de dettes, bien que le Parlement les eût déjà payées plusieurs fois; elles l'embarrassaient fort, et compromettaient son caractère et sa popularité. Ce fut dans une de ces gênes extrêmes combinée avec la querelle de M^me^ Fitz Herbert, que M. Pitt s'empara du prince, en offrant de faire acquitter encore une fois ses dettes, s'il voulait enfin se rapprocher tout à fait de son père, et consentir à se marier. Il lui fallut en passer par tout ce qu'on voulut, et la main de la princesse de Brunswick fut demandée et obtenue. Mais dans le court intervalle de la négociation, une femme célèbre qui convoitait depuis longtemps de gouverner le prince, trouvant la place vide, s'y établit. On lui prête d'avoir dit qu'elle y visait depuis vingt ans; car elle était encore beaucoup plus âgée que lui, circonstance qui était comme un goût particulier à la famille: on l'a remarqué aussi dans plusieurs de ses frères. Cette personne fut aussitôt nommée dame d'honneur de la future princesse de Galles; elle fut même la chercher, et l'amena en Angleterre. Ce fut sous de tels auspices, et sous cette maligne influence, que la nouvelle épouse mit le pied sur le sol britannique. Aussi assure-t-on que cette malheureuse princesse n'eut même pas la douceur de vingt-quatre heures complètes de cet instant privilégié, si significativement appelé par les Anglais la *lune de miel*. Dès le lendemain,

les moqueries, les manques d'égards, le mépris demeurèrent son partage.

« Tout ce qu'il y avait de généreux, de moral en Angleterre prit parti pour elle, et jeta les hauts cris. Néanmoins, le plus odieux, il faut en convenir, en retomba sur lady ***, qui fut accusée d'avoir ensorcelé le prince. Elle devint l'exécration publique, et toutefois le prince, assurait-on, n'avait même pas pour excuse les prestiges de son aveuglement; car on prétend qu'à la suite d'un repas très gai, au milieu de ses joyeux compagnons, l'un d'eux fut conduit par la conversation à dire qu'il connaissait la madame *de Merteuil* de notre roman des *Liaisons dangereuses*. Un grand nombre d'autres s'écrièrent aussitôt qu'ils en connaissaient aussi une. Alors le prince, dit-on, proposa follement que chacun écrivît à part son secret. Tous les billets furent jetés dans un vase, et il en sortit autant de lady *** qu'il y avait de convives; le prince lui-même n'ayant pas soupçonné une telle unanimité, et n'imaginant pas être reconnu, avait aussi, dit-on, écrit ce nom!!!

« J'ai connu cette lady ***, et il faut avouer que sa figure et tout son ensemble répondaient si peu à son âge, qu'il était bien difficile de le deviner. Elle avait tous les charmes de la première jeunesse, rehaussés de toute la grâce des meilleures manières, et je dois dire que dans les cercles où je l'ai vue elle exerçait même une certaine attraction de bienveillance; soit que les mœurs de cet étage disposassent à l'indulgence, soit qu'en effet elle ne méritât pas toutes les malédictions dont on l'accablait dans la rue.

« Une faculté tout à fait privilégiée dans le

prince de Galles semble avoir été ce que les Anglais appellent le pouvoir de *la fascination*. Il en est doué au dernier degré : on dirait qu'il suffit de sa volonté pour ramener la multitude et corrompre en quelque sorte l'opinion ; il la reconquiert au moindre pas qu'il fait vers elle. Sa vie est pleine de ces pertes, de ces retours de popularité ; et peut-être est-ce la certitude de cet heureux secret qui l'a porté si souvent à affronter, ainsi qu'on le lui a reproché, cette opinion publique. Ses ennemis ont dit de lui qu'il avait porté cette espèce de courage jusqu'à l'héroïsme. Ils lui ont reproché l'audace avec laquelle, sous la condamnation lui-même d'une vie domestique désordonnée, disaient-ils, il s'était acharné à vouloir trouver dans sa femme ce dont il était le trop coupable exemple; inconséquence qu'on ne doit attribuer pourtant sans doute qu'aux suggestions funestes de pernicieux conseillers, ennemis de sa gloire et de son repos. Toujours est-il certain qu'on a employé contre la princesse et la corruption la plus basse, et le secours des lois, et toute l'influence de l'héritier du trône ; et tout cela en vain : ce qui, disait-on, faisait le supplice du prince, et le livrait au ridicule; car on riait de son guignon sans exemple, de ne pouvoir venir à bout de prouver ce que tant d'autres maris payeraient si cher pour tenir secret. La haine s'accrut à chaque nouvelle défaite, et les tourments de la victime avec elle. On la réduisit à une espèce d'exil à quelques milles de Londres ; on la priva de sa fille ; on l'outragea à la vue des souverains alliés venus à Londres. Toutefois les expressions manifestées par la multitude étaient là pour la venger ; et il fallut en venir à lui faire quitter l'Angleterre, ce qu'on

obtint d'elle-même à l'aide des insinuations perfides, peut-être, de quelques prétendus amis. »

Ici l'Empereur m'a interrompu de nouveau, disant que j'omettais encore un point trop essentiel. Quand et comment le prince était-il arrivé au pouvoir royal? Comment s'était-il arrangé avec l'opposition? Qu'avait-il fait de ses anciens amis? — « Sire, ai-je dit, ici finissent mes véritables informations. Il a été un temps où la crise politique a porté Votre Majesté à couper toute communication entre l'Angleterre et la France. Les journaux ne nous parvenaient plus; les lettres nous étaient interdites; les deux peuples n'avaient plus rien de commun. Il existe donc en moi une véritable lacune que je craindrais de ne remplir que par de vrais barbouillages. Toutefois je crois avoir compris qu'après des chutes et des rechutes du vieux roi, tous les partis s'accordèrent enfin à remettre au prince de Galles la régence, avec le plein exercice de l'autorité souveraine. Alors arriva cette époque tant attendue de changements et d'espérances. Le ciel s'ouvrait enfin pour cette opposition si longtemps panégyriste du prince; pour ces anciens amis qui, dès l'enfance, semblaient avoir uni leurs destinées à la sienne. Mais, à la grande surprise de tous et par je ne sais quelle rouerie, dit-on, de lord Castlereagh, rien ne fut changé. Ces anciens ministres, si longtemps l'objet de la réprobation du prince, demeurèrent, et ces amis si chers, si tendres, si longtemps flattés, n'arrivèrent point!

« L'opposition jeta les hauts cris : mais on lui répondit plaisamment que quand le méchant prince de Galles était devenu un grand roi, son premier acte avait été de repousser son entourage. Cela pou-

vait être gai, mais nullement applicable ; car les plus beaux caractères de l'empire se trouvaient à la tête de cette opposition, et ils étaient loin d'être des *Falstaff* ou autres bouffons et autres mauvais sujets de la sorte ; aussi montrèrent-ils dès cet instant pour le prince un éloignement absolu : les uns ne voulurent plus le voir ; d'autres refusèrent ses invitations ou repoussèrent les avances qui leur étaient faites. On en cite un pourtant qui, par la suite, se laissa aller, dit-on, à accepter du prince un dîner privé. Celui-ci recourant à ses moyens de séduction constamment victorieux, essaya de lui prouver, avec sa grâce accoutumée, qu'il n'avait pas pu agir différemment, et demanda de lui dire enfin ce dont ses anciens amis pouvaient l'accuser avec justice. Le convive, le cœur encore gros, profita de l'occasion et lui récapitula sans ménagement tous ses torts ; et le tout avec une telle chaleur que la princesse Charlotte, qui se trouvait à table et penchait peut-être en secret pour l'opinion du convive, se mit à fondre en larmes. Cette scène étant parvenue le lendemain à lord Byron, il la consacra dans des vers qui firent quelque bruit.

« Pleure, fille des rois, y était-il dit, pleure les fautes de ton père ! Puisse chacune de tes larmes effacer un de ses torts ! Puisse surtout le peuple d'Angleterre, pressentant dans ta douleur son heureux avenir, payer d'un sourire chacun de tes pleurs[1] !

« En 1814, lors de ma course à Londres, j'ai eu l'honneur d'être présenté au prince de Galles à Carlton-House. — Et que diable alliez-vous faire

1. Depuis mon retour en Europe je me suis procuré ces vers

là? m'a dit l'Empereur. — Votre Majesté a certainement bien raison; mais j'y fus conduit par une espèce de point d'honneur; je crus ne pouvoir faire autrement: beaucoup de Français étaient en cet instant à Londres; j'étais le seul qui eût approché Votre Majesté, porté ses couleurs, suivi la ligne qu'on semblait réprouver en cet instant. Quelqu'un m'ayant dit que les autres ne souffriraient certainement pas ma présentation, cela me décida. Nous fûmes, en effet, vingt-deux Français présentés à la fois à un des grands levers du prince, et je dois dire que je ne vis jamais plus de grâce dans les manières, plus de charmes dans l'expression et plus d'harmonie dans tout l'ensemble; je crus apercevoir le beau idéal du bon ton. Je conçus tout le pouvoir, toute la vérité de cette magie d'enchantement que j'avais entendu si souvent lui attribuer; et encore en ce moment, Sire, en me retraçant cette belle figure où je croyais lire l'élévation d'âme, l'appréciation, le désir de la gloire, je suis à me demander comment Votre Majesté se trouve ici; comment des ministres atroces ont pu le faire condescendre à se déclarer le geôlier, le...! — Mon cher, m'a dit l'Empereur, c'est que peut-être vous n'êtes pas physionomiste; vous avez pris l'auréole de la coquetterie pour celle de la grandeur, l'occupation de plaire pour l'amour de la gloire; et

en original. Si ma traduction présente quelque différence, c'est qu'à Sainte-Hélène je citais de mémoire. Les voici :

Weep, daughter of a royal line,
A sire's disgrace, a realm's decay;
Ah, happy! if each tear of thine
Could wash a father's fault away!
Weep, for thy tears are virtue's tears
Auspicious to these suffering isles;
And be each drop in future years
Repaid thee by thy people's smiles! (March 1812.)

puis l'amour de la gloire n'est pas précisément sur la figure; il se trouve au fond du cœur, et vous ne l'avez pas fouillé[1].

« Et ne me traduisiez-vous pas, l'autre jour, a continué alors l'Empereur, je ne sais quel papier ou quel ouvrage où il était dit que le prince régent avait fait un grand étalage d'intérêt et de sympathie en faveur des derniers Stuarts; qu'il a mis le plus haut prix à obtenir ce qui leur avait appartenu, ce qu'ils avaient laissé; qu'il parlait d'élever un monument au dernier d'entre eux? Il y a là-dedans, a ajouté l'Empereur, encore bien plus de calcul que de magnanimité; c'est qu'il est soigneux d'affirmer et de consacrer leur extinction. Là commence, se dit-il, sa légitimité, sa sécurité; il a raison. Si de mon temps et dans les circonstances où les ministres anglais avaient plongé l'Angleterre, il se fût trouvé encore quelque jeune Stuart, brave, entreprenant, capable, à la hauteur du siècle, il eût été débarqué en Irlande, escorté des doctrines modernes, et l'on eût vu sans doute le spectacle des Stuarts régénérés chassant à leur tour les Brunswick dégénérés. L'Angleterre aussi eût eu son vingt mars. Et ce que c'est pourtant qu'un trône et tous ses poisons; à peine y est-on assis qu'on en ressent la contagion. Ces Brunswick, amenés par les idées libérales, élevés par la volonté du peuple, sont à peine assis qu'ils ne cherchent que l'arbi-

[1] Depuis ces paroles, la grande victime a succombé!... Moi, son serviteur, j'ai vu commencer ses tortures; d'autres m'ont transmis les angoisses de sa longue agonie!!!... Elle a expiré!!!... Et l'on n'a cessé de frapper constamment au nom du prince! Aussi l'immortelle victime a-t-elle laissé de ses propres mains ces mots terribles: *Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre!...*

traire et la toute-puissance; il leur faut absolumen. rouler dans l'ornière qui a fait culbuter leurs devanciers; et cela, parce qu'ils sont devenus rois!... Et l'on dirait que c'est la marche inévitable! Cette belle tige des Nassau, par exemple, ces patrons en Europe d'une noble indépendance, eux dont le libéralisme devrait être dans le sang et jusque dans la moelle de leurs os; ces Nassau enfin, qui ne seront qu'à la queue par leur territoire, et qui pourraient se placer à la tête par leurs doctrines, on vient à les asseoir sur un trône; eh bien! vous les verrez infailliblement ne s'occuper que de se rendre ce qu'on appelle aujourd'hui légitimes; en prendre les principes, la marche, les travers, etc. Eh! mon cher, moi-même, après tout, ne m'a-t-on pas fait le même reproche? et peut-être n'est-ce pas sans quelque apparence de raison, car enfin peut-être bien des nuances se seront dérobées à moi-même. J'ai pourtant déclaré, dans une circonstance solennelle, qu'à mes yeux la souveraineté n'était point dans le titre, ni le trône dans son appareil. On m'a reproché qu'à peine au pouvoir j'avais exercé le despotisme, l'arbitraire; mais c'est la dictature qu'il fallait dire, et les circonstances m'absoudront assez. Ce qu'on m'a reproché encore, c'est de m'être laissé enivrer par mon alliance avec la maison d'Autriche, de m'être cru bien plus véritablement souverain après mon mariage; en un mot, de m'être cru, dès cet instant, Alexandre devenu le fils d'un dieu! Mais tout cela était-il bien juste? Ai-je donc prêté véritablement à de tels travers? Il m'arrivait une femme jeune, belle, agréable; ne m'était-il donc pas permis d'en témoigner quelque joie? Ne pouvais-je donc, sans en-

courir le blâme, lui consacrer quelques instants? Ne m'était-il donc pas permis, à moi aussi, de me livrer à quelques moments de bonheur? Eût-on donc voulu qu'à la façon de votre prince de Galles, j'eusse maltraité ma femme dès la première nuit? Ou bien encore, attendait-on que j'eusse fait voler sa tête, à la façon de ce sultan, pour échapper aux reproches de la multitude? Non, ma seule faute dans cette alliance a été vraiment d'y avoir apporté un cœur trop bourgeois... J'avais si souvent répété que le cœur d'un homme d'État ne devait être que dans sa tête!... Malheureusement ici le mien était demeuré à sa place pour les sentiments de famille; et ce mariage m'a perdu, parce que je croyais surtout à la religion, à la piété, à la morale, à l'honneur de François. Je l'estimais essentiellement!... Il m'a cruellement trompé!... Je veux bien qu'on l'ait trompé à son tour; aussi je le lui pardonne... Mais l'histoire l'épargnera-t-elle? Si toutefois... »

Et Napoléon a gardé le silence quelques instants, la tête appuyée sur une de ses mains. Puis se réveillant : « Quel roman pourtant que ma vie!!!..., » a-t-il dit en se levant. « Mais ouvrez ma porte et marchons. » Et nous avons parcouru quelque temps les diverses pièces adjacentes . . .

. . . . . .

Résumé des trois mois, avril, mai et juin.

J'ai déjà fait observer qu'il était impossible, dans un recueil comme le mien, de maintenir en quoi que ce soit l'unité d'intérêt et de but; or, je vais

essayer d'y ramener, en retraçant ici en bien peu de mots et sans interruption les aggravations dont on a frappé l'Empereur pendant ces trois mois ; les mauvais traitements qu'on a multipliés, la détérioration visible de sa santé, l'ensemble de ses habitudes et les principaux objets de sa conversation ; en un mot, le bulletin physique et moral de sa personne. Dans cette courte période :

1° Un nouveau gouverneur arrive, et il se trouve que c'est un homme à vues fort étroites ou très méchant ; un caporal avec sa consigne, et non un général avec ses instructions.

2° On exige de chacun des captifs une déclaration comme quoi il se soumet d'avance à toutes les restrictions qu'on pourrait imposer à Napoléon ; le tout dans l'espoir de les détacher de sa personne.

3° On nous communique officiellement la convention des souverains alliés, qui, sans autre forme de procès, proclament et consacrent l'ostracisme, l'emprisonnement de Napoléon.

4° Nous recevons le bill du parlement d'Angleterre, qui convertissait en loi l'acte oppressif des ministres anglais sur la personne de Napoléon.

5° Enfin, des commissaires viennent, au nom de leurs monarques, surveiller les chaînes et contempler les souffrances de la victime : ainsi, notre horizon se rembrunit de plus en plus, les chaînes se raccourcissent, toute espérance d'amélioration future nous échappe, et le plus sinistre avenir seul demeure.

L'arrivée du nouveau gouverneur est le signal de grandes misères. C'est pour la personne de l'Empereur le commencement d'un supplice nouveau ; chaque jour il reçoit un coup d'épingle.

Le premier pas de sir Hudson Lowe est *une insulte ;* une de ses premières paroles, *une barbarie ;* un de ses premiers actes, *une méchanceté.*

Bientôt il ne semble plus avoir d'autre occupation, n'avoir reçu d'autre emploi que de nous tourmenter et de nous faire souffrir sous toutes les formes, sur tous les objets, de toutes les manières.

L'Empereur, qui s'était promis d'abord de s'en tenir au plus complet stoïcisme, s'en émeut néanmoins et s'en exprime fortement. Les conversations sont chaudes, la brèche s'ouvre, chaque jour va l'agrandir.

La santé de l'Empereur s'altère visiblement, et nous le voyons changer à vue d'œil. Contre sa nature, il se sent incommodé très souvent ; une fois il garde sa chambre jusqu'à six jours de suite sans sortir du tout ; une mélancolie secrète qui se déguise à tous les yeux, peut-être aux siens propres, un mal concentré, commencent à le saisir ; il rétrécit chaque jour le cercle déjà si resserré de son mouvement et de ses distractions ; il renonce au cheval ; il n'invite plus l'Anglais à dîner ; il abandonne même son travail régulier ; ses dictées, auxquelles jusque-là il avait semblé trouver quelques charmes, ne vont plus : le dégoût l'avait saisi, il ne se trouvait pas le courage, me disait-il parfois, de s'y remettre. La plupart de ses journées se passent à parcourir des livres dans sa chambre, ou en conversations avec nous, publiques ou privées ; et le soir il nous lit lui-même, après son dîner, quelques pièces de théâtre de nos grands maîtres, ou toute autre production amenée par le hasard ou les caprices du moment.

Toutefois la sérénité de son âme, son égalité de

caractère n'éprouvent par ces circonstances nulle altération vis-à-vis de nous; au contraire, nous n'en semblons que plus resserrés en famille; il est plus à nous, et nous lui appartenons davantage; ses conversations présentent plus d'abandon, d'épanchement et d'intérêt.

Il me faisait venir à présent très souvent dans sa chambre pour causer, et ses conversations privées le conduisaient parfois à des sujets très importants, tels que la guerre de Russie, celle d'Espagne, les conférences de Tilsitt et d'Erfurt, qu'on rencontre dans cette période de mon recueil. Et ici je dois faire ou répéter quelques observations que je prie ceux qui me liront de ne pas perdre de vue durant tout le cours de cet ouvrage: elles serviront à prévenir quelques reproches ou objections qu'on serait tenté d'élever sur le manque d'ordre, l'insuffisance et le peu de fini d'objets aussi essentiels. C'est que, si je ne l'ai déjà dit, en conversation publique ou privée avec l'Empereur, je ne me suis jamais permis aucune observation ou demande d'éclaircissements, lors même qu'ils m'ont semblé les plus nécessaires; je me sentais cette réserve commandée:

1° Par le respect et la bienséance;

2° Par la crainte d'interrompre une conversation constamment précieuse;

3° Par l'espoir de prendre la vérité, pour ainsi dire, au vol, et de la saisir de la sorte plus naturellement;

4° Par la persuasion d'être à demeure maintenant et pour toujours auprès de l'Empereur; la certitude par là qu'avec le temps j'entendrais mentionner de

nouveau les mêmes objets qui se redresseraient et se compléteraient d'eux-mêmes ;

5° Parce que l'Empereur devait, avec le temps, voir lui-même mon journal, et que je ne doutais pas qu'encouragé par ce qu'il y trouverait déjà sur ces divers objets, il ne les convertît en dictées régulières ; je ne les ai pas eues, et par là de quels morceaux nous demeurons privés !

6° Enfin, et ceci a été un de mes grands motifs, c'est que l'Empereur, arrivé parfois dans le cours de longues conversations tout à fait familières à des objets de la plus haute importance, ne racontait pas néanmoins pour m'apprendre, mais le plus souvent par désœuvrement, seulement pour causer ; et l'on eût pu dire par forme de rabâchage, s'il était permis d'appliquer une telle expression à une telle personne et à de tels objets. Il s'en entretenait avec moi comme si j'eusse dû les connaître aussi bien que lui-même.

Or j'étais tout à fait étranger à ses grands projets, à ses hautes conceptions, circonstance d'ailleurs que je me suis convaincu plus tard ici m'être commune avec la plupart de ceux qui, lors de sa puissance, l'approchaient davantage, voire même ses ministres ; aussi lui arrivait-il quelquefois, soit que ma figure exprimât trop l'étonnement, soit que revenant à lui, et sachant bien ce qu'il en était, de me dire : « Mais cela est peut-être neuf pour vous ? » à quoi je n'avais rien de mieux à répondre, pour être vrai, que « Oui, Sire, et tout à fait, pour la plus grande partie ». Qu'eût-ce donc été si, dans ces occasions inappréciables, j'eusse été gauchement l'interrompre pour lui faire apercevoir que j'avais de la peine à le suivre ou à l'entendre ? je

n'eusse pas manqué de le dégoûter de causer, et moi j'aurais perdu beaucoup. Je le laissais donc aller, quelque désir que j'eusse eu parfois de m'éclaircir. Ce que j'en saisissais une première fois me semblait déjà du plus haut prix. L'Empereur se répétait souvent, je le savais : alors j'en apprendrai davantage avec le temps, me disais-je, et je ne désespérais pas d'arriver de la sorte à être assez maître de la matière pour oser me permettre, par la suite, de la raisonner tant soit peu avec lui ; ce que sa bonté pour moi, dans les derniers temps, eût daigné trouver convenable ; je lui eusse même été agréable, j'en suis sûr, en ce que cela eût réveillé ses idées et fourni un aliment nouveau à sa conversation. Malheureusement mon enlèvement subit et imprévu d'auprès de sa personne m'a laissé avec les seuls détails que j'avais recueillis jusque là ; et à la douleur d'avoir été enlevé à des soins pieux qui étaient devenus mon bonheur, se joindront désormais d'éternels regrets d'avoir, par ma trop grande circonspection peut-être, perdu pour l'histoire une occasion unique qui ne peut se renouveler jamais.

J'ai été bien aise d'entrer minutieusement ici dans ces détails, afin qu'on comprît comment j'ai obtenu une portion de mes récits, et qu'en me lisant on pût se répondre à soi-même pourquoi des objets aussi importants demeurent aussi imparfaits.

Toutefois, si l'historien n'y trouve pas la trace lumineuse qu'il recherche et qu'il aurait cru devoir y trouver, du moins y rencontrera-t-il une foule d'étincelles propres à le mettre inévitablement sur la voie ; circonstance spéciale qui me servira à caractériser moi-même mon propre recueil, en disant

qu'il y a de *tout* et qu'il n'y a *rien ;* qu'il n'y a rien, mais qu'il y a de tout ; et en disant qu'il n'y a *rien*, je me trompe assurément, car on y rencontrera une foule de traits sur les qualités privées, les dispositions naturelles, le cœur et l'âme de l'homme extraordinaire auquel cet ouvrage est consacré ; si bien qu'il deviendra impossible à tout homme de bonne foi et recherchant la vérité de n'être pas à même de se fixer sur son caractère. Or, je prie de se rappeler que tel a été mon unique but, le seul que j'aie annoncé.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME

CHAPITRE IV (Suite)

Mars 1816.

4. Flotte de la Chine..... 1
5. Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la cour et de la ville..... 3
6. Jeu d'échecs venus de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine..... 14
7. Mystification..... 16
8 et 9. L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisart. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babylone..... 17
10 au 13. Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'honneur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur..... 25
14 au 15. Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Évasion de Lavalette..... 45
16. Commission pour le prince régent..... 48
17. Esprit de l'Ile de France..... 49
18 et 19. Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — *Britannicus*..... 51
20. 20 Mars. — Couches de l'impératrice..... 53
21 et 22. Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille. —

César ; ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires..... 56
Résumé des neuf mois écoulés..... 6
23 au 26. Journées de Longwood, etc. — Procès de Drouot. — Jugements militaires. — Soult. — Masséna. — Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. — L'Empereur croyant son nom inconnu, même dans Paris..... 66
27. Examen de conscience politique. — Etat fidèle de l'Empire ; sa prospérité. — Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. — Marmont. — Murat. — Berthier..... 74
28. Chance de danger dans les batailles, etc. — Les bulletins très véridiques..... 82
29. Insalubrité de l'île..... 83
30 et 31. Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient..... 84

Avril 1816.

1 et 2. Description de l'appartement de l'Empereur. — Horloge du grand Frédéric. — Montre de Rivoli. — Détails minutieux de sa toilette. — Son costume. — Bruits ridicules, absurdités sur sa personne. — Complot de Georges. — De Cerachi. — Attentat du fanatique de Schœnbrunn..... 85
3 et 4. Partis à prendre après Waterloo..... 95
8. Traits caractéristiques..... 104
9 et 10. Politique. — Etat de l'Europe. — Ascendant irrésistible des idées libérales..... 106
11 et 12. Opinion de l'Empereur sur plusieurs personnages connus. — Pozzo di Borgo. — Metternich. — Bassano. — Clarke. — Cambacérès. — Lebrun. — Fouché, etc..... 108
13. Papiers d'Europe. — Politique..... 116
14. Arrivée du gouverneur..... 119
15. Progrès de l'Empereur dans son anglais..... 119
16. Première visite du gouverneur. — Déclaration exigée de nous..... 120
17. Conversation caractéristique. — Retour de l'île d'Elbe prévu dès Fontainebleau. — Introduction du gouverneur. — Mortification de l'amiral. — Nos griefs

contre lui. — Signalement de Hudson Lowe..... 122
18. Convention des souverains sur Napoléon, etc. — Paroles remarquables..... 131
19. Déclaration exigée de nous..... 134
20. Visite d'adieu de l'ancien gouverneur. — Conversation remarquable. — Saillie d'un vieux soldat anglais.. 136
21. Message de l'Empereur au prince régent. — Paroles caractéristiques. — Portefeuille perdu à Waterloo. — Sur les ambassadeurs. — M. de Narbonne. — Après Moscou, l'Empereur sur le point d'être arrêté en Allemagne. — Budget d'un ménage dans les capitales de l'Europe. — L'ameublement de la maison de la rue de la Victoire. — Ameublement des palais impériaux. — Moyens de vérification de Napoléon. 141
22 au 25. Le gouverneur visite ma chambre. — Critique du *Mahomet* de Voltaire. — Du Mahomet de l'histoire. — Grétry..... 148
26. Ma visite à Plantation-House. — Insinuation. — Première méchanceté de sir Hudson Lowe. — Proclamations de Napoléon. — Sa politique en Egypte. — Aveu d'acte illégal..... 152
27. Première insulte, première barbarie de sir Hudson-Lowe. — Traits caractéristiques..... 156
28. Abbé de Pradt. — Son ambassade à Varsovie. — Guerre de Russie. — Son origine..... 159
29. L'Empereur souffrant. — Premier jour de complète réclusion. — Ambassadeurs persan et turc. — Anecdotes. 168
30. Deuxième jour de réclusion. — L'Empereur reçoit le gouverneur dans sa chambre. — Conversation caractéristique..... 175

CHAPITRE V

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE (suite).

Bataille de Castiglione.

Le maréchal **Wurmser** quitte le commandement de l'armée d'Allemagne, et prend le commandement de l'armée autrichienne en Italie..... 182

Situation de l'armée d'Italie..... 183
Plan de campagne de Wurmser..... 185
Wurmser débouche par Montebaldo, par la chaussée de Roveredo à Vérone, et par celle de la Chiesa, 29 juillet. 187
Grande et prompte résolution que prend le général français. — Combat de Salo. — Combat de Lonato, 31 juillet... 189
Bataille de Lonato, 3 août..... 192
Reddition des trois divisions de droite de l'ennemi et d'une partie de son centre..... 194
Bataille de Castiglione, 5 août..... 196
Second siège de Mantoue..... 200
Conduite des différents peuples d'Italie durant cette crise. 201

Bataille d'Arcole.

Le maréchal Alvinzi prend le commandement de la nouvelle armée autrichienne; sa force..... 203
Bon état de l'armée française; l'opinion des peuples d'Italie appelle ses succès..... 204
Combat de la Brenta. — Vaubois évacue le Tyrol en désordre..... 206
Bataille de Caldiero, 12 novembre..... 208
Murmures et sentiments divers qui agitent l'armée française..... 210
Marche de nuit de l'armée sur Ronco; elle y passe l'Adige sur un pont de bateaux..... 213
Bataille d'Arcole, première journée, 15 novembre..... 215
Seconde journée, 16 novembre..... 219
Troisième journée, 17 novembre..... 220
L'armée française rentre triomphante dans Vérone par la rive gauche..... 228

Bataille de Rivoli.

État de l'Italie..... 225
Situation de l'armée autrichienne..... 226
Situation de l'armée française..... 227
Plan d'opérations adopté par la cour de Vienne..... 227
Combat de Saint-Michel..... 229
Le général Alvinzi occupe la Corona et jette un pont sur l'Adige..... 231
Bataille de Rivoli..... 232

Passage de l'Adige par Provera. — Il marche sur Mantoue. 236
Bataille de La Favorite..... 238
Reddition de Mantoue..... 240

Mai 1816.

1. Troisième jour de réclusion. — Beau résumé de l'histoire de l'Empereur..... 244
2. Quatrième jour de réclusion absolue. — Le *Moniteur* favorable à l'Empereur..... 245
3. Cinquième jour de réclusion..... 247
4. Sixième jour de réclusion..... 248
5. Sur la Chine et la Russie. — Rapprochements des deux grandes révolutions de France et d'Angleterre. 249
6. Docteur O'Méara; explication. — Consulat. — Opinion de l'émigration sur le consul. — Idées de l'Empereur sur le bien des émigrés. — Syndicat projeté. — Circonstances heureuses qui concourent à la carrière de l'Empereur. — Opinion des Italiens. — Couronnement par le pape. — Les mécontents séduits lors de Tilsitt. — Bourbons d'Espagne. — Arrivée du fameux palais de bois..... 256
7 et 8. *Iliade;* Homère..... 267
9. Paroles caractéristiques de l'Empereur..... 269
10. Hoche. — Divers généraux..... 270
11. Invitation ridicule de sir Hudson Lowe..... 275
12. Napoléon à l'Institut. — Au Conseil d'État. — Code civil. — Mot pour lord Saint-Vincent. — Sur l'intérieur de l'Afrique. — Ministère de la marine. — Décrès..... 276
13. Etat dangereux de mon fils. — Paroles remarquables. — *Dictionnaire des Girouettes.* — Berthollet..... 291
14. Réception des passagers de la flotte du Bengale..... 293
15. Égalité des peines. — L'Empereur me commande l'historique minutieusement détaillé de mon Atlas.. 296
16 et 17. Visite du gouverneur. — Conversation chaude avec l'Empereur..... 315
18. Mme la maréchale Lefèvre..... 320
19. Le gouverneur de Java. — Le docteur Warden. — Conversation familière de l'Empereur sur sa famille. 323
20. L'Empereur endormi. — Morale..... 337
21. Le gouverneur arrêtant lui-même un domestique. —

Lecture de la Bible. — Livre saint 339
22. Caprices de l'autorité. — La princesse Stéphanie de Bade, etc..... 340
23. Maximes de l'Empereur. — Scène de Portalis au Conseil d'État, etc. — Accidents de l'Empereur à Saint-Cloud, à Auxonne, à Marly..... 343
24. Politique..... 348
25. *Brutus* de Voltaire..... 351
26. Établissement français sur le fleuve Saint-Laurent. — L'Empereur eût pu gagner l'Amérique. — Carnot au moment de l'abdication 351
27. État de l'industrie en France. — Sur les physionomies..... 356
28. L'Empereur devant le camp anglais..... 359
29. La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli. — Magnanimité de Madame Mère. — Lucien destiné à la Corse. — Cour du consul. — Mme de Chevreuse. — Lettre de Madame Mère..... 360
30. Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris..... 369
31. Politique. — Angleterre. — Lettres retenues par le gouverneur. — Paroles caractéristiques..... 376

CHAPITRE VI

FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE (suite deuxième).

Bataille du Tagliamento.

Situation de l'Italie au commencement de 1797..... 380
L'Empereur d'Allemagne refuse de reconnaître la République française, et d'entrer en négociation. — Le général français se dispose à l'y forcer..... 383
Plan de campagne de l'armée française pour marcher sur Vienne 385
Passage de la Piave, 13 mars..... 389
Bataille du Tagliamento, 16 mars 393
Plan de retraite du prince Charles..... 395

Combat de Gradisca, prise de Laybach et de Trieste..... 396
Entrée en Allemagne, passage de la Drave, prise de Clagenfurt, 29 mars..... 398
Affaires du Tyrol..... 401
Résumé..... 402

Affaires de Venise.

Description de Venise..... 403
Opinion dans le sénat: la première est celle des amis de l'Autriche, la deuxième des vieux sénateurs, la troisième des amis de la France..... 408
Conduite des provéditeurs Mocenigo, Foscarelli, Bataglia. 413
Factions à Brescia, Bergame, Vérone..... 415
Difficulté attachée aux affaires de Venise..... 417
Conférence avec Pezzaro..... 420
Insurrection de Venise; massacre des Français à Vérone.. 424
L'aide de camp Junot au sénat de Venise..... 427
Les troupes françaises entrent à Venise. — Révolution de cette ville..... 434
Révolution dans toute la terre ferme..... 435

Fragments de Léoben.

Opérations de Joubert dans le Tyrol..... 436
Napoléon écrit au prince Charles..... 439
Les préliminaires furent signés à Léoben..... 442

Retour de Radstadt.

Retour de Radstadt à Paris..... 446
Jalousie du Directoire..... 448
Premier incident qui détermine le Directoire à abandonner les principes de politique posés à Campo-Formio..... 450
Second incident..... 451
Troisième incident..... 453
Retard de l'expédition d'Égypte..... 455
L'intérieur de la république est menacé d'une crise..... 456
Cérémonie du 21 Janvier..... 458

Juin 1816.

1. Voltaire. — Jean-Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de C... ; son dis-

cours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur ; ses principes à cet égard..... 461
2. Réflexions sur le gouverneur. — Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries. — Sur les bonnes comptabilités. — MM. Mollien, la Bouillerie..... 472
3. Sur les femmes, etc. — La polygamie..... 475
4. Reprise des mémoires de l'Empereur, etc..... 477
5. École militaire. — Plan d'éducation ordonné par l'Empereur. — Ses intentions pour les vieux militaires. — Changements opérés dans les habitudes de la capitale..... 477
6. Résistance à la médecine. — Gil Blas. — Général Bizanet. — Beaux faits d'armes français. — Réflexions..... 484
7 et 8. Romans de l'Empereur. — Napoléon peu connu de sa maison même. — Ses idées religieuses..... 489
9. Portrait des directeurs. — Anecdotes. — 18 Fructidor. 495
10. Sur la diplomatie anglaise. — Lords Whithworth, Chatam, Castlereagh, Cornwallis, Fox, etc..... 511
11. *Histoire de la Convention*, par Lacretelle. — Statistique des bœufs de l'île. — Calembours. — De la statistique en général..... 517
12. Caractères. — Bailli, Lafayette, Monge, Grégoire, etc. — Saint-Domingue. — Système à suivre. — Dictées sur la Convention..... 520
13. Le *Moniteur*, etc. — Liberté de la presse..... 537
14 et 15. Guerre et maison d'Espagne. — Ferdinand à Valencey. — Fautes dans l'affaire d'Espagne. — Historique de ces événements, etc. — Belle lettre de Napoléon à Murat..... 539
16. Effets envoyés d'Angleterre. — L'Empereur avait voulu proscrire le coton en France. — Conférences de Tilsitt. — Reine de Prusse ; le roi. — Empereur Alexandre. — Anecdotes, etc..... 556
17. Arrivée des commissaires étrangers. — Etiquette forcée de Napoléon ; anecdotes. — Conseil d'État ; détails du local ; habitudes. — Citations de quelques séances ; digression. — Gassendi. — Les régiments croates. — Ambassadeurs. — Bans de la garde nationale. — L'université, etc..... 566
18. Souvenirs de Waterloo..... 588

19. Départ du *Northumberland*. — Introduction et forme des Campagnes d'Italie. — Campagne de Russie, par un aide de camp du vice-roi 591
21. Paroles prophétiques, etc. — Lord Holland, etc. — Princesse Charlotte de Galles. — Conversation particulière et personnelle inappréciable pour moi.... 594
22. Arrivée de la bibliothèque. — Témoignage d'Horneman en faveur du général Bonaparte..... 606
23. Sur la mémoire. — Commerce. — Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique..... 607
24 et 25. Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — Anciennes écoles..... 613
26. Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des Campagnes d'Italie. — Idées de l'Empereur sur le général Drouot. — Sur la bataille de Hohenlinden..... 615
27. Les rats, vrai fléau pour nous, etc. — Impostures de lord Castlereagh. — Héritières françaises..... 622
28 et 29. Details du gouverneur sur les dépenses à Longwood, etc..... 625
30. Historique politique de la cour de Londres, durant notre émigration ; Georges III ; M. Pitt ; le prince de Galles. — Anecdotes, etc. — Les Nassau. — Retour remarquable de Napoléon sur lui-même, etc..... 628
Résumé des trois mois, avril, mai et juin 649

CLASSIQUES GARNIER

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES : FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, ANCIENS ET MODERNES

VOLUMES IN-12 JÉSUS (18,5×12)

ABÉLARD et HÉLOISE. — **Lettres complètes.** Traduction nouvelle précédée d'une préface par M. Greard. 1 vol. ..... 9 fr.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. — **Les Tragiques.** Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol..... 15 fr.

ANDERSEN. — Contes. Traduction Grégoire et L. Moland, illustrations de 'Yan' Dargent ; 5 vol. brochés à 9 fr., ou cartonnés à..... 11.50

— **Contes danois.**
Contenant : *La Vierge des glaciers. — Ib et la petite Christine. — Elle se conduit mal. — Un crève-cœur. — Un couple d'amoureux. — Une histoire dans les dunes. — Caquets d'enfants. — Une feuille du ciel. — Ce que le vieux fait est bien fait. — Le Sylphe. — La reine des neiges. — Le fils du portier. — Le jardinier et ses maîtres.*

— **Nouveaux Contes danois.**
Contenant : *Le Camarade de voyage. — Sous le saule. — Les aventures du chardon. — La fille du Roi de la vase. — Le schilling d'argent. — Le vilain petit canard. — La petite sirène. — La soupe à la brochette. — Le sapin. — Le porcher. — Cinq dans une cosse. — L'histoire d'une mère.*

Les souliers rouges. Contenant : *Le Coffre volant. — Le papillon. — L'Infirme. — Il faut une différence. — Les coureurs. — La petite fille aux allumettes. — Margoton. — Le dernier rêve du chêne. — Le roi des aunes. — La vieille maison. — Le Sarrasin. — Le grand serpent de mer. — Le briquet. — L'intrépide soldat de plomb. — L'ange. — Le vieux ferme l'œil. — Le sanglier de bronze. — La comète. — C'est le rayon de soleil qui parle.*

L'Homme de neige. Contenant : *La pierre philosophale. — Le bonheur dans une branche. — Le livre muet. — L'histoire de l'année. — Le jardin du paradis. — L'ombre. — La vieille cloche d'église. — Les galoches du bonheur. — La plume et l'encrier. — Le lin. — Le livre d'images. — La vieille lanterne. — La tirelire. — Les deux coqs. — Jean Balourd. — Les voisins. — Les sauteurs. — Ogier le Danois. — Les feux follets sont dans la ville.*

Histoire de Valdemar Daae. Contenant : *Petite poucette. — Grand Claus et petit Claus. — Les cygnes sauvages. — Scènes de basse-cour. — La pâquerette. — Le rossignol. — L'enfant du tombeau. — Le goulot de la bouteille. — Les habits neufs*

de l'Empereur. — Bougie et chandelle. — La plus heureuse. — Le Stercoraire. — Trésor doré. — La petite fille qui marchait sur le pain. — Le crapaud. — Chacun et chaque chose à sa place. — Quelque chose.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE. Poèmes choisis avec introduction, notices et notes, par Maurice Allem : XVI^e^ siècle, 2 vol. à 12 fr.; XVII^e^ siècle, 2 vol. à 12 fr.; XVIII^e^ siècle, 1 vol. 12 fr.

ARIOSTE. — Roland Furieux. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par C. Hippeau. 2 vol. à..... 15 fr.

BACHAUMONT. — Mémoires secrets (1762-1771). Mémoires dans lesquels on trouve d'abondants et curieux renseignements sur la société du XVIII^e^ siècle, revus et publiés avec des notes et une préface par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol..... 15 fr.

BALZAC (H. de). Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés par Maurice Allem.

— ***Eugénie Grandet.** 1 vol..... 9 fr.
— ***Le Père Goriot.** 1 vol..... 9 fr.
— ***César Birotteau.** 1 vol..... 9 fr.
— ***Le Médecin de campagne.** 1 vol..... 9 fr.
— ***Le Lys dans la vallée.** 1 vol..... 9 fr.

BARTHÉLEMY. — Nemésis. Nouvelle édition collationnée avec soin sur les éditions de 1835 et 1838. 1 vol..... 12 fr.

BASSELIN. — Vaux-de-Vire, d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par A. Asselin, L. Dubois, Pluquet, Julien Travers et Charles Nodier. 1 vol. relié.. 32 fr.

***BAUDELAIRE. — Les Fleurs du mal.** Edition intégrale revue sur les textes originaux, préface et notes de Ernest Raynaud. 9 fr.
— **Petits Poèmes en prose,** préface et notes de E. Raynaud. 9 fr.
— **L'Art romantique,** préfacé, annoté et commenté par Ernest Raynaud. 1 vol..... 9 fr.

BEAUMARCHAIS. — Mémoires dans l'affaire Gœzman. Nouvelle édition précédée d'une appréciation tirée des *Causeries du lundi*, par Sainte-Beuve. 1 vol. relié 1/2 chagrin..... 32 fr.
— ***Théâtre** suivi de ses poésies diverses et précédé d'observations littéraires par Sainte-Beuve.
Le barbier de Séville. — La folle journée ou le mariage de Figaro. — L'autre Tartuffe ou la mère coupable. — Mélanges, vers et chansons. 1 vol..... 12 fr.

***BEECHER STOWE. — La Case de l'oncle Tom** ou la vie des nègres en Amérique. Traduction complète par Alfred Michiels. Nouvelle édition avec gravures par Jules David. 1 vol. 9 fr. ou cartonné..... 11.50

***BENJAMIN CONSTANT. — Adolphe.** Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Nouvelle édition suivie de : *La lettre sur Julie. — Des réflexions sur le théâtre allemand, etc...* 1 vol. 9 fr.

BÉRANGER. — Ma Biographie. Ouvrage posthume suivi d'un appendice ..... 12 fr.

***BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie,** suivi de la *Chaumière indienne*. Edition illustrée. 1 vol. ..... 9 fr.
ou cartonné 11,50

BÉROALDE DE VERVILLE. — Moyen de parvenir. Œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera, avec démonstrations certaines et nécessaires selon la rencontre des effets de vertu. 1 vol. ..... 12 fr.

BIRÉ. — Dernières années de Chateaubriand (1830-1848). 12 fr.

***BOCCACE. — Contes** traduits par A. Sabatier de Castres.
2 vol. à ..... 9 fr.

***BOILEAU. — Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes de G. Mongrédien et une étude sur la querelle de Boileau et de Perrault, par Ch. Gidel.
Satires. — Épîtres. — L'art poétique. — Le lutrin. — Odes. — Epigrammes et autres poésies. — Lettres. 1 vol. ..... 12 fr.

BONAVENTURE DES PÉRIERS. — Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis, suivis du *Cymbalum Mundi*. Edition précédée d'une notice par P.-L. Jacob. 1 vol ..... 12 fr.

BOSSUET. — De la Connaissance de Dieu et de soi-même. Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse, instructions pastorales sur les promesses de l'Eglise et explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique. 1 vol. ..... 15 fr.

— ***Élévations à Dieu** sur tous les mystères de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol ..... 12 fr.

— ***Méditations sur l'Évangile.** Edition revue sur les manuscrits originaux et les éditions précédentes les plus complètes. 2 vol. à ..... 12 fr.

— ***Oraisons funèbres** et panégyriques. Nouvelle édition suivant le texte de l'édition de Versailles, améliorée et enrichie à l'aide de travaux les plus récents. 2 vol. à ..... 12 fr.

— **Sermons** 4 vol. à ..... 18 fr.

— **Sermons choisis.** Edition revue d'après les meilleurs textes et précédée d'une préface par l'abbé Maury. 1 vol ..... 15 fr.

— **Lectures spirituelles** préparatoires au Carême. 1 vol .... 12 fr.

BOURDALOUE. Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent. 1 vol. relié ..... 29 fr.

BOURSAULT. — Théâtre Choisi (Edition Laplace). Contenant : *Esope à la ville. — Esope à la cour. — Le médecin galant. — Phaéton. — Les mots à la mode. — La satire des satires. — Le jaloux prisonnier.* 1 vol ..... 13 fr.

***BRANTOME.** — **Vies des dames galantes.** Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur les manuscrits avec des remarques historiques et critiques. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Vies des dames illustres.** Françaises et étrangères. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Louis Moland. 1 vol. ..... 12 fr.

***BRILLAT-SAVARIN.** — **Physiologie du goût** ou méditations de gastronomie transcendante dédié aux gastronomes parisiens, suivi de *La Gastronomie* par Berchoux et de *L'art de dîner en ville* par Colnet. 1 vol ..... 15 fr.

BRIZEUX. — **Œuvres.** Nouvelle édition, revue, augmentée, corrigée, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Auguste Dorchain. 4 vol. à ..... 12 fr.
Tome I[er] : *Marie. — Telen Arvor. — Furnez. — Breiz.*
Tome II : *Les Bretons.*
Tome III : *La fleur d'or. — Histoires poétiques.*
Tome IV : *Histoires poétiques. — Poésies nouvelles.*

BUSSY-RABUTIN. — **Histoire amoureuse des Gaules,** suivie de *La France Galante,* avec préface et notes de G. Mongrédien. 2 vol. à ..... 15 fr.

BYRON. — **Œuvres.** Traduction de Amédée Pichot, édition augmentée de notices et de pièces inédites avec des notes. 2 vol. à ..... 12 fr.
Contenant :
La fiancée d'Abydos. — Le Corsaire. — Lara. — Le siège de Corinthe. — Parisina. — Le prisonnier de Chillon. — Le pèlerinage de Childe Harold. 1 vol.
Caïn. — Le ciel et la terre. — Manfred. — Les métamorphoses du bossu. — Marino Faliero, Doge de Venise. — Sardanaple. — Les deux Foscari. — Werner ou l'héritage. 1 vol.

CAMOENS. — **Les Lusiades.** Traduction nouvelle avec notes et commentaires, précédée d'une étude sur la vie et les mœurs de Camoëns par Edouard Hippeau. 1 vol ..... 9 fr.

CASANOVA. — **Mémoires** de Casanova de Seingalt, écrits par lui-même, suivis de fragments des mémoires du prince de Ligne. Nouvelle édition collationnée sur l'édition originale de Leipsick et ornée de gravures sur bois d'après les dessins de Maillart. 8 vol. à ..... 12 fr.

CENT Nouvelles nouvelles (Les). Texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions, accompagné de notes explicatives. 1 vol. ..... 12 fr.

***CERVANTÈS.** — **L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche.** Traduction de Delaunay. Revue, corrigée et augmentée d'une notice sur la vie de Cervantès par Adrien Grimaux. 2 vol. à, 12 fr.

— **Don Quichotte de la jeunesse** traduit par Florian, édition illustrée de vignettes sur bois. 1 vol. 9 fr. ou cartonné 11.50

CHANSONS de geste. *Roland. — Aimeri de Narbonne. — Le couronnement de Louis.* Traduction de L. Clédat. 1 v. rel. 29 fr.

CHANSON DE ROLAND. Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. 12 fr

***CHATEAUBRIAND. — Génie du christianisme** et défense du *Génie du Christianisme* avec notes et éclaircissements. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 3 vol. à 9 fr.

— **Les Martyrs** ou le triomphe de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 12 fr.

— ***Itinéraire de Paris à Jérusalem.** Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. ..... 12 fr.

— ***Atala, René, Le dernier Abencerage, Les Natchez.** Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 12 fr.

— ***Le Paradis perdu.** 1 vol. ..... 9 fr.

— **Études historiques.** Nouvelle édition revue sur les éditions originales. 1 vol ..... 15 fr.

— **Mélanges historiques et politiques** suivis de la vie de Rancé. 1 vol ..... 15 fr.

— **Les dernières années** (Voir à Biré). 1 vol. ..... 12 fr.

— ***Mémoires d'outre-tombe.** Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par Edmond Biré, illustrée de gravures sur acier. 6 vol. à ..... 15 fr.

CHÉNIER. — Œuvres poétiques. Nouvelle édition revue sur les meilleures avec préface par André Bellessort. 2 vol. à 9 fr.
Tome I[er] *Bucoliques. — Elégies.*
Tome II : *Epitres. — Théâtre. — Poèmes. — Poésies diverses. — Satires. — Hymnes. — Odes. — Iambes. — Mélanges littéraires.*

— **Œuvres en prose** précédées d'une notice sur le procès d'André Chénier et des actes de ce procès. Nouvelle édition mise en ordre et annotée par Louis Moland. 1 vol. relié 1/2-chagrin. 29 fr.

COLLIN D'HARLEVILLE. — Théâtre suivi de *Poésies fugitives* avec une introduction de Louis Moland.
L'inconstant. — L'optimiste ou l'homme toujours content. — Les châteaux en Espagne. — M. de Crac dans son petit castel. — Le vieux célibataire. 1 vol. relié ..... 29 fr.

— **Théâtre** (Edition Laplace), précédé d'une notice biographique par Edouard Thierry et illustré de 4 gravures coloriées par Geoffroy et Allouard. 1 vol. ..... 13 fr.
L'inconstant. — L'optimiste. — Monsieur de Crac dans son petit castel. — Les châteaux en Espagne. — Le vieux célibataire. — Les mœurs du jour. — Malice pour malice.

***COMMELIN (P.). — Nouvelle mythologie grecque et romaine.** Edition illustrée de nombreuses gravures. 1 vol. ..... 15 fr.

COMTE (Auguste). — Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle. Nouvelle édition avec une introduction et des notes explicatives par P.-F. Pécaut.
1 vol ..... 12 fr.

— **Cours de philosophie positive** (1re et 2e leçons). Discours sur l'esprit positif. Edition nouvelle avec une introduction et un commentaire par Ch. Le Verrier. 2 vol. à ..... 9 fr.

CONFUCIUS. — **Doctrine** ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduction du chinois par M. G. Pauthier. 1 vol ..... 15 fr.

***CORNEILLE (P.).** — **Théâtre** précédé des discours sur le poème dramatique, suivi d'un examen analytique des pièces non comprises dans la présente édition et d'un choix de poésies diverses. 3 vol. à ..... 9 fr.

Tome I^er^ : *Vie de Corneille par Fontenelle. — Discours sur le poème dramatique. — Médée. — Le Cid. — Rodogune. — Héraclius. — Horace.*

— Tome II : *Cinna. — Pompée. — Polyeucte. — Le menteur. — La suite du menteur.*

Tome III : *Don Sanche d'Aragon. — Nicomède. — Sertorius. — Othon. — Examen analytique. — Poésies diverses.*

— **Même ouvrage** illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à ..... 13 fr.

— ***Théâtre choisi.** Nouvelle édition collationnée sur la dernière édition publiée du vivant de l'auteur. 1 vol..... 15 fr.

Le Cid. — Horace. — Cinna. — Polyeucte. — Pompée. — Le menteur. — Rodogune. — Nicomède. — Sertorius.

COURIER (P.-L.). — **Œuvres.** Edition augmentée de nombreuses lettres nouvelles avec préface et notes de R. Gaschet. 2 vol. à ..... 12 fr.

Tome I^er^ : *Pamphlets politiques. — Pamphlets littéraires. — Œuvres diverses.*

Tome II : *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé. — Lettres écrites de France et d'Italie.*

— **La Vie et la Mort tragique de P.-L. Courier,** par R. Gaschet. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Paul-Louis Courier et la Restauration,** par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché ..... 15 fr.

— **Jeunesse de Paul-Louis Courier (La),** par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché..... 15 fr.

CRÉBILLON (J. de). — **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice par Auguste Vitu et illustrée de 4 dessins en couleurs par Allouard. 1 vol..... 13 fr.

Idoménée. — Atrée et Thyeste. — Electre. — Rhadamiste et Zénobie. — Sémiramis. — Catilina. — Xerxès. — Pyrrhus. — Le triumvirat.

CYRANO DE BERGERAC. — **Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil.** Nouvelle édition revue et publiée avec des notes et une notice historique par P.-L. Jacob. 1 vol ..... 12 fr.

DANCOURT. — **Théâtre choisi.** Nouvelle édition précédée d'une notice par Francisque Sarcey et illustrée de 4 gravures coloriées par Allouard.

Les fonds perdus. — La désolation des joueuses. — Le chevalier à la mode. — La folle enchère. — La Parisienne. — Les bourgeoises à la mode. — Le tuteur. — La maison de campagne. — Les trois cousines. — Le mari retrouvé. 1 vol..... 13 fr.

***DANTE ALIGHIERI. — La divine comédie,** traduite en français par le chevalier Artaud de Montor. Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... **9 fr.**

***DARBOY (Mgr.). — Les femmes de la Bible.** Principaux fragments d'une histoire du peuple de Dieu. 1 vol. ..... **12 fr.**

DELAVIGNE (Casimir). — Poésies.
Messéniennes. — Chants populaires. — Poésies diverses. — Œuvres posthumes : *Derniers chants. — Poèmes. — Poèmes et ballades sur l'Italie.* 1 vol. relié 1/2 chagrin..... **29 fr.**

DESAUGIERS. — Théâtre précédé d'une introduction et la liste des pièces de Desaugiers par Louis Moland.
M. Vautour. — Cadet-Roussel, esturgeon. — Le dîner de Madelon. — L'Hôtel garni. — Je fais mes farces. — Monsieur Sans-Gêne. — Les petites Danaïdes. 1 vol. ..... **32 fr.**

DESCARTES. — Œuvres choisies. Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes, avec un avant-propos et des notes de Louis Dimier. 2 vol. à ..... **9 fr.**
Tome I[er] : *Discours sur la méthode. — Méditations métaphysiques. — La Dioptrique. — Les Météores. — Réponse aux sixièmes objections contre les méditations.*
Tome II : *Les passions de l'âme. — Correspondance avec la princesse Elisabeth. — Lettres sur l'amour.*

***DIDEROT. — Œuvres choisies** précédées de sa vie par Mme de Vandeul et d'une introduction par François Tulou. 2 vol. à 12 fr.
Tome I[er] : *Lettre sur les aveugles. — Sur les femmes. — Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***. — Entretien d'un père avec ses enfants. — Regrets sur ma vieille robe de chambre. — Eloge de Richardson. — La religieuse. — Les deux amis de Bourbonne. — Ceci n'est pas un conte. — Sur l'inconséquence du jugement publié de nos actions particulières. — Histoire de Mme de la Pommeraye.*
Tome II : *Le neveu de Rameau. — Le père de famille. — La pièce et le prologue. — Paradoxe sur le comédien.* Salons : *Carle Van Loo, Boucher, Greuze, Loutherbourg, La Grenée, Vernet, Michel Van Loo, Robert, Baudouin, Juliart. — Sur la peinture. — Sur la sculpture. — De la manière. — Les deux académies. — Lettres à Mlle Volland.*

— Les Bijoux indiscrets. Notice et notes par J. Assézat. 1 vol. **9 fr.**

DORCHAIN (Auguste). — L'art des vers. Versification et poésie. Le rythme, de la rime, de la césure, des licences poétiques, etc. 1 vol. ..... **15 fr.**

— Pierre Corneille. Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. **15 fr.**

DU BELLAY (Joachim). — Œuvres. Poésies avec notes de E. Courbet. 2 vol. à ..... **15 fr.**

— Défense et illustration de la langue française suivie du projet de l'œuvre intitulée : *De la précellence du langage français,* par Henri Estienne. 1 vol. ..... **18 fr.**

FAIL (Noël du). — Propos rustiques, suivis des Baliverneries, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. ..... **9 fr.**

*

FAVRE (Jules). — **Conférences** et discours littéraires précédés d'une introduction. 1 vol. ..... **9 fr.**

***FÉNELON.** — **Les aventures de Télémaque** suivies des aventures d'Aristonous. Edition accompagnée de notes philologiques et littéraires et précédée de l'éloge de Fénelon par La Harpe, illustrée de vignettes gravées sur bois. 1 vol. ..... **12 fr.**

— ***Dialogues sur l'éloquence.** *Mémoire sur les occupations de l'Académie Française. — De l'Education des filles. — Recueil de fables. — Opuscules divers. — Dialogues des morts.* Précédés d'observations par le cardinal de Bausset. 1 vol. ..... **15 fr.**

FLÉCHIER (Voir Massillon).

FLORIAN. — **Fables** suivies de son théâtre. Comprenant :
Les deux billets. — Le bon ménage. — Le bon père. — La bonne mère. — Le bon fils. — Arlequin, maître de maison.
Edition précédée d'un jugement par La Harpe et d'observations littéraires par Sainte-Beuve, vignettes par Grandville. 1 vol. 9 fr. Cartonné **11.50**

FLORIAN. — **Le Don Quichotte de la jeunesse** de Miguel de Cervantès Saavedra. 1 vol. 9 fr. ou cartonné **11.50**

FOÉ (D. de). — **Aventures de Robinson Crusoé,** 1 vol. in-18, illustré par Grandville, 9 fr. ou cartonné **11.50**

FOURNEL. — **Curiosités théâtrales** anciennes et modernes, françaises et étrangères. 1 vol ..... **12 fr.**

GARNIER (Robert). — **Œuvres complètes,** avec notice et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. à ..... **15 fr.**
Tome Ier : Théâtre. *Porcie-Cornélie. — Marc-Antoine. — Hippolyte.*
Tome II : Théâtre. *La Troade. — Antigone. — Les Juives. — Bradamante. — Poésies diverses.*

— **Les Juives.** Tragédie extraite des Œuvres complètes. 1 vol. **4.50**

GAUTIER (Théophile). — **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés par Adolphe Boschot, de l'Institut.

— ***Émaux et camées,** suivis de poésies choisies, avec une esquisse bibliographique. 1 vol. ..... **12 fr.**

— **Souvenirs romantiques.** *Hugo. — Nerval. — Balzac. — Lamartine. — Heine. — Madame de Girardin. — Les Cénacles* 1830. — *Baudelaire.* 1 vol. in-16 broché ..... **12 fr.**

— ***Mademoiselle de Maupin.** Texte complet de 1835. 1 vol. ..... **12 fr.**

— ***Le Capitaine Fracasse.** 2 vol. à ..... **12 fr.**

— **Fortunio.** 1 vol. ..... **12 fr.**

GENTIL-BERNARD. — **L'Art d'aimer** (petits poèmes érotiques du XVIIIe siècle).
Bertin : *Les amours.* — Léonard : *Le temple de Gnide.* — Montesquieu : *Le temple de Gnide.* — Dorat : *Les baisers.* — Jean Secon : *Les baisers.* — Pezay : *La nouvelle Zelie au bain.* 1 vol. ..... **9 fr.**

GILBERT. — **Œuvres** précédées d'une notice historique par Charles Nodier. 1 vol ..... 9 fr.

***GŒTHE.** — **Faust.** Le second Faust.
Poésies allemandes : *Gœthe, Schiller.* — *Klopstock, Burger, poètes divers.* 1 vol..... 9 fr.

— ***Werther,** suivi de Hermann et Dorothée, traductions de Sevelinges et de Bitaubé, édition revue par E. Grégoire, avec une préface de Sainte-Beuve. 1 vol..... 9 fr.

GOLDSMITH. — **Le vicaire de Wakefield.** Traduction nouvelle accompagnée du texte anglais, précédée d'une notice sur Goldsmith. 1 vol..... 12 fr.

GRÉVIN (Jacques). — **Théâtre et Poésies.** Avec notice et notes par Lucien Pinvert. 1 vol..... 15 fr.
1re partie : *César.* — *La trésorière.* — *Les Esbahis.* — *Pastorales.*
IIe partie : *L'Olimpe.* — *La Gélodacrye.*

GRIMM. — **Contes** traduits de l'allemand par E. Grégoire et L. Moland, illustrations de Yan' Dargent. 1 vol. 9 fr. ou cartonné 11.50

HAMILTON. — **Mémoires du Comte de Grammont.** Nouvelle édition revue. 1 vol..... 12 fr.

HEINE (Henri). — **Le livre des Chants,** traduction nouvelle par Mansvic, précédée d'une notice biographique par Th. de Wyzewa. 1 vol..... 9 fr.

HEPTAMERON (L'). — **Contes de la reine de Navarre.** Nouvelle édition revue. 1 vol..... 12 fr.

***HOFFMANN.** — **Contes, Récits et Nouvelles** tirés des frères de Sérapion. 1 vol..... 12 fr.
— ***Contes fantastiques.** Choix de contes, récits et nouvelles. 1 vol..... 12 fr.

JACOB. — **Curiosités des sciences occultes.**
Alchimie. — *Médecine chimique et astrologique.* — *Talismans.* — *Amulettes.* — *Baguette divinatoire.* — *Astrologie.* — *Chiromancie.* — *Physiognomonie.* — *Prédictions.* — *Présages.* — *Oracles.* — *Onéirocritie.* — *Art divinatoire.* — *Cartomancie.* — *Magie.* — *Sorcellerie.* — *Secrets d'amour,* etc. 1 vol 12 fr.
— **Curiosités théologiques.**
Récits apocryphes relatifs à des personnages de l'Ancien Testament. — *Légendes.* — *Miracles.* — *Superstitions.* — *Sacrements.* — *Prédicateurs bizarres.* — *Idées singulières chez divers peuples anciens et modernes.* — *Brahmanes.* — *Bouddhistes.* — *Africains.* — *Mahométans.* — *Opinions relatives à l'autre monde.* — *Diable.* — *Visionnaires.* — *Mormons.* — *Rabbins.* — *Livres religieux remarquables par leur étrangeté,* etc. 1 vol..... 12 fr.

JACOB. — **Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle,** par Claude Le Petit, Berthod, Scarron. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Recueil de farces,** soties et moralités du XV^e siècle.
Le nouveau Pathelin. — Le testament de Pathelin. — Moralité de l'aveugle et du boiteux. — La farce de Munyer. — La condamnation de Banquet. 1 vol. ..... 12 fr.

***LA BRUYÈRE.** — **Les caractères** de Théophraste, traduits du grec avec les caractères ou les mœurs de ce siècle, précédés d'une notice de Sainte-Beuve et suivis du discours prononcé à l'Académie. 1 vol ..... 9 fr.

***LACLOS (de).** — **Liaisons dangereuses** ou lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. 1 vol. ..... 15 fr.

***LACORDAIRE.** — **Sainte Marie-Madeleine.** Nouvelle édition précédée d'une notice sur le Père Lacordaire et suivie de : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* 1 vol.. 15 fr.

— ***Vie de Saint-Dominique.** Nouvelle édition revue et annotée. 1 vol ..... 15 fr.

— **Conférences de Notre-Dame-de-Paris.** Nouvelle édition, avec notes historiques et critiques de M. l'abbé Chauvin. 5 vol. à ..... 15 fr.

— **Notices et panégyriques.** 1 vol. ..... 15 fr.

***LA FAYETTE (Mme de).** — **Romans et Nouvelles.** Nouvelle édition complète avec une notice par L.-S. Auger.
Zaïde. — La princesse de Clèves. — La princesse de Montpensier. — La comtesse de Tende. 1 vol ..... 12 fr.

LA FONTAINE. — **Œuvres complètes,** publiées avec préface, introductions, bibliographie et notes par MM. Edmond Pilon et Fernand Dauphin.

— ***Contes et nouvelles.** 1 vol. ..... 12 fr.

— ***Fables.** 2 vol. à ..... 9 fr.

— **Théâtre.** *L'Eunuque. — Les Rieurs du Beau-Richard. — Clymène. — Daphné. — Galatée. — Ragotin. — Le Florentin. — La coupe enchantée. — Le veau perdu. — Astrée. — Je vous prends sans verd. — Achille.* 1 vol. ..... 12 fr.

— **Poèmes** et **Poésies diverses.** 1 vol. ..... 12 fr.

— **Les amours de Psyché,** Opuscules et lettres. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Fables choisies,** édition illustrée de 150 dessins par Grandville. 1 vol. 9 fr. ou cartonné 11.50

LAMARTINE. — **Œuvres,** avec introduction et notes par J. des Cognets.

— ***Méditations poétiques.** Premières méditations, Nouvelles méditations. 1 vol ..... 9 fr.

— ***Harmonies poétiques et religieuses.** 1 vol. ..... 9 fr.

— ***Recueillements poétiques.** 1 vol. ..... 9 fr.

LAMARTINE. — Cours familier de littérature (Extraits).
Tome Ier : *Qu'est-ce que la littérature? — Qu'est-ce que la poésie? — Comment je suis devenu poète. — De la poésie lyrique. — Pétrarque, Racine et Athalie. — Voltaire. — Jean-Jacques Rousseau.* 1 vol ..... 12 fr.
Tome II : *Madame de Staël. — Chateaubriand. — Madame Récamier et Chateaubriand. — Mistral. — Lettres à M. de Sainte-Beuve.* 1 vol..... 12 fr.

— ***Jocelyn.** Epizode. Journal trouvé chez un Curé de village. 1 vol. ..... 9 fr.

— ***Graziella-Raphaël.** 1 vol..... 9 fr.

LAMENNAIS. — Essai sur l'indifférence en matière de religion. 4 vol. reliés ..... 128 fr.

— **Paroles d'un croyant.** *Le livre du peuple. — Une voix de prison. — Mélanges. — Du passé et de l'avenir du peuple. — De l'esclavage moderne.* 1 vol..... 9 fr.

— **Affaires de Rome.** Des maux de l'Eglise et de la société et des moyens d'y remédier. 1 vol..... 12 fr.

— **Les Évangiles.** Traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre. 1 vol..... 9 fr.

— ***L'Imitation de Jésus-Christ,** traduction avec des réflexions à la fin de chaque trimestre. 1 vol..... 15 fr.

***LA ROCHEFOUCAULD. — Réflexions, sentences et maximes morales** précédées d'un portrait littéraire par Sainte-Beuve, suivies de : Vauvenargues, œuvres choisies :
Introduction à la connaissance de l'esprit humain, conseils à un jeune homme. — Réflexions critiques sur quelques poètes. — Réflexions et maximes. 1 vol. ..... 12 fr.

***LE SAGE. — Histoire de Gil Blas de Santillane.** Edition précédée des jugements et témoignages sur Le Sage et sur Gil Blas. 2 vol. à ..... 12 fr.

— **Le Diable boiteux.** Nouvelle édition complète. 1 vol... 12 fr.

— **Histoire de Guzman d'Alfarache.** Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol..... 15 fr.

LESPINASSE (Mlle de). — Lettres. 1 vol..... 9 fr.

LOUVET DE COUVRAY. — Les Amours du Chevalier de Faublas. 2 vol. à..... 12 fr.

MACHIAVEL. — Le Prince. Traduction Guiraudet avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie française du *Prince.* 1 vol. 12 fr.

***MAHOMET. — Le Koran** traduit de l'arabe, accompagné de notes, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés, par M. Savary. 1 vol. 12 fr.

***MAISTRE (Comte J. de).** — **Les soirées de Saint-Pétersbourg** ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence, suivies d'un traité sur les sacrifices. 2 vol. à..... 9 fr.

***MAISTRE (Xavier de).** — **Œuvres complètes.** Nouvelle édition.
Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le lépreux de la cité d'Aoste. — Les prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne. 1 vol..... 9 fr.

MALEBRANCHE. — **Conversations chrétiennes** dans lesquelles on justifie la vérité de la religion et de la morale de Jésus-Christ. Edition critique avec introduction et notes par L. Bridet. 1 vol. ..... 9 fr.

MALHERBE. — **Poésies.** Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon. 1 vol..... 15 fr.

MANOU (Lois de) ou Mânava-Dharma-Sastra comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens. Traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives par A. Loiseleur Deslongchamps. 1 vol..... 12 fr.

MANZONI. — **Les Fiancés.** Histoire milanaise du XVII^e^ siècle. Traduction nouvelle sur la dernière édition, illustrée, revue et publiée à Milan sous les yeux de l'auteur par le marquis de Montgrand. Illustrations de Staal. 2 vol. à..... 12 fr.

MARIVAUX. — **Théâtre choisi** avec une introduction par Louis Moland. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^er^ : *La surprise de l'amour. — La double inconstance. — La seconde surprise de l'amour. — Le jeu de l'amour et du hasard. — L'école des mères. — Le legs. — Les fausses confidences. — Les sincères. — L'épreuve.*
Tome II : *Les serments indiscrets. — La dispute. — Le préjugé vaincu. — Arlequin poli par l'amour. — L'heureux stratagème. — La méprise.*

— **Le Paysan parvenu.** Nouvelle édition. 1 vol. relié..... 32 fr.

MAROT (Clément). — **Œuvres complètes** avec une notice et un glossaire par Abel Grenier. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^er^ : *Opuscules. — Epîtres. — Elégies. — Ballades. — Chants divers. — Rondeaux. — Chansons. — Estrennes. — Epitaphes. — Cimetière. — Complainctes.*
Tome II : *Epigrammes. — Proverbes énigmatiques. — Traductions. — Deux colloques d'Erasme. — Oraisons. — Psaumes de David. — Pièces diverses attribuées à Marot. — Préfaces diverses.*

— **Œuvres choisies.** Edition accompagnée d'une étude sur la vie, les œuvres et la langue de ce poète, avec des variantes, des notes philologiques, littéraires et historiques et un glossaire par E. Voizard. 1 vol..... 12 fr.
Epîtres. — Pièces diverses. — Ballades. — Rondeaux. — Epigrammes. — Opuscules. — Psaumes.

***MARTEL. — Petit recueil des proverbes français.**

Locutions proverbiales. — Proverbes énonçant un fait. — Proverbes formant précepte. 1 vol..... 9 fr.

MASSILLON. — Œuvres choisies. Petit Carême suivi de sermons divers. Nouvelle édition précédée d'observations littéraires par La Harpe et de l'éloge de Massillon par d'Alembert. 1 vol. 12 fr.

— Lectures spirituelles pour le Carême. 1 vol..... 12 fr.

MASSILLON, FLÉCHIER, MASCARON. — Oraisons funèbres précédées de l'essai sur l'oraison funèbre par Villemain. 1 vol. relié..... 32 fr.

MAYNARD (François). — Poésies complètes. Recueil de 1646 et choix de divers autres recueils, avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol..... 15 fr.

***MÉRIMÉE (Prosper). — Carmen.** — *Arsène Guillot. — L'Abbé Aubain. — Mateo Falcone. — Tamango. — Le Vase étrusque,* avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. 9 fr.

— *Colomba. — *La Vénus d'Ille. — Les Ames du purgatoire,* avec des notes de Maxime Revon. 1 vol..... 9 fr.

— Théâtre de Clara Gazul. 1 vol..... 9 fr.

MESLIER. — Le bon sens du curé Meslier suivi de son testament. 1 vol. relié..... 29 fr.

***MILLE et une nuits (Les).** — Contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition revue avec soin sur les meilleurs textes. 3 vol. à..... 12 fr.

MILLEVOYE. — Œuvres. *Élégies. — Chants élégiaques. — Poèmes divers. — Poésies légères. — Dizains et huitains. — Ballades. — Romances. — Epigrammes. — Traductions et imitations.* 1 vol. relié..... 32 fr.

***MILTON. — Le Paradis perdu.** Traduit et précédé d'une étude sur Milton par Chateaubriand. 1 vol..... 9 fr.

MIRABEAU. — Lettres d'amour précédées d'une étude sur Mirabeau par Mario Proth. 1 vol..... 9 fr.

***MOLIÈRE.** — **Œuvres complètes.** Nouvelle édition accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs avec des remarques nouvelles par Félix Lemaistre, précédée de la vie de Molière par Voltaire. 3 vol. à ..... 9 fr.

Tome Ier : *Vie de Molière. — Molière et la comédie par la Harpe. — La jalousie du Barbouillé. — Le médecin volant. — L'étourdi ou les contre-temps. — Le dépit amoureux. — Les précieuses ridicules. — Sganarelle. — Don Garcie de Navarre. — L'Ecole des maris. — Les fâcheux. — L'Ecole des femmes. — La critique de l'école des femmes. — L'impromptu de Versailles. — Le mariage forcé.*

Tome II : *La princesse d'Elide. — Don Juan. — L'amour médecin. — Le misanthrope. — Le médecin malgré lui. — Mélicerte. —Pastorale comique. — Le Sicilien. — L'Imposteur. — Amphitryon. — Georges Dandin ou le mari confondu. — L'avare.*

Tome III : *Monsieur de Pourceaugnac. — Les amants magnifiques. — Le bourgeois gentilhomme. — Psyché. — Les fourberies de Scapin. — La comtesse d'Escarbagnas. — Les femmes savantes. — Le malade imaginaire. — Poésies diverses.*

— Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à ..... 13 fr.

***MONTAIGNE.** — **Essais.** Nouvelle édition avec des notes choisies dans tous les commentateurs et la traduction de toutes les citations que renferme le texte, par M. J.-V. Leclerc. 4 vol. à ..... 9 fr.

***MONTESQUIEU.** — **De l'Esprit des lois** avec des notes de Voltaire, de Crevier, de Mably, de La Harpe. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, suivie de la *Défense de l'Esprit des lois*, par l'auteur. 2 vol. à ..... 9 fr.

— ***Lettres persanes** suivies de *Arsace et Isméine* et de pensées diverses. 1 vol. ..... 9 fr.

— **De la grandeur des Romains et de leur décadence** avec la dissertation sur la politique des Romains dans la religion, le dialogue de Sylla, d'Eucrate et Lysimaque, l'essai sur le goût et des lettres, suivi des réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République, par Saint-Evremond. 1 vol. ..... 12 fr.

MOREAU (Hégésippe). — **Œuvres.** *Le Myosotis. — Poésies diverses. — Contes en prose.* Nouvelle édition précédée d'une notice littéraire par Sainte-Beuve. 1 vol. ..... 9 fr.

***MURGER.** — **Scènes de la Vie de Bohême.** Nouvelle édition revue, corrigée et précédée d'une notice biographique sur l'auteur, par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Le pays latin. — Les buveurs d'eau. — La scène du gouverneur.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 12 fr.

— **Bonhomme jadis. — Les amours d'Olivier. — Propos de ville et propos de théâtre. — Les nuits d'hiver. — Le dernier rendez-vous.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol. ..... 12 fr.

MUSSET. — Œuvres complètes. Nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Edmond Biré.

*Tome Ier : *Premières poésies. — Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un fauteuil. — Poésies diverses. — Namouna.* 1 vol. ..... 9 fr.

*Tome II : *Poésies nouvelles. — Rolla. — Les nuits.— Poésies nouvelles. — Contes en vers.* 1 vol. ..... 9 fr.

*Tome III : *Comédies et proverbes I. — André del Sarto. — Lorenzaccio. — Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour. — La nuit vénitienne. — Barberine.* 1 vol. ..... 9 fr.

*Tome IV : *Comédies et proverbes II. — Le chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne saurait penser à tout. — Carmosine. — Bettines.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tome V : *Nouvelles : Emmeline. — Les deux maîtresses. — Frédéric et Bernerette. — Le fils du Titien. — Margot. — Les Croisilles.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tome VI : *Contes. — Pierre et Camille. — Le secret de Javotte. — La mouche. — Histoire d'un merle blanc. — Mimi Pinson. — Lettres de Dupuis et Cotonet.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tome VII : *Confession d'un enfant du siècle.* 1 vol. ..... 9 fr.

Tomes VIII et IX : *Mélanges de littérature et critique.* Reliés 1/2 chagrin à ..... 29 fr.

***NERVAL (Gérard de). — Œuvres choisies,** avec introduction et notes, par Henri Clouard. Poésies. Prose : *Petits châteaux de Bohème. — Les Filles du feu. — Les Nuits d'octobre. — Promenades et souvenirs. Les Fêtes de Hollande. — A Constantinople.* 1 vol ..... 9 fr.

NINON DE LENCLOS. — Lettres précédées de mémoires sur sa vie par A. Bret. 1 vol ..... 12 fr.

NODIER (Charles). — La Neuvaine de la Chandeleur. Contenant : *Le génie Bonhomme. — Les aveugles de Chamouny. — Baptiste Montauban. — Trilby. — Jean-François les bas-bleus.* Illustrations de Staal. 1 vol. 9 fr. ou cartonné 11.50

OVIDE. — Les amours. L'art d'aimer, le remède d'amour, les cosmétiques. Traduction de Maugeard et Héguin de Guerle, suivis d'imitations d'Ovide par Régnier et précédés d'une étude sur Ovide et la poésie amoureuse par Jules Janin. 1 vol. 12 fr.

PARNY. — Œuvres. *Elégies. — Poésies diverses. — Mélanges. — Lettres.* 1 vol. relié ..... 26 fr.

***PASCAL. — Pensées** sur la religion et quelques autres sujets. Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol ..... 9 fr.

— ***Lettres écrites à un provincial** précédées de l'histoire des lettres provinciales d'après l'édition de 1754 et d'observations littéraires par François de Neufchateau. 1 vol ..... 9 fr.

***PELLICO. — Mes prisons** suivies des devoirs des hommes, traduction nouvelle par le comte H. de Messey, revu par le vicomte Alban de Villeneuve. 1 vol ..... 9 fr.

PERRAULT. — Contes des Fées suivis des contes de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, édition illustrée de nombreuses vignettes par G. Staal. 1 vol. 9 fr. ou cartonné **11.50**

PÉTRARQUE. — Œuvres amoureuses. Sonnets, triomphes. Traduites en français avec le texte en regard et précédées d'une notice sur la vie de Pétrarque par P.-L. Ginguené. 1 vol. **12** fr.

PICARD. — Théâtre avec une introduction par L. Moland. 2 vol. reliés 1/2 chagrin à ..... **20** fr.

Tome I[er] : *La petite ville. — Duhautcours. — Les Marionnettes. — Les deux Philibert.*

Tome II : *Les ricochets. — La vieille tante. — Monsieur Musard. — Les voisins. — Le vieux comédien. — Les deux ménages. — Les visitandines.*

PICARD. — Théâtre choisi. Nouvelle édition précédée d'une notice par Edouard Fournier et illustrée de quatre dessins en couleur par Gilbert et Allouard.
Les Visitandines. — La petite ville. — Duhautcours. — Monsieur Musard. — Les marionnettes. — Les ricochets. — Les deux Philibert. — La maison en loterie. 1 vol..... **13** fr.

PIRON. — Œuvres choisies. Avec une analyse de son théâtre et des notes par Jules Troubat, 1 vol..... 9 fr.
La Métromanie. — Epîtres. — Odes. — Contes. — Poésies diverses. — Chansons. — Epigrammes.

***PRÉVOST (L'Abbé). — Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.** Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem, 1 vol ..... 9 fr.

QUITARD. — Anthologie de l'amour, extraite des poètes français depuis le XV[e] siècle jusqu'au XIX[e], avec des notices biographiques et littéraires. 1 vol..... **15** fr.

— Proverbes sur les femmes. L'amitié, l'amour et le mariage, recueillis et commentés. 1 vol..... **15** fr.

***RABELAIS (Tout ce qui existe de ses œuvres). — Gargantua, Pantagruel.** Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur d'après les documents les plus récemment découverts et les plus authentiques et suivi d'une biographie de notes et d'un glossaire par Louis Moland. Nouvelle édition précédée d'une notice bibliographique par Henri Clouzot. 2 vol. à..... 9 fr.
Pantagruéline. — Prognostication. — Almanachs. — Schiomachie. — Lettres. — Opuscules. — Pièces attribuées à Rabelais.

RACAN. — Les Bergeries et autres poésies lyriques. Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. in-16 broché **15** fr.

***RACINE. — Théâtre complet** avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques par Félix Lemaistre, précédé d'une notice sur la vie et le théâtre de Racine par L.-S. Auger. 1 vol. ..... **9 fr.**

La Thébaïde. — Alexandre le Grand. — Andromaque. — Les Plaideurs. — Britannicus. — Bérénice. — Bajazet. — Mithridate. — Iphigénie. — Phèdre. — Esther. — Athalie.

— Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 1 vol. ..... **13 fr.**

REGNARD. — Théâtre, avec une introduction par Louis Moland. 1 vol. ..... **15 fr.**

Le bal. — Le joueur. — Le distrait. — Le retour imprévu. — Les folies amoureuses. — Les ménechmes. — Le légataire universel. — Poésies diverses. — Roman. — La Provençale. — Voyages.

— **Œuvres** (Edition Laplace). Nouvelle édition par Ed. Fournier, précédée d'une introduction d'après les documents entièrement nouveaux, orné de huit gravures sur acier coloriées. 2 vol. Reliés ..... **66 fr.**

Tome I[er] : *La sérénade. — Le bal. — Le joueur. — Le distrait. — Attendez-moi sous l'orme. — Démocrite. — Le retour imprévu. — Les folies amoureuses. — Les ménechmes.*

Tome II : *Le légataire universel. — La critique du légataire. — Les souhaits. — Le carnaval de Venise. — Poésies diverses. — La Provençale. — Voyages.*

RÉGNIER (Mathurin). — Œuvres complètes, étude biographique et littéraire par Prosper Poitevin. *Satyres, Epistres, Elégies, Poésies diverses, Poésies spirituelles.* 1 vol. ... **12 fr.**

RICARD. — L'Amour, les Femmes et le Mariage. Historiettes, pensées et réflexions de l'année à travers champs. 1 vol. **15 fr.**

***RONSARD (P. de). — Poésies choisies,** introduction biographique et bibliographique par P. de Nolhac. 1 vol. ..... **15 fr.**

— **Œuvres complètes.** Texte de 1578 publié avec compléments, tables et glossaires par Hugues Vaganay. 7 vol. à.. **15 fr.**

— ***Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.

— **Les Odes.** 1 vol. **Les Poèmes.** 1 vol.

— **Les Élégies, Églogues et Mascarades.** 1 vol.

— **Les Hymnes, les Discours et la Franciade.** 1 vol.

— **Œuvres en prose.** 1 vol.

ROTROU. — Théâtre choisi (Edition Laplace). Nouvelle édition avec une introduction et des notices par Félix Hémon, illustrée de 4 gravures coloriées, dessiné par Allouard, ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. ..... **13 fr.**

Les Sosies. — Laure persécutée. — La Sœur. — Saint-Genest. — Don Bernard de Cabrère. — Venceslas. — Cosroès.

***ROUSSEAU (J.-J.).** — **Les Confessions.** Edition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever, 3 vol. à ..... **9 fr.**

— ***Contrat social** ou principes du droit politique, suivi de discours, lettre à d'Alembert sur les spectacles, considérations sur le gouvernement de Pologne et la réforme projetée en avril 1772. Lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris. 1 vol. **12 fr.**

— ***Émile** ou de l'éducation. Nouvelle édition revue, contenant la profession de foi du vicaire savoyard. 1 vol..... **12 fr.**

— ***Julie** ou la *Nouvelle Héloïse*, lettres de deux amants. 1 vol. **12 fr.**

— ***Les Rêveries d'un promeneur solitaire.** — *Le devin du village.* — *Lettres écrites de la montagne.* 1 vol..... **9 fr.**

— **Lettre à d'Alembert** sur les spectacles, texte revu d'après les anciennes éditions avec une introduction et des notes par L. Fontaine. 1 vol..... **9 fr.**

SAINT-AMANT. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par Léon Vérane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol..... **15 fr.**

SAINTE BIBLE traduite en français par Lemaistre de Sacy, édition revue par l'abbé Jacquet. 2 vol. à..... **15 fr.**

SAINTE-BEUVE. — **Causeries du lundi.** 16 vol. à ..... **12 fr.**

— **Portraits littéraires.** 3 vol. à..... **12 fr.**

— **Portraits de femmes.** 1 vol. ..... **12 fr.**

— **Les Grands Écrivains français par Sainte-Beuve.** Etudes des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. 23 vol. à ..... **12 fr.**

Moyen Age. — 1 volume (en préparation).

Villehardouin, Joinville, Froissard, Commynes, Villon, Charles d'Orléans. — Du point de départ et des origines de la langue et de la littérature françaises. — Le Roman au Moyen Age. — La Poésie au Moyen Age. — Le Théâtre au Moyen Age.

XVI^e^ Siècle. — 2 volumes (parus).

LES POÈTES : **Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, Louise Labé, Du Bartas, Philippe Desportes.** 1 vol.

LES PROSATEURS : **Marguerite de Navarre, Rabelais, Montluc, Amyot, Montaigne, Charron, La Boétie, Etienne Pasquier, Agrippa d'Aubigné.** 1 vol.

XVII^e^ Siècle. — 5 volumes (parus).

ECRIVAINS ET ORATEURS RELIGIEUX : **Saint François de Sales, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon, Massillon.** 1 vol.

MORALISTES ET PHILOSOPHES : **Descartes, Saint Évremond, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Pierre Bayle.** 1 vol.

LES POÈTES : **Malherbe, Racan, Maynard, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Saint-Amant, Voiture, La Fontaine, Boileau.** 1 vol.

LES POÈTES DRAMATIQUES : **Corneille, Molière, Racine, Regnard.** 1 vol.

MÉMORIALISTES, ÉPISTOLIERS, ROMANCIERS : **Le Cardinal de Retz, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, Hamilton, Saint-Simon.** 1 vol.

XVIII^e Siècle. — 5 volumes.

AUTEURS DRAMATIQUES ET POÈTES : **Beaumarchais, Florian, André Chénier.** 1 vol. (Paru.)

ROMANCIERS ET MORALISTES : **Lesage, Marivaux, L'Abbé Prévost, Vauvenargues, Chamfort, Rivarol.** 1 vol. (Paru.)

LES PHILOSOPHES.

Tome I^er. — **Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Diderot.** (En préparation.)

Tome II. — **J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre.** (En préparation.)

Tome III. — **Voltaire, sa vie et sa correspondance.** (En préparation.)

XIX^e Siècle. — 10 volumes.

LES ROMANCIERS.

Tome I^er. — **Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Senancour, Stendhal, Balzac.** (Paru.)

Tome II. — **Mérimée, George Sand, Fromentin, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt.** (Paru.)

LES POÈTES.

Tome I^er. — **Lamartine, Alfred de Vigny.** (Paru.)

Tome II. — **Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier** (Paru.)

PHILOSOPHES ET ESSAYISTES.

Tome I^er. — **Joseph de Maistre, Joubert, De Bonald, Paul-Louis Courier.** (Paru.)

Tome II. — **La Mennais, Victor Cousin, Jouffroy.** (Paru.)

Tome III. — **Lacordaire, Montalembert, Louis Veuillot, Renan, Taine.** (Paru.)

MADAME DE STAEL. 1 vol. (En préparation.)

CHATEAUBRIAND. 1 vol. (En préparation.)

***SAINT FRANÇOIS DE SALES. — Lettres.** Nouveau choix plus étendu et plus varié que les recueils précédents et précédé du portrait du saint évêque de Genève par Mme de Chantal.
2 vol. à ..... 9 fr.

SAINT LOUIS DE GRENADE. — **Lectures spirituelles** sur les fêtes de la très Sainte-Vierge. 1 vol..... 9 fr.

SATIRE MÉNIPPÉE de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des estatz de Paris MDXCIII. Nouvelle édition revue sur les textes originaires par Ch. Marcilly. 1 vol..... 15 fr.

SATIRES FRANÇAISES, par Fleuret et Perceau.
XVI^e siècle. 2 vol. à ..... 15 fr.
XVII^e siècle. 2 vol. à ..... 15 fr.

SCARRON. — **Le Roman comique.** Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 1 vol..... 12 fr.

— **Le virgile travesti** en vers burlesques avec la suite de *Moreau de Brasei*. Nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une étude sur le burlesque par Victor Fournel. 1 vol..... 12 fr

— **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice biographique par Ed. Fournier et illustrée de 4 gravures coloriées.
Le marquis ridicule. — L'écolier de Salamanque. — L'héritier ridicule. — Jodelet duelliste. — Jodelet ou le maître Valet. — Don Japhet d'Arménie. — La fausse apparence. — Le prince Corsaire. 1 vol..... 13 fr.

SCEVE (Maurice). — **Poésies complètes.** Introduction, glossaire, bibliographie et notes par B. Guégan. 1 vol..... 15 fr.

***SÉVIGNÉ (Mme de).** — **Lettres choisies** accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps, précédées d'observations littéraires par Sainte-Beuve. 1 vol..... 12 fr.

SHAKSPEARE. — **Œuvres complètes.** Traduction de M. Guizot. 8 vol. à ..... 15 fr.
Tome I^er : *Vie de Shakspeare. — Hamlet. — La tempête. — Coriolan.*
Tome II : *Jules César. — Cléopâtre. — Macbeth. — Les Méprises. — Beaucoup de bruit pour rien.*
Tome III : *Timon d'Athènes. — Le jour des Rois. — Les deux gentilshommes de Vérone. — Roméo et Juliette. — Le songe d'une nuit d'été. — Tout est bien qui finit bien.*
Tome IV : *Mesure pour mesure. — Othello. — Comme il vous plaira. — Le conte d'hiver. — Troïlus et Cressida.*
Tome V : *Le roi Lear. — Cymbeline. — La méchante femme mise à la raison. — Poésies d'amour perdues. — Périclès.*
Tome VI : *Le marchand de Venise. — Les joyeuses bourgeoises de Windsor. — Le roi Jean. — La vie et la mort du roi Richard II. — Henri IV* (1^re partie).
Tome VII : *Henri IV* (2^e partie). — *Henri V.* — *Henri VI* (1^re, 2^e, 3^e parties).
Tome VIII : *La vie et la mort du roi Richard III. — Le roi Henri VIII. — Titus Andronicus.* — Poèmes et Sonnets : *Vénus et Adonis. — La mort de Lucrèce. — La plainte d'une amante. — Le pèlerin amoureux. — Sonnets*

SHELLEY (Percy). — **Odes, Poèmes et Fragments lyriques choisis.** Traduction et introduction par A. Fontainas. 1 vol... 12 fr.

SPINOZA. — Œuvres traduites et annotées par Ch. Appuhn. 3 vol. à ..... 15 fr.

Tome Ier : *Court traité. — Traité de la Réforme de l'entendement. — Principes de la philosophie de Descartes. — Pensées métaphysiques.*

Tome II : *Traité théologico-politique.*

Tome III : *Traité politique. — Lettres.*

***STAEL (Mme de).** — **Corinne** ou l'Italie. Nouvelle édition précédée de quelques observations par Mme Necker de Saussure et Sainte-Beuve. 1 vol. à ..... 9 fr.

— ***De l'Allemagne.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes. 2 vol. à ..... 9 fr.

— ***Delphine.** Edition soigneusement revue, précédée de quelques observations par Sainte-Beuve. 1 vol. à..... 12 fr.

***STENDHAL.** — **Le Rouge et le Noir.** Chronique du XIXe siècle. 1 vol..... 9 fr.

— ***La Chartreuse de Parme.** Edition complète, revue et corrigée. 2 vol. à..... 9 fr.

— ***De l'amour.** Nouvelle édition revue avec introduction et notes par Emile Henriot. 1 vol..... 9 fr.

— ***L'Abbesse de Castro.** 1 vol..... 9 fr.

SWIFT. — **Voyages de Gulliver** dans les contrées lointaines. Traduction nouvelle précédée d'une notice par W. Scott ; illustré par Grandville. 1 vol. 9 fr. ou cartonné 11.50

TABARIN. — **Œuvres** avec les *Aventures du capitaine Rodomont. La farce des bossus* et autres pièces tabariniques. Préface et notes de Georges d'Harmonville. 1 vol..... 15 fr.

THÉATRE ESPAGNOL. Traduction nouvelle avec notices biographiques et littéraires et notes par Dubois et Oroz.

G. de Castro : *La jeunesse du Cid. — Les prouesses du Cid.* — J.-R. de Alarcon : *La vérité suspecte.* — L.-F. de Moratin : *La Comédie nouvelle. — Le oui des jeunes filles.* 1 vol. Relié 1/2 chagrin..... 29 fr.

THÉATRE INÉDIT AU XIXe siècle (Le). Recueil de pièces de divers auteurs, par Ed. Fournier.

Tome Ier. — *La Fontaine en ménage. — La tabatière. — Une provinciale. — La double épreuve. — L'amour et l'argent. — Le voyage interrompu. — Le roman de mon oncle. — Les deux jardiniers.* 1 vol. ..... 15 fr.

Tome II. — *Jeanne d'Arc. — Madame Durand. — Nos aïeux. — Charlemagne. — Echec au roi. — Chez Mylord. — Vendée.* 1 vol..... 15 fr.

THÉOPHILE. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par L.-R. Lefèvre avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. ..... 15 fr.

THIERRY (Augustin). — **Dix ans d'études historiques.** Nouvelle édition revue. 1 vol. relié ..... 32 fr.

— **Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État** suivi de deux fragments du recueil des monuments inédits de cette histoire. 1 vol. relié ..... 32 fr.

— **Lettres sur l'histoire de France.** Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 12 fr.

— ***Récits des temps mérovingiens** précédés de considérations sur l'histoire de France. Nouvelle édition revue. 2 vol. à.... 12 fr.

TOPFFER. — **Premiers voyages en zigzag** ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes. Illustrations de Calame d'après les dessins de l'auteur. 2 vol. à ..... 9 fr.
Tome I[er] : *Vallée d'Aoste. — Saint-Gervais. — Valais. — Saint-Gothard. — Schwitz. — Milan. — Come. — Splugen.*
Tome II : *Chamonix. — L'Oberland. — Le Righi. — Le tour du lac de Genève. — Venise.*

— **Nouveaux voyages en zigzag** précédés d'une notice par Sainte-Beuve et illustrés d'après les dessins originaux de Topffer.
Tome I[er] : *Voyage à la Grande-Chartreuse et autour du Mont-Blanc.*
Tome II : *Voyage dans les vallées d'Hérens, de Zermatt au Grimsel, à Gênes et à la Corniche.* 2 vol. à ..... 9 fr.

— **Nouvelles genevoises** illustrées d'après les dessins de l'auteur. 1 vol. à ..... 9 fr.

— **Rosa et Gertrude.** Edition précédée de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur par Sainte-Beuve et de la Rive. 1 vol. 9 fr.

***TOUCHARD-LAFOSSE.** — **Chroniques de l'œil de bœuf** des petits appartements de la cour et des salons de Paris sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Nouvelle édition augmentée du règne de Louis XIII. 5 vol. à ..... 12 fr.

TRISTAN L'HERMITE. — **Les Amours et autres poésies choisies,** avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. .... 15 fr.

VADÉ. — **Œuvres.**
La pipe cassée. — Les bouquets poissards. — Lettres de la Grenouillère. — Fables. — Contes. — Lettres. — Amphigouris. — Chansons. — Jérosme et Fanchonnette. — Les racoleurs. — Le mauvais plaisant. — La Canadienne. 1 vol. relié ..... 29 fr.

VALLET DE VIRIVILLE. — **Chronique de la Pucelle** ou chronique de Cousinot, suivie de la chronique normande de P. Cochon, relatives aux règnes de Charles VI et de Charles VII. Restituées à leurs auteurs et publiées pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403 d'après les manuscrits, avec notices, notes et développements. 1 vol. relié ..... 32 fr.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. — **L'art poétique** où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies. Texte conforme à l'édition de 1605 avec notice, commentaire et glossaire par G. Pellissier. 1 vol. ..... 12 fr.

***VIGNY (Alfred de).** — **Poésies complètes.** *Poèmes antiques et modernes.* — *Les Destinées.* Poèmes retranchés ou non recueillis par l'auteur. Introduction et notes par A. Dorchain. 1 vol. ..... 9 fr.

— **Servitude et Grandeur militaires.** *Laurette ou le cachet rouge.* — *La Veillée de Vincennes.* — *La canne de jonc.* Remarques et notes par A. Dorchain. 1 vol. ..... 9 fr.

— **Théâtre complet,** remarques et notes, par A. Dorchain. 2 vol. à ..... 9 fr.

Tome I : *Le More de Venise.* — *Shylock.* — *Roméo et Juliette* (fragments).

Tome II : *La Maréchale d'Ancre.* — *Quitte pour la peur.* — *Chatterton.*

***VILLON (François).** — **Œuvres complètes** publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie par Louis Moland. 1 vol. ..... 9 fr.

VOISENON. — **Contes et poésies fugitives** précédées d'une notice par J. Reuneval. 1 vol. relié ½ chagrin ..... 32 fr.

***VOLTAIRE.** — **Théâtre.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes. 2 vol. à ..... 12 fr.

Tome I : *Œdipe.* — *Brutus.* — *Zaïre* — *Alzire.* — *Le fanatisme ou Mahomet.* — *Mérope.* — *La mort de César.*

Tome II : *Sémiramis.* — *Oreste.* — *L'orphelin de la Chine* — *Tancrède.* — *Nanine.* — *Le Comte de Boursoufle.*

— **La Henriade** précédée d'une notice bibliographique sur la *Henriade* et de la préface de Marmontel. *Poème de Fontenoy.* — *Dissertation sur la mort de Henri IV.* — *Essai sur la poésie épique.* 1 vol. ..... 9 fr.

— ***Histoire de Charles XII** Roi de Suède. 1 vol. ..... 9 fr.

— ***Lettres choisies** avec le Traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française, précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives par L. Moland. 2 vol. à ..... 12 fr.

— ***Précis du siècle de Louis XV** et *Histoire du Parlement de Paris.* 2 vol. à ..... 9 fr.

— ***La Pucelle d'Orléans.** Poème divisé en 21 chants et précédé de la préface de dom Apulcius Risorius. Nouvelle édition avec toutes les variantes, les notices et notes des principaux éditeurs et commentaires. 1 vol. ..... 9 fr.

VOLTAIRE. — ***Romans** suivis de ses contes en vers. Nouvelle édition revue. 1 vol. ..... 12 fr.
Le monde comme il va. — Memmon. — Histoire des voyages de Scarmentado. — Zadig. — Micromégas. — Candide. — Le blanc et le noir. — Jeannot et Colin. — L'homme aux quarante écus. — L'ingénu. — La princesse de Babylone. — Le taureau blanc. — Contes en vers.

— ***Le siècle de Louis XIV.** Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, préface et notes par René Groos. 2 vol. à..... 9 fr.

— **Le Sottisier** suivi des remarques sur le *Discours sur l'inégalité des conditions* et sur le *Contrat social*. Nouvelle édition avec une notice, des notes et un index. 1 vol. ..... 9 fr.

***VORAGINE (Jacques de).** — **Légende dorée.** Compilation de vies des saints, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. 2 vol. à... 12 fr.

WARÉE. — **Curiosités judiciaires** historiques, anecdotiques, recueillies et mises en ordre, relié ½ chagrin..... 29 fr.

***WISEMAN.** — **Fabiola** ou l'Eglise des Catacombes. Traduction nouvelle par Mlle Nettement, précédée d'une introduction de Alfred Nettement, vignettes d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol. ..... 12 fr.

WYSS. — **Le Robinson suisse** traduit de l'allemand par Mme Elise Voiart, précédé d'une introduction par Charles Nodier, orné de vignettes d'après les dessins de Ch. Lemercier. 2 vol. à. 9 fr.
ou cartonnés à 11.50

LES

POÈTES DE LA MER

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

ANTHOLOGIE

PAR

CHARLES LE GOFFIC

de l'Académie française.

1 volume in-16 broché..... 15 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LATINE - FRANÇAISE

TRADUCTION FRANÇAISE ET TEXTE LATIN EN BAS DE LA PAGE

Chaque volume format in-12 jésus broché..... 12 fr.
Relié ½ basane bigarrée..... 29 fr.

(*Les ouvrages en plusieurs volumes ne se vendent pas séparément reliés.*)

CATULLE, TIBULLE ET PROPERCE. Traduction de la collection Panckoucke par Héguin de Guerle, Valatour et Genouille. Nouvelle édition revue par A. Valaton. 1 vol.

CÉSAR. — **Commentaires** sur la guerre des Gaules, suivis des commentaires sur la guerre civile et de la vie de César par Suétone. Traduction d'Artaud. Nouvelle édition revue par Félix Lemaistre et précédée d'une étude par Charpentier. 2 vol.

CICÉRON. — **Œuvres.** Traduction française par MM. Charpentier, Félix Lemaitre, Gérard, Cabaret-Dupaty, etc. Chaque volume broché seulement ..... fr.

De l'orateur. 1 vol.

Brutus. — L'orateur adressé par Cicéron à Brutus. — Des orateurs parfaits. — Dialogue sur les partitions oratoires. 1 vol.

Discours pour Sextus Roscius d'Amérie, pour Publius Quintus, pour Roscius le comédien contre Cécilius. — Première action contre Verrès. — Seconde action contre Verrès, livre premier. 1 vol.

Seconde action contre Verrès, livres II, III et IV. — De la préture. — Des blés. — Des statues. 1 vol.

Seconde action contre Verrès, livre V. — Discours pour A. Cecina, pour Fonteius, en faveur de la loi Manilia, pour Cluentius Avitus, sur la loi agraire contre Servilius Rullus, pour C. Rabirius. 1 vol.

Discours contre Catilina, pour Murena, pour Sylla, pour Archias, pour Flaccus, au Sénat après son retour, au peuple après son retour. 1 vol.

Discours pour sa maison, pour Sextius, contre Vatinius, sur la réponse des auspices, sur les provinces consulaires, pour Cornélius Balbus, pour Marcus Celius Rufus. 1 vol.
Discours contre Pison, pour Plancius, pour Rabirius Postumus, pour Milon, pour Marcellus. 1 vol.
Discours contre Marc-Antoine, 1re *à* 7e *philippiques.* 1 vol.
8e *à* 14e *philippiques.* 1 vol.
Lettres. 4 vol. (Tome I épuisé).
Les Académiques. — Des vrais biens et des vrais maux. — Les paradoxes. 1 vol.
Les Tusculanes. — L'amitié. — De la demande du Consulat. 1 vol.
Fragments. — Ouvrages apocryphes. — Table générale. 1 vol.

CORNÉLIUS NEPOS avec une traduction nouvelle par Amédée Pommier. *Eutrope,* abrégé de l'histoire romaine, traduit par N.-A. Dubois. 1 vol.

HORACE. — Œuvres complètes. Traduction en français par les traducteurs de la collection Panckoucke, enrichi de notes explicatives accompagnées de texte latin et précédée d'une étude sur Horace par H. Rigault.
Odes. — Epodes. — Satires. — Epîtres. — Art poétique. 1 vol.

JORNANDÈS. — De la succession des royaumes et des temps et de l'origine des actes de Goths. Traduction nouvelle par A. Savagner. 1 vol.

JUSTIN. — Œuvres complètes. Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée. Traduction française par Jules Pierrot et E. Boitard, édition soigneusement revue par E. Pessonneaux. 1 vol.

JUVÉNAL et PERSE. — Œuvres complètes suivies de fragments de *Turnus* et de *Sulpicia,* traduction de Juvénal par Dussaulx et J. Pierrot de Perse, par A. Perreau. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre. 1 vol.

LUCRÈCE. — Œuvres complètes avec la traduction française de Lagrange, revue par M. Blanchet. 1 vol.

OVIDE. — Les Amours, l'Art d'aimer, les Cosmétiques, Héroïdes. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Ovide par Jules Janin. 1 vol.

— **Les Fastes.** *Les Tristes,* traduction de la collection Panckoucke par Th. Burette et Vernadé, édition revue par Pessonneaux. 1 vol.

— **Les Héroïdes.** *Le remède d'amour. — Les pontiques. — Petits poèmes.* Traduction de H. Chappuzi, Héguin de Guerle, Caresme et J. Mangeart, revue par M. Charpentier. 1 vol.

— **Les Métamorphoses.** Traduction française de Gros, refondue avec le plus grand soin par M. Cabaret-Dupaty et précédée d'une notice sur Ovide par M. Charpentier. 2 vol.

PÉTRONE. — **Œuvres complètes.** *Le Satyricon*, avec la traduction française de la collection Panckoucke, par M. Heguin de Guerle, édition précédée des recherches sceptiques sur le *Satyricon* et son auteur. 1 vol.

PHÈDRE. — **Fables** traduites en français par E. Panckoucke. Suivies des *Œuvres d'Avienus, des Distiques moraux de Denys Caton* et des *Sentences de Publius Syrus*. Traduites par Levasseur et J. Chenu, nouvelle édition revue par E. Pessonneaux et précédée d'une étude sur *Phèdre* par M. Charpentier. 1 vol.

SAINT-AUGUSTIN. — **Les Confessions.** Traduction française d'Arnauld d'Andilly, avec une introduction par M. Charpentier. 2 vol.

— **La Cité de Dieu.** Traduction nouvelle par L. Moreau (Ouvrage couronné par l'Académie française). 3 vol.

SAINT-JÉROME. — **Lettres choisies.** Traduction et introduction par J.-P. Charpentier. 2 vol.

SALLUSTE. — **Œuvres complètes** avec la traduction française de la collection Panckoucke par Charles Durozoir, édition revue par J.-P. Charpentier et Félix Lemaistre et précédée d'une nouvelle édition sur Salluste par M. Charpentier. 1 vol.

SÉNÈQUE. — **Tragédies.** Traduction de la collection Panckoucke par E. Greslon, édition revue par M. Cabaret Dupaty.
Hercule furieux, — *Thyeste*. — *Les Phéniciennes*. — *Hippolyte*. — *Œdipe*. — *Les Troyennes*. — *Médée*. — *Agamemnon*. — *Hercule sur l'Œta*. — *Octavie*. 1 vol.

SPINOZA. — **Ethique,** texte latin soigneusement revu, traduction nouvelle, notice et notes par Ch. Appuhn. 2 vol.

SUÉTONE. — **Œuvres.** Traduction française de La Harpe, revue par M. Cabaret-Dupaty. 1 vol.

TACITE. — **Œuvres complètes,** traduites en français avec une introduction par J.-L. Burnouf. 2 vol.
Tome I[er] : *Les annales*.
Tome II : *Histoire*. — *La Germanie*. — *Vie de J. Agricola*. — *Des orateurs*.

TACITE. — **Œuvres.** Traduction nouvelle *sans texte latin*, mise au courant des travaux récents de la philologie par L. Loiseau, préface de J.-A. Hild. 2 vol. reliés.
Tome I[er] : *Les annales*.
Tome II : *Dialogue sur les orateurs*. — *Vie d'Agricola*. — *Des mœurs des Germains*. — *Histoire*.

TÉRENCE. — **Comédies.** 2 vol. reliés.
L'andrienne. — *L'hécyre*. — *L'héautontimoruménos*. — *L'eunuque*. — *Le phormion*. — *Les Adelphes*.

TITE LIVE. — Œuvres complètes avec la traduction française de la collection Panckoucke, par Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouvelle édition revue par E. Pessonneaux, Blanchet et M. Charpentier et précédée d'une étude sur Tite-Live par M. Charpentier. 7 vol.

Tome Ier. — Livres 1 à 4.
Tome II. — Livres 5 à 9.
Tome III. — Livres 10, 21 à 24.
Tome IV. — Livres 25 à 29.
Tome V. — Livres 30 à 35.
Tome VI. — Livres 36 à 40.
Tome VII. — Livres 41 à 45 plus fragment du Livre 91.

VELLEIUS PATERCULUS. — Histoire romaine. Traduction de Desprès, refondue par M. Gréard, suivie de Florus : *abrégé de l'histoire romaine.* Traduction par M. Ragon, précédée d'une notice sur Florus par Villemain. 1 vol.

VIRGILE. — Œuvres. Traduction française de la collection Panckoucke. Edition revue et améliorée avec des corrections importantes et de nombreux changements dans la traduction de l'Enéide par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Virgile par Sainte-Beuve. 2 vol.

Tome Ier : *Bucoliques. — Georgiques. — Enéide, livres I, II, III.*
Tome II : *Enéide, livres IV à XII.*

Voir à la page 34 l'annonce de la nouvelle édition que nous commençons de faire paraître (traductions, préfaces et notes nouvelles) de notre collection des classiques grecs et latins.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

BIBLIOTHÈQUE DE CLASSIQUES GRECS TRADUITS EN FRANÇAIS

VOLUMES IN-12 JÉSUS

Le volume broché..... 12 fr.
1/2 basane bigarrée..... 29 fr.

ARISTOPHANE. — Théâtre. Traduction française d'André-Charles Brotier, revue et corrigée, précédée d'une introduction et augmentée d'une notice sur chaque pièce par L. Humbert. 2 vol.
Tome Ier : *Les Acharniens. — Les nuées. — Les chevaliers. — Les guêpes. — La paix.*
Tome II : *Les oiseaux. — Lysistrata. — Les Thesmophoriazouses. — Les grenouilles. — Les harangueuses. — Plutus.*

ARISTOTE. — La politique. Traduction française de Thurot. Nouvelle édition revue par A. Bastien et précédée d'une introduction par Ed. Laboulaye. 1 vol.

— **Poétique et rhétorique.** Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle. 1 vol.

DÉMOSTHÈNE. — Discours politiques. Traduction nouvelle avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

— **Discours judiciaires.** Traduction avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

ESCHYLE. — Théâtre. Traduction française de J. de la Porte du Theil avec une introduction de L. Humbert.
Les suppliants. — Les perses. — Prométhée enchaîné. — Les sept contre Thèbes. — Agamemnon. — Les Choéphores. — Les Euménides. 1 vol.

ESOPE. — Fables. Traduction P. Commelin. 1 vol

EURIPIDE. — Théâtre. Traduction nouvelle avec introduction, notices et notes par Louis Humbert. 2 vol.
Tome Ier : *Hécube. — Oreste. — Les phéniciennes. — Hippolyte. — Médée. — Alceste. — Andromaque. — Les suppliantes. — Iphigénie à Aulis.*
Tome II : *Iphigénie en Tauride. — Rhésus. — Les Troyennes. — Les Bacchantes. — Les Héraclides. — Hélène. — Ion. — Hercule furieux. — Electre. — Le Cyclope.*

HOMÈRE. — L'Odyssée. Traduction de Mme Dacier. Nouvelle édition revue et corrigée, suivie de petits poèmes attribués à Homère traduits par Dugas Montbel. 1 vol.

— **L'Iliade.** Traduction de Mme Dacier. Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol.

LUCIEN. — **Œuvres complètes.** Traduction de Belin de Ballu, revue et corrigée et complétée, avec une introduction, des notes et un index par L. Humbert, 2 vol.
Tome I[er] : *Dialogue des Dieux.* — *Dialogues des deux marins.* — *Dialogues des morts*, etc.
Tome II : *Le songe ou le coq.* — *La double accusation.* — *L'eunuque.* — *Anacharsis.* — *Dialogue des Courtisanes.*

MARC AURÈLE. — **Pensées** suivies du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès*, traduction de P. Commelin. 1 vol.

PINDARE. — **Œuvres complètes.** Traduction française par C. Poyard. Nouvelle édition complètement refondue, augmentée d'*Anacréon*, de *Sapho* et d'*Erina*. 1 vol.

PLATON. — **Œuvres.** Précédées d'un argument de M. Plissier. Traduction par A. Bastien.
Apologie de Socrate. — *Criton.* — *Phédon.* — *Gorgias.* 1 vol.

— **L'État ou la République.** Trad[on] nouvelle par A. Bastien. 1 vol.

— **Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, Le Banquet.** Trad[on] Chambry. 1 v.

PLUTARQUE. — **Les vies des hommes illustres** traduites en Français par Ricard, précédées de la vie de Plutarque. 6 vol.
Tome I[er] : *Thésée.* — *Romulus.* — *Lycurgue.* — *Numa.* — *Solon.* — *Valérius Publicola.* — *Thémistocle.* — *Camille.* — *Périclès.*
Tome II : *Fabius Maximus.* — *Alcibiade.* — *Coriolan.* — *Timoléon.* — *Paul Emile.* — *Pélopidas.* — *Marcellus.* — *Aristide.* — *Caton.*
Tome III : *Philopémen.* — *Flamininus.* — *Pyrrhus.* — *Marius.* — *Lysandre.* — *Sylla.* — *Cimon.* — *Lucullus.*
Tome IV : *Nicias.* — *Crassus.* — *Sertorius.* — *Eumène.* — *Agésilas.* — *Pompée.* — *Alexandre.*
Tome V : *César.* — *Phocion.* — *Caton d'Utique.* — *Démosthène.* *Cicéron.* — *Agis et Cléomène.* — *Tibérius.*
Tome VI : *Démétrius.* — *Antoine Dion.* — *Brutus.* — *Aratus.* — *Artaxercès.* — *Galba.* — *Othon.* — *Chronologie.*

POÈTES moralistes de la Grèce. Notices et traductions par Guignault, Patin, J. Girard et L. Humbert.
Hésiode. — *Théognis.* — *Callinus.* — *Tyrtée.* — *Mimnerme.* — *Solon.* — *Simonide d'Amorgos.* — *Phocylide.* — *Pythagore.* — *Aristote.* 1 vol.

POLYBE (Histoire de). — Traduction nouvelle avec une notice et des notes par P. Waltz. 4 vol.

ROMANS grecs. *Les Pastorales de Longus* ou *Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot, refondue par P.-L. Courier. *Les Ethiopiennes d'Héliodore* ou *Théagène et Chariclée.* Traduction de Queuneville, revue par L. Humbert, 1 vol. relié.

SOPHOCLE. Théâtre. Traduction par L. Humbert. 1 vol.
Ajax. — *Electre.* — *Œdipe roi.* — *Œdipe à Colone.* — *Antigone.* — *Les trachiniennes.* — *Philoctète.*

THÉOCRITE. — **Œuvres complètes.** Traduction, introduction, tables et notes par F. Barbier. 1 vol. relié.

THUCYDIDE. — **Histoire.** Traduction de Ch. Lévesque, revue, corrigée et annotée par A. Loiseau. 1 vol.

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

Format in-16 colombier.

Edition à tirage limité et imprimée sur papier vergé pur fil Lafuma. Reliure de la collection, demi-chagrin havane avec coins, tête dorée, en plus par volume ..... 40 fr.

BALZAC (H. de). Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés, par Maurice Allem.

— **Eugénie Grandet.** 1 vol. broché..... 35 fr.

— **Le Père Goriot.** 1 vol. broché..... 35 fr.

— **César Birotteau.** 1 vol. broché..... 40 fr.

— **Le Médecin de campagne.** 1 vol. broché ..... 40 fr.

— **Le Lys dans la vallée.** 1 vol. broché ..... 40 fr.

BAUDELAIRE. — **Petits Poèmes en prose.** Préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. broché ..... 30 fr.

BEAUMARCHAIS. — **Théâtre.** 1 vol. ..... 30 fr.

BOILEAU. — **Œuvres.** Avec notes de G. Mongrédien. 1 vol. ..... 35 fr.

BUSSY-RABUTIN. — **Histoire amoureuse des Gaules,** suivie de la France galante, avec préface et notes de G. Mongrédien. 2 vol. brochés ..... 80 fr.

CHANSON DE ROLAND (La). Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. broché ..... 30 fr.

COURIER (Paul-Louis). — **Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes, par R. Gaschet. 2 vol., reliés seulement.... 150 fr.

DU BELLAY. — **Poésies françaises et latines.** 2 vol. brochés 70 fr.

FAIL (Noël du). — **Propos rustiques,** suivis des Baliverneries, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. broché ..... 30 fr.

GARNIER (Robert). — **Œuvres complètes.** Avec introduction et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. brochés ..... 60 fr.

GAUTIER (Théophile). — **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés, par Adolphe Boschot, de l'Institut.

— **Émaux et camées,** suivis de poésies choisies, avec une esquisse biographique. 1 vol. broché..... 40 fr.

— **Mademoiselle de Maupin.** Texte complet de 1835. 1 vol. broché ..... 40 fr.

— **Le Capitaine Fracasse.** 2 vol. brochés ..... 80 fr.

— **Fortunio.** 1 vol. broché ..... 40 fr.

GRÉVIN (Jacques). — Théâtre et œuvres poétiques. Préface et notes de Lucien Pinvert. 1 vol. broché..... 30 fr.

HEINE (Henri). — Le Livre des chants. 1 vol. broché .. 30 fr.

LA FONTAINE. — Œuvres. Préface, introductions, bibliographie et notes de MM. Pilon et Dauphin.

— **Fables.** 2 vol. (*Epuisé.*)

— **Contes et Nouvelles.** 2 vol. reliés..... 150 fr.

— **Poèmes et poésies diverses.** 1 vol..... 35 fr.

— **Théâtre.** 1 vol..... 35 fr.

— **Les Amours de Psyché.** 1 vol..... 40 fr.

LAMARTINE. — Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés, par J. des Cognets.

— **Premières Méditations et nouvelles méditations poétiques.** 1 vol..... 35 fr.

— **Harmonies poétiques.** 1 vol..... 30 fr.

— **Recueillements poétiques.** 1 vol..... 30 fr.

— **Jocelyn.** 1 vol..... 35 fr.

— **Graziella-Raphaël.** 1 vol..... 35 fr.

— **Extrait du cours familier de littérature.** 2 vol..... 70 fr.

LE SAGE. — Gil Blas. 2 vol. brochés..... 70 fr.

MALHERBE. — Poésies. Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon, 1 vol. broché 40 fr.

MAROT (Clément). — Œuvres. 2 vol. brochés..... 70 fr.

MAYNARD (François). — Poésies complètes. Avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol. broché..... 40 fr.

MERIMÉE (Prosper). — Carmen, Arsène Guillot, L'Abbé Aubain, Mateo Falcone, Tamango, Le Vase étrusque. Avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.

— **Colomba, La Vénus d'Ille, Les Ames du purgatoire.** Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.

— **Théâtre de Clara Gazul.** Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol..... 40 fr.

MONTAIGNE. — Essais. 4 vol. brochés..... 140 fr.

NERVAL (Gérard de). — Œuvres choisies, Prose et poésie, avec introduction et notes, par Henri Clouard. 1 vol. broché 35 fr.

PASCAL. — Pensées. Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol. *(Epuisé.)*

PRÉVOST (L'Abbé). — Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem. 1 vol. broché..... 35 fr.

RACAN. — Les Bergeries et autres poésies lyriques. Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. broché..... 40 fr.

RONSARD (P. de). — **Œuvres complètes.** Texte de 1578, publié, avec compléments, table et glossaire, par Hugues Vaganay. 7 vol. reliés à ..... **75 fr.**

— **Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.

— **Les Odes.** 1 vol.

— **Les Poèmes.** 1 vol.

— **Les Élégies, Églogues et Mascarades.** 1 vol.

— **Les Hymnes, les Discours et la Franciade.** 1 vol.

— **Œuvres en prose.** 1 vol.

ROUSSEAU (J.-J.). — **Les Confessions.** Edition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index, par Ad. Van Bever. 3 vol. brochés..... **120 fr.**

SAINT-AMANT. — Œuvres poétiques. Texte choisi et établi par Léon Vérane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. broché ..... **50 fr.**

SATIRES FRANÇAISES (Les), par Fleuret et Perceau. 4 vol. brochés à ..... **20 fr.**
XVI^e^ siècle. 2 vol., brochés ; XVII^e^ siècle. 2 vol. brochés.

SCEVE (Maurice). — **Poésies complètes.** Introduction, glossaire, bibliographie et notes, par B. Guégan. 1 vol. broché.. **40 fr.**

SHELLEY (Percy). — **Odes, poèmes et fragments lyriques choisis.** 1 vol. broché ..... **30 fr.**

STAEL (M^me^ de). — **Corinne.** 1 vol. broché..... **35 fr.**

STENDHAL. — **De l'Amour.** Avec introduction et notes d'Émile Henriot. 1 vol. broché..... **35 fr.**

— **L'Abbesse de Castro.** 1 vol. broché ..... **35 fr.**

— **La Chartreuse de Parme.** 2 vol. brochés ..... **70 fr.**

THÉOPHILE. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par Louis-Raymond Lefèvre. 1 vol. broché ..... **40 fr.**

TRISTAN L'HERMITE. — **Les amours et autres poésies choisies.** Avec une préface et des notes, par Pierre Camo. 1 vol. broché ..... **40 fr.**

VIGNY (Alfred de). — **Servitude et grandeur militaires.** Préface et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché ..... **30 fr.**

— **Poésies complètes.** Introduction et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché ..... **35 fr.**

— **Théâtre complet.** Remarques et notes de A. Dorchain. 2 vol. brochés ..... **80 fr.**
Tome I^er^ : *Le More de Venise. — Shylock. — Roméo et Juliette* (fragments).
Tome II : *La Maréchale d'Ancre. — Quitte pour la peur. — Chatterton.*

VOLTAIRE. — **Le Siècle de Louis XIV.** Avec préface et notes de R. Groos. 2 vol. brochés..... **80 fr.**

CLASSIQUES GARNIER

GRECS ET LATINS

Notre collection d'auteurs grecs et latins, à l'exception de quelques volumes d'une traduction magistrale, sera en quelques années entièrement renouvelée. Les traductions nouvelles ont été confiées à des auteurs dont la plupart appartiennent à l'Université et qui, en même temps que des traducteurs de grec et de latin d'une compétence indiscutable sont des écrivains français qui, au mérite indispensable de l'exactitude, c'est-à-dire rendant le texte dans son esprit, son mouvement et pour tout dire, sa vie, joignent l'agrément d'ouvrages bien écrits de telle sorte que la lecture de la traduction soit, par elle-même, un plaisir littéraire.

Cette édition comprendra tous les ouvrages inscrits depuis longtemps à notre catalogue et tant pour les grecs que pour les latins des ouvrages qui n'y figuraient pas encore. Pour les auteurs latins, elle contiendra, outre la traduction le texte même, comme le faisait d'ailleurs notre édition antérieure, mais avec une disposition nouvelle et d'une lisibilité meilleure, le texte latin étant imprimé au verso des feuilles et la version française lui faisant face au recto. Pour les auteurs grecs, nous continuerons à ne donner que la traduction seule.

Nous entendons en faire une collection aussi savante, aussi agréable et aussi complète que celle de nos classiques français.

PREMIERS VOLUMES PARUS :

POETÆ MINORES. 1 vol. Traduction de M. Ernest Raynaud.

LUCRECE. — De la Nature. 1 vol. Traduction de M. Henri Clouard, professeur à l'Ecole Lavoisier.

SUÉTONE. — Œuvres. 2 vol. Traduction de M. Maurice Rat, agrégé des Lettres, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur au Lycée Janson de Sailly.

HORACE. — Œuvres complètes. 2 vol. Traduction de M. François Richard, ancien proviseur au Lycée Janson de Sailly.
Tome I^er^ : Odes et Epodes.
Tome II : Satires. — Epitres. — Art poétique.

CATULLE et TIBULLE. — Œuvres. 1 vol. Traduction de M. Maurice Rat.

PROPERCE. — Œuvres. 1 vol. Traduction de M. Maurice Rat.

BUCOLIQUES GRECS. — Théocrite, Moschus, Bion. Traduction de M. Emile Chambry, agrégé de l'Université.

MARTIAL. — **Œuvres.** 2 vol. Traduction de M. P. Richard, professeur au Lycée de Marseille.

VIENDRONT ENSUITE:

ANTHOLOGIE GRECQUE. — Traduction de M. Joseph Trabucco, professeur au Lycée de Compiègne.

APULÉE. — **Œuvres.** Traduction de M. Henri Clouard.

ARISTOPHANE. — **Œuvres.** Traduction de M. Marc Alfonsi, agrégé de l'Université.

AULU-GELLE. — **Œuvres.** Traduction de M. Maurice Mignon, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

AUSONE. — **Œuvres.** Traduction de M. Jacques Cros, agrégé des Lettres, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur au Lycée Henri-IV.

CALLIMAQUE. — **Poésies.** — **HÉRONDAS.** — **Mimes.** — **APPOLONIUS DE RHODES.** — **Argonautiques.** Traduction de M. Joseph Trabucco.

CÉSAR. — **Œuvres.** Traduction de M. Maurice Rat.

CICÉRON. — **Œuvres. La Rhétorique. De l'Invention.** Traduction de M. François Richard.

CLAUDIEN. — **Œuvres.** Traduction de M. Victor Crépin, agrégé de l'Université.

CORNELIUS NEPOS. — **EUTROPE.** — **Œuvres.** Traduction de M. Camille Verguiol, agrégé de l'Université, ancien professeur au Lycée Michelet.

EURIPIDE. — **Œuvres.** Traduction de MM. H. Berguin et Duclos, professeurs au Lycée de Poitiers.

HÉRODOTE (Histoire d'). Traduction de M. H. Berguin.

HÉSIODE. — **Œuvres.** Suivies des **Poètes élégiaques** et des **Poètes moralistes.** Traduction de M. E. Bergougnan, professeur au Lycée de Carcassonne.

HISTOIRE AUGUSTE. — Traduction de M. Jacques Gros.

HOMERE. — **L'Iliade.** Traduction de M. Eugène Lasserre, agrégé des Lettres, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

HOMÈRE. — **L'Odyssée.** Traduction de M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

JUSTIN. — **Œuvres.** Traduction de N.

JUVÉNAL et PERSE. — **Œuvres.** Traduction de M. Henri Clouard.

LUCAIN. — **La Pharsale.** Traduction de M. Jean Bully, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

LUCIEN. — **Œuvres.** Traduction de M. Emile Chambry.

MACROBE. — **Les Saturnales.** Traduction de M. Henri Bornecque Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

MARC AURÈLE. — **Pensées,** suivies du **Manuel d'Épictète** et du **Tableau de Cébès.** Traduction de M. Mario Meunier.

OVIDE. — **Œuvres.** Traduction de M. Emile Ripert, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

PÉTRONE. — **Œuvres.** Traduction de M. Maurice Rat.

PHÈDRE. — **Fables,** suivies des **Sentences de Publius Syrus.** Traduction de M. P. Constant, censeur des études au Lycée Condorcet.

PLATON. — **Œuvres.** Traduction de M. Emile Chambry.

PLINE LE JEUNE. — **Lettres.** Traduction de M. J. Sicard, agrégé de l'Université, ancien professeur au Lycée Montaigne.

QUINTE-CURCE. — **Œuvres.** Traduction de M. Victor Crépin.

QUINTILIEN. — **Œuvres.** Traduction de M. Henri Bornecque.

ROMANS GRECS. — **Théagène et Chariclée.** — **Daphnis et Chloé.** Traduction de M. E. Bergougnan.

SAINT-AUGUSTIN. — **Les Confessions.** Traduction de M. Joseph Trabucco.

SALLUSTE. — **Œuvres.** Traduction de M. François Richard.

SÉNÈQUE le Philosophe. — **Œuvres.** Traduction de M. P. Richard.

SÉNÈQUE. — **Tragédies.** Traduction de M. Maurice Mignon.

SÉNÈQUE le Rhéteur. — **Controverses et Suasoires.** Traduction de M. Henri Bornecque.

SOPHOCLE. — **Œuvres.** Traduction de M. Robert Pignarre, professeur au Lycée Janson de Sailly.

TÉRENCE. — **Œuvres.** Traduction de M. Emile Chambry.

THUCYDIDE. — **Histoire.** Traduction de M. Médéric Dufour.

TITE-LIVE. — **Œuvres.** Traduction de M. Eugène Lasserre.

VALÈRE MAXIME. — **Œuvres.** Traduction de M. P. Constant.

VELLEIUS PATERCULUS. — **Histoire romaine,** suivie de **Florus.** Abrégé de l'Histoire romaine. Traduction de MM. P. Hainsselin et H. Watelet, professeurs au Lycée d'Amiens.

VIE DES PHILOSOPHES, de Diogène Laërce. Traduction de M. Robert Genaille, agrégé des Lettres.

VIRGILE. — **Œuvres.** Traduction de M. Maurice Rat.

XÉNOPHON. — **Œuvres.** Traduction de M. Pierre Chambry.

Imp. DIERVILLE, Verneuil sur-Avre (Eure). — France. — 12.31.



II
18384/1

tagé sa captivité. Édition nouvelle, avec introduction, notes et appendices par Désiré LACROIX. 5 vol. in-18 jésus.

Histoire des Montagnards, par Alphonse ESQUIROS. Nouvelle édition illustrée d'un grand nombre de gravures et portraits. 1 vol. in-18 jésus.

Mémoires politiques et militaires du Général Doppet, avec des notes et des éclaircissements historiques. Édition nouvelle revue et annotée par Désiré LACROIX. 1 volume in-18 jésus.

Mémoires de Mme la Duchesse d'Abrantès. 10 volumes in-18 jésus.

Histoire des Salons de Paris, par Mme la duchesse d'ABRANTÈS, 4 volumes in-18 jésus.

Mémoires du Duc de Rovigo, pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon. Édition nouvelle, refondue et annotée par M. Désiré LACROIX, 5 volumes in-18 jésus.

Mémoires de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Édition nouvelle, avec introduction et Notes, par M. Désiré LACROIX. 5 volumes in-18 jésus.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de LAS CASES, 4 volumes in-18.

Napoléon en exil, complément du *Mémorial de Sainte-Hélène*, relation contenant les opinions et les réflexions de Napoléon, recueillies par le docteur BARRY E. O'MEARA. 2 volumes in-18.

Derniers moments de Napoléon, par le Docteur ANTOMMARCHI. Édition nouvelle, annotée par M. Désiré LACROIX. 2 vol. in-18, ornés de gravures.

Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon Ier, sa famille et sa Cour. 4 volumes in-18 jésus.

Mémoires de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa Cour. Édition annotée et illustrée de 32 vues et portraits. 2 vol. in-18 brochés.

Histoire de Napoléon, par Désiré LACROIX. 1 fort vol. in-18 de 700 pages, richement illustré d'après des dessins de RAFFET, Horace VERNET, etc.

Roi de Rome et Duc de Reichstadt (1811-1832), par Désiré LACROIX, portraits, gravures et autographes. Un volume in-18.

Les Maréchaux de Napoléon, faisant suite au *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Désiré LACROIX, 1 vol. grand in-18, illustré de 54 portraits et batailles.

Mémoires du Général Rapp, aide de camp de Napoléon, écrits par lui-même. Édition illustrée. Un volume in-18.

Mémoires militaires du Baron Séruzier, colonel d'artillerie légère, mis en ordre et rédigé, par LE MIÈRE DE CORVEY. 1 vol. in-18.

La Vie Militaire sous le 1er Empire, par Elzéar BLAZE. Un volume in-18, illustré.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, par P.-M. DESMAREST. 1 v. in-18.

Lettres de Napoléon à Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa famille. 1 vol. in-18, illustré de gravures et portraits.

Histoire de la Guerre par les combattants, par P. GINISTY et le capitaine M. GAGNEUR.

TOME Ier : *Les débuts de la guerre. — L'entrée en Alsace. — La lutte en Belgique. — Le Reploi. — La Bataille de la Marne. Le Grand Couronné. — Troyon. — La Course à la mer. — La création du Front. — Les batailles d'Ypres, d'Alsace, d'Artois, de Champagne, des Éparges.*

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère des Affaires Etrangères.

1 volume in-18, de 560 pages.

— TOME II : *Le Front été 1915. — La Bataille d'Artois (septembre 1915. — La Bataille de Champagne, septembre 1915. — Expédition des Dardanelles. — La Campagne d'hiver 1915-1916.* 1 volume in-18, 354 pages.

La Guerre à Paris, par HENRI GALLI, Député de Paris. — *L'avant-guerre. — L'Allemagne déclare la guerre. — Socialisme et Pangermanisme. — Paris au régime de guerre. — Après Charleroi. — Défendra-t-on Paris ? — Formation de l'Armée de Paris. — La bataille engagée. — Bataille de l'Ourcq. — La Victoire. — Le Gouvernement de Paris. — Réforme du Gouvernement. — Les œuvres de guerre. — L'ordre à Paris.* 1 volume in-8°, 460 pages. Broché. P[illegible]

PRIX : 15 fr.

Paris. — Imp. G. Cavallier. 5-26